

LA SUISSE.

COLLECTION DE VUES PITTORESQUES

AVEC

TEXTE HISTORIQUE-TOPOGRAPHIQUE

PAR

H. RUNGE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

J. T. THEVENOT.

TOME DEUXIÈME.

LA SUISSE SEPTENTRIONALE.

DARMSTADT,

GUSTAVE GEORGE LANGÉ.

1864.

Rh 1582/2

LA SUISSE

Collection de vues pittoresques

AVEC

TEXTE HISTORIQUE - TOPOGRAPHIQUE

par

H. RUNGE.

TOME DEUXIEME



PARIS.
G. SCRIBA JEUNE
Rue Montmorency 6.

Le village et l'abbaye de Pfäfers.
DARMSTADT 1870.

GUSTAVE GEORGE LANGE.

NEW-YORK.
FRANK BERNHARD & CO.
268 Broome Street.

Le Canton de St. Gall.

En sortant du labyrinthe des montagnes qui couvrent le quartier sud-est de la Suisse, nous entrons, en suivant le cours du Rhin, dans l'aimable pays ouvert de St. Gall, appuyé aux chaînes élevées et s'étendant entre le Rhin postérieur et la vallée de Walensce jusqu'au lac de Constance. Dans sa partie méridionale nous trouvons de puissantes montagnes dont les cimes chenues, les champs de neige et les glaciers planent au-dessus de vallées rocailleuses, de riches alpes et de gras pâturages où paissent d'innombrables troupeaux. Le pied de ces montagnes, en pente escarpée, est baigné par la Seez et le Walensee; des élévations moins importantes, quoique assez considérables, liées au groupe du Sentis, remplissent la partie moyenne arrosée par la Thur; vers le nord un terrain moutonné encadrant les deux demi-cantons d'Appenzell, offre au regard des éminences boisées et de douces collines cultivées. Si la partie inférieure du canton, les bords du lac de Constance et du Rheinthal, sont à peine à 1300 pieds au-dessus du niveau de la mer, le plus haut sommet par contre a plus de 10,000 pieds; entre ces deux extrémités on trouve tous les degrés de hauteurs, de larges vallées, des vignobles, des champs de blé, des terres plantureuses, des côteaux boisés, des alpes, des haldes dénudées, des vallons étincelants de blancheur, les uns dans la partie la plus avancée du pays et dans le domaine du Jura, les autres au milieu de la majestueuse et splendide région alpine.

Si l'histoire des cantons que nous avons parcourus jusqu'à présent remonte aux époques les plus reculées, il n'en est pas de même pour le

canton de St. Gall. Ce petit Etat n'existe que depuis le commencement de notre siècle et, quoique les différentes parties qui le composent eussent été pendant bien longtemps en rapports intimes avec la Confédération, elles ne formaient cependant pas un tout qui pût avoir son histoire particulière. On prétend que ce district était originairement habité par les Celtes; la population actuelle appartient à la race allemande qui prit possession de la majeure partie de la Suisse septentrionale. Bientôt après que le moine écossais St. Gall se fut établi sur les rives de la Steinach vers le milieu du 7^e siècle et que ses successeurs eurent fondé une abbaye, la ville de Gall elle-même prit naissance. Peu importante d'abord, obéissant à l'abbé princier, elle sut se procurer peu à peu cette précieuse liberté, jusqu'à ce qu'enfin la bourgeoisie, devenue riche et nombreuse, commençât ce long combat, tantôt mêlé de succès, tantôt de revers, qui lui assura plus tard son indépendance. C'est ainsi que se formèrent dans le courant des siècles, à l'exemple de Bâle et de Coire, l'un tout près de l'autre, deux corps politiques, deux petits Etats à intérêts souvent opposés: l'abbaye avec ses belles propriétés acquises par achat ou par droit d'héritage, et la ville avec son domaine beaucoup moins étendu, mais forte et influente par l'abnégation, la persistance et la bravoure de ses habitants actifs et industriels. Toutes deux, la ville et l'abbaye, firent de bonne heure alliance offensive avec divers Etats de la Confédération et furent incorporées, dans la suite, quoiqu'avec des droits restreints, dans la Ligue helvétique. En outre il y avait sur le territoire du canton de St. Gall actuel, jusqu'à la fin du 18^e siècle, plusieurs fiefs des huit vieilles villes et des cantons de Zurich, de Schwyz et de Glarus, savoir: Sargans, le Rheintal, Gaster, Uznach, Werdenberg et Sax, districts très différents entre eux par leur position, leur culture, leur histoire et qu'administraient des baillis. Lorsqu'en 1798 les idées de liberté et d'égalité venant de l'Est, pénétrèrent dans la Suisse dont ils ébranlèrent toutes les parties, le domaine de St. Gall ne put se soustraire à leur influence puissante. Comme membres de la république une et indivisible, parurent d'abord les cantons de Sargans et de Linth; ce dernier comprenait avec le Linth, le Toggenbourg, Sargans et Werdenberg; le premier, à l'exception d'Appenzell, les autres districts; ce n'est que par l'acte de Médiation que le canton actuel de St. Gall fut formé. Composé de parties dont les habitants offraient le contraste le plus frappant quant au point de vue religieux et politique, à la fortune et au mode d'existence, il a eu à soutenir de rudes combats pendant les soixante dernières années; tantôt l'un, tantôt l'autre des partis principaux avait le dessus s'efforçant

de donner aussitôt à l'administration une direction nouvelle et partielle; mais aucun conflit ne parvint à ébranler la stabilité du canton et de plus en plus les parties hétérogènes se rapprochèrent et se confondirent, respirant maintenant sous une constitution libre, n'ayant d'autre but que l'union, et soutenant la prospérité de l'Etat auquel elles ont juré fidélité.

Le canton de St. Gall, comprenant un territoire d'environ 88 milles carrés suisses, peut être partagé, d'après les différents bassins, en 4 parties principales: 1^o Le Rheinthal qui se dirige vers le nord, 2^o le domaine de la Seez, du Wallensee, de la Linth inférieure et du lac de Zurich supérieur, 3^o la vallée de la Thur, 4^o la petite vallée de la Linth avec les rives du lac de Constance. Au sud, les frontières du canton touchent les Grisons, Glarus et Zug; au nord, le lac de Constance; à l'est, Lichtenstein et le Voralberg, dont il n'est séparé que par le Rhin. Les deux aimables demi-cantons d'Appenzell, les Rhodes intérieures et extérieures, sont totalement encadrés par le canton de St. Gall. Les plus hautes montagnes se trouvent dans sa partie méridionale vers les Grisons, aux sources de la Tamina, de la Seez et de la Murg; on a donné à cette partie, en souvenir de l'Oberland de Berne et des Grisons, à juste titre, le nom d'Oberland de St. Gall. Là s'étendent du point central, du puissant Sardona, vers le nord-est, le nord et le nord-ouest, des contreforts dont quelques-uns dressent leurs sommets bien au-dessus de la frontière des neiges. Toutes les vallées s'ouvrent vers le nord et ne possèdent que de rares hameaux dont les habitants se nourrissent de l'élève du bétail. Dans la vallée profondément entaillée qui s'allonge du versant du Rhin supérieur jusqu'au lac de Zurich et que traversent la chaussée et le chemin de fer de Coire à Zurich, les villages, par contre, sont plus nombreux. Vers le nord s'élève la chaîne de montagnes qui, commençant avec l'Alvier, non loin du Rhin, se prolonge par le Balfries et le Churfirsten vers l'ouest pour s'arrêter au Speer. Si les flancs méridionaux sont rudes et escarpés, le penchant septentrional est couvert d'alpes et descend en pente douce vers la Thur qui, à partir de sa source près de Wildhaus, dans son cours vers la frontière de Thurgovie, forme un arc ouvert vers l'est. Autrefois la vallée de la Thur faisait partie des possessions des nobles et illustres comtes de Toggenbourg qui lui ont légué leur nom. Les frontières de la vallée commencent au Sentis qui domine au loin les autres hauteurs. Dans sa partie supérieure le Toggenbourg possède des pâturages et des chalets, dans sa partie inférieure des champs et des terrains fertiles où poussent toutes sortes de céréales. Du côté occidental du Rhin, appuyé contre les montagnes d'Appenzell et les

contreforts du Kamor et du Hohenkasten, s'étend le Rheinthal de St. Gall, district étroit et étendu qui comprend quelque 5 milles carrés. Les hauteurs sont couvertes de forêts et les terres basses ne produisent que peu de blé mais sont riches en fruits, pommes de terre, chanvre, lin et en excellent vin; elles ont beaucoup à souffrir des inondations du cours d'eau qui les traverse. Enfin au nord-ouest s'étendent les districts de Gossau, de St. Gall et de Rorschach, formés d'aimables et fertiles côteaux et d'un terrain bien cultivé où croissent, principalement dans les plaines, des arbres fruitiers, et du blé; vers le lac de Constance de beaux vignobles égalaient la vue.

Plus les hauteurs sont disproportionnées, plus les directions des vallées sont différentes et l'action du vent sensible, plus aussi la température offre de diversité même dans le plus petit district. Il ne saurait donc être question d'uniformité de climat pour le canton de St. Gall. Tandis que quelques parties sont enveloppées d'un brouillard désagréable ou que la neige y tombe encore en gros flocons, d'autres, réchauffées par les rayons salutaires du plus beau soleil, se parent de verdure et enchantent par la flore la plus remarquable; ici souffle constamment un vent rude, là le Föhn dirige ses courants énervants, tandis qu'ailleurs l'air est presque continuellement doux et tranquille. Les parties les plus avoisinées seules se rapprochent en général quant à la température et même là on trouve le contraste le plus frappant et le plus remarquable suivant la hauteur et la direction de la vallée.

La population du canton offre aussi des différences marquantes provenant, en partie, du terrain occupé, pouvant, en partie, être attribuées à d'autres causes. Quoique les Gallois soient d'origine allemande, il s'est pourtant conservé, surtout dans les districts élevés, encore des restes des habitants primitifs, des Celtes et des Rhétiens, dont on croit retrouver les restes dans l'Oberland. Dans quelques parties la religion n'a pas manqué d'exercer son influence sur le caractère populaire et l'on trouve assez souvent des catholiques et des protestants d'une et même origine, offrant si peu d'analogie, qu'on ne les supposerait pas issus d'une famille commune. L'occupation journalière, en outre, y joue aussi un rôle important. Le pâtre, au corps nerveux et à la santé robuste, confiné dans la montagne, loin du commerce des hommes, menant une vie solitaire et retirée, jouissant des longs loisirs qui sollicitent la méditation et acquérant par là une lucidité subtile qui lui permet de lire où les autres ne voient rien d'écrit, en combat continuel avec la nature pour lui arracher les

plus simples moyens de subsistance, diffère de l'habitant de la vallée qui s'adonne à l'agriculture et à la culture de la vigne, et ne saurait être rangé à côté du citadin ou de l'ouvrier qui, enfermé dans quelque fabrique, respirant un air vicié, se livrant à des travaux qui usent le corps et énervent l'esprit, travaille du matin au soir pour gagner quelques sous avec lesquels il soutient chétivement sa malheureuse famille. — Même la langue n'est pas uniforme. Chaque district, quelque petit qu'il soit a son dialecte particulier et ses dénominations propres pour désigner le même objet. — Quoique disparaissant de plus en plus avec les coutumes populaires, les légendes, les traditions et tout ce qui provient encore de l'antiquité, p. e. forme de gouvernement, construction et arrangement intérieur des demeures, ne sont intimement liés qu'à certaines parties où ils ont tellement pris racine que ce n'est qu'avec la plus grande prudence et avec toute la réserve possible que l'on parvient à établir une égalité approximative dans l'organisation judiciaire et administrative.

Le chiffre de tous les habitants du canton est actuellement d'environ 180,000, dont 7000 protestants et 110,000 catholiques. Quant aux juifs il y en a à peine une centaine. Au nombre des communes importantes il faut ranger le chef-lieu St. Gall qui, avec ses dépendances compte 19000 âmes et l'aimable petite ville d'Altstätten dans le Rheinthal (7300 âmes). Tous les autres endroits ont tout au plus 2000 habitants, quelques-uns des plus petits en comptent à peine quelques centaines. Comme dans tout le reste des cantons allemands, la construction en bois est prédominante; les maisons en pierre ne se trouvent que dans les villes et les plus grandes paroisses des vallées. Les habitations de quelques communes sont disséminées sur tout leur territoire; en général le Gallois, ainsi que son parent l'Appenzellois, aime à se construire une demeure aérée, sur un terrain élevé d'où il jouit d'une vue libre, au milieu de ses champs et de ses prairies, loin de ses voisins dont il recherche pourtant le commerce.

Nous avons quitté les Grisons au point inférieur, le Tardisbrücke qui, à l'ouest de Malans, est jeté sur le Rhin, et continuons de là notre pérégrination. Le chemin, après s'être tourné vers le nord-ouest, suit presque parallèlement le cours du Rhin, et atteint, après avoir traversé une jolie plaine fertile, le charmant bourg de Ragatz, animé surtout par le voisinage du chemin de fer. Déjà du temps des Romains, des colonies

doivent avoir pris possession d'un endroit si favorable, de ce point de jonction d'où la chaussée se dirige, d'un côté vers le Rheinthal inférieur, de l'autre vers le défilé du Kunkel. Dans les archives on fait déjà mention de Ragatz vers 998. Au moyen-âge il y avait en ce lieu pour le dépôt des marchandises qui venaient d'Italie ou qu'on y exportait, une *Susta* qui s'est conservée jusqu'à nos jours. La situation du bourg est extrêmement agréable; la plaine où il est construit est vaste et fertile; des montagnes intéressantes, le Falkniss, le Fleschenberg et les Grauhörner s'élèvent au nord-est et à l'est et leurs sommets neigeux se perdent dans les nues; au sud, tout près du bourg que dominant des châteaux démantelés, débouche la belle et romantique vallée qu'arrosent les eaux mugissantes de la sauvage Tamina. Cette rivière a sa source dans les glaciers du Sardon. Les habitants possèdent de belles alpes, de verdoyantes forêts et professent la religion catholique. En été Ragatz est un des endroits de la Suisse les plus fréquentés. C'est un quartier-général pour les explorateurs de montagnes et les amateurs d'une nature grandiose. Les bains, fréquentés par une société choisie, sont établis avec tout le confort désirable. L'eau de Pfeffers y est amenée au moyen de tuyaux dont la longueur totale est de 12000 pieds et pourtant elle conserve encore de 27 à 28 degrés Réaumur.

Trois voies conduisent de Ragatz dans la vallée de la Tamina. D'abord l'ancien, autrefois même unique chemin qui va aux bains, sentier pierreux qui s'engage dans de belles forêts de hêtres et de magnifiques prairies, sur la rive gauche de la rivière, avant d'arriver au village de Valens bâti sur une élévation fertile au pied des Grauenhörner. Un sentier incommode, raboteux descend aux bains situés à quelques centaines de mètres plus bas; un autre se dirige vers Vättis. Il est peu fréquenté des voyageurs qui suivent de préférence la route, bonne mais étroite, resserrée dans toute sa longueur entre la Tamina et le rocher sur le flanc duquel elle est construite; elle mène en une heure de Ragatz aux bains. A peine a-t-on mis le pied sur cette terre merveilleuse qu'on est frappé des beautés que présente Pfeffers. Dans une gorge étroite la rivière s'est péniblement frayé un passage et précipite du haut d'un sombre rocher ses eaux dans la profondeur. Plus on monte, plus la gorge se retrécit; des pans de rochers presque perpendiculaires se rapprochent tellement à leur partie supérieure, qu'ils interceptent la lumière du jour. Ça et là gazouille un petit ruisseau, plus loin des raies blanchâtres de pierres calcaires sur un fond noir rappellent ces vastes carrières où l'on travaille le marbre, plus loin encore c'est la rose alpine

aux feuilles vertes et aux fleurs brillantes qui a pris racine dans la fente d'un rocher. Et la rivière infatigable mugit toujours et se tourmente dans son lit rocailleux couvrant d'écume ces rochers amenuisés qui semblent à chaque instant vouloir en arrêter le cours, ou glissant rapidement le long de ce bloc monstrueux dont elle rongé la base.

Nous nous trouvons, à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer, en présence d'un bâtiment qui a toute l'apparence d'un cloître: ce sont les Bains de Pfeffers. Ils peuvent contenir jusqu'à trois cents personnes. Quoique fréquentés, leur situation ne convient guère aux malades qui ont besoin d'air et de soleil; car les rochers presque à pic, de 600 pieds de haut, sont tellement rapprochés qu'au cœur de l'été le soleil ne se montre que de 10 à 4 heures. Par contre il est deux endroits que visitent souvent les baigneurs: le beau point de vue dit Galandaschau d'où l'on aperçoit l'établissement de bains au fond de la gorge, les montagnes et notamment la pyramide du sauvage Galanda, enfin, au-dessus des bains mêmes, dans un cadre flattant peu le regard, les sources qui les alimentent. Nous nous dirigeons vers ces dernières et atteignons le pont de bois, simple, mais solide, sous lequel coule la rapide Tamina. Les murailles escarpées des rocs rapprochent ici leurs parois; au pied de l'un de ces rocs, nous nous engageons sur un étroit sentier en planches, reposant sur des poutres et solidement fixé aux flancs de la masse rocheuse par des tenons de fer. Des gouttières le mouillent en plusieurs endroits; il n'en est pas moins sûr et sans danger. A notre gauche s'allongent les canaux qui conduisent aux bains et puis à Ragatz l'eau des sources. A mesure que nous avançons va s'amincissant la maigre déchirure à travers laquelle nous apercevons le ciel; rarement un rayon de soleil se hasarde dans la profonde crevasse, çà et là nous ne pouvons aller outre qu'en baissant la tête et c'est à peine si la Tamina réussit à se frayer un cours à travers les rochers qui l'étranglent. Elle fait entendre de sourds murmures, remplit l'air de son écume et bat sans relâche le bord et ses blocs saillants, emprisonnée qu'elle est dans un lit étroit de 20 pieds de profondeur dont elle a fini par unir la surface, jadis pleine d'aspérités. En ce moment, la gorge s'est tellement fermée qu'un seul et fluet interstice permet encore la vue du ciel. Nous voici dans une cavité noire à donner le frisson, large à peine de 20 pieds à son extrême profondeur, aux murs peints des couleurs les plus sombres par une éternelle humidité que ne séchent même pas les plus chauds rayons de l'été. Ces couleurs prennent, à mesure que nous avançons, d'étranges et souvent magiques reflets. A

droite au-dessus du torrent se montre une grotte destinée à devenir une chapelle expiatoire; on l'a baptisée du nom de Ste-Madeleine, parce que la nature, par un de ses jeux les plus singuliers, avait, dit-on, reproduit sur la pierre les traits de cette sainte. Nous passons outre en silence et nous approchons, après avoir fait quelque six cents pas, des sources mêmes. Les rayons de lumière se multiplient et chatoient à travers la flottante écume, ce qui, par les jours de soleil, donne naissance à de mouvants arcs-en-ciel. Nous atteignons enfin le point d'où s'échappent des flancs du rocher avec plus d'abondance qu'autrefois, les flots brûlants et salutaires.

L'époque exacte de la découverte des sources est inconnue; cette découverte, à en croire la légende, est due à un chasseur de l'abbaye, un certain Carlin de Hohenbalken, des Grisons, qui, en 1038, s'aventura dans ces affreuses retraites, pour y découvrir des nids d'oiseaux. On paraît n'avoir songé à les utiliser que 200 ans plus tard; le premier établissement de bains fut construit dans le voisinage immédiat des sources; deux autres vinrent plus tard. Ils étaient suspendus aux flancs mêmes du rocher et l'on y descendait par de méchantes échelles, quand on ne préférait pas se laisser glisser par une corde dans le ruisseau. Beaucoup d'étrangers s'éloignaient à la première inspection des lieux, reculant devant la périlleuse descente à faire dans l'effrayante profondeur. Guler, dans sa *Rhätia*, parue en 1616, raconte d'étranges détails sur la méthode de guérison employée à Pfeffers. Beaucoup de malades, dit-il, ne quittent le bain ni pour dormir, ni pour manger; ils se font servir dans l'eau, y font leur somme, n'en sortent ni jour ni nuit, et tuent le temps par des chansons ou de plaisantes causeries; mais ils sont alors obligés d'élever la voix pour le moins aussi haut que dans un moulin, à cause du bourdonnant tapage des eaux qui se brisent à quelques pas au-dessous contre les angles rocheux de leur lit. Beaucoup ne pouvaient, il est vrai, rester plus de huit ou dix jours dans le bain. En dépit de tous leurs désagréments, ces sources étaient cependant visitées par des personnes de distinction. Ulrich de Hutten y recourut lui-même quelque temps avant sa mort. Plus tard on en facilita les accès par des systèmes d'échelles; mais des éboulements du roc ayant, à diverses reprises, menacé les bains, un incendie même les ayant détruits en 1629, l'abbé Jodocus de Pfeffers fit construire un *Kurhaus* au-dessous de l'étroite gorge, sur l'emplacement de celui qui s'y trouve aujourd'hui et y amena l'eau des sources. Petit à petit s'établirent les bains actuels, remontant, pour la plupart, au com-

mencement du siècle passé. Les sources, qui avaient perdu en vertu et quantité, furent purifiées, et l'on a même réussi dans ces derniers temps, par des percées nouvelles, à en grossir les eaux de telle façon qu'elles suffisent à alimenter du même coup les bains de Pefffers et ceux de Ragatz. Depuis 1837, date de la suppression de l'abbaye, Pefffers et son cloître, ainsi que Ragatz, appartiennent au canton de St. Gall, dont les autorités ont fait construire, il y a 25 ans, le chemin carrossable qui traverse aujourd'hui la vallée de la Tamina.

Pefffers est un endroit si singulier, si extraordinaire, que le touriste néglige rarement de s'y arrêter; mais la majorité des baigneurs donnera certainement la préférence à Ragatz, à mesure que cette localité ira s'agrandissant. Ceux-là seuls dont l'état exige une température de 30 degrés seront obligés d'aller jusqu'à Pefffers même. L'analyse chimique des sources n'y a constaté que la présence de mélanges insignifiants et sans effet; l'eau en est très pure, quoique, à l'état de repos, elle dépose légèrement; elle a une faible odeur de soufre, et contient très peu d'acide, ce qui lui donne un goût douçâtre. On la recommande surtout dans les maladies intestinales; mais elle opère aussi efficacement dans les ophthalmies et autres infirmités. Il peut en être fait un usage interne, mais seulement sur ordonnance expresse du médecin.

Après avoir visité les parties sauvages de ces bains, reprenons notre excursion dans la haute Tamina. Un joli sentier, partant des bains pourrait bien nous conduire, à travers un bois de hêtres et d'érables et sur la rive gauche de la Tamina, jusqu'au point où, franchissant aisément l'étroite déchirure au fond de laquelle coule le ruisseau, nous atteignons un escalier, le chemin qui mène à l'abbaye; mais nous aimons mieux retourner à Ragatz et prendre là le sentier accessible aux montures qui va jusqu'à Pefffers. Après nous être engagés entre les fermes et le moulin de Ragatz, nous suivons le chemin montant sur la rive droite de la Tamina, ayant sans discontinuité la vue de la belle et large vallée jusqu'à Sargano et Marienfeld, et ne tardons pas à arriver aux ruines de la belle forteresse de Wartenstein, appartenant jadis au cloître; nous laissons ensuite derrière nous la petite chapelle de St-Jörg, gracieusement située, et l'éminence du Tabor, d'où l'on jouit d'une magnifique perspective sur les montagnes dentelées de la rive droite du lac de Walens, sur l'Alvier, le Balfries, le Kamor, la basse vallée du Rhin, les cimes du Voralberg, et la Prättigau. Nous voici bientôt à Pirminsberg, nom que l'on donne aujourd'hui à l'ancien cloître de Bénédictins de Pefffers.

De Ragatz, en suivant la chaussée de Coire, parallèlement à laquelle court le chemin de fer, nous poussons outre vers le nord-ouest à travers une large et fertile plaine entourée de hautes montagnes grises. Arrivés à l'endroit dit Rascheer nous avons sous les yeux la digue étroite et large à peine de 200 pieds qui forme d'une façon singulière comme un mur de séparation entre deux bassins, et ne domine que de vingt pieds, à sa partie la plus élevée, les eaux du Rhin. Lorsque, en 1618, ce fleuve subit une crue extraordinaire, on dut lui opposer des élévations artificielles pour l'empêcher d'envahir la vallée de Seez, et il n'est même point impossible, si les galets vont toujours se multipliant dans son lit, qu'il ne se fraie un passage jusqu'aux lacs de Vallens et de Zurich, ce qui amènerait l'inondation de tout le bas pays et la rapide destruction de la fertile zone au-dessus et au-dessous de Zurich. A droite sur la route, au pied des Cornes Grises, sont les villages de Vilters et de Vanys; dans ce dernier existait une vieille et originale coutume en vertu de laquelle tout habitant qui voulait avoir droit aux alpes du village, devait célébrer sur le lieu même sa nuit de fiançailles. La plus proche localité est Sargans, avec 1000 habitants à peine, petite ville qui est le chef-lieu du district et qui l'était jadis du comté de ce nom. Détruite par un incendie en 1811, elle est sortie plus belle de ses cendres. Fortifiée autrefois, elle n'est plus aujourd'hui emprisonnée par des remparts. Le vieux château avec ses tours et ses grandes ailes s'élève pittoresquement sur un roc de marbre; on y jouit d'une vue magnifique s'étendant loin au-dessous, jusque sur le Rhin, les hautes montagnes de l'Oberland et la large vallée de Seez jusqu'au lac de Valens; mais l'intérieur en est triste et sombre. C'était autrefois le siège du bailli fédéral qui administrait la contrée. Derrière ce lieu s'élève le Gonzen, mine de la plus haute vieillesse, déjà connue des Romains et où le fer oligiste se trouve en quantité considérable.

Au sud de Sargans, sur la lisière gauche de la vallée et dans le voisinage du château de Nidberg, est situé le bourg de Mels, siège d'un grand marché, à l'entrée profondément encaissée d'une espèce de gorge donnant accès dans la vallée de Weisstannen fermée à droite par l'énorme amphithéâtre des Cornes Grises, à gauche par Spitmeilen. Sur un point élevé de la frontière des Grisons jaillit la Seez, qui pénètre à Mels dans la vallée-mère et, après l'avoir parcourue, finit par se jeter dans le lac de Wallenstadt. Cette dernière vallée renferme, indépendamment de la localité de Weisstannen (sapins blancs) plusieurs hameaux, de jolis bois et pâturages, des vues superbes, de gracieuses chutes d'eau; mais elle est peu visitée, quoiqu'on puisse de là, en franchissant le Riesen-

tengrat et la Fooalp, pénétrer dans le canton de Glarus. Nombre de légendes se rattachent à la contrée. Dans le col de la Seez coulerait une source de l'or le plus pur souvent recherchée par des mineurs vénitiens. A l'époque des guerres du Milanais, un Vénitien, chez lequel un jeune homme de Weisstannen avait reçu l'hospitalité, se donna à ce dernier pour le vieux petit bonhomme aux simples (Kräutermännchen) qui avait souvent paru, une cruche sur l'épaule et souvent passé la nuit chez les parents du jeune homme. Cette cruche, il devait la remplir encore deux fois, puis il serait satisfait. Le Vénitien fit ensuite voir au montagnard, dans une glace magique, ses parents assis autour de la table de famille pour le repos du soir. — Sur le Gefarrabühl, près de Mels, les païens auraient jadis, au temps de St-Parminius, célébré leurs fêtes; là encore, prétend la superstition populaire, s'assemblent pour de grandes danses et fêtes les sorcières de St. Gall, de Glaris et des Grisons, et les bergers qui vont à Gafarra après la nuit des sorcières y trouvent quelquefois gisant dans le gazon les plus mignons et les plus élégants souliers de dame.

Au pied du sauvage et sombre Balfries, sur la rive droite de la Seez, la route se déroule de Sargans à Wallenstadt à travers une large et gracieuse vallée. De l'autre côté, au pied des pentes de l'Alpe de Flums, se trouvent Plons, où l'on travaille le fer extrait du Gonzen, et le gracieux village de Mädris. Nous ne tardons pas à laisser Ragnatsch et Halbmil derrière nous, puis à atteindre Bärshis, au-dessus duquel, sur un rocher élevé, trône la chapelle de St. George, d'où l'on a les plus belles perspectives. Sous la chapelle se trouve une grotte où, d'après la croyance populaire, repose un colossal trésor enchanté. Non loin de là, sur la rive gauche de la Seez, git Flums, chef-lieu de bailliage, avec 150 maisons et près de 2000 habitants. Ce bourg, d'une belle antiquité et mentionné déjà dans des documents de 766, a un hôtel-de-ville, et une belle église avec les tombeaux des Tschudi de Gräplang, maîtres jadis du château voisin de Gräplang aujourd'hui en ruines. De Thums, un sentier conduit en sept heures à Glaris, à travers la vallée du sauvage Schilzbach; un autre sentier, passant devant les ruines de Bömmelstein, nous amène au lac de Wallenstadt, où nous pouvons arriver en moins de temps par la route mieux battue du bourg de ce nom.

Wallenstadt est une vieille localité qui doit son origine aux rapports animés entre l'Italie et la Suisse par la route de Zurich à Coire; là devaient être mises en dépôt toutes les marchandises qui venaient ou allaient par le lac de Wallenstadt. Primitivement le bourg occupait un point

marécageux sur le bord immédiat du lac; il en est plus éloigné depuis la construction du canal de la Linth, mais les inondations du torrent impétueux de la Seez font de continuel dégâts dans ses campagnes. Les maisons ont pour la plupart un aspect sombre et bourru; le bourg n'est animé que par le va-et-vient des voyageurs et des marchandises. On jouit de beaux points de vue sur les hauteurs environnantes et notamment sur les pentes et les projectures des Sept-Électeurs (Kurfürsten) ou Kuhfirsten, montagnes chauves, abruptes, raides et déchiquetées qui entourent le lac de Wallenstadt du côté nord et y plongent perpendiculairement à partir d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds, mais dont le versant du côté de Toggenbourg a de belles alpes aux molles inclinaisons. Leur nom a donné lieu à beaucoup de recherches étymologiques qui, jusqu'ici, n'ont rien expliqué.

Le lac de Wallenstadt ou, plus exactement, lac de Wallen, est le plus inquiet des grands lac de la Suisse. Il a un peu plus de 3 lieues de longueur sur une largeur d'une demi-lieue, gît à une élévation de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer et mesure une profondeur de 300 jusqu'à 550 pieds (limite extrême). Sa direction topographique est de l'ouest à l'est. Par son extrémité supérieure il reçoit la Seez, par le côté méridional la Murg, et près de sa pointe ouest la Linth, qui en ressort aussitôt pour aller se jeter dans le lac de Zurich. Les bords du lac ne sont plats qu'à ses extrémités supérieure et inférieure, extrémités peu larges d'ailleurs; des deux autres côtés s'élèvent de grosses montagnes aux flancs escarpés et plongeant presque perpendiculairement dans les flots, au nord les Kurfürsten (Électeurs), au sud les montagnes entre Spitzmeilen, Schild et Mürtschenstack. Par sa forme et le cadre qui l'entoure, le lac de Walen a une grande analogie avec celui de Brienz, sur lequel il l'emporte d'ailleurs en beauté. En beaucoup de points de la rive droite, à peine si l'on peut trouver un abordage; les deux localités qui se sont établies là dans une tranquille solitude, Quinten et Battlis, sont assises sur de petites éminences isolées. La rive gauche, que côtoie le chemin de fer, a des bords plus accessibles; des bois gracieux, des prairies superbes, des champs fertiles y alternent avec de jolis villages, des établissements industriels et de souriantes villas. Çà et là au printemps courent le long des rochers de petits ruisseaux se précipitant en cataractes écumantes et disparaissant sous les feux du soleil d'été. De tous côtés des excursions magnifiques; de mille points un ravissant coup d'œil sur tout le lac et son imposante et changeante ceinture.

Tout le commerce entre Wallenstadt et Wesen s'opérait jadis par eau; jamais un chemin ne s'est déroulé le long de la côte nord, et la côte sud n'avait qu'un piètre sentier, comme l'ont d'ailleurs constaté des explorateurs d'une autre époque. C'est ici, dit-on, qu'à dû cependant passer la route romaine, mais on n'en a jusqu'ici découvert aucune trace certaine, et quant aux localités si souvent mentionnées de Primsch, Terzen, Quarten, Quinten, etc. on a prouvé dans ces derniers temps que les Romains n'y avaient jamais établi de station. Dans la première moitié de ce siècle, le lac de Walen eut aussi son bateau à vapeur, coulé bientôt après par la rude concurrence du chemin de fer. Par un temps incertain, la navigation du lac est des plus dangereuses; quand l'ouragan, venu soit du Nord, soit du Midi, s'abat presque verticalement le long des rochers et bouleverse le lac jusque dans les profondeurs; quand les flots tourbillonnants viennent avec fracas briser leur écume contre des bords inaccessibles, point de salut pour la petite embarcation qui peut rarement gagner l'asile d'un port. En 1850, une de ces violentes tempêtes engloutit en quelques secondes, corps et biens, le bateau à vapeur le Dauphin. Le cadavre même des noyés n'est point rejeté sur la rive. Une vieille légende parle d'horribles poissons de la longueur d'un mât de navire lesquels vivraient au fond du lac et engloutiraient les victimes du naufrage; ce qui a donné naissance à cette légende c'est que, de mémoire d'homme, le cadavre d'un noyé n'a jamais reparu à la surface. Quand, il y a quelques années, le fameux homme d'Etat et jurisconsulte Henri Simon, de Breslau, se noya près de Mühlehorn, où il avait été se baigner, on ne put, malgré toutes les peines qu'on se donna pour y arriver, retrouver son cadavre.

Sur la rive sud du lac de Walen se trouvent Mühlethal, petit village industriel, au milieu de terrains pierreux et incultes, Mols, siège d'une paroisse et couvert, presque toujours, par l'ombre de l'Aulinenberg; Terzen et Quarten, avec une vieille barrière, et, sur une langue de terre, le gai village de Murg, avec de superbes alpes, de jolis prés et quelques treilles. Dans la direction du midi s'ouvre la vallée du même nom, arrosée par la Murg et coupée de plusieurs petits lacs abondants en truites et dans l'un desquels s'élève une île toute boisée. Dans le voisinage immédiat de Murg est la frontière de Glaris. Vis-à-vis, sur la rive nord du lac, est groupé sur une étroite saillie, au pied de hautes murailles de rochers scindés par une gorge, le petit village de Quinten, dans le voisinage duquel le Seerenbach opère une chute d'environ 1500

pieds. Plus loin vers l'ouest voici le solitaire Bättlis où l'on a trouvé pourtant quelques pièces de monnaie romaines. Là auraient vécu, il n'y a pas plus de quelques années, des hommes qui n'avaient encore jamais vu un cheval. De Bättlis un sentier en pente raide conduit au village paroissial d'Ammon ou Ambden, sur un plateau de l'Ammonberg. Ce village, situé sur la route de Wesen à Toggenbourg est visité par les voyageurs à cause de ses nombreux points de vue et de sa situation charmante. D'ici nous atteignons en peu de temps Wesen, siège d'un marché. Le chemin de fer, avant d'y arriver, traverse, sur le bord méridional du lac, de nombreux, mais courts tunnels taillés dans le roc, et la roue des trains grince sur des rails formant zig-zaz presque partout.

Wesen, situé à la pointe ouest du lac et, comme Wallenstadt, animé depuis la date la plus vieille par le mouvement du commerce, était jadis une petite ville non sans importance. Possédé par l'Autriche au 14^e siècle, mais repris par les confédérés après la bataille de Sempach, il se vit, le lendemain de la bataille de Näfels, livrée de 9 avril 1388, détruit et incendié par ceux de Glarus, parce que ses habitants avaient, quelques semaines auparavant, surpris et égorgé avec l'aide des Autrichiens, dans la nuit, dite du Meurtre, la garnison confédérée. Depuis cette époque, Wesen n'a jamais repris sa prospérité première; c'est aujourd'hui le siège d'un marché, avec 500 habitants, un couvent et pas moins de quatre églises. Avant l'achèvement du canal de la Linth, dont les premiers travaux ont commencé dans le voisinage, Wesen avait fréquemment à souffrir des inondations; il n'était pas rare de voir une partie des maisons envahies par l'eau jusqu'au premier étage. Sa position sur la voie ferrée et ses nombreux et superbes points de vue attirent dans le village beaucoup d'étrangers, qui séjournent plusieurs semaines dans cette contrée gracieuse et choisissent pour but de leurs excursions tantôt Ammon et sa situation romantique, tantôt le Biberlikopf où s'élevait un poste romain ayant vue sur le lac de Walen, le bas Glaris et la vallée de la Linth, tantôt le Gyrengarten, le Kapf, la Steinstube (Chambre de pierre) ou le Leistkamm. La plus belle de ces perspectives est celle que l'on a du Speer, haut d'environ 6300 pieds et que l'on peut aisément gravir en 4 heures. Autour de sa cime très étroite se déroule un paysage circulaire embrassant le lac de Zurich, la Linth et le lac de Walen, les montagnes de Schwyz, Glaris et les Grisons avec les sommets géants du Glärnisch et du Tödi, le Toggenbourg, presque tout le lac de Constance et une partie du pays riverain allemand.

A partir de Wesen, route et chemin de fer se tournent dans la direction nord-ouest du côté droit du canal de la Linth, en traversant un pays presque en plaine et fermé par de hautes montagnes. Les deux lacs de Zurich et de Walen paraissent n'avoir formé dans l'origine qu'un seul et grand lac; mais les dépôts énormes de galets charriés par la Linth dans le cours de plusieurs milliers de siècles ont fini petit à petit par remplir le lac dans toute sa largeur sur une étendue de trois lieues. Ainsi se forma le bas-fond de la Linth (Linthniederung), à l'instar du superbe Bödéli d'Interlaken, entre les lacs de Brienz et de Thun; cette langue de terrain alla s'agrandissant toujours dans sa partie orientale, élevant en même temps le niveau du lac de Walen, plus élevé de 50 pieds que celui du lac de Zurich. Nous reparlerons, en traitant du canton de Glaris, de la Linthniederung; nous dirons l'aspect qu'elle avait encore dans le courant de ce siècle, ce qu'a fait pour son amélioration, pour le salut de milliers de vies d'homme, le généreux citoyen anobli par les Confédérés sous le nom de „de la Linth“; nous ferons voir de quel esprit de dévouement encore fit preuve à cette occasion le peuple suisse. Grâce à Escher de la Linth, nous traversons là maintenant une zone souriante habitée par des hommes sains et robustes.

Après avoir laissé derrière nous le pont de Biäschen et la pierre commémorative d'Escher, et côtoyé le pied du Biberlikopf et du Schännis, nous arrivons au village de ce dernier nom, où, il y a plus de mille ans, Hunfried, comte de Coire, fonda un couvent d'Augustines. Protégé par les comtes de Lenzbourg, ce monastère ne tarda pas à voir grossir son importance et sa fortune. On n'y recevait que des dames nobles pouvant justifier de 16 aïeux; les riches et aristocratiques nonnes jouissaient des plus grandes libertés; elles pouvaient quitter le cloître et se marier. La légende parle de leur licence et de leur luxe. En face du cloître, s'élevait à Schännis une église extrêmement vieille dont la fondation est attribuée à St. Gall. De la chapelle consacrée à ce Saint il ne reste plus qu'une solide tour que l'on fait remonter sans raison à l'époque romaine. L'église n'est pas non plus sans curiosités. Au mois de septembre 1799, plusieurs combats se livrèrent à Schännis entre les Autrichiens et les Français; dans l'une de ces rencontres périt, le 25 septembre, le général autrichien Hotze, natif de Zurich et auquel on éleva plus tard dans le voisinage un simple monument. Les hameaux de Rufi et de Maseltrangen appartiennent encore à la commune étendue de Schännis; plus loin à l'ouest voici Baltbrunn, au milieu de vergers, et

dont les eaux froides étaient autrefois regardées comme salutaires; puis, au-dessus, sur une colline au pied de l'Utznacherberg, l'antique bourg d'Utznach.

Utznach était déjà au moyen-âge une petite ville et avait un solide château, propriété des comtes de Toggenbourg, dont s'empara par violence et par surprise en 1266 le comte Rudolphe de Habsburg, pendant la guerre entre les Zurichois et les barons de Regensberg. Il est fait mention d'Utznach pour la première fois dès le 8^e siècle. Après l'invasion des Huns dans la Suisse, le bourg s'entourna de fortes murailles et ses citoyens conquièrent petit à petit d'honorables et lucratifs privilèges. Cependant Utznach n'acquit jamais, et ne peut même aujourd'hui se flatter d'avoir une grande importance. Des incendies lui ont causé de fréquents dommages. Une chaussée va de là dans la direction du nord vers St. Gall; une autre dans la direction du sud vers le canton de Schwyz. En quittant Utznach et en poursuivant la chaussée vers l'ouest, nous arrivons, après une heure de marche à Schmerikon situé dans une contrée douce et fertile à l'extrémité supérieure du lac de Zurich. L'endroit le plus proche du lac est Bollingen, connu comme séjour de St. Meinard avant son établissement dans les sombres forêts d'Einsiedlen, et plus encore par ses excellentes carrières de grès déjà exploitées par les Romains; on y trouve des empreintes d'animaux anti-déluviens et notamment de plusieurs espèces de sauriens. Autrefois Bollingen possédait un petit couvent qui fut annexé plus tard à la paroisse de Wurmospach.

Derrière Wurmospach nous traversons l'Ionen, rivière sauvage au cours rapide et aux eaux souvent dévastatrices, nous mettons le pied dans le petit village du même nom dont l'église est célèbre par une pierre votive romaine et arrivons à Rapperschwyl, petite ville très aimable qui, quoique déjà assez animée comme point passage du lac de Zurich, a cependant gagné en importance depuis l'établissement de la gare principale de la ligne Zurich-Coire. Le lac se rétrécit en cet endroit: du côté nord les bords pénètrent bien avant dans les eaux, du côté sud s'avance la langue de Hurden. Un pont de bois de 4800 pieds de long sur 12 de large, établit la communication entre les deux rives. Il repose sur 180 piliers composés chacun de 3 solives de chêne. On a employé pour sa construction 70000 chênes et 10000 sapins; en outre 3000 planches épaisses et 1000 forts gouviens. Par un beau ciel et principalement le matin quand le soleil éclaire le lac et ses rives, il présente un ravissant coup d'œil. La ville elle-même est très pittoresquement bâtie sur une langue de terre triangulaire. L'aspect général est rehaussé par une hauteur ombragée de

tilleuls où trône l'ancien manoir des comtes ainsi que l'église paroissiale tandis que le sommet du triangle est occupé par le solitaire couvent des capucins. A en croire la légende, la ville fut fondée vers l'an 1200 par les comtes de Rapperschwyl dont le château s'élevait sur la rive méridionale supérieure du lac; quant à la presqu'île, quoiqu'elle soit un village insignifiant, elle a dû être habitée dès la plus haute antiquité. Plus tard le castel échut en partage aux comtes de Habsbourg qui faisaient des séjours assez fréquents à Rapperschwyl. C'est dans ce même château que fut organisé en 1350 le vaste complot connu sous le nom de „Massacre de Zurich“; les Zurichois marchèrent sur le château, le prirent d'assaut et le démolirent ainsi qu'une partie de la ville dont ils chassèrent les habitants. Aussi dans la suite la ville fut engagée dans des démêlés continuels avec Zurich. D'abord elle contracta une alliance offensive avec les cantons primitifs, plus tard avec Berne, Zurich et Glaris jusqu'à ce qu'en 1803, par l'acte de Médiation, elle fût incorporée au canton de St. Gall. — Rapperschwyl est un des endroits les plus riants du lac de Zurich. De la hauteur qui domine la ville on jouit d'une vue délicieuse sur la ville, sur le lac qui s'étend au loin et sur les rangées de montagnes comprises entre l'Uetliberg et l'Ezel. Au nombre des curiosités il faut placer le vieux château, l'église, le couvent des capucins avec deux belles toiles et l'hôtel-de-ville où l'on montre une petite collection d'armes et d'autres antiquités.

A Rapperschwyl nous nous trouvons à la frontière du canton de St. Gall vers Zurich, mais que nous ne passerons que plus tard; nous retournons à la ville de Gargans pour arriver, en poursuivant le Rheinthal, à un autre lac, le lac de Constance.

Au-dessous de Sargans le Rhin fait un léger détour vers l'ouest pour se diriger de nouveau vers l'est et pour continuer ensuite son cours vers le nord. A peine la chaussée (presque parallèle à la ligne du chemin de fer) qui court vers le lac de Constance, a-t-elle quitté la vieille résidence des comtes, qu'elle longe la base du Schollberg, ce contrefort de l'Arvier, et se tourne vers le fleuve. En-delà s'élève le sombre Fleschenberg qui ne cache qu'imparfaitement le Falkniss aux nombreuses dentelures. Les premiers villages que nous traversons sont le petit Trubach, Sewelen avec son bac (les voyageurs prennent ce chemin pour se

rendre dans la petite principauté de Lichtenstein, et les ruines de Herrenberg, l'aimable Buchs entouré de bosquets d'arbres fruitiers; ce village, d'après son nom d'origine romaine, est déjà mentionné dans les documents de 1050. Burgerau est situé sur les bords du Rhin. Les eaux de ce fleuve inondent souvent le campagne et ont déjà mainte fois porté le deuil dans les familles. Des digues dispendieuses ont été élevées, mais jusqu'à présent elles n'ont pas encore entièrement empêché les débordements. — Près de Rans il y a des eaux sulfureuses très estimées. — Après avoir laissé derrière nous un lac poissonneux, nous arrivons à la petite ville de Werdenberg, résidence des anciens et riches comtes de Monfort et Werdenberg, dont les membres, partagés en plusieurs lignes principales, sont glorieusement cités dans l'histoire et ont exercé une grande influence, influence souvent décisive, sur le sort de la Suisse orientale. Le château, quoique noirci de vétusté est encore bien conservé; il s'élève fièrement sur un rocher et domine la vallée; il n'offre plus rien de remarquable si ce n'est une vue ravissante sur le Rhin et sur tout le paysage de Vaduz à Lichtenstein. Autrefois il réunissait dans ses murs hospitaliers tout ce que la contrée possédait de haute et de petite noblesse. Aussi les arts et les sciences florissaient-ils à Werdenberg; Rudolph de Monfort qui vivait en 13^e siècle est rangé au nombre des plus célèbres troubadours (minnesengers). De plus grande importance pour la Suisse fut un autre Rudolphe, auquel le duc Frédéric avait causé du dommage; il battit les Autrichiens qui s'avançaient dans le pays et empêcha ainsi l'asservissement du brave petit peuple de pâtres qui combattit vaillamment pour sa liberté. Plus tard, la souveraineté ayant été cédée au canton par acte de vente, le château devint le siège du bailli de Glaris. — La ville elle-même n'offre pas un aspect très aimable: le mur d'enceinte est en partie écroulé, les maisons sont de pauvre et chétive apparence et les relations avec les étrangers sont peu importantes quoique le Rheinthal ait excessivement gagné en bonnes communications. — A Frastenz, où nous pouvons arriver en quelques minutes, eut lieu le 20 avril 1499, lors de la guerre des Souabes, un combat sanglant entre le l'Autriche et les Confédérés; ces derniers remportèrent une victoire complète après que leur chef, le brave Henri Wolleb d'Uri, se fut sacrifié volontairement, comme Winkelried à Sempach, pour le bien de ses concitoyens.

Un chemin latéral conduit de Werdenberg à Grabs (paroisse à l'église de laquelle la ville de Werdenberg elle-même n'a cessé d'appartenir) et va déboucher sur la route du Toggenbourg; quant à la chaussée, elle va tout droit à Haag, passe à Salez près du nouveau château de

Forsteck et se dirige sur Sennewald. Non loin de là, dans le forêt, gisent sur un rocher énorme les ruines de l'ancien château de Forsteck ; une tour lézardée, des pans de murailles délabrées, couvertes de mousse et d'herbes parasites, voilà tout ce qui reste de ce puissant castel. Dans le temps il appartenait aux seigneurs de Sax et de Hohensax qui avaient leur domaine et leur château près de la paroisse de Sax. Forsteck est de tous les burgs de la Suisse un des plus riches en légendes. Suivant la tradition, toutes les fois que la mort réclamait une victime à l'illustre famille, il se détachait du sommet de la montagne un bloc de rocher qui descendait avec un bruit et une vitesse épouvantables, renversant tout sur son passage, et ne s'arrêtait qu'à l'entrée du château. — Un jour que le jeune baron de Sax chassait dans le forêt voisine, il se trouve tout-à-coup en face d'une caverne; poussé par la curiosité il y entre. A peine a-t-il fait quelques centaines de pas dans ce conduit souterrain qu'il arrive à une porte de fer; il l'ouvre avec précaution. Une clarté éblouissante frappe ses yeux. Il aperçoit un vaste halle dont les murs sont d'or. Des milliers de petits gnomes à longues barbes, portant le costume des mineurs, sont occupés à détacher des morceaux d'or qu'ils jettent dans un panier pour les porter ensuite dans un énorme fourneau d'où le métal liquide sort en minces filets. Il passe un quart d'heure à contempler ce spectacle si bizarre et si nouveau pour lui sans que les nains daignent prendre garde à lui, lorsque soudainement une forte envie d'éternuer qu'il ne peut réprimer lui vient. A ce bruit, qui peut-être pour la première fois retentit dans ces voûtes souterraines, s'est-il fait entendre, que la plus vive agitation se répand dans cette peuplade de mineurs; leurs gestes deviennent menaçants; un violent coup de tonnerre fait ébranler la halle; le jeune gentilhomme se sent entraîné, une force surnaturelle le pousse; il traverse des abîmes, des lacs inconnus; enfin il est dans un espace rond, espèce de cheminée éclairée faiblement par le haut. A peine se trouve-t-il en cet endroit qu'il voit descendre un sceau attaché à une longue chaîne; la même puissance qui lui avait fait traverser les régions souterraines le force à s'y asseoir; aussitôt il se sent soulever. Il atteint bientôt le partie supérieure du tuyau et est vivement surpris de se trouver face à face avec la cuisinière qui l'avait retiré pour un sceau plein d'eau et qui est tout aussi effrayée qu'étonnée en reconnaissant son gracieux maître. Depuis ce temps personne ne peut se vanter d'avoir mis le pied dans la merveilleuse grotte; mais souvent, surtout vers la fin des mois de juillet et d'août, on entend dans la contrée un tintement sonore semblable à celui de sonnettes ou de grelots d'une course de traîneaux.

Les uns prétendent que ce sont les nains qui détachent l'or des murs et qui produisent ces sons métalliques en le jetant dans les paniers, d'autres que ce n'est que l'écho des concerts qu'ils exécutent dans leur demeure souterraine.

La paroisse protestante de Sennwald est située dans une contrée fertile, sur une hauteur qui présente une vaste panorama sur la Souabe au-delà du lac de Constance, sur le Rheinthal et les trois chaînes appenzelloises ; au premier plan sur le Sentis, puis sur les Alpes du Voralberg et des Grisons. — On conserve dans la tour de l'église le cadavre intact du comte Jean Philippe de Hohensac. Echappé comme par miracle au massacre de la St. Barthélemy, le comte se retira dans sa patrie où il menait une vie paisible lorsqu'il fut attaqué et assassiné le 4 mai 1596 dans l'auberge de Salez par son neveu Ulrich George. Le meurtrier s'enfuit à Vienne ; mais ses penchants et ses goûts désordonnés l'y suivirent et il prêta la main à mainte action criminelle. La justice humaine, lasse de tant forfaits, s'empara de sa personne, l'enferma dans un cachot où il fut décapité. Lorsqu'en 1743 la tombe de Jean Philippe fut ouverte, on trouva que le corps était bien conservé ; la peau, quoiqu'ayant pris la couleur du parchemin, était encore molle et les différents membres n'avaient pas la raideur des momies. La croyance se répandit par conséquent dans les districts catholiques voisins, en-delà du Rhin, que le cadavre trouvé était l'enveloppe mortelle d'un saint et aussitôt on résolut de l'enlever aux Sennwaldois protestants. Au mois de Mai 1744 plusieurs gars de Frostenz pénétrèrent de vive force dans l'église et emportèrent le prétendu saint. Après de longues, vives discussions, et les Frastenzois étant persuadés que le fruit de leur vol était le cadavre d'un zélé protestant, les Sennwaldois, par l'intermédiaire du gouvernement d'Innsbruck, rentrèrent en possession paisible de Jean Philippe. Cependant deux doigts et une partie des vêtements avaient disparu. Depuis ce temps le noble comte repose dans le clocher de l'église ; l'action du temps s'est fait sentir et le corps se décompose peu à peu.

De Sennwald nous nous tournons vers le nord et arrivons au hameau de Lienz d'où l'on peut gravir le Kamor et le Hohenkasten en moins de trois heures. Les deux pics d'environ 5500 pieds de haut s'élèvent l'un à côté de l'autre sur les frontières d'Appenzell et offrent une pente assez rapide vers le Rheinthal. Par leur formation et leur structure ils ressemblent en tout point aux montagnes du Voralberg et ne formaient probablement qu'un groupe avec eux jusqu'au moment où le Rhin, se frayant un passage, les sépara et créa la profonde vallée. — Le Hohen-

kasten, ce Rigi de la partie nord-est de la Suisse, offre un coup d'œil charmant. A l'ouest, séparées par les aimables vallées des lacs de Seelalp et de Fählen, se rangent les sombres montagnes que domine la cime chenue du Sentis ; vers l'est s'étendent les belles collines du pays d'Appenzell, une partie du canton de St. Gall et presque toute la Thurgovie ; au fond, en-delà des eaux bleuâtres du lac de Constance, dans un lointain nébuleux, surgissent les pointes et sommets détachés des pays de Bade, de Wurtemberg et de Bavière ; à l'est se dessine le Rheinthal inférieur borné par les hauteurs boisées du Voralberg ; au sud, par contre, on découvre les riantes villages de Hohenem, Gölgi, Rankweil et la petite ville de Feldkirch ; on aperçoit même Vaduz quand le ciel est clair ; au fond les sommets neigeux des géants du Voralberg et du Tyrol, des Grisons, de St. Gall et de Glaris se pressent les uns contre les autres et vont se perdre dans les nues. Le tout présente un tableau enchanteur, ravissant, auquel il ne manque qu'un lac pour être comparé à celui du Rigi.

Le chemin conduit de Lienz au village catholique de Rütli, bâti dans la gorge du Rütibach ; l'église, au contraire, s'élève sur une roche calcaire isolée, le mont Valentin. De nombreuses processions y viennent rendre hommage à St. Valentin et implorant son intercession le jour de la fête patronale. En-delà de Rütli la route se rétrécit ; c'est une crevasse étroite, encadrée de rochers gigantesques. En 1824 on fit les premiers préparatifs pour l'élargissement du chemin ; la poudre a été employée, les mines ont joué, la voie est plus praticable, mais le paysage a perdu de sa beauté pittoresque. — Nous voilà arrivés au Hirschensprung (Saut du cerf). La tradition populaire rapporte qu'un cerf, poursuivi par des chasseurs et par une meute acharnée, se trouve tout à coup sur le bord de l'abîme. Une mort certaine l'attend. D'un bond désespéré il franchit heureusement l'espace et échappe au sort qui le menace. — Tout près du Hirschensprung on trouva il y a une quarantaine d'années une grotte renfermant des animaux fossiles, des os d'ours et de licorne pétrifiés ; ils appartenaient probablement à l'époque du déluge. — Avant 1798 l'ancien Rheinthal s'étendait jusqu'au célèbre Saut-du-cerf et était administré par les huit vieilles villes de concert avec Appenzell. Un peu vers le nord, non loin de la chaussée et dans une agréable contrée au pied du Kamor, est situé le village de Kobelwies avec les bains du même nom dont les eaux salutaires jaillissent des cavernes du Kamor et du Kennberg. Quoique ces bains soient peu fréquentés par les étrangers, ils n'en présentent pas moins une vie très-animée quand les jeunes Appenzellois s'y réunissent pour célébrer leurs fêtes populaires. — Une grotte, la grotte de cristal,

renferme de beaux échantillons de spath calcaire; l'ouverture pourtant est si étroite qu'on ne peut entrer dans l'intérieur de la grotte qu'en rampant. Un chemin assez praticable (les étrangers font cependant bien de prendre un guide) va en quelques heures au Kamor que nous avons déjà visité de Lienz. — La chaussée passe par la grande paroisse d'Oberrieden, près des mines romantiques des burgs de Blatten et Wichenstein, traverse un terrain marécageux où étaient bannis, suivant la légende, les mauvais esprits et les vieilles filles, et atteint enfin Altstaetten.

Cette petite ville industrielle, bâtie sur le penchant d'une montagne, dans une contrée fertile et ravissante, est entourée de champs de blé, de vergers et de vignobles. Quoique sa population puisse être évaluée tout au plus à deux mille âmes, elle possède néanmoins une belle église et un assez grand hôtel-de-ville, tous deux de construction récente. On fait déjà mention de cette ville au 9^e siècle et il est certain qu'elle était autrefois d'une certaine importance. Mais en 1410 le comte Hermann de Sulz, voulant reconquérir le Rheinthal pour les Autrichiens, s'avança vers Altstaetten, chassa les Appenzellois qui s'étaient retranchés dans la ville, prit la ville elle-même après qu'elle eut été abandonnée et la livra aux flammes. Elle a été rebâtie depuis, mais elle a perdu de sa considération primitive. Du temps de la réformation le célèbre iconoclaste Karlstadt ou Bodenstein y était longtemps prédicateur. La légende dit qu'à son dernier sermon, Karlstadt aperçut un grand homme noir assis à côté du bourgmestre. (Ce fait doit pourtant être arrivé à Bâle et non pas à Altstaetten). Personne ne le connaissait, personne ne se rappelait l'avoir jamais vu. En rentrant chez lui, Bodenstein apprend que le même homme avait été dans sa demeure, qu'il avait maltraité son plus jeune enfant, son favori, et avait déclaré qu'il viendrait chercher son père dans trois jours et qu'il avait à se tenir prêt. On conclut de là que le grand homme noir n'était autre que la mort; en effet trois jours après Karlstadt était étendu sur son lit; il avait rendu le dernier soupir. — A une faible distance de l'endroit est situé le couvent de Notre-Dame-du-bon-Secours et sur le Forst s'élève une chapelle d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur tout le Rheinthal supérieur qui s'étend jusqu'au Hirschensprung. Un autre point souvent visité pour le grand horizon qu'il embrasse est le tour du Bleichenbad. Par sa position favorable il présente aux yeux du voyageur le Rhin et les montagnes du Voralberg.

Un bon chemin se dirige vers le nord-ouest, d'Altstaetten par le Ruppen, dans la partie septentrionale du pays d'Appenzell; un autre plus mauvais vers le sud-ouest, par le Stoss, conduit à Gais, tandis que la

route principale se tourne vers le nord-est, se rapproche du Rhin et traverse les villages de Marbach (dont les habitants étaient de zélés partisans de la réformation) de Rebstein, Balgach et d'Au auquel les fréquentes inondations causent de grands dégâts. Des bosquets d'arbres, de petites forêts, des vignobles et des vergers dominés par les châteaux ruinés de Grünenstein, de Weinstein et de Burg bordent la route; dans la plaine, par contre, se montrent de jolis jardins, de fraîches prairies, des champs de maïs et de blé. Près d'Au, sur une colline plantée de vignes, trônent les tristes restes du château de Zwingenstein et en-delà du Rhin se trouve le village autrichien de Lustnau. Il faut encore citer l'aimable Bernegg, autrefois le rendez-vous favori des habitants de St. Gall et que les joyeuses compagnies choisissent encore de préférence pour leurs excursions. — Un peu plus vers le nord nous arrivons par Monstein à St^e Marguerite, bâtie dans une belle contrée et s'étendant sur une plaine brodée de vignobles qui produisent un vin rouge excellent. Un bac établit la communication entre ce village et St. Johannhöchst et Bregenz.

Nous voilà à la frontière du Rheinthal, à Rheineck, petite ville propre, riante, industrielle et pittoresquement située. Déjà en 1276 elle reçut du roi Rudolph I des lettres de franchise et plus tard les empereurs et ducs d'Autriche confirmèrent solennellement ses privilèges et ses pérogatives; en 1405 elle fut prise par les Appenzellois qui y mirent le feu en 1410 lorsqu'ils se retirèrent. Dans la suite elle devint régulièrement la résidence des baillis du canton régnant. Rheineck possède une maison-de-ville, une belle église à vitraux peints, des villas, des maisons de campagne, des châteaux, des vues superbes et une population active, aimant le commerce et l'industrie. Une tour isolée, sentinelle mutilée, se tient inébranlable sur une colline. Au-dessous de l'endroit coule bruyamment le Rhin; ses eaux troubles vont se jeter bientôt dans le vaste bassin du lac de Constance.

De Rheineck la chaussée aussi bien que le chemin de fer se dirige vers le lac dont elle longe les bords. D'abord elle suit la base de la saillie du Buchberg pour entrer ensuite dans le Delta formé par les dépôts du Rhin. Nous mettons le pied dans le vieux village de Staad entouré de coteaux semés d'arbres fruitiers, de jardins, de champs de maïs et couronné par les châteaux de Wartensee et de Warteck. Bientôt nous atteignons la ville de Rorschach connue de tous les voyageurs, avec son pont, son lieu de débarquement et sa gare où se réunissent chaque année des milliers de touristes, soit pour visiter le pays de merveilles qui

leur est encore inconnu, soit pour adresser un dernier adieu au Rheinthal, pour jeter un regard de regret sur ces hauteurs qu'ils vont quitter.

Avant de visiter la ville de Rorschach et de continuer notre pèlerinage le long du lac vers l'ouest, revenons sur nos pas, rentrons encore une fois dans le Rheinthal à Haag et pénétrons de là dans le vieux comté de Toggenbourg. La route qui part de Feldkirch prend une direction occidentale vers le village de Gambis déjà cité sous le nom de Campesins dans des documents de 934. En 1528 il se déclara en faveur de la réformation, mais, après la malheureuse bataille de Kappel, ainsi que d'autres districts des cantons primitifs, il dut reprendre la foi de ses ancêtres. La route, riche en belles perspectives, serpente le long de la montagne et suit les sinuosités de la vallée de la Thour avant d'arriver à Wildhaus, premier village du comté de Toggenbourg et lieu de naissance de Zwingli. La maison de bois où le réformateur naquit le 1 janvier 1484 existe encore et se trouve en-dehors du village.

La Thour, ce cours d'eau qui arrose la vallée, est alimentée par deux sources : l'une se trouve dans les montagnes de l'Alpstein au pied du Sentis, l'autre dans deux petits lacs situés sur le versant méridional du Kurfirsten. Ces deux minces filets se réunissent au-dessous de Wildhausen près de St. Jean, se dirigent vers le nord et vont se jeter dans le lac de Constance. Cette rivière coule en majeure partie dans le Toggenbourg et ne présente souvent en été qu'un lit à moitié desséché ; à l'époque de la fonte des neiges ou des fortes pluies elle prend cependant une dimension considérable.

Le Toggenbourg, uniquement formé de la vallée de la Thour et de quelques vallons latéraux, s'étend, sur une longueur de 12 lieues avec une largeur moyenne de quelques lieues seulement, des deux côtés de la Thour vers le Rheinthal supérieur jusqu'à Wyl, à la frontière de Thurgovie et encadre ainsi à l'ouest et au sud le canton d'Appenzell. Dans sa partie supérieure les montagnes sont élevées, la vallée se rétrécit et des sites romantiques égalaient la vue ; la partie inférieure est plus unie, plus monotone et en même temps plus peuplée. Là on s'adonne de préférence à l'élevage du bétail, ici fleurissent l'agriculture, le commerce et l'industrie. Les produits du Toggenbourg, ses belles étoffes, ses légers tissus, ses châles élégants et ses rideaux richement travaillés se retrouvent sur les

marchés de toutes les parties du monde. Ce magasin universel est la source où vont puiser les coquettes parisiennes aussi bien que les beautés du Harem et les dames des premiers négociants de New-York et de Rio-Janeiro, avec la différence pourtant que celles-là réclament les prémices de la mode, tandis que celles-ci sont plus modestes dans leurs désirs. — Les habitants sont en général à leur aise et les gens riches ne manquent pas; leurs villages, dans la partie inférieure, ont l'air frais et agréable et l'arrangement intérieur de leurs demeures fait preuve de goût. Les deux tiers de la population sont réformés, le reste est catholique. Le Toggenbourg était autrefois gouverné par les valeureux comtes du même nom qui avaient encore plusieurs autres possessions dans la Suisse. A cette famille appartenait Ida de Toggenbourg que la légende cite comme une martyre et une sainte que l'on honore dans tout le comté et en Thurgovie. L'histoire n'en parle pas; elle s'étend par contre sur des scènes de carnage que couronne un fratricide. Après l'extinction des comtes en 1436, le Toggenbourg échut en partage au dernier rejeton des nobles de Naron qui le vendit en 1469 pour la somme de fl. 15,000 aux abbés de St. Gall; ceux-ci lui assurèrent d'abord la jouissance de ses anciennes franchises, mais l'en privèrent insensiblement, surtout après que les habitants se furent déclarés en faveur de la foi réformée. Le peuple prit enfin les armes au commencement du 18^e siècle et expulsa les baillis du prince-abbé. Les cantons catholiques prirent fait et cause pour celui-ci; les cantons protestants, de leur côté, se rangèrent du parti du Toggenbourg; les uns et les autres avaient pour arrière-pensée l'augmentation de leur territoire. Il en résulta la guerre du Toggenbourg qui arma successivement 150,000 Suisses. D'un côté se trouvaient Berne et Zurich; de l'autre l'abbé de St. Gall, Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwalden et Zug. Les catholiques avaient derrière eux l'Autriche et la France; les réformés étaient à demi-soutenus par l'Angleterre, la Hollande et la Prusse; enfin, le 25 juillet 1712, les catholiques furent battus à Willmergen (Argovie) par les Bernois et bientôt après la paix fut conclue à Aarau. Le Toggenbourg resta uni à St. Gall, mais sous la protection de Berne et de Zurich et avec des privilèges beaucoup plus étendus qu'auparavant. En 1798, après l'invasion des Français en Suisse, le Toggenbourg fut incorporé au canton de Linth avec des droits égaux à ceux des autres districts de la Confédération. Depuis 1803 il fait partie du canton de St. Gall.

Commençons à présent notre excursion en partant de Wildhaus. Quoique le village ne soit composé que d'une vingtaine de maisons, il est pourtant situé dans une charmante contrée, entourée d'une fraîche ver-

dure, au pied du Schafberg. Les montagnes qui s'élèvent vers le nord sont âpres et décharnées, au sud on découvre des alpes arondies qui s'étendent jusqu'à la base des sept pics du Kurfirстен. Une vue plus ravissante est offerte par le Sommerikopf (4000 pieds) qui domine le Voralberg, le Rheinthal, la chaîne du Kurfirстен et le Toggenbourg supérieur. En aval du village se cache modestement une simple maison de paysan, le Lisighaus, maison natale de Zwingli, déjà mentionnée; en amont trônait autrefois, à côté d'un petit lac, sur la saillie d'un rocher, le château de Wildenbourg, connu par ses ruines, ses légendes, ses histoires de revenants et de spectres. Un sentier agréable, assez fréquenté par les touristes, passe la Krayalp entre le Schafberg et le Gulmen, débouche dans le canton d'Appenzell, longe les lacs de Fählen et de Sentis et conduit à Weissbad.

Au-dessous de Wildhaus et de Lisighaus le chemin s'abaisse de plus en plus. Nous traversons plusieurs grands et petits ruisseaux qui alimentent la Thour, nous prenons congé des montagnes du Tyrol et du Voralberg que nous ne perdons pas de vue à l'ouest et nous arrivons dans un vallon, entonnoir gigantesque encadré de hautes montagnes dont les flancs sont couverts de belles prairies et de pâturages. Vers le sud se montrent les roches grises de la chaîne du Kurfirстен, à gauche l'Altmann et le Sentis la tête couverte d'une neige éblouissante. St. Jean doit son origine à un monastère fondé par deux ermites qui le dédièrent au St. Apôtre. Plus tard il devint propriété des Bénédictins et fut incorporé enfin à l'abbaye de St. Gall. Plus en aval la vallée se rétrécit; nous approchons d'une éminence escarpée qui sépare les communes de St. Jean et de Stein et qui ne peut être que très difficilement traversée. Depuis une quarantaine d'années on a donné, pour obvier à un si grave inconvénient, une autre direction au chemin; des quartiers de rochers ont été enlevés, des abîmes ont été comblés et la communication est devenue plus facile. Non loin de Starkenbach, point de départ de la chaussée fréquentée d'Ammon et de Wesen, gisent les restes de l'ancien burg de Starkenstein qui appartenait aux comtes de Werdenberg-Monfort. C'est le peuple, dit la légende, qui a démoli ce château-fort, pour se venger du bailli qui avait enlevé une jolie Toggenbourgeoise et qui la tenait renfermée; encore aujourd'hui, pendant les nuits orageuses, les esprits des défunts renouvèlent le rapt et sous ce monceau de ruines est enfoui, raconte le pâtre, le riche trésor des châtelains, gardé par satan lui-même.

Le village le plus proche est Stein, sur la rive gauche de la Thour qui inonde et dévaste assez souvent le pays. Un pont établit la communication

entre les deux rives. Son église se trouve sur une colline et domine la contrée. C'est le dernier du Toggenbourg supérieur et ses maisons ont le même caractère que celles des Grisons et d'Appenzell. Par contre le costume populaire a presque complètement disparu. Autrefois il se composait pour les hommes, de souliers à grandes boucles d'argent, de bas blancs, de culottes étroites, d'un long gilet rouge avec une cravate noire qui retombait jusque sur l'estomac, d'un long et ample habit bleu et d'un chapeau noir à larges bords relevés des deux côtés de manière à former une pointe dans la nuque. En général ils portaient un bonnet blanc rayé de rouge et de bleu sous le chapeau qu'ils ornaient d'un bouquet de fleurs. De grands boutons d'argent brillaient à profusion au gilet et à l'habit. Le costume des femmes qui réunissait les couleurs les plus variées était encore plus remarquable. Le corsage qui montait jusqu'à la gorge et qui serrait la taille comme une cuirasse était de couleur rouge et garni de cordonnets verts ou bleus. La colerette blanche était retenue par un ruban noir. La jaquette était ordinairement d'une couleur très-vive et galonnée; une jupe rouge à plis nombreux, un tablier blanc, des bas rouges et des souliers à boucles d'argent complétaient l'accoutrement. Ce qu'il y avait de plus singulier dans la toilette c'était un bonnet blanc à ailes.

Au-dessous de Stein la vallée est toujours étroite et les montagnes se rapprochent; la route suit la rive droite du cours d'eau et descend plus rapidement. La contrée revêt de plus en plus le caractère de la nature des Alpes; elle devient plus rude, plus sauvage, plus abrupte. Bientôt nous atteignons la grande paroisse de Nesslau dont les belles maisons sont disséminées au loin dans une aimable vallée. Quoique la commune possède des alpes étendues et des terres de labour, qu'elle s'adonne même à la culture de la vigne, elle se livre plutôt à l'industrie qu'à l'agriculture. De beaux chemins fréquentés se dirigent vers le nord et le sud. L'un traverse la vallée de Luthern, le Rietbad pittoresque, la magnifique Schwägalp, la Vatersalp connue par ses fêtes alpestres et conduit à Weisbad; l'autre mène à Urnäsch et à Herisau, il touche la base du Fläsch et la grotte profonde d'où jaillit une source limpide, très claire et froide dont les eaux sont pourtant incrustantes au plus haut degré; le troisième enfin va au Speer, monte de là à Wesen pour redescendre au lac de Wallen. En aval de Nesslau est situé l'ancien et grand couvent des Bénédictins, Nouveau-St. Jean, qui, après l'incendie de 1626 fut transféré d'un vallon étroit, entouré de montagnes à pic, dans le voisinage de Nesslau. Pour décorer l'intérieur de sa jolie église on a employé du marbre du

Sentis. Plus tard il fut incorporé au chapitre de St. Gall et habité par 12 moines gallois qui, à l'abri d'une surveillance sévère, dans cette contrée agréable, riche et animée, faisaient bonne chère et menaient joyeuse vie.

En poursuivant la route qui descend de Nesslau pour se diriger vers le nord-ouest, nous avons à gauche pour compagne de voyage la Thour. Près de Krummenau cette rivière coule sous un rocher de Nagelfluch qui semble vouloir en arrêter le cours et qui forme un pont naturel, appelé Sprung (saut). Des bosquets de sapins recouvrent ce bloc merveilleux jeté là au hasard. Krummenau et le village réformé d'Ebnöt sont deux belles communes aisées de 15 à 1700 habitants auxquelles se joint dignement Cappel, petit village de construction récente. L'aimable Wattwyl où les chemins du Toggenbourg, de St. Gall et de Herisau, de Wyl et enfin de Rapperschwyl et d'Uznach se croisent, est l'endroit le plus saillant et le plus important de la vallée. On prétend qu'il a déjà existé au 9^e siècle; pourtant il ne prit quelque essor que vers le 17^e et le 18^e siècle. Les beaux bâtiments industriels s'élèvent dans une contrée riante et agréable sur la rive droite de la Thour. Là vivait „le pauvre homme du Toggenbourg“, Brögger, mousselinier et auteur, mort en 1797, surnommé par ses concitoyens Nabis Uli, dont la biographie intéressante, instructive, importante pour l'histoire de la culture, a subi plusieurs éditions. Sur une colline romantique sur la rive gauche de la Thour et à droite du chemin d'Uznach, s'élève, sur une colline riche en vues, le couvent de St. Marie-aux-Anges et, un peu plus haut, le vieux château d'Iberg, bâti en 1258. Propriété des comtes de Toggenbourg il passa entre les mains des abbés de St. Gall, devint plus tard le siège du bailli de St. Gall et est maintenant en possession d'un particulier.

Derrière Wattwyl la chaussée se tourne vers le nord et la vieille petite ville de Lichtensteig, sur la rive droite de la Thour, avec son pont qui repose sur des rochers. De bonne heure les comtes de Toggenbourg, vu la position favorable de l'emplacement, fondèrent en cet endroit un castel qui protégeait et dominait la vallée; dans le voisinage s'établirent les vassaux qui construisirent la petite ville dont on fait déjà mention en 1400. Elle possède de vieilles places de marché et un commerce assez étendu; quant aux choses remarquables, il n'y en a point. Dans le Sedel, endroit excessivement pittoresque, existe un ermitage bien visité. A Lichtenstein le chemin se bifurque et va à droite par Herisau à St. Gall en longeant les ruines de Neuf-Toggenbourg. Ce siège des derniers comtes de Toggenbourg n'est plus qu'un monceau informe de débris hérissés

des broussailles les plus sauvages, des plantes les plus méchantes. Encore aujourd'hui on peut juger de sa grandeur primitive par les dernières traces de ses bastions et de ses retranchements qui attirent cependant beaucoup moins le voyageur que le paysage qui s'ouvre sur les vallées de la Thour et du Necker. Derrière le bourg, vers Peterzell, à droite du chemin, est groupé le riant village protestant de Brunnenadern avec sa jolie église. La légende suivante, unique dans son genre, se rattache à cet endroit :

„Dans la vallée de Necker, près de Brunnenadern, murmure un ruisseau limpide. Il a sa source dans la forêt près d'Ebersall. Une simple planche le traverse. Une nymphe l'avait choisi pour demeure. Elle arrêtait tout voyageur qui passait, s'emparait de sa casquette et s'enfuyait en poussant des éclats de rire. Le passager revenait-il par le même chemin, il était sûr de retrouver son bonnet bien lavé près de la planche. Un jeune gars surtout traversait souvent le ruisseau ; il allait visiter son amante ; il remettait volontiers sa casquette à la nymphe qui le lui rendait à son retour, reluisant de propreté. Parfois il l'avait orné de fleurs qu'il portait à sa fiancée ; la nymphe les lui laissait. Un soir cependant qu'il avait des roses magnifiques destinées également à l'objet de son amour, la nymphe garda le tout, casquette et bouquet. Le jeune homme frappé continua tristement son chemin. Il prévoyait quelque malheur. La fiancée ne vint pas à sa rencontre comme à l'ordinaire. Il arrive à la maisonnette chérie, ouvre la porte et trouve l'infidèle dans les bras d'un autre. Le cœur brisé il revient au ruisseau, y prend son bonnet, quitte le pays et s'embarque pour une terre étrangère.“

Semblable à Brunnadern, à Mogelsberg et à plusieurs autres villages de l'aimable vallée verdoyante de Necker, Peterszell est un endroit industriel, habité en commun par des catholiques et des protestants. Il possède un prieuré et est entouré de trois côtés de monticules à travers lesquels la chaussée serpente vers le petit village de Schönengrund.

Revenus à Lichtensteig, nous nous tournons de rechef vers le nord et traversons, près de Dietfurt, la Thour qui coule, au-dessous du village, par la merveilleuse et romantique gorge „im schönen Gunkel“. Les villages des environs sont Butschweil et Cozenbach ; de ce dernier village un chemin tire vers le nord-ouest, passe par Bazenheid et près d'un château en ruines et se dirige vers Wyl, tandis que la route de St. Gall, sur la rive droite de la Thour, débouche à Lütisburg. Un vieux castel, datant du 14^e siècle, habité jadis par une branche des comtes de Toggenbourg, s'élève au confluent de la Thour et du Necker ; quelques-unes de ses

chambres servent actuellement de salles d'école et de rendez-vous à la jeunesse du pays. Nous atteignons bientôt l'aimable Flawyl sur la route et la ligne du chemin de fer de Wyl à St. Gall.

Wyl avec son^t invariable surnom „en Thurgovie“, appartient au canton de St. Gall et est une des plus vieilles villes; on retrouve son nom déjà dans les documents de 895. En 1227, par donation du comte Diethelm de Toggenbourg, elle commença à faire partie de l'abbaye de St. Gall dans la possession de laquelle elle resta. Bâtie sur une colline fertile, dans une contrée riche en vignobles, elle possède une belle église et deux couvents, et jouit de quelque importance par son commerce de transit. En général tous les villages du Toggenbourg se livrent plus ou moins à l'industrie et s'adonnent au tissage; nous ne croyons donc pas devoir en faire mention à chaque occasion. — En-delà de Flawyl et de Gossau, qui sont de moindre signification, nous arrivons à la Sitter qui roule ses eaux écumantes et mugissantes dans la profondeur. Trois ponts sont jetés sur le vallée profondément encaissée: le vieux pont, le beau pont de pierres de 590 pieds de long (Kräzerenbrücke) destiné aux voitures et aux piétons et plus haut, à 200 pieds au-dessus du niveau de l'eau, le pont de fer élégant que franchit en sifflant, comme une apparition soudaine, la bruyante locomotive.

Nous avons laissé le Kräzerenbrücke derrière nous et, après une heure de marche, nous nous trouvons à l'entrée de l'avenante ville de St. Gall, cet ancien siège de la puissante abbaye qui exerçait un jour sa domination sur un vaste territoire qu'elle a dû pourtant céder, après de violentes discussions et des combats acharnés, à la population libre actuelle. Lorsqu'en 614, St. Gall, cherchant une place pour y construire son ermitage, vint à la chute sauvage de la Steinach, il trouva la contrée rude et déserte; des forêts impénétrables, servant de refuge à des ours, des aurochs et des spectres, couvraient les flancs de la montagne jusqu'à son sommet. Après la mort du saint, d'autres pieux hommes vinrent s'établir au même endroit et bientôt il se forma un petit monastère qui peu à peu, s'étendit et s'agrandit de plus en plus. Déjà en 953 il était si important que l'abbé Anno, après que des hordes ambulantes de Hongrois l'eurent pillé, fit entourer ses bâtiments d'un mur élevé garni de 13 tours fortes. A mesure qu'il gagna en étendue, des colons se fixèrent dans les environs; aux agricultures se joignirent des hommes libres et des serfs qui fondèrent bientôt une petite ville sous la protection de l'abbaye. Tandis que dans le monastère des moines irlandais se vouaient à l'étude des arts et des sciences, les bourgeois jetèrent le premier germe de cette



Alfeca sculp.

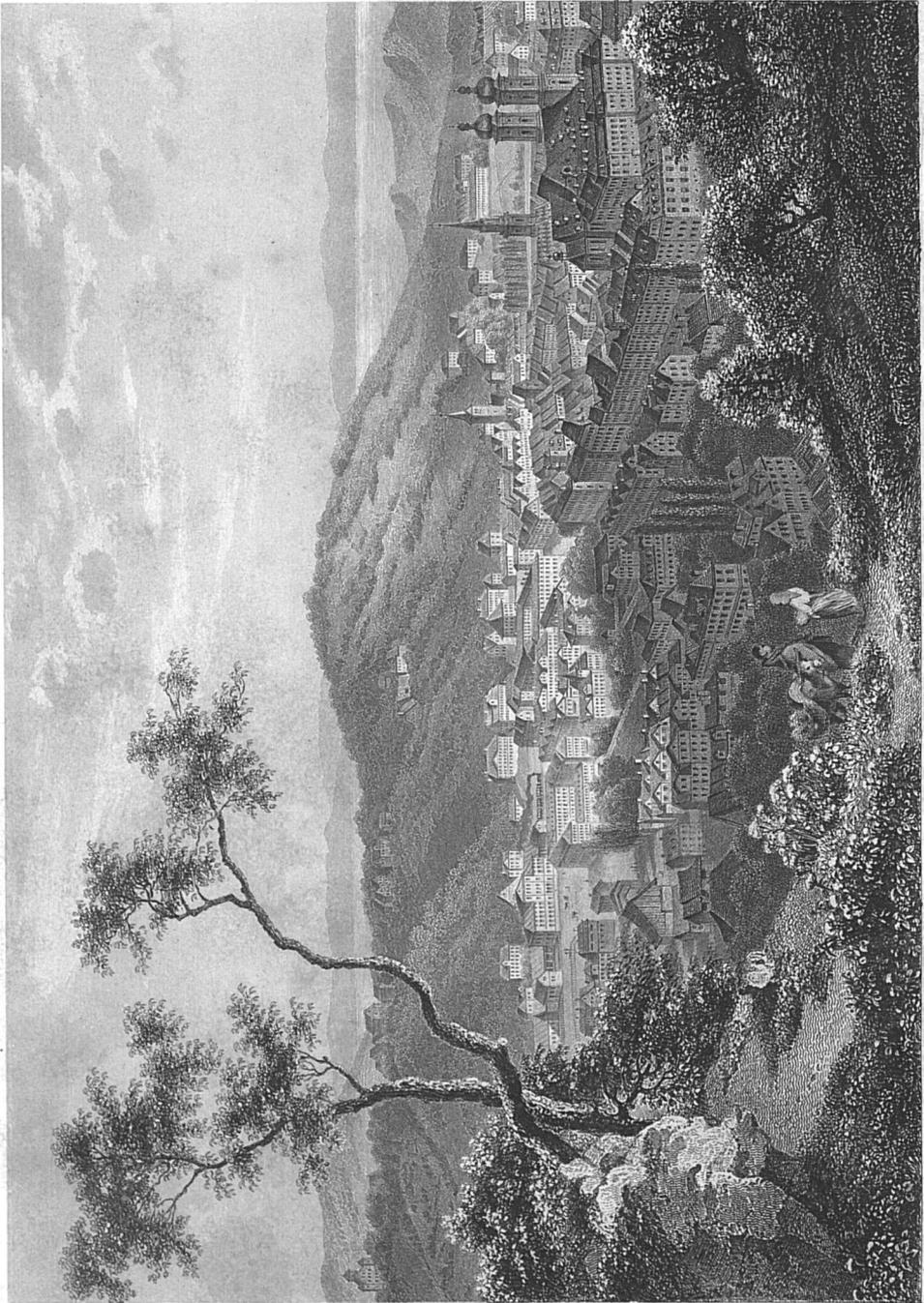
L. Hobock del.

LA VALLEE DE LA SITTER AVEC
LE PONT EN TREILLIS.
(St. Gallen)

IDIE SITTERRBUCKEN BEI ST. GALLLEN. THE BRIDGES OVER THE VALLEY
OF THE SITTER.

Druck & Verlag von C.C. Lange in Darmstadt.





J. Poppel sculp.

ST. GALLLEN.

(St. Gallen)

10 55

Abdruck & Verlag v. E. G. Lange in Darmstadt.

J. Rothboeck del.



J. Rohbeck del.

B. A. G. A. T. Z.
(St. Gallen)

Druck & Verlag von G. Harig in Darmstadt.

G.M. Kurz sculp.

merce ne sont pas négligées non plus et les marchands de St. Gall se trouvent dans toutes les parties du monde.

La plus grande curiosité, que peu de personnes, il est vrai, ont occasion de voir, est, sans contredit, la bibliothèque du chapitre qui, quoiqu'ayant perdu dans le courant des siècles par négligence, imprudence, vol, etc. maint précieux trésor, n'en est pas moins riche encore en manuscrits rares et importants qui font foi de l'érudition des moines de la première période. On y trouve en outre des diptiques d'ivoire très remarquables, le plan du couvent de 821, des médailles et quantité de choses intéressantes. La cathédrale, de 310 pieds de long avec une tour de 200 pieds, bâtie en 1755 par le prince-abbé Célestin Gugger de Staudach dans le style italien, a de belles fresques de Moreto et est, en somme, une des plus jolies églises construites dans ce style. L'église de St. Laurent est restaurée d'après les plans de l'habile architecte J. G. Müller, mort à Vienne en 1848. L'hôtel-de-ville porte une inscription allemande dont voici le sens: „La gloire de Dieu et le bien public doivent trouver un soutien dans cette maison“. L'arsenal, la maison pénitentiaire, la maison des orphelins, l'hôpital civil, le relief du canton de St. Gall, occuperont les loisirs de ceux que le mauvais temps confinerait dans les murs de la ville.

St. Gall n'appartient pas au nombre des villes de la Suisse qui attirent pas leurs environs pittoresques, et cependant elle sert de point de départ à mainte aimable excursion. Le point le plus fréquenté est l'auberge du Freudenberg, situé à l'est de la ville; une route y conduit en trois quarts d'heure, un sentier commode avec une douce ascension de 700 pieds en une demi-heure. De cette hauteur la vue embrasse la ville, la vallée de Steinach, les montagnes d'Appenzell, l'Alpstein, les fertiles contrées de St. Gall et de Thurgovie, l'immense bassin du lac de Constance, et particulièrement le sommet neigeux du Sentis. Quand le ciel est clair on, aperçoit au sud-ouest non seulement les deux Mythen près de Schwyz, le Rothstock d'Engelberg et d'Uri, mais aussi la cime chenue de l'Eiger dans l'Oberland Bernois lointain. Quoique la vue du Freudenberg ne puisse pas rivaliser avec celle du Rigi, ni même avec celle de l'Uetli près de Zurich, personne ne regrettera pourtant le temps qu'il a employé et la peine qu'il s'est donnée. Le réservoir artificiel creusé en 1822 près de St. Georges a 1400 pieds de long sur 260 pieds de large et 40 de profondeur. La digue a 200 pieds d'épaisseur. Les eaux donnent de la vie et du mouvement a grand nombre de machines hydrauliques. Les personnes qui voudront embrasser le lac de Constance

trouveront un endroit favorable près de St. Pierre et Paul à l'extrémité orientale du Rosenberg, tandis que le Teuferegg, par contre, domine l'Alpstein avec ses contreforts. Quant aux autres points pittoresques tels que Brühl, le Kurzenberg et le Romont, ils ne sont guère visités que par les habitants du pays; les touristes, attirés vers des régions plus élevées, daignent à peine y mettre le pied.

Un chemin des plus agréables se dirige de St. Gall, vers l'est, à l'extrémité du pays d'Appenzell. Après une ascension assez douce près de St. Fidex, nous longeons le simple mais beau couvent de Nolkersack connu dans la contrée par les reliques de St. Julien conservés dans des vêtements somptueux. Nous continuons notre route et atteignons Vögeliseck, situé à une lieue de St. Gall sur une hauteur d'où le regard plane sur la Thurgovie et va se perdre, de l'autre côté du lac de Constance, dans l'intérieur de la Souabe. La vue que l'on a du Horst (bois, bosquet) est encore plus étendue; aussi cet endroit est-il le lieu de rendez-vous général pour les fêtes populaires. A nos yeux se déploie Bregenz avec la partie supérieure du lac de Constance ainsi que la puissante chaîne de montagnes qui se dirige du Tyrol par les Grisons à St. Gall et à Appenzell. Quelques pas à travers la belle forêt et nous apercevons les hauteurs peu élevées du Toggenbourg avec le Speer, le Glärnisch, le Rigi et le Pilate déchiqueté. Au nord-est, sur les frontières du canton de Zurich, reposent les douces collines arrondies que le Suisse seul est à même de nommer et, au nord-ouest, on voit distinctement les rochers massifs des châteaux de Hohenstoffeln et de Hohentweil. Tout autour du Horst, d'innombrables et aimables sentiers conduisent, à travers de jeunes bois de mélèzes et de verdoyantes prairies, dans toutes les directions.

Dans la matinée du 15 mai 1403 les environs de Vögeliseck furent le théâtre d'un sanglant spectacle. Environ 5000 guerriers de l'abbé de St. Gall, deux cents hommes munis de haches et des archers partirent de St. Gall et s'avancèrent vers ces hauteurs; parmi eux se trouvaient les alliés de St. Gall, des villes impériales de Constance, de Lindau et de Friedrichshafen. La victoire paraissait certaine; ce petit peuple de pâtres, ne connaissant pas le maniement des armes était perdu sans retour. Cependant il avait résolu de vendre chèrement sa vie. Des retranchements élevés à la hâte et un fossé barraient le chemin et étaient le seul obstacle qu'il opposait à ses agresseurs. Mais derrière ces faibles ramparts battaient des cœurs de fer. Les Appenzellois et leurs amis de Glarus et de Schwyz attendirent de pied ferme leurs ennemis, jurant de se défendre jusqu'au dernier soupir. Cette poignée de braves était à peine de sept

cents hommes, c'est-à-dire le septième de l'armée ennemie. La première attaque fut terrible, mais ils ne bougèrent pas. Tandis que les ennemis s'acharnaient à percer la tranchée et à se frayer un passage, les Schwyzois et les Glaronais fondirent sur eux à l'improviste et des quartiers de rocher énormes furent lancés dans ces rangs serrés. Les chevaux, saisis de frayeur, insensibles au mors, entraînaient leurs cavaliers, portèrent le désordre dans les rangs des fantassins qui, à leur tour, cherchèrent leur salut dans la fuite. Les Appenzellois se mirent à leur poursuite et firent un affreux carnage. Deux cent cinquante ennemis, les deux bourgmestres de St. Gall et beaucoup de cavaliers restèrent sur le champ de bataille. Les abbés perdirent trois bannières et la poursuite se prolongea jusqu'aux portes de la ville. Les Appenzellois ne comptèrent, par contre, que huit morts. Il est vrai que par cette victoire la liberté ne fut pas consolidée et qu'il fallut livrer encore maint sanglant combat; mais la ville de St. Gall, pleine d'admiration pour les Appenzellois, conclut un nouveau traité avec eux. La légende rapporte que lors de ce jour mémorable, les Appenzelloises, vêtues d'une blouse blanche comme les hommes, s'étaient avancées du côté opposé pour inspirer de la terreur aux assaillants. L'histoire ne parle cependant pas de ce fait; elle ne fait pas mention non plus de troupes auxiliaires semblables qui doivent avoir contribué à illustrer les combats de la Confédération.

Kaien, au-dessus de Grubet de Wald, haute montagne de 3500 pieds d'élévation, attire assez fréquemment les St. Gallois par le magnifique panorama qu'il présente. Derrière les hauteurs boisées qui s'élèvent vers le sud, surgissent les puissants géants du Voralberg, du Tyrol et des Grisons et forment une guirlande gigantesque à laquelle se rattachent les sommets étincelants du Toggenbourg, les cimes chenues de Glarus et des montagnes de Schwyz.

Tournons à présent nos pas vers le lac de Constance auquel nous sommes déjà arrivés une fois par un autre chemin, en descendant l'aimable vallée du Rhin. Nous laissons à côté le nouvel hôpital et St. Fiden et arrivons à l'auberge Meggenhausen. Le lac de Constance et ses rives allemandes sont devant nous. Non loin de la chaussée passe le chemin de fer dont l'exécution, vu les nombreuses difficultés et dépenses, a été longtemps traitée de fable; grâce à l'énergie et à la persévérance des Gallois, après maint déplorable accident, elle est pourtant arrivée à heureuse fin. La contrée tout autour est charmante; partout on trouve des arbres fruitiers et de gentilles petites maisons commodes font preuve, non seulement de goût, mais aussi d'aisance. Après avoir traversé la rivière de Goldach,

nous entrons dans le bourg animé de Rorschach qui, quels que soient les efforts du port thurgovien Romanshorn pour lui disputer la préséance, n'en a pas moins su conserver son importance. Toujours ses greniers et magasins reçoivent les riches envois de blé qui lui viennent de la Souabe; toujours encore des milliers de voyageurs entrent dans son port hospitalier pour se rendre d'abord dans les Grisons, Glarus et Zurich, pour parcourir ensuite le reste de la Suisse.

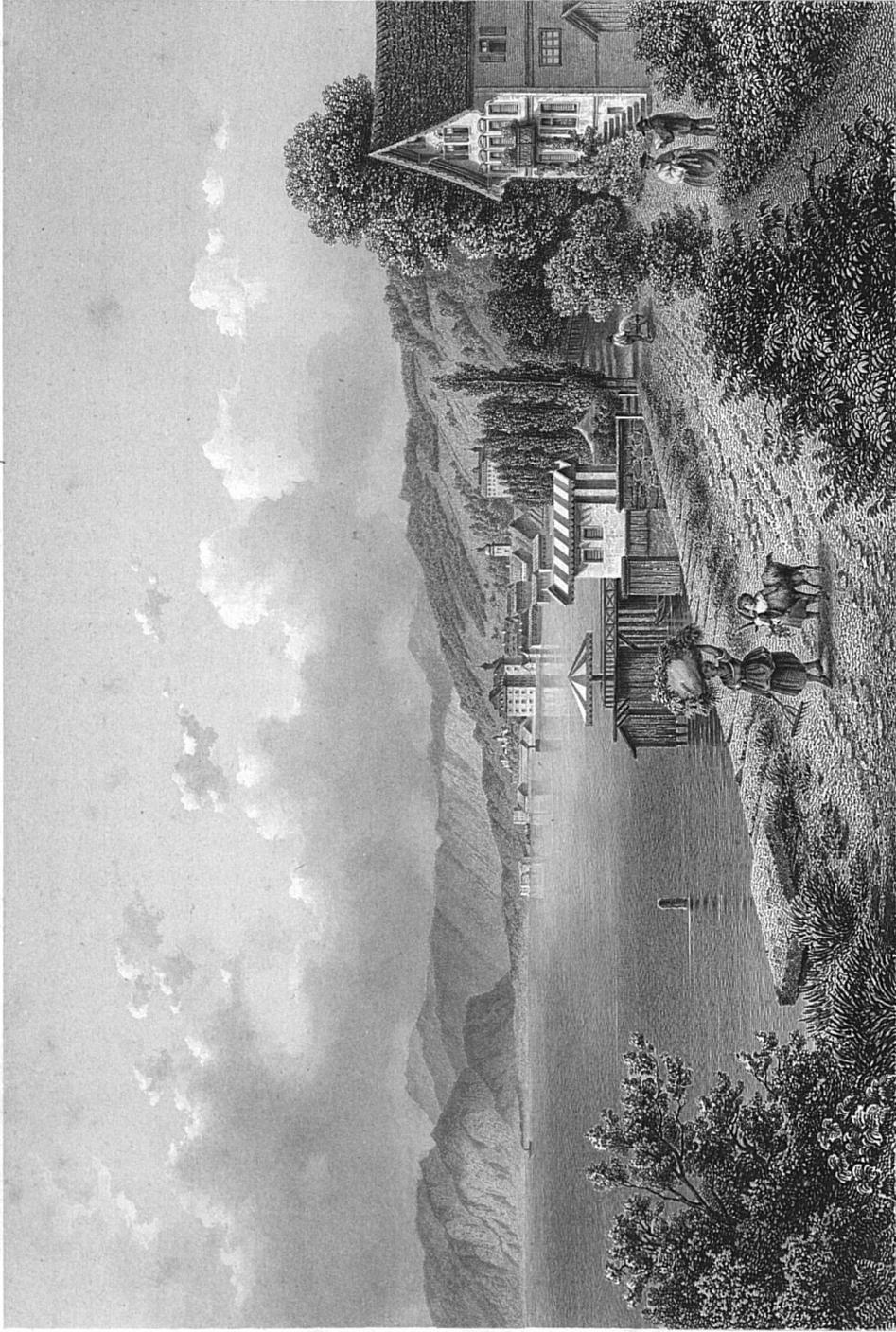
Le nom de Rorschach paraît pour la première fois dans des documents du septième siècle et déjà en 747 l'empereur Otto I permit à l'abbé Kralo de St. Gall l'établissement d'un marché, d'une douane et d'une monnaie. Mais ce ne fut que cinq siècles plus tard que le commerce et la navigation y prirent racine et le 13 février 1497 on y tint le premier et de là régulièrement marché hebdomadaire de blé. Aussi le commerce de toile y trouva un asile au dix-septième siècle et encore aujourd'hui on aperçoit mainte belle construction qui doit sa naissance aux richesses acquises par ce lucratif article de commerce. A l'heure qu'il est, malgré la rivalité de Romanshorn, Rorschach se trouve être encore l'entrepôt principal du blé que l'Allemagne et notamment le Wurtemberg et la Belgique envoient en grande quantité en Suisse et, chaque jour, les bateaux à vapeur du lac de Constance ainsi que les embarcations plus petites qui sillonnent la partie orientale, jettent l'ancre dans son port.

Rorschach est agréablement situé au pied du mont du même nom et s'étend sur les rives du lac. Outre les bâtiments du port et les entrepôts il n'y a rien de remarquable si ce n'est l'église avec quelques bons tableaux et vieux tombeaux, ainsi que de rares devantures ornées avec goût de jolies sculptures. Derrière le bourg, sur le penchant d'un monticule, s'élève l'ancien baillage et abbaye de Marienberg qui domine le bourg reposant à ses pieds et le vaste bassin du lac. C'est l'abbé Ulrich Rösch qui en commença la construction en 1487. Voyant que l'importance de la ville gagnait du terrain de jour en jour, il avait résolu d'y transférer le monastère de St. Gall. Son projet ne se réalisa pas: le couvent fut rasé avant son achèvement par les Gallois et les Appenzellois et ne fut rebâti que plus tard. Son cloître est remarquable mais dénué d'ornement; le reste des localités est occupé par une bonne école. Une autre vieille construction est le château de Rorschach, ou château de St. Anne, situé pittoresquement à quelques kilomètres de la ville sur un rocher dont la base est baignée par deux petites rivières. Cet édifice imposant, berceau des seigneurs de Rorschach, devint propriété de l'abbaye en 1449 après que l'accroissement considérable des membres de la famille

et un meurtre commis par les possesseurs sur la personne du comte de Hohenem eurent miné le bien-être des nobles seigneurs. Depuis il a passé entre les mains d'un particulier et un Anglais essaya vainement, en dépit des sommes énormes qu'il sacrifia, de le rétablir dans l'ancien style. Une autre intéressante ruine est Salzburg, château de la famille des Mötteli, ces Crésus du quinzième siècle qui possédaient en outre beaucoup d'autres châteaux. D'après la légende il y avait enfoui sous les monceaux de ruines du château de Salzburg d'immenses richesses gardées par une vierge aux cheveux d'or. Tous les cent ans elle se montrait une fois et priaït un jeune homme de la délivrer par un baiser. Mais tous ceux qui avaient été assez téméraires pour tenter l'aventure avaient reculé effrayés; car, au moment suprême, cette rare beauté se transformait en un serpent monstrueux qui menaçait de les dévorer et mettait en fuite les plus hardis qui, contents d'en être quittes avec la peur, renonçaient volontiers au baiser libérateur.

Rorschach, vu l'air pur qu'on y respire et le bon petit-lait que l'on apporte péniblement de la montagne, est souvent choisi pour séjour de santé et possède tous les arrangements nécessaires pour les bains. Cependant les étrangers préfèrent l'aimable bain Horn situé sur une petite langue de terre à une demi-lieue du bourg. Un joli hôtel avec bains, et une terrasse qui offre une vue ravissante sur la contrée est assez spacieux pour contenir bon nombre de baigneurs. Au cœur de l'été, quand les étrangers affluent, on leur offre souvent un gîte hospitalier et agréable au château de Horn. Non loin de ce dernier, dans une charmante contrée, tout près de joyeuses villas qui s'élèvent sur le versant des collines, repose pittoresquement le burg de Steinach construit en 1200 par une vieille famille, probablement d'origine allemande, sur la gorge de la rivière de Steinach et démolì il y a une quarantaine d'années. Il est possible qu'il ait été autrefois le siège du célèbre minnesinger Blicher de Steinach, dont la harpe, suivant la croyance populaire, retentit encore de temps sous les ruines.

A une faible distance de Horn s'étendent près du village de Steinach les frontières du canton de Thurgovie dont le premier endroit est l'ancienne possession romaine Arbor felix (Arbon). Deux chemins y conduisent: le premier traverse le lac; le second, venant directement de St. Gall, mais n'offrant rien de remarquable, longe la ligne de démarcation. Nous le poursuivrons plus tard. Avant d'y mettre le pied et de pénétrer



L. Lohbeck del.

J. M. Galt sculp.

R O R S C H A C H .

(St. Gallen)

Druck & Verlagsanstalt von G. Lehmann in Bern.



dans les parties unies de la Suisse, tournons-nous encore vers deux autres cantons dont l'un peut considérer une haute montagne comme la sienne propre et dont l'autre voit ses vallées encadrées par une ceinture de montagnes de la chaîne des Alpes; visitons l'aimable canton d'Appenzell et le ravissant pays de Glaris.



Le Canton d'Appenzell.

Enclavés dans le domaine de St. Gall, deux petits Etats s'étendent paisiblement et pittoresquement dans la partie septentrionale de la Suisse: c'est le canton d'Appenzell. Une haute chaîne de montagnes, connue sous le nom d'Alpstein et dont les cimes les plus élevées, le Sentis, l'Altman et le Gyrenspitz vont se perdre dans les nues, occupent la partie la plus large, la partie méridionale; de cette chaîne, une succession non interrompue d'élévations, de collines couvertes d'une fraîche verdure veloutée, de riantes prairies et renfermant une vingtaine de villages peuplés et industriels se dirigent vers le nord. Aucun canton de la Suisse n'est si riche en parties riantes; le repos et la paix paraissent planer sur cet attrayant petit pays et les amis de la nature la trouvent ici dans sa beauté simple et bienfaisante.

A Appenzell comme à St. Gall la race allemande a établi son siège. Il est vrai qu'à une époque fort reculée ce canton doit également avoir possédé une population celtique qui fut remplacée plus ou moins par les Romains; cependant on n'y découvre aucune trace de leurs descendants et même les noms de villages, etc. qui peuvent faire supposer le séjour des anciens conquérants de l'univers ne sont pas très fréquents. Les nouveaux colons germains choisirent d'abord de préférence les plaines pour construire leurs chétives demeures, mais plus tard, le besoin, et surtout l'appât des beaux pâturages les poussèrent à pénétrer avec leurs troupes dans l'intérieur des montagnes. En 536 le pays de

l'Alpstein dut reconnaître la domination franque. Les richesses de l'abbaye de St. Gall prirent avec le temps une importance de plus en plus considérable et ses droits s'étendirent aussi sur une partie de la contrée arrosée par la Sitter; lorsqu'en 1061 l'abbé Norpert fit ériger non loin de la rivière une cellule, elle reçut, et peu à peu le pays lui-même, le nom d'Abtszell (Abbatis cella, cellule de l'abbé) d'où le nom d'Appenzell. Cependant les montagnards passaient pour des gens libres qui, quoique tributaires, n'en réglaient pas moins leurs propres affaires eux-mêmes. Ce n'est que lorsque l'abbaye se sécularisa, qu'elle songea à mener de front le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel et à étendre ce dernier sur Appenzell. Elle ne put en venir à bout. Déjà en 1377 les cinq districts d'Appenzell, de Huntwyl, d'Urnäsch, de Gais et de Teuffen, pénétrés du sentiment de leur force et de leur indépendance, firent alliance avec les villes impériales allemandes et une année plus tard les Appenzellois obtinrent même une espèce de constitution dont plusieurs articles, qui jettent une vive lumière sur le caractère populaire de cette époque, sont restés en vigueur jusqu'à nos jours. L'esprit de liberté et d'indépendance se réveilla de plus en plus chez un peuple qui avait constamment sous les yeux l'exemple des quatre Waldstetten et la sévérité et la cupidité des baillis de l'abbé de St. Gall devenant de jour en jour plus intolérables, il les chassa en 1400 et fit une alliance offensive et défensive avec la ville de St. Gall. De là une longue série de négociations et de luttes. Cette poignée de bergers eut à combattre, outre les soldats de l'abbé, les villes, ses anciens alliés, et les armées nombreuses de l'Autriche. L'intervention de la Confédération fut vaine. Non seulement dans de faibles escarmouches, mais aussi dans les combats décisifs de Vögeliseck et de Stoss, les Appenzellois déjà aguerris remportèrent la victoire. Ils démolirent les châteaux-forts, résidence de leurs oppresseurs, ravagèrent le pays et portèrent leurs armes victorieuses d'un côté jusqu'à Constance et de l'autre jusqu'à Bregenz. En 1408, Appenzell obtint tous les droits des confédérés qui, 44 années plus tard, promirent de lui accorder leur protection.

Dès lors le canton était presque indépendant; du moins les pétentions de l'abbé de St. Gall ne s'étendaient que sur une très-mince partie et étaient sans influence sur le reste. Appenzell resta toujours fidèlement attaché à la confédération aux combats de laquelle il prit souvent part. Des Appenzellois combattirent dans les guerres de Bourgogne, sur les champs de bataille d'Héricourt, de Grandson, de Murten et de Nancy, dans les

batailles sanglantes de Navare, dans la guerre de Souabe à Luzienteig et à Hard, à Frastenz et dans le Swaderloch. Le 13 Décembre 1513 le petit pays fut formellement admis parmi les endroits libres de la Confédération, son indépendance dut être généralement reconnue et sa paix intérieure parut assurée. Mais la réformation amoncela sur Appenzell de nouveaux orages. Une partie du pays, celle qui s'étend vers les versants de l'Alpstein, se déclara en faveur de l'ancienne doctrine, l'autre, la plus grande, pour la nouvelle. Il est naturel que le fanatisme qui exerçait de si grands ravages dans les autres pays, ne manquât pas de réclamer ses victimes, et souvent l'horizon étaient tellement obscurci que des guerres civiles menaçaient d'éclater à chaque instant. En 1597, le pays fut partagé en deux demi-cantons: les Rhodes intérieures, les catholiques; les Rhodes extérieures, les réformés.

Nous passons rapidement sur le siècle suivant. Le dix-septième siècle n'offre aucun événement d'importance majeure. Quant aux guerres intestines de 1732, elles prirent déjà fin deux années plus tard. L'année 1798 fit époque. Le mouvement révolutionnaire, parti de la France, ébranla vivement le pays situé au pied de l'Alpstein; des dissensions entre les partisans de l'égalité, de la liberté et les adhérents de l'ancien système jetèrent le trouble dans ce canton paisible: des assemblés populaires se formèrent, des scènes sanglantes dont cette époque abonde eurent lieu, l'ancienne constitution fut abolie, les troupes françaises pénétrèrent jusqu'à la ville de St. Gall et le canton de Sentis devint membre de la Confédération helvétique. Cependant il n'exista que peu de temps; l'acte de Médiation établit son indépendance cantonale et en 1813, après la chute de l'empereur, l'ancien régime fut complètement rappelé à la vie. Depuis lors, quoique les principes fondamentaux soient restés intacts, la constitution a été révisée dans le sens libéral. Les Rhodes intérieures, par suite de scrupules religieux et politiques, se sont opposées, il est vrai, en maintes occasions, au développement progressif; mais les Rhodes extérieures, beaucoup plus étendues, ont travaillé avec zèle et ardeur pour favoriser la révision de la constitution de la Suisse et, de concert avec les plus grands cantons, n'ont pas peu contribué à mener l'entreprise à heureuse fin.

La grandeur du canton d'Appenzell est d'environ 10 milles carrés dont deux tiers retombent sur la partie méridionale, la plus large, et un tiers sur la partie septentrionale, la plus étroite. Là s'élèvent les hautes, rudes et sauvages montagnes de l'Alpstein; elles appartiennent à la for-

mation calcaire. Le milieu du canton est occupé par des chaînes plus faibles de nagelflue, entrecoupées de cols et de vals, et vers le lac de Constance s'abaissent des collines de grès. Si du sein de la montagne principal surgissent des pointes nues, grises, entourées d'éboulis ou en partie couvertes de neige entre lesquelles s'étendent de belles alpes vertes ou des lacs solitaires aux eaux bleuâtres, la reste du canton, la région montueuse, par contre, est parsemée de frais pâturages, de champs fertiles et de petites forêts qui descendent jusqu'aux rives des innombrables ruisseaux qui la sillonnent dans toutes les directions. Quelques lieues séparent des districts qui du premier coup d'œil rappellent le Hochgebirg, d'autres districts qui en semblent bien éloignés. Ce que la montagne offre de plus ravissant, ce sont ces lacs paisibles et solitaires, encadrés de rochers nus taillés à pic et, plus loin, ces maisonnettes de bois dispersées çà et là d'après l'ancienne mode allemande, entourées de petits vergers et de jardins de fleurs ravissants et de prés luxuriants où paissent de superbes troupeaux.

L'éleve du bétail jouait jusque vers la fin du siècle passé un rôle important aussi bien dans les Rhodes intérieures que dans les Rodes extérieures; nulle part on ne rencontrait des terres de labour étendues et l'approche des années de disette seule forçait les habitants à la culture du sol. Encore au commencement du dix-neuvième siècle plus de 15000 pièces de bête à cornes étaient entretenues pendant l'été sur les alpes des Rhodes intérieures; le nombre que nourrissaient les gras pâturages de Rhodes extérieures n'était pas moins important. C'étaient, comme aujourd'hui encore, de belles vaches gris-brun, de grandeur moyenne, à tête grosse, aux cornes petites, aux jambes courtes, si semblables l'une à l'autre, qu'on avait la plus grande peine à les distinguer. Plus tard, principalement dans les Rhodes extérieures, on réserva une place à l'agriculture; cependant elle est encore très insignifiante, car en général le sol est si lourd qu'il ne peut être travaillé qu'avec la plus grande difficulté. Par contre l'industrie y a trouvé un asile favorable. Déjà au seizième siècle la tissanderie s'étendit de St. Gall sur le petit pays et bientôt il y eut des tisserands qui purent fournir chaque année des centaines de pièces de toile. Et avec cela les fils étaient d'une extrême finesse: d'une livre de lin on savait tirer un fil de 200,000 aunes de longueur. Plus tard encore, vers l'année 1760, on travailla aussi le coton et le premier pas fait, toute l'attention se tourna vers ce nouvel article qui devint une branche d'industrie si importante que les mousselines et les broderies d'Appenzell sont recherchées même dans les pays les plus

éloignés. Presque chaque maison a son métier à tisser et ses brodeuses dont les doigts de fée produisent ces admirables étoffes qui ont excité à un si haut point la surprise à l'exposition de Londres (1851) où elles n'avaient pas de rivales.

Appenzell compte à peu près 54000 âmes, c'est-à-dire plus du double de la population qu'il possédait avant la division du pays en 1597. C'est l'effet de l'industrie, principalement des Rhodes extérieures, car les Rhodes intérieures ne peuvent pas encore rivaliser avec elles sous le rapport de l'activité industrielle, quoique les broderies occupent beaucoup de mains assidues. Quant au caractère de la population, les deux demi-cantons offrent le contraste le plus frappant; ces différences marquantes ne sauraient être que le résultat de la religion, des mœurs primitives et des occupations journalières. L'habitant des Rhodes intérieures a toujours été conservatif; ce n'est qu'à regret, poussé par la force, qu'il a subi l'influence du temps et alors encore il a cherché à maintenir autant que possible les us et coutumes de ses ancêtres. Pâtre de nature, il n'a pas de grandes nécessités; habitué à la vie paisible des Alpes, il n'élève pas très haut ses prétentions; le pain quotidien lui suffit et rien ne pourrait l'engager à se procurer des jouissances plus délicates par un travail plus fatigant et troublé. Avec ce caractère on conçoit facilement que la broderie ait pris racine sur le sol des Rhodes intérieures; ce travail paisible, tranquille, nécessitant une persévérance infatigable et des soins continuels, devait convenir à ce peuple; en hiver, quand les bestiaux établés n'ont besoin que de peu de surveillance, les hommes prennent volontiers part aux travaux de leurs femmes et de leurs filles. Sous le rapport religieux et politique l'habitant des Rhodes intérieures est conservatif; il tient fermement aux anciennes mœurs et pendant la guerre du Sonderbund il a partagé l'opinion des cantons primitifs. Il en est tout autre de son voisin qui est vif, éveillé, plus prompt dans ses résolutions et ami d'une certaine aisance que tous ses efforts tendent à obtenir. Si celui-là ne jette ses regards que sur les districts environnants, celui-ci, par contre, relie par ses spéculations les terres les plus éloignées à sa petite patrie presque inconnue. Zélé partisan de la réformation, il ne craignit pas plus tard de se déclarer en faveur des nouvelles institutions, en sauvagardant toujours néanmoins son indépendance et ses libertés. Quoique différents de religion et de caractère, les habitants des deux demi-cantons descendent pourtant des mêmes aïeux; on reconnaît le bon, le véritable germe allemand; tous se distinguent par leur esprit et leur bon sens; leur esprit

satirique est connu et célèbre dans toute la Suisse, de même que leur jovialité et leur curiosité.

Appenzell, fidèle à son caractère, ne possède pas une seule ville, mais bien des bourgs et un certain nombre de villages dont les maisons sont disséminées au loin sur les penchants des collines et sur les hauteurs. Notamment dans les Rhodes extérieures le siècle passé a vu s'élever de nombreux et beaux bâtiments de pierre et même dans les Rhodes intérieures les constructions modernes gagnent du terrain; cependant les vieilles maisons que le dix-septième siècle et les siècles antérieurs ont créées, sont encore assez fréquentes. A cette époque les habitations étaient encore petites et incommodes, les chambres basses et étroites. A peu près à deux pieds au-dessus du sol s'élevait le fondement de pierre qui renfermait la cave. Un mur la partageait en deux parties: l'une destinée au tissage et l'autre réservée à la conservation de toutes sortes de provisions. Au-dessus de la cave se trouvait la maison proprement dite dont les cloisons se composaient de bois de charpente et de poutres retenus et fixés aux angles par des goujons. Le premier étage renfermait la cuisine, un ou deux cabinets et avant tout, du côté au sud, une chambre qui communiquait avec la cave moyennant une trappe; le second étage se composait de plusieurs cabinets qui servaient de chambres à coucher et au-dessus desquelles, immédiatement sous le toit, était pratiquée la mansarde. Le toit surplombait la maison et était couvert de bardeaux; on employait également ces derniers pour revêtir les murs extérieurs de la maison exposés au vent et aux intempéries. Le tout n'avait pas l'air très riche, il est vrai, mais suffisait aux nécessités d'un peuple qui certes n'aurait pas échangé ses chétives habitations avec les froides maisons de pierre qu'aiment les Romains.

Le chemin le plus attrayant et le plus intéressant qui conduise du canton de St. Gall dans son enclave, l'Appenzell, est sans contredit le sentier qui de Wildhaus à Weissbad traverse la plantureuse Krayalp. Après une montée assez facile vers la hauteur du col, nous atteignons enfin le col lui-même situé, à gauche entre Schafberg et Altmann, à droite entre Gulmen et Furglen. A nos pieds repose la Fählenalp avec son lac et, plus bas, la Sentisalp qui tient son nom de la cime la plus élevée

de l'Alpstein. D'un côté s'étend solitairement avec ses tristes alentours le sauvage petit lac si riche en légendes et dont la profondeur insondable, dit-on, sert de repaire à des poissons monstrueux. Après une descente rapide par-dessus des éboulis dénudés, nous entrons dans le romantique vallon de Föhlen entouré de montagnes de tous côtés. Au milieu s'allonge le paisible lac de Föhlen dont les bords rocheux sont couverts de plantes alpines remarquables. Le sentier longe son extrémité septentrionale et nous procure la jouissance d'un charmant écho. Nous traversons un plateau pour nous engager dans une gorge pierreuse qui nous conduit à la partie supérieure de la Sentisalp, partie qui appartient aux Rheinthalern. Le landamann Sutter de Gonten fit de vains efforts pour la faire passer entre les mains de ses compatriotes; le digne et respectable homme y perdit sa popularité et sa vie. Les ennemis causèrent sa ruine et, en 1784, il expira son zèle sur l'échafaud. Autrefois toute l'Alpenthal appartenait aux abbés de St. Gall. La vallée du Sentis possède aussi son lac; ses rives verdoyantes, longues d'une lieue, aboutissent à des pans de rochers formés d'une part par la base du Sentis, de l'autre par la chaîne de montagnes du Rheinthal. Il est peu profond, sans écoulement visible, d'un vert-foncé et tarit quelquefois presque complètement; néanmoins la légende ne peut s'obstenir de lui attribuer une profondeur immense. En-delà du lac, que ferme une berge naturelle, commence une contrée sauvage jonchée de débris qui va aboutir au Brülltobel horrible et inhospitalier dont les crevasses béantes donnent passage au Brüllbach mugissant. Nous continuons de descendre sur un chemin raboteux et ardue; mais après un quart d'heure de marche nous nous trouvons richement dédommagés de notre persévérance, car devant nous repose dans de magnifiques pâturages qu'arrosent un ruisseau, le solitaire mais pittoresque petit village de Büllisau du milieu duquel s'élève l'église.

De la hauteur de la Krayalp nous sommes descendus dans la vallée. Les personnes pourtant qui n'ont rien à craindre du vertige, qui ont du cœur, et qui aiment les voyages dangereux, peuvent bien entreprendre, en suivant les rives du lac, l'ascension de l'Altmann ou Alten Mann (Vicillard). A travers des rochers dentelés et effleuris, des couches de neige, en longeant des enfoncements qui ressemblent à des entonnoirs monstrueux, par des gorges encaissées qui ont tout l'air de cheminées gigantesques, en grim pant sur des crêtes étroites pour ainsi dire taillées à pic et offrant des deux côtés des précipices impénétrables et qu'on ne traverse que monté à cheval, on arrive finalement, après un travail pénible de plusieurs heures et avoir mainte fois exposé sa vie, à la partie

supérieure de l'Altmann situé à environ 7500 pieds au-dessus de la mer. De là nous jouissons de la vue magnifique du canton d'Appenzell, de St. Gall, de Thurgovie, de Schaffhouse, du lac de Constance, d'une grande partie des pays avoisinants, des vallées de Glaris et de cette majestueuse chaîne qui, commençant au Vorarlberg, s'étend par le Rhätikon dans les Grisons par les sommets de l'Oberland de St. Gall, de Glaris, de Schwyz d'Uri et d'Unterwalden, jusqu'aux puissants géants de Berne.

Un autre chemin est beaucoup moins pénible sans offrir le moindre danger. Il part du village Brüllisau même et conduit au Hohenkasten et au Kamor de la vue étendue desquels nous avons parlé en faisant la description du Rheinthal de St. Gall. Il serpente, tout en offrant un coup d'oeil charmant, en nombreuses sinuosités vers les chaumières sur la pente du Kamor, jusqu'à une maisonnette où le voyageur trouve de quoi se restaurer; de là il monte rapidement vers la croupe qui unit les deux cimes jumelles. Déjà ici un vaste et magnifique panorama nous étonne: tout-à-fait en bas s'étend le Rheinthal et en-delà surgissent les puissants coupeaux du Hochgebirg des Grisons et du Tyrol. Mais à mesure que nous avançons et que nous nous engageons davantage dans le sentier aérien, ce panorama prend des proportions plus imposantes et embrasse enfin une grande partie de la Suisse, ce qui a fait donner avec raison au Hohenkasten le nom de Rigi d'Appenzell.

Sur une pente assez douce nous parvenons de Brüllisau, où il nous a fallu retourner, en une demi-heure au Weissbad, séjour de santé très agréable, très visité et point de jonction de trois vallées dont les cours d'eau se réunissent en cet endroit pour former la rivière principale du canton, la Sitter. Ce n'est que vers la fin du siècle passé que le bain a été connu au loin, quoique la source minérale salutaire des prairies voisines eût été employée depuis longtemps comme remède efficace contre les fièvres, les infirmités, les rhumatismes et que les eaux de la Weissbach eussent souvent servi à la préparation des bains. Actuellement Weissbad est visité par des centaines d'étrangers, pour la plupart Allemands, tant pour le petit-lait que comme séjour de santé, et qui passent quelques semaines soit aux bains mêmes, soit dans la proximité, à Schwendi et à Appenzell. Le Kurhaus est habitable, bien arrangé et assez étendu; il se compose d'un corps de bâtiment principal en bois et de deux ailes adjacentes qu'entoure une vaste cour garnie de boutiques qui sert de rendez-vous, les fêtes et dimanches, à de joyeuses troupes de montagnards.

Quelle que soit la puissance du petit-lait que les vachers apportent chaque matin tout frais à Weissbad, quels que soient les bons effets que

l'on attend avec raison des bains de rivière et de l'air pur qu'on respire, ce qui est cependant le plus propre à attirer les touristes à Weissbad, ce sont les promenades charmantes qu'offrent de tous côtés ses environs, notamment Wildkirchli et l'Ebenalp. Dès le commencement, le chemin est déjà agréable. Nous gravissons lentement une colline couverte d'une fraîche verdure d'où nous découvrons la vallée de la Sitter; nous traversons toujours des pâturages et des alpes, enfin nous atteignons les parois de rochers dénudés de la montagne. Le sentier que nous poursuivons est étroit, escarpé mais sans danger et bientôt nous apercevons le fond de la petite vallée de Seealp où repose tranquillement le lac de Seealp resplendissant d'un vert-foncé et entouré de gras pâturages. Nous continuons à monter; nous avons laissé derrière nous une petite auberge et sommes arrivés à l'auberge si bien connue et si ardemment désirée d'Aescher, collée pour ainsi dire contre le versant méridional de la montagne et offrant un asile au voyageur. Dans la profondeur nous remarquons la vallée de Seealp avec son lac, tandis que de l'autre côté, sur les halles escarpées, un sentier se fraie péniblement passage à travers des blocs de rochers nus et à pic vers la magnifique Meglisalp dont nous apercevons les chaumières enfumées dans le lointain. Au-dessus planent les coupeaux gris et déchiquetés de l'Altmann, du Messmer et du Sentis dont les glaciers brillent au soleil.

Mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter longtemps. Nous montons toujours et suivons le sentier qui longe, vers l'ouest, la base amenée de rochers presque perpendiculaires et qui devient si étroit qu'une faible haie le sépare de l'abîme; en un endroit même il est remplacé par un pont de bois jeté sur un gouffre de 186 pieds de profondeur. Encore quelques minutes, nous tournons un rocher, et nous voici au Wildkirchli.

Trois vastes grottes frappent nos yeux. Dans l'une d'elles se trouve une vieille cabane qui pendant longtemps servait de retraite à un ermite, dans la deuxième il y a un autel, tandis que la troisième, vu l'obscurité qui y règne, ne peut servir que de cave. Déjà avant la réformation un pieux moine avait choisi ces grottes pour asile; en 1610 on y construisit une chapelle et un autel qui attiraient de nombreux pèlerins de toutes les parties de la Suisse. Ce n'est cependant qu'en 1656 que la réputation du lieu se répandit au loin. A cette époque, Ulmann, curé d'Appenzell, s'étant démis de ses fonctions, se retira dans ces solitudes et y bâtit un ermitage qu'un incendie détruisit quelques années après, mais qui fut remplacé plus tard. La chapelle qui s'élève sur une saillie de rocher et domine tout le pays, est dédiée à l'archange Michel et chaque année une fois,

les habitants des Rhodes intérieures y vont assister à une messe solennelle pour célébrer ensuite une fête pastorale sur l'Ebenalpe voisine. Le dernier ermite qui avait coutume de servir d'hôte et de guide aux étrangers, mourut en 1853 par suite d'une chute dans ces terribles profondeurs. Le Wildkirchli est un point qui, pour la beauté romantique, n'a par son pareil dans la Suisse. Le mur perpendiculaire de rochers grisâtres affecte des proportions gigantesques, effraie le regard, et n'en paraît que plus épouvantables par la verte Bodmenalp qui repose à ses pieds dans une profondeur vertigineuse. Cependant l'homme a trouvé une place suffisante pour vouer à l'Éternel, à côté d'un chétif réduit, un temple dont le timbre argentin appelle à la prière du soir et du matin les pâtres de la montagne. Les merveilles ne sont pas encore épuisées. A peine nous trouvons-nous devant la gorge obscure que notre oeil embrasse toute la vallée et les montagnes environnantes. Vers le nord-est s'étend l'aimable petit pays d'Appenzell avec ses villages et habitations disséminés; à l'est surgissent majestueusement le Kamor et le Hohenkasten, au pied desquels, de l'autre côté du Bärenbach, sur une saillie verdoyante, la petite église de Büllisau nous sourit; au sud, en-delà du luxuriant Alphthal, les pointes et coupeaux de montagnes aux formes le plus variées forment une immense ceinture. Et quoique nous ne soyons pas de l'avis de Zchoke qui appelle le Wildkirchli „un roman bizarre et singulier bâti au milieu des Alpes“, nous nous sentons néanmoins transportés dans un monde inconnu qui, par sa beauté et sa poésie, nous attire puissamment comme la tradition d'une époque longtemps écoulée.

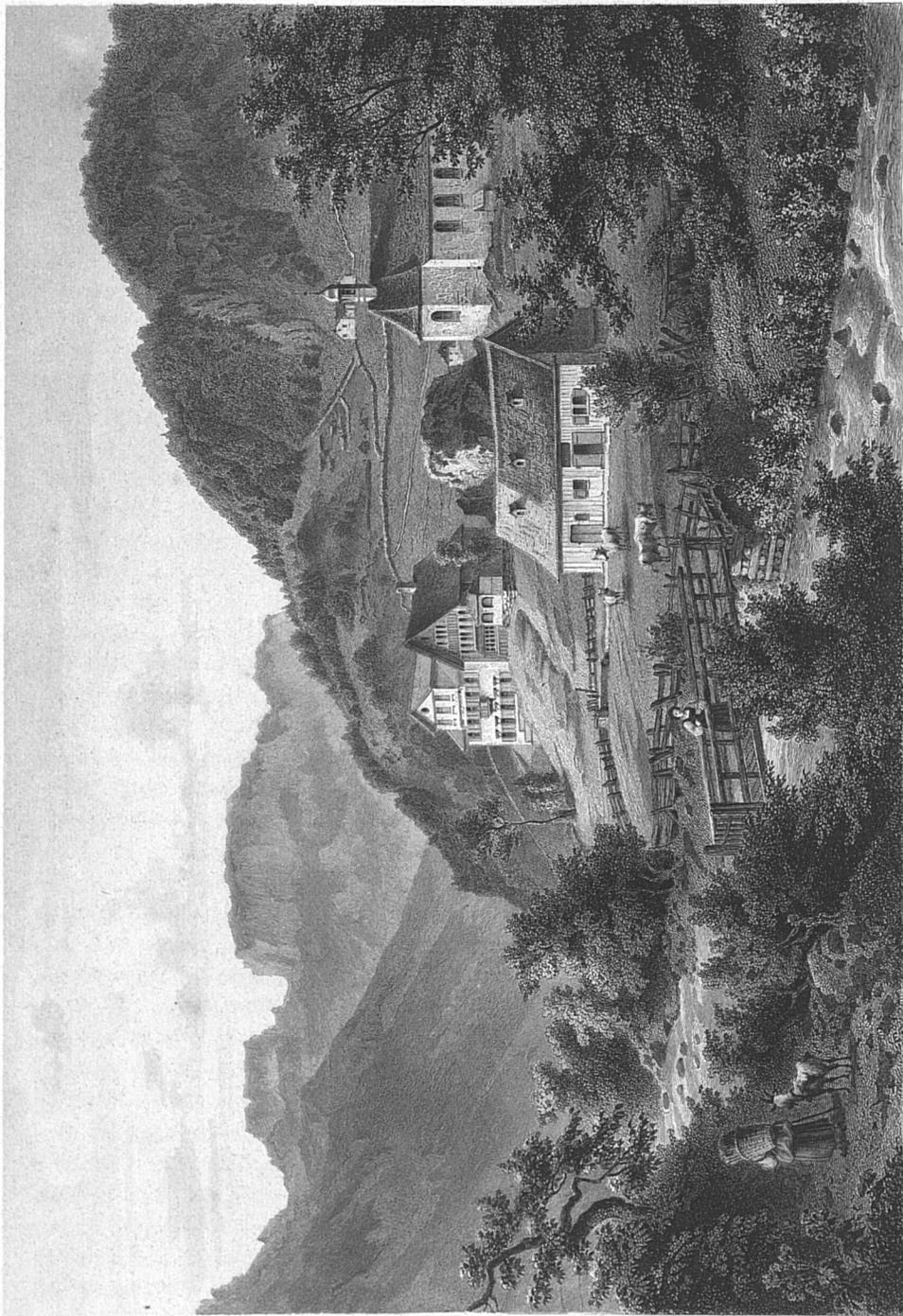
Cependant notre guide, qui par son manteau grossier de toile brune pourrait bien jouer le rôle d'ermite, est là avec son flambeau et nous engage à poursuivre notre route. Nous pénétrons dans une grotte spacieuse, longue de deux cents pas, dont les murs sombres ne sont que faiblement éclairés par la lueur jaunâtre de la torche. C'est un moment solennel — on ose à peine respirer et le bruit des pas seul retentit sous ces voûtes inébranlables. Nous touchons à la fin: une porte est ouverte; nous revoyons le ciel, nous nous trouvons sur le bord d'un précipice épouvantable; nous enjambons quelques marches de pierre et en peu d'instants nous sommes au haut de l'Ebenalp si riche en fleurs. Un pâtre s'y est établi et nous souhaite la bienvenue. Tout près de son chalet nous atteignons le point le plus élevé de la montagne. Un superbe panorama se déroule encore à nos yeux. Vers le sud, au pied de cette masse de roches grisâtres, repose la joyeuse vallée de Seealp avec son petit lac que couronnent les fiers sommets des Alpes; à l'ouest nous

découvrons la large pyramide du Sentis derrière la cime verdoyante du Schäfler; au nord, entre le Schäfler et l'Ebenalp, nous voyons l'Alpe Garten et au loin se perdent le cantons d'Appenzell, de St. Gall, de Thurgovie et le lac de Constance; à l'est se montrent, derrière le Rheinthal, les cimes du Vorarlberg pressées les unes contre les autres.

Quelle que soit la solitude habituelle de l'Ebenalp, il y règne le jour de la fête de la montagne une vie très-animée et il s'y fait un grand mouvement. Peut-être, dès l'antiquité, des fêtes semblables y ont-elles eu lieu: dans tous les pays de montagnes, en effet, certaines hauteurs étaient, à des jours fixes, fréquentées par un très-grand nombre de païens qui y honoraient en de joyeuses réjouissances le dieu le plus élevé. Il est vraisemblable qu'il s'est passé sur le Pilate, l'Uti et le Gysliflah ce que Grégoire de Tours raconte du mont Helanus, où le paysans se rassemblaient, portaient leur nourriture, tuaient des animaux et faisaient bonne chère, et peut-être l'Ebenalp et le Kronberg ont-ils été autrefois les montagnes sacrées du pays d'Appenzell. Dans cette supposition très-justifiable, la joyeuse „Alplerfest“ de nos jours ne serait qu'un faible reste de cette fête religieuse qui l'aurait précédée et qui, comme beaucoup d'autres, aurait perdu peu-à-peu son caractère primitif sous l'influence du christianisme et serait devenue une fête populaire ordinaire.

Le voyageur, qui partant de l'Ebenalp veut se diriger plus loin, peut descendre jusqu'aux monts de Garten et de là jusqu'à ceux de Fauenen. Là, un bois épais, peu-fréquenté par les hommes, une véritable forêt vierge, couvre de son ombrage une haute vallée de peu d'étendue dans laquelle bruit la belle cascade de Leuen de quatre-vingts pieds environ, à peine connue jusqu'à présent, forme un vaste arc de cercle en tombant du haut d'un rocher dans son lit rocheux, puis, coulant avec un doux murmure, descend lentement la vallée que des sapins couvrent de leur ombrage.

Un autre chemin agréable conduit du revers méridional du Schäfler à la vallée de Seealp à travers les fertiles montagnes d'Alten où se trouvent deux grottes remarquables, l'une longue de cent pas et de difficile abord nommée le „Ziegerloch“ (Zieger, petit-lait; loch, trou) dont les parois sont couvertes de lait de lune, et celle de Wetterloch (Wetter, temps; loch, trou) d'où sort une source abondante. On dit qu'il en sort, de même que du Wetterloch si connu du Kamor, de violents orages; mais il est plus probable que son nom lui vienne de ce qu'on peut y trouver un abri contre la tempête. Au fond se trouve le lac petit, mais remarquablement beau, sur les bords duquel les malades de Weissbad ont l'habitude d'aller errer. De ce lac sort un clair ruisseau qui forme aussitôt après



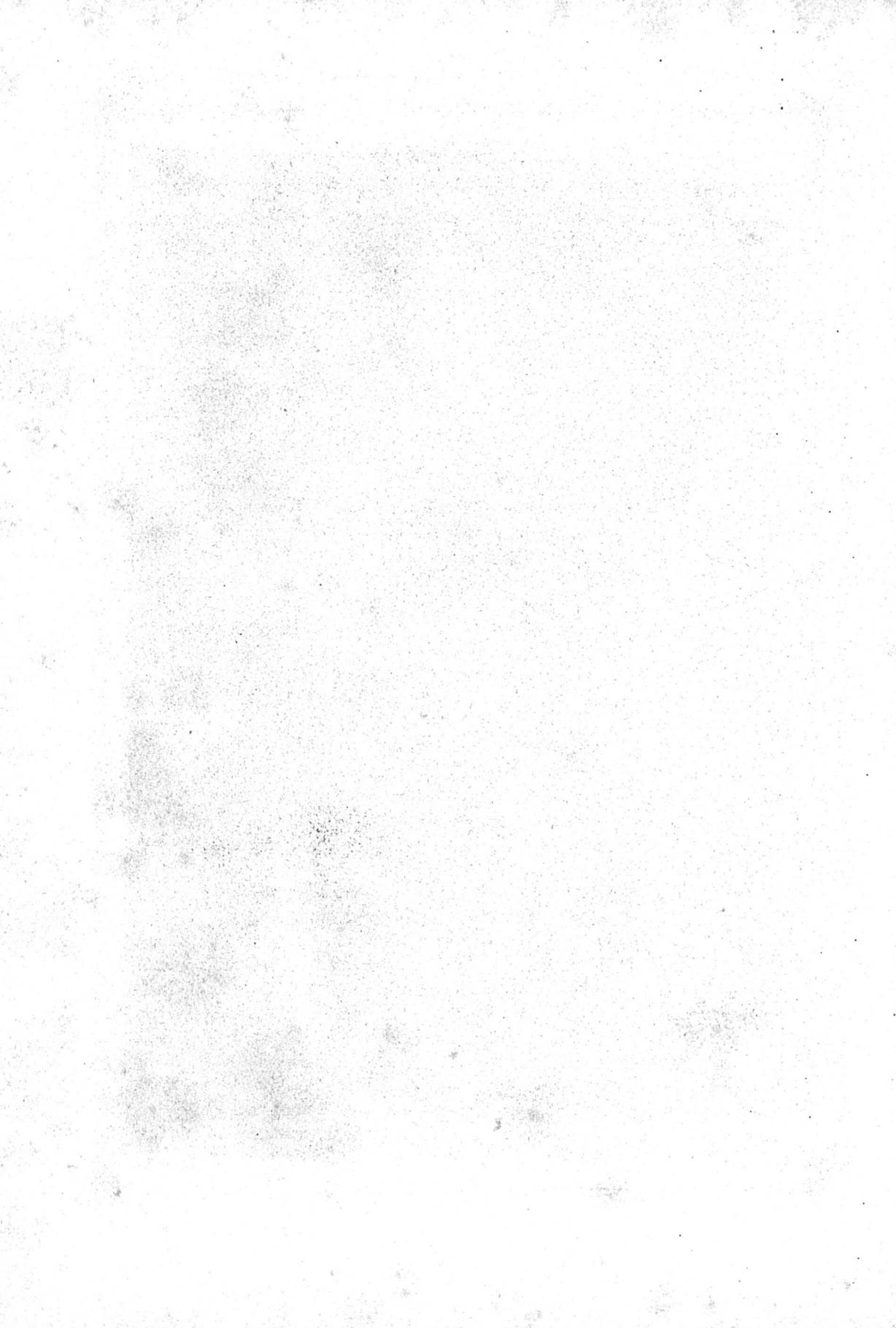
L. Rohbock del.

C. Korrich sculp.

DOORF SCHEWENDI.

(Appenzel.)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



une cataracte remarquable et une autre chute d'eau tombe en poussière des flancs du Gloggern dans l'abîme. Tout autour s'étendent de belles et vertes prairies où paissent des bestiaux remplis de vivacité. De là nous pouvons atteindre Weissbad en une heure et cela par un chemin frayé, en passant par Kaulbett, Auen et le village de Schwendi.

L'ascension du célèbre Sentis, le plus haut des sommets de la chaîne de l'Alpstein, et le premier dont le voyageur venant d'Allemagne par le lac de Constance puisse saluer la tête couronnée de neiges, est beaucoup plus intéressante mais aussi plus difficile et plus fatigante que les excursions au Wildkirchli, sur l'Ebenalp et dans la Seealpthal. Plusieurs chemins y conduisent: deux partent de Weissbad, un autre d'Urnäsch et un dernier de près de Saint-Jean dans le Toggenbourg. Nous prenons le plus fréquenté, celui de Weissbad qui conduit par le Katzensteig. Nous traversons rapidement le village de Schwendi et, partant de la base méridionale de l'Alpsiegel, nous arrivons par Auen au Katzensteig. Là commence la montée et, entre Grosshütten et Kleinhütten, l'étroit sentier prend un caractère intéressant et effrayant à la fois. A droite s'élèvent les rochers aussi nus qu'escarpés du Marwies; à gauche s'étend à une profondeur effrayante la vallée de Seealp et son lac dont les eaux vertes, profondes et claires comme un miroir, reflètent les rochers escarpés qui les enserrant. Notre chemin nous conduit ensuite au mont de Meglis dont nous atteignons les châteaux, situés à 4650 pieds au-dessus du niveau de la mer, trois bonnes heures après notre départ de Weissbad. Déjà nommé dans des titres du onzième siècle, ce mont est riche en plantes belles et rares et en pétrifications remarquables. Ceux des voyageurs qui se défient de leurs forces ou veulent voir du sommet le soleil se lever le lendemain, passent habituellement la nuit sur le mont Meglis chez un des bergers (Alpmeister).

En quittant le Meglis nous continuons à monter et traversons bientôt sans fatigue la „Milchgrube“ petit champ de glace tout uni sur le côté duquel se trouvent les profonds abîmes nommés „Kellen“. Plus haut encore, à 6750 pieds de hauteur, entre Rossmund et Messmer, apparaît l'échancrure de Wagenluke, riche en pétrifications. Les environs présentent un aspect sauvage aussi majestueux qu'effrayant: des deux côtés des rochers de forme singulière, profondément déchiquetés, enferment d'horribles précipices qui contrastent singulièrement avec la partie supérieure si calme et si attrayante de la vallée de Seealp. Ici même, à Wagenluke, nous foulons sous nos pieds la „grossen Schnee“ énorme champ de glaces qui s'étend sur une lieue de longueur jusqu'à l'arête de la montagne. Fatigués,

presque aveuglés par l'éclat de la neige, nous marchons toujours, jusqu'à ce que tournant le dos à cette dernière, nous arrivions, en montant alors le long de la cime sur des blocs usés et des cailloux anguleux, à la pyramide de roches qui s'élève sur le sommet du Sentis et où se réunissent les frontières de trois cantons.

Le Sentis ou haut Messmer et haut d'environ 7700 pieds et est le plus puissant de tous les sommets qui ne dépendent point de la chaîne des Alpes : il est séparé de son plus proche voisin septentrional, le Gyrenspitz, par un petit glacier mal formé, nommé la neige bleue (blau Schnee). Situé loin des Alpes et dominant toutes les montagnes voisines, il offre un point de vue extraordinairement étendu que peu d'autres peuvent présenter. Au sud et au sud-est il fait face à l'immense chaîne des Alpes qui s'étend de l'Oberland Bernois au Vorarlberg ; devant lui sont dispersés çà et là les pics neigeux des cantons d'Unterwalden, d'Uri, de Schwyz, des Grisons et du Tyrol et de son sommet on peut même distinguer clairement des groupes de montagnes telles que le Sasaplana, le Selvretta, la pointe de Litzner, les monts Bernina, l'Umbrail et le pic Linard. A l'ouest apparaissent les sommets des montagnes sauvages et déchiquetées d'Appenzell, le haut Niedere, le Wagenluke, le Hängeten, les deux Messmer, l'Altermann, etc. . . . et les étroites vallées qu'ils enserrent, parmi lesquelles celle de Bären couverte d'une forêt vierge ombreuse ; à l'ouest et au nord s'étalent les terres plates, le bas Toggenbourg, les cantons de Zurich, de Thurgovie, de Schaffhouse, de Saint-Gall et d'Appenzell, le lac de Constance, et au-delà de ce dernier le grand-duché de Bade et le Wurtemberg. Qui donc pourrait s'abstenir de faire l'ascension du vieux mont géant qui n'offre, il est vrai, ni hôtels confortables pourvus de toutes les commodités désirables, telles que chevaux de montagnes et chaises à porteur, mais qui dédommage de toutes les difficultés qu'offre son ascension en doublant les pures et tranquilles jouissances qu'elle vous fait éprouver ?

Le sommet du Sentis est assez large pour qu'une société considérable y trouve place, mais il est nu et stérile : la petite pyramide de pierre qui s'y trouve, le „Steinmannli“ est souvent escaladée. Dès 1829, Studer de Berne, avait pris du haut du Sentis une vue panoramique ; en 1832, l'ingénieur Buchwalder avec un aide du nom de Cobat y commença une mesure trigonométrique. Pendant leurs opérations ils furent un jour surpris tous deux par un orage effroyable et atteints par la foudre ; Cobat resta mort sur place, mais Buchwalder quelque temps après se réveilla de son engourdissement et, après une marche dangereuse au milieu du brouillard, de la pluie et de la tempête, atteignit heureusement Saint-Jean

sain et sauf. Ainsi que cela arrive souvent, le sommet de la montagne avait attiré autour de lui les nuages orageux et provoqué les décharges de la foudre.

Pour regagner Weissbad, nous retournons à Wagenluke et nous nous dirigeons de là vers un abrupte mur de glace sur lequel, aidés de l'indispensable Alpenstock, nous glissons sans danger jusqu'à un châlet de bergers situé sur le „Sprängen“. L'alpe la plus proche, hérissée de rochers du Messmer supérieur, produit, il est vrai, l'herbe la plus abondante mais est tellement exposée aux vents que les pâtres, singulièrement prévoyants, emportent en automne avant leur retour dans la vallée, les toits de leurs huttes afin que la tempête ne les détruise pas. De là nous nous dirigeons par le Medere et le Muschelberg, toujours descendant, vers le rocher isolé d'Oehrli, haut de trois cents pieds, et dont les parois nous ont empêché jusqu'à présent l'ascension. Sur son contrefort méridional apparaît, entouré de masses rocheuses aux formes singulières, l'Oehrli postérieur, sur lequel, dans une terre grasse, marneuse et d'un jaune rouge, on trouve le beau cristal de roche, aussi nommé diamant de Suisse, auquel le poli donne un éclat et une puissance de réfraction si remarquable qu'on pourrait le prendre pour de vrai diamant s'il n'était beaucoup moins dur que ce dernier. Il n'est généralement pas plus gros qu'un noyau de cerise. On trouve encore en grand nombre sur l'Oehrli des pétrifications de diverses espèces telles que ammonites, nantilites, térébratulites, bélemnites etc. . . Derrière l'Oehrli on peut voir un entonnoir rocheux dans lequel se précipitent trois petits ruisseaux. Du point où nous sommes, nous descendons dans la solitaire vallée de Seealp en suivant la côte escarpée du Lützlis, des flancs duquel se détacha, au siècle dernier, un pâturage entier qui vint rouler dans la vallée, et nous retournons, en accélérant le pas et parfaitement satisfaits, à Weissbad pour le quitter définitivement.

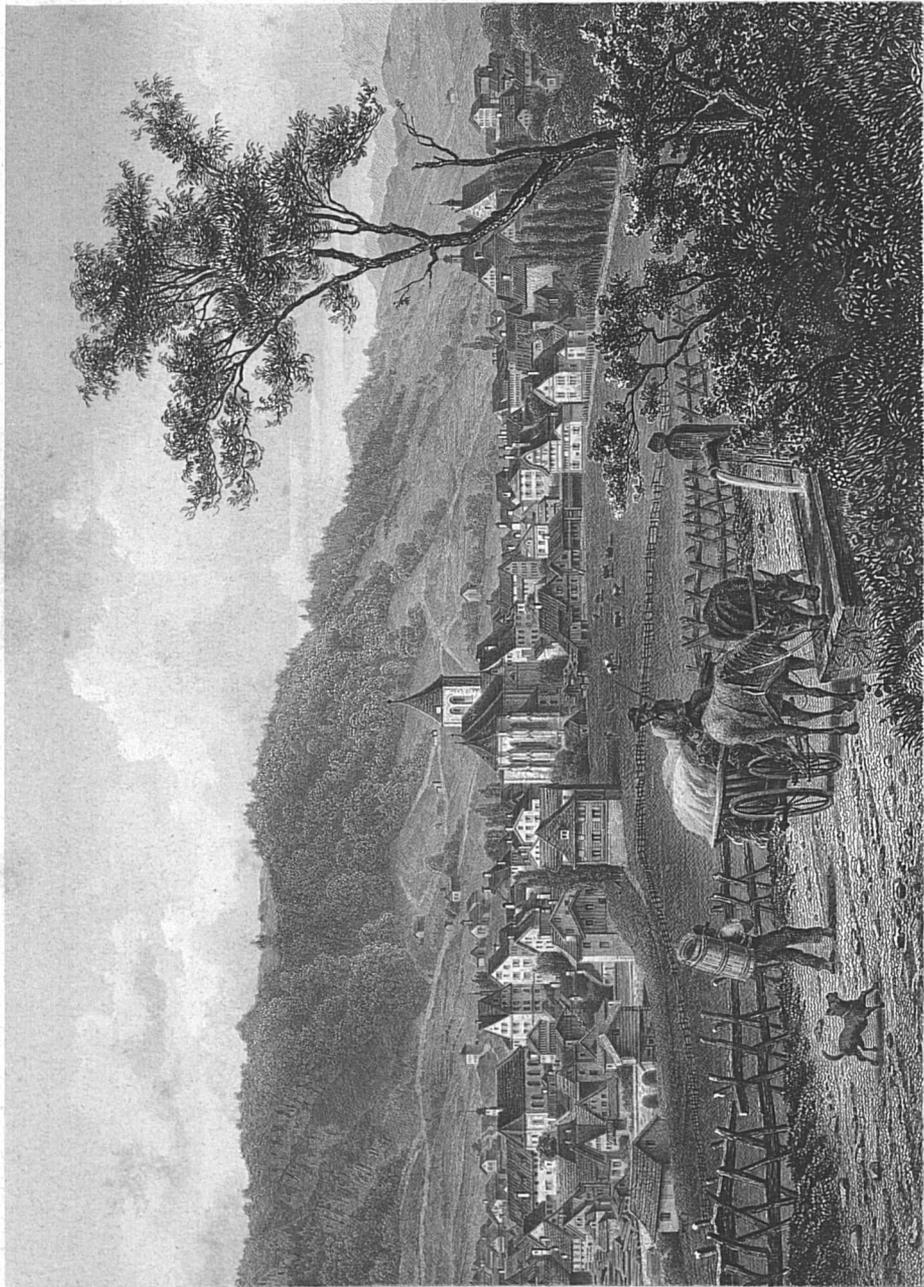
Le chemin de cette dernière localité à Appenzell est une charmante promenade que fréquentent préférablement les hôtes du Kurhaus. Il conduit au-delà de ce dernier, et suit d'abord la Sitter à l'ombre d'arbres feuillus, puis la traverse. La vallée s'élargit de plus en plus: nous arrivons à la petite chapelle de Saint-Anne et nous atteignons bientôt le bourg d'Appenzell, l'ancienne cellule de l'abbé de Saint-Gall qui a donné son nom à tout le petit territoire.

Une forêt épaisse a dû exister primitivement là où s'élève maintenant le bourg, car la première construction qu'y aient élevée les hommes porte le nom de Neugereut qui signifie défrichement de forêt. La localité s'accrut peu-à-peu: en 1402 elle était déjà devenue si importante qu'on

pouvait la considérer comme le chef-lieu du canton; le commerce et l'industrie y étaient florissants, la fabrication de la toile spécialement y occupait beaucoup de bras. Mais le partage du territoire en deux parties vint arrêter ce développement: les Rhodes extérieures cherchèrent ailleurs leur centre et Saint-Gall étendit de plus en plus son influence comme ville industrielle. Les établissements de bains de Weissbad et de Gonten apportent encore quelque animation à Appenzell dans la saison d'été; bien qu'il soit agréablement situé au pied de montagnes riches en pâturages, et entouré de vertes prairies et de côteaux dorés par le soleil, il n'attire que peu de monde car le mouvement commercial a diminué et les touristes n'y trouvent rien qui puisse les engager à y passer quelque temps.]

La chapelle de la Sainte-Croix, qui passe avec raison pour la plus ancienne du canton, est remarquable à ce titre parmi les édifices du lieu, composé en grande partie de maisons de bois noircies par le temps. L'église cathédrale, située près de la Sitter, l'église mère du canton, date également, il est vrai, du moyen-âge, mais elle a été reconstruite en 1824, et le chœur assez remarquable ainsi que le clocher ont seuls été respectés. On peut encore y voir une chair richement ornée, plusieurs peintures murales, un beau baptistère et les images des nombreux drapeaux conquis qui ornaient eux-mêmes autrefois l'église mais qui sont soigneusement conservés maintenant dans les archives cantonales comme des témoignages précieux des célèbres et victorieux combats que les Appenzellois ont jadis livrés en partie sur la terre étrangère d'Italie. Il y a dans le cimetière une de ces sombres chapelles mortuaires qui n'existent que dans les localités catholiques isolées et qui consistent en une nombreuse collection de crânes humains étalant pompeusement le nom des hommes auxquels ils ont autrefois appartenu. Parmi les édifices on compte encore deux cloîtres, la maison commune, l'arsenal et d'autres constructions dépendant du canton que ne signalent aux curieux ni leur beauté, ni leur grandeur. Les splendides et vieux tilleuls qui ornaient la place de la ville et sous lesquels durant des siècles se sont tenues les assemblées cantonales et où ont eu lieu les fêtes populaires, ont malheureusement disparu, brisés qu'ils ont été par un ouragan. Autrefois, près d'Appenzell, au nord, le manoir épiscopal fortifié de Clanx dominait la vallée du haut d'un sommet rocheux; mais deux fois détruit et brûlé par les Appenzellois qu'il menaçait et opprimait, il ne montre aujourd'hui que quelques ruines insignifiantes.

Une route qui part de la place de la ville conduit vers l'ouest à Urnäsch. En une demi-heure nous arrivons à l'établissement de bains bien connu de Gonten qui apparaît dans la vallée de la Sitter au pied du



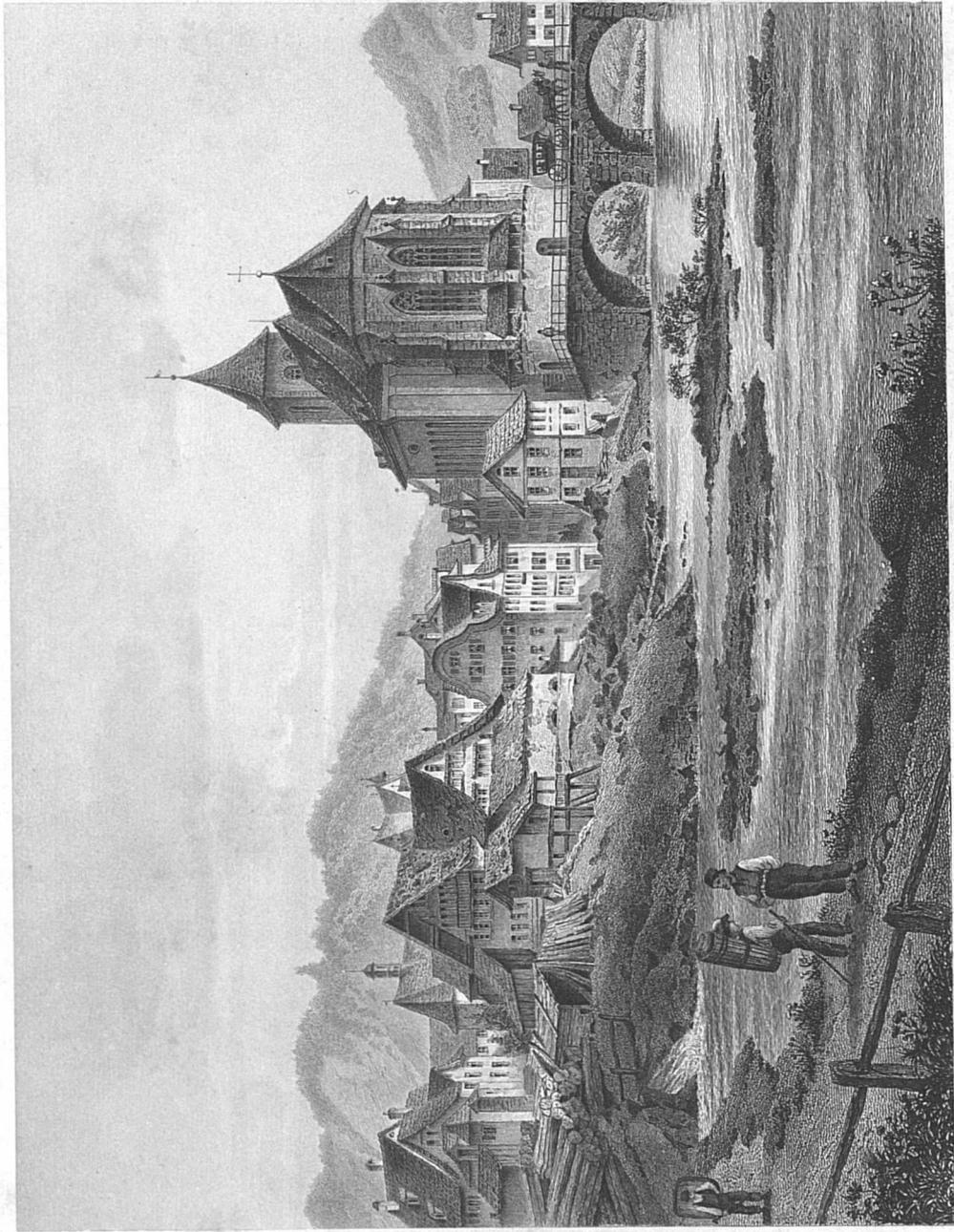
L. Reibbeck delit

K. Bantke sculpt.

A P P E N T E L L.
(Tetraarch)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.





A. F. R. S. 1841

L. Rothbock del.

A. P. P. E. N. Z. E. L. L.
(Appenzell)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

service aussi bon que peu coûteux, sera-t-il compté parmi les bains les plus fréquentés du pays d'Appenzell.

De Jacobsbad nous revenons à Appenzell et, après avoir passé le pont de la Sitter et monté lentement la route non sans jeter quelques regards en arrière sur la vallée d'Appenzell et sa ceinture de montagnes, nous arrivons enfin, sur un chemin bordé de plusieurs fermes isolées et de quelques solitaires auberges, à Gais, jolie ville de bains, presque entièrement reconstruite il y a quatre-vingt ans après un incendie, et située à la hauteur relativement assez grande de 2800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Dès 1377 elle était assez importante pour se lier avec les villes impériales du midi de l'Allemagne et recevait bientôt divers privilèges de l'empereur. Nous sommes à Gais déjà dans les Rhodes extérieures auxquelles elle se joignit lors de la division du canton à cause de sa population fortement protestante. Actuellement la localité n'a d'importance que comme lieu de guérison: en été il s'y trouve souvent simultanément des centaines de visiteurs qui savourent chaque matin le petit-lait apporté tout frais des montagnes pendant la nuit. Toutefois l'industrie y est aussi pratiquée et tout autour de nous décèle le bien-être que la petite population, bien connue pour sa vivacité, sa gaîté et son esprit d'à-propos, a su acquérir. Il y a à Gais une église simple, mais confortable et bien éclairée et un asile pour les pauvres et les orphelins. Les occasions de ravissantes promenades et de grandes excursions sont nombreuses: tantôt les baigneurs se rendent au Gäbris ou sur le Sommersberg, tantôt ils visitent la belle allée de châtaigniers qui longe le ruisseau et les Rieseren, tantôt enfin ils se dirigent vers Bühler ou vers l'important lieu historique de Stoss. Une plus longue marche conduit, par un petit chemin détourné et à travers bois et prairies, sur le Iberschberg et au village d'eggerstauden sur le Fahnern, montagne d'argile schisteuse qui ne dépend plus du noyau des Alpes mais bien du groupe du Kamor. On voit sur la hauteur, balayée par les vents, plusieurs petits chalets sans apparence habités par des pâtres et l'on peut distinguer du sommet la belle vallée d'Appenzell, le lac de Seealp aux sombres reflets, la masse majestueuse de la chaîne de montagnes que dominent le Sentis et l'Altmann et enfin, le large et tranquille territoire de la vallée du Rhin.

La route qui se dirige à l'est vers Altstädten, dans la vallée du Rhin, conduit de Gais par des prairies sans arbres au passage du chêne et, de là, au Stoss d'où l'on jouit d'une vue pittoresque, à l'auberge et à la petite chapelle commémorative du même nom. C'est là que fut livré le 17. juni 1405 le sanglant combat dans lequel 400 Appenzellois mal

armés, conduits par le comte Rodolph de Werdenberg et soutenus, dit la chronique, par leurs femmes et leurs filles, défirent totalement et mirent en fuite une troupe de 4000 Autrichiens bien équipés et bien dirigés qui étaient venus les attaquer, le duc Frédéric à leur tête, et qu'ils étaient allés attendre sur leur ligne de défense. Vingt Appenzellois seulement périrent et parmi ceux-ci Uli Rotach qui, complètement enveloppé par les ennemis, ne succomba qu'après avoir tué cinq hommes, et en avoir blessé plusieurs. Appuyé contre une hutte en flammes il combattit jusqu'à ce que celles-ci l'eussent gagné. Tous les ans, à pareil jour, en commémoration de l'événement qui fonda leur liberté, les habitants du pays se rendent en procession au Stoss où se célèbre, dans la chapelle, une fête religieuse: les assistants se comptent par milliers car une vieille coutume exige que chaque famille soit représentée au moins par un homme. Non loin du Stoss se trouve le bain de Kobelwies, déjà nommé dans la description de la vallée du Rhin, avec ses intéressantes grottes à l'accès difficile, et aux parois desquelles adhèrent des cristaux de spath calcaire rhomboïdaux. Elles ont été, dit-on, la demeure de nains, et frappent assez vivement l'imagination des visiteurs lorsque les jaunes rayons de lumière que produit la torche se reflètent dans les cristaux étincelants et que le profond silence qui y règne n'est interrompu que par le bruit agréable mais monotone de la source claire et glacée qui la traverse.

Une autre route se dirigeant vers l'ouest conduit de Gais à Saint-Gall en suivant le cours du Roth qui, prenant sa source près de la première de ces villes, coule sur des rochers en formant de belles chutes d'eau et traversant dans une partie de son cours la jolie gorge de Strahlholz. Il est de plus bordé de moulins et de fabriques. Le village suivant est Bühler qui, insignifiant il y a trente ans, s'est développé extraordinairement par son industrie de plus en plus florissante. Dans ses environs se voient deux petits établissements de bains tout champêtres. A travers de romantiques contrées, la route atteint Teufen, chef-lieu des Rhodes extérieures. Il s'étale dans une attrayante situation au pied d'une belle ligne de hauteurs; ses belles maisons, pour la plupart nouvellement construites, s'élèvent du milieu de fraîches et vertes prairies, ombragées d'arbres à fruit. Quelques-uns de ses édifices seraient dignes d'orner des localités plus importantes et sa vaste église bien éclairée, avec sa tour de 200 pieds de haut, annonce le bien-être et le bon goût. Teufen est un bourg très-ancien, qui existait déjà au neuvième siècle, et auquel l'activité industrielle n'a donné d'importance que depuis une centaine d'années. Dans les environs on voit le couvent de Franciscaines nommé Marie des

Roses ou Womenstein, et non loin de ce dernier la remarquable cascade formée par le Roth et si souvent visitée. On perçoit de loin le bruit que fait la triple chute, toujours couverte d'une blanche écume et que l'illumination, le soir, rend encore plus ravissante. Plus haut se trouve une autre cataracte d'un accès difficile. En prenant un sentier raboteux et passant à travers des débris de roche jetés là pêle-mêle, on arrive à une petite place agréable près de laquelle le clair ruisseau, devenu plus tranquille, écume, en traversant les broussailles, sur son lit de roche.

Un autre point souvent visité en partant de Teufen est le Fröhlichsegg: hauteur boisée d'où l'on a une beau point de vue et sur laquelle il y a maintenant une auberge. Non seulement on peut voir de là les hauteurs d'Appenzell et l'Alpstein, mais le regard plonge encore au sud dans les montagnes du Toggenbourg et des cantons de Glaris et de Schwyz et atteint à l'ouest le Rigi et le Pilate; on prétend même avoir déjà souvent vu, par un temps clair, les crêtes neigeuses de l'Oberland Bernois. Vers le nord s'étendent les plaines de la Thurgovie et le sombre lac de Constance avec sa rive allemande de Mörsburg à Langenargen. Il n'y a pas encore longtemps que personne ne connaissait la „Perle“ des magnifiques aspects qu'offre la terre d'Appenzell, mais cette perle une fois connue a été rapidement appréciée de beaucoup de gens et quiconque a quelques semaines et même quelques jours seulement à passer dans ce pays, ne saurait manquer de visiter le Fröhlichsegg.

De Teufen nous pouvons arriver à Saint-Gall par une bonne route en une heure, mais notre itinéraire nous ramène à Gais pour nous conduire ensuite vers le nord à Trogen, où nous pourrions aussi nous rendre de Teufen ou par Speicher, mais, par des sentiers moins intéressants, ou de Bühler, en laissant derrière nous le petit établissement de bains rustique de Kriegersmühle. La route que nous suivons n'est pas accessible aux voitures: elle nous conduit en une heure à travers prairies, pacages et terres cultivées, sur le Gäbris, dont le signal placé sur l'Haseltanne, non loin de l'auberge, est à 3850 pieds de hauteur. La plus belle vue est celle qu'offre la pointe sud-ouest où l'on a placé une table et des bancs qui invitent à se reposer. Nous voyons là à nos pieds le riant Gais, au nord-ouest Teufen, au milieu de la verte plaine de la vallée, et au nord de ce dernier Speicher, puis derrière ces deux villages les plaines de Thurgovie, le lac de Constance et les coteaux étendus de la Souabe. A l'ouest, bien au-delà des hauteurs d'Appenzell et du Toggenbourg, s'élèvent le Glärnisch, le Titlis avec les Spannörter, le Rothstock, et, dans le canton de Schwyz, les Mythen, le Rigi et le Pilate, tandis qu'au sud on

voit régner en maîtres les colosses de roche qui dépendent des massifs des cantons de Saint-Gall, des Grisons et du Tyrol, parmi eux le Falkniss et la Muraille rouge, la Seesaplana couverte de neiges et sise dans la Prättigau, la Sulzfluh, le Brandjoch, le Mittagspitz, le Hundskopf et tous les sommets gris ou blancs, quel que soit leur nom, qui se pressent les uns vers les autres. Plus près de nous s'approchent le Sommersberg qui, par le beau coup-d'œil dont on y jouit, rivalise avec le Gäbris, le Fährern, le Kamor et le Hohenkasten ainsi que le groupe sauvage et déchiqueté de l'Alpstein avec son point central, le Sentis. A l'est se développe la vallée supérieure du Rhin. Nous avons à diverses époques exploré en Suisse beaucoup de montagnes et nous n'en avons trouvé que peu qui soient aussi peu élevées et aussi difficiles à gravir que le Gäbris, il y en peu qui puissent lui être comparées; parmi les sommets du canton d'Appenzell ceux seulement du Kamor et du Sentis, d'une hauteur beaucoup plus considérable et d'une ascension plus difficile, l'emportent sur lui.

Descendant de nouveau dans la direction du nord-est, nous arrivons bientôt à une haute plaine de peu d'étendue, richement parée de roses des alpes couleur de rouille et de gentianes aux clochettes bleues. Un étroit sentier, qui nous offre la vue la plus ravissante sur la vallée et sur le lac de Constance qui brille dans l'éloignement, nous conduit en descendant, après une heure de marche fatigante à travers de petites vallées et de vertes prairies, à Trogen, ville principale des Rhodes extérieures, dont la population est d'environ 2700 habitants. Cette ville, sise sur le Goldach n'est certes pas aussi ancienné que beaucoup d'autres bourgs du petit canton mais, dès le 15^e siècle, elle possédait une église paroissiale, et plus anciennement encore, à l'époque de la guerre de l'indépendance elle est nommée comme formant l'un des quatre petits districts d'Appenzell. Dans ces derniers temps elle a gagné beaucoup en importance par l'activité industrielle de ses habitants et elle est particulièrement redevable de sa prospérité à la famille distinguée et nombreuse des Zellweger qui presque à tous les points de vue, que ce soit par sa sollicitude pour le bien-être commun, par son activité industrielle ou par ses connaissances scientifiques, a bien mérité de la commune et du pays. Le grand hôtel-de-ville est un ancien palais de cette famille: l'un de ses membres, le célèbre historien Jean Gaspard Zellweger, qui a aidé à fonder l'établissement d'éducation de la Schurtanne, est l'un des créateurs de l'école cantonale: enfin d'autres édifices, notamment la cure, ont été établis par les mêmes citoyens. Il existe encore, outre ces diverses constructions,

un arsenal cantonal et une église, jusqu'à présent la seule dédiée en Suisse au culte réformé, et qui, ne datant pas encore d'un siècle, est ornée de fresques et se distingue par sa beauté et sa simplicité. Tous les deux ans se tient à Trogen l'assemblée intéressante et si souvent décrite des citoyens des Rhodes extérieures d'Appenzell, en présence de la milice armée du pays et sur la belle place publique ornée de charmants édifices.

De Trogen la route se dirige à l'est vers Altstädten dans la vallée du Rhin. Construite il y a 25 ans et répondant aux besoins de notre époque, elle descend dans le vallon du Goldach, traverse une contrée tranquille et sans attrait et, tout en formant de grandes courbes près de la frontière du canton, elle atteint en s'abaissant, le hameau de Ruppen, d'où l'on commence à voir la vallée du Rhin. Nous nous dirigeons en sens contraire, vers l'est, et nous quittons Trogen pour nous rendre à Speicher. Après avoir laissé derrière nous la place où ont lieu les exécutions capitales, moins fréquentes maintenant qu'autrefois, nous suivons dans ses détours un profond lit de torrent dans lequel se trouvent des moulins et des fabriques mis en mouvement par le Goldach, nous atteignons, après avoir passé de nombreuses et belles maisons, le bourg de Speicher, agréablement situé et orné d'édifices élégants, souvent semblables à des châteaux et pourvus de jolis jardins. Speicher a sans doute tiré son nom d'un grenier que l'abbé de Saint-Gall possédait là pour recevoir et contenir les redevances qu'on lui payait en nature: peu à peu il se forma autour du grenier une commune qui entretint d'étroits rapports avec Trogen et où fut construite, dès 1614, une église, complètement brûlée en 1804 par suite de l'incendie qu'alluma la foudre en frappant l'une des tours. On en a depuis construit une nouvelle, de forme octogone, belle et simple comme celle de Trogen, et dont l'harmonieux carillon qui se fait entendre au loin dans la vallée, jouit d'une grande réputation. Le bourg contient en outre un asile pour les pauvres et un autre pour les orphelins ainsi que plusieurs fabriques assez importantes qui ont envoyé à l'exposition universelle de Londres des produits remarquables, en partie même vraiment artistiques.

A peu de distance de Speicher et après une montée, nous atteignons Vögelisegg et le territoire de Saint-Gall; près de là se détache la route qui conduit de Saint-Gall à Reineck, dans la vallée du Rhin, en passant par Bernegg, et traverse la partie la plus septentrionale du canton. Le premier lieu qu'elle rencontre est le joli village de Rehetobel, sis sur le versant occidental du Caïen aux beaux aspects et dominant les localités circonvoisinées de Speicher, de Wald et de Trogen ainsi que le défilé

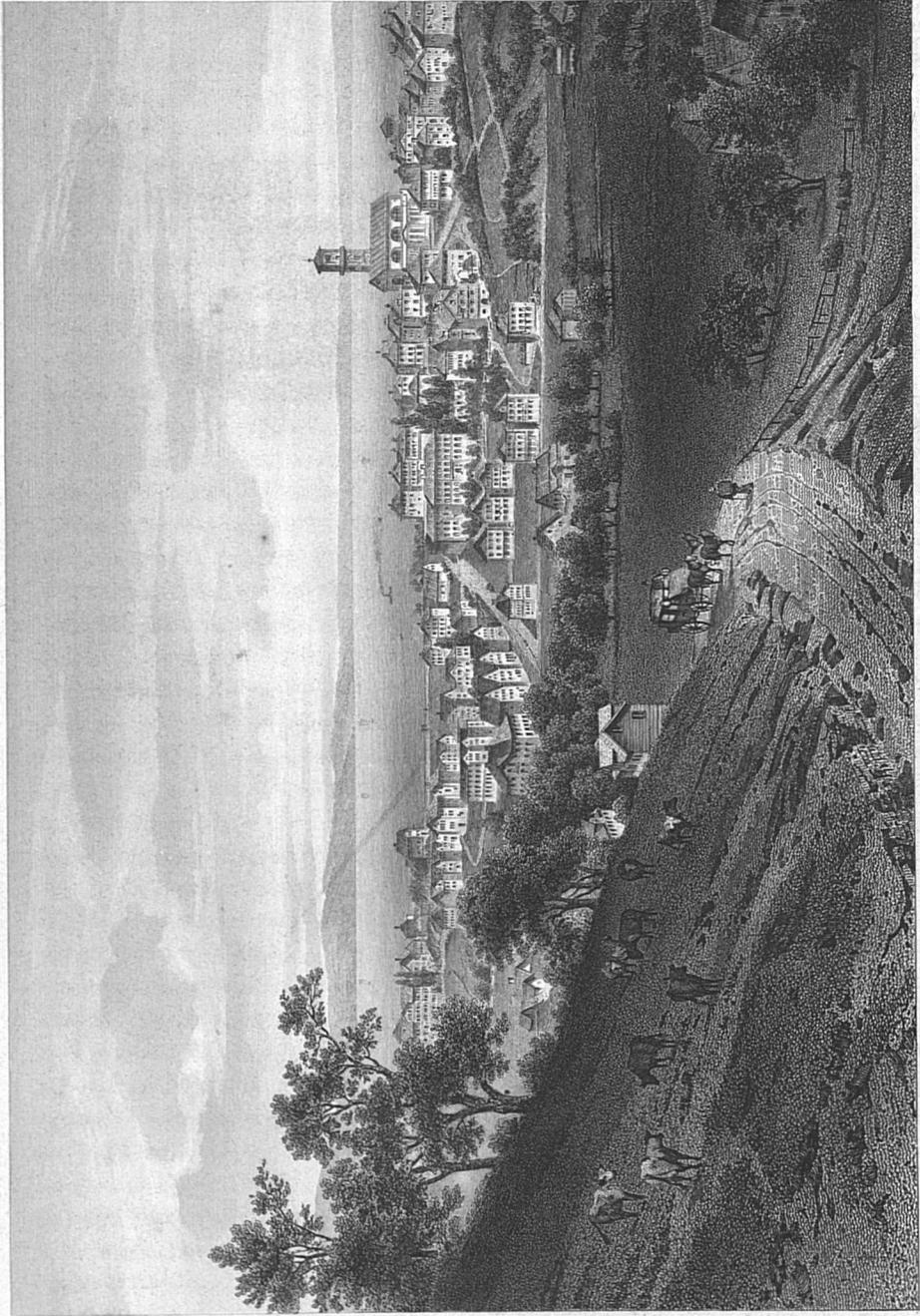
profond qu'arrose le Goldach. Puis, tout près de là, se présente Wald, sur le versant oriental du Caien bien connu dans ces derniers temps par ses fabriques de mousseline et autrefois par ses amusantes essemblées de fous, coutume devenue très-rare quoiqu'elle ait été pratiquée il y a plusieurs siècles à Berne et dans d'autres endroits de la Suisse. Voici en quoi elle consistait: Le jour après celui où s'était tenue l'assemblée du peuple, les plus jeunes gens de la ville se réunissaient, prenaient les titres et qualités des plus hauts personnages du pays et parodiaient de la façon la plus comique ce qui s'était passé dans l'assemblée. Des choses insignifiantes étaient mises en délibération comme si elles eussent été d'intérêt public, et avec un sérieux des plus plaisants des procès extraordinaires étaient évoqués et jugés de la façon la plus drôle. On en venait enfin à la débauche et à l'orgie qui produisaient souvent des discussions et forçaient l'un des assistants à exiger la paix sous peine de la prison ou de la mort, en plantant, suivant l'ancien droit du pays, son couteau dans le plancher.

Nous avons déjà, dans notre voyage, parlé de tant de points de vue magnifiques du canton d'Appenzell, que nous pouvons sans inconvénient nous dispenser de faire, par le sentier existant, l'ascension du Caien et de visiter la chapelle de Saint-Antoine, d'où l'on jouit d'un point de vue étendu et le Honnegg, où les Appenzellois battirent en 1428 le comte Frédéric de Toggenbourg. Nous nous dirigeons donc, en passant par le gros bourg d'Oberegg, vers celui de Bernegg qu'ornent les ruines des châteaux de Buchholtz et de Rosenberg et nous continuons de là notre route vers le florissant village de Walzenhausen en laissant derrière nous Grimmenstein, cloître de Franciscaines sis dans le fond d'une petite vallée formant entonnoir, et en traversant de jolis bois de hêtres et de sapins. Vrai village de montagnes dans une splendide situation, Walzenhausen jouit tout autour de la vue la plus belle. L'église s'élève au bord de la crête de la montagne: bien au-dessous, au pied de pentes rapides couvertes de bois de sapins verdoyants ou sombres, mugissent les eaux bleues du Rhin. C'est d'une petite et tranquille chaumière, proche du presbytère, que l'on jouit du plus beau coup-d'œil et qu'on peut contempler, ainsi que le dit un Appenzellois dans une description, le vaste monde. A nos pieds nous voyons le village de Walzenhausen; au-dessous, à droite, sur une pente abrupte et entourée de sapins élevés, les ruines couvertes de mousse du château de Grimmenstein, et au bas de la montagne, le Rhin ainsi que le village Gallois de Sainte-Marguerite, d'un côté, et le bourg considérable de Saint-Jean-Höchst, de

l'autre. A l'est s'élancent dans l'azur du ciel les pics sans nombre du Vorarlberg, au pied desquels se distinguent Dornbirn et sur la côte méridionale du lac de Contance, dominée par le Gebhardsberg, la ville de Bregenz. Le lac lui-même s'étale devant nous dans toute sa majesté: nous voyons tous ses bords, de Bregenz à Constance, à l'exception d'une petite étendue de Rorschach à Altenrhein que nous cache le mont de Rorschach et le Ruchberg. Par un temps clair, on peut compter, plus ou moins rapprochées, quatre-vingt seize églises. Quantité de villes et de villages, de maisons de campagne et de châteaux apparaissent çà et là dans ce vaste paysage. La ville bavaroise de Lindau toutefois attire particulièrement l'attention: malgré son grand éloignement, elle paraît si rapprochée du spectateur qu'elle lui semble éloignée d'une pierre.

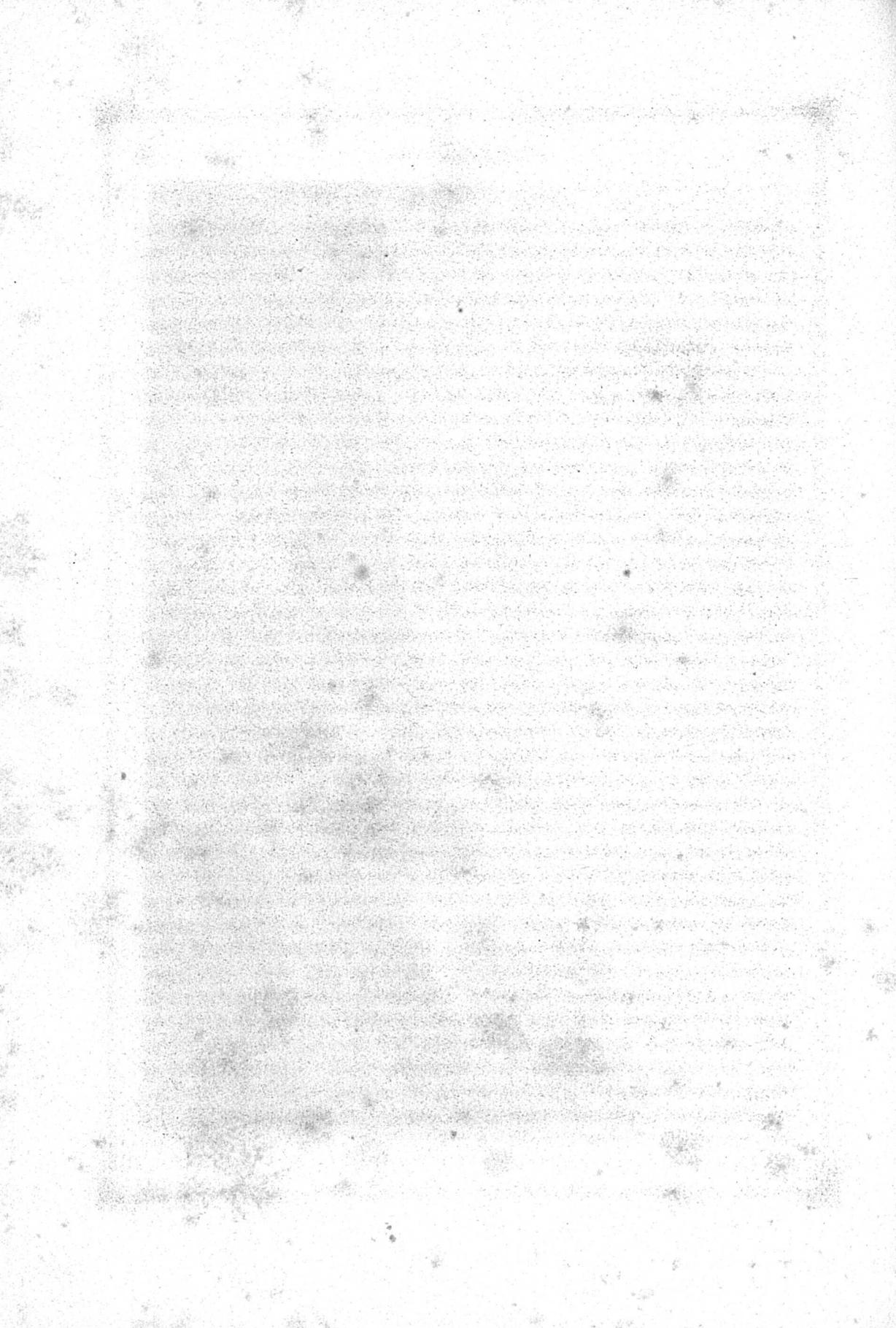
Une route conduit d'Oberegg à la ville de bains bien connue d'Heiden, où l'on peut également arriver en partant de Saint-Gall et en passant par Martinsbruck et Grub. Cette localité a dépendu jusqu'au 17^e siècle de la commune de Kurzenberg; à cette époque, devenue assez importante, elle eut son église et forma une commune politiquement indépendante. Dans les soixante-dix dernières années Heiden s'est beaucoup amélioré par suite du bien-être que le commerce et l'industrie ont apporté à ses habitants: les anciennes mauvaises maisons avaient été remplacées par de nouvelles, d'un bel aspect, qui avaient donné au bourg la réputation d'un des plus jolis de la Suisse, lorsque tout-à-coup, le 7. septembre 1838, le feu y prit et en quelques heures, grâce à un Föhn violent, tout fut en flammes. Dans le village même une seule maison échappa à l'élément destructeur, et dans ses environs, beaucoup de demeures furent atteintes et détruites en suite du vent que y porta l'incendie. Les localités voisines elles-mêmes furent en danger et l'on trouva même plus tard, de l'autre côté du lac, sur la rive allemande, des papiers à demi-brûlés. Depuis cet événement Heiden a été beaucoup mieux reconstruit et soit par sa propre activité, soit par les circonstances, est rapidement sorti de ses cendres.

Le village est situé à 2500 pieds de hauteur sur une terrasse formée par les élévations qui s'étendent entre le Rhin et le Goldach. Quoique exposé aux vents, son site est agréable et domine la vallée du Rhin, le lac de Constance et sa rive allemande. On y arrive en trois heures de Saint-Gall, en deux de Rorschach et de Trogen, et en une et demie de Rheineck par de bonnes routes carrossables. Les beaux terrains, les riches vergers abondent dans ses environs, çà et là apparaît la vigne elle-même. Ses maisons sont en partie d'imposants palais; l'église, d'un style noble,



Stich, Druck & Verlag von Gustav Georg Lange in Darmstadt.

TEI TE I. ID TE N.



contient de belles parties, une jolie chaire et de belles orgues. Du haut du clocher on jouit d'une magnifique vue au nord et à l'est sur la vallée du Rhin, le lac de Constance et la Souabe. Sur la place publique se trouvent le presbytère et le Provisorat, établissement d'enseignement qui lutte avec l'école cantonale de Trogen; il existe en outre sur le Bischofsberg une maison de refuge pour les pauvres et les orphelins, maison qui a été fondée au moyen des dons volontaires faits par les membres des deux anciennes et remarquables familles de l'Appenzell, les Tobles et les Walser.

L'industrie est encore, comme autrefois, d'une grande importance à Heiden; mais ce qui y attire et y retient l'étranger, c'est surtout la renommée de la localité comme „Kurort“ tant à cause des cures de petit-lait qui s'y font, qu'à cause de son climat. A ce point de vue, rien n'y manque: lait de vache, de chèvre et même d'ânesse, petit-lait (molken) fraîchement apporté des alpes, petit-lait et sirops aromatisés, eaux minérales de toute espèce, bains d'eau de source et d'eau ferrugineuse, douches, bains de pluie, de gouttes, d'eau courante et à la lame, voire même une chambre destinée à ceux qui veulent respirer l'air de l'étable des vaches; tout cela se trouve dans l'élégant Kurhaus qui s'élève au bord de la route qui conduit à Saint-Gall et à Trogen, et qui, séparé de la place du village par un jardin, est surmonté d'un belvédère d'où l'on jouit d'une belle vue. L'organisation intérieure des salles est également élégante et confortable et le service et les prix ne laissent, suivant le dire des nombreux visiteurs, rien à désirer.

Si Heiden peut rivaliser avec les bains les plus fréquentés de l'Appenzell, on trouve qu'il ne leur est point non plus inférieur sous le rapport des environs, des promenades et des excursions qu'on peut faire de tous côtés. Voici d'abord Walzenhausen, dont nous avons déjà parlé; puis viennent l'attrayant Wolfshalden sis sur une hauteur couverte d'arbres à fruit et près duquel les Appenzellois ont deux fois, au quinzième siècle, livré un combat sanglant à l'étranger envahisseur; Schönenbühlerbad, aux eaux sulfureuses, sur le Mühlebach, dans un romantique défilé; le hameau de Wienacht avec sa belle vue; la vallée et le Buchberg; la chapelle haut placée de Saint-Antoine; le Knollhausenbühl non loin de Reute; le Kaien enfin, haut de 3450 pieds, d'où nous pouvons voir, outre le lac de Constance et une grande partie des cantons d'Appenzell, de Saint-Gall et de Thurgovie, les sommets puissants du Vorarlberg, du Tyrol, des Grisons, d'Appenzell, même les pics neigeux des Schwyz et de Glaris.

la culture moderne a encore peu pénétré. On remarque le pittoresque ravin de l'Urnäsch, le Fuchslotch, caverne qui s'ouvrant à 20 pieds au-dessus de la rivière, a près de 400 pieds de profondeur et dont les parois de calcaire gompholitique sont couvertes de lait de lune et de sel de Glauben; les restes du fort d'Urstein qui a appartenu à la famille de Rorschach et a été détruit dès 1274; enfin l'emplacement du vieux fort de Hundstein, et le lieu nommé Sonder avec la vue de Langenegg. Près de Stein, au nord et au milieu de prés verdoyants, se trouve le petit établissement de bains zum Störgel dans le voisinage duquel la Sitter coule dans un ravin sauvage et horrible. Deux ponts de bois couverts y traversent le torrent rapide et écumeux et sur le côté opposé au voyageur, s'élève, vers la route qui conduit au hameau Saint-Gallois de Bruggen, l'escalier de bois et de fer qu'on appelle l'échelle de Hundwyl. Nous sommes allés de Waldstatt à Hundwyl, mais il existe deux autres chemins qui forment la grande route de Saint-Gall à Rapperschwyl et se dirigent l'un vers le sud, l'autre vers le nord. Sur le premier nous ne rencontrons avant d'atteindre la frontière méridionale qu'un seul village appenzellois, celui de Schönggrund qui a pris son nom du beau pays où il est situé. Après avoir appartenu au chapitre de Saint-Gall il forma avec Urnäsch une paroisse jusqu'à ce qu'il pût avoir sa propre église. Au sud du village, le Hanim atteint jusqu'à quatre mille pieds de hauteur. A une demi-heure de sa cime on rencontre l'établissement de bains local, im Brüggli, et sa source sulfureuse; de cette cime elle-même on jouit d'une magnifique perspective sur les villages appenzellois les plus proches ainsi que sur la vallée du Neckar, une partie du Toggenbourg, les sept Kurfürsten et le puissant mont du Speer. Un joli sentier qui part de Schönggrund traverse le hameau de Teufen avec son petit bain ainsi que de belles prairies éclairées par le soleil puis, laissant derrière lui le sommet à belle vue du Rise, arrive au village le plus élevé du canton, à Schwellbrun (3000 pieds au-dessus du niveau de la mer). Le climat est, il est vrai, plus rude ici que dans la vallée; mais il a une salutaire influence sur le corps et la beauté du site en vue des montagnes et des plaines étendues qu'elles dominent, les jolies hauteurs avoisinantes et la fraîche et bienfaisante verdure qui se montre partout, remplaçant largement ce qui peut manquer à la localité sous le rapport des relations et des plaisirs mondains. Aussi pourrait-elle rivaliser, comme lieu de cure de petit-lait, avec Gais, dont la situation est moins élevée. Une longue rangée de grandes maisons de bois, peintes de différentes couleurs, couvre le sommet arrondi d'une hauteur sur les pentes douces de laquelle elle

s'allonge encore; les habitants sont de vrais montagnards vifs, forts, dispos, remplis de fermeté et de hardiesse et qui depuis des siècles se montrent capables d'activité industrielle.

Au lieu de nous diriger par Waldstatt à Herisau, nous prenons à Schönengrund la nouvelle route qui conduit au principal bourg de l'Hinterland en longeant les pentes méridionales d'une chaîne de collines et par un petit vallon qui débouche à Herisau dans celui de la Glatt. Nous voici bientôt à l'entrée du joli village de quatre cents maisons dont l'église est entourée de prés. Il est très-ancien car, existant déjà au neuvième siècle, son origine remonte indubitablement plus haut; il a, de bonne heure, possédé deux églises; les habitants de presque tout l'Hinterland jusqu'à Urnäch étaient les paroissiens. Au moyen-âge il fut soumis à la célèbre famille de Rorschach; mais ses habitants resserrèrent de plus en plus et peu à peu les liens qui les unissaient aux Appenzellois et prirent part en conséquence à la guerre qu'ils soutinrent pour leur indépendance. Souvent endommagé, voire même détruit et brûlé plusieurs fois pendant les temps de révoltes et de guerres du onzième et du quatorzième siècle, Herisau a toujours été rebâti et repeuplé. En 1529 il adopta, le dernier des villages de l'Appenzell, le culte réformé et plus tard, à l'époque difficile où la révolution française surexcita profondément la Suisse elle-même, il se prononça pour les nouvelles maximes, pour le progrès social et politique. La vie de ses habitants est encore aujourd'hui pleine de mouvement et de liberté et l'on reconnaît volontiers, même à l'étranger, leurs inventions dans le domaine industriel. Herisau a eu sur le canton, dont il est le chef-lieu pour les Rhodes extérieures, depuis 1529, une très-grande influence et il a notamment provoqué le développement de son industrie par la création sur la Glatt de fabriques et d'ateliers. Ravagé pour la dernière fois en 1812 par un incendie assez violent, il offre maintenant, jusqu'à un certain point, l'aspect d'une ville neuve. On considère avec raison comme la bâtisse la plus ancienne la tour de l'église, construite d'énormes pierres noires; elle a été probablement une tour romaine et contient, outre les archives du canton, une cloche aux puissantes vibrations provenant du monastère de Salmansweiler. Par contre l'église restaurée pourrait être désignée comme neuve et le bel hôtel de ville, l'arsenal et les autres édifices publics datent de ce siècle.

Herisau est entouré de beaux coteaux du haut desquels s'ouvrent de charmants aspects et que surmontent des ruines. Près de Schwänberg se montre triste et isolée la tour de Rosenbourg, autrefois lieu de retraite des fiers abbés de Saint-Gall, maintenant lieu de réunion d'une joyeuse

jeunesse qui s'y rassemble aux beaux jours d'été pour prendre ses ébats; sur une autre colline de calcaire gompholitique, au nord-est, s'élève du milieu d'un épais manteau de lierre, la maçonnerie, qu'entoure un fossé profond, du fort de Rosenberg qui, fondé comme Rosenbourg par les seigneurs de Rorschach, passa bientôt aux mains des abbés de Saint-Gall et dans les murs duquel se seraient passés de nombreux événements aussi étonnants que terribles. Un autre lieu fort visité est le sommet de Lutzenland d'où l'on a une vue étendue et ravissante sur les chaînes de montagnes et sur la Thurgovie. Près du ravin de l'Urnäsch s'écroulent lentement les restes du fort d'Urstein; et si l'amateur d'antiquités est attiré vers Schwänberg par la tour de la forteresse qui s'y trouve et qui appartenait autrefois au prieuré de Saint-Gall, par la merveilleuse maison blanche et par l'hôtel-de-ville tout en bois avec sa belle salle à plancher en mosaïque, l'ami de la nature et le malade se dirigent vers le nouvel établissement de bains d'Heinrichsbad.

La source minérale de cette dernière localité a été découverte bien avant le dix-septième siècle et il n'y a qu'une quarantaine d'années qu'on a établi les bâtiments actuels étendus du Kursaal et organisé le service des bains d'une manière commode et utile. Depuis ce temps la localité s'est développée et des centaines de malades y viennent annuellement passer des semaines et des mois, attirés qu'ils sont, non seulement par ses eaux minérales, efficaces contre les maladies nerveuses, la chlorose et les rhumatismes, mais encore par le petit-lait si bon pour la santé qu'on y apporte chaque jour des hauteurs du Messmer. Les environs sont d'une beauté tranquille; de beaux jardins touchent aux habitations; dans la vallée même que bornent les hauteurs de Rosenberg et de Lutzenland s'étalent de vertes prairies parsemées de jolies petites maisons; d'autres constructions tout aussi attrayantes s'élèvent le long de pentes chauffées par le soleil; çà et là se fait voir un petit bois ombreux. Les tours de promenade ne manquent pas: ce sont les hauteurs qui entourent Herisau, le Rosenberg, le ravin sauvage de Kobel où l'Urnäsch se jette dans la Sitter, et avant tout Lutzenland avec sa belle perspective qui comprend non seulement les vallées qui l'entourent, le lac de Constance, l'Untersee et leurs bords jusqu'à Hohentwiel et Hohenkrähen, mais aussi d'un côté les pays qui s'étendent jusqu'aux montagnes du Vorarlberg et de l'autre ceux que bornent les pics neigeux des cantons de Glaris, d'Uri, d'Unterwalden et de Berne.

Heinrichsbad est très-fréquenté, non seulement par les Suisses mais encore par les Allemands, et c'est avec raison; car celui qui cherche du

soulagement et des forces dans la nature, ne trouve pas facilement une demeure passagère convenable. On ne connaît point là les plaisirs bruyants: les concerts et les soirées à éclat, les bals resplendissants, le jeu funeste en sont bannis et les dames n'ont jamais l'occasion de déployer de nombreuses et splendides toilettes. Mais ce n'est point à dire pour cela qu'on y vive isolé; on se rapproche au contraire plus intimement, et la chronique de l'établissement peut parler chaque année d'agréables réunions, de délicieuses promenades, et de belles excursions jusqu'aux autres établissements de bains du canton les plus connus, excursions qui amènent des visites réciproques.

A quelques minutes d'Heinrichsbad se trouve la frontière du canton de Saint-Gall: c'est là que nous disons un cordial adieu à ce bel Appenzeller Ländli qui nous répond si affectueusement par son „Grüz Sie wohl“ (je vous salue bien.) Qu'il prospère et se développe ce joli pays avec sa fidèle population vraiment allemande! Qu'il prospère et fleurisse pour le bonheur et la santé, non seulement de ses habitants mais encore de tous les étrangers que chaque été amène dans ses vallons, sur ses coteaux et à ses sources minérales.

Le Canton de Glaris.

Une gorge gigantesque allant de l'est à l'ouest et dans laquelle se trouvent la vallée de la Seez, le Wallensee et la basse Linth, sépare, dans le nord-est de la Suisse, la haute montagne proprement dite, de ces éminences qui forment la longue chaîne du Balfries, du Kurfirst et du Speer; cette dernière chaîne elle-même n'a entre elle et l'arête des Alpes que la vallée de la Thur. Dans la gorge en question débouche, partant du sud, le bassin du sauvage torrent de la Linth, bassin formant à son tour une profonde crevasse entourée de colossales montagnes et se divisant dans sa partie supérieure en vallée de la haute Linth et vallée de la Sernf, tandis que ses subdivisions latérales forment le canton de Glaris. De tous les cantons de la Suisse, celui auquel Glaris ressemble le plus est le canton d'Uri. Comme ce dernier, il embrasse tout un bassin qu'arrose un seul et même cours d'eau ayant sa source dans les régions le plus élevées des Alpes et son embouchure dans un grand lac; il est partout couvert, comme Uri, d'abruptes montagnes, en partie même inaccessibles et dépassant la zone de neiges et au pied desquelles on ne peut arriver par un chemin uni qu'en les abordant par le côté nord; Glaris lui aussi est habité par un petit peuple qui ne le cède à aucun autre de la Suisse par son énergie virile, sa constance, son courage, son sang-froid dans les plus grands dangers. Mais plus pauvre qu'Uri en vallées latérales aux pentes douces, habitables et habitées en effet, Glaris est nécessairement plus sauvage encore et plus rude; tous ses établissements

ont dû à peu près se restreindre à l'étroit bassin principal et à son plus considérable embranchement.

Sur l'histoire la plus reculée du pays de Glaris plane une obscurité profonde qu'on n'éclairera sans doute jamais; fermé au reste du monde, ne communiquant avec ses voisins par aucune voie carrossable, ce canton n'attira par l'attention des peuples plus civilisés de la plaine; aussi n'en est-il pas fait mention dans les documents d'antique origine. Il est seulement permis de conclure, du nom de certaines montagnes, que la race des Romains, dans les Grisons, s'avança jusque dans la haute vallée et s'y fixa même, et que, du temps des Romains, Glaris faisait partie de la Rhétie. Au cinquième siècle, il fut envahi et peuplé par un flot d'Allemands qui appartenaient sans nul doute à la famille allemande. Païens dans l'origine, ces derniers, comme leurs voisins du nord, finirent par se convertir au christianisme; leur apôtre fut, dit-on, St.-Fridolin, surnommé le Voyageur, et prétendu fils d'un roi d'Irlande. Ce saint, en parcourant le pays des Francs et des Bouguignons, y avait fondé nombre d'églises et de couvents, et après avoir inauguré le cloître de Säkingen sur le Rhin, il avait au dixième siècle, reçu en don, des frères Urso et Landolphe, la vallée alpestre de Glaris. Les armes du canton portent encore l'image du pieux pèlerin qui prêcha, dit-on, pour la première fois le christianisme à Glaris. Quelque rares que soient les preuves historiques venant à l'appui de la légende, ce qu'il y a de certain, c'est que, dès le dixième siècle, la vallée de la Linth était une possession du cloître de Säkingen qui en confia longtemps l'administration à l'antique et célèbre famille des Tschudé. Les habitants, toutefois, devaient jouir à coup sûr de certaines libertés considérables; ils possédèrent de fort bonne heure des lettres d'immunité et des sceaux particuliers, ce qui suppose un certain degré d'indépendance, et l'administration de la justice ressortissait, non du cloître, mais de l'Empire allemand. En 1288 cependant, quand les ducs Albert et Rudolph d'Autriche, qui à l'exemple de tous les princes autrichiens de Habsbourg cherchaient par tous les moyens à augmenter les possessions de la famille, eurent réussi à obtenir de Säkingen, à titre de fief, la juridiction de la vallée, les habitants de Glaris se virent rogner leur privilèges et, à l'effet de les sauvegarder, conclurent habilement avec Schwyz, en l'an 1323, une ligue qui devait décider à jamais de leurs destinées. L'Autriche, en effet non seulement les traita dès lors avec une rigueur nouvelle, mais refusa, sans motifs valables, de renouveler au canton ses lettres d'immunité détruites en 1337 par un incendie. Par ces faits et d'autres analogues, qui allèrent jusqu'à donner lieu à de san-

glants combats, l'administration autrichienne réduisit les habitants de Glaris à conclure, le 4 juin 1352, une éternelle alliance avec Zurich et les cantons primitifs. Fort de cette alliance, le peuple pasteur de Glaris se réunit pour la première fois, le 11 mai 1387, en communauté nationale et s'érigea de lui-même en canton indépendant. Il avait déjà pris part, à côté des confédérés, au glorieux combat de Sempach, mais l'orage éclata maintenant sur lui. De nombreuses bandes autrichiennes, auxquelles avait déjà frayé un chemin la trahison des bourgeois de Wesen qui, corrompus par l'Autriche, avaient traîtreusement massacré la garnison fédérale, s'avancèrent contre les fortifications qui fermaient à Nefels l'entrée de la vallée, et, le 9 avril 1388, s'engagea une lutte terrible dont les habitants de Glaris, que soutenait à peine une poignée de leurs alliés de Schwyz et d'Uri, sortirent cependant victorieux, grâce à leur bravoure et à leur mépris de la mort. Nombre d'ennemis, parmi lesquels beaucoup de nobles, tombèrent sur le champ de bataille ou prirent la fuite. Bientôt après le pays se délivra pécuniairement de toutes ses servitudes vis-à-vis de l'abbaye de Säkingen et, en possession dès lors d'une liberté complète, forma dans la Confédération un canton autonome et joua un rôle important dans les questions de paix ou de guerre.

L'histoire ultérieure du canton est si intimement liée à l'histoire de la Suisse, que nous ne voulons que l'effleurer. Glaris participa aussi bien aux expéditions étrangères, aux combats livrés dans le cours du 15^e et du 16^e siècle sur le sol italien et contre les Bourguignons, qu'aux luttes intérieures; il se fit décerner de la sorte des pays vassaux et une part dans les suzerainetés communes des confédérés. La réforme provoqua dans le pays une grande scission. Zwingli, qui jusqu'en 1516 avait été curé à Glaris et y était encore en grande considération, trouva bientôt de zélés adeptes, et dès l'année 1529 le parti des réformés était assez puissant pour tenir en balance celui des catholiques. Cependant les deux partis prirent ici avec le temps, vis-à-vis l'un de l'autre, une position tolérable; l'égalité de confessions fut solennellement proclamée et finalement mise en pratique, bien que, dans le cours d'un siècle et plus maints petits différends soient venus troubler la bonne harmonie. Glaris, toutefois, prit parti en général pour la Secte réformée suisse à laquelle ses citoyens appartenaient pour le plus grand nombre. Lorsque, en 1798, les Français pénétrèrent en Suisse et y proclamèrent la République helvétique, Glaris, d'accord avec les cantons primitifs, se déclara pour l'antique Constitution, mais, après la défaite de ceux de Schwyz, dut se soumettre et entrer dans le nouveau canton de la Linth dont il fit partie jusqu'à

ce que fût inaugurée la constitution dite de Médiation, bien qu'à la suite de l'occupation dudit canton par les troupes autrichiennes, il eût pour une période qui ne dura guère, déclaré n'y plus appartenir. Napoléon tombé, Glaris releva ses vieilles institutions. Il prit part à la guerre du Sonderbund à côté de la majorité, et, la guerre civile une fois finie, il coopéra avec zèle et succès, par l'organe de ses influents délégués, à l'établissement de la constitution nouvelle.

La superficie du canton embrasse environ 14 milles carrés, dont la quatrième partie à peine, sans compter les alpes, est susceptible de culture. Glaris a pour frontière au sud les Grisons, à l'ouest Uri et Schwyz, au nord St. Gall, à l'est St. Gall et les Grisons. A part la vallée de la Linth, ou grande vallée, et celle de la Sernft, où sont situés le bourg de Glaris et le plus grand nombre des villages, il n'y a de peuplées encore par quelques bourgades ou quelques petites métairies isolées que les rives du Wallensee et certaines vallées latérales. Les montagnes les plus élevées du canton, le Tödi, le Bifertenstock, le Hausstock, le Sardonagipfel, se dressent à la frontière méridionale, du côté des Grisons; avec ces montagnes cependant peut rivaliser le large et dentelé Glärnisch qui, de la frontière de Schwyz, pénètre dans le canton jusqu'à Glaris. Des cimes ayant 6000 pieds de hauteur sont rares, le Tödi en compte cependant 11,000 et beaucoup d'autres montagnes sont couvertes de neiges éternelles.

Du milieu de la crête la plus puissante, à l'extrémité sud-ouest du canton, s'échappe le sauvage torrent qui donne son nom au bassin, la Linth formée de trois sources dont la plus occidentale, l'Obertoffelbach, forme après un cours de peu de longueur, une superbe cascade de 850 pieds de haut. A ce dernier torrent se joignent bientôt le Bifertenbach et le Limmenbach, et tous trois réunis se précipitent, après avoir pris le nom de Sandbach, dans un gouffre noir et profond, sur lequel se voûte l'arche du fameux pont de Panten. A partir de cet endroit le cours d'eau ainsi gonflé prend le nom de Linth. Ici encore, comme partout au-dessus, se dressent vers le ciel des rochers énormes et perpendiculaires, et au-dessous, dans ce sinistre coin de terre, des terrains éboulés, de nus débris de montagne que les inondations et les avalanches ont précipités dans les bas-fonds. Bientôt la vallée s'élargit; des métairies et des hameaux commencent à paraître, une bonne route descend la vallée en côtoyant le lit tumultueux de la Linth grossie de nombreux ruisseaux. Du sud-est enfin arrive impétueux un second torrent, la Sernft, qui coule à travers l'étroit et rugueuse vallée de ce nom. Jaillie des masses montagneuses

qui se groupent au pied du Hausstock, du Wichlenberg et du Kärfenstock, elle n'est pas moins désordonnée et dévastatrice que la Linth. Les deux courants se réunissent en écumant dans un lit large et pierreux. La vallée s'ouvre et s'étend encore plus; les noires montagnes couvertes de forêts s'éloignent, mais pour se rapprocher bientôt de nouveau. Un ruisseau d'importance se présente encore à nous, la Löntsch, ou le Klönbach, de la vallée de la Klön, échappé de ce superbe lac dans les flots duquel le grandiose et beau Glärnisch baigne les pieds. Mais le cours d'eau principal s'avoisine déjà de son embouchure; toujours bouillonnant et écumant sur des blocs rocheux, il franchit la large porte formée par les montagnes les plus au nord de Glaris et se dirige vers le lac de Wallenstadt. Aucun des torrens de la Suisse n'est plus indiscipliné que la Linth, aucun n'exerce de plus violents ravages. Que la neige vienne à fondre rapidement sur les hauteurs, que le ciel tienne pendant quelques jours ses cataractes ouvertes, et que l'ouragan souffle par dessus le marché, tous les nombreux affluents de la Linth vomissent aussitôt dans son lit d'énormes masses d'eaux troubles que ce dernier ne peut contenir. Ces eaux déversent entraînant bords et digues, détruisant les ponts en quelques heures, couvrant les prés d'un gravois infécond et changeant une partie de la vallée en un lac étroit mais de longue étendue. Le bassin de la Linth n'a pas seulement à souffrir de ces inondations; d'autres phénomènes naturels y exercent des ravages; favorisées par l'inclinaison perpendiculaire des monts, les avalanches et les éboulements de neige se précipitent au printemps avec un bruit de tonnerre dans la vallée, et des masses de limon et de galets roulent quelquefois avec une force irrésistible jusqu'au milieu des habitations humaines. Il arrive même que des rochers se détachent, quoique ce phénomène se produise rarement; et l'histoire de la vallée raconte comment, en 1593 et 1594, des monceaux de terre et de pierres vinrent s'abattre sur des forêts et des prairies du Glärnisch et comment, en 1762 et 1764, d'entiers quartiers de roche roulèrent de la cime du Sonnenberg vers le hameau d'Ober-Urnen qu'une épaisse forêt de sapin sauva heureusement de la destruction.

Le climat de Glaris est pareil à celui de toutes les vallées de la haute montagne; dans les plus hauts vallons latéraux inhabités notamment, le climat est très âpre; l'hiver dure longtemps, l'été y est réduit à quelques mois. Toutefois, eu égard à la structure particulière des montagnes, on ne trouve dans le canton aucun glacier assez considérable pour soutenir la comparaison avec ceux de l'Oberland Bernois, des Grisons et du Valais. Les montagnes les plus élevées ne se suivent en adhérant l'une

à l'autre que du côté du sud; mais ici encore font défaut ces hautes vallées, longues et mollement inclinées, dans lesquelles les glaciers peuvent se prolonger jusqu'aux basses régions. Autour des blanches cimes du Glärnisch, du Tödi, du Selbsanft et même du Sardona il n'y a guère que d'énormes masses de neige grossièrement cristallisées à la longue par l'incessante vicissitude du froid et du soleil. Inutile de faire remarquer que cette circonstance réagit quelquefois sur le climat du pays; à cela il faut ajouter la direction du bassin, dont la vallée principale, à part quelques écarts légers, fait constamment face au nord et donne passage aussi bien aux vents septentrionaux qu'aux ouragans dévastateurs du midi, ces derniers pénétrant dans le bassin à travers les défilés du sud et même par-dessus la cime des montagnes. Nulle part le Föhn, cet indomptable enfant des déserts de l'Afrique, ne se déchaîne en plus violentes tempêtes qu'à Glaris. Son approche est annoncée par de légers nuages, une atmosphère transparente, un coucher de soleil aux couleurs pâles, de eaux plus abondantes dans le lit des torrents et quelques coups de vent glacés. Tout à coup, du sommet des hauteurs, ses chauds tourbillons s'abattent impétueux dans la vallée et la tourmentent avec tant de furie que les habitants eux-mêmes, pour lesquels ce phénomène n'a cependant rien de nouveau, n'en sont pas moins saisis chaque fois d'une épouvantable nouvelle. Les arbres sont rompus et emportés au loin, des rocs gigantesques sont soulevés et précipités dans les bas-fonds, tous les édifices tremblent et chancellent, les bardeaux des toits volent en l'air et la vie des hommes court les plus graves dangers. D'abord irrités par un air chaud et sec, hommes et bêtes tombent bientôt dans une sorte d'épuisement et de torpeur; le gibier même sur les hauteurs, les oiseaux dans les forêts cherchent dans d'impénétrables retraites un abri contre les dangereuses atteintes du Föhn. Pendant que l'ouragan sévit, on doit éteindre avec soin tous les feux dans les maisons; les ouvriers de forge suspendent leur travail et une garde composée des bourgeois les plus dignes de confiance parcourt la localité en tous sens pour se convaincre qu'aucun manque de précautions ne peut donner lieu à un incendie. Une incalculable calamité frapperait en effet la population si une seule étincelle enflammait un objet combustible; en quelques minutes toutes les maisons deviendraient sans espoir de salut la proie de l'incendie.

Glaris compte un peu plus de 30,000 habitants, nombre relativement considérable, eu égard au peu d'étendue de la partie habitable du canton. Au moyen-âge, Glaris était très peu peuplé, la guerre et la peste le désolant à la fois. Le nombre des catholiques s'élève à 4000 environ,

celui des réformés à plus de 26,000. Dans l'origine, le peuple de Glaris était exclusivement un peuple pasteur qui s'occupait de l'élevé du bétail, de laiterie, et travaillait, sur ses belles et nombreuses alpes, — on n'en compte pas moins de 88 — à confectionner du beurre et des fromages pour sa propre consommation et pour la vente à l'étranger. Une de ces espèces de fromages, le vert Schabziegen, sous lequel entre un mélange de mélilot en poudre et connue en Allemagne sous le nom de Fromage d'herbes' (Kräuterkäse) a su trouver des appréciateurs dans toute l'Europe. On s'y livre aussi à l'exportation du jeune bétail, surtout pour la haute Italie. Quelques parties seulement de la basse vallée sont susceptibles de culture; presque toute la consommation en blés et farines doit venir d'Allemagne. L'industrie n'était point représentée au moyen-âge dans le bassin de la Linth; quelques entreprises minières y furent seules tentées à diverses reprises, mais échouèrent à peu près toutes en peu de temps, et de nos jours encore celles que l'on y risque présentent peu de chance de bénéfices. L'exploitation de plaques d'ardoises, dans l'endroit dit Plattenberg, produit cependant de bons revenus. Au commencement du 18^e siècle vint l'industrie cotonnière, qui devait prendre à Glaris une importance considérable. On ne s'occupa d'abord que de la filature; les fils étaient ensuite livrés à Zurich pour être tissés; petit à petit s'établirent à Mollis et à Glaris des fabriques de cotonnades qui ne tardèrent pas à prendre de l'extension. Au commencement de ce siècle, des milliers de métiers étaient en activité; ce nombre depuis s'est considérablement amoindri. Mais en revanche il s'est fondé des filatures mécaniques qui en 1850 ne comptaient par moins de 70,000 fuseaux; et, à côté de ces filatures, des teintureries et des imprimeries qui donnaient le dernier travail aux étoffes. Les produits filés de Glaris ont surtout leurs débouchés en Orient, en Egypte et dans les Etats barbaresques, y compris la colonie française d'Alger; ce qu'on fabrique surtout, ce sont des turbans, des châles, et de coiffures orientales dans le goût ture; toutes les marchandises sont écoulées par des maisons de commerce suisses qui ont été s'établir dans le pays. Ces étoffes portant imprimés des versets du Coran et achetées en Turquie par le voyageur à titre de curiosités sont, règle générale, confectionnées à Glaris.

Les habitants de ce canton étaient très certainement dans l'origine une population belle et vigoureuse; là où le type s'est maintenu dans sa pureté et dans sa force, comme chez les pasteurs et les laitiers, on trouve encore de beaux hommes et de majestueuses femmes. Chez les habitants de la basse vallée, la filature à la main et le travail dans les fabriques

ont exercé sur l'économie physique et intellectuelle une pernicieuse influence et provoqué des maladies totalement inconnues à Glaris un siècle avant. Le caractère même du peuple dut subir une modification. Là où l'éleve du bétail et la laiterie sont les seules branches de revenus, les habitants ont tout à fait retenu le coin originaire; là vit ce vieux peuple vigoureux qui, plein d'amour pour sa patrie et sa liberté, son indépendance et ses droits, ne recule devant aucune fatigue, aucun danger et, en dépit de toutes les privations, n'abandonne pas l'hiver l'affreuse solitude de ses hauteurs et qui voit toujours enfin avec plaisir revenir au pays ceux qui l'avaient quitté pour se rendre à l'étranger. Il n'en est pas de même dans les districts de fabrique. Cauteleux, doué d'un esprit lucide et sagace, ennemi de la rêverie et du piétisme, dextre, habile et appliqué, l'habitant de Glaris s'accommode volontiers des occupations industrielles; mais il n'a point su se soustraire complètement aux influences ordinaires du travail de fabrique. Plus il tombe dans la dépendance du maître qui l'entretient, de la machine qui le fait vivre, plus il perd le sentiment de son individualité; l'épaisse atmosphère des ateliers, les heures de travail sédentaire qu'il se voit obligé de fournir dès sa jeunesse, nuisent à la vigueur de son corps, à la santé de son esprit; toutes ses aspirations se réduisent insensiblement à une seule: acquérir; et la génération suivante hérite de ces défauts. La distance qui sépare le riche du pauvre, la maître de l'ouvrier, paraît d'ailleurs ici dans tout son jour. Cependant, en dépit de tout cela, grâce aux qualités vivaces particulières à la population de Glaris, grâce à la nature du pays à la fois grandiose et sollicitant les forces humaines, le sentiment de l'individualité n'a point encore disparu, et pour peu que l'on jette un coup d'œil rapide sur l'état constitutionnel du canton, sur la façon dont le citoyen exerce ses vieux droits démocratiques, sur ce qui reste encore des vieilles libertés des ancêtres jalousement conservées, on n'aura pas de peine à se convaincre que l'habitant de Glaris ne descendra jamais à ce degré où sont tombés les ouvriers de fabriques en certains pays, en Angleterre, par exemple.

Le costume national disparaît aussi insensiblement à Glaris devant la mode, compagne habituelle de l'industrie; toutefois ce costume s'est encore maintenu dans beaucoup de ses parties. Il se compose de culottes courtes, couleur sombre, qui ont remplacé les anciennes et amples culottes, dites culottes de Suisse, d'une gilet brun, souvent bleu, d'où s'échappent les larges manches blanches de la chemise, de bas de couleur ou rayés, de souliers à boucles, et d'un chapeau noir à forme basse aux deux bords un peu écrasés. Comme par-dessus, on porte un grossier

vêtement de toile, assez ressemblant à une chemise et muni par derrière d'un capuchon destiné à couvrir la tête par les mauvais temps; ce pardessus est maintenant souvent en drap. L'habillement des femmes et des jeunes filles est plein d'originalité. Le jupon bleu ou brun, à taille sans manches, est court, adhérent, mais à mille plis; des manches de chemise éblouissantes de blancheur couvrent les bras; aux heures de travail, elles sont relevées jusqu'à mi-coude; le tablier est long, blanc ou à raies; sur la poitrine se croise un fichu blanc, bordé de rouge qui vient retomber en triangle sur le dos; un bas blanc est tiré sur les mollets et les pieds sont chaussés de souliers à boucles, enfin un bonnet en forme de quille et contourné d'une frisure sur le devant, se dresse avec légèreté sur le derrière de la tête comme prêt à s'en détacher à tout instant.

L'architecture traditionnelle du canton est celle de tous les autres bassins de la montagne. Sur le fondement de pierre, s'élève une construction en bois de plusieurs étages de hauteur et terminée par un toit à forte pente chargé de lourdes pierres. Les habitations les plus simples sont celles de la haute Linth et du Sernfthal; dans la basse Linth elles sont plus vastes et plus commodément aménagées, quoique encore bien moins belles et considérables que les métairies de Thun et de la partie nord du canton de St. Gall. Ça et là se présentent quelques constructions que recouvre une couche de plâtre, mais dont les murs sont néanmoins en bois, non en pierres. Les maisons en pierre sont cependant devenues moins rares dans ces derniers temps: d'abord propriété exclusive des riches fabricants et négociants de Glaris, Mollis, Enneda, etc., elles se trouvent aujourd'hui quelquefois aux mains de paysans aisés, et il est tels édifices, notamment parmi ceux qui se sont élevés après le dernier incendie de Glaris, qui ne dépareraient point une grande ville. Les filatures spécialement sont des bâtisses considérables qui ne le cèdent en rien à celles d'autres cantons.

Deux sentiers pénibles, accessibles seulement à des pieds exercés, conduisent, de Disentis et de Trons, en longeant le Tödi, dans la haute Linth; l'un par-dessus l'abrupte Sandgrat, l'autre par-dessus de Kisten-grat moins haut de 300 pieds. Nous prenons d'abord le premier de ces derniers et après nous être élevés, à travers la vallée grisonne de Bar-kauns, au-dessus de la région des alpes, nous atteignons, à une hauteur

de 8700 pieds au-dessus du niveau de la mer, l'ouverture du défilé de Sandgrat, d'où s'ouvre dans toutes les directions une perspective grandiose sur les hautes vallées, les glaciers et les cimes des montagnes. Ici le chemin fait un coude, s'engage entre les dentelures du petit Tödi ou Crap Claruna d'un côté, le Catsclarauls de l'autre, et descend le Sangrat jusque dans la haute Sandalp. Peu d'alpes, plus que cette dernière, se sont rendues célèbres par les hardies excursions que l'on y entreprend; les explorateurs les plus connus de la Suisse en ont gravi les plateaux et risqué de là des ascensions pleines de difficultés et de périls. La Sandalp mérite d'ailleurs d'être vue pour elle-même: des masses montagneuses énormes, des glaciers et des champs de neiges l'environnent; à l'une de ses extrémités, le Tödi dresse vers le ciel sa tête géante, tandis que du Geisputzistock se détache en s'inclinant le Geisputzifirn aux flancs blancs et crevassés, et que le Sandfirn allonge sa masse énorme vers le sud. A peine si, pendant l'été, les troupeaux peuvent camper quelques semaines dans cette alpe déserte et nue; la froide saison y dure en effet jusqu'en juillet, pour recommencer au mois d'août. Pour les habitants des Alpes, la Sandalp fut longtemps un sommet magique hanté par les esprits; on voulait que parfois une musique étrange, enchanteresse s'y fit entendre. De récentes observations ont fait découvrir que le vent glisse en sifflant à travers l'interstice des feuilles d'ardoise superposées sans adhérence, et donne ainsi naissance à une sorte d'harmonie pareille à celle des harpes éoliennes. C'est du haut Staffel que jaillit la source-mère de la Linth, l'Oberstaffelbach qui, en se précipitant par-dessus la muraille raide de l'Ochsenblanke, haute de 2000 pieds, forme une cascade superbe et digne d'être vue. Il reçoit plus bas, sous forme de pittoresques et fougueuses cataractes, les eaux de deux autres torrents des glaciers: le Röthibach, échappé du plus bas sommet du Röthi (élévation fréquemment visitée par les baigneurs de Stachelberg à cause de son point de vue); et l'effluent du large Bifertenfirn. Après avoir traversé la moyenne et la basse Sandalp, nous engageons, par un étroit chemin raboteux sur un sol éboulé, dans la pente d'une gorge étranglée au fond de laquelle bouillonne le Sandbach. Nous voici enfin hors de la gorge; nous avons atteint le Limmernbach, la seconde source de la Linth. Ce torrent, après avoir pris naissance dans une sombre profondeur, la plus effrayante peut-être des Alpes, se précipite avec fracas dans les flancs écartelés du Selbsanft et de l'alpe de Baumgarten.

Le Tödi et le Glärnisch l'emportent comme masse et comme élévation sur toutes les autres montagnes de Glaris; mais le Tödi, sous ce rapport,

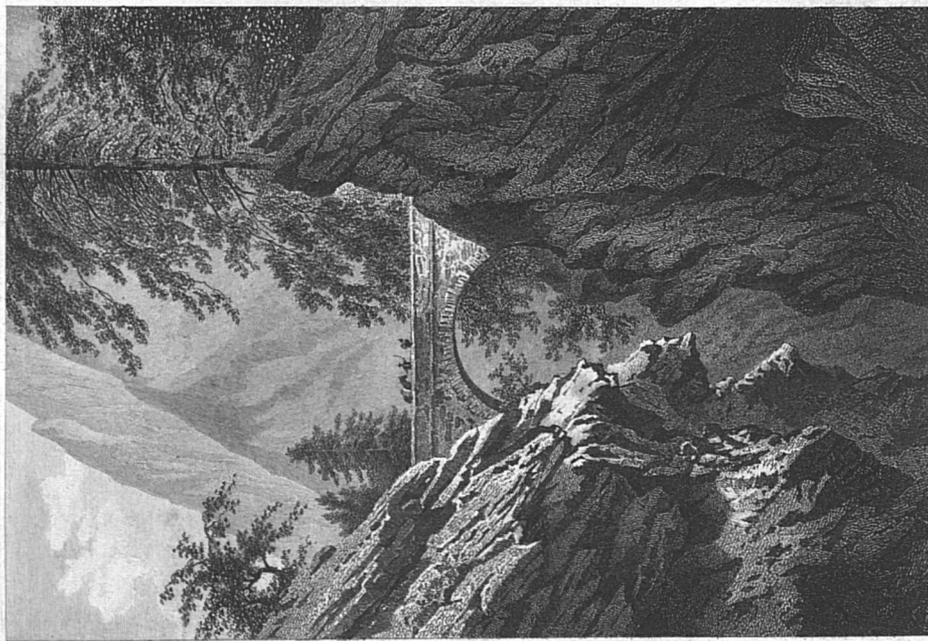
passé encore avant le Glärnisch. Vu déjà de la Sandalp inférieure, il peut rivaliser avec le Mont Rose près de Macugagna et le Mont Blanc dans la vallée de Chamounix. Sa large cime, ayant un faux air de château fort, est partagée par une crevasse en deux sommets : le Tödi proprement dit et le Piz Rosein. Du côté du midi s'allonge un large bassin de neiges d'où se détachent deux magnifiques glaciers qui tournent la montagne en l'embrassant et viennent se perdre dans les vallées du nord ; les flancs nord-est et ouest sont perpendiculaires, sans neige, et des crêtes unissent le colosse montagneux à ses voisins d'est, au Bifertenstock, et, du côté de l'ouest, aux Clarides et au Scheerhorn. Dès la fin du siècle passé, le robuste excursionniste, Père Placide Specha, de Disentis, avait entrepris, quoique sans succès, l'ascension du Tödi, et des tentatives ultérieures, celle du botaniste Hegetschweiler, par exemple, n'eurent pas de meilleurs résultats. En 1837 cependant, Bernhard Vögeli, berger et chasseur d'une rare hardiesse, résolut, malgré ses 60 ans, de gravir, en compagnie de deux jeunes gens, le sommet du Tödi, en partant de la Sandalp et passant par-dessus le Bifertenfirn ; les premières tentatives échouèrent ; Bernhard cependant réussit, au prix des plus grands dangers, à atteindre finalement à son but. Quelques jours après, ces hardis piétons accompagnaient M. de Dürler, de Zurich, jusqu'à la crête du Tödi. Cette fois encore, ce ne fut pas sans dangers, et les voyageurs purent à peine, à plusieurs reprises, échapper à une mort certaine. Vers midi, ils atteignirent à la croupe qui sépare le Tödi du Rosein, et se creusèrent une espèce d'escalier dans la pente raide du Grat, d'où ils parvinrent, à peu près en une demi-heure, au plateau extrême. La première impression que ce point de vue fit sur les ascensionnistes fut si saisissante, qu'avant d'en venir à la contemplation détaillée des divers objets, ils durent se familiariser au préalable avec l'ensemble du panorama extraordinaire qui s'ouvrait à leurs yeux. Tout autour d'eux s'élevaient dans le bleu profond de l'atmosphère des pics gris-sombre ou des aiguilles de neige éblouissante. A leurs pieds se déroulaient, entourés d'une ceinture de masses rocheuses, de vastes bassins de neige, d'où s'échappaient par tous les côtés des glaciers aux dessins bizarres. A l'ouest, s'élevaient les cimes des Alpes bernoises ; au sud, les crêtes innombrables des Grisons ; à l'est, les montagnes du Tyrol ; tandis qu'au nord se développaient les plaines sans fin de la Suisse septentrionale et de l'Allemagne. Il était difficile, à cause de ce qu'avait d'insolite un tel point de vue, de se retrouver dans le détail de ce chaos de montagnes. Toute la vallée de la Linth gisait là très distinctement à une profondeur effrayante ; on pouvait, à l'aide

d'une petite longue-vue, non seulement distinguer les maisons de Stachelberg, mais observer, après que le signal convenu eut été donné au moyen d'un drapeau, la foule en mouvement entre le village et l'établissement de bains, et distinguer, dans les Bains mêmes, une foule de personnes se pressant aux fenêtres ouvertes de la salle à manger et remplissant le balcon. Le Tödi a, depuis lors, été gravi plusieurs fois; mais tout ceux qui en ont fait l'ascension sont unanimes à confirmer les difficultés et les périls d'une telle entreprise.

En continuant à descendre à partir de l'embouchure du Limmernbach, et tout en nous retournant de temps en temps pour jeter un coup-d'œil sur les montagnes gigantesques dont les cimes nombreuses sont couronnées de légers nuages, nous atteignons le gracieux promontoire de l'Ueli, d'où un sentier de glacier nous conduit au Kistengrat, sentier que nous devons suivre jusqu'à la hauteur du défilé, quoique cela nous détourne un peu de notre chemin. Nous voici en peu de minutes à l'alpe de Baumgarten, qui nous ouvre une vue magnifique sur les montagnes environnantes et la vallée de la Linth; de Baumgarten nous passons à Muttalp, après une longue traversée d'alpes et d'éminences. Ici se trouve, encaissé dans un réservoir sauvage et profond, et à plus de 7500 pieds au-dessus du niveau de la mer, un petit lac, le Muttsee, qui peut avoir 8000 pieds de circonférence. Comme la plupart des lacs analogues, il n'est libre de glaces que durant quelques semaines d'été; il est d'ailleurs situé dans le voisinage de la région des neiges éternelles. Le torrent auquel il donne naissance ne reste visible que quelque temps et va se perdre tout à coup dans une étroite et indubitablement très profonde grotte. Les bergers des alpes prétendent qu'il doit en sortir de nouveau sous forme de source, à une grande profondeur au pied du rocher, et se mêler alors aux eaux tourbillonnantes de la Limmern. Du Muttsee le sentier se détourne dans la direction du petit glacier de Kisten, et pour atteindre Brigels dans les Grisons, il nous faut d'abord traverser le glacier lui-même, franchir une raide muraille d'éboulis couverte de neige au sommet du Kisten (8500 pieds au-dessus du niveau de la mer), puis, de là, opérer notre descente par l'alpe du Rubi. Les excursions au col de Kisten, comme celles qui ont le Sandgrat pour but, sont pleines de difficultés; mais la vue dont on jouit de ce premier point est véritablement grandiose, et quiconque a la tête et le pied solides, doit préférer cette ascension à d'autres, moins pénibles sans doute, mais aussi moins riches en beautés de perspective.

De la hauteur du Kisten que franchit une fois Suwarow à la tête de ses bandes, nous revenons à la flèche de l'Ueli et descendons à travers des rochers jusqu'au fameux Pont de Panten, un des endroits les plus grandioses de la Suisse. Partout se dressent ici des rochers démesurés: à droite l'Altenohren, à gauche les flancs sauvages de l'alpe de Baumgarten, en face, la pyramide nue, effrayante et presque perpendiculaire du Selbsanft ou Greplium. Dans le fond d'une gorge étroite écume et mugit le Sandbach au-dessus duquel s'allonge le pont, à une hauteur de 196 pieds. Les uns font venir le nom allemand de Pantenbrücke (pont de Panten) de pons pendens, pont suspendu; d'autres, en s'appuyant sur une légende, de gebannte Brücke (pont enchanté). Long de vingt pieds et large de quatre, garni des deux côtés de hauts garde-fous de trois pieds, il balançait son arche pendant des siècles au-dessus de l'abîme, jusqu'à ce qu'enfin, après s'être effondré en 1852, il fut remplacé par un pont de bois. Les ancêtres en considéraient l'existence comme si merveilleuse, qu'ils n'y voulaient point voir la main des hommes, et croyaient que, comme le pont du Diable dans le canton d'Uri, le pont de Panten était le résultat d'un miracle. Et en effet, c'était là pour les siècles qui nous ont précédés une construction d'une hardiesse passablement extraordinaire, et personne ne pouvait deviner pour quel motif on l'avait, à grands frais sans doute et à grande peine, élevée là, sur le passage d'un simple sentier d'alpe.

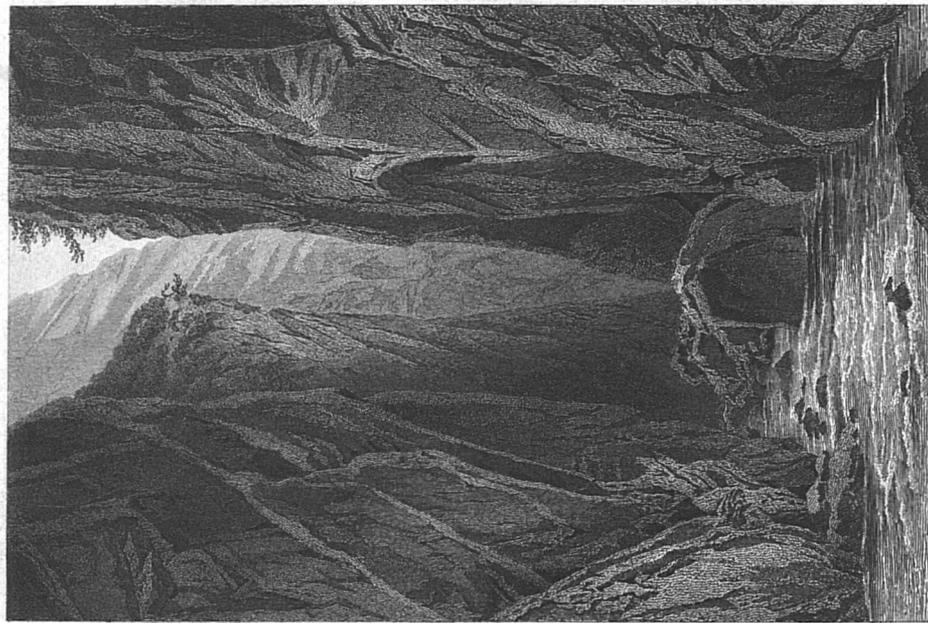
Du site imposant et romantique du pont de Panten, où se rendent souvent les baigneurs de Stachelberg, nous descendons, quoique encore bien haut au-dessus du fond de la vallée, presque en ligne perpendiculaire à travers des terrains d'éboulement, au-dessous des flancs de l'Altenohren, et franchissons peu de temps après la Linth coulant sur un lit pierreux après s'être échappée d'une étranglure de rochers. Nous ne tardons pas à apercevoir la superbe cataracte du Schreibach. Partie des alpes de l'Altenohren et du Kammerstock, elle lance dans la Linth par-dessus une muraille rocheuse de 230 pieds de haut, ses puissantes gerbes liquides réduites en fine poussière d'écume, et cela avec un tapage, un sifflement si perçant qu'on l'a baptisée de „ruisseau qui crie“ (Schreibach). Non loin de là jaillit dans un petit bois d'érable la source de St-Felis et Regula, source jadis objet d'une certaine vénération et considérée comme miraculeuse de vertu parce que, selon la légende populaire, les saints patrons de Zurich s'y étaient arrêtés et avaient bu de son eau. Il n'est pas rare de trouver en Suisse des sources que l'on pourrait ranger dans la même catégorie. Au-delà de la Linth, le Tätschbach, venu du territoire



J. Bahndt del.

IM KLOSTER HILDEBRUNNEN.

(Clarus)

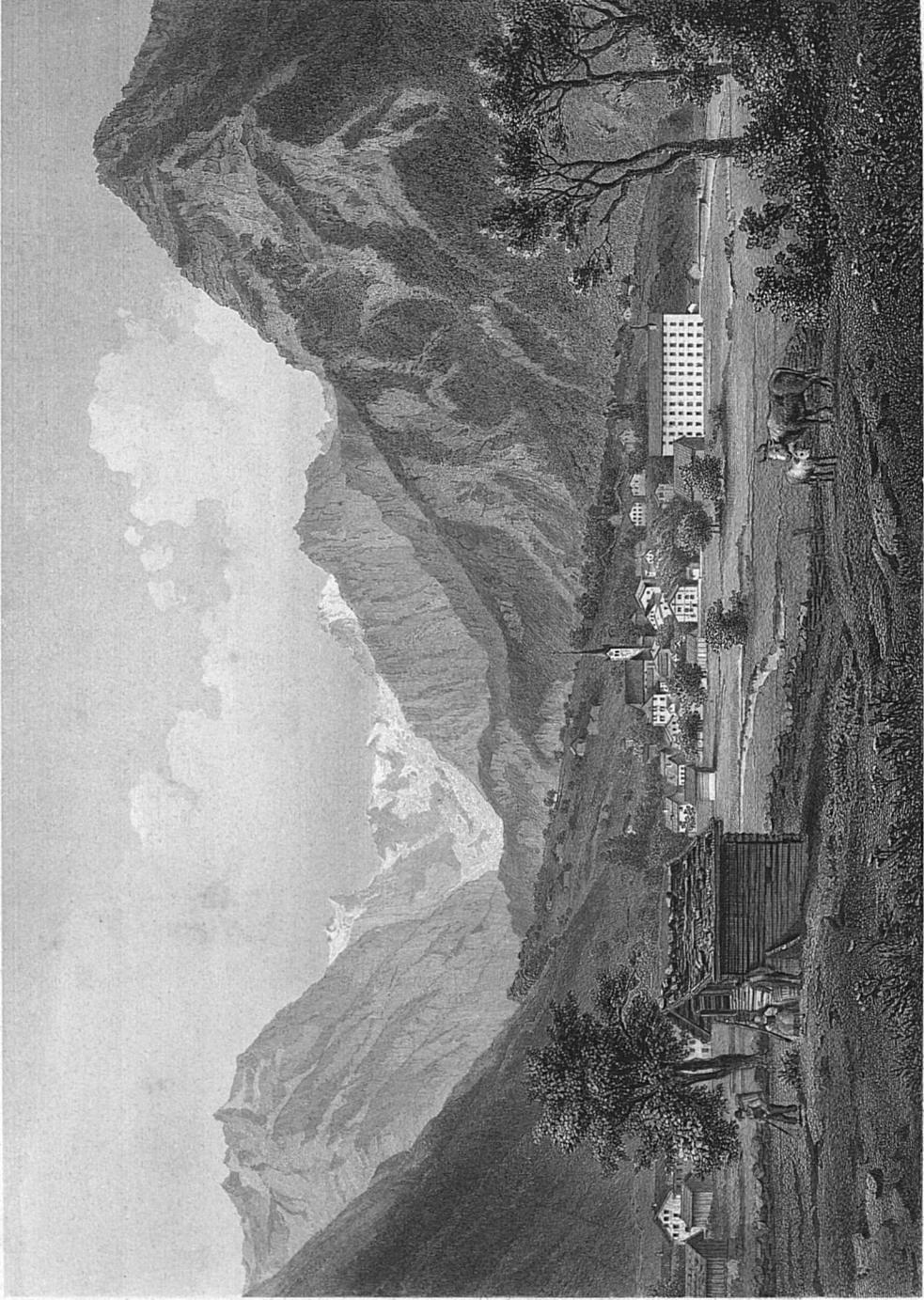


A. Fraca sculp.

IM KLOSTER HILDEBRUNNEN.

(Clarus)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.



L. Ehlbeck del.

C. Kerich sculp.

DAS LINTLETAL.

(Glarus)

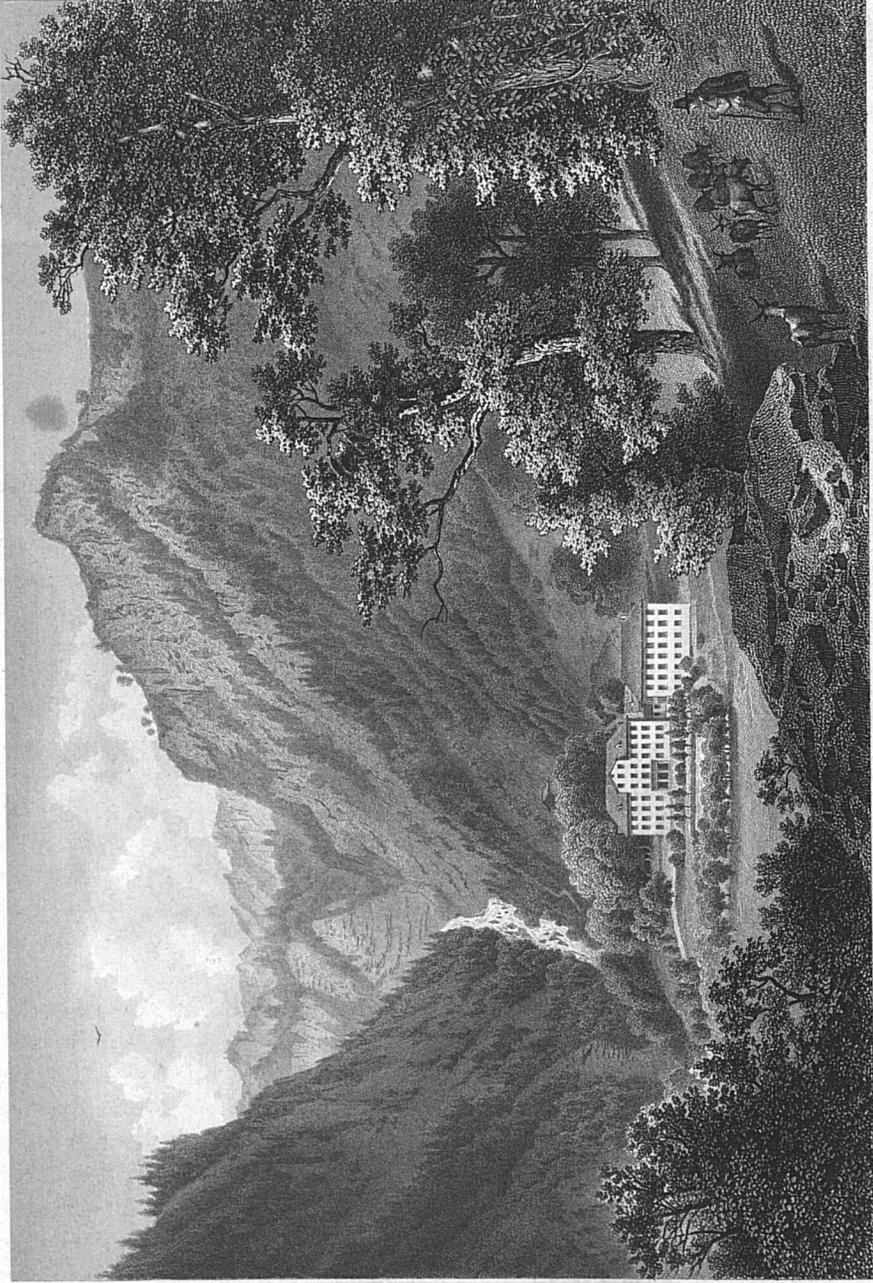
Druck & Verlag von G. Cramer in Bernstadt.

d'Uri, opère sa chute de 180 pieds de hauteur dans un réservoir pittoresquement ombragé, et des flancs rocheux du Gnüs coule l'abondante fontaine du Gütli, source merveilleusement claire et limpide et coulant dès son origine à plein filet. A en croire la tradition populaire, c'est là l'effluent souterrain du Muttsee, lac situé à de plus considérables hauteurs; Kümpli, de son côté, soutient dans sa Chronique, avec une simplicité naïve, que cette source, ainsi que d'autres semblables pourrait bien jaillir de lacs souterrains, cette dernière catégorie de lacs étant peut-être plus nombreuse à Glaris que celle des lacs visibles à l'œil nu.

Nous avons maintenant derrière nous les masses apes et solitaires des rochers; de magnifiques pâturages verts aboutissent devant nous à de belles campagnes et sur la rive droite de la Linth, nous apercevons le premier village de la vallée, le Linththal, gracieusement situé et habité par une population mi-partie catholique, mi-partie réformée. Il se divise en plusieurs quartiers. Du côté de la Matt, s'élève d'un sombre bois de sapins la vieille église catholique et, dans le village, la nouvelle église réformée sur une petite éminence, tandis qu'au-delà, sur la rive gauche de la Linth, se présente le hameau d'Ennetlinth qui, en 1794, vit ses plus belles prairies ravagées par un débordement de la Linth dans lequel il eut à déplorer également la destruction de plusieurs maisons. Non loin d'Ennetlinth, sur une belle éminence couverte de luxuriantes prairies, au pied du Braunwaldberg, nous apercevons les édifices du bain bien connu de Stachelberg. La source est depuis longtemps connue, et Scheuchzer parle déjà des puissantes vertus de la source du Seggen ou de Braunwald; mais on y recourait peu, à cause des difficultés de l'accès. Au commencement de ce siècle, après nombre de recherches et de descriptions, on essaya, au moyen de mines, d'augmenter le faible filet d'eau de la source; mais ces tentatives ayant été sans résultat, on ferma la grotte de la source et l'on se contenta d'amener par un aqueduc l'eau dans la vallée. On y construisit en 1830 les nouveaux établissements de bains, où des milliers de malades sont venus depuis lors chercher leur guérison. La source, qui donne un très faible filet d'eau, a huit degrés Réaumur de chaleur, l'aspect savonneux et une forte odeur d'acide hydrosulfurique; c'est aussi l'une des eaux les plus sulfureuses, et l'on doit, pour l'usage du bain, la mélanger avec de l'eau chauffée du Braunbach. Il est même quelquefois recommandé d'en boire; on l'expédie par cruchons et elle passe pour souveraine dans les cas de goutte, rhumatismes et maladies de la peau.

Stachelberg, grâce à sa magnifique situation, est un des premiers bains de la Suisse; non seulement on a du Kurhaus une vue superbe sur la vallée de la Linth et les montagnes environnantes, mais on est comme sollicité à faire des excursions sur les hauteurs voisines et dans les vallées des montagnes. Mettons-nous au balcon du Kurhaus, devant lequel jaillit un beau jet d'eau. Sous nos yeux se déroule en pente la vallée assez large de la Linth, avec ses bourgades, ses prairies, ses vergers et ses champs; vis-à-vis s'élèvent de hautes et raides montagnes, couvertes de sombres forêts, d'alpes, de beaux pâturages verts, et parsemées de petites habitations ou de modestes cabanes de laitiers attirant le regard; ici coulent de nombreux ruisseaux, là se précipitent de pittoresques cataractes; à l'arrière-plan se perdent dans les nuages l'Altenohren, le Selbtsanft et le Ruchi, trois montagnes énormes, entre lesquelles trouvent encore place les cimes éternellement neigeuses des Clarides, de l'imposant Tödi et du non moins majestueux Bifertenstock. Par une chaude journée d'été, vers la fin de juin par exemple, quand tous les torrents coulent encore avec abondance, qu'une fraîche verdure pare les bois et les prairies et que la neige des hautes montagnes se maintient à un niveau plus bas que dans les jours les plus avancés de la saison, parcourons le bassin de la Linth aux environs de Stachelberg, et nous aurons peut-être le spectacle le plus beau de la magnifique Suisse, à part peut-être le coucher de soleil qui, à la suite d'un pareil jour, enflamme les pics aiguillés des monts.

Parmi les sentiers de montagne qui partent de Stachelberg et de la vallée de la Linth, et après ceux du Sandgrat et de la Kistenhöhe, il en est deux qu'il faut spécialement mentionner: le chemin pour montures qui conduit à Klausenpass et à Altorf, et le chemin pour piétons qui conduit, par-dessus le Richetli, à Elm dans la vallée de la Sernft. Par le premier, on franchit l'Ennelinth dans la direction du Fätschbach, et, non loin de cascades, le long de la rive gauche du torrent, on s'élève assez perpendiculairement à travers de souriantes métairies et des forêts, jusqu'à ce que l'on atteigne, après environ deux heures de marche, l'alpe considérable d'Urnerboden, dont nous avons déjà parlé en traitant d'Uri. Ce sentier se recommande aussi, comme but de grande promenade, à ceux que les beautés de l'endroit ont déterminés à s'arrêter quelques semaines à Stachelberg. Le sentier de montagne qui aboutit à Elm est plus dur et plus pénible. Il suit, en s'élevant le long du contrefort septentrional du Kilchenberg, le lit souvent débordé du Durnagelbach aux eaux devenues proverbiales par leur impétuosité et leur dérèglement, — inconstant

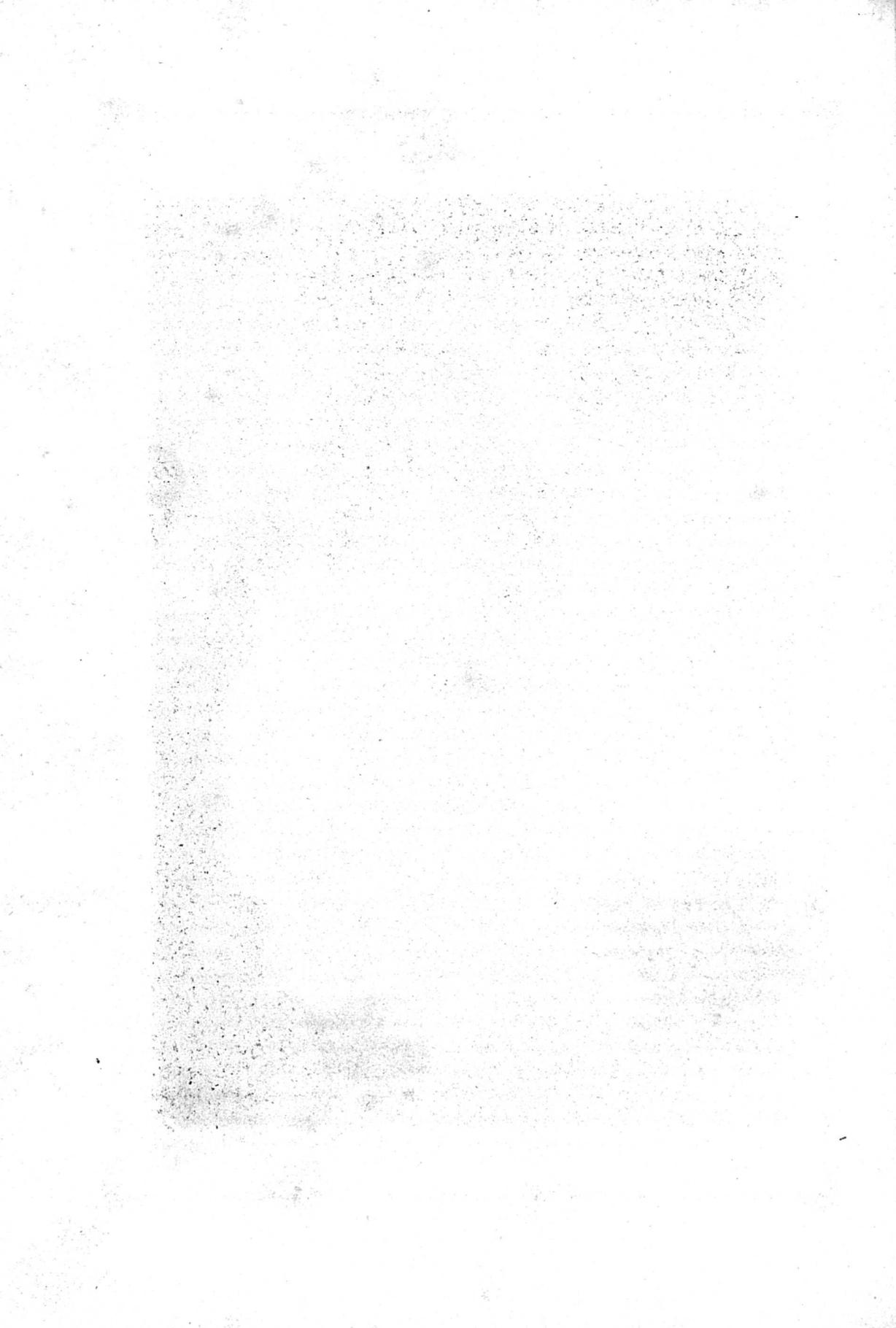


L. Holbrook del.

A. Foster. sculp.

BAD STAETELBERG.
(Clarus)

Druck & Verlag von G. C. Langé in Darmstadt.



comme le Durnagelbach, dit l'habitant de Glaris, — et arrive enfin à l'alpe de Durnach; de là le sentier franchit l'alpe de Richetli et atteint bientôt, entre le Hahnenstock et le Leiterberg, le Richetligrätli ou Turkeli, hauteurs ouvrant l'accès de la Frugmatt qui se trouve sur le flanc de la vallée de la Sernf et se prolonge vers le Käpfstock. Plus loin au-dessous, dans la direction d'Elm, gisent au pied de l'Eberstock la belle alpe d'Erbs et, plus bas encore, dans une zone marécageuse au bord du Steinibach, les sources sulfureuses de l'ancien bain de Vichlen, dont les humbles cabanes à bains ont aujourd'hui complètement disparu. Comme toutes les hauteurs voisines, le Richetli présente une magnifique vue sur monts et vallées; à l'est, de sauvages rochers s'élèvent du côté de l'alpe de Wichlen; à l'ouest s'allonge la vallée de Durnach dont à peine de rares troupeaux viennent troubler la solitude; le Hausstock et le Vorab se dressent majestueusement au sud, et la cime colossale du Glärnisch se détache au nord avec grandeur et fierté du fouillis de montagnes qui l'entourent.

A Linththal commence la bonne route carrossable qui, longeant la rive gauche de la Linth, descend jusqu'à Glaris. Les premiers villages — Reuti sur les bords du Durnagelbach dévastateur, localité bien connue par les malheureux crétiens qui s'y retrouvent plus nombreux qu'ailleurs, et Bettschwanden, dont l'église est une des plus vieilles du canton — n'offrent du reste rien de remarquable; les habitants en sont pauvres et voient leurs cultures continuellement menacées par la Linth. Puis viennent Dornhaus avec la jolie cascade de l'impétueux Diesbach sortant du lac de Milchspül, dans le Käpfstock; le hameau de Diesbach campé avec grâce à l'entrée de la vallée de Diesbach et faisant face au soleil; le charmant Hüzingen, de l'autre côté de la Linth qui coupe la route en cet endroit; la paroisse de Luchsingen avec sa nouvelle église et une source d'eau sulfureuse peu recherchée. Superbe est encore d'ici le coup-d'œil que l'on peut jeter derrière soi sur l'arrière-plan de la vallée et les montagnes géantes qui dominent la crête chatoyante du Sandfirn. A Leugelbach, localité industrielle entourée de superbes prairies, jaillit du roc le Leugelbach; il se précipite blanc d'écume et presque en poussière de cristal par-dessus les flancs du Leuggelberg, tombe dans un bois de sapins et vient ensuite, de compagnie avec d'autres ruisseaux sortis des pieds du mont, se jeter dans la Linth. De même que le Gütlibrunnen passe pour venir du Muttsee, de même le Leugelbach prend, dit-on, naissance au lac souterrain d'Oberblegi, situé dans le Bachistock dont la cime apparaît au loin avec grâce. Comment fut dé-

couverte cette origine? C'est ce que raconte la légende du téméraire chevrier qui, tentant Dieu, osa entreprendre de traverser le lac en question à la nage. Il fut englouti et sa tête fut rejetée par le Leugelbach.

De pareilles légendes se rattachant à des lacs ne sont point rares en Suisse; quiconque se risque à traverser le lac à la nage „que le bon Dieu le prenne en bien ou en mal“ est sûr d'y périr englouti. Un tourbillon l'emporte, ou Haggema (l'homme à la gaffe) le dieu suisse marin qui habite les lacs, l'entraîne au fond des eaux, où il devient la proie d'un poisson monstrueux mesurant la longueur d'un mât; ce poisson, d'après Scheuchzer, vit aussi dans le lac d'Oberblegi et doit peut-être son existence imaginaire à un souvenir à demi-inconscient du serpent de Midgard.

Au-delà de la Linth, vis-à-vis de Leugelbach, apparaissent les bourgs industriels de Haslen et de Zusingen; ce dernier endroit est connu pour avoir donné naissance à deux des plus vaillants hommes de la Suisse: le fameux bourgmestre Stüffi de Zurich et le non moins fameux Wala, qui dans la guerre de Souabe, accepta le combat contre vingt cavaliers, en désarçonna et en désarma trois, blessa les autres de sa lance et de son épée et sortit à son honneur de la rencontre; car le général ennemi, un certain baron de Brandis, lequel assistait au combat, admirant tant de bravoure, fit enfin cesser cette lutte inégale et le renvoya dans sa patrie avec les plus éclatants témoignages. De ce côté-ci du torrent est gracieusement situé le petit, mais industriel Nitfuhren, et une demi-heure plus en aval, au confluent du Sernftbach et de la Linth, se présente la paroisse aisée et considérable de Schwanden.

Schwanden, çà et là qualifié de bourg, compte environ 2000 habitants; sa commune paroissiale embrasse à peu près un nombre double d'âmes, et comme elle s'étend au loin dans les environs, forme la paroisse la plus vaste et la plus peuplée du pays. Le bourg même est situé sur la rive gauche de la Linth; un pont, à cet endroit, joint les deux rives; un second pont est jeté plus bas, dans un fort beau site, sur l'embouchure du Sernftbach. Les habitants appartiennent presque tous au culte réformé; un des apôtres les plus zélés de la réforme, le landamman Paul Schuler, était né à Schwanden; mais il ne réussit à sauver la liberté de croyance des dangers qui la menaçaient qu'après nombre de luttes et de tumultes auxquels les femmes mêmes prirent une part active. Longtemps les réformés ont tenu à Schwanden des assemblées annuelles. L'industrie et le commerce ont fini petit à petit par s'installer dans l'endroit; après s'être primitivement livrés au commerce des ardoises d'Elm, les habitants élevèrent

ensuite des filatures de coton, installèrent des métiers et fabriquèrent une étoffe à eux, moitié laine moitié coton, qui reçut le nom de Mätzen. Sur une éminence derrière Schwanden, s'élèvent tristement les derniers débris de l'ancien et important château de Bänsigen, qui appartenait aux seigneurs puissants et respectés de Schwanden. Un des derniers propriétaires fut Burkard de Schwanden, le plus fidèle partisan de l'empereur Adolphe de Nassau; chassé de son pays par l'empereur Albert, il entra dans l'ordre des chevaliers de St-Jean, prit part aux combats héroïques de Rhodes, devint grand-maître de son ordre et mourut comme tel en Suisse, entouré de la profonde considération de tous.

C'est à Schwanden que débouche dans la vallée de la Linth celle de la Sernft ou Kleinthal, la seconde grande vallée du canton. Ceinte de hautes montagnes pour la plupart aux pentes très raides, elle se détache du Hausstock sur une longueur de plus de cinq lieues et embrasse nombre de petites vallées étranglées dont les eaux viennent grossir la sauvage Sernft. Dans sa partie la plus haute, elle forme une belle zone verte couronnée de pittoresques montagnes; mais elle se rétrécit vers le bas et finit par devenir une bouche étroite à travers laquelle le torrent se précipite dans de tumultueuses contorsions. Plus rarement visitée que la vallée de la Linth, elle offre cependant d'admirables points d'excursions et tous les charmes des hautes vallées; ses passages, notamment vers la vallée du Rhin antérieur, méritent d'être visités par les touristes qui ne reculent pas devant les fatigues d'une marche à pied à travers de difficiles chemins.

Le jeune torrent de la Sernft se forme sur l'alpe d'Erbs et de Tramats des eaux descendues du Kärf, du Wichlen et du Hausstock et atteint bientôt l'endroit où a son embouchure le Jäzbach, jailli de la passe de Panix. Ici est situé, au pied d'une muraille de rochers, l'ancien bain, aujourd'hui abandonné, de Wichlen, d'où le sentier de montagne s'engage dans la direction du col de Richetli et de Stachelberg. Avant de pousser avant la descente, gravissons jusqu'au défilé par un chemin accessible aux montures. Nous franchissons le Jäzbach, foulons le sol âpre et caillouteux de l'alpe de Jäz, vis-à-vis de laquelle quelques jolies cascades tombent en bouillonnant de l'alpe de Ferbs et de là nous arrivons au Wallenboden. En suivant à contre-mont les flancs d'une élévation à sol d'éboulis, nous atteignons en peu de minutes le promontoire du Ringgenkopf (Quolm Glaruna), où l'étroit voisinage de certains rochers donne naissance à l'effrayant précipice du Jäz, appelé aussi Gurglen. Qui se plaît aux coups hardis peut ici se laisser glisser avec la rapidité du vent, à l'aide d'un

bâton ferré, le long d'un raide chemin de neige, à travers le précipice, rempli lui-même de neige, de la Martinskrinne (Crena Martin); mais un pareil trajet n'est pas toujours sans danger.

Du coin des sorciers nous arrivons à travers neiges au haut de la passe (Quolm da Pigniu). Nous voici à 7500 pieds au-dessus du niveau de la mer entre le Vorab (Piz Mar) à l'est et à l'ouest le beau et neigeux Hausstock, du sommet tabulaire duquel, après une difficile ascension, on jouit d'un point de vue fantastique. Par-delà le défilé, la route trottante parcourt, en s'abaissant, graduellement les amas de décombres du Risi, l'alpe de Mar et la Kreuzegg et, après avoir traversé la pierre coupée, ouverture très-anciennement et péniblement percée dans le roc avec le marteau et le ciseau, arrive à Pigniu (Panix) par le sombre bassin du ruisseau de Ranaska. Suwarow a suivi cette route du 5. au 10. octobre 1799, alors que, venant d'Italie par le Saint-Gothard, il s'était retiré du val de Schächen dans celui de la Muotta par le sommet du Kinzig, puis de là à Glaris par le Prangel, et n'avait même pu se maintenir dans cette localité par suite de la grande victoire remportée à Zurich par les Français, le 25 septembre de la même année. Il avait déjà subi de grandes pertes au Saint-Gothard, au Kinzig-Kulm et dans les engagements du val Muotta: de plus fortes encore l'atteignirent au ruisseau de Maralp dans lequel beaucoup de ses soldats trouvèrent la mort. Toutefois cette route écartée que prit l'habile général, sauva l'armée russe et, ne fût-ce qu'à cause de cet événement, elle jouera toujours un grand rôle dans l'histoire des guerres de cette époque.

Après cette excursion à la passe de Panix, nous retournons à Wichlenbad, et de là, passant le Sernftbach pour atteindre, en traversant de belles alpes souvent dévastées par les torrents, le petit Steinibach, nous laissons derrière nous les hameaux d'Obmoos et de Schwendi, et nous arrivons enfin à la paroisse réformée d'Elm dont les vieilles maisons de bois sont éparses sur la rive gauche du Sernft dans un site attrayant quoique peu exposé aux rayons du soleil. Elm est peu important: les habitants qui se livrent de préférence à l'élevage du bétail sont aisés comme leurs concitoyens de la vallée du Sernft et, de plus, beaux et forts. Les hommes principalement produisent une impression favorable quand on a observé les paysans des vallées inférieures. Plusieurs des habitants d'Elm prétendent être les descendants de Stauffacher de Steinen, dont le nom est devenu célèbre par son association traditionnelle avec l'histoire de Guillaume Tell et avec celle des guerres d'indépendance faites par les cantons primitifs suisses. La localité est ceinte à l'ouest, à l'est et au

sud par d'immenses sommets couverts de neiges éternelles parmi lesquels se font remarquer le Käpfstock, le Hausstock, le Vorab, l'Ofen, le Tschingelspitz (Piz da Glisch), la Scheibe et l'énorme Piz Sardona. Vues d'Elm, les belles pyramides du neigeux Hausstock et les parois et rochers à pic horriblement crevassés et effrayants du Vorab sont magnifiques.

Un sentier pénible et difficile, mais intéressant, conduit, en suivant le ruisseau de l'Unterthal, d'Elm sur l'alpe de Ramin, puis de là par le Ramingrat en passant au sud du Fostöckli sur l'alpe de Foo d'où l'on peut se rendre par l'alpe de Seez dans le val solitaire de Weisstannen et dans celui de Calfeuser; par un autre sentier tout aussi intéressant et difficile, on arrive au haut de la passe de Segnes ou de Flims et en six heures on est dans cette dernière localité qui appartient au canton des Grisons. Ce dernier sentier n'est que peu fréquenté et encore est-ce par des voyageurs complètement exempts de vertiges, car il est dangereux au plus haut point pendant les orages et les brouillards et il est déjà souvent arrivé, même au milieu de l'été, que des voyageurs isolés y ont perdu la vie. D'Elm partent encore deux chemins conduisant au pied de la passe, sur l'alpe de Tschingel, l'un plus long par le plateau moyen du Tschingel, l'autre plus court mais exposant à des vertiges, par les rochers effrayants du Tschingel et au-delà des affreux précipices au milieu desquels le naturaliste Scheuchzer lui-même, quoique habitué aux dangereux voyages, trembla un instant pour ses jours. Si l'on prend le premier, on a continuellement devant soi le „mur de St. Martin“ muraille rocheuse large et puissante percée d'un trou triangulaire qui laisse voir l'azur du ciel. Chaque année, le trois, le quatre et le cinq mars ainsi que le quatorze et le quinze septembre, les rayons du soleil traversent ce trou et viennent tomber tout d'abord sur le clocher de l'église d'Elm. Un trou semblable se trouve ainsi qu'on le sait dans l'Eiger (Oberland Bernois) et, chose assez remarquable, porte le même nom que celui-ci à travers lequel passent de temps en temps quelques téméraires voyageurs qui montent jusque là pour arriver sur l'alpe de Segnes. Ce trou, à ce que disent ces voyageurs, a plus de trente pieds de diamètre et cependant il n'apparaît souvent, quand on le considère d'Elm, que comme une petite flaque de neige. Personne n'a pu trouver jusqu'à présent d'où lui vient son nom; il est toutefois remarquable que ce nom de Martin soit associé à beaucoup de montagnes. Le chemin habituel, qui relie l'alpe à la passe située au nord de Tschingel, conduit en droite ligne par une pente presque verticale jusque sur des contreforts et des rochers hauts de plus de 8000 pieds et, de là, descend à travers la neige en laissant de côté le glacier

supérieur de Flims et en traversant une partie de l'inférieur vers le village de Flims, dans les Grisons.

La vallée qui, jusqu'à Elm, courait du sud-ouest au nord-est, change là de direction et s'abaisse vers le nord: au milieu d'elle coule la Sernft qui, au point où nous sommes arrivés, cause déjà avec ses affluents des dommages considérables. Tout en suivant la belle route, nous traversons Brumbach et, après avoir passé la rivière, nous nous dirigeons vers l'antique village de Matt sis au débouché du Krauchthal et au pied du Weissenberg aux prairies étendues. C'est une localité assez grosse, mais pauvre et sans importance, qui ne possède en fait d'édifices remarquables qu'une église, la plus ancienne du pays après celle de Glaris, et qui aurait soi-disant été fondée en 1261. A l'époque de la réforme, ses habitants furent parmi les Grisonnois, des premiers à adopter la nouvelle foi religieuse. Parmi eux se trouveraient encore, à ce qu'il paraît, des descendants de Stauffacher, dont les ancêtres seraient venus s'établir là de bonne heure après avoir quitté Steinen, dans le canton de Schwyz. Matt est fort exposé aux dévastations des torrents; ses habitants sont de beaucoup inférieurs à ceux d'Elm sous le rapport de la beauté et de la santé et il se trouve parmi eux, non seulement des scrofuleux, mais encore des crétins, vulgairement nommés Tölpel. Les principales occupations de la population sont l'élevé du bétail et le travail dans l'ardoisière du Plattenberg, montagne qui fait partie du Freiberg et est située à gauche de la Linth. La carrière était déjà exploitée, voire même sur une assez grande échelle, au commencement du dix-septième siècle, car les marchands d'ardoises de Glaris parcouraient tous les pays et envoyaient même aux Indes orientales et occidentales des dessus de table. Ce n'est que tout récemment que le Plattenberg est devenu la propriété d'une société par actions qui l'exploite régulièrement. Le chemin le plus agréable pour se rendre à la carrière est celui qui part d'Engi et traverse en montant les prés et les monceaux de débris minéraux de la rive droite de la Sernft. L'argile schisteuse est bleu-foncé: on en taille d'assez grandes plaques qui ont de deux pouces à un pied et demi d'épaisseur et sont employées, soit pour écrire, soit pour couvrir les tables ou les toits. Au point de vue scientifique, on peut remarquer là les belles empreintes de poissons antédiluviens de toute espèce qui se rencontrent dans l'ardoise, et dont on voit des échantillons plus ou moins beaux dans presque toutes les collections de pétrifications existant en Europe.

Au-dessus de Matt, sur le Weissenberg, se trouve une grotte dont les parois sont couvertes de stalactites: étroite à l'entrée, elle se divise en

deux branches dont une est murée. Elle porte le nom de Trou des païens et beaucoup de traditions s'y rapportent. On dit entre autres choses qu'un grand trésor appartenant aux gromes y est caché dans une immense caisse sur laquelle dort un petit chien noir, et que si quelqu'un s'introduit dans la grotte dans l'intention de voler ce trésor, le chien s'éveille et aboie; le téméraire alors cherche à s'échapper, mais il ne trouve plus l'entrée et périt misérablement. Un mouton blanc qu'on y avait introduit un jour resortit peu après tout rouge dans le voisinage de Schwendi, situé à trois quarts de lieue de là dans la vallée de la Linth.

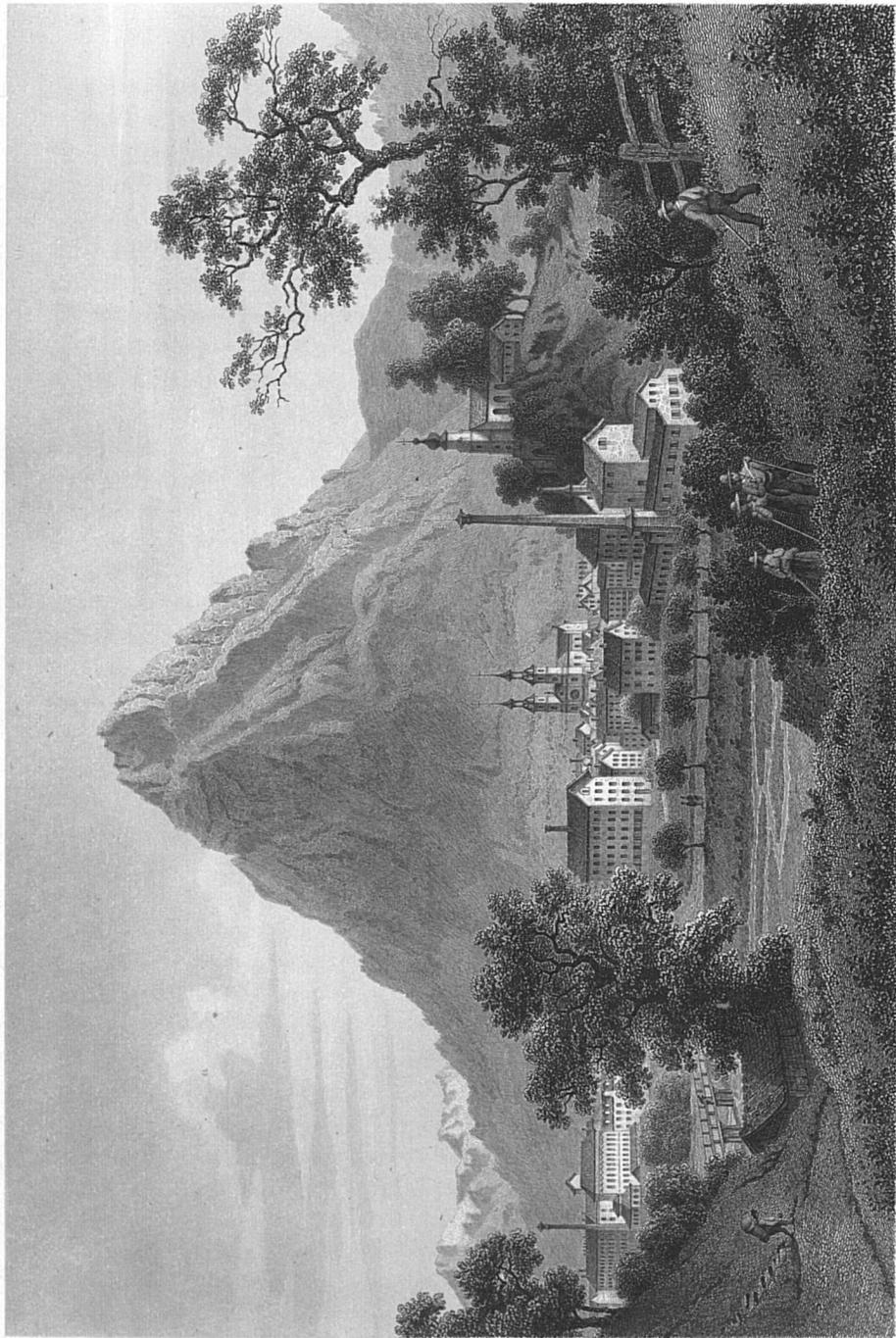
Un sentier qui traverse le Risetengrat conduit de Matt dans la Weisstannenthal, mais il est peu fréquenté et nous continuons à descendre la vallée en suivant la rive droite de la Sernft. Le premier village que nous rencontrons est Engi qui, après Matt, est la commune la plus pauvre du canton et a beaucoup à souffrir, non seulement des inondations, mais encore assez souvent des éboulements. Au-delà d'Engi la vallée se rétrécit; nous laissons derrière nous les belles chutes d'eau formées par le Hellbach et le Rublibasch, et nous descendons rapidement vers le hameau de Waag d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la vallée de la Linth. A partir de ce point, la vallée qui a pris la direction de l'ouest, devient une gorge étroite dans laquelle la rivière mugit et écume entre des massifs rocheux sur les blocs de pierre qu'elle a détachés et qu'elle entraîne avec elle, en les roulant çà et là lors des grandes eaux, jusque dans la Linth qui les porte tranquillement dans le lac de Wallensee.

De retour à Schwanden nous jetons encore un coup-d'œil sur la riante contrée et sur la vallée supérieure de la Linth dans la direction de Stachelberg, puis nous marchons vers le nord en suivant la rive gauche de la rivière. A nos yeux s'offre, placé sur un joli coteau, le riche village de Mitlödi, dont les habitants ont acquis l'aisance, souvent même la richesse, par l'activité industrielle qu'ils déploient dans leur pays et le commerce qu'ils font à l'étranger. A gauche s'élève le puissant Glärnisch et à droite le Fäassis, le Weisskamm et le Schilt; nous pouvons voir devant nous Glaris, le chef-lieu du canton, et sur la gauche le gros village d'Enneda, dont les jolies maisons et la belle église sont une preuve du bien-être que ses habitants ont su acquérir par l'industrie et le commerce. Nous approchons rapidement de la ville de Glaris dans les murs hospitaliers de laquelle nous trouvons facilement un abri répondant aux exigences des voyageurs les plus difficiles à satisfaire.

La légende de St. Félix, qui représente ce dernier comme ayant fait partie de la légion Thébaine décimée à Saint-Maurice, dans le Valais, par

l'empereur Maximin, et celle de sa sœur Regula, portent la fondation de Glaris à l'époque romaine: une autre légende, celle de Saint-Hilaire, montre que cette ville existait déjà, sans exagération, dès le septième siècle. En tout cas Glaris est très-vieille: de peu d'importance au moyen-âge, elle ne commença à en acquérir que lorsque le canton se rendit indépendant de Säckinggen et que sa grande et antique église devint le centre de réunion des populations. Quoiqu'industrielle et commerçante, la ville n'a guère plus de 4000 habitants dont douze sur cent sont catholiques; en général simplement bâtie, elle ne renfermait il y a quelques années que peu de belles maisons et l'on n'y trouvait de remarquable que la vieille et gothique église qui fut l'église-mère de la vallée de la Linth avec son beau tableau d'autel de Deschwanden et la vieille maison commune dont les remarquables peintures sur verre attirent le regard. Depuis lors elle s'est complètement renouvelée à la suite d'un incendie immense qui y éclata en mai 1861 et mit la plus grande partie de la ville en cendres. Ce ne fut que difficilement et avec l'aide des pompiers venus des autres localités, de Zurich même, qu'on put sauver quelques maisons.

Glaris est située sur la rive gauche de la Linth au pied du Schilt, qui montre à l'est ses pentes abruptes et crevassées, et de la puissante et orgueilleuse pyramide du Vorder-Glärnisch, au nord de laquelle s'ouvre le Klönthal et d'où descendent au printemps, avec le bruit du tonnerre, de nombreuses avalanches. Les environs sont beaux et pittoresques et plus d'un charmant district apparaît dans le haut et le bas de la vallée. Celui qui veut s'en assurer n'a qu'à monter sur le Burghügel. Là ont habité, dit-on, St. Félix et Regula: là était située l'antique résidence des baillis établis par le monastère de Säckinggen et là encore une chapelle, d'après quelques collecteurs de légendes fondée par le saint lui-même en l'honneur de l'archange Michel, cherche à perpétuer le souvenir des martyrs. Quand les Glaronois étaient tous catholiques, on montrait aux fidèles, sur un rocher voisin, des empreintes de doigts, des lettres, soi-disant, attribuées à Saint-Félix; il est rare maintenant qu'un touriste s'en occupe car ce n'est pas même une curiosité d'histoire naturelle. A cause de sa moins grande hauteur, le Burghügel n'offre pas un point de vue aussi étendu que le Rautispitz avec Nettstall à ses pieds, le Scheyen ou Schien situé à l'ouest de ce même Rautispitz, le Schilt, le Fronalpstock et plusieurs autres des sommets élevés qui ceignent la vallée de la Linth et dont l'horizon s'étend par-delà les montagnes du canton de Schwyz jusqu'à l'Oberland Bernois et jusqu'au lac de Zurich et même à celui de Constance.



L. Kohnbeck del.

G. L. A. R. U. S.

Druck. & Verlag von G. C. Lange in Darmstadt.

J. Urbach sculp.



L. Fieser sculp.

L. Klotzbeck del.

KLÖNNTHAL ELONSBIE UND GLÄRNISCH.
(Glarus)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.

Au-dessous de Glaris se termine le joli et pittoresque Klönthal, ravissante vallée alpestre dont quelques districts enchantent le voyageur, soit par leur sauvage beauté, soit par leurs doux attraits. Sa partie supérieure, d'où part un chemin qui conduit par le Prigel dans la vallée de la Muotta (Schwyz), consiste en estivages auxquels succèdent d'abord de belles prairies arrosées par un petit ruisseau, le Klönach, puis de petits bois de mélèzes: plus au-dessous apparaissent des bouquets d'érables, tandis que çà et là de jolies cascades font entendre leur murmure; enfin le fond de la vallée est rempli par le magnifique lac de Klön qui est certainement le plus joli des petits lacs de la Suisse. Long d'environ 12000 pieds et large de 4000, il est borné au sud par les pentes effrayantes, presque à pic, du Glärnisch, sur lesquelles de petites chutes d'eau apparaissent comme des rubans d'argent, au nord par des collines de décombres couvertes de broussailles et d'arbres et montant jusqu'aux alpes de Schein et de Wiggis. La route trottable suit sa rive gauche; de l'autre côté se trouve dans un endroit presque inaccessible le modeste monument que deux des admirateurs de Gessner, ce poète autrefois si en vogue, lui ont élevé à la place qu'il visitait souvent. La surface unie du lac, d'un bleu sombre, est d'une clarté peu commune et réfléchit d'une façon étonnante les rochers et les prairies qui le bordent: seulement, les petites vagues que soulève un vent léger, nous indiquent que c'est de l'eau et non un miroir que nous avons sous les yeux. La Löntsch sort du lac à son extrémité inférieure: coulant d'abord sur de riantes prairies, elle se divise ensuite, après s'être fait jour à travers une digue transversale, en plusieurs petits torrents fougueux qui roulent leurs eaux sur des blocs de pierre arrachés aux montagnes, et près du Klönstalden, l'un des contreforts que le Glärnisch envoie vers le nord, elle se jette mugissante et écumeuse dans une sombre crevasse que longe le sentier. Suwarow a traversé le tranquille Klönthal avec son armée, lorsqu'après les sanglants combats du val de la Muotta il passa le Prigel et se rendit à Glaris. A l'extrémité inférieure de la vallée, sur la pente d'un riant coteau, et au milieu de bouquets d'arbres et de débris de roches, est pittoresquement situé le petit village de Biederen près duquel la Löntsch, sortant en bonds énormes de l'étroit ravin où elle coulait, entre dans la vallée de la Linth pour se réunir bientôt à cette dernière rivière.

Après cette excursion dans la ravissante Klönthal, nous quittons Glaris et, descendant la route, nous passons la Löntsch et arrivons à la paroisse assez remarquable de Nettstall, située non loin du confluent de cette dernière rivière, sur une étroite bande de terrain entourée de prai-

ries et de champs ensemencés et au pied du Rautispitz, l'un des sommets du Weggis, qui menace souvent le village de ses avalanches de neige. En trois heures on peut en faire l'ascension (7000 pieds de hauteur), non sans peine, mais sans danger, et l'on jouit alors d'un des plus beaux coups-d'œil sur la vallée de la Linth et les montagnes de Glaris, particulièrement sur le splendide massif du Glärnisch avec son manteau de neiges et de glaces. La route suit toujours maintenant la rive gauche de la Linth. Au-delà, dans une riante contrée et au milieu de belles prairies, s'élève au pied du Fronalpstock le prospère et industriel village de Mollis dans le tranquille cimetière duquel reposent les restes des Glaronois tombés au combat de Nefels. C'est à Mollis, dans ce qu'on appelle le Steinacker, qu'est né Henri Loreti, poète, écrivain et pédagogue du temps de la Réforme, et connu sous le nom de Glareanus. Un canal de 19,000 pieds de long conduit les eaux de la Linth d'ici au lac de Wallensee au pied du Wallenberg. Presque vis-à-vis de Mollis, sur la route de Glaris à Wesen, se trouve le gros bourg bien bâti de Nefels, dont les habitants sont presque tous catholiques, et qui renferme plusieurs fabriques, une belle église et le monastère de Marienburg qui occupe sur une colline l'emplacement d'un manoir depuis longtemps en ruines, qu'habitait le grand bailli du cloître de Säkingen. Du Rautiberg descend, en formant plusieurs cascades, le Rautibach aux eaux blanches comme du lait mais souvent dangereuses pour les environs: il est formé par l'écoulement souterrain des eaux des lacs d'Obersee et d'Untersee sis sur l'alpe d'Oberschwendi, que traverse un sentier conduisant à la vallée de Weggi (Schwyz).

Nefels est particulièrement célèbre à cause du combat sanglant dans lequel une poignée de Glaronois enflammés par l'ardeur de la liberté battit un corps ennemi nombreux et bien exercé. Dès 1352, alors que deux cents hommes de Glaris avaient secouru Zurich, un combat avait eu lieu sur les champs de Rauti, près de Nefels, combat dans lequel le gouverneur autrichien Stadion, qui avait pénétré dans le pays, avait succombé en même temps que ses guerriers avaient été vaincus et le manoir de Nefels détruit. Mais le combat livré près de Nefels, le 9 avril 1388, fut d'une bien autre importance pour Glaris et son indépendance. Depuis un temps immémorial, une forte ligue de défense, nommée la Letzi, traversait la vallée près de Nefels dont elle gardait l'entrée: les Romains l'avaient sans doute établie pour défendre le bas pays contre les rudes et sauvages habitants de la vallée de la Linth. Le colonel de Büel, à la tête de 200 hommes, la défendait. Ayant appris, dans l'après-midi du 8 avril, l'approche des ennemis, il convoqua aussitôt autour de lui le ban et l'arrière-ban;

mais cette mesure n'augmenta que peu ses forces. Il faisait encore sombre et les plus hauts sommets étaient à peine éclairés que les ennemis remplis d'audace et sûrs de la victoire s'avancèrent contre le retranchement sous la conduite des comtes de Thorberg et de Klingenberg, des barons de Bonstetten et de Sax, tandis qu'un autre fort détachement parti de Beglingen cherchait à tourner les Glaronois près de Mollis. Après une courte lutte, Büel dut céder la Letzi: il se retira alors, emportant la vieille bannière cantonale, sur une colline voisine du Bautispitz où cherchèrent à se réunir les compagnies glaronoises accourues des hauteurs à son secours dans la matinée. Pendant ce temps les ennemis inondèrent la vallée, tuant et pillant. C'est alors que le colonel les attaqua; au même moment trente guerriers que Schwyz avait envoyés pour le secourir au premier appel, prirent part à l'attaque en poussant leur cri de guerre. Les Autrichiens, surpris et n'attendant plus aucune résistance du petit nombre de leurs adversaires, hésitèrent; bientôt une terreur panique s'empara d'eux; sans chefs et sans idées ils s'enfuirent dans le bas de la vallée vivement poursuivis par les Glaronois; les cavaliers tombèrent de leurs chevaux et se jetèrent dans la Linth, le fantassins se dispersèrent dans toutes les directions et finalement le pont établi à Wesen sur la Linth s'écroura sous le poids de la cavalerie qui fuyait. On ne sait exactement combien d'ennemis périrent: le chroniqueurs parlent de 2500 hommes et de cent vingt nobles et chevaliers parmi lesquels se trouvaient Walraf de Thierstein, les barons de Sax et de Bonstetten, sept seigneurs de Landenberg, la fleur de la noblesse de Schaffhouse et beaucoup de citoyens de Wesen, Winterthur, Frauenfeld et Rapperschwyl. Onze drapeaux et plus de 1800 cuirasses restèrent entre les mains des vainqueurs. La victoire était des plus complètes. Wesen fut aussitôt abandonné et le reste des ennemis découragés se retirèrent dans leur pays. L'année suivante les Glaronois prirent la résolution de célébrer chaque année par une grande fête le jour du combat qui avait décidé de leur liberté et de leur indépendance et, depuis cette époque, le deuxième jeudi d'avril, l'homme le plus distingué de chaque maison de la vallée de la Linth, se rend à Nefels pour visiter les onze points d'attaque indiqués par des pierres commémoratives et pour assister au service divin pendant lequel on lit à haute voix une description du combat, qu'on nomme la Nefelser-Fahrt-Brief, accompagnée des noms des citoyens de Glaris et de Schwyz qui y ont perdu la vie. — En 1799, au même endroit, les Russes qui cherchaient à arriver au lac de Wallensee, livrèrent un combat défavorable, à la suite duquel ils durent se diriger vers le sud.

Les localités qu'on rencontre sur la route après avoir quitté Wesen, sont Oberurnen, avec les ruines sises sur une haute colline du château d'Oberindeck, et Niederurnen, qu'ornent les pittoresques débris du Vorburg entourés d'un joli bois que domine une belle tour, vieille mais encore solide. On remarque à Oberurnen les immenses éboulements de rochers des années 1762 et 1764, éboulements qui provenaient du Sonnenberg, et qui furent heureusement détournés du village sur lequel ils se dirigeaient par un bois qu'ils détruisirent. A Niederurnen se trouve un petit établissement de bains peu fréquenté. La vallée est devenue plus large; mais le magnifique coup-d'oeil dont on y jouissait sur les montagnes a disparu, et le majestueux Glärnisch lui-même s'efface derrière les hauteurs qui s'avancent jusque près du vieux lit de la Linth.

De Niederurnen une route conduit au nord, à Wesen, dans le canton de Saint-Gall; une autre qui passe par Bilten et qui va vers l'ouest, aboutit à Lachen dans le canton de Schwyz. Bilten se divise en deux parties, Ober et Unter-Bilten, toutes deux situées au pied de la montagne bien boisée qui porte leur nom (Biltner-Berg), sur un terrain fertile malheureusement trop souvent dévasté par le torrentueux Müllibach. Bilten était autrefois une des localités les plus malsaines des environs de la Linth: depuis la canalisation de cette rivière les fièvres intermittentes opiniâtres qui y régnaient ont complètement disparu.

Avant de nous diriger vers les dernières localités du canton de Glaris, c'est-à-dire vers les villages riverains du lac de Wallenstadt, il nous faut parler de la grande oeuvre que nous venons de nommer, accomplie dans des vues toutes philanthropiques par les efforts réunis du canton et de la Confédération, en un mot de la canalisation de la Linth. Au commencement du siècle, cette rivière, descendant de Mollis, coulait vers le nord et après s'être réunie près du pont de briques (Ziegelbrücke) à la Maag sortie du lac de Wallenstadt, prenait la direction du nord-ouest. Jusque vers le milieu du dix-huitième siècle l'écoulement du lac fut assez régulier, mais dans la suite, notamment lors des grandes inondations de 1762 et de 1774 et dans les temps qui suivirent, la Linth déposa des bancs considérables de sable, de gravier et le limon à l'embouchure de la Maag en même temps que son propre lit s'élevait. Il résulta de ce fait que le niveau du lac, s'exhaussant également, les fertiles prairies qui le bordaient jusque vers Mollis furent couvertes par les eaux ou transformées en marais et que même, dans sa partie supérieure, dans les environs de Wallenstadt, des milliers d'arpents de bonnes terres à foin devinrent stériles. Presque tous les alentours de Wesen étaient inondés.

On pensa, il est vrai, aussitôt à remédier à cet état de choses, mais les intérêts opposés et la difficulté de se procurer les ressources nécessaires empêchèrent d'arriver à l'action. Pendant ce temps le mal augmentait. Les marais s'étendaient; Wallenstadt, Wesen et les villages voisins de la Linth s'appauvrirent de plus en plus; partout se montraient des maladies, notamment des fièvres malignes intermittentes qui compromettaient la santé publique. Les efforts du gouvernement Helvétique même n'ayant amené aucun remède, un seul homme, Conrad Escher, de Zurich, prit l'affaire à coeur et la mena à bonne fin après des peines et des travaux incessants. La diète fédérale accueillit en 1807 et 1809 les offres qu'il avait déjà faites antérieurement, et le chargea de la direction supérieure des travaux. Il s'agissait de conduire la Linth par un canal à créer (qui plus tard prit le nom de canal de Mollis) dans le lac de Wallenstadt, où elle pourrait déposer son galet sans inconvénient, puis de ramener à sa profondeur primitive et d'endiguer l'ancien lit de cette rivière et de la Maag. La même chose avait déjà été faite pour conduire la Lütschine dans le lac de Brienz, et la Kander dans le lac de Thun, mais ici les difficultés étaient beaucoup plus grandes. Cantons, communes, particuliers, tout contribua aux frais. On commença par creuser le canal de Mollis long de 19,000 pieds et on le borda de hautes digues de pierre. Après son ouverture, le niveau du lac s'étant élevé par suite de la moindre déperdition des eaux, ce qui avait été prévu et ne pouvait être empêché. Escher eut à souffrir beaucoup des attaques des ignorants; mais il ne se laissa pas détourner de son oeuvre qu'il continua avec ardeur. Enfin fut ouvert également le canal de la Linth, long de 62,000 pieds, qui relia presque en droite ligne, les lacs de Wallenstadt et de Zurich. Plus heureux que d'autres entrepreneurs d'œuvres aussi considérables, Escher vécut assez longtemps pour voir l'achèvement de la sienne, mais la mort l'enleva un an plus tard, en 1823. La Suisse reconnaissante honora sa mémoire et le grand Conseil du canton de Zurich joignit au nom de ses descendants celui de „von der Linth (de la Linth).“

L'ensemble des travaux a coûté 945,264 francs de Suisse. Des terrains marécageux d'une largeur considérable ont été rendus à la culture, de belles prairies et des champs cultivés existent maintenant là où l'on ne trouvait que des herbes corrompues, et l'on rencontre de frais visages pleins de santé dans les villages de la rive gauche de la basse Linth où ne se montraient auparavant que des créatures pâles et fiévreuses. Une partie du territoire regagné par l'établissement du canal de la Linth, l'ancien lit pierreux de la rivière, a été d'abord affecté à l'éta-

blissement d'une colonie de pauvres tirés des parties trop peuplées du canton de Glaris ; mais les individus qui la composaient, dont les ressources financières et les moyens d'existence s'étaient améliorés sensiblement par une direction bien entendue vers les travaux pratiques, ont dû plus tard être renvoyés, la colonie n'ayant pu prospérer, en dépit de tous les efforts faits dans ce but. Il s'est installé à sa place, en 1819, un établissement d'éducation pour les enfants abandonnés. Cet établissement a en vue non seulement de donner aux enfants l'instruction ordinaire des écoles, mais encore de les habituer aux travaux de champs, à l'agriculture, à la laiterie, à différents ouvrages manuels et de les diriger de manière à se créer des ressources dans cette sphère.

Le canal de la Linth est navigable et les bateaux y circulent, bien que le transit ait beaucoup souffert par suite de l'établissement du chemin de fer de Zurich à Coire par Rapperschwyl, Wesen et Wallenstadt qui a accaparé tout le transport des marchandises. Un embranchement qui se détache de cette ligne à Wesen, descend au sud et aboutit à Glaris qu'il met ainsi en relations étroites avec les cantons des Grisons et de Saint-Gall, le lac de Constance et tout le nord-ouest de la Suisse. La ligne principale du chemin de fer de Zurich à Coire passe près de Wesen, le canal de la Linth, puis cette rivière elle-même, et se maintenant d'abord sur le territoire de Glaris, suit la côte méridionale du lac de Wallenstadt en traversant au moyen de tunnels les nombreux obstacles que projettent les rochers. Il n'existait autrefois à cette place qu'un étroit sentier que fréquentaient seulement les habitants du pays et quelques touristes, quand par suite du mauvais temps, le bateau-poste ne relâchait pas sur quelque point de la côte et que les voyageurs n'étaient pas obligés de continuer à pied leur route jusqu'à Wallenstadt ou jusqu'à Wesen, ce qui arrivait assez souvent avant l'établissement du chemin de fer. A ce sentier succéda plus tard une route qui partait de Kerenzen. Du village que nous trouvons ensuite, Filzbach, un chemin qui suit la base du Wallenberg, et traverse le beau bois de Britter, monte à Beglingen et à Mollis. Le village de Filzbach est situé au pied du Kerenzer, partie sur une charmante terrasse entourée de prairies et de vergers, partie sur les terrains qu'arrose son ruisseau qui, en se précipitant vers le lac au milieu d'une sombre solitude et au sortir d'un ravin, forme une belle chute d'eau. Plus à l'est apparaît Obstalden, aussi nommé Kerenzen, joli endroit qui pourrait devenir à cause de son climat un lieu de guérison important. Dépendant autrefois de la paroisse de Schännis, dont il se sépara à l'époque de la réforme, il est l'une des plus anciennes communes du canton : sa

vieille et remarquable église, sombre comme une forteresse, s'élève à 2996 pieds au-dessus du niveau de la mer et à 700 pieds au-dessus de celui du lac. Le village s'étale en échelons, les derniers assez élevés, dans un joli site au pied du Kerenzer couvert de vignes et d'arbres fruitiers. Les deux meilleures vues s'obtiennent : la première de la cure, d'où l'on aperçoit le lac, les Kurfirsten voisins, l'Ammonberg boisé et la chute du ruisseau de Battlis, et la seconde du Reuteck, d'où l'on voit de plus le Kerenzer. Un joli sentier qui, suivant le Filzbach, passe auprès de deux petits lacs et traverse le Fronalpstock, fait communiquer Obstalden avec Glaris. Un autre, plus abrupte, conduit par le petit Voglingen au dernier village glaronois Mühlehorn, bâti sur une langue de terre qu'ont formée les alluvions du Meerenbach. Il communiquait autrefois avec Glaris par une route qu'avait fait établir à ses frais un paysan du canton, Fridolin Heer, et que des éboulements ont peu à peu rendue impraticable. Mühlehorn possède une jolie église et de belles maisons, ses habitants font le commerce de bois où se livrent à la fabrication des étoffes de coton. Le climat y est si doux qu'on voit le châtaignier croître et porter des fruits à côté du noyer. Un ravin, dans lequel mugit un ruisseau, s'étend, en montant, jusqu'au Mürtschenstock sur l'alpe duquel se trouve une ancienne mine de cuivre dont l'exploitation est actuellement reprise. Près de Mühlehorn s'est noyé dans le lac il y a peu longtemps, Henri Simon de Breslau, juriste et homme d'état remarquable et bien connu, qui habitait auparavant Zurich où il s'était réfugié après son bannissement d'Allemagne et la dissolution du Parlement allemand par lequel il avait été, en 1849, nommé régent de l'empire. Ses amis lui ont élevé un simple mais beau monument.

A peu de distance de Mühlehorn se trouve la frontière du canton de Saint-Gall, que nous avons déjà parcouru, et dont le cours d'eau, la Thur, nous conduit dans le canton voisin, celui de Thurgovie (Thurgau). En quittant le canton de Glaris, nous séparons pour l'avenir du territoire des hautes Alpes pour entrer dans celui du Jura, qui nous conduira dans la Suisse occidentale. Nous abandonnons en même temps les contrées sauvages, romantiques et grandioses, les vallées profondément découpées qu'arrosent des ruisseaux murmurants, les belles alpes, les rochers accidentés souvent effrayants, les hauts lacs et les glaciers, et pardessus tout, les cimes, les pics et les sommets couverts de neige aux formes diverses, qui se pressent les uns contre les autres dans la Suisse centrale et méridionale, en un mot toutes les contrées que le touriste a l'habitude de considérer comme la vraie Suisse, la terre des Alpes. Mais

à ces contrées en vont succéder d'autres laissant, il est vrai, des impressions moins violentes mais tout aussi profondes: ces contrées plates ou sillonnées de collines, qui font place çà et là à des montagnes de moyenne hauteur, ces contrées dans lesquelles depuis des milliers d'années se serrent chaque jour les habitations des hommes, en même temps que dans les villes qu'on y rencontre ont pris racine les sciences, les beaux-arts, l'industrie et le commerce, ces promoteurs et améliorateurs de la race humaine.

Le Canton de Thurgovie.

Le long du lac de Constance et de l'Untersee, s'étend un petit territoire tantôt plat, tantôt montueux, formant un triangle dont la pointe opposée à la base s'enfonce profondément au sud dans le canton de Zurich et touche à l'est à celui de Saint-Gall. Ce joli territoire est le canton de Thurgovie, couvert de champs, de vergers et çà et là de vignes, sillonné de routes, et ne le cédant en fertilité à aucun des autres cantons de la Suisse.

Le territoire qui le forme était dans l'antiquité habité par des Celtes helvétiques qui s'y étaient fixés après de longues pérégrinations. Lorsque les Romains vinrent en Suisse, ils prirent possession de la Thurgovie et y fondèrent partout des stations et des postes militaires dont les principaux étaient Ad Fines, Pfyn sur le Thur, poste-frontière de la Rhétie qui s'étendait jusque là, et Arbor felix, Arbon sur le lac de Constance; dans les environs se trouvaient en outre Gaunodurum, Stein sur le Rhin, Vitodurum, Winterthur et Constantia, Constance, qui n'acquit de l'importance que plus tard. Une route romaine importante, passant par Winterthur et Pfyn, reliait Zurich et Arbon puis, longeant la rive méridionale du lac, gagnait Bregenz pour se diriger de là au nord sur Augsbourg. Les mœurs, la manière de vivre, la langue des Romains dominaient alors; à la faveur d'une paix longue et assurée, la population s'augmenta et la civilisation s'étendit beaucoup. Mais vers la fin du deuxième siècle commencèrent les incursions des Suèves et des Alemanns, incursions qui se

répétèrent de plus en plus dans les siècles suivants jusqu'en l'an 454, qui vit les Romains perdre Arbon et toute la Thurgovie ainsi que toutes les possessions plus méridionales de ces derniers tomber aux mains des Alemans. La Suisse septentrionale qui avait déjà beaucoup souffert des invasions de ces barbares, fut alors complètement dévastée et les derniers restes de la civilisation romaine disparurent : les villes qui existaient furent abandonnées, et le pays se couvrit de forêts épaisses sur la lisière desquelles se trouvaient les demeures des habitants.

L'histoire des temps qui suivirent est obscure : nous savons seulement que les Alemans établis en Suisse tombèrent au sixième siècle sous la domination franque et que le christianisme commença à se répandre peu à peu. Ses progrès furent surtout favorisés par la translation de l'évêché de Windisch à Constance et par les efforts des apôtres Columban et Gallus et de leurs disciples. La Thurgovie, à laquelle la Thur avait donné son nom, et qui, bornée d'un côté par le Sentis, de l'autre par la Reuss, s'étendait jusqu'aux Alpes, fut administrée ensuite par des comtes particuliers dont le dernier, le comte Burkhard, fut assassiné en 912. Son neveu Burkhard, qui fut élevé à la dignité de duc de Souabe, lui succéda. Sous ses descendants la noblesse devint de plus en plus puissante : à sa tête marchaient les comtes de Winterthur, et plus tard ceux de Kyburg, de Wülflingen et de Toggenbourg. Par contre les malheureux hommes libres furent réduits à l'état de serfs, ce qui donna lieu à des luttes sanglantes dont le résultat fut favorable aux nobles. Ils élevèrent alors partout des manoirs : il n'y eut nulle situation un peu forte sur un coteau, dans un sol marécageux ou dans un ravin inaccessible où il n'élevèrent de forteresse, quelque petite et misérable qu'elle pût être. En 1264, le comté de Kyburg et avec lui tous les droits y attachés échurent par héritage au comte Rudolphe de Habsbourg, plus tard roi des Allemands et, par suite de cet événement, le sort des habitants de toute la contrée d'entre le Töss, la Thur et le lac de Constance, se trouva lié à celui de la maison de Habsbourg. C'est ainsi que ce pays combattit et versa son sang sous la bannière de cette maison dans tous les sanglants et désastreux combats que ses membres eurent à livrer par leur faute aux confédérés, notamment dans les terribles défaites de Morgarten, de Sempach et de Nefels. Les succès des Appenzellois à Vögelisegg et au Stoss influèrent aussi sur la Thurgovie, car les vainqueurs pénétrèrent et y détruisirent grand nombre de châteaux-forts. Toutefois cet événement n'affranchit pas le pays : après le rétablissement de la paix, les sujets furent encore obligés à plus de services et de corvées envers leurs seigneurs qu'auparavant ; mais le pouvoir

de ces derniers allait s'affaiblissant et beaucoup de races s'éteignaient ou passaient le Rhin pour se fixer plus au nord. Le concile de Constance eut pour la Thurgovie des suites beaucoup plus importantes et plus durables. Le duc Frédéric d'Autriche ayant favorisé la fuite du pape Jean XXIII. et par là irrité l'empereur Sigismund, ce dernier investit la ville libre de Constance du droit de juridiction civile et criminelle en Thurgovie que le duc proscrit avait possédé jusque là.

Trente ans après, pendant la première guerre de Zurich, les confédérés pénétrèrent pour la première fois dans la Thurgovie sur le territoire de laquelle ils combattirent en 1458 contre les forces de la ville de Constance. En 1460, ces mêmes confédérés s'emparèrent de Dissenhofen qui appartenait aux Autrichiens. Enfin, en 1499, pendant la guerre de Souabe, Constance s'étant trouvée de nouveau en guerre contre les confédérés, fut forcée de céder aux sept anciennes ville suisses, la juridiction civile et militaire dans la Thurgovie dont les habitants devinrent ainsi sujets de ceux dont ils avaient espéré être les confédérés, et à côté desquels ils avaient combattu joyeusement et courageusement dans cette espérance. A partir de cette époque les baillis des sept villes commandèrent dans l'ancien landgraviat, et quoique les nobles eussent conservé maint important privilège, le peuple devint complètement indépendant et capable d'améliorer peu à peu sa situation. La réforme se répandit dans la Thurgovie à partir de 1520 et elle aurait eut bientôt pris possession de tout le pays si les cantons primitifs unis à Lucerne, n'y eussent continuellement mis obstacle. Après le combat de Cappel, défavorable aux réformés, on força de célébrer à nouveau la messe dans beaucoup de localités et plus tard survinrent encore souvent des disputes religieuses suivies de condamnations criminelles et d'exécutions capitales.

Le bouleversement général causé dans les états par la révolution française et l'entrée des Français en Suisse, procura à la Thurgovie ainsi qu'aux autres pays soumis à la Confédération, la liberté si désirée. Le 2 février 1798, une grande assemblée populaire tenue à Weinfelden réclama cette liberté ainsi que la complète indépendance du pays et son entrée dans la Confédération. Les huit cantons primitifs — Berne avait pris part au gouvernement dans la guerre de Toggenbourg — ne purent opposer de résistance. La Thurgovie entra alors dans la République Helvétique une et indivisible, et devint par l'acte de médiation un des cantons de la Confédération. Il avait alors les mêmes limites qu'aujourd'hui. Bien que le pays n'eût pas eu avant cette époque à sa tête, comme les cantons primitifs, d'éléments aristocratiques, ces derniers surent, à la chute de

Napoléon, en 1814, attirer à eux l'influence et le pouvoir : la constitution fut modifiée conformément à leurs vues, et ce ne fut qu'en 1830 et 1831, grâce à une vive agitation en faveur de sa révision que fit naître principalement le prêtre et poète libéral Bornhauser, qu'elle se transforma et devint plus libérale et plus favorable aux intérêts populaires. Depuis cette époque le canton est resté dans cette voie qu'on lui avait tracée et a pris une part active, d'abord à la guerre du Sonderbund, puis à l'établissement de la nouvelle constitution fédérale.

D'après les derniers arpentages le canton de Thurgovie a une étendue de 18 milles carrés. Il est, comme nous l'avons déjà dit, borné au nord par le lac de Constance, l'Untersee et le Rhin, à l'ouest par le canton de Zurich, et est composé de trois parties : la terre du bord du lac au nord, la longue vallée de la Thur dans la direction de l'est à l'ouest et celle de la Murg vers le nord-est. Entre ces trois parties s'élèvent des coteaux ou des chaînes de hauteurs dont l'élévation est en général inférieure à mille pieds au-dessus du lac ; le sommet du Hörnli seul, qui se trouve sur la frontière des cantons de Zurich et de Saint-Gall, atteint 3070 pieds au-dessus de niveau de la mer. La plupart de ces hauteurs à pentes douces, sont arrondies et couvertes de bois ; on ne rencontre presque nulle part des rocs escarpés ou des ravins, car il n'apparaît à la surface du terrain, à l'exception de quelques dépôts isolés de calcaire gompholitique, que des couches presque horizontales de mollasse. Les vallées larges et ouvertes favorisent admirablement l'agriculture qui est presque partout pratiquée et habituellement assez lucrative. Les belles prairies et les beaux jardins sont nombreux et en beaucoup d'endroits fleurit la viticulture, qui était déjà en honneur au 8^e siècle, peut-être même au temps des Romains, et que des ordres émanés de la Confédération restreignaient au 17^e siècle comme désavantageuse pour l'agriculture. Quoique les vins fins soient rares, on trouve dans les bonnes expositions de bons crus qui, comme autrefois, sont exportés partiellement en Allemagne. La culture des fruits est plus importante que celle de la vigne ; nul canton suisse n'est en effet aussi riche en arbres fruitiers que celui de Thurgovie : ils couvrent non seulement les jardins et les prés, mais encore les champs cultivés au détriment des céréales. Presque chaque cultivateur a sa pépinière : les arbres isolés sont surveillés et soignés, et chacun cherche à se procurer les plus beaux plants et les meilleures greffes. Les fruits à pépins sont répandus partout et sont plus abondants que les fruits à noyaux : non seulement on les consomme et on les exporte frais et desséchés, mais encore on en fabrique la boisson universelle du pays, le moût, mélange de jus de poires et de pommes. Dans

les bonnes années la contrée produit jusqu'à un million de sacs de fruits : quelques arbres en produisent jusqu'à vingt ou trente quintaux par pied, et les prix sont quelquefois si bas que les qualités médiocres couvrent à peine la fatigue et les frais de la récolte. C'est certainement en majeure partie à son terrain favorablement composé, dont la marne argileuse fournit abondamment aux arbres la vigueur et la sève, que la Thurgovie doit l'extension sur son territoire de la culture des fruits.

Le principal cours d'eau du canton est la Thur qui, venant du Toggenbourg, entre dans le canton à Bischofszell, le traverse dans la direction de l'est à l'ouest, et entre près de Neunforn sur le territoire du canton de Zurich. Il reste même en Thurgovie une rivière torrentueuse qui, lors des mauvais temps et des pluies de longue durée, croit énormément en quelques heures, remplit son large lit de gravier, passe par dessus ses bords et détruit les digues les plus solides. Son premier affluent est la Sitter, dont la source est aussi dans Saint-Gall, et qui après un court trajet vient lui apporter ses eaux ; son dernier, la Murg, qui prend sa source dans le canton, près du Hörnli, et, dans ses cinq lieues de cours, met en mouvement comme ses affluents un grand nombre de moulins et de filatures. Le pays est de plus arrosé par un grand nombre de gros et de petits ruisseaux dont les eaux tantôt tranquilles et poissonneuses, tantôt torrentueuses, sont utilisées par des moulins ou des ateliers divers. Quant aux lacs du canton dont le nombre est restreint, un seul a de l'importance et cela beaucoup : c'est le lac de Constance ou mer de Souabe, cet énorme bassin long de plus de huit lieues qui peut comprendre plus de neuf milles carrés et demi ; c'est le plus grand et aussi le plus beau des lacs allemands. Nous en reparlerons plus tard d'une façon plus étendue.

Le climat de la Thurgovie est plus uniforme et plus doux que celui du milieu de la Suisse, quoique plus rude que celui des contrées inférieures du Rhin, en conséquence de la situation élevée de toute la contrée. Sur les bords du lac s'étend souvent en hiver pendant des semaines entières un brouillard qui, non seulement adoucit le froid, mais encore prolonge l'automne et avance le printemps. Rarement la neige tombe en abondance et alors elle fond rapidement ; par contre on ressent souvent d'une façon assez sensible les atteintes de la bise, ce vent froid et neigeux du nord-est. Les pentes méridionales jouissent en général, quand elles ne sont pas situées près du lac, d'une température plus douce que les septentrionales ; aussi la vigne y apparaît-elle habituellement. Les sécheresses sont rares : de temps en temps arrivent de forts orages ou d'abondantes ondées, les

uns et les autres beaucoup moins dangereux et destructeurs que ceux des hautes montagnes; tout au plus la grêle afflige-t-elle de temps en temps assez fort quelques districts si les nuages orageux se maintiennent fixément sur les sommets formant les lignes de partage des eaux.

La population de la Thurgovie est d'environ 90,000 âmes qui appartiennent, savoir: 68,000 au culte protestant et 22,000 au culte catholique. Les habitants, de race allemande, ne se distinguent que peu de leurs voisins de Saint-Gall et de Zurich ainsi que des Souabes qui occupent le nord du lac. Le Thurgovien est en général de moyenne grosseur et disposé à la maigreur, ce qui doit provenir de l'usage fréquent qu'il fait du cidre: les habitants des côtes du lac sont seuls en majeure partie un peu plus grands. Partout ils sont forts et persévérants, et les anciens écrivains racontent souvent des histoires à ce sujet. Les femmes sont généralement bien formées et, sans être belles, ont les traits assez fins. On représente le Thurgovien comme travailleur, vif, décidé, intelligent et habile dans le commerce, ami de l'ordre et de la propreté et porté à jouir de la vie; en outre il est sensé et se garde de la sensiblerie et de la bigoterie. Il est généreux quand il offre, mais ne desserre pas volontiers les cordons de sa bourse quand on lui demande. Il n'a ni pitié ni égards pour celui qui ne comprend pas ses intérêts propres; en affaires commerciales il part du principe que c'est à son acheteur de se garder, de céder aux prétentions exorbitantes qu'il se croit permis d'émettre. Il maintient toujours ses droits, même avec entêtement, a-t-il pris le parti de ne pas faire une chose, les meilleures raisons qu'on pourra lui opposer ne le feront pas changer de détermination. Arrive-t-il que le gouvernement et le grand-conseil votent une loi opposée aux convictions, voire même aux préjugés du peuple? Aussitôt les citoyens de se porter en foule auprès des autorités constitutionnelles qui peuvent s'y opposer et la loi d'être régulièrement rejetée à une grande majorité.

Malgré son économie le Thurgovien n'est pas riche, ce qui provient en partie de l'ancienne condition du pays: les parcelles de terre sont grevées depuis des siècles, et ce n'est que dans les derniers temps que la situation, sous ce rapport, paraît s'être améliorée. A l'agriculture et à la culture des fruits qui sont les occupations habituelles, il faut joindre, mais comme accessoire seulement, car les alpes manquent, l'élevé du bétail; en outre quelques branches d'industrie sont pratiquées. Ainsi la belle toile de Thurgovie était autrefois, sous le nom de toile de Constance, exportée et vendue en Allemagne, en France, en Espagne et en Portugal: actuellement la quantité fabriquée est de beaucoup inférieure à celle d'il

y a un siècle. En revanche, des filatures de coton, des teintureries et et des fabriques de toiles peintes se sont établies et paraissent prendre de l'extension. Il y a certainement beaucoup à espérer pour le progrès industriel du canton dans les chutes d'eau qu'il possède et dans sa situation favorable qu'a encore améliorée l'établissement du chemin de fer de Zurich à Romanshorn.

Il ne reste plus guère de traces des vieilles coutumes et usages autrefois tout-à-fait originaux. L'époque moderne a aussi établi ici l'uniformité la plus grande, et beaucoup des rapports sociaux qui avaient un caractère particulier ont été totalement modifiés par le changement de la constitution du pays depuis son affranchissement. Seul, le patois local qui est une branche du dialecte allemand, se conserve, bien qu'il se soit un peu corrompu et qu'il ne soit jamais écrit et rarement imprimé. Actuellement même celui de la haute Thurgovie est distinct de celui de la basse: en outre les habitants de presque chaque village emploient des tournures et ont une prononciation qui leur sont particulières et qui les font reconnaître facilement parmi leurs voisins. La nourriture est communément forte et solide: on mangeait autrefois beaucoup de cette bouillie d'avoine particulière qu'on trouvait anciennement dans toute l'Allemagne. On voit en outre figurer sur les tables, pour les quatre repas du jour, les boulettes de viande, (Klösse) la viande desséchée, les fruits secs et les pommes de terre. La boisson habituelle est le moût de vin; tout domestique habile faisant travail ordinaire a droit au moins à deux mesures ou quatre bouteilles de cette boisson par jour. L'ancien costume a presque entièrement disparu: dès le dix-huitième siècle les nouvelles modes ont fait invasion. On voyait encore alors généralement les Thurgoviens revêtus d'étroites culottes de cuir ou de velours, longues ou courtes, et portant les bas blancs, les souliers à boucles, l'imposante camisole et le tricorne de feutre (Nebelspalter). Le costume des femmes et des filles était encore plus caractéristique. Il consistait, comme le dit Pupikofer, en un casaquin semblable à une cuirasse et tenu ferme au moyen de baleines et d'éclisses de bois et en un pourpoint également doublé qui couvrait la poitrine et que serraient fortement des agrafes et de petites chaînes de métal; une guimpe carrée, aux couleurs variées, protégeait le cou, et deux épais rouleaux placés sur les hanches près du casaquin, soutenaient la large jupe de laine. Sur la tête des jeunes filles flottait une cape de soie noire ornée sur les côtés de deux pointes empesées s'élevant comme des ailes, et trois petites pièces de dentelle, de forme arrondie, tombaient modestement sur le front ou reposaient coquettement rejetées sur le som-

met de la tête; en outre le chignon formé par les nattes entourées dans les grandes occasions de rubans de soie et ornées de paillettes, s'élevait sur le derrière du crâne et était consolidé par des épingles à grosse tête. La coiffe des femmes couvrait les tresses, s'ajustait comme une boule arrondie sur l'occiput et protégeait le visage au moyen d'une pointe s'élevant sur le front et s'étendant d'une oreille à l'autre. Sur le front courait de plus un ruban de soie étroit nommé fraise qui, placé à la naissance des cheveux, empêchait les boucles de le couvrir. De hauts talons garnissaient les souliers à boucles et les pantouffles, dépourvues de cuir à l'arrière, laissaient paraître le cuir blanc de l'empaigne. Les jeunes filles portaient des souliers de couleur rouge ou autre. De toutes ces magnificences il ne reste plus rien: cà et là les protestantes portent encore une petite calotte de coton (Tellermütze) en forme d'assiette, sans pointe, cachant les nattes; les catholiques une cape à boucles ou cape souabe qui, fixée sur les nattes d'une façon provoquante, est bordée de dentelles en forme de queue de paon et se prolonge souvent d'un demi-pied au-dessus de la tête.

La Thurgovie renferme environ treize cents localités habitées, la plupart de peu d'importance. Elle ne compte pas de grande ville et le chef-lieu Frauenfeld n'a que quatre mille habitants. Outre quatre petites villes, deux bourgs et cinq villages à marché et quantité de moyennes paroisses, on rencontre dans le canton plusieurs cloîtres supprimés et nombre de beaux châteaux bien situés, en partie assez anciens. Les villages sont propres et rians: les localités les mieux bâties sont Frauenfeld et Bischofszell par suite d'incendies qui ont détruit la majeure partie des habitations. On ne trouve plus dans l'intérieur du pays que quelques-unes de ces maisons de bois datant quelquefois du quinzième ou du seizième siècle: elles n'ont qu'un seul étage et leurs quatre murs sont faits ou d'épais madriers emboîtés dans des piliers massifs ou intercalés, ou de clayonnage rempli et recouvert de terre glaise et blanchi à la chaux. Le pignon convergent à angles tout-à-fait obtus est couvert de bardeaux retenus par des perches chargées de lourdes pierres. La distribution intérieure est défectueuse: il n'y a pas de cheminée et les chambres petites et sombres offrent à peine l'espace nécessaire à une famille. Plus belles et plus confortables sont les nouvelles maisons qui, construites en charpente, à deux étages, et couvertes de tuiles, ne renferment en général qu'une famille; leur rez-de-chaussée élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol renferme les chambres communes, l'étage supérieur les chambres à

coucher et les vides qui se trouvent sous les combles servent de greniers pour les provisions. Dans ces dix dernières années on a pu voir de plus s'élever çà et là dans les localités voisines du lac, dans les villes et près des fabriques, de beaux et massifs édifices semblables à des villas.

Nous commençons notre voyage dans le canton de Thurgovie sur les bords du grand bassin qui le sépare ainsi que le canton de Saint-Gall de l'Allemagne. Cette puissante masse d'eau que les Allemands nomment Bodensee et les étrangers lac de Constance, et qui s'étend au nord de la Suisse, se divise en trois parties. Celle de l'est, le lac de Constance proprement dit, n'a pas, du sud-est au nord-ouest, de Bregenz à Constance, moins de onze lieues suisses de longueur et est en certaines places large de trois lieues à trois lieues et demie. A elle se rattachent les deux bras qui s'en éloignent à Constance et à Mörsburg, celui-ci long d'environ trois lieues, nommé Ueberlinger See, et celui-là de plus de quatre, nommé Unter ou Zeller See et d'où sort le Rhin. Le lac de Constance s'est appelé autrefois d'après la ville de Bregenz (Brigantia), Brigantinus Lacus: puis on le trouve désigné par Pline sous les noms d'Acronius et de Venetus, sans doute parce qu'on le regardait comme divisé en deux parties. Il paraît avoir tiré son nom de Bodensee de celui du château Bodmann qui appartenait aux Carlovingiens et était la résidence habituelle du vicaire royal: on lui a aussi donné, sans doute en égard à sa grandeur, (il couvre environ neuf milles carrés et demi) le nom de mer de Souabe, et il mérite d'autant plus cette désignation qu'on y trouve en certaines saisons quelque chose d'analogue au flux et au reflux et que ses orages font quelquefois penser des navigateurs, même expérimentés, à leur premier voyage en mer.

Elevé de 1225 pieds au-dessus du niveau de la mer, le lac dont nous occupons a, en quelques endroits, de 900 à 950 pieds, dans d'autres de six à sept cents, çà et là même 200 pieds seulement de profondeur. L'Untersee est beaucoup moins profond: quand les eaux sont fort basses on peut presque aller à pied sec de l'île de Reichenau à Wolmatingen sur la presqu'île de Constance. Aussi ce dernier lac gèle-t-il fréquemment; par contre le premier, depuis plus de quatre cents ans, n'a été vu que cinq fois, la dernière en 1830, couvert d'une couche épaisse

de glace, et ce n'est qu'au quinzième siècle, en 1582 et 1596, que le même homme a pu voir deux fois ce phénomène. Le lac de Constance est extraordinairement poissonneux et fréquenté par de nombreuses espèces d'oiseaux aquatiques que la navigation à vapeur, qui s'étend chaque jour, paraît toutefois chasser d'année en année. Les eaux s'y élèvent de six à sept pieds quand la fonte des neiges commence et que de nombreux affluents lui amènent de grosses masses d'eau; le plus important de ces derniers, celui qui l'alimente en grande partie, est le Rhin, qui ne le quitte qu'à la pointe la plus extrême de l'Untersee, à Stein, pour se diriger vers la mer du nord.

De grands souvenirs historiques se rattachent au lac de Constance, à ses évêchés, à ses villes, à ses villages, à ses châteaux et à ses monastères. Aussi loin que l'on peut remonter, habitaient sur ses bords, dans des abris élevés sur pilotis, les plus anciens occupants du pays, des hommes placés sur le premier échelon de la civilisation et qui, outre la chasse et l'élevé du bétail, connaissaient l'agriculture et savaient élever d'assez grands ouvrages en réunissant leurs forces. Plus tard ces mêmes hommes ou d'autres peuplades d'envahisseurs se fixèrent isolément ou par groupes sur les rives du lac. Puis apparurent les Romains, ces conquérants du monde, qui fondèrent de florissantes cités: Arbon, Bregenz et Constance et les mirent en communication par de belles routes. Le pays prospéra, la population et le commerce augmentèrent: on eût pu croire que la civilisation avait pris pied pour toujours sur ce coin de terre. Mais il n'en fut pas ainsi. Les nations germaniques, guerrières et païennes, accoururent du nord et de l'est et repoussèrent peu à peu les Romains. Après avoir pris possession de la rive septentrionale du lac, elles dévastèrent pendant longtemps, par des invasions répétées, la rive opposée jusqu'au moment où elles l'occupèrent comme la première. Les villes et les villages disparurent alors ou tombèrent en ruines, les routes abandonnées s'effacèrent, et des forêts épaisses s'étendirent là où étaient les habitations, les prairies, les champs cultivés et les vignobles. Le lac lui-même se transforma çà et là en marais. Lorsque les Alemans eurent passé sous la domination franque et que des gouverneurs de cette nation eurent leur résidence près du lac, les apôtres du christianisme venus d'Irlande et d'Ecosse apparurent dans le pays et ne trouvèrent sur les bords de la Thur et du Steinach que des forêts désertes sans limites où abondaient les bêtes fauves, telles que les ours, les loups, les aurochs, etc. et même, d'après leur dire, des fantômes malfaisants. L'évêché de Constance existait déjà; l'ermitage de Saint-Gallus, près du Steinach, devint plus tard

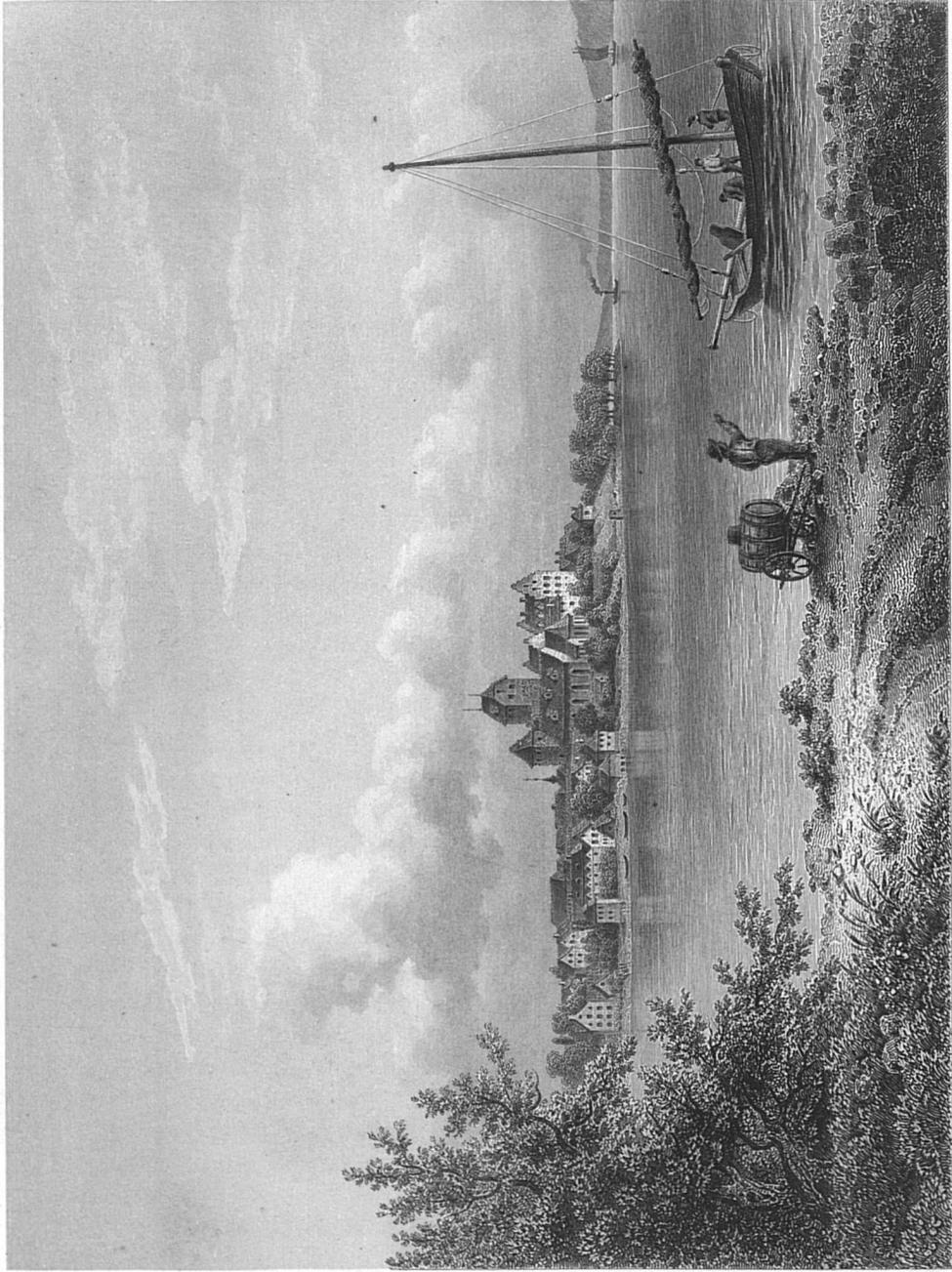
l'abbaye de Saint-Gall; les fermes des Allemands se transformèrent en villages; la population et la civilisation prirent à nouveau leur essor et de nouvelles villes se fondèrent, partie d'entre elles sur l'emplacement des vieilles cités romaines. Le rôle que joua le pays dans les temps qui suivirent est loin d'être sans importance: rois et empereurs, Carolingiens et Hohenstaufen habitèrent souvent et longtemps les bords du lac, et les Habsbourg qui administraient la Thurgovie en leur qualité de landgraves, contribuèrent également à le rendre important au point de vue historique; mais si nous voulions relater les grands et remarquables événements ainsi que toutes les actions faites par les hommes de la contrée et par les étrangers dont les rives du lac et les localités qui s'y trouvent ont été les témoins dans le cours des siècles, ne fut-ce que depuis l'établissement à Constance de l'évêché de Windisch jusqu'au concile de Constance, jusqu'à Jean Huss et au martyr Jérôme de Prague, les feuilles se rempliraient et des volumes suffiraient à peine à la tâche.

Les rives du lac sont généralement plates et ne s'élèvent que pour former de petites collines: ce n'est que dans l'angle sud-est, près de Rorschach, que se montrent de hautes montagnes et près de Bregenz des contreforts rocheux. C'est de la rive allemande qu'on a les plus beaux points de vue: par-delà le lac le regard peut s'étendre sur les montagnes géantes du Voralberg et les sombres cimes du groupe de l'Alpstein que domine le sommet neigeux du Sentis. Vues de la rive suisse, les côtes allemandes sont, par contre, uniformes et n'offrent d'attrait qu'à cause des jolies petites villes qui les bordent. Un voyage sur le bateau qui s'y dirige rapidement offre beaucoup d'agrément quand, par un beau jour d'été, il fend la belle surface bleue, et qu'il s'éloigne du bord offrant un panorama aux formes les plus changeantes. Le voyage sur l'Untersee, de Constance à Stein, est particulièrement beau, souvent ravissant. Il n'est pas rare de voir apparaître sur les eaux elles-mêmes, ou derrière elles sur les hauteurs et les collines boisées, les plus beaux jeux de couleurs; et si des nuages sombres et orageux s'élèvent, si le Föhn souffle et que la masse des eaux se gonfle tellement que les vagues écumeuses fouettent le rivage, il y a alors peu de spectacles aussi beaux que celui du lac qui dans sa fureur menace d'engloutir les îles et les presqu'îles et de faire disparaître les habitations.

La température du lac est généralement douce et il faut quelques années pour éprouver un froid un peu vif. Si, tous les siècles une fois, la glace le couvre, elle est de peu de durée et il faut être assez témé-

raire pour entreprendre de passer d'un bord à l'autre. Souvent la vaste surface est couverte de brouillards impénétrables qui nécessitent l'emploi du compas à bord des bateaux. Les vents qui la rident ou l'agitent sont réguliers et en général peu violents: seul le Föhn, ce sauvage enfant du désert, ne dément pas plus ici qu'ailleurs sa nature enflammée et sans frein, mais il borne surtout ses effets à la partie orientale du bassin, à Lindau, Bregenz et Rorschach. De temps en temps on peut voir les eaux agitées par un mouvement d'élévation particulier qui n'est point causé par le vent et paraît être produit par un ébranlement des eaux profondes analogue à un tremblement de terre; une tradition curieuse veut que ce mouvement soit occasionné par les ouragans sévissant sur les grandes mer du nord qui communiqueraient souterrainement avec le lac et lui transmettraient leur agitation.

Le long de la frontière septentrionale du canton, non loin du lac de Constance, se déroule une route qui de Rorschach, dans le canton de Saint-Gall, se dirige vers Constance et Schaffhouse pour se prolonger jusqu'à Bâle, et est en grande partie la voie romaine par laquelle Augusta Baurica (Augst, près de Bâle) était mise en communication avec Brigantia (Bregenz) et que rejoignait celle qui venait du sud par Winterthur et Pfyn. En prenant cette route, la première localité thurgovienne que nous rencontrons est l'ancienne ville romaine d'Arbon. Bien qu'elle ne soit nommée pour la première fois que dans des documents du troisième et du quatrième siècle, sa fondation remonte certainement à une date plus ancienne, car c'était un centre de communication important que les voyageurs venant de la Suisse occidentale traversaient pour se rendre, non seulement à Bregenz, mais aussi à Coire. Son ancien nom, Arbor felix, arbre de bonheur, n'a pas encore d'explication: quelques écrivains croient cependant qu'il vient de ce qu'on rencontrait dans le voisinage grand nombre de chênes, hêtres, houx et autres, que les Romains considéraient comme des arbres d'heureux augure. On paraît avoir eu la même idée au moyen-âge ainsi que l'indiquent les anciennes armes d'Arbon dont l'écu porte un arbre très-touffu sur les branches protectrices duquel se voit un nid avec de jeunes oiseaux. Quoique les Celtes helvétiques occupassent la ville, tous les environs étaient sous la domination romaine et avaient

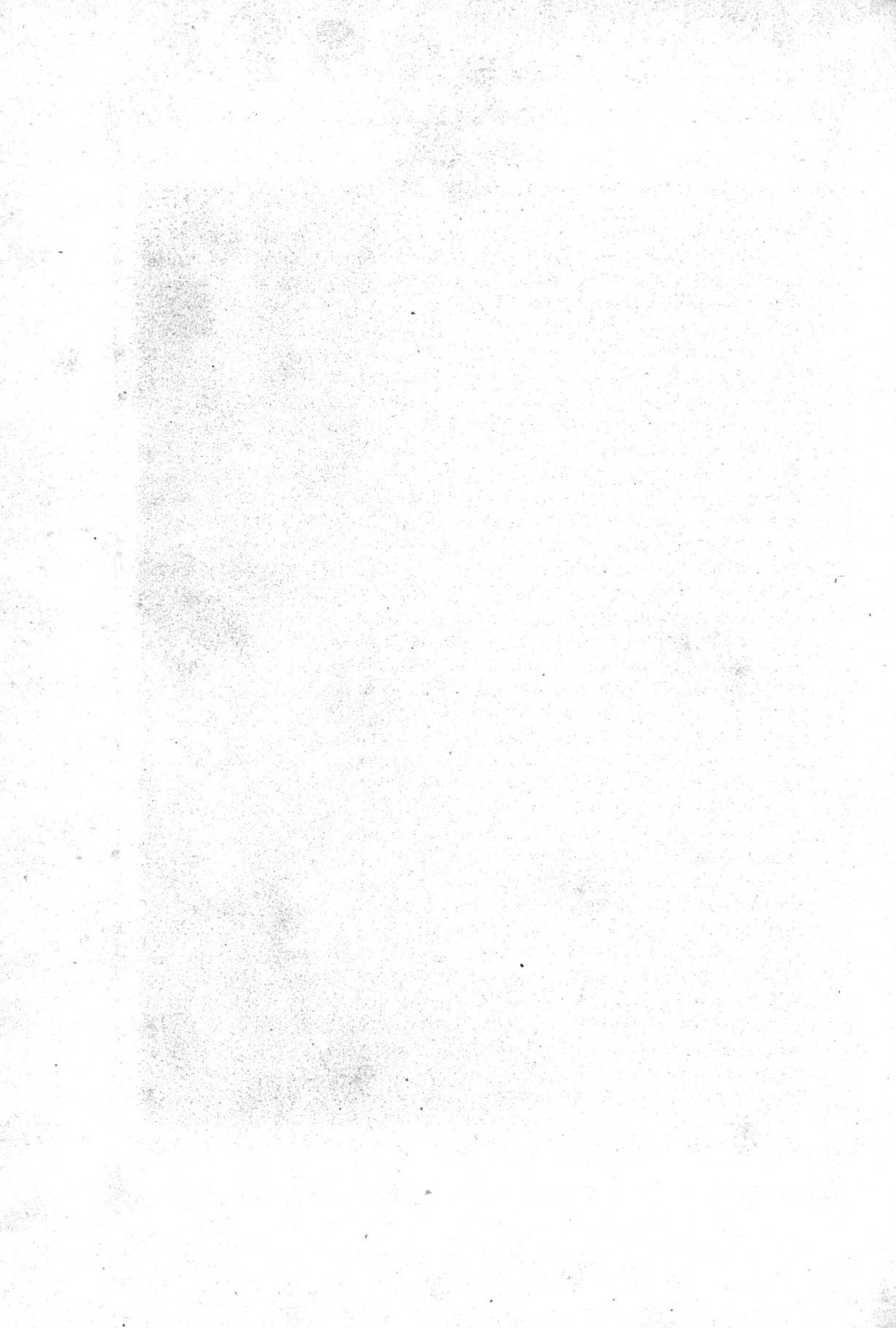


J. F. Bach sculp.

L. Rohrbach del.

A. B. B. O. N.
(Thurgau)

Druck & Verlag von C. C. Lange in Darmstadt.



été assignés à la province de Rhétie qui formait leur limite au nord-est. La ville elle-même était alors fortement occupée comme étant une station militaire importante et possédait une garnison fixe formée d'une cohorte de la troisième légion italique. Dans les dix premières années du cinquième siècle, quand les Germains occupèrent le nord de la Suisse, Arbon, qui portait alors le nom d'Arbona, paraît avoir déchu beaucoup, mais ne perdit pas pourtant toute son importance; car, au septième siècle, c'était encore une localité fortifiée où les apôtres irlandais St. Columban et St. Gallus trouvèrent une communauté chrétienne et, sous la domination franque, elle fut la résidence d'un comte du pays. Plus tard elle fut occupée par les barons d'Arbon qui la cédèrent aux seigneurs de Kemberg par l'appui desquels elle obtint de Conrad de Souabe, qui y résida souvent, les droits de cité. Passée au treizième siècle, à prix d'argent, au pouvoir de l'évêque de Constance, Arbon accepta toutefois le culte réformé mais put conserver une église catholique. En 1798 seulement elle fut soustraite au pouvoir de l'évêque et fit partie du canton de Thurgovie dont elle est une des localités les plus importantes.

Arbon est située sur une large presqu'île du lac. La contrée qui l'entoure est un magnifique verger. On a avancé avec raison qu'elle a beaucoup des apparences d'une des anciennes villes impériales souabes: sa commodité, sa simplicité et son apparence riante témoignent de l'aisance qui y régnait autrefois et qui maintenant, que la ville ne s'adonne plus autant au commerce, tend à diminuer plutôt qu'à augmenter. Le vieux mur est en partie de construction romaine mais date surtout du treizième siècle. Par contre le soubassement de la vieille tour, haute de cent dix pieds, paraît devoir être positivement attribué à l'époque romaine. Le château, élevé en 1510, n'a non plus que le clocher de l'église qui soit d'importance pour l'histoire de l'art; l'église elle-même a été reconstruite à la fin du siècle dernier. On fait voir dans l'ancienne chapelle de St. Gallus des empreintes curieuses en pierre calcaire des pieds de ce saint. Magnifique est le coup d'œil dont on jouit du jardin du château sur une partie du lac de Constance, ainsi que sur les colossales montagnes du Vorarlberg et le beau sommet neigeux du Sentis.

D'Arbon nous suivons la route vers l'est, nous touchons à Luxbourg où a de bonne heure existé un manoir et où se trouve encore un château; nous traversons Salmsach, situé au milieu d'un petit bois d'arbres fruitiers et qui a vu son cloître transporté en 910 à Constance, et bientôt après, en nous éloignant un peu de la route dans la direction du nord, nous attei-

gnons Romanshorn. Une vieille tradition attribuée aux Romains la fondation de ce village, bien que rien ne vienne appuyer cet on-dit et quoique la localité soit très-ancienne et que son église ait été donnée dès 779 à l'abbaye de St. Gall. Romanshorn est agréablement situé sur une langue de terre qui s'avance assez loin dans le lac et est entouré de beaux champs et de beaux vergers qui offrent un coup d'œil splendide dans leur parure de mai. On récolte de bon vin autour de son petit château bien conservé. Déjà depuis longtemps lieu de débarquement pour les bateaux du lac, Romanshorn a énormément gagné à l'établissement du chemin de fer (nord-est-suisse) qui touche ici aux bords du lac. Plusieurs fois par jour des trains s'y arrêtent et des bateaux y abordent, et une grande partie des voyageurs allemands foule là pour la première fois le territoire suisse. Une auberge avenante, des entrepôts étendus et un beau port, le tout élevé dans le cours des dix dernières années, font augurer sûrement du développement à venir de la localité.

De Romanshorn à Constance la route traverse nombre d'anciens villages qui jouent en partie un grand rôle dans l'histoire du pays. Voici Utwyl, déjà connu au neuvième siècle; Keswyl, gros bourg qui se vante de posséder la petite cloche des condamnés à mort qui a annoncé celle de Jean Huss sur le bûcher; Güttingen, connu par ses trois châteaux. La place de l'un d'eux, l'Oberbourg, est complètement inconnue; le Moosbourg est tombé en ruines et il n'en reste plus que quelques pans de mur et deux fossés; le troisième, le manoir de Güttingen proprement dit, était situé au bord du lac dont les eaux l'entouraient en partie. Une fois, dit une tradition, une grande cherté vint à régner dans le pays et tous les seigneurs des alentours cherchèrent à faire venir de l'étranger la plus grande quantité de vivres possible pour pourvoir à l'existence de leurs serfs. Seuls, les seigneurs de Güttingen furent longs à suivre cet exemple et lorsqu'ils se furent décidés à le faire, ce fut, pour se résoudre en même temps à se débarrasser des vieillards et des malades qui ne pouvaient leur être utiles. Dans cette intention ils attirèrent un jour ces derniers dans une vieille grange qu'ils firent fermer et incendier par leurs cavaliers. Les malheureux avant de devenir la proie des flammes se lamentant, criant et implorant pitié, l'un des seigneurs fit l'atroce plaisanterie de dire: Ecoutez, voilà nos souris qui crient! Quelques jours après toutes les souris du voisinage avaient envahi les châteaux des Güttingen et importunaient tellement ces derniers qu'ils furent forcés de reculer devant elles de se retirer dans leur château des bords du lac. Mais là aussi ils furent poursuivis par ces animaux qui les attaquèrent

et les dévorèrent. A peine les seigneurs avaient-ils succombé, qu'un orage effrayant éclata qui dura plusieurs jours et à la fin duquel le château s'était écroulé et avait disparu sous les eaux. On pouvait encore il y a une trentaine années, voir ses ruines au fond du lac lorsque les eaux étaient tranquilles. Des traditions à peu de chose près semblables se racontent du Mäusethurm (tour des souris) sur le Rhin, près de Bingen, du roi de Pologne Popiel, etc. et ont été nombre de fois comparées entre elles.

A l'est de Güttingen, sur une jolie colline et au bord du lac, se trouve près du village du même nom, Münsterlingen, ancien cloître de bénédictines, primitivement succursale de l'abbaye des Augustins sise à Kreuzlingen. Un jour, raconte la légende, qu'Angela, fille du roi anglais Edmund, s'était mise en route pour faire une visite à son frère, l'abbé Grégoire d'Einsiedeln (mort en 996), elle fut surprise sur le lac par un orage effroyable. Dans la crainte de la mort elle fit voeu, si elle échappait un danger, d'élever un monastère de femmes à la place où elle prenait terre. Peu après le bateau aborde près de Münsterlingen et, fidèle à son voeu, Angela fit élever une abbaye indépendante au bord du lac, sur une presqu'île, d'où elle fut transportée en 1711 à sa place actuelle. Lors de la fermeture des monastères de la Thurgovie, Münsterlingen devint hôpital cantonal. Près du village on rencontre, en avançant dans l'intérieur du pays, un petit vallon sauvage et romantique dans lequel est situé le hameau de Schönbaumgarten sur lequel les traditions ne manquent pas. Sur un coteau, au-delà du ruisseau, raconte le paysan, existait autrefois un manoir dont le possesseur était esclave de toutes les passions. Plus particulièrement adonné à la débauche, il dissipait habituellement en quelques heures ce que ses serfs avaient mis des semaines à gagner au prix de leurs sueurs. En outre il n'avait nul souci des indigents et des nécessiteux et si un affamé se présentait au château demandant un morceau de pain, on le faisait poursuivre par les chiens. La punition du ciel, pour être tardive, n'en arriva pas moins. Une fois, c'était la veille d'une grande fête religieuse, ce seigneur avait réuni la majeure partie de ses compagnons dans une orgie effrénée qui dura jusqu'après minuit. C'était une chaude nuit d'été, l'atmosphère était tranquille et étouffante : tout-à-coup, sans qu'aucun des convives le remarquât, des nuages orageuses s'amoncelèrent sur le château de tous les points de l'horizon, de vifs éclairs sillonnèrent le ciel, le tonnerre fit entendre d'effroyables roulements, le vent hurla en ébranlant l'édifice, la pluie tomba par torrents, la terre elle-même trembla. Les débauchés saisis de peur se levèrent de leurs sièges ;

mais au même moment tout le château s'abîma dans la terre. On voit encore, à cette place, un enfoncement qui se transforme en marais après les grandes pluies. Malgré cette punition les impies n'ont pas trouvé le repos dans la tombe, car les environs sont hantés par des spectres. Un paysan qui s'était une fois endormi dans l'enfoncement desséché par la chaleur de l'été, se vit tout-à-coup transporté dans le château englouti. Dans la grande salle, sur des sièges de fer rougi, se tenaient, assis autour d'une immense table surchargée des meilleurs plats et des vins les plus exquis, le chevalier et ses hôtes. Amaigris et tourmentés par une faim atroce, ils engloutissaient les boissons et les mets tout brûlants et se roulaient ensuite sur le plancher dans des douleurs horribles et au milieu de cris lamentables. L'horloge marquait encore la première heure du jour de fête dans laquelle ils avaient péri. Près de là, dans une salle richement ornée, le paysan put voir, autour d'une table bien garnie et mangeant joyeusement, les pauvres qui avaient été ridiculisés et chassés par le seigneur et ses compagnons: leur vue devait être pour les malheureux un tourment horrible.

De Münsterlingen la route conduit par Bottikosen, du petit château duquel, sis sur le lac, on a une vue magnifique, et par de splendides vergers, à l'abbaye des Augustins de Kreuzlingen fondée au dixième siècle par l'évêque de Constance, Conrad, en faveur des chrétiens malades. Elle a tiré son nom du morceau de la vaie croix que le fondateur avait obtenu pour elle à Jérusalem. Peu à peu les richesses et la renommée de l'abbaye augmentèrent. En 1414, la veille de son entrée à Constance pour l'ouverture du concile, le pape Jean XXIII. y séjourna et fit présent d'une mitre richement ornée de perles qui existe encore. L'abbaye a été brûlée deux fois pendant la guerre de Souabe et celle de trente ans; les édifices modernes actuels datent du dix-septième siècle. Dans l'église se voit une Passion consistant en plus de mille figures de bois sculpté et dans la petite chapelle des lépreux on peut remarquer quatre vieilles statues de pierre représentant St. Joseph, la vierge Marie et les apôtres St. Pierre et St. Paul, statues qui doivent remonter au dixième siècle et ont une grande ressemblance avec celles du cloître de Hirschau.

A quinze minutes à peine de Münsterlingen, à l'extrémité de l'Obersee et sur la frontière suisse, s'élève l'ancienne ville libre impériale de Constance. Primitivement colonie helvétique, puis petite ville romaine nommée probablement Valeria, plus tard fondée à nouveau sous le nom de Constantia et fortifiée par Constance Chlore, elle devint, après la translation dans ses murs, en 630, de l'évêché de Windisch, le point d'où le

christianisme s'étendit dans le nord-est de la Suisse. Ville libre impériale au moyen-âge, elle s'accrut énormément et avait à l'époque du concile 40,000 habitants capables de recevoir presque simultanément cent mille étrangers avec trente mille chevaux. Tous les rois et empereurs allemands visitèrent souvent Constance et plusieurs d'entre eux tinrent des diètes dans ses murs ou y célébrèrent des fêtes. L'événement le plus important pour la ville fut toutefois le grand concile qui dura quatre ans, de 1414 à 1418, et réunit dans l'intérêt de la réforme de l'Eglise les prélats de la plus grande partie de la chrétienté. En vain Constance chercha-t-elle à entrer dans la Confédération, ce qui lui indiquait sa situation; les campagnes craignaient la prépondérance des villes et se déclarèrent toutes les fois qu'on en vint au point, contre toute extension de la ligue; quand la ville eut accepté la réforme, elle acquit les mêmes droits que Zurich et Berne mais ne put malgré cela assurer son indépendance. Après la dissolution de l'alliance de Smalkalde, Constance dut se soumettre à l'Autriche et accepter à nouveau le catholicisme. Devenue ville sujette à l'Autriche, elle baissa rapidement: bien qu'elle possédât son évêché, elle en vint à ne plus avoir que deux mille habitants dont le nombre n'est remonté à 6000 que sous le gouvernement badois et après la fondation du Zollverein, grâce auquel le commerce et l'industrie ont recommencé à fleurir.

Constance n'appartient pas à la Suisse: nous ne pouvons donc consacrer que quelques mots à la décrire, quoique par sa situation et son histoire elle tienne un rang considérable parmi les villes de l'Allemagne méridionale. Dans ses rues silencieuses se montrent beaucoup de vieilles et solides maisons, et peu de neuves; qui oserait en construire là où il y en a déjà trop? L'aisance n'apparaît nulle part: à chaque pas s'offrent en foule à la mémoire des souvenirs des beaux temps de la ville, souvenirs qui affectent d'autant plus profondément et plus douloureusement que la décadence a été plus grande et que les pas faits vers la renaissance sont plus lents. On ne peut cependant parvenir à se convaincre qu'une ville si heureusement située au bord du lac et qui relie si bien la Suisse et l'Allemagne, ne puisse retrouver son éclat, fut-il inférieur au premier; tout tend à faire croire à cette renaissance: l'histoire même de la *Constancia* romaine, de sa prompte décadence et de son rétablissement. Et en vérité la ville paraît se relever déjà, lentement mais constamment. Autrefois simple station des bateaux du lac de Constance, elle est devenue un centre important des lignes de fer qui la relie à Schaffhouse, Bâle, Strasbourg et les villes du Rhin inférieur. Les bateaux à vapeur s'y rendent

de l'est, les locomotives y sifflent de l'ouest; le souffle moderne pénètre dans la vieille cité et veut, en l'animant, la débarrasser de la malédiction qui pèse sur elle depuis la mort des martyrs, depuis quatre cents longues années.

Parmi les édifices de la ville, les deux églises occupent le premier rang. Le dôme ou cathédrale, basilique à colonnes, date du onzième siècle et montre des ogives: ses deux tours dont la partie supérieure a été détruite par le feu, sont tronquées. Seize colonnes monolithes de dix-huit pieds de haut et de trois d'épaisseur, supportent la voûte. On peut remarquer le magnifique maître-autel orné de statues de saints en argent, la belle sculpture sur bois du portail exécutée par Simon Bainerd en 1470 et représentant la passion de Jésus-Christ, l'inscription romaine dans la chapelle du saint Sépulcre, les tableaux d'Holbein, et la dalle de pierre sur laquelle se tenait Jean Huss, lorsque le Concile le condamna à mort. De la plate-forme de la tour on jouit d'une vue étendue sur le lac et ses rives. De date plus récente que le dôme est la belle église de Saint-Etienne, construite dans le pur style gothique et ornée de belles sculptures. Mais les vieux bâtiments de la douane (Kaufhaus) ont encore une valeur historique plus importante que les deux églises. Ils contiennent la salle du Concile où le pape Jean XXIII. fut solennellement déposé, et où Martin V. fut nommé et proclamé, où Huss et Jérôme furent jugés. Presque toutes les choses sont encore, quoique moins brillantes, dans le même état qu'alors et beaucoup des objets qui ont servi au Concile se retrouvent dans la collection qui remplit la salle: les sièges du pape Jean et de l'empereur Sigismund I. entre autres. Jean Huss a été fait prisonnier dans l'ancien cloître des Dominicains qui occupe une des îles du lac; le sort a voulu que les lieux qu'habitaient les adversaires les plus ardents du réformateur fussent occupés par une fabrique de toiles peintes. On montre encore aux étrangers la demeure de Huss dans la rue Saint-Pierre et Saint-Paul, une boulangerie avec son buste et le Döbeli devant la porte murée de Goldinger, emplacement où fut dressé le bûcher des deux hérétiques.

Dix siècles avant Huss et Jérôme, le sang d'un martyr, Pélage, avait déjà coulé à Constance: à peine un des habitants le sait-il. Le nom des deux premiers a été condamné à l'oubli, leurs cendres ont été jetées au vent, on a maudit leur mémoire, anéanti leurs écrits, et, malgré tout on se souvient d'eux, là surtout où ils sont morts, tandis que leur propre peuple a été séparé d'eux par ruse et par force. Qui oserait après cela compter sur le jugement de la postérité? L'histoire écrit son

verdict sur tous les grands événements en caractères d'airain, mais nos petits-fils peuvent seuls le lire et le comprendre.

Mais continuons notre voyage. Entre Constance et Schaffhouse existent trois moyens de communication. Qui veut arriver vite prend le chemin de fer qui se tient sur le territoire badois et traverse Radolfzell; qui aime les voyages par eau peut encore profiter des bateaux à vapeur bien qu'ils ne puissent plus longtemps soutenir la concurrence; qui veut enfin ne pas abandonner la Suisse, choisit la route qui traverse beaucoup de localités intéressantes; nous la suivons nous-mêmes. Tout en parcourant une riante contrée semblable à un jardin, nous touchons d'abord à la grosse paroisse de Tagerwylen où a dû exister un des nombreux cloîtres qui se trouvaient dans le voisinage de la ville épiscopale, et nous nous dirigeons ensuite vers Ermatingen. A droite de la route, sur le Rhin, nous apercevons le vieux bourg de Gottlieben. Son château-fort, construit en 1250 et orné de deux puissantes tours couvertes de lierre, a été la résidence des évêques de Constance et a servi de prison lors du Concile aussi bien à Huss et à Jérôme qu'au pape Jean, au courageux prieur de Zurich et à l'écrivain Hämmerli. La cellule qui a renfermé les martyrs de la Bohême est située au haut de la tour de gauche: c'est un réduit bas, étroit, construit d'épais madriers et auquel conduit un petit escalier en mauvais état. Des lucarnes du toit on a une vue aussi belle qu'étendue. Non loin de Gottlieben est située sur le lac la belle propriété de Hard, qu'entourent de jolis promenades, et à gauche, sur une hauteur, le petit château de Wolfsberg qui a appartenu au colonel Parquin, assez connu comme l'un des partisans de Louis Napoléon. Ermatingen est une grosse paroisse où la batellerie et la pêcherie sont en vogue; c'est elle surtout qui fournit à la consommation les poissons fumés du lac de Constance, connus sous le nom de Gangfische et semblables aux harengs fumés. Le voyageur qui veut visiter l'île autrefois célèbre de Reichenau peut s'y rendre d'Ermatingen: les nombreux ouvrages d'art et les souvenirs rares qu'il y trouvera le récompenseront de sa course et du temps qu'il y aura consacré. Le village suivant, sur la route de Schaffhouse, est Mannenbach, près duquel sont les ruines du vieux manoir de Sandegg, dont la construction remonterait soi-disant au huitième siècle, et les trois châteaux modernes d'Arenaberg, d'Eugensberg et de Salenstein que la duchesse de Saint-Leu, son fils Louis Napoléon, Eugène Beauharnais et le colonel Parquin ont habités comme exilés de 1820 à 1830. Le plus beau des trois, Arenaberg, est entouré de magnifiques promenades. Il avait été vendu en 1843 avec tous les objets d'art et les souvenirs de

Napoléon I. qu'il renfermait par le neveu de ce dernier pour la somme de 810,000 Gulden; mais après l'avènement au trône de Napoléon III. il est rentré dans les mains de son premier vendeur.

A Mannenbach l'Untersee s'est élargi de telle façon que le regard peut s'étendre jusqu'aux environs de Radolfszell. Après avoir passé au-dessous de Berlingen, que Charlemagne et son épouse Hildegarde donnèrent en 760 à l'abbaye de Reichenau, nous arrivons à la petite ville de Steckhorn, située sur une large et montueuse presqu'île et entourée de beaux vergers. Elle est très-ancienne mais ses droits municipaux ne datent vraisemblablement que du treizième siècle, époque où elle était déjà sujette de l'abbaye de Reichenau. En 1528 elle adopta la réforme mais dut conserver le culte catholique par suite du retour à l'ancienne foi d'un de ses citoyens. Pendant la durée de leur service divin les protestants avaient alors l'habitude de fermer au moyen d'un rideau le chœur où se trouvait le saint des saints; une transaction consentie en 1644, à la suite de longues discussions, le leur avait permis à la condition de ne pas remplacer le rideau quand il serait usé. Il est pourtant toujours là et bien entretenu. Les rusés Steckbornois qui avaient été souvent insidieusement lésés dans leurs droits et leurs libertés se sont regardés par cela même autorisés à éluder la convention; ils ont ajouté de temps en temps un nouveau morceau au vieux rideau de sorte qu'en fin de compte il n'est rien resté de ce dernier.

Près de Steckhorn et des villages voisins de l'est et de l'ouest, on peut voir, aux endroits où les rives sont basses, les restes des constructions sur pilotis élevées autrefois sur beaucoup de lacs par les anciens habitants du pays et occupées par eux. Mais tandis qu'ailleurs se retrouvent des objets de fer ou de bronze, on ne rencontre dans les endroits dont nous parlons que des ustensiles, des outils et des armes faites de pierre, de corne, de bois et d'os, preuve que les colonies de l'Untersee existaient à l'époque la plus ancienne, à l'âge de pierre, et disparurent de bonne heure. Dans le voisinage de Steckhorn se trouve encore le monastère en ruines de Feldbach qui, fondé en 1225, était occupé par des sœurs de l'ordre de Cîteaux. La belle et colossale tombe du chevalier Walter de Klingen, que les amateurs d'antiquités cherchent encore souvent dans la chapelle du cloître, fait partie depuis plusieurs années du musée de la société des antiquaires, à Zurich. Une autre localité voisine et intéressante est la modeste église à pèlerinages de Maria Hilf à Klingenzell, près de Mammern, fondée par un seigneur de Hohenklingen pour accomplir un vœu que lui arracha l'attaque dangereuse d'un sanglier

furieux. Après avoir traversé Mammern et Eschenz, qui existait déjà au temps des Romains, nous arrivons près de Burg à la route qui conduit vers le nord à la petite ville de Stein dans le canton de Schaffhouse. Ici finit l'Untersee dont les eaux coulent déjà comme celles d'un fleuve et qui est devenu peu à peu très étroit mais qui entoure encore la verte île de Werd: du sein du lac sort jeune et beau son fils, le Rhin, qui bientôt toujours plus rapide se dirige vers l'ouest pour se précipiter près de Schaffhouse, dans un élan de jeunesse, du haut des rochers dans l'abîme.

En accélérant notre marche nous arrivons au-dessous de Stein et de Burg à la paroisse protestante de Wagenhausen composée de hameaux situés en partie sur la pente septentrionale d'une colline peu élevée, en partie dans un petit vallon. Ici encore a existé une abbaye déjà supprimée à l'époque de la réforme. Au-delà de Reichlingen nous foulons le territoire de la petite ville de Diessenhofen qui, construite en majeure partie sur un plateau élevé de 60 pieds au-dessus du Rhin et en partie descendant jusqu'au fleuve, offre, quand on la considère d'en bas, un aspect pittoresque. Un pont construit sur le Rhin la met en relation avec le village de Galingen situé sur la rive badoise opposée et qui est habité en grande partie par des juifs. Dès 1178, Diessenhofen jouissait, par faveur spéciale du comte Hartmann de Kyburg, des mêmes droits municipaux que Cologne; en 1416, après le bannissement de l'arrogant duc Frédéric d'Autriche, elle fut même ville impériale, mais se soumit de nouveau et volontairement à la maison Habsbourg vingt-sept ans plus tard, et fut conquise en 1460 dans la guerre contre Constance par les huit cantons primitifs et Schaffhouse. Son église dédiée à Saint-Denis paraît être très-ancienne et avoir donné le nom à la ville. Près de Diessenhofen est le beau couvent de dominicaines de Catharinenthal, fondé en 1242. Ses habitantes, à la différence de celle de beaucoup d'autres couvents, ont toujours tenu à l'observation stricte de tous les préceptes de l'église et se sont toujours opposées à toute novation, particulièrement à l'époque de la réforme; elles résolurent même en 1719 à ne manger que des plats maigres et à renoncer entièrement à l'usage de la viande. Un autre cloître du voisinage, situé plus près de Schaffhouse et faisant aussi partie des cloîtres du Rhin „cette grande rue des prêtres“, ainsi qu'on nommait ce fleuve au moyen-âge, est Paradies, habité par les Clarisses. On dit que la chapelle qui occupait d'abord son emplacement datait de la première moitié du dixième siècle. A cette époque les hommes libres du pays s'étant courageusement soulevés contre la noblesse qui cherchait à les opprimer et à les réduire en servitude, livrèrent près du ruisseau de

A Mühlheim passe la route qui conduit de Constance à Frauenfeld par Tägerwilen et Wäldi. En ce dernier endroit, se trouve le point de vue bien connu de nom d'Hohenrain, où en 1830, une société par actions fit élever une tour en bois qui domine la forêt environnante. La perspective dont on y jouit est l'une des plus belles et des plus intéressantes de la Suisse septentrionale. On aperçoit du plateau presque toute la Thurgovie, le vaste bassin du lac de Constance, les villes de Lindau, Friedrichshafen, Mörsburg, Constance et la rive allemande du lac; derrière s'élèvent les hauteurs volcaniques du Höhgau; les collines arrondies du Linzgau; les montagnes au sein desquelles ont leur source l'Iller, le Lech et l'Ill; l'abrupte Alpstein avec le Sentis superbe; la cime du Thurgau, de Tannenberg; la Rosenberg, la Haid et l'Almanns Gebirge. Tout cela est dominé à l'arrière plan, dans la direction de l'est et du sud par les masses du Hochgebirg avec ses pics couronnés de neige; aux pentes septentrionales du Montafun se relie le Rhätikon avec la *Scesa plana*; viennent ensuite le Hausstock, le Glärnisch riche en légendes, le Tödi, la Windgelle, le Titlis et les géants de l'Oberland bernois, depuis le Finsterhaarhorn jusqu'au Mönch, à l'Eiger et à la Jungfrau. D'autres hauteurs thurgoviennes présentent aussi de belles vues sur le canton et les montagnes lointaines; mais aucune ne peut se comparer à l'Hohenrain, pas même le Thurberg, dans l'Ottenberg, qui s'en rapproche le plus.

De Mühlheim nous arrivons à la vieille localité romaine dite Pfyn (*ad fines*) qui, à l'instar de beaucoup d'autres lieux de la vieille Gaule portant le nom de *Fines*, était un point frontière; là venaient réciproquement finir la Gaule et la Rhétie. Le lieu était déjà habité et cultivé par les indigènes quand il y fut dressé, du temps des Romains, un château qui, vraisemblablement vers l'époque de Tibère, était campé sur la saillie orientale, haute d'environ 50 pieds, d'une colline surgissant de la plaine du Thurthal; on avait vue de là sur le torrent et sur la voie militaire. Une partie du mur d'enceinte subsiste encore avec environ 10 pieds d'épaisseur; on découvre encore quelques traces des tours puissantes qui formaient les coins. De temps en temps des conduits caloriques, des tuiles, des plaques de marbre, des monnaies sont tout à coup mis à jour. Ce château, comme Vitodurum et Arbons doit avoir été détruit au 5^e siècle par l'invasion allemande; ses vastes débris se conservèrent pendant quelque temps et sur le même emplacement s'éleva un village qui, avant 900, possédait sa propre église, bâtie à l'intérieur des murailles de l'ancien château, dans l'enceinte desquelles s'élève également le château moderne. Selon la légende, un temple d'Isis aurait jadis occupé cet emplacement. Dans le



J. Rohbeck del.

J. Poppel sculp.

F. BRAUN FELD.

(Thurgau)

Druck & Verlag von G. C. Lange in Darmstadt.

167

cours du 15^e siècle, Pfyn passa aux Mötteli de Rappenstein, les Rothschild de l'époque, des trésors desquels on raconte encore les choses les plus merveilleuses dans les cantons de St. Gall et de Thurgovie; plus tard Zurich acquit la juridiction du bourg.

A Pfyn, la route franchit la Thur sur un long pont couvert, et s'engage, en faisant un coude vers le sud-ouest, dans la direction du vieux château de Wellenberg, dans une belle situation au-delà de Felwin; puis, suivant le voie romaine, elle conduit à Frauenfeld, chef-lieu du canton. Ce bourg comptant près de 3000 âmes est situé dans une contrée charmante et fertile sur la rive droite de la Murg (nous sommes entrés dans la vallée de ce nom), et campé sur un contrefort rocheux au pied de l'Immenberg et du Wellenberg, au nord-ouest; il domine de là la basse vallée. Bâti en un carré long, il compte de grandes rues et trois faubourgs et fut édifié à nouveau après les grands incendies de 1771 et 1778. Les habitants exercent diverses industries et possèdent plusieurs fabriques qui, comme le bourg lui-même, doivent au voisinage du chemin de fer une partie de leur prospérité. Au neuvième siècle, comme en témoignent les documents, le point où est situé le bourg appartenait à l'abbaye de Reichenau et avait pour église paroissiale celle de Langenerchingen. Plus tard, ainsi dit la légende, un chevalier de Sehen vint s'établir sur la colline au-dessus de la Murg. Simple gentilhomme sans nom et sans fortune, il avait su cependant gagner l'affection d'une belle demoiselle de l'influente et orgueilleuse famille des comtes de Kyburg; le père s'étant opposé au mariage et ayant même chassé la jeune fille de sa maison, le chevalier se mit sous la protection du cloître puissant dans la belle île de l'Untersee. L'abbé de Reichenau lui permit de se bâtir un château et finit même par le faire rentrer en grâce auprès de l'empereur beau-père. C'est par ordre de ce dernier que le château reçut le nom de Frauenfeld et prit pour armes une jeune fille qui dompte un lion. La construction du château eut lieu vraisemblablement au dixième ou au onzième siècle. Ce bâtiment, assis au-dessus de la Murg sur un roc perpendiculaire que le lierre embrasse, présente un aspect véritablement imposant avec sa tour formée de blocs énormes et non équarris. Sous la domination des Kyburg et de l'Autriche, le château de Frauenfeld eut pour habitants les intendants et les baillies de Frauenfeld et les seigneurs de Hohen-Landenberg, et plus tard quand, en 1460, les Confédérés, dans la guerre dite de Plappart contre Constance, eurent conquis la Thurgovie, les baillis suisses de cette dernière province établirent au château le siège de leur séjour. A partir de ce moment, le bourg, qui à diverses

reprises avait été l'objet des faveurs de l'Autriche, devint le chef-lieu du pays et, malgré toutes les intrigues contraires, garda cette qualité après la formation du canton. Au sud du bourg, sur une gracieuse colline, s'élève un cloître de capucins bâti en 1595, et sur l'Immenberg, planté d'excellents vignobles et ouvrant une superbe vue sur la vallée de la Murg et au loin sur les Alpes, se dresse le château de Sonnenberg, qui, après maintes vicissitudes devint la propriété de la riche abbaye d'Einsiedeln.

De Frauenfeld, une chaussée, qui franchit la Thur près de la frontière zurichoise, conduit dans la direction du nord vers Constance; une autre, dans la direction du sud, à Wyl, dans le canton de St. Gall; la troisième route dans la direction ouest, va à Winterthur, après avoir quitté le canton au florissant et manufacturier village d'Islikon. Toutes les routes touchent à des points sans importance aucune pour le voyageur, c'est-à-dire à de riants villages, entourés de beaux vergers mais que ne recommandent aucun monument antique, aucun titre d'art ou d'histoire. Dans d'autres parties du canton, au contraire, sont certaines localités que nous devons mentionner en peu de mots. Voici d'abord le vieux cloître de moines bénédictins de Fischingen, dans la partie supérieure de la basse vallée de la jeune Murg, au pied septentrional du Hörnli, non loin de l'extrême pointe du canton. De preux chrétiens se seraient retirés dès le troisième siècle dans cette contrée boisée et solitaire; de nouveaux ermites fondèrent un cloître au même endroit quelques siècles plus tard. Les premiers documents n'en font toutefois mention qu'en 1138, alors que le bâtiment fut remis à neuf. Dès cette époque, il fut enrichi d'un clocher et, détail remarquable, de six „fenêtres à vitraux“ alors encore très-rares; le cloître possédait en outre 20 fermes dont le nombre alla plus tard s'augmentant. L'érection d'un autel à Ste-Jdda, patronne de Fischingen, donna lieu à de nombreux pèlerinages qui accrurent rapidement la fortune du cloître. L'histoire de la fameuse sainte a été plus de cent fois écrite et est connue partout. „La comtesse Jdda de Toggenbourg, née comtesse de Kirchberg, étant un jour assise près d'une fenêtre ouverte dans une des chambres du château de Toggenbourg et ayant détaché pour un instant de son doigt sa bague de fiancée, un corbeau entra dans la chambre et s'empara de la bague. Quelque temps après, un domestique du comte, jeune et beau chasseur, découvrit le nid du corbeau, et y surprit l'anneau d'or qu'il mit ingénument à son doigt. A peine le comte s'en fut-il aperçu, que dans un accès de jalousie il fit attacher le malheureux chasseur à la queue d'un cheval lancé à travers les ronces et les pierres; quant à la comtesse, elle fut précipitée du château dans l'abîme; mais elle fut recueillie

dans sa chute par un buisson; ce hasard lui sauva la vie; elle se retira secrètement dans la forêt voisine où elle vécut de baies et de racines. A peine le comte eut-il commis ces deux méfaits, que l'innocence de ses victimes lui fut révélée; mais ce ne fut que plusieurs années plus tard que l'on retrouva par hasard la comtesse dans la cabane de buissons et de mousse qu'elle s'était construite au pied d'un rocher. Le comte, plein de repentir, essaya de déterminer la martyre à retourner au château; mais la pieuse Idda voulut continuer à servir le Seigneur auquel elle s'était consacrée et se fit construire à Fischingen une simple cellule où elle mourut dans un âge avancé et déjà vénérée comme sainte.

Les bâtiments du cloître sont situés tout à fait au pied de la montagne boisée et sont régulièrement construits; l'église est belle et a plusieurs jolis tableaux. A l'époque de la Réforme, le cloître fut abandonné par ses moines qui avaient embrassé la nouvelle doctrine; il fut de nouveau peuplé cependant, et ses nouveaux hôtes lui rendirent bientôt son antique éclat et réunirent d'une façon durable autour d'eux les pieuses ouailles.

D'autres couvents importants à mentionner sont: Ittingen, communément chartreuse, au nord de Frauenfeld, sur la rive droite de la Thur; Kalchrein, sur le flanc abrupte de la montagne de Steinegg, non loin du petit lac d'Huttwylen, près du village de ce nom; Tänikon, ou „Vallée des lis de nos dames“ non loin de la frontière zurichoise, sur la Lutzelmurg; enfin Tobel près du village ainsi nommé. Ittingen avait été bâti pour être un cloître d'Augustins sur l'emplacement d'un château ruiné des Truchsessen de Kybourg; plus tard, à une époque de grande décadence, il fut abandonné aux chartreux et devint par eux considérablement riche; Tänikon fut élevé sur l'emplacement d'une chapelle dans laquelle l'abbé Bernard de Clairvaux avait tenu une de ses invitations à la croisade les plus enflammées et les plus efficaces. Les beaux vitraux peints de la nef ont malheureusement été vendus il y a plusieurs années. Tobel était un très riche comté de l'ordre des chevaliers de St. Jean, dont les biens venaient du vieux comte de Diethelm de Toggenbourg et s'étaient plus tard extraordinairement augmentés; après la dissolution de l'ordre, toute la propriété revint au canton qui métamorphosa le principal édifice en prison de travaux forcés. L'église s'élève sur une hauteur rocheuse à la droite du village de Tobel; son clocher est formé par une vieille tour du château de Tobel.

Parmi les châteaux et forteresses presque innombrables du canton, nous nous bornerons à mentionner les châteaux bien conservés et dignes

d'être vus de Mammertshofen, Liebenfels, avec plusieurs peintures murales, celui de Hagenwil, et les ruines de Neuenbourg, Castell, Tannegg, Bichelsee, etc. Sur le compte de la plupart courent parmi le peuple des légendes qui témoignent de la dureté, de la cruauté, de la cupidité et de l'orgueil des anciens propriétaires de ces demeures féodales, et de la haine profonde, irréconciliable qu'ils avaient fait naître et entretenaient dans le cœur de leurs sujets. C'est ainsi, par exemple, que les seigneurs de Bichelsee qui possédaient deux châteaux au sud du village de ce nom, prélevaient le droit de jambage, et, dans un moment de caprice, taillaient souvent le corps des paysans qu'ils rencontraient dans leurs chasses ou leurs promenades à cheval. De pareils récits manquaient sans nul doute de fondement; mais ce qu'il y a toutefois de certain, c'est que les paysans de Bichelsee étaient tenus à certaines redevances qui ne se présentaient point ailleurs, le denier des grenouilles, par exemple, par lequel ils se rachetaient de la corvée qui les obligeait à la chasse des grenouilles — impôt qui s'est maintenu jusqu'aux derniers temps. Quant au lac menu de Bichofsee, il se serait formé, selon la tradition, pour châtier l'injustice d'un homme qui avait violemment enlevé à une pauvre veuve sa meilleure propriété, une forêt de chênes; la forêt fut engloutie tout à coup pour faire place à un lac. Les pêcheurs embarrassent encore les mailles de leurs filets dans les branchages des chênes engloutis.

Sur cette légende, sur les souvenirs, sombres pour la plupart, qui sont restés au peuple des temps passés, nous prenons congé du canton et de ses habitants. *Dura viris, dura fide, durissima gleba* (rude dans ses habitants, rude dans ses croyances, plus rude encore par son sol) disait Notter, il y a 1000 ans, en partant de la terre de Thurgovie; on pourrait sous certains rapports, lui appliquer encore ce dicton aujourd'hui même que la physionomie du pays a changé, que des prairies et des champs fertiles ont pris la place des forêts et qu'aux châteaux et aux couvents ont succédé des villages et des villes respirant le bien-être. Mais sous la plus rude écorce se cache le meilleur fruit, et pour ce qui est de l'intelligence, de l'application, de la vaillance et du caractère, la population de la Thurgovie peut se placer hardiment sur la même ligne que celle d'autres cantons plus riches et plus favorisés de la Suisse.

Le Canton de Schaffhouse.

Une vieille prophétie presque oubliée prédit que toute l'Allemagne sera suisse un jour et il fut une époque, en vérité, où il semblait que la chaîne merveilleusement forte de la Confédération dût étendre ses anneaux le long du Rhin jusque bien avant dans le nord. Le petit peuple libre qui habitait au pied des Alpes concluait alors des alliances avec les villes libres de la Souabe et de l'Alsace; il envoyait alors de tous côtés, bien loin au-delà de ses frontières, des bandes conquérantes; il s'attachait alors par une étroite union Bâle et Schaffhouse, et, par l'annexion de cette dernière ville, étendait son territoire, au-delà du cours d'eau frontière, dans le Hôhgau, le Klettgau et presque jusque dans la Forêt-Noire. Sans doute, depuis lors, les rêves orgueilleux que poursuivaient sérieusement quelques puissantes natures, mais dont la réalisation flottait pour le peuple dans de mystérieuses ténèbres, ont dû s'évanouir; la Suisse ne songe plus à se conquérir les armes à la main, sur un territoire étranger, des confédérés ou des sujets. Néanmoins Schaffhouse est du côté de l'Allemagne un poste avancé, important également en temps de paix et en temps de guerre et qui, en dépit de graves négligences, paraît destiné, par le mouvement de la navigation et des chemins de fer, à relier plus étroitement encore les pays frères.

Quoique nous connaissions peu de chose de l'histoire originaire de la contrée, il est certain toutefois que, dès la période dite époque de pierre, le district formant aujourd'hui le canton de Schaffhouse était

habité. C'est ce que démontrent les débris antiques trouvés en nombre considérable tant dans le Rhin qu'en différents endroits du pays. Ce dernier avait pour habitants des races celtiques à l'époque où les Romains pénétrèrent en Suisse; il est même possible, quoique rien ne l'affirme avec certitude, qu'une des douze villes brûlées par les Helvétiens avant leur invasion projetée en Gaule, était située à Stein sur le Rhin. Là, les Romains bâtirent plus tard le castel de Gauodurum, forteresse solide mise en communication par des routes avec Winterthur, Pfynd et Arbon, et par une petite flotte avec Bregenz. Alors comme aujourd'hui, les bateaux débarquaient leurs marchandises dans le voisinage de Schaffhouse. Au quatrième siècle, les Alemans païens venant du nord et de l'est poussèrent jusqu'ici et s'établirent solidement sur la rive droite du Rhin, passant souvent sur la gauche, alors possédée par les Romains, et la dévastant, jusqu'à ce qu'après l'an 500 de la nouvelle ère, ils finirent par envahir tout le territoire helvétique. Durant la période franque, il doit y avoir eu, à l'endroit même où s'élève Schaffhouse, un endroit dont les habitants vivaient des produits de la navigation et de la pêche; Schaffhouse en effet, bien que ses armes portent comme image parlante le bélier (Schafwidder) et la maison solide (mit dem festen Hause), s'appelait d'après les étymologistes, lesquels s'appuient sur des documents originaux, s'appelait, disons-nous, Schiffhausen. Au onzième siècle, le bourg, dont il n'est fait mention pour la première fois qu'en l'an 800, appartenait, avec le pays environnant, aux comtes de Nellenbourg qui y avaient droit de monnaie et parmi lesquels Eberhard III. fonda en 1052, en l'honneur du Sauveur et de tous les Saints, un cloître de bénédictins sur l'embouchure de la Durach. Peu après la mort du comte, sa veuve Ida en fonda un second. A partir de ce moment, le bourg, cédé au couvent de Tousles-Saints et peuplé par lui, s'agrandit rapidement, et dès 1190 c'était une ville, fortifiée dans le cours du siècle suivant de tours et de murailles et placé par l'empereur Henri VI. sous la protection de l'empire.

La population de la ville se composait dès l'origine de gentilshommes, de leurs serviteurs et de dépendants des cloîtres; l'administration appartenait uniquement aux premiers. Quoique les habitants de Schaffhouse eussent en droit pour seigneurs les comtes de Nellenbourg, fondateurs de l'endroit, ils penchèrent cependant du côté des Habsbourg et allèrent jusqu'à combattre pour ces derniers contre les Nellenbourg eux-mêmes. En 1330, par suite de leur attachement au roi allemand Frédéric-le-Beau, ils furent, avec Zurich, St. Gall et Rheinfeld, donnés par Louis de Ba-

vière à l'Autriche; 50 ans plus tard, le duc Léopold, lors de sa présence à Schaffhouse, leur délivra des lettres d'après les quelles le Conseil devait être formé à l'avenir moitié de nobles, moitié de bourgeois dont les ancêtres étaient nés dans le pays ou étaient venus s'y fixer. Cette clause fut modifiée dès 1387 et la distinction de classes complètement supprimée devant les élections, en sorte que ces dernières étant complètement libres, le plus grand nombre de votes put être réuni par les bourgeois. A dater de ce moment, la noblesse passa de plus en plus à l'arrière-plan, et se vit en même temps diminuée par les graves pertes qu'elle essaya sur les champs de bataille; dans la seule rencontre de Sempach, 34 gentilshommes de Schaffhouse étaient restés sur le carreau. Après que Frédéric d'Autriche eut vendu à la ville la plupart de ses droits et eut même permis d'acheter de l'abbé du couvent de Tous les Saints, le droit de nommer les échevins, il ne revint plus à la noblesse qu'une seule des douze corporations dans lesquelles la population fut dès ce moment partagée. Enfin, en l'an 1415, quand le duc Frédéric fut mis au ban par l'empereur Sigismond pour avoir pris part à la fuite du pape Jean, Schaffhouse acquit une deuxième fois, moyennant une indemnité de 30,000 Ducats, le droit de dépendance immédiate de l'empire (*Reichsunmittelbarkeit*), droit que, malgré tous les efforts de l'empereur, il sut maintenir à l'aide de son énergie et de ses alliances avec les Confédérés.

Schaffhouse était alors à l'apogée de sa belle période; le nombre de ses habitants était monté à 12,000; un vaste commerce augmentait tous les jours leurs richesses. Les attaques dont la ville se vit l'objet de la part de la noblesse de Souabe, la portèrent à se mettre en relation avec les Confédérés qui, en 1454, alors qu'elle courait les plus grands dangers, lui apportèrent aide et délivrance. La ville reconnaissante, après avoir combattu à côté des Suisses pendant la guerre de Bourgogne et celle de Souabe, entra le 10 avril 1501 dans l'Union déjà puissante des Confédérés. Vingt ans après elle accueillit la Réforme, introduite en 1529 par le Conseil lui-même; l'abbé Michel d'Eggendorff avait déjà cédé, en 1524, à la ville le cloître encore puissant et riche de Tous les Saints. Par là s'étendit le territoire sur lequel Schaffhouse avait droit de zuzeraineté; d'autres localités avaient en outre, et dès le 6^e siècle, été acquises par traités, d'autres, dans la suite des temps, achetées aux propriétaires ou aux fondateurs. Ainsi se forma petit à petit ce canton. Dans la guerre de Trente ans, Schaffhouse eut cruellement à souffrir, son territoire ayant été violé par les parties belligérantes la ville, d'ailleurs, vivait d'ordinaire dans une paix à peine troublée de loin en loin par de légers tumultes.

Dans l'année même révolutionnaire de 1698, on n'en vint pas à une émeute formelle; bien mieux, tandis qu'ailleurs se produisaient des scissions, le district de Diessenhofen s'annexa, dans le cours de ladite année, à Schaffhouse. Les baillages du Tessin, dont une part revenait à notre ville, furent sans doute perdus pour elle; mais la commune supporta plus facilement ces pertes que les familles dominantes auxquelles les districts sujets rapportaient emplois et revenus. La République helvétique indivisible n'éveilla pas non plus beaucoup de sympathies dans Schaffhouse, qui accueillit, au contraire, avec joie, en 1803, l'Acte de Médiation de Napoléon I. La vieille Constitution aristocratique de 1689 ayant été presque complètement relevée en 1814, il ne tarda pas à se former de nombreuses mésintelligences qui allumèrent l'une contre l'autre la ville et la campagne; toutefois ce ne fut qu'en 1831 qu'il éclata des conflits assez sérieux pour amener finalement une refonte de la Constitution. En 1847, Schaffhouse, comme les cantons voisins, prit lui aussi les armes contre le Sonderbund et prit part ensuite à la réforme de la Constitution fédérale suisse, qu'elle contribua par ses députés à mener à bonne fin. Sa Constitution privée actuelle a pour base la complète égalité de tous les citoyens et répond pleinement aux besoins de ce canton, petit mais égal dans ses éléments, malgré quelques bizarreries dans la composition.

Eu égard à sa superficie, le canton de Schaffhouse, ne tient parmi les Etats de la Confédération suisse que le 16^e rang; il embrasse 5 milles carrés et demi, ce qui ne fait même pas la cent-trentième partie du territoire suisse; les cantons dont il se rapproche le plus sont ceux d'Unterwald et de Genève; mais il compte trois fois plus d'habitants que le premier et moitié moins que l'état baigné par le Rhône. Le canton entier à l'exception d'une petite partie de la ville de Stein, est situé sur la rive droite du Rhin, mais se partage en trois districts séparés l'un de l'autre par des communes badoises. La principale partie du canton est formée par celui des districts dans lequel se trouve la ville de Schaffhouse et qui embrasse environ quatre milles carrés et un tiers de superficie; il comprend aussi la petite enclave badoise de Büsingen. Dans la seconde partie, beaucoup plus petite, située vers l'est à l'extrémité de l'Untersee, est Stein, la localité la plus importante, tandis que la partie occidentale, vis-à-vis de l'embouchure de la Thur, ne se compose que de la paroisse de Buckberg. Sur 36,000 habitants, 33,000 sont de religion protestante; le reste, à peu d'exceptions près, est catholique, ces derniers sont domiciliés surtout à Schaffhouse ou dans le bourg de Romsen-Höhgau.

Une chaîne de montagnes, le Randen, coupe la partie principale du canton, se rattachant à l'ouest, aux montagnes du Klettgau, et au Reiat à l'est. Tandis que le Rhin, avant sa chute, coule à une élévation de 1155 pieds au-dessus du niveau de la mer, le point le plus haut du Randen ne compte qu'une élévation de 2814 pieds. Le Randen n'a pas de crêtes proprement dites; c'est un plateau à peu près sans eau et sans arbres, avec des surfaces fortement dévastées par l'orage, et forme une continuation du Jura, continuation particulièrement riche en pétrification (ammonites, etc.)

Les flancs seuls présentent quelques bois; les cimes, malgré les maigres produits de leur sol, sont cultivées par les gens des vallées. Plus aride, plus stérile encore est le Reiat, dont le dos chauve et déchiqueté est 500 pieds moins élevé que le Randen; les éminences plus molles de la chaîne du Klettgau sont couvertes de forêts. Parmi les vallées du canton, il en est peu qui aient de l'importance; les plus considérables sont le Biberthal, large en certains endroits, le Klettgauthal entre la chaîne du Klettgau et le Randen, enfin le Mühlenthal, dit aussi vallée de Merisshaus, remarquable par la romantique sauvagerie de ses sites. Cette dernière vallée commence sur le haut Randen et est arrosée par le torrent de Mühlenthal, autrefois appelé Durach. Elle se trouve quelquefois tellement étranglée entre les hauteurs du Randen et du Reiat, que le torrent peut à peine se frayer un chemin à travers les roches; le plus beau point en est marqué par les cascades pittoresques que l'on trouve à une demilieu de Schaffhouse. Le cours d'eau le plus considérable qui touche au canton est le Rhin, qui en forme presque partout la limite méridionale et dont l'admirable chute est à peu de distance de la ville.

Il y a peu de chose à dire sur le climat du canton de Schaffhouse; dans quelques zones il est plus âpre qu'on ne pourrait s'y attendre, le vent du sud, détourné par le Kohlfirshorn, ne pouvant guère y faire sentir ses effets. Sur les bords arrosés par le Rhin, le printemps commence souvent dès le mois de mars; il est des années, au contraire, où il ne commence qu'en mai; sur les hauteurs, il arrive parfois qu'il tombe de la neige en juin; l'été succède sans transition à l'hiver. Les élévations les plus âpres sont celles du Randen et du Reiat qui donnent accès aux vents du nord. La température est inconstante et plutôt sèche qu'humide; en janvier tombe souvent une neige épaisse qui couvre le sol pendant des semaines et nombre de brouillards épaississent l'air en automne et au printemps. Les orages sont rares; les vents qui soufflent d'ordinaire sont celui du nord-est et celui du sud-ouest; le premier frais, le

second plutôt humide, mais n'amenant pas régulièrement la pluie comme le vent du sud. Aucun phénomène naturel remarquable ne se produit dans le canton. Dans ces conditions et le sol étant fertile, l'agriculture y a pris de l'extension et donne de beaux profits: Schaffhouse produit d'ordinaire plus de froment qu'il n'en consomme. Les cultures de prairies, jardins et vergers sont moins importantes; cette dernière culture est bien plus avancée dans le canton voisin de Thurgovie. La vigne, au contraire, à peine cultivée avant la fondation du couvent de Tous les Saints, l'a été petit à petit au point de devenir il y a quelques années une source capitale d'alimentation. La plupart des pentes tournées vers l'est et le sud sont couvertes de vignobles, où l'on fait venir de préférence le raisin noir, parce qu'il est le premier à mûrir. Les meilleurs vins et les plus potables se récoltent à la chute du Rhin, à Rheinhalde, à Stoskarberg, près de Schaffhouse et à Hallau; le cru le plus exquis et le plus recherché est celui de Rheinhalde, un vin rouge doré et plein de feu qui, dans les bonnes années, rappelle les bons vins d'Espagne.

La population est de souche allemande, mêlée çà et là de types celtiques et partagée en deux souches secondaires: celle du Hôhgau et celle du Klettgau. La première est élancée, maigre, grande, aux muscles fortement saillants, tandis que les habitants du Klettgau, d'un plus bel extérieur, se font reconnaître par une taille plus petite, des formes plus pleines et plus arrondies ce qui est surtout le cas chez les femmes. Partout d'ailleurs règnent la force et la santé, et la vie humaine y atteint la limite peut-être la plus avancée qui soit dans tout le bas Rhin. La simplicité du genre de vie contribue pour beaucoup à cette longévité; la viande figure assez souvent sur les tables, plus souvent du moins qu'en Souabe ou dans les autres parties de la Suisse septentrionale; le reste de l'alimentation consiste en légumes, notamment en pommes de terre, en soupes d'orge ou de gruau, en bouillie d'avoine; ce dernier mets constitue en certains endroits le déjeuner. L'usage du café y est général, mais du café altéré par dix ou douze espèces de succédanés. À côté du vin figure aussi comme boisson l'eau-de-vie, et dans ces derniers temps l'usage de la bière s'est introduit dans les localités plus considérables.

Des costumes du canton, celui du Hôhgau et celui du Klettgau (Hallau) il reste encore quelques traces dans le vêtement des hommes; le vêtement des femmes en a conservé davantage. Le costume masculin du Klettgau consistait en culottes de coutil extraordinairement larges, noires et à plis, en une veste étroite et courte sans collet de même étoffe et de même couleur, en une cravate noire dont les longs bouts retom-

taient pendants sur le dos, une calotte noire en cuir de forme ronde et par dessus une tricorne pareil à celui que portent les ecclésiastiques français. Par dessus la simple chemise ou le gilet de couleur rouge, étaient des bretelles noires en cuir ou en velours, sur lesquelles était brodé en couleur le nom de leur propriétaire. Les bas étaient de toile; un tablier blanc qui retombait des hanches jusque vers le milieu des cuisses, complétait souvent ce costume. Le vêtement des femmes n'est pas moins original: la pièce principale consiste en un jupon descendant à peine jusqu'aux genoux, étroitement plissé, en toile solide, bleu ou gris sombre, et dont l'ourlet postérieur est surmonté de deux bandes de drap rouge ou bleu. La veste est courte et sans manches; les manches de la chemise sont très larges et laissent l'avant-bras à découvert; en hiver, on endosse par dessus une veste de toile noire. Le col et la partie supérieure de la poitrine sont couverts par une espèce de collerette en coton; des épaules à la ceinture pendent souvent de petites chaînes d'argent. La coiffe est petite et se termine en pointe derrière et dessus; elle donne passage, chez les personnes non mariées, à deux longues tresses entremêlées de longs rubans noirs et qui retombent sur les épaules. Par le mauvais temps et pendant les heures de travail, les femmes mettent ordinairement par dessus leur coiffe un grand foulard de coton long, de forme triangulaire. Du costume du Klettgau différait complètement celui du Hôhgau, porté à Reiat et à Randen; il se composait, chez les hommes, d'un habit de coutil gris sombre souvent orné de boutons d'argent, de culottes collantes de cuir noir, de bas blancs et d'un vaste tricorne (communément appelé coupe-brouillards); chez les femmes, ledit costume se composait d'un jupon court de couleur noire et à plis étroits, d'une veste noire en coutil ouverte sur le devant, d'un corset rouge à liséré vert, d'un bonnet rond de couleur noire avec des dentelles larges de six pouces, de bas de laine rouge et de souliers dont les talons avaient trois pouces de hauteur.

Dès le dernier siècle on vantait l'architecture des fermes du district de Schaffhouse; elles étaient rarement endommagées par l'incendie, les toits n'étant ni en paille ni en bardeaux, et les cloisons, au lieu d'être uniquement en bois comme ailleurs, étant moitié bois moitié terre. Conformément à la vieille costume allemande, il fut longtemps interdit de bâtir en-dehors du village proprement dit; de là, dans les villages, ces maisons étroitement pressées l'une contre l'autre dans l'alignement des rues; aujourd'hui encore il est rare que des constructions s'élèvent au milieu même des propriétés. La plupart de ces maisons très simples consistent

en un rez-de-chaussée, élevé de quelques pieds au-dessus du niveau du sol et derrière lequel se trouve une petite cave non voûtée, puis en un premier et unique étage. On entre dans la maison par la porte de la cour, rarement par la cuisine; au rez-de-chaussée se trouve la chambre principale, ne donnant pas souvent sur la rue et percée de plusieurs fenêtres basses à deux battants et à tout petits carreaux; il s'y trouve également une petite chambre pour le père et la mère de la famille. Au premier étage sont les chambres à coucher des enfants et de la domesticité, souvent aussi des chambres de provisions et, chez les paysans plus aisés, la chambre d'honneur, pièce gaie et lambrissée, dont on dispose pour les hôtes comme de la chambre la plus présentable. Quelques maisons ont plusieurs propriétaires, et il arrive parfois que deux ménages vivent dans la même pièce. Sous le même toit que l'habitation se trouvent les écuries et les greniers. Les villages, une trentaine environ, sont moins bien bâtis que les cinq bourgs et les trois villes, qui comptent cependant plus de constructions nouvelles.

Dans notre excursion à travers le canton de Thurgovie, nous avons touché, sur la route de Constance à Schaffhouse, au territoire de la petite ville de Stein dite sur-le-Rhin, et située dans le voisinage immédiat du point où le Rhin sort de l'Untersee. Vis-à-vis s'élève, à une hauteur d'environ 65 pieds, la rive méridionale du fleuve terminée par un plateau, où, à l'époque celtique, se trouvait sans doute un de ces lieux de refuge fortifiés dans lesquels les habitants du pays venaient s'abriter contre les attaques des ennemis; sur la rive septentrionale se dresse une montagne boisée présentant une saillie perpendiculaire occupée par le château Hohenklingen, et dans le lit du fleuve se rétrécissant peu à peu apparaissent de petites îles qui, ainsi que le dit un archéologue suisse, „offrent des stations commodes pour les pêcheurs et les nautonniers et des points d'appui naturels pour les ponts à jeter sur le courant.“

Quand les Romains se furent emparés de toute l'Helvétie, ils durent élever en cet endroit, sur la rive gauche du Rhin, de puissantes fortifications qui permettaient d'empêcher facilement le passage du fleuve par les ennemis établis sur l'autre rive. Ainsi fut bâtie la forteresse de Gnodurum, dont Ptolémée fait mention en même temps que du Torum Tiberii. Construite, selon toute apparence, après la défaite des peuples des

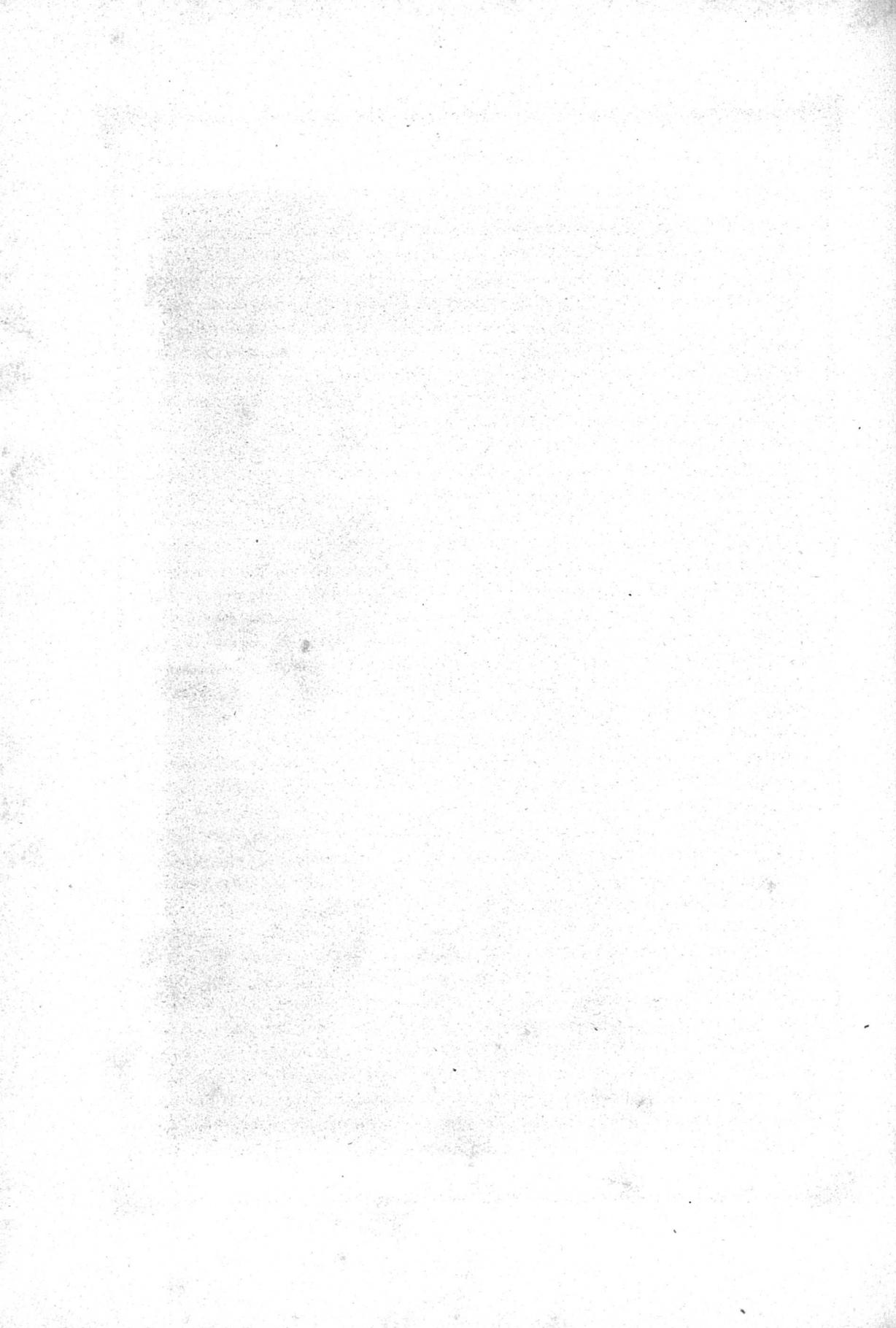
Alpes par Drusus et Tibère, et sortie de ses ruines après une première destruction, elle fut, dit-on, au commencement du cinquième siècle, complètement démolie par les Alemans. Les débris de ce castel, débris très intéressants pour les antiquaires et désignés sous le nom de burg, gisent non loin du pont actuel sur le Rhin et se composent de murs d'enceinte (lesquels, embrassant une superficie d'environ cent mille pieds carrés, s'élèvent encore sur le côté ouest à une hauteur de 13 pieds sur une largeur primitive de 11.), et de quelques restes de tours; dans cette enceinte sont l'église, le presbytère et quelques autres édifices du village d'Eschenz. Un peu à l'est de la burg, au-delà des îles du Rhin, s'étendait sur le fleuve un pont de bois dont les pilotis étaient encore appelés il y a cent ans le pont des païens.

Après la destruction de la forteresse romaine se forma sur la rive opposée du fleuve une colonie qui grandit tellement que, dès le 10^e siècle, elle fut considérée comme ville et ceinte de murs en 966 par le duc Burkhard II. de Souabe. En 1005, l'abbaye de St. Georges de Hohentwiel vint s'établir à Stein, malheureusement pour cette localité, dont s'emparèrent les curateurs du couvent, les barons de Klingen dont quelques-uns sont connus comme Minnesänger. Ces derniers, après avoir plus tard cédé Stein en partie à l'Autriche et l'avoir acquis de nouveau en 1415, le vendirent aux sires de Klingenberg, de la domination desquels Stein sut s'affranchir en 1459 au moyen de sacrifices considérables; mais cette indépendance péniblement acquise ne put se maintenir; la ville, engagée dans les dettes, et impuissante à tenir tête aux prétentions renaissantes de la riche et considérable abbaye de St. Georges, se mit sous la protection de Zurich dont elle reçut la loi désormais et qui, par la force des armes, réprima une tentative de révolte faite par Stein en 1783. Cette dernière ville, qui haïssait et redoutait la rigoureuse suprématie de Zurich, s'attacha en 1798 à la cité plus faible de Schaffhouse et lui demeura plus tard annexée. La situation de Stein est gracieuse et ses antiques et originales constructions méritent pour quelques heures l'attention du visiteur. Plusieurs de ses édifices remontent au 15^e ou au 16^e siècle, et ont des pignons à cariatides de pierre; d'autres, comme la maison dite du Bœuf, sont ornés de peintures à fresque. Dans l'antique cloître de St. Georges est une salle superbe avec de belles sculptures murales; et l'on admire les vitraux de la maison dite des Tireurs et ceux de l'hôtel partant l'enseigne du Trèfle, édifice qui servait de siège à une corporation et qui compte une vieillesse de cinq siècles. L'église collégiale, originellement bâtie dans le style byzantin, a, par la faute d'ignorants et

maladroits architectes chargés de la réparer, perdu presque entièrement son caractère primitif. A l'hôtel-de-ville se trouve le portrait du baron Schmid de Schwarzenhorn. Jeune encore, pauvre et sans espérances, mais adroit, hardi, aventureux, le personnage de ce nom quitta vers la fin du 17^e siècle Stein sa ville natale, pour courir le monde en cherchant fortune; après maintes vicissitudes, il tomba en captivité chez les Turcs, mais, quoique vendu comme esclave, sut se relever petit à petit. Après avoir rempli plusieurs postes importants, il entra au service de l'Autriche, reçut le titre de baron et fut nommé ambassadeur à la cour de Constantinople. Une coupe richement ornée, dont il avait fait cadeau à la ville, figura longtemps lors de chaque noce sur la table du festin.

Comme beaux points de vue, on peut recommander le pont du Rhin et le château d'Hohenklingen, situé à 500 pieds au-dessus de la rive du fleuve, bâti, dit-on, au 9^e siècle, et d'où l'on aperçoit la Thurgovie, le Hôhgau, le lac de Constance et la chaîne des Alpes. On avait une vue pareille du château des sires de Wolkenstein, situé sur la même montagne et dont les derniers débris ont presque totalement disparu. Dans le voisinage de Stein se trouve au milieu des eaux du Rhin, la verdoyante et remarquable petite île de Werd, appartenant au canton de Thurgovie. Dans le 8^e siècle, c'est là que vint mourir et que fut enterré en 759 le saint abbé Othman de St. Gall, après s'être vu faussement accusé, pris et déposé par l'évêque Sidonis de Constance. Bientôt après sa mort, des miracles attestèrent son innocence et déterminèrent les moines de St. Gall à aller quérir le corps du saint, pour le rapporter dans leur cloître, où il fut exposé à la vénération. Cela n'empêcha pas que durant des siècles nombre de pèlerinages n'eussent lieu à la chapelle de St. Othmar à Werd; tous les vendredis notamment, on conduisait dans le modeste sanctuaire tous les enfants souffrants de consommation et qu'un miracle devait guérir.

Les autres communes du district oriental de Schaffhouse, le bourg même de Romsen, ne présentent rien de remarquable; nous nous dirigeons en conséquence sans plus tarder vers la partie capitale du canton et son chef-lieu Schaffhouse. L'histoire de la ville nous est déjà connue par celle du canton: l'une implique l'autre; passons donc à la description des lieux. Schaffhouse est situé sur la rive droite du Rhin, au point où le fleuve, qui jusque là se dirigeait vers l'ouest, se tourne vers le sud, dans la basse vallée du torrent de Muhlethal ou Durach, affluent du Rhin. Le nombre de ses habitants, qui a dépassé 12,000, mais décrut plus tard considérablement, n'est plus aujourd'hui que d'environ 8800, il augmen-



tera sans nul doute à la suite de la construction des voies ferrées entre Bâle et Constance jusqu'à Zurich. Les anciens ouvrages de fortifications flanqués de vieilles tours qui entouraient la ville proprement dite et qui sont démolis en partie, n'ont plus aucune importance; dans leur ligne d'enceinte sont plus de 800 maisons la plupart fort antiques qui, par leur architecture rappellent vivement les anciennes villes impériales de la Souabe. Bâties en pierre, elle ont d'ordinaire de hauts pignons, les uns très petits les autres d'une grandeur disproportionnée et souvent étroitement pressés les uns contre les autres, les maisons à trois étages étant fort étroites pour la plupart et n'ayant que deux ou trois fenêtres de largeur. Chaque habitation porte un nom soit inscrit, soit représenté par un emblème: de là les appellations les plus bizarres et où l'article est souvent mal placé, comme qui dirait en français: le fleur, la raisin, la rocher, etc. Quelques maisons, comme celle qui porte l'enseigne du Chevalier, sont ornées de peintures à fresque représentant des sujets religieux ou historiques. Autrefois figuraient, dit-on, aux façades de nombreuses et remarquables sculptures, soit sur pierres soit sur bois, dont la plupart, dans le cours des siècles antiartistiques qui ont suivi la réforme, ont, en même temps que l'œuvre dite „le grand Dieu de Schaffhouse“, été sottement sacrifiées. Parmi les beaux édifices modernes, il faut compter l'hôtel-de-ville, la maison à l'enseigne du Mâtin, siège d'une corporation, et dont fait partie la salle des concerts, l'orphelinat, la bibliothèque, etc. Les rues sont pour la plupart étroites et tortueuses, mais, depuis trente ans, se sont considérablement modifiées à leur avantage et se font distinguer surtout par leur propreté.

Parmi les grandes constructions des temps antérieures, il faut mentionner en première ligne le Munnoth, situé à l'extrémité nord-est de la ville sur une saillie de l'Emmerberg. D'après la légende s'élevait autrefois sur le même emplacement une tour-verdette de l'époque franque. En 1564, une disette s'étant déclarée, le conseil municipal décréta la construction de la forteresse actuelle qui consiste en un boulevard en forme de cour avec muraille, deux petites tours, de grands caveaux et une tour maîtresse de forme ronde, dont la maçonnerie a 18 pieds d'épaisseur. Des escaliers et un corridor voûté de 6 pieds de largeur, montant et tournant, conduisent à la forteresse d'où l'on jouit dans toutes les directions d'une belle vue. On a voulu faire dériver Munnoth de Munitis; dans l'opinion du populaire, ce n'est là qu'une corruption du sobriquet Unnoth (Superfluité) donné à la forteresse, parce que, dominée par d'autres hauteurs, elle était sans utilité, partant superflue, et n'avait été

bâtie que pour donner de l'occupation à ceux qui en manquaient et, dans tous les cas, épouvanter les bourgeois eux-mêmes. En 1799, le Munnoth fut pris par les Français qui y furent bombardés par les Autrichiens. Quand la forteresse commença à tomber en ruines, il se forma une société du Munnoth qui la répara et en assura la conservation.

L'église de Tous les Saints ou cathédrale, basilique à colonnes bâtie au temps de la première croisade dans le style byzantin le plus pur et terminée, dit-on, en 1101, était jadis un bel et précieux édifice, mais a eu beaucoup à souffrir à l'époque de la réforme et plus tard. La nef est supportée par 12 colonnes qui portent le nom des douze apôtres; celle d'entre elles qui est lézardée est appelée Judas par le peuple. Les ornements intérieurs autrefois si riches, ont complètement disparu; on a, en revanche, dressé à l'extrémité de la nef une chaire sans beauté et affectant la forme d'une tour. La grosse cloche fut fondue en 1486; on connaît aujourd'hui partout l'inscription qu'elle portait, et que Schiller, à qui elle inspira, dit-on, sa poésie de la Cloche, donna pour épigramme à cette même poésie: *Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango*. Le vieux cloître attenant à l'église a des fenêtres moitié byzantines, moitié gothiques, et est encore assez bien conservé; les pierres tumulaires que l'on y rencontre remontent pour la plupart au 17^e siècle et appartiennent en majeure partie aux six familles patriciennes d'antique noblesse qui se faisaient enterrer d'ordinaire dans le cimetière entouré par le cloître. Attenant à un édifice voisin et sans apparence, se trouvent encore quelques parties d'une charmante galerie byzantine ornée d'étranges sculptures et qui doit avoir formé l'enceinte d'une cour. De plus, il existe encore dans le quartier du cloître plusieurs chapelles gothiques, dont l'une est destinée à la célébration du service divin catholique, et dont deux ont été exhaussées, à l'époque du concile de Constance, d'une belle salle en forme de croix. Plus irrégulière et moins gracieuse que ne l'était jadis la cathédrale, est l'église de St. Jean, peinte au brun, bâtie en 1120 et restaurée en 1835: elle passe pour la plus grande église de la Suisse.

Le pont sur le Rhin de Grubenmann, une des plus remarquables merveilles de Schaffhouse, fut malheureusement détruit par Oudinot lors de la retraite des Français en 1799. Long d'environ 370 pieds avec deux arches de 193 et 171 pieds, il ne reposait que sur les deux rives, car le pilier du milieu, que l'on avait dû élever sur l'ordre du consul municipal inquiet, n'était là — telle était du moins la croyance générale — que pour la forme, l'architecte ne l'ayant pas conduit jusqu'aux arches. Indépendamment du pont de Schaffhouse, le même ingénieur Grubenmann,

simple charpentier de Teuffen, dans le canton d'Appenzell, jeta, vers 1750 avec le même bonheur et des frais proportionnellement moindres, d'autres ponts couverts sur des cours d'eau larges et entraînants; il en existe encore quelques-uns dans l'Appenzell.

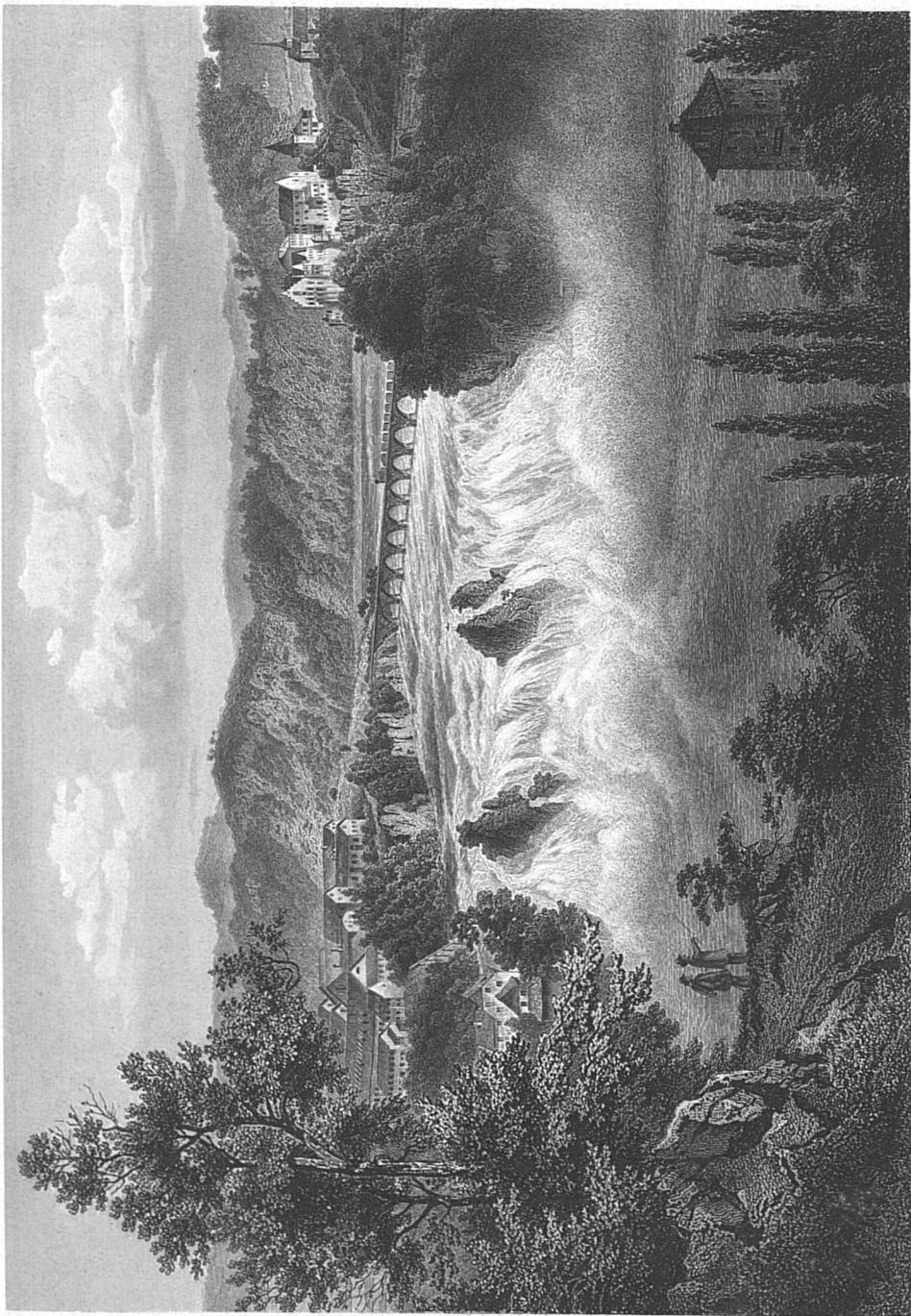
Les environs de Schaffhouse sont gracieux et prêtent largement à de belles promenades dans le canton, même par dessus le pont du Rhin, sur les territoires de Zurich et de Thurgovie; le romantique Mühlenthal avec ses rochers pittoresques et ses cascades a beaucoup de visiteurs et, en automne, la vendange attire les habitants dans les nombreux vignobles dont la ville est entourée et où l'on célèbre joyeusement jusqu'à une heure avancée de la nuit, par des jeux, des repas, des danses et des feux d'artifice, la récolte si désirée.

Mais la plus attrayante et la plus belle promenade qui puisse se faire de Schaffhouse est certainement celle qui a pour but la célèbre chute du Rhin près du château de Laufen. On se rend habituellement à la chute en suivant la rive droite du rapide fleuve et en laissant derrière soi de jolies maisons de campagne, jusqu'au village de Neuhausen où se trouvent une scierie de bois de teinture et une fonderie importante. Cette dernière occupe plus de cent travailleurs et tire son minerai en partie du territoire Saint-Gallois de Sargans, en partie du canton de Schaffhouse même où l'on trouve dans les montagnes du Klettgau, sur le Reiat près de Lohn, à Stetten et à Neunkirch, du fer pisiforme et du peroxyde de fer hydraté. La vigne est aussi fort cultivée à Neuhausen et les crus de la localité sont des meilleurs du canton et surpassent même en qualité ceux de Hallau. Mais les ateliers et les vignobles de Neuhausen n'offrent pas au touriste autant d'intérêt que la très-justement célèbre chute du Rhin qui n'a pas sa pareille en Europe. On ignore ce qu'elle était dans l'antiquité: elle n'est citée par aucun des écrivains romains qui se sont occupés du territoire helvétique, et ce fait fortifie d'autant plus chez les savants l'idée qu'au premier siècle de l'ère chrétienne et même plus tard, c'était plutôt un courant écumeux qu'une chute proprement dite, qui d'ailleurs, les faits le pouvent, a subi des changements depuis qu'on la connaît. Le moyen-âge ne nous en a pas non plus laissé de description, sans doute parcequ'elle était cachée au milieu de bois épais. Après que le Rhin venant de Schaffhouse s'est couvert d'écume en roulant rapidement sur les énormes rochers calcaires dont son lit est rempli il arrive à l'endroit où une roche énorme se détachant de la rive gauche, s'avance de quatre-vingts pieds dans le fleuve et rétrécit

son lit jusqu'à près de cent vingt pieds. L'énorme masse d'eau se précipite à grand bruit et en se couvrant d'écume à travers l'étroit passage et forme une chute qui, quoique peu élevée, est pourtant belle et mérite d'être vue. Au-dessous le lit du fleuve s'élargit et se tournant vers le sud, coule plus doucement dans ses rives à pentes douces couronnées de vignobles. Puis, tout-à-coup, il reprend la direction de l'ouest, ses bords tout en devenant plus escarpés, se rapprochent, des blocs de rochers apparaissent au-dessus des eaux, et il se dirige en mugissant et avec une grande vitesse au nord-ouest vers la barre de rochers qui traverse entièrement son lit, pour s'abîmer là avec un bruit effrayant dans un profond et sauvage entonnoir.

La longueur de la barre d'où se précipite le Rhin est estimée à 340 pieds, sa hauteur à un certain endroit de la rive droite n'est que de quarante pieds et à un autre de la rive gauche d'environ soixante-cinq. Non seulement à ces deux endroits, mais aussi à différentes époques de l'année, la profondeur de l'eau est très-variable et monte de six à quarante pieds, ce qui explique facilement les données si différentes des observateurs de la chute. Ces données varient encore selon que l'on considère seulement la chute inférieure, la plus considérable et qui a en moyenne cinquante pieds de hauteur, ou que l'on comprend dans les calculs les rapides et plus petites cataractes qui s'étendent sur une longueur d'un peu plus de deux cents pas. En somme la chute du Rhin ou, comme le peuple l'appelle ordinairement, la „Grosse Laufen“ peut avoir quatre-vingts pieds de hauteur. Quatre rochers s'élevant des roches transversales la divisent en cinq chutes d'une étendue fort différente; celles du côté de Neuhausen sont plus étroites et plus basses que celles du côté opposé. Le plus considérable de ces rochers est une énorme masse calcaire qui portait il y a cent quarante ans un petit bois de sapins mais est maintenant ombragée d'arbres touffus. Quand les eaux sont basses et moins rapides on peut du petit château de Wörth situé sur la rive droite, se rendre en barque jusqu'au pied de cette masse, en faire l'ascension, et, arrivé au sommet, jouir d'une vue magnifique sur les eaux mugissantes et écumeuses. La première condition exigée pour cette entreprise est l'absence totale de vertiges. Près de ce rocher et vers la rive gauche s'en trouve un autre qui, vu d'en bas, semble avoir une tête et dans lesquels les eaux ont percé peu-à-peu un trou oval qu'elles traversent avant de tomber dans l'effrayant abîme.

On se place pour considérer la chute à différents endroits: le meilleur moyen est de se rendre à tous parce que tous sont originaux et que chacun



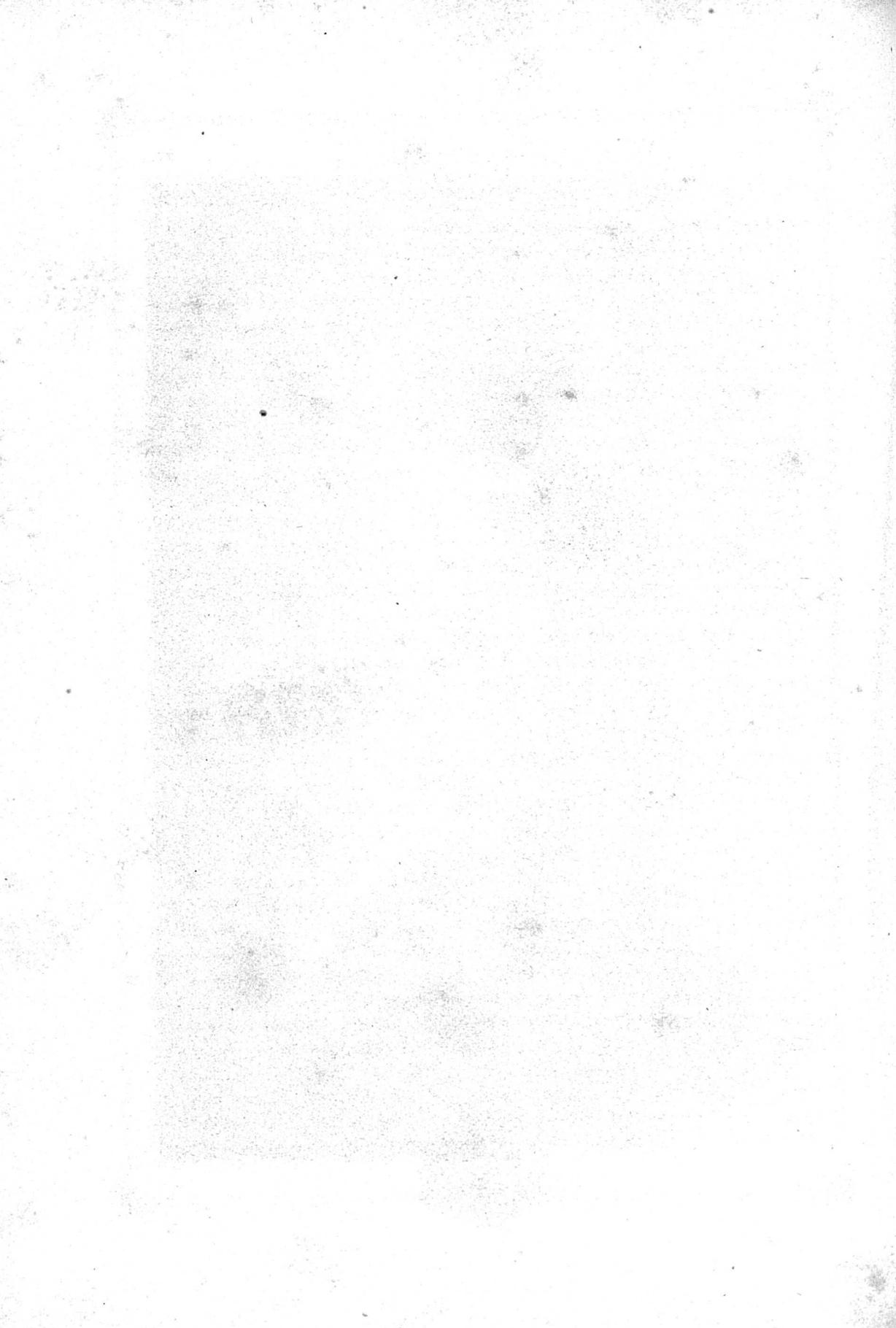
H. Feilcke del.

A. Pesch sculp.

DIE BIELENFÄLLE
BEI SCHAFFHAUSEN.

LA CHUTE DU RHODAN
PRÈS DE SCHAFFHOUSE.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



d'eux offre des beautés particulières. Suivons, par exemple, la route de la rive droite, rendons-nous à l'hôtel Weber assez haut situé et, traversant rapidement la maison, plaçons-nous sur le balcon dont l'horizon comprend la chaîne lointaine des Alpes d'entre le Sentis et la Jungfrau. Devant nous et à gauche s'offre le noir hameau de Neuhausen avec ses usines fumantes; de l'autre côté du fleuve s'élève sur une colline le petit château de Laufen; entre ces deux points le fleuve tombe sur les rochers avec un bruit assourdissant.

D'énormes ondes accourent sans relâche contre les écueils et les arêtes de la barre et se précipitent dans l'abîme couvertes d'écume d'où elles rejailissent. L'aspect reste toujours le même: de temps en temps seulement une onde apparaît plus écumeuse, plus large, plus forte que les autres. Au-dessous de la chute s'étend dans son imposante immobilité sur le fleuve qu'il traverse, le beau pont du chemin de fer contre lequel le courant ne peut rien malgré sa sauvage puissance, et que traverse aussi tranquillement qu'elle le ferait d'une prairie, la locomotive sifflante suivie de ses nombreux wagons. L'homme, on le remarque ici, qui s'étonne de la puissante énergie de la nature, ne se laisse pas pour elle arrêter dans ses efforts et sait la soumettre à sa volonté. Un joli sentier bordé d'arbres descend de l'hôtel Weber sur la rive et de là au château de Wörth bâti sur une petite île rocheuse à cinquante pieds du rivage et soi-disant construit au douzième siècle. De là aussi on aperçoit la chute dans toute sa largeur ainsi que les hauteurs jusqu'à la barre, mais rien au-delà. La chute elle-même paraît à cet endroit plus grande, plus considérable que de l'hôtel, et offre surtout un coup-d'œil splendide s'il s'y montre de ces magnifiques arcs-en-ciel que le soleil fait jouer dans les vapeurs qui tourbillonnent au-dessus, ou si les rayons de la pleine lune viennent doucement s'y épanouir. L'arrière-plan est alors complètement obscur, la blanche écume éblouit les yeux, l'ombre noire des rochers s'allonge prodigieusement, et des gerbes de rouges étincelles jaillissent des cheminées des hauts-fourneaux pendant que le profond silence n'est troublé que par l'uniforme bruit de la cataracte. On a essayé depuis plusieurs années d'éclairer de divers points la chute avec des feux électriques blancs ou colorés, et obtenu par ce moyen des effets de lumière étonnants: on n'a pu toutefois arriver à illuminer par ce moyen que quelques parties isolées. Pour contempler la chute de près, il faut prendre à Wörth une petite barque à l'aide de laquelle on peut en approcher. On la voit alors divisée en plusieurs parties. Ici accourt en tournoyant jusqu'à la crête de la barre une vague énorme qui la surmonte

d'un élan vigoureux pour se développer dans l'abîme où elle tournoie, bouillonne, écume et rejaillit; là se projette en arc qui s'abaisse un plus faible jet qu'a formé en le coupant de la masse une pointe de rocher; là encore les eaux se brisent contre les arêtes et se dissolvent en une fine poussière dont le vent s'empare pour la pousser devant lui en nuages de pluie. Tout est en mouvement, tout s'agite sans relâche: seules les vieilles roches sur lesquelles la vague s'élève pour tomber sans force dans le gouffre et de là rebondir dans les airs, demeurent fermes et inébranlables. Et pourtant peu au-dessous de la place qu'occupe notre barque, le courant promptement apaisé s'éloigne rapidement, mais en tournoyant doucement, des lieux témoins de sa colère et de sa lutte pour descendre la vallée.

En quelques coups de rame nous voici enfin sur la rive droite du fleuve au pied des rochers sur lesquels est bâti le château de Laufen. On a élevé là un échafaudage où l'on peut s'installer, après s'être muni d'un manteau pour se préserver contre l'humidité, et d'où l'on ne peut voir que la grande chute qui occupe l'espace entre les rochers du château et l'arête percée. Le coup-d'œil est toutefois d'une sauvage splendeur. L'immense nappe d'eau, aux couleurs vertes et bleues éclatantes, tombe sans cesse presque à nos pieds avec un bruit assourdissant. Personne ne saurait décrire ce qu'il voit (les mots et les images manquent) et encore moins le peindre. Nous renonçons donc nous-mêmes à l'essayer, ce serait tentative inutile. Plus haut que la balustrade se trouvent encore d'autres points à visiter. Ce sont la grotte de Caroline, le Pavillon et, au haut du château, le Belvédère avec sa vue sur toute la chute et sur le fleuve au-dessus et au-dessous de cette dernière.

Le château de Laufen dépend, il est vrai, du canton de Zurich; mais c'est ici le lieu d'en parler. Il est bâti au milieu de hêtres et de noisetiers sur des roches calcaires presque à pic qui s'élèvent bien de trois cents pieds au-dessus du Rhin. Ses premiers possesseurs, les seigneurs de Laufen, vassaux des comtes de Kyburg et des seigneurs de Tengen, s'éteignirent de bonne heure, et le manoir passa successivement entre les mains de plusieurs familles nobles dont la dernière est celle de Fulach. Laufen fut en 1441 assiégé par le duc Albert d'Autriche et attaqué si vivement que la petite garnison se laissa glisser avec des cordes sur les rochers et s'enfuit en traversant le Rhin à la nage. Un des valets qui n'avait pas eu le courage de suivre cet exemple, traita audacieusement le lendemain de la reddition du château, et obtint sa liberté parcequ'on croyait la garnison encore présente. En 1544, Zurich acheta Laufen et

son bailliage et le château devint la résidence du bailli. Plus tard il redevint propriété particulière. Il a été récemment et sans modifications essentielles, reconstruit en ancien style et présente avec ses bâtiments, ses tours et ses balcons, un aspect tout-à-fait remarquable. Un chemin commode passant par Flurlingen le met en communication avec Schaffhouse.

Mais revenons encore une fois à la chute du Rhin. C'est habituellement en juin et juillet que les eaux atteignent leur plus haute élévation: la chute quoique beaucoup plus petite en hiver est cependant toujours digne d'être vue. Le matin ou le soir sont les moments les plus favorables pour la visiter ainsi que les nuits éclairées par la lune; c'est à midi qu'elle fait le moins d'impression. On a prétendu anciennement que différentes personnes avaient réussi à descendre la chute en bateau et l'on citait notamment un batelier qui, endormi dans sa barque, aurait traversé heureusement le passage. Une tentative faite il y a des années a prouvé péremptoirement que les bateaux se brisent contre les écueils dont le lit du fleuve est parsemé, avant même d'arriver à la chute proprement dite. Une autre tradition parle de sacrifices de chevaux faits par les Alemans au fleuve Rhin à la chute même, et l'on prétend avoir trouvé sur les rochers des os et de vieilles monnaies. Il est certain que les races germaniques sacrifiaient aux fleuves et en particulier au Rhin, sacré pour eux: quant à savoir s'ils avaient choisi la chute comme lieu de ces sacrifices cela est moins certain, puisque, ainsi que nous l'avons dit, la chute elle-même n'est pas mentionnée dans les ouvrages de l'antiquité et du moyen-âge. Au-dessous de sa chute, le Rhin redevient navigable: de petits et légers bateaux, nommés Lauertannen, venant de sa partie supérieure, sont déchargés à Schaffhouse et transportés par terre en même temps que les marchandises jusque près de Würth, pour être là rechargés et remis à l'eau. La batellerie s'en va diminuant d'autant plus chaque année que la navigation est difficile en d'autres endroits qu'à la chute et que le chemin de fer lui fait une victorieuse concurrence.

De retour à Schaffhouse, nous faisons encore quelques courtes excursions dans les localités situées au nord et à l'ouest de la ville. Le premier village que nous trouvons sur la route de Stuttgart est la paroisse d'Herblingen près de laquelle existaient autrefois deux châteaux: l'un d'eux est depuis longtemps ruiné; l'autre, situé sur une colline voisine et

propriété particulière, existe encore. On y jouit d'un magnifique panorama qui renferme les Alpes depuis le Tyrol jusqu'à Unterwalden. Non loin de là se trouve le hameau de Lohn, souvent visité à cause de sa situation élevée (1970 pieds au-dessus du niveau de la mer et près de 800 pieds au-dessus de Schaffhouse) et de la vue qu'on y a. Plus loin, vers la frontière, au pied d'un joli coteau couvert de vignes et dans le riant district du Höhgau, gît le chef-lieu du cercle de Reiat, Thäingen. Un des deux districts de la localité porte le nom original de „Lieblöse“ (impitoyable). Pendant la guerre de Souabe, les habitants du village qui s'étaient retirés dans le clocher de l'église devant les forces ennemies qui les pressaient, se sentant incapables de résistance, se précipitèrent, plutôt que de se rendre, sur les lances des Souabes. Le jeune Götz de Berlichingen eut un cheval tué sous lui dans ce combat. Une autre route conduit de Schaffhouse à Carlsruhe, vers le nord. Le premier village qu'elle traverse est Merishausen où conduit aussi un joli sentier qui monte le Steig et traverse le riant Mühlethal en longeant le Tannenbach. Vers Merishausen la vallée bordée par le Reiat et le Randen devient plus large et plus attrayante. Dans le village même se trouve un clocher qui, avant sa restauration, paraissait de tous côtés incliné et tortu bien qu'il fût parfaitement vertical. Un chemin va au Signal placé sur la montagne élevée de Randen (2814 pieds au-dessus de la mer) d'où l'on peut apercevoir le Schwarzwald oriental, la Baar, le Höhgau jusqu'aux Alpes de Souabe, le Klettgau, le canton de Thurgovie, presque tout le canton de Zurich, le lac de Constance et l'immense chaîne des Alpes de l'Arlberg au Mont-Blanc.

Une troisième route se dirigeant au nord-ouest mène à Fribourg en Brisgau en traversant Beringen, près duquel se trouve la grande caverne nommée Teufelsküche (cuisine du diable). Encore inexploree, elle doit être d'une assez grande étendue car les pierres qu'on y lance mettent plusieurs secondes à atteindre le fond. Les villages suivants de Lohningen et de Siblingen n'offrent rien d'intéressant; mais du Randen qui s'étend à l'est se détache l'Hemmenthal dans la partie inférieure de laquelle (le romantique vallon de Hanen) se trouve un groupe de rochers intéressants à voir nommé le Mutterloch. Le hameau d'Hemmenthal doit avoir été dans l'antiquité et même avant la fondation de Schaffhouse un bourg très-important, mais est actuellement tout-à-fait appauvri. Plus loin au nord-ouest est sis le joli chef-lieu du canton, Schleithem, près duquel, à Saltzbrunnen, on a trouvé des restes de constructions romaines. Un chemin le relie à Merishausen en passant au pied de la colline qui

portait autrefois le château de Randen. C'est là qu'a dû demeurer la pieuse et sainte Adélaïde de Randenbourg, sur laquelle circulent à Schaffhouse plusieurs légendes.

Sur la route qui, à l'ouest, se dirige sur Bâle, se trouvent en fait de localités importantes Neunkirch (Nükilch), le chef-lieu du Klettgau, sis dans une plaine fertile et près duquel, sur le haut Hemming, on extrait du minerai de fer, puis Hallau, célèbre par ses vins, la commune la plus considérable du canton après Schaffhouse, et qui exerce une grande influence par l'activité et la capacité de sa population avancée aussi bien sous le rapport politique que sous le rapport industriel. Pour les voyageurs, ces deux localités n'ont d'autre intérêt que les sources sulfureuses d'Unter-Hallau qui ne sont guère plus utilisées par les habitants du voisinage que beaucoup d'autres qui existent en Suisse.

Le Canton de Zurich.

Le canton de Zurich n'est ni le plus ancien, ni le plus étendu, ni le plus peuplé des cantons suisses et pourtant il a eu la bonne fortune, déjà depuis plusieurs siècles, de tenir le premier rang parmi ses égaux et de reléguer au second rang le fort, énergique et orgueilleux canton de Berne. La jeune génération, animée du sentiment national et populaire, y a continué ce que les chefs aristocratiques tout en luttant en somme contre l'esprit de l'époque y avaient commencé; tous ont travaillé heureusement et habilement pour atteindre un même but: conduire le canton au plus haut point de prospérité et lui procurer par ce moyen dans la Confédération importance et influence bienfaisante. Il est vrai que la première place parmi les Etats confédérés n'a aucune valeur légale depuis la mise à exécution de la nouvelle constitution: la diète fédérale a perdu de sa signification et Zurich n'alterne plus avec Berne et Lucerne dans la présidence et dans la conduite des affaires de la Confédération; mais la voix influente du canton a toujours beaucoup d'effet dans le conseil et la diète fédérale a toujours volontairement réservé à un de ses hommes d'états distingués une place dans le pouvoir exécutif, le conseil d'Etat. D'où cela provient-il? L'énigme est facile à deviner. Le canton de Zurich, dont le chef-lieu est nommé par plaisanterie l'Athènes de la Limmat, tient à la bonne éducation et à la culture de l'intelligence, et c'est à cela qu'il est redevable de tout ce qu'il possède, de même que

c'est cela qui a élevé ses habitants au rang des citoyens les plus capables de la Suisse.

De même que l'histoire des cantons de Berne, de Lucerne, de Schaffhouse, de Bâle et de Soleure se relie à celle de leur capitale, de même aussi celle du canton de Zurich se confond avec celle de cette dernière ville. Déjà à cette époque éloignée sur laquelle l'histoire ne jette aucun jour, alors que le pays était couvert de sombres forêts peuplées de bêtes féroces des espèces les plus différentes, des hommes s'établirent à l'extrémité inférieure du lac de Zurich, au point où la Limmat aux eaux claires l'abandonne. C'étaient de ces êtres à moitié sauvages, habituellement installés dans des huttes élevées sur pilotis, et dont nous parlerons bientôt à propos du village de Meilen, de ces êtres qui étaient peut-être membres de la race celtique qui, dans ses pérégrinations de l'est à l'ouest, avait bien pu envoyer de bonne heure en Suisse une de ses peuplades. En tout cas des Helvétiens de race celtique, si ce n'est point, comme cela a été répété dans de récents travaux, la race même des Tigurini, se seront établis au temps de César là où il était possible de traverser la rivière et où s'offrait une place favorable à la pêche et à la navigation et, de plus, facile à défendre. Quand peu après les Romains occupèrent solidement la Suisse septentrionale, ils formèrent aussi des établissements sur l'emplacement qu'occupe actuellement Zurich. On ne trouve pas nommée il est vrai, dans les écrivains latins, la station de Turicune, mais ce dernier nom s'est retrouvé sur une pierre tumulaire, et encore de nos jours la maçonnerie de la citadelle romaine du Lindenhof est facile à distinguer. Lorsque, sous Auguste ou ses successeurs immédiats, Vindonissa (Windisch), dans la vallée de l'Aar, fut choisi comme principale place d'armes sur le Rhin supérieur et relié à Mediolanum (Milan) par deux routes conduisant aux passes des Alpes Rhétiques, l'une de ces deux routes, celle du commerce, traversa la Limmat à Furicum pour arriver à Coire après avoir suivi la rive septentrionale du lac de Zurich, traversé le pays de Gaster, et longé le lac de Wallenstadt. On établit alors à Zurich, pour protéger ce chemin, une station militaire dont le fort fut construit du côté de la rive gauche, sur le Lindenhof, et un bureau de douanes placé au même endroit préleva un droit de deux et demi pour cent sur toutes les marchandises importées d'Italie et de Rhétie dans la province de Gaule. Une autre localité romaine importante du canton était la forteresse de Vitodurum (Oberwinterthur) et l'on trouvait encore un château-fort à Irgenhausen, et beaucoup de petits établissements, stations postales, villas, etc. A cette époque se rapporte la

légende du martyr des trois Zurichois, Saint-Félix, Regula et Exuperantius: échappés au massacre de la légion thébaine exécuté sous Dioclétien dans le Valais, ces trois chrétiens seraient arrivés à Turicum en passant par le pays de Glaris, y auraient demeuré sur l'emplacement de la Wasserkerche (église du bord de l'eau), et enfin torturés à cause de leur foi par les ordres du proconsul Decius, y auraient été décapités. Selon toutes les apparences, le christianisme était déjà répandu dans le pays trois cents ans après Jésus-Christ, mais il disparut au cinquième siècle lorsque les Alemanns païens passèrent le Rhin et s'emparèrent de la contrée. Le château de Zurich tomba entre leurs mains et fut détruit comme les autres forteresses romaines. Toutefois il se fonda certainement aussitôt à la même place une colonie allemande: peut-être tous les Romains et les Gaulois qui y avaient habité ne furent-ils pas tués ou expulsés mais bien réduits en esclavage. A la bataille de Zülpich (496), les Francs vainquirent les Alemanns, les soumièrent, et vraisemblablement s'emparèrent des pays arrosés par la Limmat et le lac de Zurich, pays qui firent certainement partie plus tard de l'Austrasie.

Le christianisme, après ces événements, paraît avoir peu-à-peu repris le dessus, et il n'est pas impossible que vers l'an 600 ou un peu plus tard une petite église ait déjà existé à Zurich. Les dieux des Germains, Wuotan particulièrement, étaient toutefois encore adorés dans la contrée lorsque les apôtres Saint-Columban et Saint-Gall la parcoururent. L'évêché de Constance, dont le siège avait été d'abord Windisch, en Argovie, exerça bientôt son influence; mais les renseignements sur cette époque nous manquent totalement en ce qui concerne Zurich; tout ce que nous savons est que, dès 744, un grand district portait le nom de Zurichgau, et que partout le culte des saints patrons de Zurich s'était étendu, ce qui indique l'importance croissante de la ville. Charlemagne, dit-on, visita plusieurs fois la cité de la Limmat et il n'est point invraisemblable qu'il l'ait fait et ait beaucoup contribué à la prospérité de la communauté déjà existante. Au commencement du neuvième siècle, la cathédrale actuelle, alors église administrée par un chapitre particulier, occupait une colline sur la rive droite de la Limmat et six cents pieds plus bas se trouvait le village. Un palais royal, comprenant des terres étendues, occupait le Lindenhof et l'emplacement du castel romain. Là le juge cantonal rendait la justice pour le Thurgau, c'est-à-dire pour tout le pays compris entre les Alpes, le lac de Constance, le Rhin et la Reuss. La population de ce vieux et germanique Zurich appartenait à différentes classes. Alemanns complètement indépendants, nobles aussi

bien que libres, et possédant en propre le terrain qu'ils occupaient; gens du roi, gardant la place forte et cultivant les terres qui leur étaient abandonnées; hommes libres payant fermage pour la terre d'autrui; serfs du roi, de l'église et de seigneurs; tout cela formait une communauté très-mélangée et qui n'avait que peu de rapports intérieurs. A cette époque le village s'appelait généralement Turegum quoique l'ancien nom romain se rencontre encore plus tard dans des documents en langue latine.

De tous les successeurs de Charlemagne, Louis-le-Germanique principalement séjourna volontiers dans le jolie Zurich et y fonda en 853 un grand couvent de femmes, l'abbaye de Zurich en l'honneur de Saint-Félix et de Sainte-Regula. Après avoir fait présent à cette abbaye du palais qu'il avait dans la ville, il lui donna pour abbesse sa fille Hildegarde, à laquelle succéda six ans après son autre fille Bertha. Une magnifique église fut élevée à l'endroit où les pieuses sœurs se rendaient souvent pour prier, accompagnées d'un cerf remarquable qui portait dans ses cornes une torche enflammée. On fit venir de loin pour la construire, les meilleures pierres; une double rangée de hautes colonnes s'éleva à l'intérieur; des couleurs variées, artistement préparées avec des matériaux tirés de toutes les parties du monde, ornèrent la voûte; les murailles étaient parées de bronze, d'argent et d'or, et les hautes fenêtres garnies de verres de couleur réunis avec art en forme de mosaïque. La fondation de l'abbaye fixa le sort de Zurich, car le couvent dépendant directement du roi, possédant les droits et les libertés les plus étendus, et son territoire étant soustrait à l'autorité du comte impérial, il put attirer des colons de plus en plus nombreux autour de lui; sous la protection de sa crosse, les différences entre les sujets libres et non libres s'effacèrent, et il se forma enfin une véritable commune en dehors de laquelle ne se trouvaient que le palais et les serviteurs impériaux.

Sous les rois suivants l'abbaye et la localité avec elle reçurent de grandes faveurs, et si elles eurent à souffrir de la conquête de Zurich et de son territoire par les rois de Bourgogne Rudolphe I. et Rudolphe II., elles furent peu après (919) délivrées de la domination étrangère par le duc d'Alemannie Burkhard. Le développement de la ville fut favorisé par les premiers ducs d'Alemannie ainsi que par les empereurs saxons, et souvent elle fut témoin de grandes diètes et de visites princières. Lorsque les Milanais étaient appelés par l'empereur au-delà des Alpes, ils se rendaient toujours à Zurich où l'on conférait avec eux, et le commerce y dirigeait également ses envois (peu nombreux encore il est vrai) car il trouvait là une monnaie, un marché impérial et une douane, et le bien-être crois-

sant y avait formé une commune si considérable qu'on avait dû élever pour ses membres une nouvelle église dédiée à Saint-Pierre. Peu-à-peu ce centre se fortifia : des murs et de fossés, d'abord faibles, plus tard rendus plus solides, s'élevèrent, et il se forma une ville qui était habitée par les serviteurs du roi et du duc d'Alemannie, par des sujets de l'abbaye et des hommes libres et qui devait être défendue par l'ensemble de toute la population guerrière. Ces murs et ces tours solides que des forces relativement faibles avaient su élever entre le dixième et le douzième siècle, subsistèrent jusqu'au dix-septième.

Durant cette période et la suivante, l'abbaye resta toujours dans les relations les plus étroites avec la ville et sut bientôt étendre sur elle la juridiction qu'elle possédait. Les comtes impériaux n'eurent dès lors de pouvoir que sur le territoire qui n'appartenait pas aux deux couvents de plus en plus florissants. Par suite la ville eût facilement pu tomber dans la dépendance complète de l'abbaye, lui devoir des corvées, mais elle échappa à cet état de choses, car au dixième siècle un préfet impérial particulier, dépendant directement de l'empereur, fut installé sur la ville et le couvent et mit obstacle aux empiètements des puissantes abbesses. Zurich était désormais ville libre impériale et vit souvent dans ses murs, surtout au onzième siècle, les empereurs allemands et en même temps qu'eux de grandes assemblées diétales. Henri III. ne visita pas la ville moins de six fois et y maria son fils Henri IV. avec Bertha, fille du margrave italien Otto de Suse. Zurich trouva alors dans son enceinte toute l'élégance et le faste que la cour impériale et les riches seigneurs lombards pouvaient déployer. Cette enceinte, il est vrai, n'était pas encore fort étendue, mais elle contenait de magnifiques édifices parmi lesquels l'immense cathédrale, déjà achevée à la fin du douzième siècle, prit bientôt le premier rang. L'aisance et la prospérité publiques étaient déjà fortement développées et sous l'influence de l'Italie toute voisine, des villes lombardes et de leur exemple, ainsi que sous l'impulsion que lui donnait la présence des rois romains, la vie civile prit chaque année plus en plus de l'extension dans le domaine des rapports sociaux, du commerce, de l'industrie et des beaux-arts. Dès ce moment on pouvait lire sur l'une des portes de Zurich l'orgueilleuse inscription : *nobile Turegum, multarum copia rerum* (Noble Zurich, riche en beaucoup de choses).

Au douzième siècle la ville fut menacée de grands dangers : grandement endommagée elle-même dans les guerres sanglantes que se firent Henri IV. et son rival Rudolphe de Rheinfelden, elle vit de plus le duché d'Alemannie disparaître et la contrée tomber entre les mains du duc

Berchtold de Zähringen. Celui-ci ainsi que ses successeurs gouvernèrent despotiquement comme préfets impériaux, et Zurich perdit presque totalement son caractère de ville impériale. Mais le dernier des Zähringen mourut en 1218, le roi Frédéric II. entra en possession du gouvernement, et la ville eut l'heureuse chance de recevoir une missive décidant que le bailli serait désormais choisi parmi les conseillers de la ville. Le bonheur proverbial de cette dernière ne se démentait pas, on le voit.

A partir de ce moment, la bourgeoisie sortit de sa position dépendante. Saisissant toutes les occasions de se procurer de l'influence, elle osa tenir tête, non seulement aux deux couvents, mais même à l'empereur et au pape. Quand en 1547 l'interdit frappa la ville qui était restée fidèle à Frédéric II., elle ne faiblit pas un instant et de plus, au moment même de l'accommodement, chassa les moines prêcheurs qui l'avaient offensée. Et pourtant cet accommodement était pour elle d'une nécessité pressante car son commerce, son existence même étaient fort en danger par la dispute et par l'inimitié des prêtres. Dès ce moment elle noua d'amicales relations avec Rudolphe de Habsbourg qui attaqua et anéantit ses ennemis, le baron de Regensberg; plus tard, devenu empereur d'Allemagne, il la favorisa toujours et lui accorda beaucoup de précieux privilèges. C'est ainsi que son bien-être et son influence s'en allèrent croissant chaque année et qu'elle put se relever en un temps relativement court des grands malheurs qui l'atteignirent, tels que l'incendie de 1286 (le Wackerboldsche Brunst) et la sanglante déroute de Winterthur que le duc Albert d'Autriche fit subir à ses guerriers le 13 avril 1292, à cause de leur attachement à l'empereur Adolphe de Nassau. Heureusement le duc Albert n'avait su s'emparer de la ville elle-même: après s'être présenté devant elle avec des forces considérables et l'avoir assiégée, il s'était retiré sans avoir pu exécuter son projet. C'est qu'elle lui avait paru protégée par des forces considérables, des troupes bien armées précédées d'une musique guerrière parcourant continuellement les rues et le Lindenhof. Ces troupes étaient en réalité composées en partie de femmes et de jeunes filles qui, comme les hommes faits et les jeunes gens, avaient revêtu la cuirasse et pris les armes, et ce fut devant elles que le duc se retira honteusement car la ville presque sans défense n'aurait pu soutenir une attaque sérieuse.

Le quatorzième siècle commença par un événement important pour la ville, nous voulons parler de la révision des anciens statuts d'où sortit la première loi écrite, la Richtebrief, qui existe encore. Le 15 novembre 1315, les Zurichois combattirent à Morgarten sous les ordres du

duc Léopold d'Autriche contre les confédérés; cinquante d'entre eux furent trouvés morts sur le champ de bataille le soir de ce jour encore vêtus des couleurs de la ville: bleu et blanc. Quelques années plus tard cependant Zurich était de nouveau l'alliée de la Confédération, et les soldats de ces deux puissances passaient ensemble le Saint-Gothard pour entrer dans la vallée de la Levantine et châtier les atteintes portées à la sûreté de l'importante route qui la traverse. Devenue fort puissante, Zurich vit pourtant encore en 1330 son indépendance menacée quand l'empereur Louis se réconcilia avec les ducs d'Autriche qu'il avait jusqu'alors combattus, et leur donna en gage Zurich, Rheinfelden, Saint-Gall et Schaffhouse. Cependant la ville sut encore cette fois par sa contenance fière et énergique faire valoir ses droits si souvent reconnus au titre de ville impériale, et vint à bout de faire annuler la mise en gage.

Si la ville s'était délivrée peu-à-peu et autant que possible des influences extérieures, si les baillis impériaux avaient été mis hors d'état de nuire et les droits de l'abbaye amoindris, les Zurichois ne possédaient pas encore la liberté intérieure, gouvernés qu'ils étaient par une aristocratie héréditaire qui s'efforçait de conserver son pouvoir sur les autres habitants. A côté des bourgeois se trouvaient des gens établis ne possédant aucun droit politique, et les bourgeois eux-mêmes étaient divisés en deux classes: celle des nobles considérés et influents et celle des bourgeois dans les sens le plus restreint. Les gens établis étaient pour la plupart artisans: plus le commerce et l'industrie se développèrent, plus aussi l'éducation, l'aisance et la considération de ces gens établis s'accrut, et il arriva qu'ils réclamèrent aussi une influence politique. Le même fait se produisit presque simultanément dans d'autres villes de l'Allemagne. Rudolphe Brun, noble descendant d'une des familles les plus anciennes et les plus considérées, se mit en 1236 à la tête de ce mouvement. Il réforma la constitution de la ville, et sans mettre complètement de côté l'influence des nobles et des anciens bourgeois, il plaça la balance du pouvoir entre les mains des artisans sur lesquels il s'appuya pour accomplir son œuvre, et qu'il partagea en treize corporations. Quelle qu'eût été la facilité avec laquelle il avait commencé son œuvre et quelque promptement qu'eût été obtenu l'agrément de l'empereur et de l'abbesse à la nouvelle organisation, elle ne laissa pas d'occasionner les désordres qui accompagnent ordinairement les modifications radicales. Des conseillers destitués et leurs adhérents s'allièrent aux seigneurs voisins et entraînèrent la ville à des combats sanglants; bien plus, dans une nuit de meurtre, en 1350, ils essayèrent de surprendre la ville, de tuer le bourgmestre Brun et de rétablir

l'ancien ordre de choses. A peine avaient-ils pénétré dans la ville que Brun parvint à réunir les corps de métiers au son de la cloche d'alarme; en quelques instants les ennemis furent anéantis et pris, et dès le lendemain trente-sept des principaux fauteurs de l'attaque périrent par l'épée et la roue. A partir de ce moment les races patriciennes n'osèrent plus lever la tête: leur puissance déjà faible était pour toujours anéantie parce qu'elles s'étaient opposées à la marche du progrès sans tenir compte des changements intervenus dans les relations sociales.

Zurich, jusqu'au moment où nous sommes arrivés, avait cherché, il est vrai, à exercer son influence à l'extérieur, conclu des alliances et pris part à de guerres; ses citoyens avaient glorieusement combattu sur divers champs de bataille et s'étaient emparés de Rapperschwyl à la suite d'un démêlé personnel avec le comte de son nom, et pourtant la ville était encore sans alliés durables et ne possédait rien au-delà de ses murs. Mais le premier mai 1351 elle entra dans la ligue éternelle des confédérés, et quelques années plus tard (1358), elle acheta le droit de haute et de basse justice sur plusieurs hameaux et jeta ainsi les fondements du canton actuel. Dans le conseil de la Confédération elle reçut tout aussitôt la première place parce que dans les idées du moyen-âge elle primait les territoires immédiats de l'empire ainsi que la ville autrichienne, par conséquent médiante, de Lucerne. Sa puissance fut alors si grande qu'elle eût pu à peine trouver dans son voisinage un adversaire égal: favorisée en outre par l'empereur Charles, elle obtint de lui de nouveaux privilèges. Dans le quatorzième siècle l'histoire de la ville compte encore plusieurs modifications à la constitution, modifications qui augmentèrent la puissance de l'élément populaire et affaiblirent le pouvoir prépondérant jusqu'alors du bourgmestre, une alliance avec Berne, Soleure et plusieurs villes rhénanes et souabes, l'invasion des Gugler sous la conduite d'Engelram de Coucy, et la guerre de Sempach qui eut pour résultat la destruction de plusieurs forteresses assez voisines de Zurich.

Les premières acquisitions de terre avaient éveillé chez le conseil et les bourgeois le désir des agrandissements territoriaux: dès lors conseil et bourgmestre saisirent pour s'agrandir, toutes les occasions qui se présentèrent d'acheter quelque chose, et bientôt après ils recoururent à un autre moyen, la guerre. Quand en 1415, au concile de Constance, l'empereur Sigismund eut mis au ban de l'empire le duc Frédéric d'Autriche et provoqué les confédérés à la conquête de ses domaines, Zurich prit pour elle le franc bailliage d'au-delà de l'Albis, et occupa de concert avec les confédérés le comté de Bade, Bremgarten, Mellingen et les francs

bailliage de la Reuss. Quelques années plus tard elle dégagaa le comté de Kyburg qui avait été mis en gage. Mais quand après la mort du dernier comte de Toggenbourg, elle chercha à s'emparer de ses possessions, elle causa une guerre civile dans la Confédération et courut en outre les plus grands dangers. En suite de cette tentative commença en 1440 la vieille guerre de Zurich qui, interrompue par des suspensions d'armes, ne se termina qu'au bout de dix ans. La ville commit pendant ce temps d'énormes fautes, puisque non seulement elle se sépara entièrement des confédérés, mais encore s'allia avec l'Autriche et lui sacrifia même des possessions importantes, le comté de Kyburg, par exemple. Tout le territoire fut dévasté, la ville assiégée, le bourgmestre Stüssi tué, et peu s'en fallut que Zurich ne fut ruinée. Ce ne fut qu'à l'intervention de ses amis de la Confédération qu'elle dut de voir son adversaire Schwyz forcé de se contenter lors de la signature de la paix, en 1450, de la cession de plusieurs hameaux. Toutefois, et à l'avantage de la ville, son traité d'alliance avec l'Autriche fut anéanti par les arbitres. Il y avait peu d'années que la paix était conclue et Zurich s'agrandissait de nouveau: le comté de Kyburg lui était une seconde fois donné en gage, et en 1467 elle acquérait à prix d'argent du duc Sigismond d'Autriche, qui en avait toujours besoin, Winterthur et Wädenschwyl. Bientôt après à la suite de plusieurs petites guerres soutenues par la Confédération, de 1450 à 1460, éclata celle contre le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Elle dura de 1474 à 1477, et ne finit qu'après plusieurs batailles importantes dans lesquelles les brillantes et victorieuses armées d'un des princes les plus puissants de l'époque furent, à plusieurs reprises, mises en déroute par les Suisses, et par la mort de Charles sur le champ de bataille. Zurich prit une part active à cette dangereuse guerre et un de ses chefs, Hans Waldmann, s'y distingua entre tous par son énergie et son habileté. Natif du canton de Zug, Waldmann était venu tout pauvre garçon à Zurich où il avait appris l'état de mégissier, mais il avait bientôt su, favorisé d'ailleurs par le hasard, s'élever au-dessus de sa situation et se faire remarquer dans les expéditions guerrières contre les Autrichiens. La capacité qu'il déploya dans la guerre de Bourgogne fit bientôt de lui presque le premier personnage de la ville, et, après la conclusion de la paix, il réussit à se créer des amis et des adhérents nombreux. Ses grandes richesses, la beauté de sa personne, son talent d'orateur, son courage, sa finesse et son habileté guerrières, sa souplesse et ses qualités extraordinaires de diplomate et d'agent auprès des princes étrangers, paraissaient le désigner pour la

première place dans le gouvernement. Aussi y arriva-t-il bientôt. D'abord chef des corporations, il devint en 1482 bourgmestre à la faveur des passions populaires, mais contre la volonté des anciennes familles qui le combattaient comme parvenu et le traitaient comme tel. Tout aussitôt il fit preuve d'une capacité étendue: il réforma tout, améliora les finances, la police et l'organisation militaire, embellit la ville, augmenta le pouvoir de cette dernière sur les administrés, diminua par contre l'influence de l'aristocratie et du clergé, et chercha à réprimer le luxe et la corruption des mœurs. Mais il alla trop vite dans ses profondes réformes et blessa trop d'intérêts particuliers pour pouvoir les dominer. Bientôt il eut des ennemis et des envieux nombreux et avant que Waldmann ne le soupçonnât, l'aristocratie qui le forçait à prendre des mesures de plus en plus sévères vis-à-vis des paysans, était parvenue à remuer profondément ces derniers. Des troubles survinrent qui furent suivis d'un soulèvement. Trahi par les conseillers qui étaient ses ennemis secrets et par les envoyés confédérés qui le laissèrent dans l'embarras, Waldmann fut en fin de compte arrêté, traduit devant un tribunal extraordinaire, cruellement torturé et finalement décapité de 6 Avril 1489. La ville mit sa grande fortune sous le séquestre.

Zurich dut bientôt sentir ce qu'elle avait perdu: les ennemis de Waldmann donnèrent le pouvoir à un Conseil complètement incapable, auquel on donna le surnom de cornu, et qui, gouvernant durement et sans ordre, remit en vigueur tous les principes aristocratiques. Quelques mois après il dut se retirer au milieu du mépris général. Il y avait neuf ans que Waldmann était mort quand parut une nouvelle lettre jurée qui, reposant sur les principes libéraux du troisième grand bourgmestre, soumettait entièrement le petit Conseil (le pouvoir exécutif) au grand (la représentation nationale), et mettait sur le même rang que les autres corporations celle de Constafel, la plus aristocratique et possédant jusque là la primauté.

Du temps de Waldmann, Zurich avait acquis la souveraineté de la ville de Stein; en 1496 elle acquit celle d'Eglisau. Réunie aux autres confédérés, elle combattit glorieusement pendant la guerre de Souabe et prit également part aux guerres d'Italie qui terminèrent le quinzième siècle et commencèrent le seizième: ses guerriers étaient notamment présents aux grandes batailles de Navare (1513) et de Marignan (1515). Quelques années plus tard commença la Réforme, dans laquelle Zurich joua un grand rôle, et dont le soutien le plus ardent, Zwingli, prêcha et enseigna dans ses murs.

Quoique les cantons primitifs, Soleure et Fribourg fussent peu favorables à la réformation et menaçassent de renoncer au renouvellement des anciennes alliances, Zurich pourtant tint ferme à la nouvelle confession de foi et eut recours aux moyens extrêmes, à la guerre ouverte. Elle éclata en 1531 et prit une fin malheureuse, car à la bataille de Cappel, le 11 octobre de la même année, ceux de Zurich furent complètement battus; ils perdirent leurs plus valeureux et plus braves concitoyens, entre autres Zwingli qui combattit vaillamment et mourut pour sa croyance.

La discorde et l'inhabileté dont les combats ultérieurs des réformés portaient l'empreinte, amenèrent finalement une paix peu favorable, et assurèrent, pour près de deux siècles, la suprématie aux catholiques bien inférieurs en nombre. Malgré tous ses revers, Zurich resta inébranable dans sa nouvelle doctrine et posa le germe de l'activité industrielle qu'elle déploie en ce moment, en offrant un asile à ses corréligionnaires chassés de Locarno en 1554. C'est à ses nouveaux colons que le canton dut d'abord l'établissement des manufactures de soie qui devinrent plus tard d'une si grande importance pour la ville et tout le pays.

Les années suivantes n'ont que peu de combats acharnés et de changements notables à signaler; la Confédération allait toujours se développant et avec elle Zurich dont le territoire s'agrandit par mainte petite et paisible acquisition. De nouvelles alliances furent contractées avec des princes et des villes, de petits démêlés vinrent de temps en temps réclamer leurs victimes, des troubles intérieurs éclatèrent, il est vrai; mais ceux-ci restèrent insignifiants et aucun nouveau conflit ne s'éleva entre les catholiques et les protestants jusque vers le milieu du dix-septième siècle, les deux partis ayant jugé à propos de garder la neutralité pendant la guerre de trente ans. Lorsqu'en 1654 la guerre des paysans menaça les gouvernements de Berne, de Soleure, de Lucerne et de Bâle, les sujets de Zurich se tinrent tranquilles; cependant en 1656 une nouvelle guerre civile entre les cantons catholiques et les cantons protestants arma les bras des paisibles Suisses et les força à s'entr'égorger; la bataille de Vilmergen, où les Bernois éprouvèrent une rude défaite, mit fin aux hostilités. L'histoire intérieure de Zurich n'offre aucun moment remarquable et n'a rien de saillant; peu-à-peu il se développa une certaine tendance aristocratique qui entoura de difficultés l'admission de bourgeois, éleva une barrière entre la ville et la campagne, restreignit le droit des sujets et eut pour résultat le développement moins rapide de l'Etat en culture, industrie et richesses.

Pendant la guerre de sept ans les rapports entre les réformés et les catholiques restèrent à peu près les mêmes, mais éprouvèrent de grands changements au commencement du dix-huitième siècle. Les oppressions que l'abbaye de St. Gall permettait contre les Toggenbourgeois réformés, suscitèrent une nouvelle guerre de religion. Les Bernois, une fois battus à Vilmmergen, prirent leur revanche et remportèrent au même endroit une brillante victoire, le 25 Juin-1711. La paix, conclue le 11 Août, fut très favorable aux protestants et accorda de grands avantages aux Zuricois. Le gouvernement de Zurich se distingua au dix-huitième siècle principalement par sa bonne contenance; malgré les besoins du moment, on ne songea pas à imposer de nouvelles taxes, et les finances, bien administrées, se trouvaient dans un état très-satisfaisant. Des libertés particulières ne furent pas accordées aux bourgeois, et, malgré une lettre assez libérale publiée en 1713, l'administration des affaires publiques resta entre les mains de certaines familles qui prenaient possession de toutes les charges et de tous les emplois, entravaient le développement moral et industriel ou ne laissaient qu'un faible champ libre à son étendue. Un tel régime devait naturellement éveiller le mécontentement des bourgeois et des sujets; ils se faisaient pourtant, car, comment auraient-ils pu lutter contre l'aristocratie toute puissante qui avait le pouvoir du gouvernement entre les mains? La révolution française éclata; le mécontentement parmi les campagnards se fit jour, les esprits s'agitèrent, surtout lorsqu'un mémoire (conçu en termes très-modérés et exprimant la volonté du peuple) adressé au gouvernement, entraîna à sa suite des enquêtes et l'exil. Déjà en 1795 les districts rebelles furent occupés militairement. En 1798, à l'approche de l'armée française, le bouleversement général eut lieu, non seulement à Zurich, mais dans toute la Suisse; on fit des concessions, on élut une commission pour représenter le canton et l'on songea à l'établissement d'une nouvelle constitution. Ce n'est qu'après la prise de Berne que l'ancien conseil découragé se démit de ses fonctions et bientôt après le canton de Zurich accepta aussi la constitution prescrite par la France à la République helvétique une et indivisible. Néanmoins cette constitution ne put jeter que de faibles racines dans le canton de Zurich; bientôt la campagne et la ville l'eurent en aversion et, en septembre 1802, Zurich ferma les portes à un détachement de troupes helvétiques qui devaient occuper la ville; elle fut bombardée par le général suisse Andermatt, mais ne put être forcée à se rendre. Par suite de l'acte de Médiation que Napoléon Bonaparte rendit en 1803, Zurich redevint un canton indépendant, avec ses anciennes limites; cependant le rétablissement

de la domination de la ville ne se fit pas et les pays sujets furent perdus. Ce n'est qu'après la chute de l'empereur que l'aristocratie put songer à reconquérir son influence et son autorité primitives; elle créa une nouvelle constitution par laquelle la campagne était représentée au grand Conseil, il est vrai, mais de manière à ce qu'elle fût toujours en minorité. Des mesures réactionnaires ne tardèrent pas à être mises en exécution; principalement la liberté de la presse, déjà soumise à la censure, fut restreinte davantage. Mais précisément ces mesures suscitèrent bientôt dans la ville elle-même un contre-courant: déjà en 1829 et en février 1830 la censure fut abolie, des changements notables furent apportés à la constitution et lorsque la nouvelle des événements de Juillet et la chute de Charles X. furent connus à Zurich, il se développa un vif mouvement de réforme qui, quoique n'aspirant d'abord qu'à un but très-borné, entraîna un changement total de la constitution dans le sens libéral et enleva à la ville la faveur dont elle avait joui jusqu'alors sous le rapport de la représentation.

Depuis ce temps le canton avança à pas de géant. Il ne recula devant aucun sacrifice; des réorganisations utiles furent faites, une université fondée; des écoles créées, des routes ouvertes, le bien-être social préservé et, malgré toutes les dépenses, les finances de la ville et des communes n'avaient jamais été plus florissantes. Le constitution fut révisée en 1837 et en 1848. Le parti réactionnaire, ayant organisé une émeute, parvint à renverser en 1839 le parti libéral qui avait fait venir à Zurich comme professeur à l'université, Strauss, auteur de la „vie de Jésus“; mais ce parti ne put se maintenir et se vit bientôt supplanté par suite des nouvelles élections qui se déclaraient régulièrement en faveur des libéraux. Lorsque le Sonderbund des cantons ultramontains, excités par les jésuites, se forma, Zurich se trouva bientôt à la tête du parti qui aspirait à maintenir et à développer la confédération suisse, et pendant la guerre, dite du Sonderbund, en 1847, il agit et combattit en première ligne de concert avec le canton de Berne. C'est au canton de Zurich et à sa puissante intervention que l'on doit surtout la réforme radicale, prompte et heureuse de la constitution que la guerre du Sonderbund entraîna à sa suite et qui fut dès lors admise par la majorité des cantons et la plupart des habitants. Actuellement le parti réactionnaire se trouve complètement mis à l'écart; le petit nombre de conservatifs ne songe plus à déclarer la guerre et à attaquer ouvertement la constitution de la Confédération et de l'Etat, et si quelques libéraux se sont détachés de la faction radicale, les différents sont trop insignifiants pour faire

pressentir et craindre de nouveaux troubles. En outre la constitution a soin de rendre justice aux exigences fondées sur les besoins du moment et de prévenir toute dissension périliclitante.

Le canton de Zurich comprend environ 32 milles carrés et peut être rangé, quant à son étendue, après les cantons des Grisons, de Berne, du Valais, de Vaud, du Tessin et de St. Gall. Il est borné au nord par Schaffhouse, au nord-est et à l'est par la Thurgovie, au sud-est par St. Gall, au sud par Schwyz et Zug, à l'ouest par l'Argovie et au nord-ouest par le grand-duché de Bade. La longueur de ses frontières est évaluée à 50 lieues suisses et, ce qu'on appelle ses frontières naturelles, à 20 lieues. Toutes les parties sont liées entre elles et forment un tout assez arrondi qui affecte la forme elliptique. Quoique Zurich possède au sud-est et à l'est des montagnes d'une élévation assez importante, il ne passe cependant pas pour un pays montueux; les chaînes élevées qui le traversent dans la direction du sud-ouest au nord-est, disparaissant vers les Alpes qui couvrent l'intérieur de la Suisse, forment souvent de larges plaines et des plateaux. On compte en tout neuf à onze élévations boisées dans leur partie supérieure et dont l'Albis, sur la rive gauche occidentale du lac de Zurich, le Haut-Rhône, l'Almann, le Hörnli et les Lägern sont les plus remarquables. Quelques-unes d'entre elles offrent des pentes ardues et une crête très-étroite; toutes les autres sont des versants moins rapides et se terminent en douces collines. Le chaîne de l'Albis surtout, qui commence dans la vallée de Baar (canton de Zug) pour se prolonger jusqu'à Urdorf, dans la vallée de la Limmat, est du plus grand intérêt. La crête n'a souvent que quelques pas de large; en d'autres endroits, par contre, elle montre des surfaces plus vastes; presque partout, mais principalement du côté méridional, les flancs escarpés se précipitent dans la profondeur et offrent ça et là des places complètement dénudées et que les torrents et les eaux de ciel ont tellement lavées que l'on distingue facilement toutes les couches dont la montagne est formée. Pauvre en sources, la chaîne de l'Albis et presque partout couverte de bois. Deux routes et plusieurs sentiers la traversent et conduisent à des points de vue charmants, tels que l'Uetliberg et le Schnabel.

La vallée la plus importante du canton est la longue et large vallée du lac de Zurich et de la Limmat qui, s'allongeant d'abord de l'est à l'ouest, se dirige ensuite du sud-est au nord-ouest; viennent alors la vallée irrégulière de la Glatt longue de sept lieues, celles de la Töss, de la Sihl, de la Thour, du Pfeffikersee, de la Kemp, de la Neppich et de la Reuss. La vallée du Rhin ne saurait être prise en considération, car ce

fleuve ne traverse qu'une faible partie du canton et la vallée n'existe pas là où il forme la frontière. Toutes les vallées ci-dessus nommées sont tellement différentes par leur formation, qu'il est impossible de les soumettre à des observations communes, on pourrait tout au plus mentionner, en passant, qu'en général elles ne possèdent que des vallons latéraux petits et insignifiants. En outre il y a encore un certain nombre de plaines plus ou moins grandes, p. e. le Rafzerfeld, le Sihlfeld, etc. Le fleuve le plus connu qui mouille le canton, qui le borne en deux endroits et qui le traverse, encadré dans une double rangée de belles collines verdoyantes, dans une direction orientale, est le Rhin. Son affluent, la Thour avec ses eaux sauvages souvent dévastatrices, de même que la dangereuse Reuss n'arrose qu'une faible partie de Zurich. Le cours de la Sihl, venue de Schwyz, est déjà plus long. Par contre le canton donne naissance à la Töss, à la Glatt et à la Limmat; les deux premières sont formées par des sources, la troisième par le lac de Zurich. La Töss qui naît au Tösstock et qui débouche dans le Rhin au-dessous de Borbas et la Glatt qui jaillit de l'Allmann, appartiennent exclusivement au canton; la première est un des cours d'eau les plus nuisibles, parceque, vu la constitution montueuse d'une partie de son domaine et le manque absolu de bassin, elle prend, par suite de la fonte des neiges et des fortes pluies, des proportions effroyables; elle sort de son lit, inonde les terrains avoisinants, les couvre de gravier ou enlève la terre de labour. Néanmoins elle donne de la vie et du mouvement à beaucoup de moulins et de fileries. La Limmat qui traverse la capitale Zurich et se réunit, dans l'Argovie au-dessus de Brugg, à l'Aar et à la Reuss pour former un puissant fleuve, est plus large et plus riche en eau que la Töss et la Glatt. Elle surprend par ses belles eaux bleu-foncé, pures et transparentes, sa chute rapide et ses bords qui, étagés çà et là en terrasses, fournissent la preuve que la Limmat coulait à un niveau beaucoup plus élevé.

Le canton de Zurich est extrêmement riche en eaux dormantes car, outre trois grands lacs, il n'y en a pas moins de onze plus petits; de ces derniers, deux seulement, le Katzensée (formé de deux parties) autrefois selon toute apparence beaucoup plus étendu, et le Türlersée, situé agréablement et pittoresquement à la base méridionale de l'Albis, peuvent porter à juste titre le nom de lacs. Les plus grands sont celui de Zurich qui n'a pas moins de 8 lieues et demie de long sur une demi-lieue de large (maximum), celui de Greifen ($1\frac{1}{4}$ lieue de long) et celui de Pfeffi-

kon ($1\frac{1}{2}$ lieue de long). Nous en reparlerons plus amplement et les traiterons plus particulièrement en temps et lieu.

Le climat du canton varie suivant les différents districts; il est le plus doux dans la vallée du lac de Zurich et notamment dans la partie supérieure où le thermomètre est toujours plus élevé que dans la plupart des parties de la Suisse septentrionale, mais plus rude, par contre, dans les vals ouverts aux vents du nord-ouest et du sud-est. La vigne ne prospère donc pas partout. Souvent le printemps ne commence que lorsque la neige a déjà disparu depuis plusieurs semaines des montagnes moins hautes; d'autres fois, grâce à l'influence des vents chauds venus de l'Italie, il se présente spontanément et de bonne heure, malheureusement au détriment des arbres fruitiers dont les bourgeons trop délicats ne peuvent résister aux fréquentes gelées de la nuit. Les jours chauds occupent les mois de juillet et d'août; l'automne comprend les mois de septembre et d'octobre; avec le mois de novembre commence l'hiver; cependant les fleuves ne gèlent qu'en décembre et en janvier, et alors même le froid est encore assez souvent interrompu. Comme dans d'autres pays montueux, les douces et graduelles transitions du printemps et de l'automne sont inconnues dans le canton et l'on pourrait presque dire qu'il n'y a que deux grandes saisons: l'hiver et l'été. La température, rarement constante pendant un mois entier, est très-variable. En général les jours humides sont beaucoup plus nombreux que les jours secs et beaux, circonstance que l'on attribue aux vents d'ouest et du sud qui soufflent la plus grande partie de l'année. Les vents les plus violents sont en hiver celui du nord-est, glacial et tranchant (bise) et celui du sud-ouest (Föhn) qui prend assez fréquemment tout le caractère d'une tempête. Le Föhn produit souvent en peu d'heures le dégel le plus complet, se distingue par une chaleur amolissante, fertile, propre à hâter la maturité, par une illumination du ciel peu commune et par une humidité excessive de l'air qui, à son tour rapproche les objets et propage le son avec une facilité toute particulière. La chaleur étouffante qu'il développe occasionne à différentes personnes de l'abattement et des maux de tête et est surtout préjudicable à la santé quand il précède ou suit des jours froids. Les orages et la grêle ne sont pas rares, et en hiver il y a de fréquents brouillards qui s'appesantissent sur les vallées tandis que les hauteurs resplendent du plus beau soleil.

Le canton de Zurich appartient au nombre des territoires les plus peuplés de notre globe; sur ses 32 milles carrés environ vivent actuellement 270,000 âmes, ainsi 8750 habitants par mille carré; ce qu'il y a

surtout de remarquable c'est que le canton ne possède pas de grande ville et que sa capitale elle-même ne compte que 20,000 âmes et ne peut exercer qu'une influence modérée sur le terme moyen. Dans les différents districts le chiffre de la population varie, il est vrai, mais néanmoins le moins peuplé offre encore 5200 âmes par mille carré. Le canton de Berne seul avec ses 128 milles carrés a plus d'habitants que Zurich, savoir 468,000, ce qui fait un chiffre moyen du 3800; pour d'autres cantons ce chiffre est encore plus minime. Depuis les trente dernières années la population de Zurich a augmenté de 43,000 âmes, c. à. d. de 20 pour cent. Il faut en chercher la cause dans l'accroissement du bien-être public, résultant de l'amélioration des écoles, des routes praticables, de l'essor donné à l'agriculture et à la culture de la vigne, du commerce et de l'industrie qui s'étend avec chaque jour de plus en plus dans toutes les directions. L'industrie seule a pu rendre possible l'entretien d'une population qui se multiplie en proportions si gigantesques, car l'agriculture pourrait à peine nourrir la moitié. A l'heure qu'il est le canton de Zurich peut être rangé au nombre des Etats le plus peuplés, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, et n'est dépassé que par fort peu de très-petits districts.

Parmis les 270,000 habitants qui peuplent le canton il y a un peu plus de 10,000 étrangers, nombre proportionnellement très-grand; la plupart sont domiciliés dans la capitale. Il faut pourtant prendre en considération que beaucoup de ceux qui se sont établis dans le canton n'ont pas été comptés parmi les étrangers parcequ'ils ont acquis le droit de bourgeoisie, de sorte que le nombre des véritables étrangers serait bien plus important. Déjà dans le temps les plus reculés, Zurich attirait l'attention des pays environnants principalement de l'Allemagne; parmi les premières familles de la ville il y en a beaucoup qui sont venues du nord et surtout de l'Allemagne méridionale. La majorité des Zuricois appartient à l'église protestante; il n'y a que 11,300 catholiques, 1060 membres de sectes différentes et 165 juifs venus peu à peu du canton d'Argovie ou de l'étranger. Des émigrations sur une plus grande échelle n'ont pas eu lieu dans les derniers temps: le Zuricois n'aime pas à quitter une position assurée et un labeur constant pour un avenir incertain riche en belles perspectives et en promesses.

Si pour plusieurs cantons, notamment pour les plus petits, il est facile de prouver que tous les habitants sont issus d'une et même tribu, différente des autres par son caractère, ses manières, sa physionomie, etc., il est reconnu pour le canton de Zurich que cette règle n'est pas générale et que certaines parties du canton sont peuplées par des hommes

appartenant aux tribus des cantons voisins. En outre il faut considérer que la tribu allemande qui prit racine au cinquième siècle dans le territoire du canton de Zurich actuel, se mêla à la race celtique qu'elle y trouva et que de nombreux colons prirent plus ou moins possession de telle ou telle partie du pays. Il est donc impossible de rendre une image générale et parfaite de la constitution du Zurichois, cependant on peut dire qu'il est du nombre des habitants sveltes de la Suisse, de grandeur moyenne, jouissant d'une bonne santé, persévérant dans ses occupations, plutôt colérique et flegmatique que sanguin et mélancolique. Ça et là l'air et le travail des fabriques ont exercé une influence préjudiciable à la constitution physique, mais pourtant pas au même degré que dans les districts manufacturiers des autres pays. Les plus robustes sont ceux qui habitent les contrées fertiles et qui s'adonnent principalement à l'agriculture ou ceux qui joignent aux travaux des fabriques ceux des champs sur une plus petite échelle. La beauté n'est pas le côté faible des hommes et des femmes de Zurich; même les plus jolis enfants changent en grandissant, à leur désavantage. La ville et quelques autres parties du canton ne manquent pas de belles filles; cependant elles ne se retrouvent pas dans la classe pauvre qui s'adonne à un travail pénible.

Quant à l'état intellectuel des habitants, le canton de Zurich peut être placé, à juste titre, à la tête de beaucoup d'autres cantons de la Suisse, circonstance qu'il faut attribuer, tant au caractère éveillé de la population qu'à la culture qui s'est répandue sur le petit pays dans le courant des années. Les écoles de Zurich sont en général bonnes et bien fréquentées et il est fort rare de rencontrer quelqu'un à qui il manque les premières connaissances élémentaires. Par contre beaucoup d'habitants, non contents de visiter les écoles primaires élémentaires, ont poussé plus loin leurs études et peu à peu il s'est développé un si vif intérêt pour l'instruction que les communes font volontiers les plus grands sacrifices. C'est que le Zurichois comprend que ce sont les écoles, où l'enfant développe son cœur, son esprit et son corps, qui forment de bons fils, de bon citoyens, de bons pères et de bons époux. Le dialecte allemand, qui caractérise la plus grande partie de la Suisse et de la Souabe, est le dialecte dominant du canton; seulement on y trouve deux idiomes différents dont celui de la partie septentrionale se rapproche de l'idiome de Schaffhouse et de la Thurgovie, et dont l'autre est beaucoup plus rude et présente encore mainte particularité suivant les districts et les villages. Le haut allemand n'a pas manqué d'agir puissamment sur le dialecte: il

a introduit de nouveaux mots, rejeté certains termes vieillis et modifié bon nombre d'expressions; cependant, malgré les progrès faits les dernières vingt années, il ne parviendra jamais à le supplanter entièrement et à le remplacer par une langue plus correcte. Le haut allemand n'est enseigné que dans les écoles, de sorte que les personnes instruites mêmes éprouvent souvent de le difficulté à le parler. Zurich a toujours fourni des savants qui se sont principalement occupés d'histoire, de théologie et d'astronomie; déjà le moyen-âge cite quantité de noms célèbres; le temps moderne, depuis la réformation jusqu'à nos jours, est cependant plus riche, et il n'est pas rare de trouver dans la bourgeoisie des hommes qui savent aussi bien manier la plume que le mètre et qui se sont rendus illustres dans le domaine des sciences.

La manière de vivre des Zuricois est en général simple; même dans les familles les plus aisées on trouve souvent une simplicité dans les habitudes, les vêtements et la nourriture, assez rare dans les contrées industrielles. Pour les habitants de la campagne, le déjeuner ordinaire se compose de café avec du pain ou des pommes de terre; ça et là la soupe à la farine ou à l'avoine rappellent la simplicité primitive. Le dîner consiste toujours en un potage et en légumes, soit pommes de terre, fruits, choux, raves, etc.; en certains endroits on consomme beaucoup de fruits, tandis qu'en d'autres on préfère de boulettes de pâte ou de pommes de terre. La viande est un objet de luxe et est une grande rareté chez quelques montagnards. Au souper, le café et les pommes de terre et la soupe, etc. jouent un grand rôle. Entre les repas on sert ordinairement du pain et du fromage. Dans les parties vinicoles un vin léger (espèce de piquette), dans d'autres le cidre, sont la boisson favorite; l'eau-de-vie ne manque pas non plus et depuis quelques années la bière, comme partout ailleurs, est généralement répandue. Les citadins ne vivent guère mieux que les campagnards, abstraction faite de la viande dont la consommation est plus répandue; en outre ils aiment la pâtisserie et différentes espèces de gâteaux.

L'ancien costume national, porté partout encore au commencement du dix-neuvième siècle, n'a laissé que peu de traces chez les hommes. Il se composait d'un habit de bure, boutonné jusqu'aux hanches et descendant jusqu'aux genoux, d'un gilet écarlate à longues poches, de larges pantalons (dits à plein fond) de coutil gris ou brun qui, suivant quelques contrées, avaient de grands ou de petits plis dans leur longueur. En hiver, un justaucorps ou une très-longue camisole de laine blanche remplaçait le gilet. Le costume des femmes s'est mieux conservé et se retrouve principalement dans la vallée inférieure de la Limmat et dans le district

de Regensburg. La couleur rouge était la couleur favorite. Le jupon de laine, sur lequel retombait une jupe de bure noire plissée, plus courte et n'allant que jusqu'aux mollets, était rouge; les bas de laine, remplacés dans les derniers temps par des bas de coton blancs, étaient également rouges; le corsage, auquel est attaché la partie supérieure de la jupe moyennant des rubans, est encore aujourd'hui d'un rouge écarlate. Par contre la collerette est de toile blanche ou peinte et le tablier d'étoffe de lin ou de coton rayé. Les femmes portent un bonnet d'étoffe de soie brochée, avec de larges dentelles noires, sur lequel elles roulent leurs cheveux; les filles les arrangent en deux tresses pendantes et ornent la tête d'un large ruban de velours garni aux extrémités de larges dentelles. Ce costume, appelé aussi costume de Wehenthal, dévie de beaucoup de celui des districts d'Affoltern; ici nous trouvons une courte jupe bleu-foncé à plis nombreux, une taille bleue sur laquelle des rubans de velours de toutes couleurs affectant la forme bizarre d'un V, une pièce d'estomac rouge fixée à la taille par des cordons, une collerette claire, une ceinture de velours de couleur foncée avec agraffe d'argent, un tablier de toile rayée, une jaquette noire de fine étoffe de laine, des bas de coton blancs et des souliers à boucles; les filles portent en outre un large ruban de velours noir garni de dentelles et des tresses pendantes entrelacées de cordons de laine rouge et les femmes mariées un petit bonnet blanc de lin avec dentelles, garni des deux côtés de perles de Venise.

Le système de construction des maisons des villages est très-différent; plusieurs de ces derniers ont tout l'air de villes et quelques-uns possèdent des villas si jolies et si bien arrangées, qu'elles ne feraient pas affront aux plus grandes villes. Les plus vieilles maisons sont de bois et très-spacieuses; il y en avait qu'on pouvait déplacer et qui étaient regardées comme des biens meubles. Les granges étaient fabriquées de blocs et de poutres posés les uns sur les autres. Dans les parages où le bois de construction n'est pas abondant, la plupart des constructions sont à panneau. Les vieilles, grandes maisons étaient souvent habitées et construites par trois à quatre ménages dont deux n'avaient quelquefois qu'une et même chambre et cependant tous avaient droit de propriété; dans les nouvelles, au contraire, on ne rencontre pas plus d'une famille. Les toits des contrées méridionales sont encore maintenant, en majeure partie, couverts de bardeaux retenus par de fortes pierres; dans d'autres districts on voit quoiqu'assez rarement, des toits de chaume; les toits de tuiles gagnent de plus en plus du terrain, grâce au gouvernement et aux compagnies d'assurances contre l'incendie.

Qu'il nous soit permis de décrire plus amplement une maison des villages du Rafzerfeld, soit parceque cette description nous donnera des détails exacts sur le mode particulier de construction de cette contrée, soit parcequ'elle nous fournira l'occasion de jeter un regard dans la manière de vivre et les habitudes de la population.

„Les maisons disséminées de la contrée de Wädenschwyl, dit Meyer de Knonau, forment un contraste frappant avec celles des endroits du Rafzerfeld. Ici les maisons sont ordinairement bâties côte à côte et alignées en rues si larges que deux voitures peuvent confortablement passer de front. Les places libres qui s'étendent le long des maisons sont pavées et les rues, couvertes de gravier, s'abaissent des deux côtés pour faciliter l'écoulement des eaux. Le corps de bâtiment, les granges et les écuries, rangés presque toujours sous un seul toit couvert de tuiles et muni de gouttières, ont l'air durable et commode. Les habitations n'ont pas de cheminée. Les murs, tant extérieurs qu'intérieurs, sont formés de bois de charpente, de pierres ou de terre glaise recouverts d'une couche de mortier pour plus de solidité. Presque toutes les habitations ont deux étages, peu en ont trois et encore un plus petit nombre n'en ont qu'un. Au rez-de-chaussée il y a ordinairement la chambre principale tournée vers le midi, une ou deux chambrettes et la cuisine. Le second étage est partagé en petits compartiments; il est rare d'y trouver une chambre d'une certaine étendue. Sous le toit élevé il y a deux greniers pour la conservation des blés, des semences, etc. Les chambres ont sept à huit pieds de haut et plus; elles sont spacieuses, claires, préservées en été contre les orages par des volets, et en hiver contre la rigueur du froid par des contre-fenêtres. La chambre d'habitation est lambrissée de même que les cabinets adjacents, et le plancher est recouvert de planches. Les porcheries se trouvent, du côté méridional des maisons, dans les étables des bêtes à cornes ou dans les bâtiments additionnels. Derrière la maison, aussi généralement sous les fenêtres, exposées à l'air, mais toujours abritées par le toit surplombant, sont les provisions de bois. Dans la plupart des maisons, même dans les plus vieilles, il y a des corridors qui traversent la maison, tout en ou partie. Chaque appartement a son fourneau de briques dont une paroi pénètre dans le cabinet voisin, chambre à coucher des parents ou des plus jeunes enfants, et y entretient une chaleur tempérée. Beaucoup de chambres ont en outre une cloison de briques appelée „artificielle“ et d'autres des tréteaux portant deux à trois planches superposées où l'on sèche le linge, les fruits, etc. Le long des quatre ou cinq fenêtres placées l'une à côté l'autre ou de la croisée de

1 $\frac{1}{2}$ à 3 pieds de large avec ses deux, tout au plus 3 fenêtres, on a pratiqué des bancs devant lesquels se trouve la solide table antique avec ses chaises de bois rustiques. Tout près de cette table le buffet avec son arrosoir d'étain, son bassin de cuivre, ses ustensiles et sa vaisselle de toutes sortes, les tablettes, les essuie-mains et la brosse à farine, forme le principal ornement. Sur le buffet ou dans un coin quelconque de la chambre on a réservé une place à la bible héréditaire. Au-dessus du fourneau ou de la porte est suspendue la carabine, plus ou moins attaquée par la rouille mais reluisante de propreté après la revue militaire. Non loin de là on découvre un vase en bois ou en verre destiné au vinaigre. Les murs sont ornés du couteau portant les initiales d'un heureux couple rappelant le bon temps de la bouillie d'avoine éprouvée*), d'une ardoise, d'un almanach, d'un miroir, de souvenirs de première communion, de courvercles, d'une petite balance, d'extraits de baptême, d'images de saints, de rares gravures encadrées se rapportant à des événements politiques, etc. etc. Dans une cage soigneusement fermée, est conservée la simple horloge de la Forêt-Noire. A côté du fourneau on aperçoit une petite table entourée de bancs, place favorite des aïeux, des petits-fils et des vieux amis de la maison. A l'un des pieds du banc sont retenus moyennant une petite chaîne ou une ficelle, le chausse-pied et la cuvette du chat. A quelque distance sont le tabouret, le berceau et le fautenil de famille. Sous le fourneau est la place ordinaire des bottes et des souliers; aussi près que possible de la fenêtre le rouet des filles et leurs instruments pour natter la paille, tandis que ceux de la mère et de la grand, mère sont plus rapprochés du poêle. Le cuisine, servant en même de buanderie, est propre et bien arrangée. Les enfants plus âgés, les ouvriers, les domestiques et les servantes ont de larges lits à ciels pour deux personnes dans les appartements du deuxième étage où l'on trouve pêle-mêle et bizarrement groupés, des armoires, des caisses remplies de fruits ou de guenilles, des sacs vides ou pleins de farine, de son ou de sel, des nids d'hirondelles, des écheveaux de fil, des saucisses séchées et enfumées, des jambons, des flèches de lard. Le cave, ordinairement profonde, renferme en quantités très inégales — „Hüle Wi, e Häfli Bier, Surchrut ufß ganze Johr, Äpfel und Bire in der Hurd, an Bränz und Schmalz und wo en Jäger hüset, öppe no e Hääsli i der Baiçi — du vin frais, un fût de bière, des pommes et

*) La bouillie était épouvée, c. à. d. assez épaisse, quand la cuillère s'y tenait perpendiculairement.

des poires sur la planche, aussi de l'eau-de-vie et du beurre, et là où demeure le chasseur, peut-être encore un lièvre dans le vinaigre“.

Le canton de Zurich possède deux villes (Zurich et Winterthur), six petites villes (Bülach, Eglisau, Greifensee, Grüningen, Regensberg et Rheinau), quatre bourgs, environ 225 villages et plus de dix-huit cents hameaux, des fermes et beaucoup d'habitations isolées de grandeur différente, en outre un couvent (Rheinau) mais qui a été aboli en 1863. Les six petites villes ont, en majeure partie, perdu de leur signification primitive; par contre plusieurs villages, p. e. Horgen, Wädenschwyl, Richterschwyl, Stäfa et Uster mériteraient, vu leur activité industrielle et leur développement, plutôt le nom de villes que ces six endroits fortifiés, entourés de murailles et vivant principalement d'agriculture et d'élevage du bétail. Le chiffre total des habitations du canton peut être évalué à au moins 50,000 dont 30,000 environ sont habitées; il reviendrait à peu près huit personnes sur une habitation; ce nombre, beaucoup inférieur en certaines localités, s'élève par contre comme à Zurich, à 30 et même à 40 personnes.

Finalement il nous reste à faire mention de la branche d'industrie des Zuricois. Encore maintenant la culture des champs est de grande importance; quoique les biens-fonds soient excessivement divisés, l'agriculture, vu la constitution favorable du sol, a atteint une hauteur à laquelle les autres cantons n'arriveront pas facilement. Meyer de Knonau dit, à juste titre, que le canton de Zurich prouve que le travail est un trésor et que les Zuricois, par l'exploitation continuelle de leurs terres et un amendement incessant, les ont converties en certains districts en de véritables jardins potagers. Sentant toute l'utilité de l'engrais, ils vouent à ce dernier des soins tout particuliers et ont introduit dans leur genre de culture des améliorations inconnues dans le reste de la Suisse. A côté de la culture des champs, les prés, les jardins, les arbres fruitiers et les vignes sont l'objet d'une grande attention. Ces dernières étaient déjà cultivées à Zurich du temps de Charlemagne, mais ne produisaient alors et encore longtemps après qu'un vin très-ordinaire. A l'heure qu'il est plusieurs de ces produits peuvent rivaliser avec les vins de Bordeaux, de Bourgogne et d'Espagne; d'autres sont inférieurs mais encore de très-bonne qualité; la plus grande partie appartient cependant, eu égard à la circonstance que le vigneron a plus en vue le grand produit de ses vignobles que la qualité, aux vins médiocres et il y en a même qui pourraient plutôt passer pour du vinaigre que pour toute autre boisson et qui méritent certainement encore aujourd'

hui les chansons satiriques que l'on a faites sur leur compte de temps immémorial.

Le commerce et l'industrie ne sont pas d'une signification moindre que l'agriculture. Déjà à une époque fort reculée Zurich devait avoir été une station de commerce: les Romains avaient établi à Turiscum de vastes entrepôts et d'importantes douanes, et au moyen-âge toutes les marchandises venant de l'Italie en France et en Allemagne passaient par Zurich. Alors il n'était naturellement pas encore question d'industrie pour le canton, cependant il ressort de documents de 1304 que vers la fin du treizième siècle Zurich travaillait la soie et fabriquait du cuir, du drap et notamment de la toile. Les siècles suivants, peu paisibles, ne permirent pas à l'industrie de gagner du terrain; mais elle ne s'en développa que d'autant plus avec le temps et ce n'est pas sans fondement qu'on désigne le réformateur Zwingli comme le fondateur et le régénérateur des manufactures de Zurich. Un essor tout particulier fut donné aux métiers en 1554 par l'établissement dans le canton de 140 Locarnoï protestants exilés de leur patrie par le fanatisme religieux. A la fabrication de la toile et à la draperie se joignirent les soieries. Plus tard on accorda une place favorable au coton et des marchands de Zurich, en érigeant des maisons de commerce à Bergame et à Lyon, se chargèrent de la vente des étoffes de soie fabriquées dans leur patrie. L'établissement des protestants français dans le canton contribua encore à donner une nouvelle impulsion à l'industrie qui a atteint son apogée dans le dix-neuvième siècle. Actuellement Zurich possède de grandes filatures et des manufactures étendues de coton, de soie et de laine, des papeteries, des teintureries, des imprimeries, des chantiers et des ateliers pour construction de machines, etc. C'est avec raison que la Confédération suisse a choisi la capitale du canton pour y établir son université, ville dont la légende est „Turicum industries felix (Zurich heureux par l'industrie).

De Schaffhouse nous avons eu occasion (en faisant la description de la chute du Rhin) de franchir les frontières du canton et de visiter le petit château de Laufen, sis dans le domaine de Zurich. Une petite ville et quantité de villages se trouvent dans la partie septentrionale du canton bordée au sud par la Thour: villages rians, entourés de terrains fertiles et de beaux vignobles. Voici d'abord Stammheim dans une contrée pitto-

resque qui s'avance comme une presqu'île dans le canton de Thurgovie. A quelque distance on voit les châteaux de Schwandegg et de Gyrsperg ainsi que les bains de Stammheim qui, quoique possédant une maison destinée spécialement aux bains, n'en sont pourtant visités que par quelques rares étrangers. Voilà à l'ouest Ossingen avec le petit lac de Hauser et, au pied d'aimables collines, Trüllikon auquel appartenait le hameau peu important de Wildenbuch devenu tristement célèbre il y a une quarantaine d'années. En 1825 il s'était formée en cet endroit une nouvelle secte religieuse dont le fanatisme, porté au plus haut degré, alla jusqu'à crucifier deux femmes qui se croyaient appelées à devenir les libératrices du monde. Les auteurs du crime furent condamnés à la prison, et la maison où le crucifiement avait eu lieu, suivant une coutume antique, fut rasée et il fut décidé que jamais autre construction ne remplacerait celle qui venait d'être démolie. Tout près de Murthalen et de Benken avec son château à tourelles, passe la ligne du chemin de fer Schaffhouse-Winterthur-Zurich. Plus digne d'attention sont la petite ville et le couvent de Rheinau dont la première est bâtie sur une presqu'île du Rhin, la seconde sur une île du fleuve. Déjà en 774 le noble alemann Wolfhard dont on montre encore le tombeau, doit avoir fondé le couvent des Bénédictins; cependant ce ne fut que l'Irlandais St. Fintanus qui lui acquit quelque réputation. Plus tard il eut à souffrir de l'invasion des Huns. Les abbés de Rheinau obtinrent le titre et le rang de prince, mais n'en firent jamais usage. Les moines passaient pour savants et beaucoup d'entre eux étaient célèbres par leur érudition. En 1863 le couvent, qui par un bonheur tout particulier s'était conservé dans un canton tout-à-fait protestant où il possédait une fortune assez importante, fut supprimé par le gouvernement; la bibliothèque, souvent visitée et riche en ouvrages rares et en vieux manuscrits, de même que d'autres collections, fut éloignée. La première grande église, fondée en 1114, fut remplacée par une autre, en 1710; nous y trouvons le monument du fondateur Wolfhard et les tombeaux de Saint Fintanus et d'un fils du roi Rudolphe I. noyé dans le Rhin, le tout en marbre. Du haut des galeries qui entourent les deux belles tours nous avons une vue agréable, quoique bornée, sur la vallée. L'église, les bâtiments du couvent et des hauteurs couvrent toute l'île qu'arrosent les eaux verdâtres du Rhin. La ville elle-même est presque entièrement entourée d'eau et ne tient que par une mince langue de terre à la terre ferme; elle sépare les deux parties du Rhin qui forme un coude très-prononcé en cet endroit. Elle ne possède qu'environ 90 maisons, 600 âmes et une église; un pont de pierres établit la communication avec l'île. Les

Romains y avaient probablement des établissements et dans le voisinage se retrouvent les restes de colonies anti-romaines.

Un autre district, s'étendant au nord de la Thour, est la vaste plaine de Rafzerfeld encadrée au nord, à l'est et à l'ouest par le grand-duché de Bade. Le sol léger est fertile et produit de beau blé. Sur les bords du Rhin s'élève l'antique petite ville d'Eglisau que traverse la chaussée de Schaffhouse à Zurich. Ces vieilles maisons, le vert-foncé du fleuve, les rues péniblement construites, le pont, le moulin flottant, les rives ardues, les environs couverts de nombreuses habitations, les hauteurs voisines du sombre Irchel en amont, et du Kaltwangen en aval, impriment à l'ensemble un caractère particulier que l'on pourrait appeler romantique, si la vieille tour et le château n'avaient disparu du fond de ce tableau gigantesque. Les maisons datent pour la plupart de l'ancien temps et ont en partie de profondes caves murées; l'église, construite sur le modèle de celle de Zurich, est jolie et possède une sonnerie harmonieuse. Un phénomène singulier à Eglisau sont les secousses que l'on ressent; cependant quand les tremblements de terre ne s'étendent pas sur un district étendu, elles ne sont ordinairement que faibles mais généralement accompagnées d'un bruit sourd et prolongé. Dans le courant du dix-huitième siècle on ne comptait pas moins de 63 tremblements de terre. Il serait difficile de dire quand Eglisau fut bâtie; la première fois dont on en fait mention elle est citée comme propriété des seigneurs de Tengen qui durent la vendre en 1455 à Zurich après qu'elle eut été assiégée et prise par les Confédérés qui se vengèrent ainsi des vols et brigandages commis par les nobles. Bientôt après elle passa par achat entre les mains des Gradner de Styrie qui cependant la rendirent trente années après au canton, lequel la fit aussitôt administrer par un bailli. Toutefois la ville avait sa propre administration dont le premier officier civil ne portait pas, comme en d'autres endroits, le titre de bourgmestre mais de Baumeister (architecte). Tout près du pont se trouvait autrefois le château, vieille tour carrée et un haut bâtiment à l'air seigneurial avec plusieurs petites constructions accessoires dont le soi-disant „trou sombre“ (finstere Loch) se voultait au-dessus de l'entrée du pont. Les biens seigneuriaux occupaient presque tout l'espace qui s'étend entre Mühle et le Rhin.

Poursuivons d'Eglisau la chaussée de Zurich qui se dirige vers le sud, traversons le pont du Rhin et nous arriverons, sur la rive gauche du fleuve, à Seglingen, où à différentes reprises on a vainement sondé le terrain dans l'espérance d'y découvrir des salines profitables. En-delà du village le chemin débouche dans une belle forêt de chênes, le Bülacher-

Hard, qu'elle traverse, et bientôt après dans la vieille ville de Bülach. Elle existait sans doute déjà à une époque fort avancée et appartenait aux seigneurs de Bülach, puis aux riches barons de Tengen et devint ensuite, vers la fin du dix-huitième siècle, par les marquis de Hochberg, possession de l'Autriche. De là la position hostile que Bülach dut prendre vis-à-vis de Zurich; aussi fut-elle attaquée deux années plus tard (1386) par les Confédérés pendant la guerre de Sempach et livrée aux flammes. Après avoir fait alliance avec Ratisbonne et même avec Zurich, elle fut donnée en gage à ce canton en 1409 et les Autrichiens n'ayant pas rempli leurs engagements, elle resta entre les maisons des Zuricois. Pendant la guerre de Zurich elle fut de nouveau attaquée en 1494 par les Confédérés et réduite en cendres; il ne resta qu'une seule maison; dès lors les habitants reconstruisirent leur petite ville proprette mais l'entourèrent de fossés et de murs garnis de tours. A partir de cette époque il ne se passa plus rien de saillant pour Bülach; en 1806 le feu éclata de nouveau et la détruisit de fond en comble. Elle était administrée par son propre conseil à la tête duquel se trouvait le maire. — Son plus célèbre bourgeois était Jean Keller qui combattit en 1513 comme capitaine de hallebardiers à la bataille de Novarre. Les troupes suisses, intimidées par les forces supérieures ennemies, restèrent indécises; Keller les harangue, ranime leur courage un moment ébranlé, elles se précipitent sur les Français, leur enlèvent leur artillerie et remportent la victoire la plus brillante. — La ville est très-tranquille mais aimable; elle possède un hôtel-de-ville et le clocher de son église à 248 pieds et passe pour le plus haut du canton. La hauteur artificiellement agrandie de Vollebern, promenade ordinaire et favorite des habitants, présente une vue riante. Bülach appartient au nombre des endroits dont on se plaît à raconter des historiettes ridicules et des tours extravagants. Le habitants de Bülach ayant de tout temps été des gens intelligents et faisant preuve d'esprit dans mainte occasion, leurs voisins résolurent probablement de se venger d'eux, de se moquer de leur trop grande sagesse, à ce que l'on dit, en leur attribuant les plus grandes folies et en les citant comme les héros des plus incroyables niaiseries.

En vue des montagnes couvertes de neige et de la vieille ville de Regensberg sise sur les contreforts du Lägern, s'étend la chaussée de Bülach à Kloten en passant par Bachenbülach et Seeb. Avant d'atteindre ce dernier village nous apercevons, sur un terrain élevé, le Schatz buck avec ses vases, ses tuiles et ses tuyaux de chauffage romain. D'autres localités, p. e. Seeb, renferment également des restes semblables de

l'antiquité. La dénomination de Kloten n'est vraisemblablement pas d'origine allemande; on a voulu sans doute la faire dériver du latin claudia, et nombre de circonstances donnent en effet un air de vérité à la supposition que dans le voisinage du village se trouvait jadis une importante colonie appelée Claudia, ou portant un nom pareil. Au nombre des tuiles découvertes, les unes portent l'empreinte de la vingt-deuxième légion, et beaucoup celle de la onzième dont le surnom était Claudia Pia Felix. Dès l'an 1724, le gouvernement de Zurich fit entreprendre des fouilles sur le Schatzbuck, et parmi les antiquités romaines mises au jour, se trouvèrent maints intéressants objets, un buste de Silène, des monnaies, des fragments de belles mosaïques. Plus tard, les débris s'amoncelant de plus en plus, la fatigue dégoûta les chercheurs de trésors antiques, et ce ne fut qu'en 1837, que la société d'antiquaires de Zurich procéda à des fouilles véritablement scientifiques, lesquelles mirent à nu les vastes murs d'enceinte des constructions, donnèrent d'intéressants éclaircissements sur l'aménagement intérieur et établirent que la colonie avait continué d'exister jusqu'en l'an 317 après le Christ. De nouvelles et plus vastes recherches ne resteraient même pas encore aujourd'hui sans résultat. Charmante est la vue dont on jouit du Schatzbuck, terrasse naturelle qui va s'inclinant vers le bas de la vallée arrosée par la Glatt. On a derrière soi la ligne de collines boisées qui court vers le Rhin, tandis que dans toutes les autres directions l'on a devant soi un pays ouvert qui ne le cède en rien comme fertilité et variété d'aspects à aucun des sites de la Suisse orientale. Du côté du sud, au-delà des plus proches hauteurs couronnées de pins et des lignes de montagnes s'élevant en gradins des deux côtés du lac de Zurich, l'œil aperçoit l'immense cercle des Alpes dans une chaîne non interrompue depuis le Sentis jusqu'aux cimes de l'Oberland bernois; tandis que du côté de l'ouest se prolonge un pays plat, luxuriant de végétation, au milieu duquel apparaît pittoresquement la pente abrupte du Lägern, tronçon détaché du Jura et couronné par le château et le bourg de Regensberg.

Au-dessous du Schatzbruck est une prairie marécageuse, où s'aperçoit un remarquable petit étang lequel donne naissance à un ruisseau. On donne à cet étang le nom de Fontaine ou Porte dorée et l'on assure qu'il contient toujours une égale quantité d'eau, qu'il n'a que deux pieds de profondeur et n'est jamais pris en hiver. La source qui l'entretient sort, dit-on, des ruines du Schatzbruck, et les Romains en auraient alimenté leurs bains. On voit, sur plusieurs points, l'eau sourdre continuellement dans le marais du sein des profondeurs, amenant à la surface

de petites feuilles brillantes comme or et argent; si l'on plonge dans l'un des bouillons avec une perche, on ne rencontre pas de fond. La légende ne cesse de s'occuper de ce petit marais et prétend que là s'élevait jadis la porte de Claudia, tandis que d'après une autre version, les Seigneurs de Kloten, dont le manoir était situé non loin, sur le Homberg, auraient plongé dans l'étang une porte dorée, laquelle, ajoute-t-on, se serait une fois laissé voir dans tout son éclat, mais pour disparaître un instant après, les gens qui se trouvaient par hasard dans le voisinage n'ayant pas su conserver une attitude tranquille. La mystérieuse porte serait pourtant quelquefois visible aujourd'hui encore pour les Enfants des Quatre-Temps avant la Fête-Dieu, c'est-à-dire pour les personnes nées à cette époque de l'année. Plus belle et plus détaillée est une autre légende racontée, à propos de la Porte dorée, par l'écrivain Zurichois Reithard.

„Un jeune garçon qui paissait des brebis s'était assis un jour sur le bord de l'étang. Tout à coup l'eau devient agitée: un large bouillon de sable d'or en émerge; puis le flot se partage et une belle vierge se montre aux regards de l'enfant, auquel elle présente en souriant une bague d'or. Celui-ci veut la prendre, mais la vierge retire petit à petit sa main, jusqu'à ce que l'avidé enfant tombe dans l'eau. La nymphe alors l'entoure de ses bras et l'entraîne sous les eaux. Un paysan accourt, attiré par les cris d'angoisse et de résistance de l'enfant; mais malgré la limpidité et le peu de profondeur de l'étang, il n'aperçoit point le jeune berger, jusqu'à ce que ce dernier soit tout à coup, rejeté comme un trait par une des bouches de la source. Il est encore hors de connaissance quand le paysan le retire de l'eau; revenu à lui, il raconte que la belle nymphe l'a entraîné avec une vitesse vertigineuse dans d'insondables profondeurs, où tout à coup s'est montré à ses yeux un magnifique pays. Là ils avaient pris pied et avaient eu devant eux une grande et superbe ville avec une porte d'or; celle-ci avait soudainement donné passage à une vierge vers laquelle aurait aussitôt couru, en tendant les bras, celle qui l'avait jusqu'alors tenu embrassé. Une fois dégagé des étreintes de sa ravisseuse, l'enfant aurait remonté l'abîme avec une si étourdissante vitesse, qu'il en avait perdu le sentiment. Plus tard il est revenu sur les bords de l'étang; mais il n'a jamais plus revu la belle vierge.“

Le village de Kloten n'a rien qui le rende remarquable; il compte cependant parmi les plus grands du canton et l'on s'y rend fréquemment de Zurich. La grande église remonte à la dernière moitié du 18^e siècle. En 1799, l'archiduc Charles, alors qu'il tenait tête aux Français et que l'armée autrichienne était campée sur la Glatt, eut, pendant deux mois

son quartier général dans le village, et, le 2 septembre 1839. se réunit à Kloten une assemblée populaire d'environ 12,000 personnes, assemblée provoquée par l'agitation contre l'appel à Zurich du professeur Strauss et qui eut pour suites la marche des paysans sur le chef-lieu, puis, le 6 septembre, la chute du gouvernement libéral.

A une demi-lieue au sud de Kloten, la chaussée franchit la Glatt; ce cours d'eau, à partir de ce point jusqu'à son embouchure, dut, pendant les années de 1813 à 1830, être corrigé à grands frais et en partie canalisé; on prévint ainsi ses dangereux débordements lors des pluies continues ou de la fonte subite des neiges. Il n'était pas rare, en effet, que, sorties alors de leur lit, les eaux de la Glatt, entraînaient de grandes pièces de terrain fertile, les couvrirent de gravier et de sable, ou les noyassent au point qu'elles étaient perdues sans retour pour toute culture; depuis la correction, tout danger paraît écarté pour l'avenir. Dans le district voisin de Seebach campèrent en 1799 des troupes russes commandées par Korsakow, et notamment les redoutés cosaques.

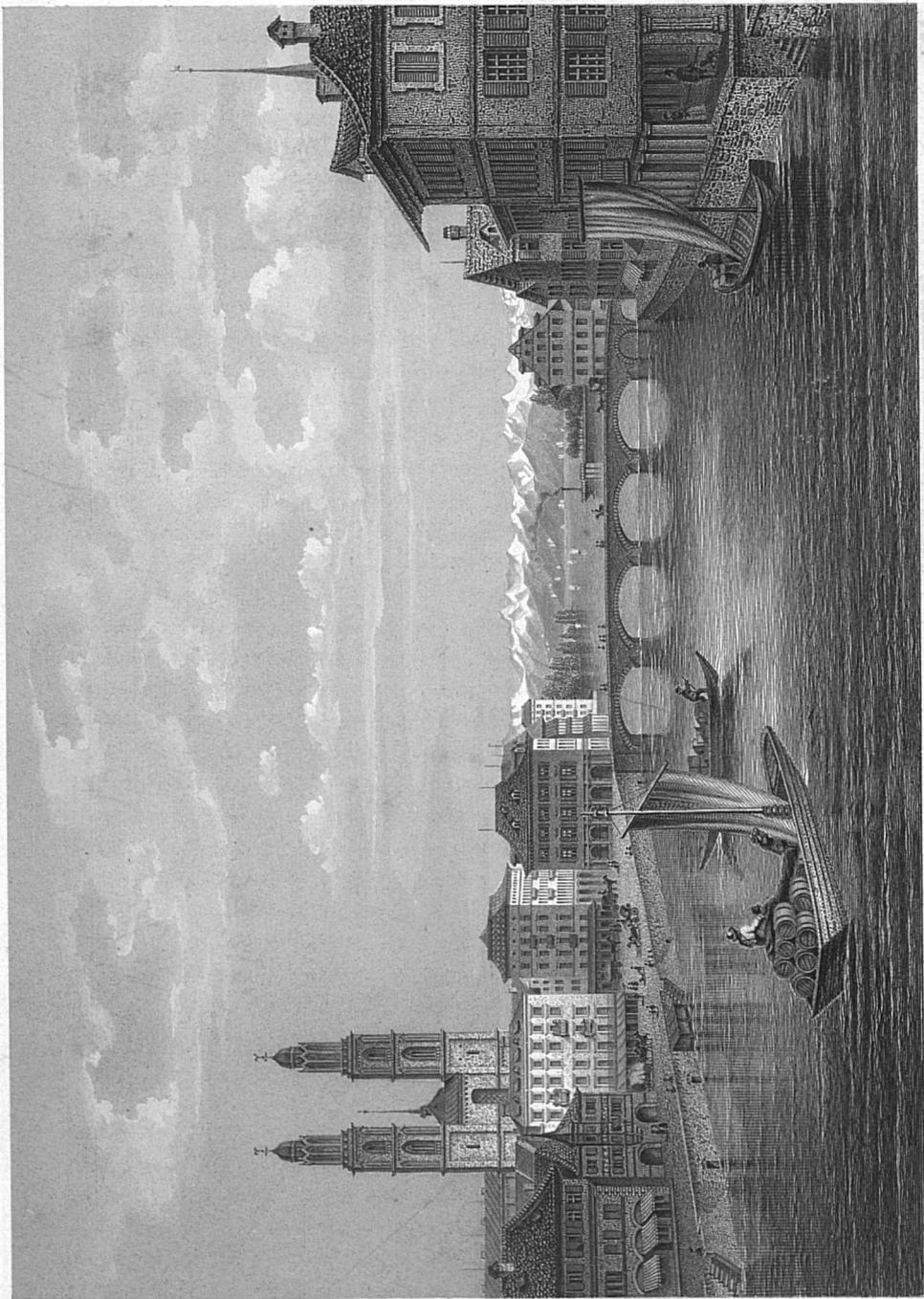
Par-delà le village suivant d'Arlikon, la route monte et se déroule par-dessus l'espèce de large arçon situé entre le Zurichberg et le Höngerberg et percé par le tunnel du chemin de fer qui conduit à Winterthur Schaffhouse, Romanshorn, St. Gall et Rapperschwyl. Ici s'ouvre l'une des plus belles et riantes vues que puisse présenter la Suisse. Au sud, dans notre voisinage immédiat, est Zurich; avec ses tours et ses belles et blanches maisons; à droite, la large et tranquille vallée de la Limmat, où commence la chaîne de l'Albis qui se prolonge au loin le long du bleu lac de Zurich, et au loin, à l'arrière-plan, se dressent vers le ciel les beaux sommets neigeux des Alpes de Glaris. Partout des traces de défrichement et de culture; aux forêts qui couronnent les hauteurs se rattachent des prairies, des champs, des vergers, des vignobles; ça et là se cachent dans l'épaisse verdure des plus beaux arbres fruitiers et sauvages de gracieuses villas et maisons de campagne; des chemins se déroulent en rubans blancs dans toutes les directions, conduisant à des hameaux ou à des villages, et des voiles nombreuses animent la surface azurée du lac de Zurich qu'embrassent deux chaînes de hauteurs peu élevées et souvent couronnées de constructions.

La chaussée redescend maintenant de nouveau et traverse la commune d'Unterstrass, jusqu'à ce que, parvenue aux grands ateliers de M. M. d'Escher, Wyss et C^e, elle atteigne la vieille et orgueilleuse cité de Zurich. L'entrée de cette dernière, il est vrai, n'est point riante: nous avons devant nous une rue étroite, humide, avec de hautes et en partie

sombres constructions des deux côtés; mais nous ne sommes point obligés de la traverser; nous pouvons prendre à droite vers la Limmat dont le cours rapide coupe la ville en deux. Ici, tout est gracieux et invitant: la belle rue du Quai dans laquelle nous marchons, le pont neuf qui relie les deux rives et conduit au chemin de fer, le large et limpide cours d'eau, les passerelles qui conduisent aux moulins et fabriques, le Lindenhof avec sa couronne d'arbres verts, les maisons bordant la Limmat des deux côtés et dominées elles-mêmes par les clochers des églises, enfin le coup-d'œil sur le lac et les montagnes de l'horizon, coup-d'œil que l'on embrasse dans toute sa beauté en se plaçant au pont de la cathédrale.

Avant de nous essayer à la peinture du Zurich actuel, jetons un nouveau regard sur l'origine et le développement de la ville, dont nous avons déjà parlé dans l'historique du canton de Zurich. Le plus ancien établissement qui ait existé sur l'emplacement du Zurich actuel est, sans nul doute, le Pfahldorf (village-pilotis) situé dans le lac même de Zurich, à gauche du point où la Limmat sort du lac, et dont on voit encore quand le temps est tranquille, de séculaires débris, c'est-à-dire des pilotis vermoulus, dont l'aspect est caché en grande partie par les nouvelles allées plantées derrière l'hôtel-de-ville. Plus tard doit s'être formé sur la rive droite un village celtique dont les habitants, quand un danger les menaçait, ont dû se retirer sur l'éminence du Lindenhof fortifié à la manière gauloise. Ici aussi vinrent s'établir les Romains, quand Vindonissa, en Argovie, fut devenue leur quartier général sur le haut Rhin et que la route commerciale fut ouverte jusqu'à Milan par Zurich et Coire; ils élevèrent aussi indubitablement des constructions sur le côté droit de la Limmat et au pied du Zurichberg dont l'eau était conduite à travers des aqueducs d'argile dont on a découvert des traces. De la hauteur du Lindenhof qui dominait par sa position dégagée la vallée et le passage du torrent, on avait fait alors un castel (camp retranché) romain; il reste encore quelques débris du mur d'enceinte. On ne saurait reconnaître quelles furent en être la forme et l'architecture, des fouilles étant impossibles à moins de compromettre l'existence des magnifiques vieux arbres qui couvrent le plateau; cependant, d'après la pente raide de la colline et de la solide construction des débris, on peut conclure que le castel était de force et relativement grand.

Dans les premières années du cinquième siècle, les Alemans envahirent la Suisse. Zurich fut alors abandonné par les Romains et le castel détruit même en partie. Toutefois la colonie continua d'exister; elle était dans une position trop favorable, dans une large vallée,



H. Konbock del.

A. J. Larwen sculp.

W. U. R. I. C. H. E.
(Zürich)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

à paver les rues jusque là sales et raboeuses. La façade des habitations portait des peintures tirées de la Bible, ou des sculptures de pierre ayant rapport à la dénomination de l'édifice. Ça et là, non seulement au premier étage, mais à des étages plus élevés, apparaissent des pignons ou des œils-de-bœuf placés de telle sorte que l'on pouvait, sans être aperçu, avoir vue sur la voie publique ou les maisons voisines; chaque maison portait d'ordinaire un nom, le plus souvent assez comique; quelques-unes de ces appellations, des dernières venues surtout, se sont conservées jusqu'à nos jours. A côté du Bœuf rouge, de l'Homme rouge, du Lion, de la Couronne, de la Harpe, du Soleil, on trouvait la Tête de brebis, la Poche vide, la longue Mine, la Jarretière, la Servante maigre, le Nid aux rats, le Cheval au berceau, la Bosse, la Tête de truie, et autres noms inventés en telle ou telle occasion par la facétie populaire.

Petit à petit s'élevèrent des maisons plus considérables, celles notamment qui servaient de siège aux corporations; quelquefois, de deux maisons voisines, certains particuliers en firent une seule; mais on ne pouvait procéder à des embellissements majeurs, car, durant la guerre de Trente ans, furent entrepris, sous la direction du feldzeugmestre Werdmuller, des travaux importants qui changèrent Zurich en forteresse et forcèrent le flot toujours montant de la population à se refouler sur lui-même dans ses barrières étroites; le niveau des maisons alla s'élevant toujours. Le propriétaire d'une maison à Zurich finit par passer au loin pour un mortel favorisé; de là le proverbe: „Si le bon Dieu veut du bien à quelqu'un, il lui fait cadeau d'une maison à Zurich.“ C'était donc à bon droit qu'au commencement du dix-neuvième siècle, Zurich ne passait pas pour une belle ville. Les rues étaient toutes étroites, tortueuses, assombries par des rangées de hautes, vieilles et noires maisons; quelques-unes de ces rues étaient d'une pente tellement raide qu'on n'y pouvait passer en voiture et qu'en hiver même, quand la gelée les rendait glissantes, il devenait dangereux de s'y hasarder. Ce n'est qu'en 1833 que la physionomie de la ville subit un changement considérable. Le Grand Conseil du canton résolut cette année-là, en dépit de la vive opposition des anciens de Zurich, de faire démolir les fortifications qui ne servaient à rien et, en temps de guerre, attireraient plutôt des dangers sur la ville; les travaux commencèrent dans le courant même de ladite année. La ville se trouva ouverte ainsi de tous côtés, et de belles rues purent se former le long et à l'intérieur des faubourgs. Dans l'intérieur de la ville, on fit ce que l'on put; on bâtit le beau quai d'amont, auquel a fait suite dans les derniers temps celui d'aval, après

d'autres sacrifices considérables faits par la commune pour l'amélioration de quelques autres rues.

De nos jours, Zurich produit un bon effet sur le voyageur. Les rues étroites de l'intérieur n'ont, il est vrai, changé à leur avantage qu'en tant qu'une partie de leurs maisons présentent un moins sombre aspect, mais on peut citer comme compensation la belle rue du Quai qui traverse toute la ville le long de la Limmat, la rue de la Poste, le Thalacker, les alentours de l'hôtel-de-ville avec les nouvelles allées et l'hôtel Bauer sur le lac, le Münsterhof, le Hirschgraben et les autres rues extérieures, le long desquelles se sont élevés un grand nombre d'édifices privés dont beaucoup peuvent soutenir dignement la comparaison avec les plus belles habitations des quartiers modernes des grandes villes; il en est même qui ressemblent à des palais, avec cet avantage, vraiment rare, d'une position magnifique leur ouvrant la plus ravissante vue sur un grand lac et un horizon de montagnes. A côté des édifices privés tiennent dignement leur place les édifices publics, rebâti à neuf en grande partie dans le courant de ce siècle, et qui, par leur ampleur, leur extérieur de bon goût et leur belle situation, frappent aussitôt les yeux, justifiant ainsi la réputation du canton, lequel prend des édifices publics le plus grand soin, et cela jusque dans les plus humbles communes.

Traversons d'abord la partie, dite ville grande, et retournons à l'entrée où nous avons été conduits en venant de Klotten. En suivant la rue basse du quai et laissant à nos côtés les moulins hydrauliques, nous arrivons jusqu'au pont d'aval, court, mais carrossable et qui nous conduit au point central de la ville petite. Attenant au pont et bâti bien avant dans la rivière qui coule sous ses arches basses, est l'hôtel-de-ville, le siège des autorités gouvernementales, le lieu de réunion de la représentation nationale du canton, le Grand Conseil. Reconstitué de 1694 à 1698, sur une longueur de 120 pieds et une profondeur de 60, à l'endroit même où s'élevait l'ancien hôtel-de-ville, ce bâtiment porte à la fois l'empreinte de la solidité et de la lourdeur. Plus en amont se trouve l'antique et haut bâtiment dit Zunfthaus, jadis siège de corporations, et dans lequel sont installés les salons de lecture de la société du Musée. On trouverait difficilement en Allemagne un établissement de lecture fournissant un si grand nombre de journaux et revues politiques et scientifiques. On y en compte plus de 300. Tout près, attenant au superbe pont de la cathédrale, d'où l'on embrasse de si beaux coups-d'œil, s'élève l'église dite d'eau (Wasserkirche). Construite sous le bourgmestre Waldmann, à l'endroit même où, quelque temps avant leur martyre,

auraient vécu dans la retraite les patrons de la ville, Félix, Régula et Exupérant, elle est devenue aujourd'hui, conjointement avec la maison dite du Casque, la bibliothèque de la ville. Celle-ci fut fondée en 1629 par quatre jeunes Zurichois et est encore administrée par une société; elle n'en compte pas moins 80,000 volumes et 3000 manuscrits en partie de haute vieillesse, témoignage éclatant du vif intérêt que l'Athènes de la Limmat, (ainsi que le reste de la Suisse, moitié sérieusement, moitié avec une pointe d'ironie, appelle Zurich) a toujours porté à la civilisation et à la science. Les collections d'ouvrages classiques et historiques y sont d'une richesse spéciale; on peut lire à la bibliothèque la plupart des ouvrages ou écrits sortis de presses suisses, sans en exempter les plus insignifiants, tels que calendriers, brochures, feuilles d'associations, etc... Parmi les merveilles conservées là, le premier rang appartient à un psautier grec du 9^e siècle, écrit en lettres d'or et d'argent sur un parchemin de couleur pourpre; il s'y trouve, en outre, un manuscrit de Quintilien, des lettres de Jane Gray et de J. J. Rousseau, un herbier de ce dernier, un code birman écrit sur des feuilles de palmier, l'unique portrait de Zwingli par Hans Asper, la bible grecque de Zwingli avec annotations de sa main, une empreinte de la figure de Henri IV de France après sa mort, beaucoup de remarquables portraits de bourgmestres et ecclésiastiques de Zurich, notamment des réformateurs, des estampes de Dürer, le buste en marbre de Lavater par Dannecker, le buste de Pestalozzi par Imhof et l'intéressant relief reproduisant, 40,000 fois réduit, un tiers de la Suisse et presque tout le Voralberg (630 lieues carrées). Une autre collection intéressante, recueillie en partie dans l'Helmhäus, est celle de la société des Antiquaires, société bien connue par son incessante activité et ses habiles recherches. A côté de manuscrits, documents originaux, cachets, reproductions de gemmes, nombre de belles monnaies, etc. etc. elle renferme spécialement des antiquités romaines et celtiques trouvées en Suisse, nombre surtout de merveilleux objets se rattachant aux constructions sur pilotis: armes, ustensiles de fer, bronze, pierres, ossements, bois et corne, ustensiles d'argile, semences et froment, étoffes tissées et autres objets dans ce genre. Il s'y trouve en outre des reliques du moyen-âge (par exemple, le fameux Parchemin blasonné du 14^e siècle, des sculptures sur ivoire, des vases, etc.), un beau dyptique romain travaillé en ivoire, une collection de vases de la basse Italie, des antiquités hongroises de cuivre et de bronze, etc. etc.

De la Wasserkirche, un escalier, touchant aux belles maisons voisines de la cathédrale, conduit à la légère éminence sur laquelle s'élève

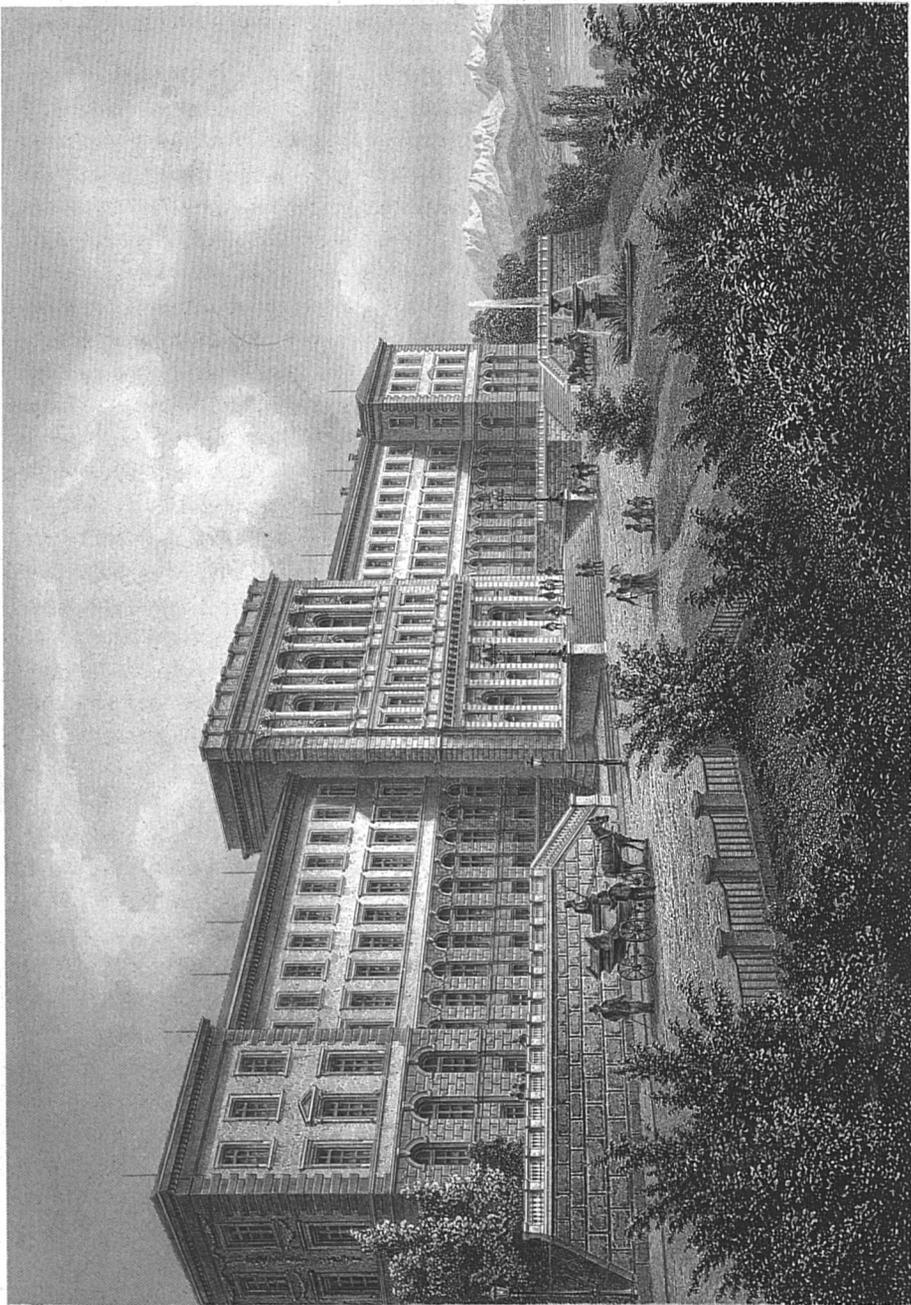
cette dernière. Bâtie dans le dixième et le onzième siècle en style byzantin et comme basilique à colonnes, simple et sans ornements, son élévation, ses colonnes puissantes, son chœur magnifique lui donnent un air de sereine majesté. On en admire les cryptes, beaucoup de sculptures à l'intérieur au-dessus des piliers, le remarquable portait, de même que la statue beaucoup plus moderne de Charlemagne sur l'une des deux hautes tours dont la partie supérieure est également l'œuvre des temps modernes. Plus important encore et plus digne d'être admiré est le vieux cloître, restauré avec goût et sagesse, et l'une des meilleures et des plus remarquables constructions du style byzantin. Il l'emporte sur presque tous les cloîtres bâtis en Allemagne ou en Italie à la même époque, non seulement par la légèreté, la hardiesse, la solidité de sa construction mais par l'harmonie de toutes ses parties et la richesse de ses ornements. Les sculptures dont abondent les arches et les piliers se distinguent de plus par leur originalité et témoignent de la fougueuse, de la folle imagination de l'artiste mêlant sans scrupule dans ses compositions les imitations de l'antique, les scènes orientales, les histoires bibliques, les reproductions mythologiques, avec monstres hideux, d'effrayantes vermines, de vilains groupes de singes, des chasses, des oiseaux en arabesque, et des têtes d'hommes ou d'animaux. Le cloître dut être terminé en 1100, peu après la construction de l'église. Il est enclavé actuellement dans l'école pour filles qui fut bâtie, il y a plus de dix ans, sur l'emplacement même du vieux chapitre. Non loin de la cathédrale se trouve la maison dite du Trou, appartenant autrefois aux abbés et dans laquelle, à en croire la légende, aurait habité jadis Charlemagne. C'est, dans tous les cas, l'un des plus antiques édifices de Zurich. Malheureusement les restes remarquables d'antiquités que l'on y montrait encore il y a quelques dizaines d'années, peintures à fresque, balcons, sculptures, ont fini par disparaître complètement.

De la cathédrale revenons à la rue du Quai, passons, dans la direction d'amont, devant plusieurs des plus grands hôtels, laissons à droite le port et la halle au blé et montons à la Promenade où s'élève le buste colossal de Hans George Nägeli, fondateur des chœurs allemands à quatre voix d'hommes, et père des sociétés de chant de la Suisse. Nous avons d'ici un charmant coup-d'œil sur la ville, les localités environnantes, les hauteurs des deux côtés de la Limmat et du lac de Zurich et sur le lac lui-même jusqu'à Horgen. Au pied de cette haute promenade commence la Fosse-aux-cerfs (Hirschgraben), le long ou dans le voisinage de laquelle se trouvent, à côté d'autres beaux édifices privés, le casino, le théâtre qui

était jadis une église de couvent, et le vaste hôtel du gouvernement. Au sud du Graben, entre les communes extérieures de Hettingen, Fluntern et Oberstrass, apparaît, dans une position gracieuse, toute une série de bâtiments publics élevés dans le courant de ce siècle: d'abord la belle école cantonale avec ses nombreuses fenêtres et sa tour de gymnastique (cette école rappelle assez l'académie d'architecture de Berlin) puis l'hospice cantonal construit sur les dessins de Schönlein et mesurant 500 pieds de façade, enfin l'école polytechnique de la Confédération, superbe établissement, magnifiquement situé et siège en même temps de l'université; c'est l'œuvre commune du professeur Semper de Dresde et de l'architecte cantonal Wolff, qui ont également construit le laboratoire-annexe. Simple et solidement bâtie, l'école a un superbe vestibule de l'escalier duquel on embrasse d'un coup-d'œil toute la ville. Dans le voisinage se trouvent le bénéfice laïque de St-Léonard, l'établissement des sourds-muets de Zurich, le nouvel observatoire et l'édifice dit Kunstlergütli, appartenant aux artistes (Künstler) et amateurs de Zurich; le Künstlergütli est riche en intéressantes gravures (telles que le portrait, par exemple, d'Angélique Kaufmann), en eaux-fortes, dessins à la main, etc...

Avant de nous reporter dans l'intérieur de la ville, nous devons jeter un coup-d'œil d'ici sur les environs et les communes extérieures groupées autour de Zurich et comprises souvent dans cette dernière ville, quoiqu'elles aient leur administration communale propre. Là, sur la rive droite de la Limmat, dans la direction de Wipkingen, est Unterstrass que nous avons traversé en venant de Kloten, et plus haut, sur la chaussée qui conduit à Winterthur, Oberstrass dans une position librement exposée à l'air et au soleil. Ce village dont les maisons s'échelonnent sur une pente assez raide jusqu'à la cime riche en perspectives du Zurichberg, c'est Fluntern, localité de la plus antique vieillesse, appartenant jadis à une famille de souverains; à Fluntern se rattache, en suivant la direction du lac, Hottingen, et dans le voisinage immédiat des eaux est campée la vaste commune de Riesbach. Collines, éminences, vallées, ruisseaux et plaines coupent le territoire des cinq communes extérieures et en diversifient l'aspect, relevé par de belles maisons et villas avec leur cadre de jardins, champs, prairies, vignobles, bois et vergers: groupe émaillé offrant un tableau qui, vu de l'une des nombreuses hauteurs environnantes, séduit par son charme et sa grâce et invite sans cesse à de nouvelles excursions au Zurichberg, au Sonnenberg, à la Stephansburg et à la Promenade.

Indépendamment des deux ponts non carrossables, dits Passerelles de moulin, trois ponts conduisent par-dessus la Limmat, de la ville grande



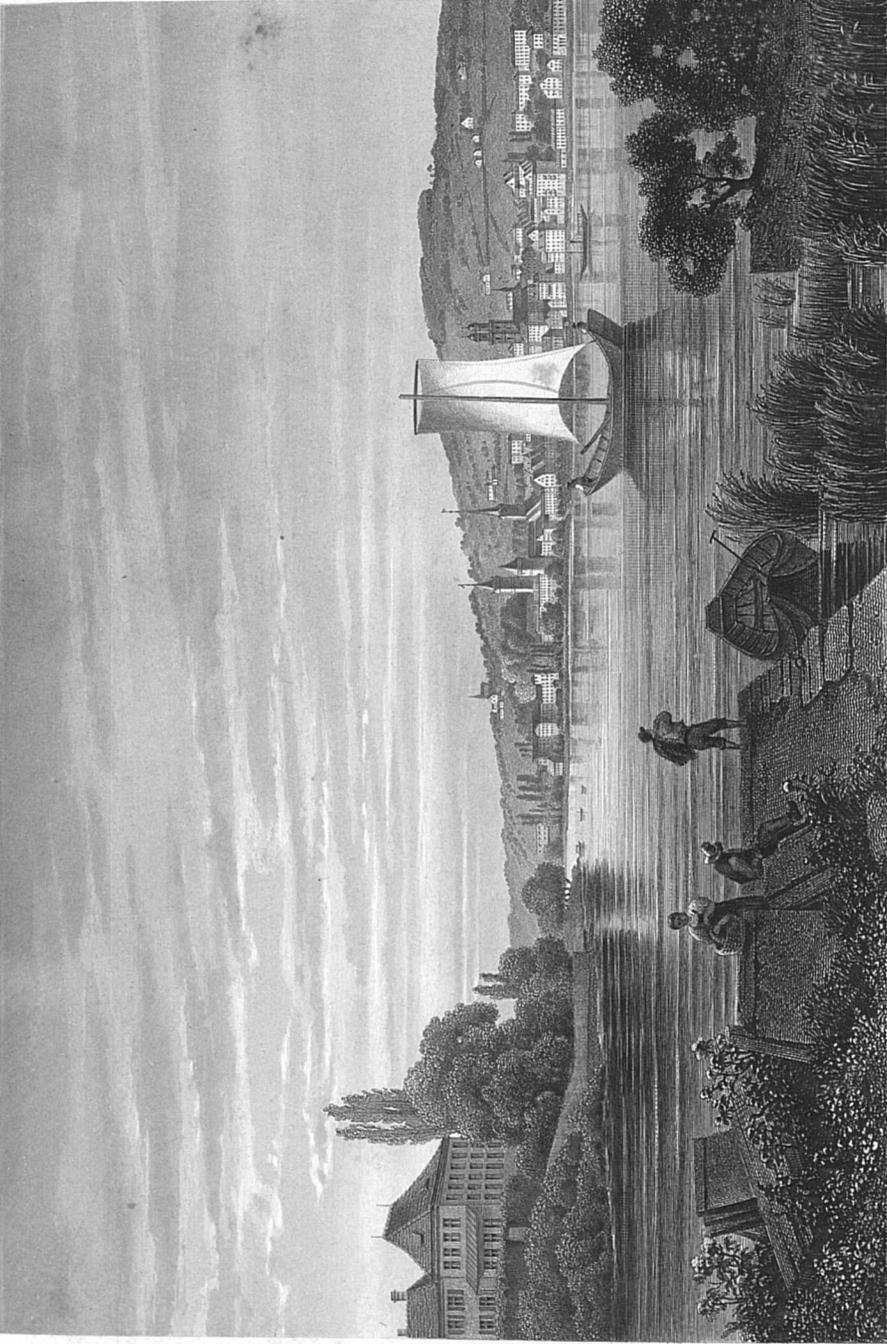
J. M. Kolb sculp.

L. Flehbock del.

DAS POLYTECHNICUM IN ZÜRICH.

Druck & Verlag von G. Lanz in Darmstadt.

186



L. Rothrock del.

G.M. Kurz sculp.

ZÜRICH
VON DER ENGE AUS GEGEHEN.
(Zürich)

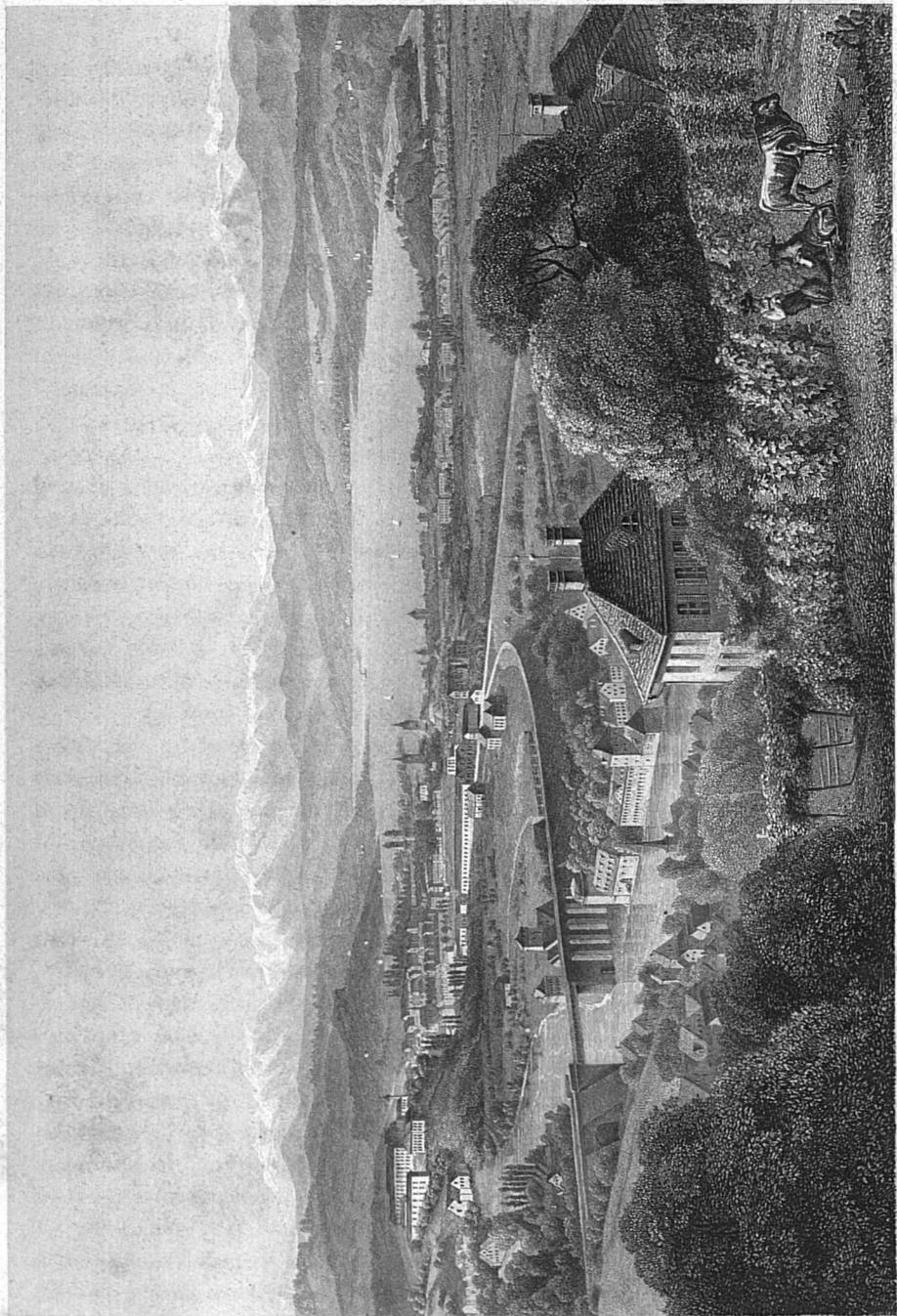
Druck & Verlags von G.C. Lange in Darmstadt.

dans la ville petite sur la rive occidentale du cours d'eau; ce sont: le long pont d'aval, nouvellement construit et qui est tourné vers la gare, le pont court près de l'hôtel-de-ville, et le beau pont de la cathédrale à quatre arches, bâti en 1826 et 1827 par les marchands de Zurich, en marbre noir du lac de Wallenstadt. En franchissant ce dernier pont après être partis de la cathédrale, nous arrivons. en-delà de la halle au blé et de la Banque, à l'église canonique des nonnes (Traumünsterkirche) construite par l'abbaye en style gothique vers le milieu du 12^e siècle. Le chœur seul est bien plus ancien et n'est sans doute qu'un débris de l'ancienne église de l'abbaye datant du 9^e siècle. Au lieu des deux clochers bas qui dominaient autrefois l'église actuelle, on en construisit en 1732 un nouveau qui se recommande par sa hauteur et la grâce de son architecture. L'église, sans manquer d'intérêt par elle-même, ne renferme aucun détail merveilleux; le cloître même est rarement visité, quoiqu'il possède quelques sculptures un peu grossières, à la vérité, représentant le martyr et la mort des S^{ts} patrons de Zurich. C'est dans l'église en question que fut inhumé, après son exécution, le despotique bourgmestre Waldmann; on voit encore sa pierre tumulaire. Près de l'église se trouvent le bel hôtel de la Poste, commodément aménagé, l'ancien hôtel Baud, et l'antique arsenal devant lequel coule, dans la direction du lac à la Limmat, un canal appelé Fosse aux grenouilles. En remontant ce canal nous ne tardons pas à atteindre le magnifique et nouvel hôtel Baur, à l'enseigne du Lac, et orné d'un jardin qui ouvre sur le lac une des plus ravissantes vues. Tout près est le Parc nouveau qui se prolonge jusqu'à la maison-de-ville et l'édifice dit Bauschänzli, où viennent toucher d'ordinaire les bateaux à vapeur. Ici aussi la vue est superbe, enchanteresse même par les illuminations de nuit. Mais elle est plus belle encore sur la petite éminence du Baugarten, à quelques pas de la maison-de-ville, en se dirigeant vers la vieille tour carrée qui se dresse là solitairement vers le ciel.

Parmi les autres merveilles de la ville petite, nommons encore le Lindenhof (cour des tilleuls), attirant le visiteur par ses souvenirs historiques, ses superbes tilleuls, son coup-d'œil sur la Limmat, la ville grande et les hauteurs de l'arrière-plan; les bâtiments de la vieille Université où sont encore déposées et les collections de l'Ecole supérieure (Hochschule) et la bibliothèque municipale riche en manuscrits, l'église réparée des Augustins, consacrée au culte catholique et l'Orphelinat parfaitement aménagé. On peut faire de ce côté de jolies promenades dans les bosquets tranquilles et presque mélancoliques situés le long de la sauvage

outré, elle ne pratiqua jamais comme Berne la politique d'isolement. Les sanglantes luttes qui décimèrent la population, forcèrent Berne même à attirer à elle des étrangers et à les admettre dans sa bourgeoisie; mais elle le fit de mauvaise grâce et contre son gré. Il n'en fut pas de même de Zurich, qui, alors même que sa bourgeoisie tendait le plus à s'isoler, se fortifia et se compléta souvent par l'immigration étrangère. Une grande partie de l'aristocratie de Zurich est originaire d'autres parties de la Suisse, originaire même de l'Allemagne; parmi les bourgmestres les plus en crédit, les plus puissants de Zurich, il en a été deux, Stüssi et Waldmann, qui n'avaient même point vu le jour dans la cité. Aujourd'hui encore le contraste est le même: tandis que Berne accorde rarement le droit de citoyenneté, ce même droit s'acquiert facilement à Zurich; la ville et le canton regardent comme un honneur, quand des étrangers de distinction leur ont rendu des services, de reconnaître ces services par la concession du droit de bourgeoisie. Ce n'est point à dire qu'il ne se trouve à Zurich quelques-unes de ces perruques hostiles à tout ce qui est étranger ou nouveau et qui seraient fort aises de voir se diriger ailleurs la nombreuse colonie d'étrangers; mais la majorité sait bien que la prospérité future de Zurich, son développement nécessaire et continu, l'avenir de grande ville auquel il aspire impliquent pour lui l'obligation d'attirer et de s'attacher toutes les forces qui lui offrent leur concours.

L'animation, l'activité d'esprit qui règnent à Zurich et qui, eu égard aux relations de son commerce et de son industrie, distinguaient cette ville dès le moyen-âge, l'ont placée comme civilisation, à la tête de la Suisse. Elle a eu de bon temps des savants, tantôt indigènes, tantôt étrangers, qui trouvaient dans ses murs un centre d'action, ou un abri contre les persécutions dont ils étaient l'objet; les tous énumérer est presque impossible. Nommons-en au hasard quelques-uns pris à diverses époques; ce seront: Conrad de Mure, le naturaliste Conrad Gessner, Zwingli, le philologue d'Oevlli, Lavater, Bodmer et Breitinger, Stumpf, Usteri, Escher, Bluntschli, Ebel, Scheuchzer, Oken, Pestalozzi, Bültinger, le médecin Muralt, Salomon Gessner, Meyer de Knonau, Schinz, Heer et une foule d'autres auxquels il faut joindre un grand nombre d'excellents artistes dans tous les genres. Mais, seuls, les savants ne peuvent témoigner de la civilisation d'une ville; ce qui en témoigne, ce n'est pas que tel ou tel particulier, mais que beaucoup s'intéressent à la pensée, à l'art ou à la science; et nulle part ce n'est mieux le cas qu'à Zurich. Celui qui pénètre dans un des cercles érudits de cette ville est étonné d'en voir les membres, qu'il ne connaissait jusque-là que comme



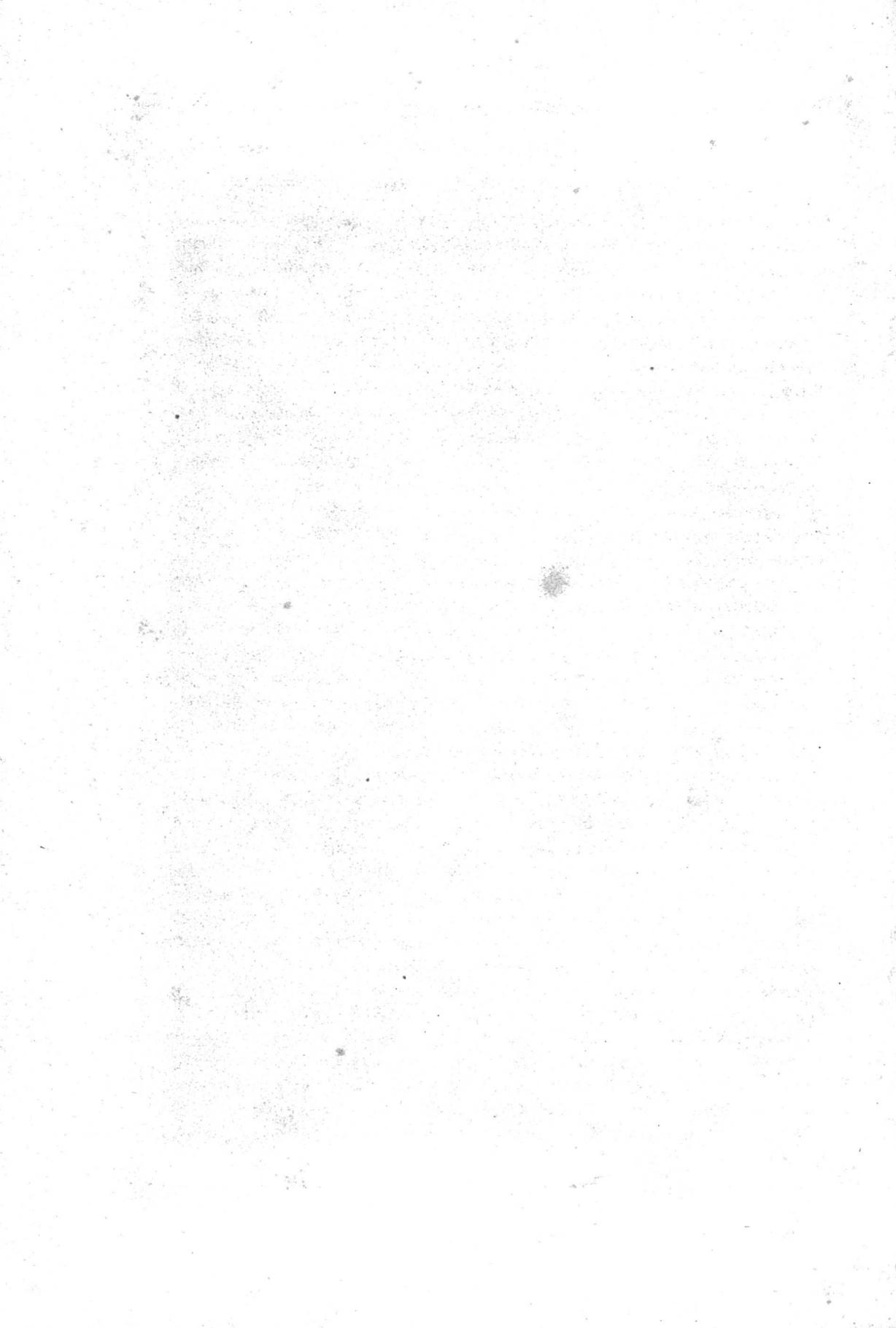
J. Krieger sculp.

L. Rothrock del.

ZÜRICH.

VON DER WEID AUS GESEHEN.
(Zürich)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.



marchands, industriels, fonctionnaires, etc., s'occuper, sans presque aucune exception, de travaux scientifiques, l'un de numismatique, l'autre d'entomologie, un troisième de l'histoire suisse ou de la hiéroglyphie égyptienne, un autre enfin de philosophie ou de géologie, etc.; tous sont parfaitement en état de suivre les cours les plus érudits sur la plupart des connaissances humaines. On comprend dès lors qu'il passe plus de livres par les mains des libraires de Zurich que par celles de tous les libraires du reste de la Suisse allemande, et que ses bibliothèques, soit générales, soit spéciales à telle ou telle branche de la science, se distinguent par leur richesse et leur variété. L'habitant le plus pauvre même y lit plus que partout ailleurs, et il peut le faire avec profit parcequ'il y est préparé par d'excellentes écoles populaires, les meilleures peut-être de l'Europe.

Des promenades dont le terme est à quelque distance de Zurich, celles qui conduisent à la Weid et sur l'Uetli sont à bon droit les plus recherchées; on se rend à la Weid par un chemin carrossable côtoyant de belles villas; de l'hôtel, situé au-dessus du village de Wipkingen, sur le Geissberg, l'œil embrasse la vallée de la Limmat, la ville de Zurich et le lac avec son horizon de promontoires et de cimes. Que l'on nous permette de reproduire ici les lignes écrites par un Zurichois sur la perspective dont on jouit de la Weid: „A Zurich (vue de la Weid), la haute montagne, eu égard à son éloignement considérable, apparaît sous une très-petite échelle, et, pour la même raison se présente comme une haie courant en ligne droite avec d'innombrables pointes et cimes, dont peu se distinguent par leur élévation exceptionnelle ou la singularité de leur forme. Le caractère général de la vallée de la Limmat est celui de la grâce et du repos, caractère produit par une richesse parfaitement ordonnée de beautés naturelles relevées par les chaînes de montagnes. L'œil n'aperçoit ici aucune de ces masses abruptes de rochers qui lui étrangent l'horizon et mettent le spectateur dans une situation d'esprit grave et presque pénible. Pas un seul objet qui par sa forme ou sa couleur trouble l'harmonie de l'aspect. Au-dessus du miroir du lac s'élève dans une courbe molle une ligne bien cultivée d'éminences, derrière lesquelles se dressent en gradins, jusqu'à la région des rocs nus et rouges les hauteurs dites Vorberge (promontoires) couvertes de forêts et de pâturages. Par-dessus le tout apparaissent les hautes Alpes, dont la longue chaîne embrasse près de la sixième partie de l'horizon. La vue la plus proche est bornée d'un côté par les champs fertiles du Zurichberg, de l'autre, par les forêts et les flancs escarpés d'Albis.“ Entre les deux, à l'extrémité inférieure du lac, est Zurich, avec ses maisons au groupe souriant, et traversé par la Limmat;

à droite, au pied de la montagne, partie massées, partie disséminées avec caprice, surgissent les maisons du florissant village de Wipkingen, dans le voisinage duquel disparaît, dans un tunnel, le chemin de fer. Plus étendue encore que la vue de la Weid est celle de l'Uetli, souvent visité par ceux qui ne peuvent faire l'ascension du Rigi, dont n'approche pas, il est vrai, le mont Zurichois, malgré ses beautés. Un chemin carrossable conduit par Wiedekon, et un sentier pour piétons à travers la commune d'Enge, par-delà la Sihl et en laissant derrière soi une grande fabrique de papier, jusqu'à l'Albisgütli, d'où le sentier débouche dans la petite forêt qui est au pied de l'Uetli. Ici, le chemin pour piétons et cavaliers devient plus raide, s'élève la plupart du temps à travers d'ombreux massifs et en passant devant des stations de repos, jusqu'à la hauteur de la crête. Ça et là s'ouvrent des perspectives sur Zurich et la vallée de la Limmat. La crête un fois atteinte, nous voyons à droite un énorme bloc pierreux qui fut élevé en 1840 en mémoire de la mort de M. de Dürler laquelle eut lieu en cet endroit. Le hardi explorateur du Tödi, ayant fait un jour l'ascension de l'Uetli avec de gais compagnons, y trouva la mort en voulant descendre perpendiculairement le rocher. Quelques pas plus en avant, l'étroit et vertigineux sentier franchit le point dit Leiterli; bientôt apparaît maintenant, couronnée de la maison, la crête rocheuse à laquelle nous ne tardons pas à arriver en laissant sur nos têtes de gigantesques blocs de brèche et des rochers d'où surgissent des arbustes feuillus. Sur l'Uetli était jadis, paraît-il, un lieu de refuge celtique, où venaient s'abriter les habitants du pays, quand un danger les menaçait; plus tard, les Romains y élevèrent une vedette dont le sol garde encore quelques débris, et au moyen-âge, l'Uetliberg, dont la partie capitale consistait en une puissante tour quadrangulaire, comptait parmi les possessions des riches barons de Regenberg. Le comte Rudolphe de Habsbourg, alors qu'il dirigeait les Zurichois en guerre avec les seigneurs de Regensberg, se serait emparé par ruse de la vieille et solide forteresse et l'aurait démolie. Ayant appris que le seigneur de la burg et sa suite portaient d'habitude avec douze chevaux blancs et autant de chiens de chasse de la même couleur, il se procura un nombre égal de bêtes semblables et se dirigea ainsi vers la forteresse, en se faisant poursuivre par ceux de Zurich pour donner le change. Le pont levé s'abaissa aussitôt, la porte s'ouvrit; en un instant la garnison trompée fut égorgée et le château conquis.

Aujourd'hui, sur la cime de l'Uetli, haute de 2800 pieds au-dessus du niveau de la mer, est un hôtel en bois, mais construit avec goût, contenant une salle et nombre de chambres fort gracieuses, et rappelant les jolies

constructions de l'Oberland bernois. La vue s'étend dans toutes les directions à d'infinies distances. A l'extrême sud-est, nord et ouest, au-delà du canton d'Argovie, s'étend le Jura depuis Chasseral jusqu'aux Lägern et l'Hohen-Randen, dans le canton de Schaffhouse, et au-dessus s'élèvent les cimes de l'Alsace, des Vosges et de la Forêt-Noire, auxquelles se rattachent les remarquables quilles basaltiques de Hohentwiel, Hohenstaffeln et Hohenhöwen; à l'est, commencent les pointes alpestres ouvrant la longue série des Hautes-Alpes qui se prolongent jusqu'au Breithorn et les crêtes du Stockhorn, en dominant les géants montagneux de Glaris, des Grisons, d'Uri, d'Unterwald et de l'Oberland bernois. On peut même distinguer le Piz Linard et les Plattenhörner dans la montagne grisonne de Selvretta. Mais au pied du mont, au-dessous de nous, gisent gracieusement la vallée de la Limmat, Zurich et le beau miroir poli de son lac, séparé, par les flancs allongés de l'Albis, de la tranquille et solitaire vallée de la Reppisch.

De l'hôtel d'Uetli, en passant devant le monument de Dürler et le long des sommets de l'Albis, un joli sentier de forêts conduit aux pentes étonnamment raides et sauvages de la Faletsche, et de là descend presque perpendiculairement jusqu'à une sallie de montagne sur laquelle se trouvaient autrefois les ruines du château de Manegg. Jadis propriété, dit-on, des seigneurs de Manegg, dont il existerait encore des descendants dans l'Allemagne septentrionale, cette forteresse passa des seigneurs d'Eschenbach aux Manesse de Zurich. D'après la tradition, elle fut habitée un temps par le chevalier Rudiger de Manesse, connu par sa collection des chansons des Minnesinger, collection qui se trouve aujourd'hui à Paris, sous le nom de Manuscrit-Manesse. Le chevalier, tant ici que dans sa tour de Zurich, aurait souvent réuni autour de lui les bardes de la chevalerie. Un chemin assez raide conduit du point où nous sommes jusqu'au Höckler, lieu de plaisir souvent visité les jours de fête, et de là, en passant devant la fabrique de papier et à travers Enge, par plaine jusqu'à Zurich.

Au moyen-âge elle avait une certaine importance, puis elle devint le siège d'un bailli provincial; de nos jours elle a considérablement perdu de son ancien éclat. L'intérêt qui s'y attache encore, elle le doit à son vin ainsi qu'à la beauté de sa position géographique: sise sur une saillie avancée des Lägern, ses murs blancs apparaissent de cent points différents. Une vue bien plus délicieuse encore est celle dont on jouit du haut de la crête des Lägern qui est connue sous le nom de Hochwacht. Celle-ci s'étend de l'est au midi, le long des hautes masses rocheuses des

chaînes de montagnes de l'Appenzell, des Grisons, du Glarus, de l'Uri, de l'Unterwalden et de Berne jusqu'à l'Altels sur la Gemmi. La vue est limitée à l'ouest par le Jura et au nord par la Forêt-Noire et le Randen, lesquels vont, en se continuant au nord-est, bien au-dessus de la hauteur du lac Léman et des cônes du Hôhgau et aboutissent en Souabe à des cols qui marquent l'origine de vallées qui pénètrent très-avant dans le pays. C'est dans la circonférence ainsi formée que l'on peut embrasser d'un seul coup-d'œil toutes les montagnes importantes du canton de Saint-Gall, de Schwyz, de Zug et de Lucerne, ainsi qu'une grande partie de Schaffhouse, de l'Argovie et presque tout le canton de Zurich. A l'est, le château de Kybourg, le Frauenfeld, plusieurs châteaux et couvents thurgoviens, la ruine de Küssenberg, quelques échappées du Rhin et le gracieux val de la Wehn au nord, le vieux couvent de Wettingen à l'ouest viennent ajouter à la variété des impressions qu'offre cette vue; en même temps on aperçoit au pied de la montagne un fond de paysage couvert d'habitations et de hameaux isolés. Au midi on aperçoit une partie des eaux du lac de Zurich, du Greifensee et du Katzensee. Pourtant quelque belle que soit la vue de la Hochwacht, quelque magnifiques que soient, vues de ce point, les cimes neigeuses des montagnes de l'Oberland, elles sont inférieures à la vue de l'Uetli, d'où l'œil embrasse une immense nappe d'eau.

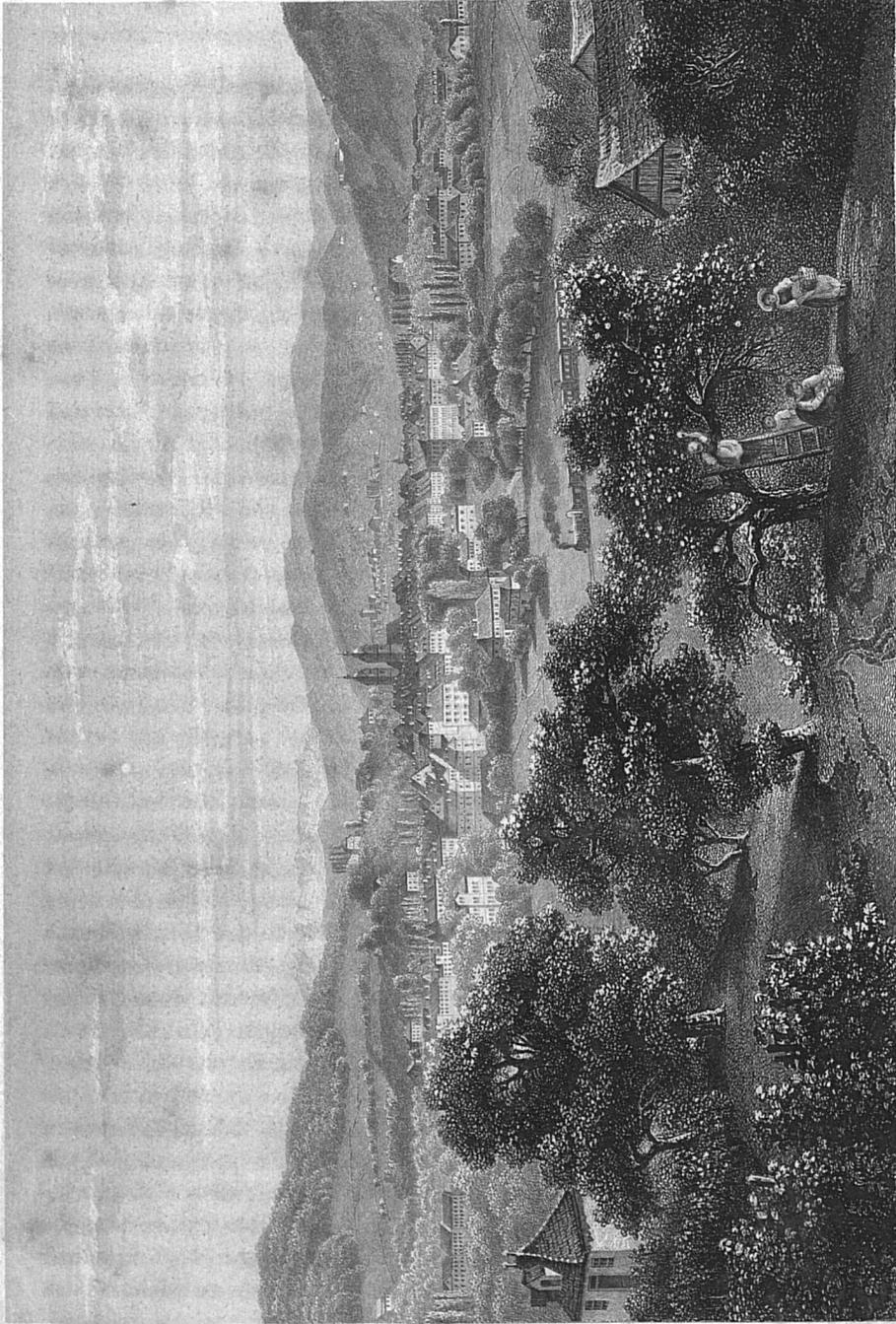
Revenus maintenant à Zurich, allons vers la seconde ville du canton, Winterthur, où l'on peut se rendre par une bonne chaussée et par le chemin de fer. Nous touchons, en passant, à l'école cantonale, à l'hospice et à l'école polytechnique fédérale, nous jetons un coup-d'œil sur le lac et les Alpes, nous traversons l'Oberstrasse jusqu'à la hauteur de la croupe entre les montagnes du Zurichberg et du Geisberg. A Oerlikon le chemin de fer débouche d'un tunnel qui a 3200 pieds de longueur pour se diriger du côté de Walliselen, d'où part l'embranchement qui va vers le sud-ouest, passe par Uster et Rapperschwyl pour aboutir à Glarus et à Chur. Pour celui qui va en chemin de fer, le voyage à Winterthur n'offre que bien peu d'intérêt, il n'en est pas de même du piéton, qui le long des vieux chemins, plus distants bien entendus que la route, rencontre des vues magnifiques et des échappées sur des montagnes et sur de gracieuses vallées. De la station Kämpfthal, située dans une délicieuse petite vallée, on peut arriver à l'antique château de Kybourg, que nous visiterons une fois que nous serons à Winterthur. A la hauteur du village de Töss, le chemin de fer passe au-dessus de la rivière du même nom. C'est sur ce point que s'élevait autrefois le couvent dominicain de

Töss, l'une des plus riches fondations du canton. Fondé en 1233 et promptement enrichi par des donations importantes, ce couvent parvint à l'apogée de sa prospérité à l'époque où Agnès de Hongrie, fille du roi Albrecht, lui fit don d'une partie des possessions des assassins de son père. La belle-fille de cette princesse, Elisabeth de Hongrie, vint se retirer dans le couvent de Töss et y mourut en odeur de sainteté. Peu de temps avant la Réforme après laquelle l'institution fut sécularisée, le couvent contenait plus de 60 religieuses qui, vers la fin surtout, se conformaient peu à la rigueur de la vie monastique, menaient un train de vie mondaine et s'exemptaient des prescriptions de la vie claustrale, au point de visiter les villes de bain ou de vivre au sein de leur famille.

A quelque distance de Töss, dans la riante vallée de l'Eulach et entourée de charmantes collines sur lesquelles pousse un très bon vin comparable au vin de Bourgogne, s'épanouit la riche et active cité Winterthur, la seconde ville du canton. A l'origine, Winterthur fut peuplé par des Celtes qui se fixèrent d'abord vers le nord de l'emplacement actuel, du côté d'Oberwinterthur. Elle fut ensuite habitée par les Romains qui, sur la route de Vindonissa au lac et sur une hauteur de 60 pieds au-dessus du niveau de la vallée, élevèrent un château-fort, dont on voit encore les ruines. C'est en-deçà des murs d'enceinte, actuellement détruits, que se trouvent l'église et le presbytère d'Oberwinterthur. C'est vers l'an 900 que le nom de Winterthur est cité pour la première fois; au 12^{me} siècle la ville appartenait aux comtes de Kybourg qui lui accordèrent des franchises municipales dès avant 1249; douze ans après les comtes de Kybourg cédèrent la ville à Rudolphe d'Habsbourg. A partir de cette époque elle resta attachée à cette maison d'Habsbourg-Autriche avec une fidélité à toute épreuve et des plus rares; ce fut par suite de ce dévouement inébranlable qu'elle eut à soutenir des luttes sanglantes avec Zurich, dont les légions furent défaites à Winterthur, le 13 Avril 1292. Proclamée Ville Libre Impériale en 1417, le duc Frédéric d'Autriche ayant été mis au ban, Winterthur se replaça de son plein gré, en 1442, sous la souveraineté de la maison Habsbourg-Autriche, sans parvenir toutefois à se garantir complètement contre les attaques des Confédérés. Après qu'en 1460 une armée fédérale eut assiégé et cerné la ville de près, le duc Sigismond donna, en 1476, Winterthur en gage aux Zurichois lesquels en conservèrent la possession, le dégagement n'ayant pas eu lieu. Néanmoins, Winterthur conserva un certain nombre de franchises et de droits et on lui garantit entr'autres celui d'avoir un régiment à part. On lui laissa également la possession des châteaux et

de tribunaux situés dans diverses parties du canton qu'elle régissait en souveraine autonome. Ce ne fut que dans la mémorable année de 1798 que la Révolution supprima les privilèges importants de la ville en plaçant celle-ci sur le même niveau que les autres communes.

Actuellement la ville de Winterthur compte 6500 habitants, environ le double de ce qu'elle avait il y a 70 ans et elle semble vouloir s'étendre tous les jours davantage. Ce mouvement d'extension est d'ailleurs favorisé, non seulement par un commerce actif et une industrie florissante, mais encore par le chemin de fer qui sur ce point se divise en trois branches. En outre des deux rues principales, allant de l'ouest à l'est, l'intérieur de Winterthur compte 8 rues latérales, se dirigeant du sud au nord et ayant plus de 700 maisons. On peut bien dire de la ville qu'elle est agréable et jolie; elle a beaucoup gagné par les belles promenades qui s'étendent sur l'emplacement des anciens fossés de fortification. Winterthur possède des filatures de coton, des teintureries, des ateliers de tissage et de mécanique; les corps et métiers ne sont pas moins actifs et le commerce de la ville s'étend jusque dans les régions lointaines. On reproche généralement aux gens de Winterthur de trop regarder à leurs intérêts et l'on se plaît à les mettre dans la même catégorie que „les Juifs et les Bâlois“; pourtant, ils ne vont guère plus loin que les habitants d'autres villes industrielles et en outre ils ne reculent pas devant des sacrifices pécuniaires importants quand il s'agit de rivaliser avec la capitale et de maintenir l'honneur de leur ville en créant des institutions civiques ou d'organiser des établissements d'utilité publique. C'est surtout sous le rapport des établissements d'instruction qu'ils se sont signalés et les récents rapports des pédagogues allemands n'hésitent pas à placer les écoles de Winterthur au moins sur le même niveau que les meilleures écoles du continent. Les étrangers qui visitent Winterthur rendent hommage aux bonnes mœurs hospitalières et au gracieux accueil dont ils sont l'objet de la part des habitants. Parmi les monuments, dignes d'être visités, nous citerons: la belle maison scolaire, de construction récente, (où se trouvent: la bibliothèque municipale, une collection d'histoire naturelle, de monnaies et d'antiquités et plusieurs bons tableaux) le nouveau manège et puis l'église presbytériale, bien éclairée et spacieuse. Construite vers le commencement du seizième siècle, cette église a deux clochers ayant 187 pieds de hauteur et dont la construction est de plus de cent ans postérieure à celle du monument lui-même. Parmi les originaires de Winterthur, parvenus à une célébrité remarquable, en dehors des



H. Knoch del.

C. M. Kurz sculp.

W I N T E R B E T T E I T U B .
(Zürich)

Druck & Verlag von C. G. Lorange in Darmstadt.

limites étroites de leur pays, nous citerons Sulzer qui s'est fait remarquer par ses travaux sur l'esthétique.

Les environs de Winterthur offrent un très-grand choix d'intéressantes excursions; on va généralement visiter la „petite maison de frère dans la forêt“, d'où l'on jouit d'une belle vue, Mörsbourg, Kybourg, Wulfingen etc. Mörsbourg, au nord de la ville, en-delà d'Oberwinterthur, est un antique château, où les comtes de Kybourg séjournèrent fréquemment; il est encore en bon état de conservation. A l'ouest de Winterthur et au pied de l'Irchel est situé Neftenbach sur la Töss, connu surtout par ses bons vins, assez forts, dont certains peuvent être mis sur le même pied que celui d'Hochheim. La meilleure crue est le Wartgutler. Le château Wart qui se trouvait dans les environs a été incendié lors des combats livrés par les enfants du roi Albrecht aux assassins de leur père (tué près de Windisch en 1308). C'était l'époque de la vengeance de sang, comme on disait alors. Le maître du château, Rodolphe de Wart, avait été un des témoins de l'assassinat, bien qu'il n'y eût pas directement pris part lui-même. S'étant rendu à Avignon, où il voulait implorer le pardon du pape Clément V., il fut fait prisonnier en route et condamné par le tribunal de Brugg à la peine la plus cruelle connue à cette époque de cruauté. On le condamna à être traîné par un cheval sur le lieu d'exécution et à être écartelé. Ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'il mourut dans les douleurs les plus atroces. D'après la légende, sa femme aurait assisté au supplice et aurait prié avec lui pendant tout le temps que duraient ses souffrances; après sa mort, elle se serait retirée dans un couvent de Bâle. Toutefois, certains historiens modernes ont avec raison mis en doute la véracité de la dernière partie de la légende. Plus proche de Winterthur que le château de Wart, et sur une hauteur, se trouvent les ruines considérables d'Altwulfingen; quant au second château du pays, Hochwulfingen, il a presque entièrement disparu, sans laisser de traces. Les seigneurs en auraient été des descendants des Guelfes allemands. Ce fut du haut du château fort de Wülflingen que l'empereur Henri III, après qu'il eut tenu une diète à Zurich, vers la Noël de 1055, lança l'ordre d'arrêter son oncle Gerhard, évêque de Ratisbonne qui avait fomenté une conspiration contre lui. Aux environs de Wülflingen était situé le couvent de Beerenberg tandis que de l'autre côté de la Töss, en face de Neftenbach, se trouvait l'antique château de Pfungen, où le duc Godefroy d'Allemagne aurait été emprisonné dans la première moitié du huitième siècle. Au sud-ouest de Pfungen, dans le voisinage duquel s'élevaient autrefois plusieurs

autres châteaux, se trouvait le couvent d'Embrach qui en 1524 fut cédé volontairement, avec toutes les propriétés qui en faisaient partie, au conseil municipal de Zurich par son dernier chanoine, le chroniqueur Brennwald, connu pour s'être ouvertement déclaré en faveur de la Réforme. Aussitôt après cette cession, le couvent fut supprimé.

De tous les châteaux des environs de Winterthur, le plus célèbre est l'antique Kybourg qui, après le château de Habsbourg en Argovie, berceau de la dynastie impériale, est le principal siège historique de cette illustre famille. Il s'élève à un quart d'heure de distance de Winterthur, au-dessus d'un rocher escarpé, sur les bords de la Töss impétueuse, dans le voisinage immédiat du village, auquel il a prêté son nom et dont il n'est séparé que par deux fossés. A cette construction, toute en pierre, du reste, s'adosse une grosse tour très-élevée, d'où l'on jouit d'une vue très-étendue; on y voit encore une vieille chapelle et malgré tous les changements que le temps a fait subir à ce monument, l'ensemble n'en rappelle pas moins vivement un passé, vieux de nombreux siècles. On ne saurait préciser la date de la fondation de Kybourg. Les seigneurs en sont cités à des époques très-reculées, mais le château lui-même ne commence à prendre place dans l'histoire qu'en 1027. Après un siège de trois mois, il fut pris par l'empereur Conrad II., le comte Werner de Kybourg ayant soutenu contre l'empereur le duc Ernest d'Allemagne dans ses luttes pour l'obtention de la Bourgogne. Cinquante-trois ans après, Kybourg fut de nouveau pris d'assaut, cette fois par l'abbé Ulrique de St. Gall qui, en sa qualité de partisan de l'empereur Henri IV., était en guerre avec les comtes de Kybourg, dévoués au pape Grégoire VII. Malgré ces revers, la maison de Kybourg prospéra de plus en plus pendant les siècles subséquents. En outre d'une notable partie du pays de Zurich et de Thurgovie, elle acquit des possessions dans d'autres parties de la Suisse, entr'autres Burgdorf, Thun et Fribourg, provenant du patrimoine de Zähringue. Toutefois, quand les comtes de Kybourg s'éteignirent dans la personne du comte Hartmann, une grande partie des possessions de cette famille échut au comte Rudolphe d'Habsbourg qui, après son élévation au trône impérial, déposa dans l'antique château-fort les joyaux et les reliques de la couronne du Saint-Empire. A partir de 1375 l'histoire de Kybourg est une série de vicissitudes et de péripéties. Les ducs d'Autriche, pressés par des besoins pécuniaires, donnèrent le comté en gage à divers créanciers successifs, jusqu'à ce qu'enfin la ville de Zurich sût s'en rendre définitivement maîtresse. Depuis ce moment jusqu'en 1798 un bailli zurichois résidait

dans le château qui était muni de pleins-pouvoirs étendus et gouvernait les nombreux sujets de la contrée. Le château devint plus tard une propriété particulière et appartient actuellement à une famille polonaise. Il va de soi que Kybourg est un château rempli de traditions légendaires qui, à en croire les gens du pays, ne sont guère favorables à l'antique demeure seigneuriale. Des revenants, les âmes des criminels condamnés et des innocents que les comtes ont fait périr, errent dans la sombre allée qui aurait relié autrefois le château à la chapelle. Des flammes étranges qui apparaissent de temps en temps sur les tours annonceraient des guerres prochaines. Les accouchements qui ont lieu à Kybourg seraient des plus dangereux pour la mère et pour le nouveau-né et quand même on parviendrait à sauver l'enfant, celui-ci serait sûr de ne pas atteindre l'âge de la maturité. Le château, dans la personne de ses seigneurs et de ses baillis, a trop lourdement pesé pendant de nombreuses années sur les pauvres gens de la campagne, pour que le peuple lui eût conservé un souvenir amical. En 1830, l'oppression avait tellement exaspéré les gens de la campagne qu'on eut toutes les peines du monde à empêcher la destruction du château comtal.

Parmi les autres localités du „pays de Zuri“ entre la Töss et la Thur, il ne nous reste que trois à citer : Andelfingen Elgg et Sternenberg. Au-dessus de la Töss impétueuse, sur laquelle on a construit un pont solide en bois, s'élève le village d'Andelfingen, assis sur un versant de la montagne. C'était autrefois une petite ville, actuellement c'est le chef du district du même nom. Il avait appartenu d'abord aux barons d'Andelfingen, puis aux Habsbourg, des mains desquels il passa à celles de Zurich qui y envoyait un bailli, dont la résidence était le beau château s'élançant dans les airs. Le village d'Elgg, sur la route de Winterthur à Wyl et à St. Gall, lui aussi, avait autrefois une importance plus considérable que maintenant. Il avait murs d'enceinte, portes, fossés, marché et douane à lui ; en bataille, ses soldats marchaient sous la bannière particulière de la ville. Ses habitants ont toujours passé pour vaillants guerriers. En 1510 le pape Jules II. leur fit don d'un drapeau, encore conservé maintenant dans la maison du tir, en reconnaissance de la valeur et du dévouement qu'ils ont déployés en guerre, sur le sol italien. Au midi du village, sur une haute colline, on aperçoit le respectable et antique château des seigneurs d'Elgg, de la famille desquels descendrait le célèbre moine Notker-le-Bègue (né en 820). Le village de Sternenberg est également dans les environs ; ses maisons sont éparpillées sur le Hörnli, à 2750 pieds au-dessus de la mer. C'est le point le plus

élevé du canton; pauvre en souvenirs historiques, cette commune a le climat le plus rude du pays. On trouve dans les environs des „roses des Alpes“ (rhododendron ferrugineum) qu'on ne rencontre généralement que dans les régions plus élevées des Alpes. Les habitants, en majeure partie pauvres, de Sternenberg n'ont presque tous que des maisons en bois; ils tombaient autrefois à la charge des parties plus prospères du canton. On a prétendu qu'ils n'étaient pas d'origine germanique, mais celte, toutefois il n'existe pas de preuves historiques convaincantes à l'appui bien que sous le rapport des mœurs et du caractère ils se distinguent de de leurs voisins. Dans la gorge de Kohltobel, où passe le Lochbach pour se jeter dans la Töss, se trouvent plusieurs chutes d'eau dont le bruissement retentit au loin, à l'époque du printemps quand les eaux, provenant de la fonte des neiges, s'écoulent le long des montagnes.

A l'est du chemin de fer qui relie Zurich à Winterthur, entre la Töss et les gracieuses collines boisées qui s'étendent à l'est du lac de Zurich, s'épanouit un petit pays coquet qui, y a vingt ans encore, était à peine traversé par les touristes. Depuis, il y a été fait un chemin de fer qui à Walliselen s'éloigne la ligne Nord-est, passe entre le lac de Pfäffikon et celui de Greif, longe la petite ville industrielle d'Uster, serpente jusqu'à Rapperschwyl et de là se dirige vers Glaris et Chur. Au-delà de la station de Dübendorf, dans les environs de laquelle le château de Dübelsstein, ayant anciennement appartenu au célèbre bourgmestre Waldmann, tombe en ruines, se trouve Schwerzenbach et puis Nänikon. Tout proche de là est situé la localité Greifensée, ouverte de tous les côtés. C'était autrefois une petite ville ayant appartenu à la famille de Hohenladenbergr. Zurich l'eut de seconde main. Pendant la guerre de Zurich, la ville fut assiégée par une force fédérale supérieure en nombre et fut prise d'assaut après une vaillante défense qui dura près d'un mois. Les confédérés avaient eu à subir des pertes sérieuses dont ils se vengèrent cruellement, sur l'instigation de leur barbare et sanglant chef, Ital Reding de Schwyz. Presque toute la garnison, le commandant Wildhaus de Breitelandenberg en tête, furent décapités sur le pré de Nänikon. Un simple monument indique l'endroit où les braves furent mis à mort. La petite ville doit son nom au joli petit lac, un des plus

gracieux lacs de second ordre qu'il y ait en Suisse. Il a une largeur de 20 minutes et s'étend sur une longueur d'une heure et quart, du nord-ouest vers le sud-est, entre des collines et des plaines fécondes. Ses eaux sont remarquablement limpides et transparentes, le poisson y abonde. La station qui vient immédiatement après est le joli bourg d'Uster dont la famille seigneuriale s'est éteinte depuis longtemps déjà. Autrefois c'était une petite localité sans importance, mais depuis que l'industrie y a fait son apparition et que des filatures de coton ont été établies le long de l'Aa, gracieuse petite rivière qui prend son origine dans le lac de Pfäffikon, elle a fait des progrès rapides. Les humbles maisonnettes qui y existaient naguère encore firent place à de belles, voire même parfois à d'élégantes constructions dont la situation pittoresque frappe agréablement la vue du passant. La nouvelle église, bâtie il y a environ 40 ans, est une des plus belles du canton; parmi les curiosités de ce temple il faut compter en première ligne le beau baptistère en marbre blanc, dû au ciseau d'Ahorn, sculpteur de Constance, le même qui a exécuté le Lion de Lucerne d'après le projet de Thorwaldsen.

Tous les touristes qui passent par Uster ne manquent pas de visiter le „Burghügel“ (colline du château). C'est sur cette éminence que s'élève majestueusement le château, restauré il y a une dizaine d'années, du haut duquel le regard plonge sur les cimes neigeuses des Alpes de Saint-Gall et de Glarus. Quoique les principales parties de l'édifice servent de bureaux à l'Administration du district, on y a installé une auberge qui est très-fréquentée. C'est à Uster que mourut il y a quelques temps un des plus opulents industriels du canton de Zurich, voire même de toute la Suisse, le Colonel Kunz d'Uster, connu sous le nom de „Roi des tisseurs“. Il avait débuté avec un capital de 50,000 florins; son industrie allait en s'étendant tous les jours, au point qu'elle acquit une grande renommée à l'étranger, aussi devint-elle au bout d'un certain temps une grande source de prospérité pour les cantons de Zurich, d'Argovie et de Glaris. Ce ne fut qu'après la mort de cet homme aussi laborieux qu'économe, ou plutôt avare, qu'on apprit qu'il avait réussi à amasser la fortune colossale de cinq à six millions de francs.

A partir d'Uster, le chemin de fer longe la jolie vallée de l'Aa, traverse de nombreuses fabriques et un fort celtique, qu'on appelle le „château païen“, passe à Wätzikon, aux environs duquel l'Aa débouche dans le lac de Pfäffikon qui a bien une longueur d'une demi-heure et qui est enchassé de toutes parts par de riantes collines. Autrefois le lac était bien plus grand qu'il ne l'est maintenant et il y existait des villages bâtis

sur pilotis. Un de ces villages actuellement couvert d'une couche de tourbe, est parvenu à la connaissance des archéologues de tous les pays par l'intéressante collection de tissus, d'objets filés et de graines que l'agronome, M. J. Messikommer, habitant de Wätzikon, est arrivé à recueillir dans les débris des pilotis. Non loin du lac, près d'Irgenhausen on peut encore voir un travail intéressant de maçonnerie, ayant anciennement fait partie d'un château-fort romain. A Wätzikon le chemin de fer se dirige à gauche, pour aller à Bubikon, où en 1205 les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean avaient fondé une maison qui n'a été supprimée qu'en 1798. Le comte Diethelm de Toggenbourg, le fondateur de la maison, a été enterré à Bubikon et l'on voit encore dans un petit jardin son épitaphe qui est malheureusement en très-mauvais état de conservation. Il ne reste de l'ancien couvent que la salle des conférences et la chapelle. Du chemin de fer qui serpente dans la direction du village de Rüti dont la situation élevée est très-pittoresque, le voyageur jouit d'une vue magnifique sur les Alpes de Glaris, Schwyz et Uri. Près de Rüti, on voit quelques ruines et des restes de la chapelle d'un ancien et très-riche couvent des Prémontrés de Rüti. C'est là tout près de l'ancienne maison de religieux que furent enterrés 579 gentilshommes, tombés dans la bataille de Nefels, livrée par l'Autriche contre le canton de Glaris. De jolis sentiers, assez commodes d'ailleurs, conduisent de Rüti ainsi que des stations de Bubikon et de Wätzikon sur la cime Bachtel, près de la frontière de Saint-Gall, qui a 3000 pieds de hauteur. Elle fait partie de la chaîne de montagnes, dite allemande, qui se prolonge jusqu'à Rheinfelden, sur le Rhin. Une coquette maisonnette offre un abri aux visiteurs qui y peuvent passer la nuit pourvu qu'ils ne soient pas trop nombreux. La vue dont on jouit du haut Bachtel embrasse toute l'immense chaîne des Alpes, depuis le Sentis dans le canton d'Appenzell, jusqu'à la Vierge dans le pays de Berne. La beauté de ce panorama, un de plus admirables de la Suisse septentrionale, est rehaussée par le premier-plan qui offre un grand intérêt, les Marches de Schwyz, le lac de Zurich jusqu'à la hauteur de Wädenschwyl et les bords des lacs de Pfäffikon et de Greifensee. A peine avons-nous tourné le dos à Rüti que nous voilà à la frontière du canton de Saint-Gall et dans quelques minutes nous serons à Rapperschwyl.

Dirigeons-nous maintenant vers la plus gracieuse et la plus belle vallée du canton, la vallée du lac de Zurich, qu'on peut légitimement comparer à n'importe quelle vallée suisse. Il est vrai que le lac de Brienz et celui du Valais sont d'une beauté plus sauvage, celui de Lucerne et des Quatres Cantons sont plus grandioses; d'autres enfin ayant des dimensions plus petites, se distinguent par leur grâce mélancolique et austère, mais aucun lac de la Suisse, pas même celui de Genève, n'est plus gracieux, plus attrayant, nul n'invite autant à un séjour plus prolongé, aucun, non plus, ne semble autant créé pour l'homme et favoriser au même point la vie sociale que ce beau lac de Zurich, couvert d'embarcations, et sur les bords duquel s'échelonnent villes, villages et maisons de plaisance.

Le lac de Zurich commence à Schmerikon, où la Linth lui apporte ses eaux. Il s'avance d'abord presque vers l'ouest, puis vers le nord-ouest, pour aboutir à Zurich, où il donne naissance à la Limmat qui traverse la ville dans la direction du nord. Sur la carte il semble presque former un arc. On évalue sa longueur totale à 8 lieues et demie mesure suisse, partant, environ à six lieues; sa largeur qui est presque partout d'une demi-heure, augmente du côté de Stäfa et de Richterschwyl, où il faut bien 42 minutes pour le traverser. D'après les travaux qu'on a faits, la profondeur est très-inégale; elle atteint son maximum, 600 pieds, au-delà de Horgen, près de la petite presqu'île d'Au. Il en est qui prétendent que sa plus grande profondeur qui est de 438 pieds seulement, se trouverait entre Thalwyl et Harliberg. On appelle Haut-Lac la partie la plus haute entre Schmerikon et le pont de Rapperschwyl; cette partie est plus calme et moins profonde, aussi quand les eaux sont basses, les bateaux à vapeur ne peuvent-ils souvent y passer. Le Haut-Lac gèle presque tous les ans, tandis que la région moyenne ne se couvre que rarement de glace; la partie la plus basse du lac, à l'endroit même où la Limmat prend sa source, ne gèle presque jamais, deux ou trois fois tous les cent ans. Pourtant on se rappelle qu'au 18^e siècle, où il y a eu huit hivers rigoureux, le lac était entièrement pris par la glace; ce n'est qu'en 1763 et en 1769 qu'on a pu se risquer à patiner depuis Rapperschwyl jusqu'à Zurich. Le même phénomène se reproduisit en 1830, année mémorable par son hiver rigoureux; la glace s'est maintenue pendant cinq semaines, favorisant ainsi la vie agitée qu'on menait sur le lac, notamment le dimanche. A l'époque de la fonte des neiges, les eaux du lac de Zurich, de même que celles de tous les autres, subsistent une crue con-

sidérable qui n'atteint pourtant pas des proportions inquiétantes pour les localités avoisinantes; seule, la contrée que borde la Limmat est plus ou moins inondée. Les vents qui soufflent le plus généralement sur le lac, sont la bise, (nord-est) le nord-ouest, l'ouest, le sud-ouest et le Föhn, (sud). Le nord-ouest et le Föhn se distinguent par leur violence, mais ils ne sont que rarement dangereux pour la navigation, attendu que, même par les plus forts orages, les vagues sont relativement basses et que les bons ports et les lieux de débarquement abondent sur les deux bords. De temps en temps on voit des trombes d'eau sur le lac de Zurich. Par les beaux jours d'été, on constate parfois vers le matin de curieux mirages comme on en voit de temps en temps sur les lacs suisses et sur les hauteurs et puis au printemps le curieux phénomène qu'on a surnommé la floraison: les eaux généralement limpides, d'une belle couleur bleue, se couvrent sur toute la surface d'une sorte de poussière sale blanchâtre ou jaunâtre.

Deux chaînes de collines élevées encadrent la vallée du lac de Zurich: à l'ouest l'Albis escarpé, sombre, aux cimes parfois dénudées, à laquelle se rattachent le Haut-Rhône et l'Etzel, et à l'est la chaîne boisée commençant au Geisberg et finissant à Stäfa après avoir formé le Forch et le Pfannenstiel, ces deux points fréquentés par les touristes. Un embranchement de cette ligne est formé par deux rangées de collines plus basses qui s'étendent dans la basse vallée; d'après les recherches récentes, ce seraient là les moraines d'un gigantesque glacier lequel aurait pris naissance sur les hauteurs des montagnes de Grisons et de Glaris et se serait étendu jusqu'à la vallée de la Limmat, en éparpillant partout d'immenses blocs de granit et d'autres agglomérations. Sur le dos de ces collines se trouvent de vieilles routes, peu utilisées de nos jours, le long desquelles on retrouve tantôt des maisons de campagne isolées dont les lumières éclairent au loin, tantôt de petites localités; il est encore des édifices, adossés aux pentes des montagnes qui vont en descendant et touchent aux villages qui s'étendent le long des bords du lac. Ces villages, traversés par de belles chaussées toutes neuves, sont plutôt de petites villes bâties dans le goût moderne. Sur aucun autre point on ne voit une aussi forte agglomération de villages; presque point de solution de continuité, mais là même où il y en a une, des villas isolées, à moitié cachées par des arbres au feuillage épais, semblent faire des efforts pour établir la communication.

Depuis longtemps déjà la navigation à vapeur s'est répandue sur le lac de Zurich, et bien que le chemin de fer relie Zurich à Rapperschwyl,

en passant par Uster, on voit des deux côtés, et tous les jours, les rapides vapeurs à roues filer dans tous les sens. Commençons par examiner la partie qui se trouve à droite de Zurich, le côté est. Le bateau se dirige vers le sud en touchant à Saalfeld aux jolies constructions, à une partie de la commune de Riessbach, passe près de la „Niclaustud,“ colonne en pierre, entourée d'eau, où les bûteliers s'arrêtaient autrefois pour invoquer leur patron et lui demander une heureuse traversée. D'abord nous saluons la belle église de Neumunster, trônant sur la hauteur, puis la „Stephansburg“ (château d'Etienne) d'où l'on embrasse une vaste étendue de terrain, assise sur la colline boisée de Burghölzli dont les pentes sont couvertes de pampres, puis encore Zollikon, dont l'église bâtie sur les moraines, a un des plus beaux clochers du pays; nous voyons ensuite l'antique Küssnacht, avec son ancien couvent des chevaliers de St. Jean et son séminaire et nous arrivons à Erlenbach, dans le voisinage duquel s'évalent les délicieuses villas Maria-Halden et Schiff baignées par les eaux bleues du lac. On trouve le meilleur crû de la contrée dans ces délicieuses vallées réchauffées par un beau soleil ardent. Plus au sud nous voyons le gracieux Harliberg qui s'adosse au pied de la montagne et dont les environs en partie sauvages et rudes ont été transformés, grâce à une agriculture persévérante en une féconde et belle plaine. La culture va en montant jusqu'aux forêts qui couronnent les cimes; de coquettes fermes encloses de prairies, des champs cultivés et des vignobles semblent sourire au voyageur qui navigue sur le lac. Au pied de la colline sur laquelle l'église de Harliberg a été bâtie, s'étend, sur une longueur d'une lieue environ, le village de Meilen, situé en partie sur la hauteur et en partie dans la basse plaine. De quelque côté que se tourne le voyageur, qui d'ici se rend généralement à l'établissement de pisciculture artificielle, fondé dans une délicieuse petite vallée des environs et puis au Pfannenstiel, où se trouve le monument, dans quelque sens qu'il tourne le regard, partout il admirera une nature luxuriante, d'une beauté magique. Plus loin, au sud, se trouvent Utikon et Mönnedorf, aux maisons éparpillées dont le chiffre de la population augmente constamment. Tout à coup une pente descendant raide de la montagne couronnée de vignes en haut, mais dont le bas est sombre et nu, semble marquer la limite du beau paysage; toutefois la chaussée qui longe cette pente nous conduit bientôt à une nouvelle localité, dont les innombrables maisons, éclatantes de blancheur, s'étagent depuis les bords du lac jusqu'à la montagne.

Nous voilà devant Stäffa, autrefois surnommé „Hof ou Cour de Stäffa“. C'est un des plus grands et des plus industriels villages de la

Suisse qui ne compte pas moins de 350 maisons et 4000 habitants. Sa délicieuse position a attiré Göthe qui deux fois a séjourné à Stäffa. Enchanté de ce qui l'entourait, le poète écrivit en 1797 „que ce lieu offrait une image charmante et tout idéale de la plus belle et de la plus haute civilisation“. A cette époque déjà, ce grand village s'étendait avec ses groupes de maisons isolés, tantôt grands, tantôt petits, sur les bords du lac, et avait bien la longueur d'une heure; d'autres groupes de maisons s'étagaient sur la montagne et sur une longueur moitié aussi grande que celle qui bordait le lac. En 1794 et en 1795, Stäffa, dont les habitants actifs ont toujours aimé la liberté, a été le siège principal du mouvement qui se développa, à la suite de la Révolution française, dans les districts ruraux contre l'Aristocratie. On sait que cette hostilité n'eut pour conséquence que des occupations militaires et des punitions sévères. En 1830, Stäffa donna de nouveau la première impulsion à un mouvement, cette fois plus heureux, en faveur d'une réforme constitutionnelle. Le beau lac atteint son maximum de largeur entre Stäffa et Richterschwyl, à l'est; vers Rapperschwyl surgissent, comme par enchantement, les charmantes îles d'Ufenau, avec leur petite église d'une simplicité touchante et le tombeau d'Ulrich de Hutten, puis un peu plus loin l'île de Lutzelau déserte et abandonnée.

Avant de continuer notre excursion sur le lac, disons, à propos de Meilen, encore quelques mots sur les constructions sur pilotis que nous avons déjà plusieurs fois eu occasion de citer. En effet, c'est à Obermeilen, l'une des parties de la commune de Meilen que dans l'hiver de 1853—54 on fit la première découverte de ces curieuses habitations des temps passés. Les eaux ayant été très-basses lors de cette époque, on songea à Obermeilen, de même que dans d'autres communes riveraines du lac à bâtir sur les bords et de gagner ainsi du terrain sur l'eau refoulée. Ce fut à cette occasion que sur un point près des bords, on découvrit entre des bouts de pilotis des haches avec des manches en corne de cerf, des couteaux et des ustensiles en pierre, divers instruments en os ainsi que des débris de vases. Le Dr. Ferdinand Keller de Zurich, dont la réputation est universelle, un des meilleurs archéologues de notre temps qui surtout depuis ces fouilles a souvent été cité, après avoir seigneusement examiné les excavations, émit l'opinion que sur cet emplacement des habitations humaines s'étaient autrefois élevées sur des échafaudages étendus et entourés d'eau. Son assertion ne trouva d'abord que peu de partisans, mais elle fut bientôt confirmée par de nombreuses découvertes faites dans d'autres lacs suisses. Dans l'état actuel des

choses il est démontré d'une façon incontestable que non seulement en Suisse, mais encore en Italie, en Irlande, en Allemagne et en Danemark il avait autrefois existé pendant des siècles entiers, un grand nombre de villages sur pilotis. Une partie de ces habitations, comme celles trouvées près de Meilen, datent d'une époque très-ancienne, où l'on ignorait encore l'usage des métaux; d'autres datent de l'époque dite de bronze, c'est-à-dire de l'époque où l'on savait utiliser, pour la confection des ustensiles et des armes, le bronze, mélange de cuivre et d'étain semblable à celui dont on se sert maintenant pour fondre les canons et les cloches. Enfin il est encore des villages dont les fouilles prouvent que les habitants en connaissaient et utilisaient le fer. Les habitations élevées au milieu des eaux, d'Irlande, les Cranoges, semblables aux villages suisses construits sur pilotis, se sont même conservées jusqu'au 15^{me} siècle de notre ère.

Les restes des constructions sur pilotis les plus anciens sont surtout très-remarquables au point de vue des antiquités. Au-dessus d'un échafaudage de pilotis, composé parfois de plus de cent mille branches d'arbres et s'étendant, selon la profondeur des eaux, à une distance plus ou moins grande des bords, ou bien sur un endroit guéable, on pratiquait un fond sur lequel s'élevaient les huttes et les magasins des habitants. Le plus souvent le fond était fait avec des pieux, mais parfois aussi avec des planches. Pour les maisons rondes ou carrées on se servait également de planches horizontales reliées entre elles par des branches et faisant ainsi office de murs et on les couvrait d'une couche de terre à l'intérieur et à l'extérieur. Sur certains points, des restes de ces huttes se sont conservés jusqu'à présent; bien que très-exigus et insuffisants, ces lieux d'habitation n'en suffisaient pas moins aux besoins les plus impérieux, d'autant plus que, vu la fréquence de forêts vierges qui s'étendaient même parfois jusque sur les bords du lac, les moyens de chauffage ne faisaient pas défaut. Les magasins ou greniers, où l'on déposait des céréales et des fruits secs, ressemblaient probablement aux cabanes. Quant au motif qui avait poussé les habitants à se fixer au milieu des lacs, l'on ne saurait que faire des présomptions à cet égard; il est probable que les colons cherchaient à s'abriter contre les bêtes fauves qui pullulaient, car dans les forêts impénétrables qui couvraient les collines, les ours et les loups abondaient, en même temps que les aurochs, les buffles, les élans, les sangliers et les cerfs. En outre les attaques des tribus ennemies étaient d'autant moins redoutables à ces villages sur pilotis, qu'étant situés à une certaine distance des bords, ils pouvaient aisément résister aux bateaux, faits à cette

époque avec des troncs d'arbres creux et ne pouvant contenir qu'un petit nombre d'individus.

Si d'un côté il est curieux que les anciens auteurs ne fassent aucune mention de ces constructions au milieu des eaux et qu'ils ne citent même pas les villages sur pilotis ayant existé en Italie, pays si parfaitement connu, les notions que les objets trouvés au milieu des ruines de ces anciens villages nous fournissent sur la façon de vivre et sur les habitudes de ces temps reculés, sont bien plus curieuses encore. Ainsi ces ruines nous apprennent entre autres choses que les hommes de cette génération ne vivaient pas exclusivement de la chasse, mais qu'ils cherchaient des ressources dans l'agriculture et dans l'élevage du bétail, qu'ils cultivaient le blé et l'orge et faisaient du lin, qu'ils savaient cuire le pain, sécher les fruits, filer la toile, se confectionner des vêtements, pêcher avec des filets semblables aux nôtres et avec des lignes. Avec le concours de l'animal domestique le plus ancien, le chien, ils savaient traquer les animaux les plus féroces et exécuter, grâce à des efforts réunis et à une grande persévérance des travaux de construction étendus, témoin les villages sur pilotis eux-mêmes. En outre nous apprenons par ces fouilles quels animaux vivaient à cette époque, que l'élan et le puissant aurochs (*bos primigenius*) le plus grand animal après l'éléphant, erraient alors dans les forêts suisses, qu'en outre du sanglier il existait un autre individu de l'espèce porcine, à l'état sauvage, différant essentiellement du sanglier, que les cerfs et les verrats arrivaient souvent à un développement immense, etc. Grâce à ces fouilles nous apprenons également à connaître les espèces d'animaux domestiques dont on se servait alors. C'est ainsi que nous sommes mis à même d'étudier jusque dans les derniers détails les mœurs des habitants primitifs de l'Europe centrale; voire même, si nous suivons attentivement les trois périodes successives des constructions hydrauliques, nous pouvons nous former des notions exactes sur le développement que cette société a pris; nous suivons ses progrès dans la civilisation et la persévérance qui caractérisaient son activité, nous la voyons favorisée plus tard par des influences extérieures et finir, grâce à un labeur infatigable de plusieurs siècles, par arriver à une hauteur, relativement considérable.

Aussi les constructions sur pilotis de la Suisse et des autres pays offrent-elles le plus grand intérêt pour l'histoire de la civilisation morale matérielle de l'Europe et attirent-elles avec raison l'attention, non seulement des archéologues, mais en général de tout le public instruit. Il existe déjà maintenant un grand nombre de publications spéciales sur cette

question; les zoologues, qui se sont spécialement adonnés à l'examen des débris d'animaux retrouvés au milieu des ruines, sont largement représentés dans cette littérature particulière. Les principales collections d'archéologie contiennent toutes des objets intéressants, provenant des villages sur pilotis. Pourtant les objets les plus importants de cette branche curieuse de l'archéologie se trouvent en grand nombre dans la Suisse même et notamment dans les collections de Zurich, Berne, Lausanne et dans les vastes et spacieuses galeries de M. le colonel Schwab à Bienne. Cet officier distingué a fait des lacs de Neuchâtel et de Bienne l'objet spécial de ses recherches et y a découvert plus de trente constructions sur pilotis.

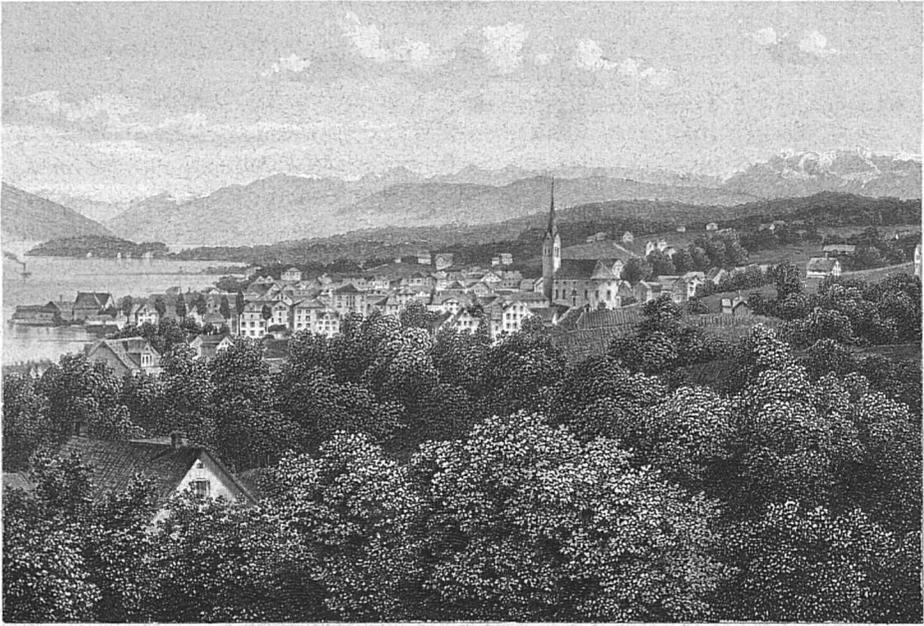
Nous avons déjà décrit Rapperschwyl, ainsi que les bords de Saint-Gall et de Schwyz du Haut-Lac. Aussi passons-nous maintenant du côté gauche du lac de Zurich, à Stäffa, là où la largeur est la plus grande et visitons-nous d'abord Richterschwyl situé sur le bord gauche, près de l'extrême frontière du canton de Schwyz. Ce village industriel est la résidence d'un curé d'arrondissement; de même que la plupart des localités sises sur le lac, Richterschwyl qui compte actuellement plus de 3000 habitants a vu le chiffre de sa population plus que quadrupler dans les derniers deux siècles. La position de Richterschwyl sur une large baie est des plus charmantes, c'est toutefois aller trop loin que de la comparer à celle de Nice. Immédiatement derrière le village on voit s'élever de gigantesques montagnes; de belles et larges promenades, d'où l'on voit un admirable tableau se déployer de tous côtés, conduisent au moulin à papier tout proche duquel on voit des cascades, à la hauteur de Beck, de la Burghalde, de l'Esel, du Schönenboden et de l'Etsel. Une bonne chaussée qu'on a fait passer par la montagne va en montant au couvent d'Einsiedeln et à Schwyz, en passant par Wollerau et la Schindellegi.

Wädenschwyl, la seconde ville qu'on aperçoit en montant, sur le bord gauche du lac, Wädenschwyl va en s'étageant par terrasses sur la montagne et est entouré de prés, de jardins potagers, de vergers et de vignobles. Wädenschwyl est bien plus peuplé que Richterschwyl et pourrait bien porter le nom de ville; on y compte plus de 500 maisons et 6000 habitants. A Wädenschwyl appartient la presqu'île d'Au, célébrée et souvent visitée par le poète Klopstock. Autrefois c'était très-probablement une île complète qui possédait encore au commencement de ce siècle une petite forêt de chênes qui n'existe plus maintenant. Dans cette presqu'île vivait au dix-septième siècle Rudolphe Werdmuller, feldmaréchal-

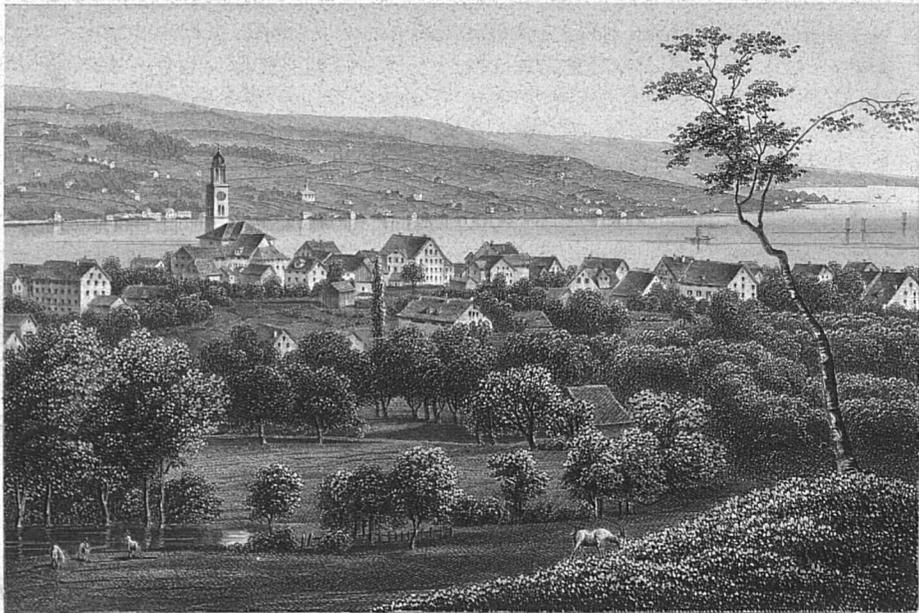
lieutenant, au service de l'Autriche, mort en 1677, et connu par son siège de Raperschwyl, en 1656. Il a été tour à tour au service de la France, de la Suède, de Venise et de l'Autriche. C'était un des hommes les plus originaux qu'on ait connus, ne reculant pas devant un tour plaisant. Ainsi on raconte qu'un jour il avait banni avec toutes sortes de formules magiques un de ses domestiques sur un cerisier. C'était un moyen de garantir ses arbres à fruits contre les larrons; mais ce moyen valut pourtant au général la réputation, nullement enviable à l'époque, de sorcier, portant dans sa bague un malin esprit qui lui servait d'auxiliaire.

Au-delà de Wädenschwyl est situé l'antique château qui était autrefois la résidence des barons de Wädenschwyl, lesquels avaient terres et châteaux non seulement sur le bord gauche du lac de Zurich et près de Lucerne, mais encore dans le pays de Berne. L'apogée de la fortune de cette famille coïncide avec celle de Rudolphe de Habsbourg, lequel a eu des relations intimes avec plusieurs chevaliers de Wädenschwyl. En 1287 Rudolphe de Wädenschwyl vendit le château et les terres à l'Ordre de Saint-Jean qui en resta le maître pendant 250 ans et céda toute la propriété à la ville de Zurich en 1549. Le château devint par suite le siège d'un baillage rural qui régissait six communes. On en voit maintenant seulement les ruines des tours; d'après la légende il s'y trouve un trésor, gardé par des nains. La vue dont on jouit, surtout de grand matin ou vers le coucher du soleil, du haut du balcon qui se trouve dans le jardin du château, est une des plus délicieuses de toute la Suisse. Du haut de ce balcon on aperçoit toute la contrée environnante, le lac en amont et en aval, ainsi que le bord opposé. Nous avons encore à citer plusieurs belles vues et promenades, p. ex: celle d'Herlisberg, de Wyden, du Bühlenebnal, etc. etc. Dans les environs d'Horgen se trouve la mine de charbons résineux de Kapfnach, où l'on a trouvé beaucoup d'objets pétrifiés, des restes provenant de mastodontes, de cerfs antédiluviens et d'autres animaux dont l'espèce s'est éteinte, ainsi que des plantes et des branches de palmiers pétrifiés.

En remontant le lac, dont les bords sont semés de coquettes villas, nous arrivons au bout d'une heure et demie à Horgen, l'une des principales stations des bateaux à vapeur qui naviguent sur le lac de Zurich. Situé au pied d'une montagne à pic et enclavé par une baie aux gracieux contours, Horgen compte près de 550 maisons, dont un assez grand nombre est en pierre et arrangé avec un confort qui témoigne de l'aisance



HORGEN.



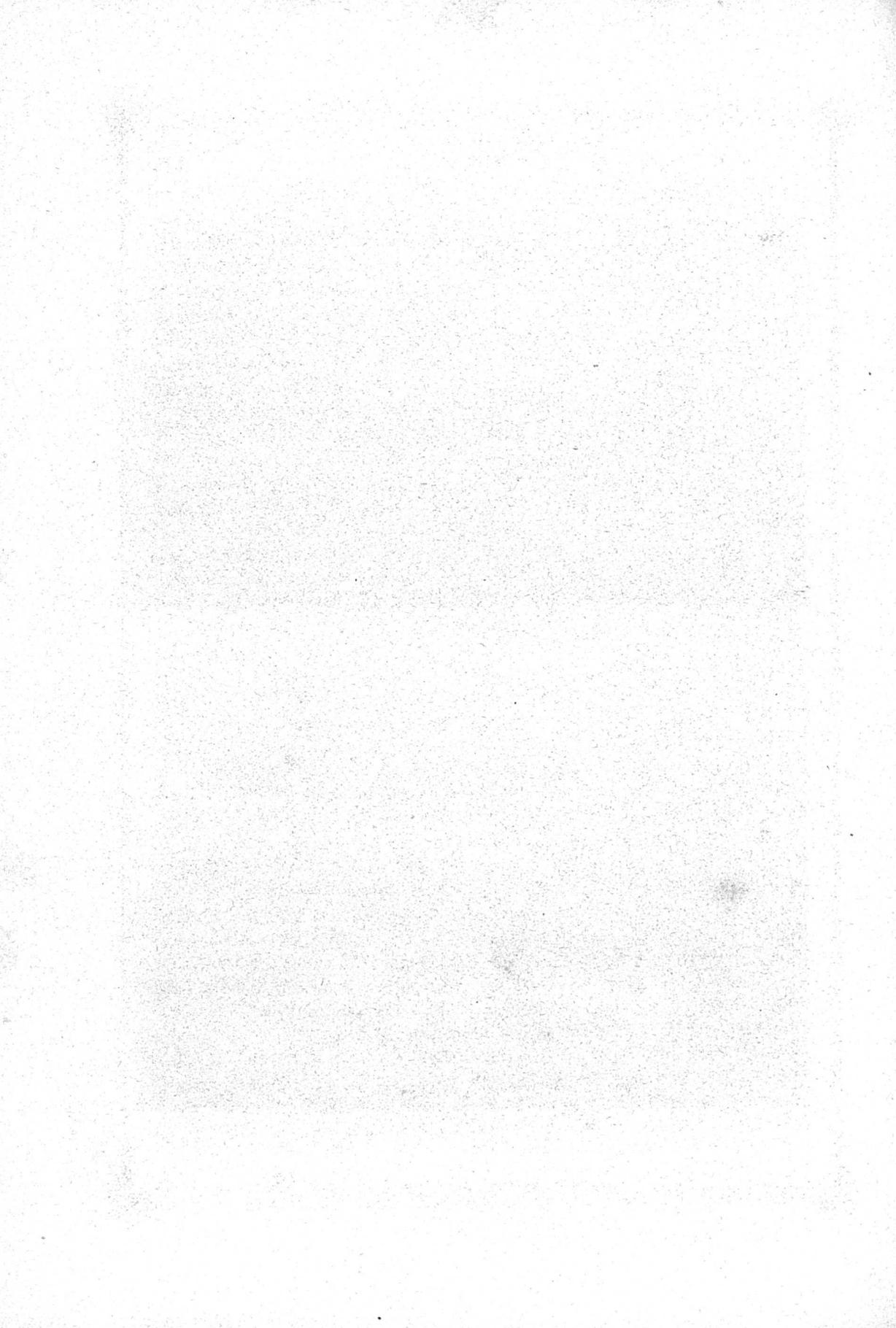
THALWYL.

L. Rohbock del.

J. M. Kalb sculp.

AM ZÜRICHNER SEE.

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.



des habitants. C'est à sa fabrication importante de soieries que cette localité doit la dénomination, tant soit peu ironique, de Petit-Lyon. On y trouve aussi des filatures de coton; les habitants s'occupent également de l'élève du bétail. Le principal ornement d'Horgen est la belle église, en forme ovale, qu'on a construite sur une hauteur. La grosse tour a un carillon dont les sons harmonieux se répandent au loin sur la montagne et dans la vallée. Dans les environs d'Horgen, à côté de la grande route, (en s'avancant vers la chaîne d'Albis) conduisant à Schwyz et fréquentée encore par les voyageurs malgré l'existence d'un chemin de fer direct de Zurich à Lucerne, se trouve Arn-Bocken qui s'étend sur une terrasse. C'est un habitation très-forte, qu'on pourrait même à la rigueur défendre militairement, bâtie en 1711 par le riche bourgmestre Meyer de Zurich. Le voyageur a de la peine à y reconnaître un „Kurhaus“, lieu de réunion des baigneurs. Les gigantesques poêles qu'on voit encore dans l'ancien salon sont chargés d'images représentant des épisodes de l'histoire suisse, et commentés par des légendes versifiées d'une simplicité pleine de bonhomie mais par trop prosaïque. La situation de Bocken est favorable sous tous les rapports. Du haut du Kurhaus on embrasse presque tout le lac de Zurich et la majeure partie de ses environs. Derrière Bocken la chaussée va en montant vers Zug, à travers la chaîne de l'Albis (Horgeregge) et suit après une pente assez raide pour tomber dans la vallée de Sihl; antérieurement à la construction des chemins de fer, cette route était très-fréquentée et utilisée surtout pour le transport de marchandises venant du Saint-Gothard ou y allant. C'est dans l'arrondissement d'Horgen que se trouve la „Schnabelhöhe“ (hauteur du Bec) que nous avons déjà eu occasion de citer pour la beauté de la vue qu'elle offre. C'est là que planait autrefois l'antique château de Schnabelbourg, disparu depuis longtemps et qui jusqu'au commencement du 14^me siècle était la résidence des célèbres barons d'Eschenbach. Semblable aux autres châteaux de cette famille, Schnabelbourg fut enlevé en 1309, lors de la guerre, dite vengeance de sang, par les fils du roi allemand Albrecht, assassiné par son neveu Jean de Souabe. En effet, Walther d'Eschenbach, ami de Jean, avait trempé dans l'assassinat. D'après la tradition, Walther serait mort à un âge très-avancé en Souabe où il se serait réfugié et où il se serait fait pâtre. Ses possessions échurent à l'Autriche; seul, un des enfants mineurs de cette illustre maison aurait été sauvé, aurait plus tard pris le nom de Schwarzenberg et serait devenu le fondateur de la célèbre famille autrichienne de Schwarzenberg.

Après cette digression nous quittons Horgen dont les jardins sont parfumés en Juin par les roses les plus délicieuses, et nous poursuivons notre excursion soit sur le lac, soit sur la hauteur, en passant à Oberrieden et à Thalwyl dont la belle église est bâtie sur la pente de la montagne, nous nous dirigeons ensuite à Rüschtikon, pour nous rendre à Nydelbad, pour la première fois recommandé par le naturaliste Schleucher. Cette localité est située au fond d'un ravin, derrière une colline et entourée de marécages et de forêts de sapins. Ses eaux sont sulfureuses. Tout autour il y a de belles promenades. Le plus beau point de Nydelbad est la maison de plaisance, du haut de laquelle le regard embrasse les eaux bleues du lac, la plaine féconde et agitée qui s'étend vers Zurich, le bord opposé jusqu'à Rapperschwyl et la puissante masse des montagnes de Glarus dont les cimes neigeuses et roides sont teintées en rose par les rayons ardents du soleil couchant.

Nous avons bien peu de chose à dire des derniers villages situés sur le bord gauche du lac, Bendlikon et Wollishofen, sinon que les produits de leurs vignobles sont loin de jouir d'une bonne réputation.

Entre les hauteurs de la rive occidentale du lac de Zurich et la chaîne de l'Albis, s'allonge la vallée de la Sihl qui, partant de la Limmat, va s'étendre jusque dans le canton de Schwyz. Cette vallée, étroite et n'offrant souvent que l'aspect d'une gorge, n'est habitée qu'en peu de places; dans sa partie inférieure se trouvent les villages d'Attlischwyl et de Langnau. Tout près de ce dernier endroit commence l'agréable forêt de Sihl, souvent visitée par les touristes, autrefois séjour favori du poète Salomon Gessner célèbre par ses idylles, chargé de l'administration et de la surveillance de cette même forêt par le conseil de Zurich. Un peu plus haut commence le domaine de la commune Hirzel qui, s'élevant entre Sihl et le lac de Zurich sur le versant sud-ouest de la montagne, s'étend, dans une romantique position, encore de l'autre côté de la crête.

Dans la paroisse de Hirzel est situé le magnifique point de vue du Zimmerberg, à environ 2400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous apercevons à l'ouest — suivons la description de Meyer de Knonau — à travers quelques rares percées, bien au-dessous de nous, un étroit vallon verdoyant avec de solitaires cabanes. La sombre et sérieuse forêt de Sihl (dont la traîne serpente au pied de l'Albis et descend toujours jusqu'à ce que s'élève au-dessus d'elle le mont Uetli au nord-ouest dominé par les sommets lointains de la Forêt-Noire) contraste admirablement avec le joyeux lac de Zurich au nord-est, ses bords riants et la ville qui brille au loin. Derrière celle-ci et le Zurichberg, les montagnes de la Souabe,

vers le nord, et les Randen de Schaffhouse bornent l'horizon. Une partie du lac voisin est cachée par le Forst ou Horgerberg; cependant tous les villages de la rive opposée sont visibles. Au fond s'étendent les montagnes méridionales du canton et plus loin, vers l'est, surgissent les cimes du Toggenbourg et d'Appenzell. A partir de Meilen, le superbe miroir du lac avec ses villages et la petite ville de Rapperschwyl, ses îles et ses langues de terre, redevient libre; mais bientôt le Buchberg et le Schännis plus puissant encore, surgissent comme une digue gigantesque. Au sud-est, les Alpes, glaronaises forment, du Mühlstock au Glärnisch, entre l'Étzel parsemé de chaumières et le Haut-Rhône, un majestueux panorama. Au sud nous dominons les verdoyantes prairies, les arbres fruitiers et les habitations de l'Hirzel derrière lequel s'élève le Menzing avec ses ondoyants côteaux et ses chapelles. Entre le sauvage Rufi et le Rigi, apparaissent les Alpes neigeuses d'Uri et d'Unterwalden. Vers le sud-ouest les pyramides du Rigi et du Pilate, ensuite les Alpes bernoises frappent le regard. Au fond, entre ces mêmes pyramides, scintille la raie du lac des Quatre-Cantons, et plus près de nous, la partie du lac de Zug que domine le château de Buonos forme, avec le riche verger de Baar, le Baarerburg et le vallon qui s'étend au pied du Zimmerberg, un premier plan ravissant. Du Kamor jusqu'au Napf l'œil repose presque continuellement sur la chaîne blanchie du Hochgebirg.

La solitaire et paisible commune de Hütten, la plus élevée de cette partie du canton, est bâtie sur la montagne de Richterschwyl, sur les bords du Hüttensee et sur les flancs du Haut-Rhône, depuis la Sihl jusqu'au sommet de cette dernière montagne. Malgré sa position, la végétation y est luxuriante; les maisons sont entourées de magnifiques arbres fruitiers, et de forts noyers déploient leurs couronnes touffues. L'air pur et fortifiant ainsi que la température douce et agréable a déjà fait, il a plus de quarante ans, du petit village de Hütten, protégé contre les ouragans par le Haut-Rhône, un séjour de santé et de cure de petit-lait aussi recommandable par ses belles perspectives que par la variété de ses promenades. Le lac profond et mélancolique de Hutten, de mille pas environ de long sur 500 de large, avec ses eaux sombres, ses nénuphars nombreux et ses plantes aquatiques, offre un intérêt tout particulier et mérite d'être vu.

Il n'y a que peu d'années qu'il existait dans le canton de Zurich une vallée qui, quoiqu'étant à peine séparée de quelques lieues de la capitale, n'en voyait pas moins sa route déserte, mais qui peut se vanter maintenant d'être traversée chaque jour par des centaines de touristes. C'est la vallée de Reppisch. Etroite et encadrée de pentes ardues et boisées, de quelques centaines de pieds d'élévation, arrosée par la petite mais sauvage Reppisch, elle semblait destinée à une vie paisible et retirée lorsqu'on conçut à Zurich le projet de conduire le chemin de fer Zurich-Zug-Lucerne par sa partie inférieure; on mit main à l'œuvre; des digues et des ponts furent construits comme par enchantement et le voyageur surpris voit passer avec rapidité la fumante locomotive avec sa longue file de waggons. A Altstädten, première station du chemin de fer de Zurich à Baden, se détache la voie ferrée de Reppisch et atteint bientôt Urdorf, situé dans une contrée montueuse; ses bains, maintenant tombés dans l'oubli, étaient jadis tellement connus au loin et fréquentés que les panégyristes de l'époque lui donnèrent le nom d'une autre Bethesda. Le chemin se tourne ensuite par Birmenstorf à Bonstetten dont les seigneurs, célèbres au moyen-âge, possédaient de vastes territoires dans les cantons actuels de Zurich et de St. Gall. Plus haut dans le Reppischthal se trouve le petit et aimable Türlerne, si riche en légendes, qui donne naissance au cours d'eau qui arrose la vallée. Près de Hedingen la voie ferrée prend une direction ascendante et s'élève au-dessus du versant du domaine de la Limmat et atteint Affoltern, grand village agréable avec une belle église dans le voisinage duquel on a découvert des restes remarquables de l'antiquité romaine, des fondements de grandes constructions, etc.; des objets de toilette en or de la même époque furent trouvés à Lunern et se trouvent actuellement dans la collection de la société d'antiquités établie à Zurich. Le plus proche village est Mettmenstetten duquel nous arrivons bientôt, par des bosquets d'arbres fruitiers et de maronniers, à Knonau. Originellement la contrée appartenait au couvent de religieuses de Schänis qui fit administrer ses biens et exercer la juridiction par les Meyer de Knonau, ancienne famille noble dont le nom subsiste encore maintenant à Zurich. Un Meyer de Knonau, beau-fils du réformateur Ulrich Zwingli, tomba avec son beau-père à la bataille de Cappel si funeste à la réformation; d'autres membres de la famille étaient célèbres comme guerriers, hommes d'Etat, savants et auteurs, jusque dans les derniers temps. En 1512, toute la possession de Knonau devint, par achat, propriété de la ville de Zurich. L'antique château-fort, résidence des baillis, existe en-

core. Les hauteurs voisines, quoique offrant des points de vue superbes, ne sont malheureusement que fort peu visitées.

A l'est de Knonau s'étendent vers l'Albis, le village de Hausen dans une position romantique et le vieux Cappel, bâti sur la crête d'une montagne qui va s'abaissant dans le canton de Zug à l'est et à l'ouest. La contrée rappelle les pays alpestres solitaires et fait une impression grave et solennelle; on dirait que la nature elle-même repousse tout bruit et tout dérangement. Et cependant, le 11 octobre 1531, eut lieu à Cappel une sanglante bataille où cinq villages catholiques défirent les réformés. Un simple monument, un bloc de granit rouge, muni de deux tables d'airain, désigne la place où Zwingli versa son sang et rendit le dernier soupir pour sa croyance. L'intéressante église, bâtie en forme de croix, date de la fin du douzième siècle, c'est-à-dire de l'époque où l'on passa en Allemagne du plein cintre à l'ogive. La partie la plus ancienne de l'édifice, le chœur et les ailes de la nef, rappellent par la lourdeur et la nudité de leur murs et les bases attiques des colonnes qui forment les coins, l'ancien style, tandis que le plafond se vouûte en ogive. La nef et les bas-côtés sont en style gothique; le plafond en ogive est porté par douze colonnes.

De Knonau le chemin de fer, traversant la frontière zurichoise, se tourne vers Zug. Nous voilà arrivés au terme de notre excursion à travers un canton qui offre un attrait tout particulier à quiconque le visite, ne fût-ce que quelques jours, et qui mérite en effet, par son activité, d'être placé à la tête des cantons de la Suisse. Nous lui adressons donc un adieu cordial.

Le Canton d'Argovie.

Trois cours d'eau jaillissent des hautes montagnes: l'un est la plus importante rivière de la Suisse et les deux autres, quant à leur longueur et à la richesse de leur alimentation, peuvent également occuper la première ligne; ils se réunissent vers le centre de la Suisse septentrionale pour se jeter dans le célèbre Rhin, cet autre enfant des Alpes. La belle contrée fertile qu'ils arrosent dans leur partie inférieure est l'Argovie, un des plus jeunes cantons de la Suisse et cependant un des membres les plus considérés de la vieille Confédération: car, non content d'être placé à la tête des cantons agricoles par la culture du blé et par le développement toujours croissant de son industrie déjà très-importante, mais aussi par la civilisation, il s'efforce de remporter le premier prix pour mériter à juste titre le nom de „Kulturstaat“ (Etat de culture) qu'on ne lui avait d'abord donné que par plaisanterie.

Il serait assez difficile de faire l'histoire particulière du canton d'Argovie: les différentes parties qui le composent étant tantôt intimement liées, tantôt désunies, ne formaient jamais un tout complet. On ne connaît rien sur l'époque anti-romaine du pays situé entre l'Aar et la Reuss; la population celtique était probablement plus abondante dans ces terres fertiles entre les Alpes et le Jura que partout ailleurs. Après l'invasion des Romains, ceux-ci fondèrent sur la langue de terre formée par l'Aar et la Reuss et déjà fortifiée par sa position avantageuse, la ville de Vindonissa, quartier-général de la vingt-unième, plus tard de la onzième légion

chargée de relier les armées du Rhin et du Danube avec l'Italie. Tous les postes militaires et castels établis au nord jusqu'au Rhin et à l'ouest jusqu'aux frontières de la Gaule, vers la Rhétie, recevaient leurs garnisons de Vindonissa. Une autre grande colonie connue des Romains et habitée par eux était Baden dont les bains chauds étaient déjà bien fréquentés alors ; une troisième Zurzach, portant alors le nom de Tenedo. Les terres environnantes étaient en possession de la population celtique. Après Vespasien, les bornes de l'empire romain ayant été reculées bien au-delà du Rhin, Vindonissa perdit beaucoup de son importance militaire mais non pas de sa garnison ; par contre la ville eut à souffrir des combats avec les Germains qui, passant le Rhin à différentes époques, s'emparèrent, au commencement du cinquième siècle, de la plus grande partie de la Suisse actuelle. Après que ses murs eurent été démolis, ses habitations détruites ou abandonnées, elle tomba peu à peu en ruines. Dès la moitié du sixième siècle, cette ville, jadis florissante, n'était plus qu'un endroit peu important, occupé par les Alemans qui étaient en possession de toute la Suisse orientale, tandis qu'en-delà de l'Aar s'étaient établis les Bourguignons, autre tribu germanique dont descend la majeure partie de la population actuelle de l'Argovie. Après la bataille de Zulpich (496) où Clovis, roi des Francs, défit les Alemans, et la mort du roi bourguignon Gondemar (534), toute l'Argovie appartint au royaume franc jusqu'à ce qu'il se formât, sous les faibles descendants de Charlemagne, le nouveau royaume de Bourgogne s'étendant en-deçà du Jura jusqu'à la Reuss. Cette époque paraît avoir été l'époque de prospérité pour le pays entre l'Aar et la Reuss. Enfin, en 1032, après la mort du dernier roi bourguignon, Rudolphe III, le royaume de Bourgogne échut en partage à l'empereur allemand Conrad II qui, ayant été nommé héritier de Rudolphe, sut maintenir ses prétentions et sa dignité malgré toutes les contestations. A dater de cette époque l'Argovie fut incorporée dans l'empire allemand. Le pays eut beaucoup à souffrir sous l'empereur Henri IV., car ce ne fut qu'un combat continu entre l'empereur et le pape, combat auquel prit part toute la noblesse et auquel fut entraînée l'Argovie par un de ses seigneurs, le contre-empereur Rudolphe de Rheinfelden. La Bourgogne, le Brisgau, le Zurichgau et la Thurgovie passèrent alors entre les mains de la famille de Zähringue qui s'éteignit déjà en 1218 avec Berchtold V., non sans avoir fondé auparavant Berne et Fribourg et avoir posé par là le germe fertile de l'avenir du pays.

L'histoire des temps antérieurs n'est en quelque sorte que celle des illustres maisons qui avaient des possessions étendues dans l'Argovie, des

comtes de Lenzbourg qui bâtirent sur un rocher solitaire surgissant du milieu de la plaine, vers le milieu du onzième siècle, le château-fort de Lenzbourg, mais s'éteignirent en 1172, des comtes de Bade, de Kybourg et, avant tout, de la famille des Habsbourg qui s'étendit peu à peu sur une grande partie de la Suisse et qui, grâce au hasard, à la persévérance et à sa bonne étoile, parvint de bonne heure sur un trône qu'elle sut maintenir jusqu'au dix-neuvième siècle. Nous nous réservons d'entrer dans de plus grands détails sur ce que l'histoire nous a conservé de cette époque, en faisant la description des lieux qui furent plus ou moins le théâtre d'événements remarquables. L'Argovie n'entra en rapports intimes avec la Confédération qu'en 1415. Le duc Frédéric d'Autriche ayant favorisé la fuite du pape Jean XXIII., fut mis au ban de l'empire et l'empereur Sigismond enjoignit par un édit particulier aux Confédérés de lui causer tout le dommage possible et de conquérir ses propriétés. Berne marcha en première ligne sur l'Argovie; Zurich et les autres cantons, indécis sur le parti qu'ils devaient prendre, durent bientôt suivre s'ils ne voulaient pas laisser à ce canton, déjà puissant, une si riche proie. Berne conquit en effet, sans trop de difficultés, toute la basse Argovie et le comté de Lenzbourg, Zurich le baillage de Knonau, Lucerne Sursee, et tous les Confédérés ensemble, le comté de Baden et les baillages libres qu'ils firent administrer en commun par leurs députés.

Les districts de l'Argovie restèrent pays-sujets d'un ou de plusieurs cantons jusqu'à l'entrée des Français dans la Suisse, en 1798. Comme membre de la République helvétique, une et indivisible, on constitua aussi un canton d'Argovie qui ne comprenait cependant pas le comté de Baden et les cinq baillages libres qui formaient un canton à part. En 1801, ces districts et en même temps la partie supérieure de la vallée de Frick, ancienne propriété de l'Autriche, furent incorporés au canton d'Argovie auquel on ajouta plus tard la partie inférieure de la même vallée. C'est dans cet état que le canton existe encore aujourd'hui, quoique l'ambitieuse Berne ait, en 1814 et 1815, fait de sérieux efforts pour ramener sous sa domination ses possessions primitives dans l'Argovie et le pays de Vaud. En 1814, l'Argovie, à l'exemple des autres cantons, eut une nouvelle constitution qui, quoique conçue dans le sens aristocratique, n'en resta pas moins en vigueur jusqu'en 1830. Mais en cette année il se forma, peu après la révolution de Juillet en France, un mouvement populaire qui conduisit, au mois de décembre, à une émeute et à l'occupation de la capitale Aarau par le peuple. Cette révolte eut pour résultat la révision de la constitution par un conseil élu uniquement à cet effet par le peuple.

Cependant la paix n'en reposait pas moins sur des bases très-peu solides, de nouveaux troubles éclatèrent en 1840 et 1841 à l'occasion d'une autre révision de la constitution; le parti ultramontain mit en œuvre une vive agitation contre le parti libéral. Le gouvernement dut recourir aux armes, rétablit la tranquillité et abolit les couvents argoviens, foyers du mécontentement et de l'agitation. Plus tard, il est vrai, plusieurs couvents de religieuses furent rendus à qui de droit, mais l'abolition fut maintenue pour les autres et amena de longues dissensions entre l'Argovie et les cantons libéraux, d'un côté, et le légat du pape avec le cantons ultramontains de l'autre. L'histoire de la Suisse nous apprend comment cet état de choses contribua à la formation du Sonderbund, comment la guerre éclata de rechef et, comment enfin, la nouvelle constitution vint y mettre un terme. Depuis lors les esprits se sont apaisés; de petits troubles religieux ont encore lieu çà et là, il est vrai, mais le sens commun de la majorité finit toujours par gagner le dessus et la paix paraît assurée.

Le canton d'Argovie forme un tout cohérent, borné au nord par le Rhin, à l'est par les cantons de Zurich et de Zug, au sud par Lucerne, à l'ouest par Soleure et Bâle. Sa superficie est évaluée à 23 milles carrés et demi et est couverte de collines et de montagnes assez basses. Les élévations les plus importantes se trouvent dans la partie septentrionale du canton que traverse le Jura dans la direction du sud-ouest au nord-est; mais même de celles-ci le Gislifuh, le Gugel, un des sommets des Lägern, le Strichen et le Wasserfluh sont à peine de 2000 à 2700 pieds. Quelques pics que l'on considère comme appartenant aux Alpes sont à peu près d'égale hauteur. Si les montagnes ne sont que de grandeur moyenne, les fleuves, par contre, en sont d'autant plus importants. A la frontière septentrionale coule le Rhin qui, après avoir formé la chute de Schaffhouse, prend sa course rapide dans une direction méridionale vers Bâle; du sud-ouest vient l'Aar qui sort du Finsteraarhorn et arrose dans un grand circuit les cantons de Berne et de Soleure. A elle se réunissent, tout près de l'emplacement de l'ancienne Vindonissa, l'enfant du St. Gothard, la Reuss aux eaux bleuâtres et la rapide Limmat. On compte encore quantité de rivières et de ruisseaux dont les plus grands sont fournis par le canton de Lucerne. Un seul lac d'une certaine étendue, celui de Hallwyl, de deux lieues de long sur une demi-lieue de large, occupe la partie méridionale du canton, non loin de la frontière lucernoise. — Le sol de ce joli petit pays est fertile et, chose très-rare en Suisse, produit presque tout le blé dont ses habitants ont besoin; partout on découvre de belles forêts, d'innombrables prairies et de superbes pâturages

mais qui ne sauraient concourir cependant avec ces magnifiques alpes qui sont d'une utilité incalculable dans les cantons montagneux.

Le climat du canton est en général favorable et la température moyenne à Aarau de 8 degrés Réaumur au-dessus de zéro; en d'autres endroits, suivant la position méridionale et septentrionale, plus ou moins élevée. Çà et là les figuiers, les maronniers, les amandiers et les orangers, convenablement protégés contre le rigueur de l'hiver, portent des fruits qui viennent à maturité; la culture de la vigne prospère en un grand nombre de localités, principalement près de Baden, de Schinznach et de Lenzbourg, sur les bords du lac d'Halwyl et dans la vallée de Frick. Quelques districts ont à souffrir de vents rudes, de forts orages, de terribles averses qu'engendrent les vallées du Jura, et des exhalaisons qu'envoient les tourbières; d'autres, par exemple les fertiles plaines près de Königsfelden, lieux de prédilection des Romains où ils bâtirent Vindonissa, le Schinznacherthal, les terres de Wettingen, ignorent presque totalement ces phénomènes désagréables et nuisibles. Il est singulier que le canton d'Argovie ressente de temps en temps de légères secousses inconnues au reste de la Suisse; les tremblements de terre y sont très-rares et l'histoire des derniers siècles ne permet que peu de dégâts causés par les tremblements à citer. En 1728 cependant, à l'occasion d'un violent ébranlement, plusieurs rochers se détachèrent près de Kindhausen et tombèrent dans le Nagelsee. Des phénomènes de la nature, autres que ceux que l'on observe partout, ne se retrouvent pas dans le canton.

La population du canton s'est élevée depuis l'année 1836, de 183,000 âmes à 195,000, et s'accroît par conséquent lentement. Partagés d'après les confessions, elle offre 104,000 protestants, 88,000 catholiques et une quantité de juifs qui se sont établis en nombre assez considérable dans certaines communes. Le sexe féminin est en plus forte proportion que le sexe masculin. Les habitants des différents districts se distinguent, non seulement par leur costume, mais aussi par la structure de leur corps et leur caractère, circonstance qu'il faut attribuer au mélange des anciennes races germaniques des Alemans et de Bourguignons. Entre le Jura et l'Aar, habite un peuple robuste de grandeur moyenne, un peu maigre, élancé, au visage allongé, aux traits angulaires et aux joues légèrement colorées; sur la rive droite de l'Aar, entre Othmarsingen et Aarburg, une race vigoureuse au port majestueux, aux membres musculeux et à la figure arrondie et joviale. Beaucoup d'habitants de la partie méridionale du canton paraissent extrêmement faibles; ils s'occupent dès leur jeunesse de tissage et leurs figures pales contrastent singulièrement avec le teint frais

des cultivateurs; par contre une souche d'hommes bien constitutionnés, de caractère mêlé, occupe le vieux comté de Baden, et une autre, à taille svelte et élancée, à la démarche un peu lourde, à l'air sérieux et circonspect et au costume semblable à celui des habitants de la Forêt-Noire, la vallée de Frick. Dans quelques contrées marécageuses et malsaines on trouve des crétins, de pauvres sourds-muets et des goitreux; il faut surtout remarquer que dans différentes communes les sourds-muets sont très-abondants et que leur nombre a considérablement augmenté dans les cinquante dernières années.

Le costume des hommes et des femmes de l'Argovie se rattache en partie à celui des cantons voisins; dans l'ancien pays-sujet du canton de Berne, le costume qui se rapproche de la mode bernoise s'est maintenu. Sur la rive droite de l'Aar, les femmes portent des jupes retenues par un corset. La robe noire, assez courte, est ornée en bas d'une garniture écarlate. Le corset avec sa pièce d'estomac brodée est garnie de cordons; des chaînettes d'argent vont, en passent sous les bras ou elles se balancent librement, relier les extrémités de la collerette et sont fixées, devant et derrière, à des rosettes ou à des coquillages de couleur brillante. Une chemise plissée, éclatante de blancheur, à manches bouffées, un collier de velours noir, un fichu de soie, un tablier rayé, des bas blancs avec souliers plats, complètent l'accoutrement d'une jeune Argovienne. Cependant la mode a produit maint changement, et au lieu de la jolie collerette qui faisait si bien ressortir les traits du visage et le teint vermeil, les personnes plus riches portent des foulards multicolores et les longues tresses pendantes sont souvent retenues par un haut peigne. Les femmes aisées recouvrent la tête d'un bonnet de dentelles, les pauvres d'un drap rouge écarlate, noué derrière la nuque. Pendant les journées fraîches, les femmes et les filles s'affublent d'une jaquette de drap ou de coton à manches ouatée. Les jeunes gars portent de longs pantalons, de courtes jaquettes et ont le cou ordinairement enveloppé d'un foulard, les hommes d'un âge plus raisonnable mettent volontiers un habit de bure et un bonnet de coton blanc, tandis que çà et là paraît encore un vieillard à tête grise en chausses à plein-fond. Dans l'ancien comté de Baden les hommes portent par contre de longs pantalons de drap mêlé, un gilet à couleur, une camisole rouge ou rouge-brun et un habit descendant jusqu'aux genoux. Le costume des femmes est plus riche en couleurs: une jupe dont la partie inférieure présente grand nombre de plis perpendiculaires, tandis que la partie supérieure, d'une autre étoffe, offre des plis plus plats, un casaquin rouge ou brun dont la pièce d'estomac est retenue par des cordons ou des

chaînettes entrelacées, une jaquette à manches, une collerette, un tablier rayé en lin ou en coton, des bas blancs et des souliers plats. Plus on monte vers la source de la Reuss, plus la mode de Lucerne gagne du terrain: les collerettes sont garnies de dentelles, et des chapeaux de paille ornés de rouge et de vert ont remplacé les bonnets.

L'Argovien, à l'exemple de ses plus proches voisins et des Suisses allemands en général, n'est pas friand, même modeste dans ses repas. Le matin il se contente d'un assez maigre café dans lequel il trempe son pain ou d'une soupe où l'on voit nager quelques tranches de pain ou de pomme de terre; à midi on lui sert généralement une soupe, ensuite des pommes de terre et des légumes; le soir de la bouillie de pommes de terre ou une soupe et le dimanche paraissent des pommes de terre frites (Erd-äpfelbrausi). Les fruits secs font quelquefois une légère interruption à ces repas d'anachorète. La viande est une rareté et ne paraît sur la table que quand par hasard quelqu'un du village tue un porc, etc. Les gâteaux et les farineux jouent leur rôle les jours de fête. Dans les villes les ouvriers vivent communément mieux que les campagnards; mais eux aussi considèrent le café et les pommes de terre comme leur nourriture habituelle. Quant aux différentes sortes de viande, le bœuf et le porc sont les plus recherchés, le mouton l'est moins, et la viande de chèvre est en général dédaignée.

Parmi les occupations de la campagne, l'agriculture doit être rangée en première ligne. L'épeautre, le froment, le seigle, l'orge, le maïs, les lentilles, les pois, etc. etc. sont les produits principaux. La culture des prés pour le bétail, très-considérable dans quelques parties du canton, est importante. L'Argovien a le plus grand soin de son „cher bétail“ comme il l'appelle lui-même. On pourrait dire qu'il lui voue une tendresse toute particulière; aucun travail ne lui paraît superflu pour entretenir la propreté: il nettoie les étables de toutes les immondices, lave les auges, examine le fourrage pour voir s'il ne contient pas des substances nuisibles, principalement des plumes, ajoute du sel à la paille hachée et au foin pour leur donner plus de saveur, etc. De tels soins doivent porter des fruits. De belles vaches au poil reluisant de propreté, qui fournissent un lait abondant, de majestueux taureaux qui font l'orgueil du maître et des domestiques se retrouvent partout. Quant aux occupations industrielles, les fileries en partie très-étendues, les fabriques de ruban et de soieries, sont d'une importance marquante. En général le peuple est très-actif dans le petit commerce; à l'exemple des Bâlois et des Zurichois qui, sous ce rapport peuvent être placés en tête, l'Argovien saisit

chaque occasion de sauvegarder ses intérêts et d'augmenter son bien-être, et dans aucun district champêtre, le nattage de la paille, cette branche d'industrie si facile, n'est plus développé chez les grands et les petits, les hommes et les femmes, que dans quelques contrées de l'Argovie.

Le nombre des villes du canton est de douze dont cinq sont principalement habitées par des réformés, les sept autres par des catholiques. Parmi les premières se trouve la capitale Aarau, aux dernières appartient la vieille ville de Baden autrefois renommée. En outre il y a trois grands bourgs, 50 communes réformées, 70 paroisses catholiques et quantité de petits endroits. Dans les villes on trouve encore beaucoup de constructions des siècles passés, cependant les toutes vieilles en bois ou aux murs à cailloux ont presque toutes disparues. Les maisons des seizième et dix-septième siècles, dont le pignon est toujours tourné vers la rue, n'ont qu'une chambre et une cabinet dans un étage et n'étaient pour cette raison habitées anciennement que par une seule famille; les constructions nouvelles sont beaucoup plus aimables, aérées et spacieuses; elles occupent dans l'intérieur de la ville l'emplacement de deux et trois anciennes maisons ou s'élèvent dans les faubourgs (places autrefois inhabitées). A la campagne les misérables huttes étroites des manœuvres, journaliers et autres pauvres diables, se distinguent des jolies et vastes maisons de paysans qui sont presque toutes construites sur un modèle. Une maison de paysan normale réunit presque toujours l'habitation, l'aire, l'étable, la place destinée au fourrage et la grange sous un et même toit qui est tellement saillant que les instruments de labour et le bois de chauffage y trouvent un abri convenable contre l'intempérie des saisons. Ça et là les chambres sont de plus de deux; dans la cour il y a bien aussi un petit jardin et la fontaine murmurante fournit une eau claire et limpide. En outre il n'est pas rare de trouver, dans un endroit favorable, des ruches, et les bancs des deux côtés de la porte d'entrée où le soir les habitants de la maison et les voisins se réunissent en conversation agréable ne manquent jamais. Quoique tout soit simple dans les demeures des paysans argoviens, que les objets de luxe y soient inconnus, la grande propreté qui règne généralement dans la plus modeste habitation, les rend agréables et fait la meilleure impression sur les étrangers.

Immédiatement sur les bords du Rhin est sur les frontières du canton de Zurich, la première petite ville argovienne, l'ancien Kaiserstuhl, aujourd'hui chef-lieu de cercle, couvre le versant d'une colline. Au moyen-âge nous trouvons les Schenken de Kaiserstuhl, mais déjà au douzième siècle la ville appartenait aux riches seigneurs de Regensberg qui la cédèrent aux évêques de Constance. Une tour sombre protège l'entrée supérieure de la ville; du côté opposé, sur la rive badoise, s'élève le vieux château de Rütteln. A l'ouest de Kaiserstuhl, en aval, vers Bâle, nous voyons surgir du milieu du fleuve un rocher énorme relié à la rive gauche par un pont et sur ce rocher un château, c'est Schwarz-Wasserstelz (bergeronnette noire). Autrefois il y avait en cet endroit une burg à fortes murailles et à tours épaisses, le siège de seigneurs de Wasserstelz auxquels appartenait aussi Weiss-Wasserstelz, autre burg qui couronnait une charmante colline de la rive droite. Le Rhin baigne également le vieux Zurzach, ancienne résidence romaine apparemment, car on découvre encore dans le voisinage les traces de trois ponts de bois que l'on attribue à ces conquérants du monde; en outre il existait sur l'emplacement appelé Burg, près du petit château de Mandach, non loin de Zurzach, deux castels romains qui protégeaient la route et le pont. Le nom originaire de l'endroit était probablement Tenedo et fut appelé par les Romains Forum Tiberii, après que Tibère eut résidé quelque temps à Tenedo comme gouverneur de la Gaule.

A partir de Zurzach le Rhin se tourne vers le nord, reprend bientôt une direction occidentale et reçoit les eaux de l'Aar qui vient du sud. En cet endroit le fleuve est difficilement navigable et présente maint danger; de temps immémorial les habitants du village de Coblenz, bâteliers expérimentés, forment une société, la société de „Stüdle,“ qui se charge de la direction des vaisseaux, du transport des radeaux et qui est responsable de tout dommage et dégât occasionnés par l'inadvertance d'un de ses membres. Le place la plus difficile est le petit Laufen près de Nienheim qui n'offre, quand les eaux sont basses, qu'une brèche de dix-huit pieds dans une digue de rochers à travers laquelle roule le fleuve. Au-delà du Rhin on voit, dans une position ravissante, la petite ville badoise de Waldshut où le chemin de fer de Zurich se détache de la ligne Bâle-Schaffhouse. Plus en aval nous arrivons à une deuxième place beaucoup plus dangereuse, le grand Laufen près de Laufenbourg. Les eaux mugissantes et écumantes du fleuve se précipitent par-dessus les rochers nus qui veulent barrer le passage et rongent avec furie la base de l'énorme bloc qui s'élève au milieu. Les marchandises sont toutes débarquées et transportées

sur terre jusqu'au-dessous de la chute, tandis que les embarcations elles-mêmes, dirigées par des mains sûres, traversent assez heureusement cette pénible gorge. Un voyageur anglais, lord Montague, s'étant abandonné au courant, dut payer de la vie sa témérité. Remarquable par son histoire et sa position est l'ancienne petite ville, ce siège des comtes de Habsbourg-Laufenbourg qui appartenaient au nombre des plus puissants seigneurs de l'Argovie et des contrées rhénanes. Le vaste et solide château-fort trônait sur un rocher qui dominait le pays; il dut cependant subir la loi commune et ne put résister aux attaques nombreuses dirigées contre lui. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un morceau de ruines au-dessus desquelles s'élèvent des murs lézardés couverts de lierre, des débris informes, épars sur le sommet de l'écueil. Les rues de la ville (entourée de murs) sont étroites et sombres, se croisant dans toutes les directions; l'une d'elle, à travers une rangée de vieilles maisons, conduit au pont du Rhin dont l'arc énergique relie les deux rives à l'endroit où les vagues commencent à se précipiter dans les profondeurs.

La chaussée longe encore toujours le fleuve et atteint bientôt le chef-lieu du cercle, Stein, où elle se bifurque pour conduire à Brugg et à Aarau. De l'autre côté est situé le vieux couvent de Säckingen, autrefois séjour de St. Fridolin auquel celui-ci procura, dit la légende, par miracle, la possession du pays de Glaris. Le Rhin y fait un coude très prononcé vers le nord, reprend cependant sa direction primitive pour baigner sur son passage Rheinfelden, le dernier des quatre Waldstetten du Rhin — les trois autres sont Seckingen, Laufenberg et Waldshut. Du milieu du Rhin surgit un majestueux rocher aux parois perpendiculaires qui portait jadis la burg des comtes de Rheinfelden, famille puissante et renommée dont sortit Rudolphe de Rheinfelden élu, par l'influence du pape Grégoire VII. en 1077, contre-empereur de son ancien souverain légitime, l'empereur Henri IV. Les empereurs allemands visitaient assez fréquemment Rheinfelden et l'empereur Albrecht y tint encore en 1308 sa cour lorsqu'il songea à porter les armes contre les cantons primitifs. L'empereur Sigismond, lors du concile de Constance, déclara la ville, libre impériale; cependant, par suite d'une attaque de plusieurs nobles voisins, elle rentra en possession de ses anciens maîtres, les Autrichiens. Aussi dans la suite elle fut souvent assiégée et endommagée, tantôt par les uns, tantôt par les autres; enfin en 1744 le maréchal Bellisle s'en empara et fit raser les murs à la grande joie des habitants.

Sur un petit plateau du penchant soleillé de l'agréable vallée couverte de prairies qu'arrose le petit mais gracieux Violenbach, non loin

du village d'Olsberg, reposent les bâtiments du couvent d'Olsberg, aboli en 1782, converti en une maison religieuse et destiné à devenir plus tard une maison d'éducation pour les demoiselles de familles nobles. A en croire la légende, ce couvent fut fondé déjà en 1083 par un certain comte de Raurachgau ou d'Altenbourg (plus tard Habsbourg). Dans l'église on montrait autrefois, sous l'autel, un trou d'où jaillit par miracle une source, grâce aux prières ferventes d'un pieux moine qui par là sauva d'une mort certaine une population qui se mourait de soif.

A une faible distance de Rheinfelden, immédiatement sur les frontières du territoire de Bâle, nous arrivons à la paroisse de Kaiser-Augst et ensuite à Basel-Augst, Augusta Rauracorum, fondée sous le règne d'Auguste par Munatius Plancus, détruite à l'époque des invasions des peuples du nord et métropole de la ville de Bâle. Des restes d'un mur romain qui paraissent avoir appartenu à un castel en-dehors de la ville, entourent l'endroit; partout où l'on fouille le sol on découvre de nombreuses antiquités romaines, çà et là des débris de vases, de petits idoles, des médailles, des aiguilles à brocher; on a même trouvé des tombeaux bien conservés avec cercueils en pierre renfermant, outre les restes humains, des objets de luxe en métal, des verreries et de l'ambre.

De Rheinfelden et d'Augst, situés à la pointe nord-ouest du canton, nous revenons sur nos pas à Stein pour nous tourner vers la vallée de Frick et pour arriver à Frick même. La contrée, plaine peu étendue mais très-fertile, entourée de montagnes tout à l'entour, se nourrit principalement d'agriculture et les femmes et les filles de Frick vont jusqu'à Aarau exposer au marché de beaux fruits, des cerises, des raisins, du beurre, des œufs, des légumes et des céréales. A quelques minutes de l'endroit, qui n'offre rien de remarquable, la route se bifurque pour aller à Aarau et à Brugg. Suivons la première, traversons Herznach-Dänschbüren et nous trouverons, au fond d'un vallon, une commune dont les habitants, dit la légende, venus du Danemarck, se sont établis en ce lieu du temps de Charlemagne. Sur un rocher ardu, au-dessus de l'endroit, gisent les ruines de l'ancienne burg Urgiz. Dans une gorge assez étroite le chemin monte vers la hauteur du col de Staflegg (1960 p.) pour descendre ensuite par une pente douce à Kuttingen. Une vue délicieuse des sommets du Hochgebirg se présente à nos yeux. Sur l'Egg, montagne voisine de Kuttingen, trônait au quinzième siècle le vieux fort de Künstein. Il n'en existe plus que de rares débris. D'autres châteaux-forts s'élevaient au Hochrain et à Lörrach. Le hameau de Kirchberg, où l'on trouve de temps en temps des antiquités romaines, est célèbre par

la Blumenhalde, maison de campagne de Henri Zchokke, mort le 27 Juin 1845.

La route de Kuttingen traverse l'Aar et se dirige vers la capitale Aarau; quant à nous, nous retournons à Frick et poursuivons la deuxième route, celle de Brugg. Nous laissons derrière nous Hornussen et Elfingen pour arriver à la passe du Bözberg, cette partie de la chaîne du Jura qui s'étend de Hornussen, à Villingen non loin de Brugg. Le sol, rude et rocailleux, est formé de roches calcaires; néanmoins quelques parties seulement, dans le district septentrional, sont couvertes de bois touffus et la vigne prospère sur les coteaux méridionaux tandis que l'agriculture s'étend même jusque sur les plateaux élevés. Du temps des Romains, le Bözberg, malgré la culture qui s'était fait un passage dans les plaines de l'Aar, ne semble pas avoir possédé de chemin frayé. Les Helvétiens, ignorant la mort de Galba, ayant refusé de reconnaître la domination de Vitellius, furent attaqués par Cécina après que ce général eut détruit Baden déjà connu par ses sources minérales et qu'il eut enjoint aux Rhétiens de les surprendre par derrière. Les Helvétiens furent battus, se réfugièrent en partie sur le Bözberg, connu alors sous le nom de Mons Vocetius, y furent poursuivis par les Germains et les Rhétiens, repoussés dans la plaine et massacrés sans pitié ou vendus comme esclaves. Le petit nombre qui survécut ne parvint plus à se relever. Plus tard une voie romaine traversait probablement le mont et établissait la communication entre Augusta Rauracorum et Vindonissa. La nouvelle chaussée, établie par le gouvernement de Berne, ne date que de l'année 1780. La vue dont on jouit de cette hauteur sur la vaste et belle vallée de l'Aar, sur les vallées de la Reuss et de la Limmat avec leurs innombrables villes et villages et sur toute la gigantesque guirlande du Hochgebirg, appartient au nombre des plus belles de la longue chaîne du Jura. Au pied du Bözberg, sur le sol classique de la vieille ville romaine de Vindonissa, est bâtie la petite ville de Brugg que nous visiterons en revenant de la Limmat.

Plus importante que les deux routes qui suivent les hauteurs du nord au sud et du nord-ouest au sud-est, est la voie ferrée de la rive droite de l'Aar qui se dirige dans une direction méridionale de la ville badoise de Waldshut vers la Limmat. Après avoir traversé le large lit du Rhin à Coblenz, elle se tourne vers la vieille petite ville de Klingnau sise sur les hautes terres de l'Aar. Un jour elle appartenait aux seigneurs de Klingnau, connus par la prodigalité avec laquelle ils comblèrent de

biens les différentes fondations religieuses au grand mécontentement de leurs descendants. Non contents de fonder et d'enrichir une commanderie de l'ordre de St. Jean, ils établirent aussi le couvent de Sion dans le voisinage de la ville avec de si grands sacrifices qu'ils furent obligés de vendre, en 1269, à l'évêché de Constance, la petite Klingnau et de lui céder leur spacieuse burg. On pourra juger de la valeur de ces deux propriétés en sachant que le produit ne s'élevait par à moins de 1100 marcs d'argent pur, somme énorme pour cette époque. Depuis lors résidait à Klingnau un bailli de Constance dont la vaste maison se trouve maintenant entre les mains d'un particulier. Cependant les pieuses fondations des seigneurs ne se sont pas conservées: la commanderie de St. Jean fut bientôt transférée à Leuggern, le couvent de Sion a été aboli et l'église de l'ordre de St. Jean convertie en hôtel-de-ville. Les maisons de la ville, rangées le long d'une seule rue et autour d'une grande place de marché, sont au-dessous de la simplicité. Des biens communaux très-étendus et principalement l'influence de la domination cléricale produisirent, prétend-on, une si forte indolence dans le courant des siècles parmi les habitants, que ceux-ci s'en rapportèrent tranquillement au bon vouloir de la Providence. Aussi le commerce et l'industrie étaient-ils complètement abandonnés et l'agriculture seule était-elle en vénération. Depuis les dix dernières années on remarque plus de vie et de mouvement, soit que les anciennes ressources soient presque épuisées, soit que le chemin de fer qui longe les murailles de cette ville autrefois isolée rappelle constamment l'activité et le progrès.

Traversons près de Klingnau l'Aar au cours déjà rapide et nous arriverons au chef-lieu de cercle Leuggern où les chevaliers de l'ordre de St. Jean transférèrent leur commanderie qui, grâce à de nouvelles acquisitions, jouit bientôt d'une grande considération. Ils surent si bien et si habilement augmenter leur propriété, que la Confédération, pour empêcher que des immeubles plus considérables ne tombassent en main-morte, se vit forcée d'y mettre fin par des ordonnances. En 1806 mourut enfin le dernier commandeur et l'institution fut complètement abolie. La contrée tout à l'entour est fertile et riante et la belle église qui s'élève sur un hauteur près des bâtiments du chapitre, domine un pays florissant qui s'étend de l'Aar jusqu'aux sombres hauteurs du Jura. Un autre endroit historiquement remarquable près de Klingnau est Degerfelden; il est sis sur la rive droite de l'Aar, au pied de la montagne de Zurzach et sur les bords de la Surb; sur un rocher à pic, entourés de broussailles, gisent les restes de l'ancien château-fort presque imprenable de

Degerfelden, une tour déchiquetée et des murs couverts d'herbes parasites. Il appartenait un jour au chevalier Conrad de Degerfelden, gouverneur du duc Jean de Souabe et témoin oculaire du meurtre de l'empereur Albrecht. Malgré son innocence il ne fut pas à l'abri de la vengeance sanglante de la cruelle Agnès de Hongrie, fille du défunt. La burg fut rasée tandis que lui-même, pour échapper à une mort certaine, s'enfuit dans des terres inconnues, en Souabe, suivant les uns, où il mourut dans un âge avancé comme berger d'un couvent dont il gardait les troupeaux.

Dattingen et les autres stations de chemin de fer entre Klingnau et Turgi, n'offrent rien de saillant; en-delà de l'Aar, entouré de trois côtés par de hautes montagnes, se trouve l'ancienne petite ville, maintenant village insignifiant de Villigen, que dominait jadis le castel de Besserstein. Çà et là nous retrouvons les traces des Romains qui paraissent avoir possédé un fort sur les hauteurs.

Après avoir parcouru la partie septentrionale du canton, la contrée entre le Rhin, l'Aar et la Limmat, tournons-nous vers l'est. Comme enclave du canton de Zurich nous voyons le domaine du petit couvent de religieuses de Fahr qui se trouve sous la surveillance de la célèbre abbaie d'Einsiedlen. Fondé en 1130 il n'est jamais parvenu à un haut degré de splendeur. Immédiatement sur les frontières du canton et la rive droite de la rapide Limmat qui n'est navigable qu'avec les plus grandes précautions et qu'en aval, nous donnons sur les belles carrières de grès de Würenlos dont les produits sont répandus au loin et se rencontrent dans presque toute la Suisse. On y trouve assez souvent des prétifications intéressantes, principalement des glossopètres. De l'autre côté du cours d'eau qui arrose la vallée, surgit le Heitersberg, montagne boisée que traverse le chemin de Mellingen. Une maison de paysan isolée offre un asile aux touristes que surprend le mauvais temps; de cet endroit le regard plonge dans une longue vallée étroite où repose le silencieux Nagelsee. La paroi du bord occidental, couverte de buissons, s'élève presque perpendiculairement tandis que la rive méridionale est plus basse et plus ouverte. Plus en bas, à l'extrémité sud du lac, au milieu d'une petite prairie verdoyante, flanquée sur la litière d'un bois, est construite une maisonnette de pêcheur; une nacelle côtoie le rivage solitaire. Un petit

ruisseau murmure doucement à l'extrémité septentrionale et se précipite de rocher en rocher avant d'atteindre la vallée. Le lac faisait autrefois partie du vieux couvent de Wittingen qui s'élève non loin de là sur une presqu'île formée par la Limmat. Fondé en 1227 par le comte Henri de Rapperschwyl (surnommé le voyageur à cause de son voyage en Terre sainte) par suite d'un voeu fait pendant une terrible tempête dans la mer Méditerranée où une étoile brillante lui annonça l'exaucement de sa prière et sa délivrance; le couvent reçut le nom „d'Etoile de Mer“, prospéra en peu de temps et acquit outre de grands biens et des revenus considérables, le droit de surveillance sur beaucoup d'autres couvents, mais déchet plus tard par le genre de vie désordonné des moines qui l'abandonnèrent presque totalement à l'époque de la réformation. Il se maintint pourtant jusqu'à la suppression générale des couvents du canton d'Argovie qui eut lieu à la suite des troubles de 1840 et d'une séquestration de plusieurs années, pour être converti bientôt après en un séminaire d'instituteurs. Quelque irréguliers que soient les bâtiments de l'abbaye des Citeaux, ils n'en présentent pas moins, vus de loin, un aspect pittoresque et attirent les visiteurs qui, par les vieilles et remarquables peintures sur verre du cloître et les magnifiques stalles, sont amplement dédommagés du temps qu'ils leur ont voué. La contrée tout à l'entour était dans le premier siècle de l'ère chrétienne habitée par les Romains: un monument fixé contre le vieux clocher, de Lucius Annusius Magianus, de sa femme Alpina Alpina et de sa fille Périgrina, qui fondèrent dans le voisinage à leurs propres frais et dépens un temple d'Isis, en fait foi. A Wettingen se trouvait aussi un caveau de famille des Habsbourg où l'on conserva le corps de l'empereur Albrecht avant de le transporter à Spire.

A peine à une demi-lieue en aval de Wettingen, nous trouvons, dans un étroit vallon, la petite ville de Baden dont les sources chaudes étaient connues au loin au moyen-âge. Les Romains vinrent déjà s'y établir et lui donnèrent le nom d'Aquae. Cécina lors de son expédition contre les Helvétiens qu'il anéantit sur le Bözberg, livra au pillage „cet endroit de plaisance connu par ses sources salutaires“. Le ville ne se trouvait cependant pas alors sur l'emplacement actuel, mais plus à l'ouest où l'on découvre encore les restes de vieilles constructions; un pont romain traversait le fleuve près des bains. Il n'y a aucune preuve certaine qu'il y eût eu un fort ou un castel, mais selon toute probabilité un simple donjon sur la hauteur. Au moyen-âge le nom de Baden se retrouve souvent et obtint quelque importance par ses bains. Des personnes de qualité et des princes visitèrent souvent la ville et c'est de la forteresse



J. Hochack del.

A. Pecca sculp.

BADEN - UND DIE RUINE STEJN.

(Aargau).

Druck & Verlag von G. C. Hinzge in Darmstadt.

de Stein qui trônait sur un rocher que l'empereur Albrecht descendit la Reuss au mois de mai 1308 pour périr de la main de son neveu Jean de Souabe. La vie la plus joyeuse et la plus animée, pour ne pas dire la plus bruyante et la plus frivole, régnait à Baden à l'époque du concile de Constance ; elle était non seulement visitée à différentes reprises par toutes les personnes élevées qui siégeaient au concile, mais servait aussi de séjour d'été à une société démoralisée qu'entraînaient la perspective du gain et l'appât des plaisirs. — Après la mise au ban du duc Frédéric d'Autriche, les Confédérés prirent possession de Baden et du reste de l'Argovie, assiégèrent le fort de Stein et s'en emparèrent. Plus tard encore la ville de la Limmat attira de nombreux baigneurs ; en outre la Confédération (à partir de 1426) tenait dans l'hôtel-de-ville ses diètes durant lesquelles les représentants des puissances étrangères avaient coutume de résider dans la ville. D'autres réunions importantes y eurent également lieu. C'est aussi dans la maison de ville que le prince Eugène pour l'Autriche, le maréchal Villars pour la France, et des députés de l'empire germanique signèrent, le 7 septembre 1714, le traité de paix qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne. Depuis lors d'autres bains célèbres ont fait disparaître l'importance primitive de Baden, mais néanmoins des milliers de baigneurs y viennent encore chaque année prendre les eaux et réparer leurs forces dans la tranquillité et la solitude ; car les plaisirs dispendieux et épuisants ainsi que les jeux de hasard des anciens temps ont été complètement supprimés.

Le bains sont partagés en deux catégories : les grands Bains de la rive gauche, dans la gorge étroite où coule la Limmat et les petits Bains de la rive droite. Presque tous les hôtels ont leur source particulière ; un puits artésien augmenterait certainement encore la richesse des eaux. Les eaux thermales sulfureuses de Baden agissent le plus efficacement contre les rhumatismes, la goutte et les maladies de la peau ; elles peuvent être très-préjudiciables à ceux qui sont atteints de la poitrine et ne doivent par conséquent être employées qu'avec beaucoup de précaution et sur la recommandation d'un médecin.

De toutes les sources celle de St. Verna était la plus renommée durant une série des siècles ; du milieu d'un vaste bassin s'élevait une colonne qui portait la statue de la patronne. Le Freibad (bain libre) était moins important. Parmi les hôtels, le vieux Freihof passait autrefois pour le premier des grands Bains ; aujourd'hui c'est le Stadhof que l'on peut placer en tête et les hôtels du Navire, de la Limmat, du Bœuf et de la Verena peuvent dignement figurer à ses côtés. Tous possèdent de

beaux bâtiments et plusieurs de vastes cours et de petits jardins. Les hôtels des petits Bains ont l'air moins attrayant. Les promenades pour les baigneurs ne sont pas abondantes, car, outre les promenades sur les deux rives de la Limmat et du mont Martin, on ne peut faire que des excursions plus longues, p. e. au Kreuzberg, au Teufelskeller (cave du diable) riche en blocs de rocher sauvages et en légendes, à Wettingen, à la hauteur de Baldegg et à Schinznach.

La ville de Baden elle-même offre bien peu de chose; les rues sont anguleuses et descendent en pente assez rapide vers la Limmat, les maisons simples et sans ornements. Dans la collégiale il y eut à l'époque de la réformation une dissertation très-intéressante entre Eck, du côté catholique, et Oecolompadius et Haller de Berne du côté protestant. La ville possède aussi un temple protestant. D'un plus grand intérêt historique que ces deux édifices est le vieux port de Stein qui, rasé en 1415, reconstruit peu à peu par les états catholiques, démoli de fond en comble par Zurich et Berne en 1712, tombe maintenant tout-à-fait en ruines. Quelques restes d'une tour, des débris de murs et de voûtes voilà tout ce que l'on retrouve sur la hauteur; un escalier en pierres étroites y conduit de l'intérieur de la ville et un chemin carrossable de l'extérieur. C'est de Stein que le fier duc Léopold I., quelques années après la mort de l'empereur Albrecht, marcha contre les intrépides Confédérés pour être battu à Morgarten; c'est de Stein aussi que Léopold II. commença, en 1386, contre les mêmes Confédérés sa malheureuse expédition de Sempach d'où il fut rapporté en cadavre. La colline du château est à présent traversée par le tunnel du chemin de fer; sur la hauteur des chemins s'étendent dans toutes les directions pour offrir des vues magnifiques sur la vallée de la Limmat, la gorge de Baden, le Kreuzberg boisé, la chaîne aride et sauvage des Lägern et les montagnes élevées à l'est.

Suivons de Baden la voie ferrée et la Limmat et nous atteindrons bientôt la station Turgi d'où un embranchement du chemin de fer nord-est, que nous avons déjà appris à connaître, se tourne au nord vers le Rhin et la station badoise de Waldshut, tandis que l'autre, à l'est, traverse la Reuss, longe l'ancien village de Windich et le couvent Königsfelden pour arriver à la petite ville de Brugg.

Entre des rochers à pic l'Aar s'est creusé près de Brugg un lit si étroit qu'un seul arc suffit pour relier les deux rives. Ce pont est de date très-ancienne puis qu'il a donné le nom à la ville que Rudolphe d'Altenbourg doit déjà avoir brûlée en 1007 dans la guerre contre son frère. La contrée tout à

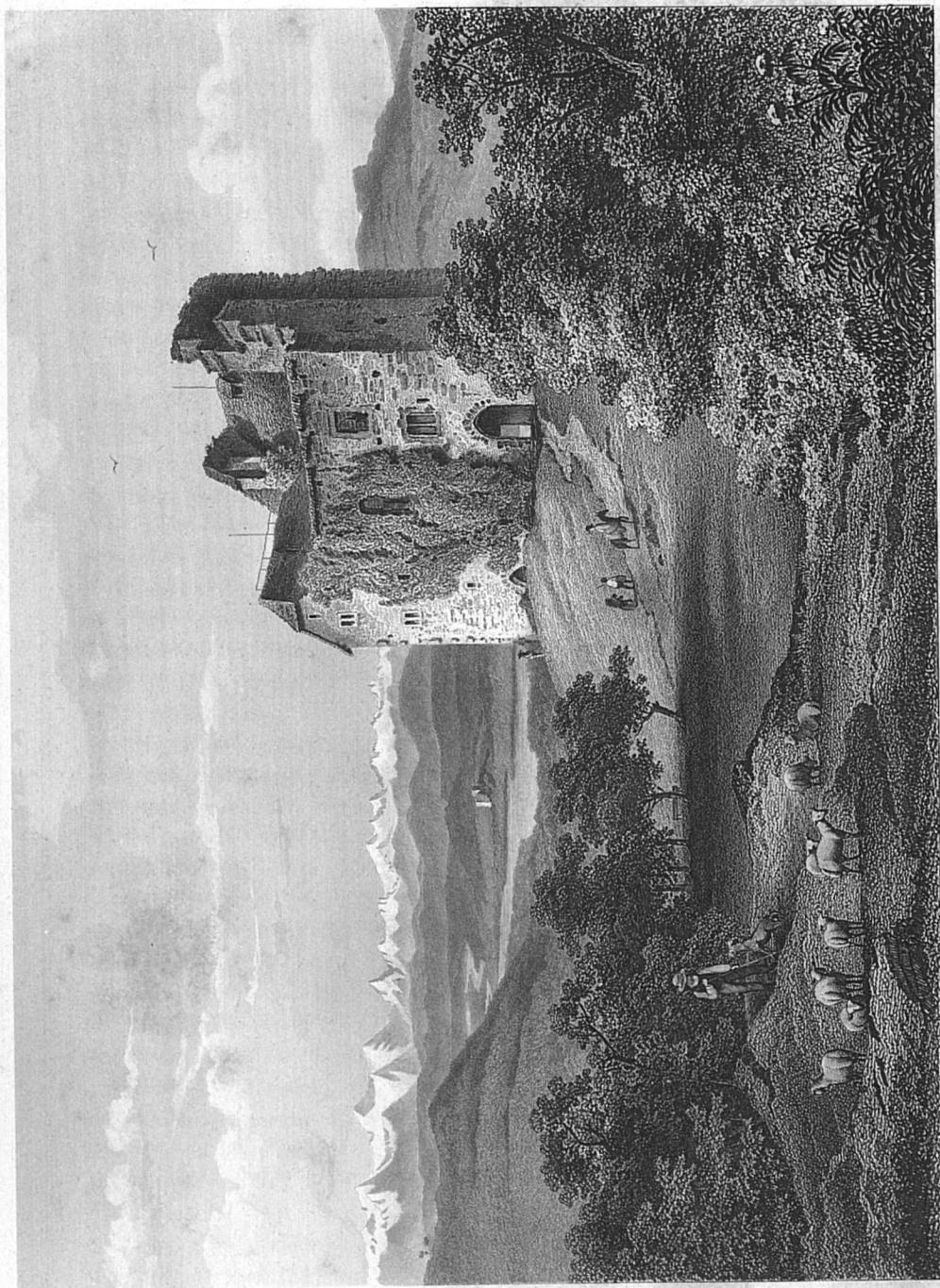
l'entour est belle et comprend la délicieuse campagne que les Romains choisirent pour bâtir la vieille Vindonissa; ce n'est que dans les hauteurs du Jura que l'on trouve des vallons rudes et rocailleux qui, grâce aux soins assidus de leurs habitants, n'en produisent pas moins des fruits et des céréales excellents. Brugg appartenait originairement aux Habsbourg, connus alors sous le nom d'Altenbourg, et leur était attaché avec une rare fidélité jusqu'à ce que, le duc Frédéric d'Autriche ayant déclaré personnellement ne pouvoir plus protéger ses sujets, ils reconnurent la souveraineté de Berne. En 1444 la confiante ville eut beaucoup à souffrir de l'attaque perfide que Thomas de Falkenstein et Jean de Rechberg entreprirent, sans raison aucune et après avoir à peine joui de l'hospitalité des habitants, contre elle; quantité de citoyens furent entraînés et ne durent leur liberté qu'à la générosité de Bruggoises qui vendirent leurs bijoux pour payer la rançon demandée. Brugg, sans être une ville moderne, n'en présente pas moins un aspect très-aimable; elle fait preuve de vie et d'un certain développement industriel et commercial. En outre elle est connue pour son activité spirituelle et a même eu le nom de „ville des prophètes“ parce que plusieurs de ses enfants ont acquis dans les sciences un nom considéré, même célèbre. Comme curiosité il faut encore citer l'antique tour construite de grands blocs de rocher, et, près du pont de l'Aar, les singulières figures de pierre représentant des têtes de Huns, dit-on.

Au sud de Brugg, sur un terrain élevé, nous arrivons à l'ancien couvent de Königsfelden qui, après sa suppression, fut converti en un hôpital, en une maison d'aliénés et qui contenait plus tard aussi grand nombre de médailles romaines et d'antiquités provenant en majeure partie de la ville romaine Vindonissa. Après le meurtre de l'empereur Albrecht par Jean de Souabe et ses complices, la reine Agnès de Hongrie établit sur le terrain où le crime avait été commis un couvent de religieuses auquel elle donna une partie des biens confisqués des meurtriers et de leurs parents. Sur la place même où l'empereur, tombant de cheval, expira entre les bras d'une mendiante, on construisit le maître-autel. Quant à la reine Agnès, elle prit le voile à Königsfelden où elle vécut encore cinquante ans et mourut en odeur de sainteté malgré ses actes cruels de vengeance. Des richesses immenses affluèrent dans le couvent et lui acquirent bientôt une haute réputation, à quoi ne contribua pas peu la circonstance qu'il servit longtemps de tombeau favori à la famille de Habsbourg. De vastes bâtiments s'élevèrent et l'on érigea une église spacieuse dont le chœur était orné de magnifiques peintures sur verre, conservées encore

en partie. Plus tard Königsfelden, habité par des Frères minorites, perdit de sa signification et fut supprimé en 1528. En 1770 on transporta à St. Blaise, dans la Forêt-Noire, les cendres de dix-sept membres de la famille d'Habsbourg, sur l'ordre de l'impératrice Marie Thérèse qui ne voulaient probablement pas que ses aïeux reposassent plus longtemps sur le sol de la Suisse. Quelques restes du monument du duc Léopold et les pierres tumulaires de quelques chevaliers tombés à la bataille de Sempach s'y voient encore, tandis que le sarcophage où reposait un jour le corps de l'empereur Albrecht avant son transfèrement à Spire, est conservé à Wettingen près de Baden.

Vers la Reuss, à l'est de Königsfelden, est sise l'église de Windisch, village qui fait dériver à juste titre son nom de la ville romaine Vindonissa. Dans les murs de sa modeste église nous trouvons deux pierres remarquables qui malheureusement tombent en efflorescence; l'une, munie de figures, est d'origine romaine, l'autre, portant une inscription, remonte aux premières années du moyen-âge. Partout dans les environs on découvre des fragments de tuiles romaines avec l'empreinte de la onzième et de la vingt-unième légion, des débris de vases fins ou ordinaires, des objets de bronze, des médailles et autres curiosités que l'on recueille soigneusement et conserve dans le joli petit musée de Königsfelden auquel on a aussi fait don de remarquables pierres commémoratives. Quant aux constructions il n'y en a plus le moindre vestige; cependant au moyen-âge on voyait encore d'anciens murs et encore au dix-huitième siècle on montrait sur l'emplacement qui porte actuellement le nom de „fosse de Bärlis“ les ruines de l'amphithéâtre qui pouvait avoir 320 pieds de long. Aussi l'aqueduc qui, du mont Brunneck, conduisait par tout le Birrfeld une eau potable excellente, quoiqu'ayant été réparé à différentes reprises, existe encore et approvisionne le couvent de Königsfelden et ses nombreux habitants.

D'origine semblable et situées sur une place que les Romains habitaient et cultivaient comme une partie de Vindonissa, sont les ruines qui, sur l'Aar, en amont de Brugg et dans le voisinage du petit village, attirent l'attention: ce sont des murs fort épais construits par les Romains et représentant en même temps les derniers restes du château d'Altenbourg. C'est ici que résidaient jusqu'après l'année 1020 les premiers comtes de Habsbourg ou d'Altenbourg, seigneurs puissants et riches dont le territoire comprenait aussi l'emplacement de Vindonissa. Cette famille savait déjà alors augmenter ses possessions avec une habileté tout particulière: ruse, achats, hostilités, tous les ressorts furent mis en mouvement, et partout où elle étendait sa main de fer, les paysans libres se virent bientôt convertis



Lith. v. H. K. G. 1861.

A. F. Beck & Co. 1861.

SCHLOSS HELBSBERG.

(Aargau)

Verlag v. F. G. Lange in Darmstadt.

en sujets. La légende de l'oppression brutale des campagnards libres autour de Wohlen par Guntram-le-Riche qui sut même justifier ses forfaits aux yeux de l'empereur, ainsi que la construction de Habsbourg par ses deux fils, le comte Radbot et l'évêque Werner de Strasbourg, est connue. Avec une partie des fonds que Werner de Strasbourg sut extorquer dans l'intérêt de sa famille, dit la tradition, Radbot érigea au Wülpelsberg un manoir solide quoique simple, mais se servit de la plus grande partie des dons du riche évêque pour acquérir des vassaux et des valets. Renonçant à une demeure belle et confortable, il se procura les moyens suffisants, non seulement de résister aux attaques de ses voisins, mais d'en faire ses sujets. La suite prouva combien son calcul était juste. Ses descendants imitèrent son exemple, suivirent la voie qu'il leur avait tracée, et furent bientôt les plus riches seigneurs de la Suisse septentrionale qui n'avaient qu'à faire un pas pour monter sur le trône en la personne du rusé et célèbre Rudolphe de Habsbourg.

Quiconque veut visiter l'Habsbourg trouve plusieurs chemins agréables qui conduisent de Brugg et de Schinznach au Wülpelsberg. Originellement ce manoir était compté au nombre des plus grands du onzième siècle; il avait 300 pieds de long sur 100 de large (par conséquent plus grand que Kybourg) et était divisé en 3 parties distinctes. On ne saurait plus bien distinguer de quelle manière il était fortifié; quoique d'un accès assez facile, il passait pour imprenable. L'arrangement intérieur ne se distinguait ni par le luxe ni par le confort: en preuve que plus tard les Habsbourg, p. e. le roi Rudolphe et Albrecht, préféraient le séjour de Kybourg ou de Stein à celui de Habsbourg. Actuellement il n'en existe plus que deux tours et le corps de bâtiment principal qui, vus de l'ancien chemin pour montures, font un effet surprenant et grandiose. Plus que toute autre du moyen-âge, la tour de Radbot avec ses colossales pierres saillantes frappe l'imagination; inébranable et se jouant de l'action des siècles, ce monument de l'enfance de l'empire d'Allemagne jette de tristes regards dans le présent mobile et inconstant: monument significatif de la race qui l'a un jour érigé.

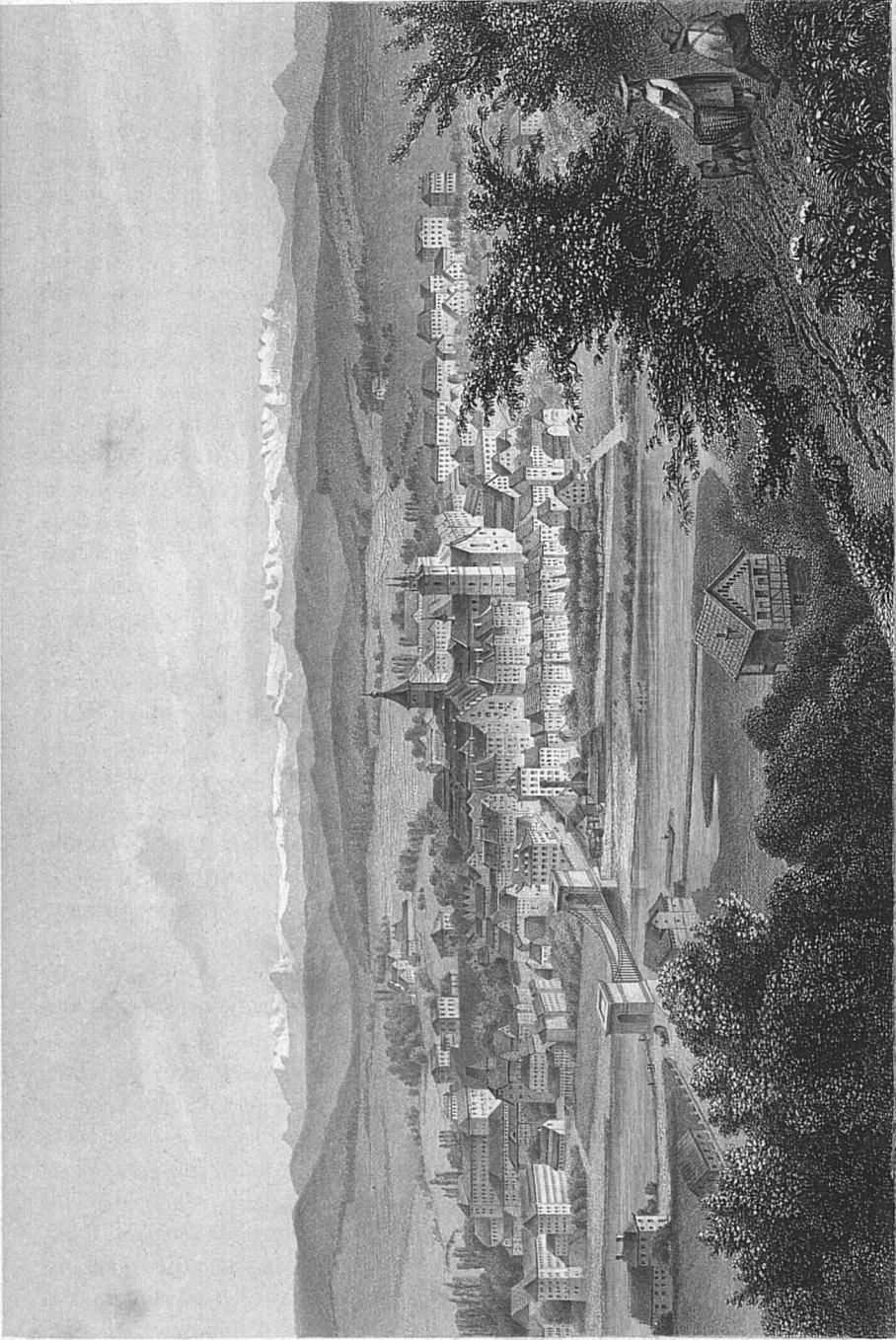
Lorsque les empereurs et leurs descendants cessèrent d'habiter Habsbourg, il devint d'abord le siège de leurs feudataires, les écuyers-tranchants de Wildegg et plus tard des seigneurs de Wohlen, jusqu'à ce que, le duc Frédéric d'Autriche ayant été mis au ban de l'empire par l'empereur Sigismond, le 7 avril 1414, il fut pris par les Bernois et démolé en partie. Ce qui resta encore du château et de ses dépendances, fut donné en fief et devint par la suite propriété du couvent de Königs-

felden; mais un seul gardien habitait au quinzième siècle le manoir. Ce n'est qu'en 1777 qu'un membre de la famille des Habsbourg, l'empereur Joseph I, lui rendit un visite; et en 1814 l'empereur François I, à son retour de Paris, voulut voir le siège de ses ancêtres. A ce qu'il semble ce simple château ne fit pas grande impression sur lui, par contre il loua avec raison la vue qu'on y a des Hautes-Alpes et qui attire encore maintenant beaucoup plus les baigneurs et visiteurs de Schinznach, que tous les souvenirs historiques qui se rattachent à la famille jadis si célèbre.

En quittant l'Habsbourg nous suivons, à travers la forêt, des chemins agréables qui offrent de temps en temps des percées magnifiques et nous descendons toujours pour arriver aux bains de Schinznach. Jusqu'en 1658, le village du même nom qui s'étendait sur la rive droite de l'Aar, n'était connu que par le bon vin qu'il produisait; mais alors on découvrit sur la rive gauche la célèbre source qui disparut cependant, lors de l'inondation de 1676, pour n'être retrouvée qu'en 1692, sur une petite île de l'Aar. La fontaine a une température de 26° R., est sulfureuse et fournit par minute 200 litres d'une eau claire qui se trouble quand elle est exposée à l'air. Les différents établissements furent construits en 1694 et réunirent bientôt un grand nombre de baigneurs de la Suisse, de l'Allemagne et de la France qui y cherchaient, disent les historiens du dix-huitième siècle, non seulement la santé, mais aussi les divertissements et les plaisirs. Les bâtiments actuels, arrangés confortablement et avec beaucoup de goût, datent de 1825 et peuvent contenir environ quatre cents étrangers.

La chaussée continue à longer la rive gauche de l'Aar et atteint Holderbank. Au sommet de la montagne sur le penchant de laquelle et sis le village, trône le château bien conservé de Wildegg, vaste édifice entouré de jolis jardins et de vignobles et offrant une vue ravissante sur les environs. Au pied de la montagne, près des fabriques de Wildegg, jaillit une source minérale découverte lors du percage d'un puits artésien et qui est surtout riche en iode. Une large voie romaine qui longeait la base de la montagne établissait la communication entre Salodurum (Soleure) et Vindonissa, et encore aujourd'hui nous retrouvons ses traces dans la forêt de Rupperschwyl; dans la ruelle de la Tuile (Ziegelgäschen) devaient avoir existé des constructions romaines. Encore une heure de marche et nous arrivons à la capitale du canton, l'aimable Aarau.

L'origine de la ville d'Aarau se rattache à l'antique tour de Rore, solide édifice dont les murs ont sept pieds d'épaisseur et siège des grafions de la baronie de Rore en Bourgogne. Au dixième siècle tout le pays à l'entour appartenait aux comtes d'Altenbourg. A cette époque des bâtiments



J. F. Neumann, Neudamm

J. F. Neumann, Neudamm

A. A. R. A. U.
(Aargau)

Druck & Verlag von G. C. Langgöbe in Darmstadt.

s'élevèrent peu à peu autour du manoir et formèrent avec le temps une ville. En 1229 elle était déjà devenue si importante qu'elle possédait son propre maire (Schuldheis) et qu'elle put fonder un couvent de religieuses en 1270. Comblée de grands privilèges par l'empereur Rudolphe de Habsbourg, elle se ceignit de murailles en 1386 et accorda aux faubourgs le droit de bourgeoisie, mais ne put cependant pas empêcher les Bernois et les Soleurois de lui causer du dommage en 1388. Les Bernois ayant envahi, sur l'instigation de l'empereur Sigismond, les biens du duc Frédéric d'Autriche, ils s'emparèrent de l'Argovie, et Aarau dut se soumettre à eux et leur prêter serment de fidélité. Le 1 mars 1528 Aarau reconnut la confession réformée; après la formation du canton d'Argovie, la ville devint le siège du gouvernement cantonal qui lui donna de l'essor, l'orna de plusieurs beaux édifices ainsi que d'un pont suspendu sur l'Aar.

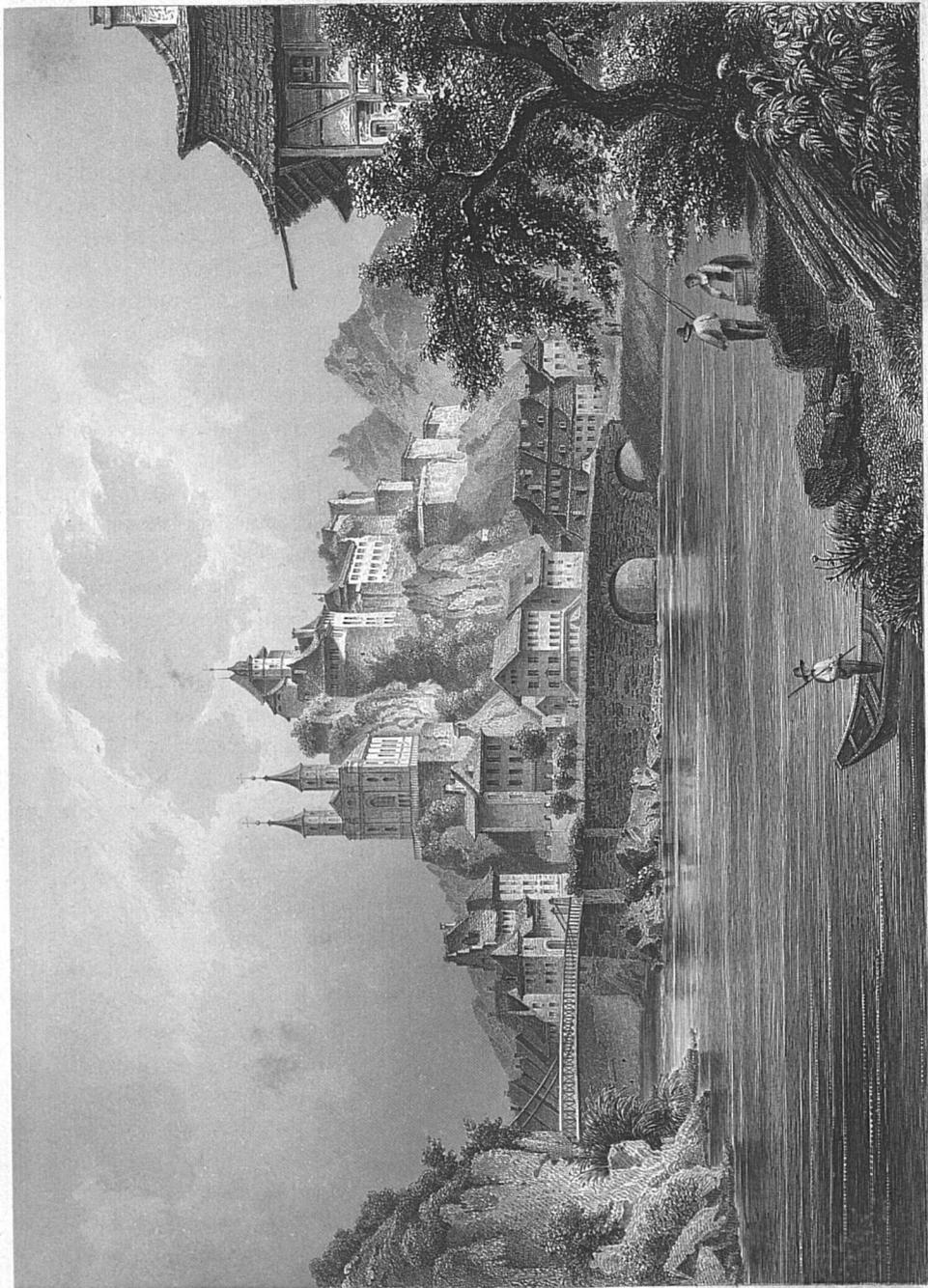
Aarau est situé sur un terrain ou plutôt vaste roche calcaire qui ne possède pas de source. La rivière qui est artificiellement conduite du pied du Gönhard par le Suhlerfeld dans son intérieur, en est d'autant plus importante. Les murs d'enceinte ont été rasés il y a une soixantaine d'années et de tous côtés s'étendent des faubourgs qui promettent pour l'avenir. Les vieilles portes et les tours ont suivi la loi commune et il n'existe plus que l'antique tour de Rore que Zchokke a choisie pour théâtre d'un de ses contes. Quant aux constructions modernes nous citerons l'école cantonale, la caserne, le casino, auxquels nous ajouterons encore la gare du chemin de fer. Les rues ne sont que de largeur moyenne et les différentes places sont petites, cependant le tout fait une impression assez favorable. Abstraction faite de plusieurs jolies collections, la ville n'offre rien de remarquable; par contre elle possède des promenades attrayantes à la Redoute, au Balaenenweg, au Hungerberg, à Kullingen, etc. Les amateurs de plus grandes excursions pourront se rendre à Schinznach, aux bains de Lostorf et trouveront sur la Gislifluh le plus beau point de vue de la contrée.

Sur la rive droite de l'Aar s'élève une longue montagne couverte de hêtres, aux flancs larges et qui va se terminant en une aiguille rocheuse. A l'extrémité occidentale de la Gislifluh, les amis de belles perspectives ont nivelé le terrain et l'ont transformé en une rondelle. Chaque année, à la fête de l'Ascension, les habitants de la contrée s'y réunissent, y allument un feu de joie et s'y préparent un repas champêtre suivi de danse; le but principal de cette excursion, qui se fait de nuit, est de voir le soleil qui se lève et qui, suivant une vieille tradition, fait trois bonds de joie. Au sud, quelques pas au-dessous de ce point élevé, se montrent les traces

d'une ancienne construction sur la saillie d'un rocher. C'était, suivant les uns, la demeure de l'hermite Gisla, suivant les autres, la petite église des villages de Thalheim et de Veltheim. A l'est, la montagne s'abaisse, la forêt se convertit en pâturages, le vaste plateau de Veltheim frappe le regard et le petit château de Wildenstein occupe le fond. La vue embrasse la vallée de l'Aar, les hauteurs du Jura et toute la chaîne des Alpes jusqu'au lointain nébuleux; ce n'est cependant que par un ciel bien pur qu'on voit le Montblanc qui, vu la distance, paraît inférieur aux montagnes géantes de l'Oberland Bernois, le Finsteraarhorn, le Schreckhorn, le Wetterhorn, la Vierge, etc.

Aarau est presque situé sur la frontière du canton de Soleure d'où vient l'Aar. Nous quittons la rivière que nous avons jusqu'à présent suivie en amont et nous prenons la chaussée qui longe Soleure. La contrée est agréable et bien cultivée quoique sur le bords de la Suhr paraissent parfois des scirpes et çà et là des marécages. Bientôt nous atteignons l'industrielle Unter-Entfelden, au pied du Distelberg qui offre les promenades les plus engageantes, la grande paroisse d'Ober-Entfelden avec son antique église, Kölliken autrefois propriété des abbés de St. Gall, et enfin, sur un plateau bien cultivé, Savenwyl dont les derniers restes d'un castel que l'on découvre dans un petit bois près de la chaussée de Zofingen, tombent de plus en plus en ruines. Arrivés à l'endroit où les chemins se croisent, nous nous dirigeons vers le nord et saluons la ville d'Aarbourg.

Sur la crête élevée du Wartenberg planait un jour la burg ou pierre d'Aarbourg, siège des seigneurs de l'ancienne famille à laquelle appartenait la contrée arrosée par l'Aar. Sous leur protection se forma peu à peu une petite ville. Avec leur extinction leurs possessions passèrent entre les mains des riches comtes de Frobourg qui, déchéant de plus en plus, la cédèrent aux fils de l'empereur Albrecht. Donnée plus tard en gage aux Kriechen, le château et la ville d'Aarbourg furent conquis en 1415 par le Bernois qui élevèrent en 1660, sur l'emplacement de la burg, un fort qu'ils munirent de hautes murailles, de fortes bastions et de vastes souterrains et qui n'était accessible que par 384 degrés taillés dans le rocher à pic. Conservée longtemps comme l'unique forteresse de la Suisse, elle servait de siège au bailli et de prison d'Etat et dut, lors de l'acte de Médiation (1802), renfermer les fiers Suisses que Napoléon fit saisir comme s'opposant à ses projets. Trônant sur un rocher inaccessible, elle présente, vue d'en bas, un aspect pittoresque; de son intérieur on jouit d'un coup-d'œil ravissant sur la plaine et la chaîne des Alpes. La ville elle-même est petite mais aimable et s'occupe depuis bien des années du commerce



J. Peppel sculp.

L. Rehböckel del.

A. A. R. B. U. R. G.

(Aargau)

Druck & Verlag von C. Lange in Darmstadt.



de vins avec beaucoup de succès. Parmi les curiosités il faut citer le pont du chemin de fer, l'église à laquelle on arrive par un escalier taillé dans le roc et le Bohnenberg (situé en-delà de l'Aar), ce pronostiqueur du temps de la contrée.

Au sud-est de l'Aarbourg, dans la vallée de la Wigger et sur la chaussée de Sursee, peu avant son entrée dans le canton de Lucerne, se trouve un ancien siège romain, Zofingen, probablement appelé autrefois Tobinium, dont les environs fournissent des médailles romaines, des vases, des statuettes en bronze; en 1827 on y découvrit même trois pavés de mosaïque. Au moyen-âge, cette ville, mentionnée pour la première fois dans des documents de 833, appartenait aux ducs de Zähringen et plus tard aux comtes de Frobourg. Acquisée par l'empereur Rudolphe de Habsbourg, elle tomba, lors de la guerre de 1415 contre le duc Frédéric d'Autriche, entre les mains des Bernois, à l'exemple des autres villes argoviennes mais fut traitée avec beaucoup d'égards. Quoique Zofingen eût toujours été attachée à l'Autriche avec une fidélité inviolable, elle n'en contracta néanmoins une alliance avec Berne et s'opposa énergiquement au rétablissement de la domination habsbourgeoise. La ville s'étend dans une plaine fertile sur les bords de la Wigger au cours souvent rapide et possède une large rue principale. De la „joyeuse place“, faible hauteur près de la porte, le visiteur jouit d'une vue étendue sur le domaine lucernois voisin, les montagnes du Jura et sur la chaîne des Alpes éloignée.

Presque parallèle à la vallée de la Wigger, à l'est de cette dernière, et s'élevant au nord vers l'Aar, nous en trouvons une autre: c'est la vallée de la Sure dont le cours d'eau prend sa source au lac de Sempach et arrose les petits districts de Stafelbach et de Schöstland. La chaussée d'Aarau à Sursee la traverse en partie. Les deux districts n'offrent rien de remarquable dans leurs villages; par contre ils étaient jadis riches en châteaux dont quelques-uns se sont conservés jusqu'à nos jours. Sur des rochers tombés en efflorescence reposent, non loin de Zofingen, les ruines de Bottenstein couvertes de broussailles et d'arbustes; Reitnau et Entfelden ont complètement disparu. Près de la bourgade Schöstland brille sur une colline le nouveau château de Rued qui occupe l'ancien siège de la dynastie de Rued. Les quatre communes de Rued sont bâties d'une manière toute particulière; réunies en petits groupes, les maisons sont disséminées tantôt dans des vallons, ou des gorges étroites, tantôt sur dans les pentes ou les terrasses boisées des montagnes qui encadrent la vallée de Rued.

La chaîne d'élevations qui ferme la vallée de la Suhr à l'est, sépare cette dernière de la vallée de la Wynen qui, prenant sa source dans le canton de Lucerne près du village de Suhr, se jette dans la Suhr. Les habitants de cette vallée se rapprochent pour leur caractère et leur costume de leurs voisins, les Lucernois, et vivent d'agriculture et d'industrie. Dans la partie supérieure, non loin des frontières, se trouvaient au moyen-âge, dans le domaine du beau bourg de Reinach, les deux castels de seigneurs de Reinach qui étaient rangés au nombre des hommes les plus influents de leur pays et dont le nom paraît assez souvent dans l'histoire. Ennemis déclarés des Confédérés, ils prirent les armes contre ceux-ci; sept d'entre eux périrent avec le duc Léopold à la bataille sanglante de Sempach qui anéantit d'un seul coup la fleur de la noblesse thurgovienne. Hermann de Reinach seul échappa par un heureux hasard à la mort; mais leurs burgs furent rasées et quelques décombres viennent seulement attester leur existence primitive. Le Krusi, cette antique Hochwacht de la contrée, un des sommets du Hornberg, présente une vue aussi étendue que variée; du Hohentwiel l'œil embrasse les nombreux sommets, croupes et pointes des montagnes qui composent les chaînes d'Appenzell, de Glarus, d'Unterwalden, de Berne, du Jura et de la Forêt-Noire. Plus en aval, dans la vallée de Wynen, nous découvrons les paroisses de Gontenschwyl et de Kulm, cette dernière disséminée dans des gorges et sur des collines. La vue que l'on a des hauteurs sur la vallée de Wynen est des plus merveilleuses: c'est un mélange confus de collines aux formes les plus diverses, d'entaillures capricieuses, de soulèvements et d'affaissements de sol, de sinuosités, de croupes et de gorges que dominent des maisonnettes tantôt réunies en groupes sur les hauteurs et les crêtes de montagnes, tantôt éparses dans des vallons et sur des pentants, tantôt à moitié cachées dans des ravins et des bosquets, tantôt surgissant du milieu de verdoyants pâturages ou de champs de blé ondoyants. En continuant notre excursion vers le nord, nous apercevons sur une saillie, à moitié cachées par des broussailles, les ruines du Frostbourg détruit en 1415 par les Bernois, plus près de Graenischen le joli petit château de Liebegg érigé sur l'emplacement où s'élevait jadis le fort de Liebegg, fief des comtes de Habsbourg et enfin, sur le versant du Gönhard, la paroisse de Suhr avec son église et son presbytère. Si la vue que l'on a de cet endroit est déjà très-attractive, celle de la crête du Gönhard qui embrasse la grande vallée de l'Aar, le Jura, la chaîne des Alpes du Sentis jusqu'à la Vierge, doit être plus riche et plus étendue.

De plus grand intérêt que les simples et modestes vals de Wigger, de Suhren et de Wynen, est la vallée de la rivière Aa; ce cours d'eau,

après avoir pris son origine dans le canton de Lucerne, traverse le lac de Baldegg, se jette non loin des frontières de l'Argovie dans le lac d'Hallwyl, se fraie une issue à son extrémité septentrionale et, après un cours de plusieurs lieues, se mêle aux eaux de l'Aar. La partie supérieure de la vallée est occupée par un lac de deux lieues de long sur une demi-lieue de large qui fournit d'excellents poissons. La rive orientale est aimable, fertile, riche en prairies, tandis que les bords opposés sont rudes, ardues et plus impraticables; le village de Birrwyl, collé contre les rochers du puissant Hornberg, présente un aspect tout particulier.

Dix beaux villages, dont Esch est encore situé dans le canton de Lucerne, entourent le lac; les plus importants sont Beinwyl, Birrwyl, l'industriel Fahrwangen dans le voisinage duquel les mousses et les sapins cachent les restes du fort de Fahrwangen, ancienne propriété des seigneurs de Palm démolie par les partisans de la reine Agnès, et l'agréable Meisterschwanden avec sa jolie église. Plus digne d'être vue que cette dernière, est la burg d'Hallwyl formée de deux châteaux juxtaposés. Bâtie sur un rocher qui dépassait un peu le niveau du lac, elle était probablement entourée autrefois d'eau de tous côtés et passait par conséquent pour extrêmement forte. Plus tard le rivage se souleva dans le voisinage du fort, au point que le rocher se trouve maintenant à sec et n'est plus baigné que par l'Aar. Les murs épais, l'arrangement peu confortable de son intérieur, prouvent que ses fondateurs avaient plus en vue leur sûreté et la solidité de l'édifice que la beauté et le confort. Une des salles renferme les portraits et l'arbre généalogique des seigneurs d'Hallwyl; on montre, en outre, le glaive avec lequel la reine Agnès de Hongrie et le duc Léopold d'Autriche firent décapiter en leur présence la garnison de Fahrwangen qui n'avait pourtant pas trempé dans le meurtre de l'empereur Albrecht.

Quelques minutes de marche et nous voilà au bourg de Seengen situé sur les collines non loin des rives septentrionales du lac. Il possède une jolie église et ses habitants se nourrissent, comme les villages voisins, d'agriculture, d'élevage de bétail et de nattage. L'ancienne burg a presque complètement disparu; en revanche il s'élève sur les bords du lac, au milieu de superbes vignobles, le Brestenberg, transformé en maison de cure. Les villages suivants sont Seon jusqu'où s'étendait autrefois probablement le lac et Staufen, commune aisée, avec son Stauffberg, point de vue ravissant. Du milieu de la plaine surgit une colline conique qui porte l'habitation du curé et la vieille église avec ses vitraux peints, souvent visitée au quatorzième et au quinzième siècle comme lieu de

pèlerinage; cette colline, couverte ici de forêts, là de prairies, vers le sud de vignes, présente un aspect très-romantique et invite, malheureusement trop souvent infructueusement, le touriste à lui faire une visite.

A peine avons-nous quitté Staufen que nous nous trouvons en présence de la ville et du château de Lenzbourg. Le Schlossberg isolé s'élève puissamment au-dessus de la ville et attire à juste titre les regards. Ses versants sont couverts de prairies, de champs de trèfle et de vignes qui fournissent un vin capiteux; son sommet est couronné d'énormes blocs de grès nus et ardues que surmontent les bâtiments du château. Déjà les Romains doivent y avoir possédé un castel: en effet on y trouve des fragments de tuiles qui portent les chiffres de la 11^e légion; mais au moyen-âge les comtes de Lenzbourg firent bâtir sur ces hauteurs inaccessibles une burg presque imprenable qu'ils choisirent pour leur séjour. On voit encore le puits de trente toises de profondeur qui leur fournissait de l'eau potable. Plus tard on y ajouta des retranchements pour les bouches à feu, de sorte que le château se convertit en une forteresse capable de soutenir des sièges. En 1415 cependant, le duc Frédéric se trouvant hors d'état de remplacer sa brave garnison, elle fut obligée de se rendre aux Bernois qui avaient pénétré dans l'Argovie. Alors le château devint le siège des baillis bernois qui de là administraient les possessions de la ville de Berne dans l'Argovie. Lorsqu'en 1798 l'Argovie devint un canton indépendant, la fière résidence comtale fut d'abord convertie en lazareth, servit ensuite de magasin et de prison et est maintenant une maison d'éducation pour garçons. Sic transit gloria mundi! La gloire de l'ancienne famille dont le moindre désir était une loi pour le pays et dont la main de fer reposait lourdement sur les pauvres Argoviens, a disparu depuis bien des siècles et les successeurs de cette même famille, les puissants comtes de Habsbourg, sont devenus des étrangers sur la terre suisse; mais les descendants de leurs sujets et de leurs serfs se sont maintenus sur le sol où ils se trouvaient attachés autrefois et jettent de fiers regards sur cette masse grisonnante dont ils sont devenus les maîtres par le sort et par leur bravoure.

Quittons la burg dont les beaux jours sont passés pour ne plus jamais revenir, et pénétrons dans la ville. Elle s'étend en demi-cercle au pied du Schlossberg et est traversée par une petite rivière. Les rues sont étroites et les maisons peu attrayantes, mais de jolies villas garnissent les hauteurs. Comptant à peine deux mille habitants, Lenzbourg s'occupe déjà depuis longtemps de commerce et d'industrie et mainte importante fabrique est construite sur les rives de l'Aa jusqu'à vers Nieder-

Lenz. Malheureusement le chemin de fer qui pourrait ajouter à ce développement industriel, passe à une trop grande distance de la ville pour exercer beaucoup d'influence sur elle.

Près de la station de Wildegg, où l'Aa débouche dans l'Aar, un autre cours d'eau qui prend sa source au Lindenberg près de Muri, la Bünz, se jette dans la rivière principale du pays. En vue des châteaux bien situés de Wildegg et de Brunneck, nous montons la vallée de Bünz, nous atteignons Othmarsingen, laissons derrière nous plusieurs petites communes et arrivons à la grande paroisse Willmergen. Cet endroit est historiquement remarquable. Sur les magnifiques et fertiles terres de Langelen, les Confédérés se rencontrèrent deux fois les armes à la main. Le 26 Janvier 1656 les Bernois furent battus par les cantons primitifs catholiques; dans la guerre du Toggenbourg ils remportèrent, le 25 juillet 1712, une victoire décisive sur les mêmes ennemis et la suprématie des cantons protestants fut assurée. Une troisième rencontre eut lieu au cimetière en 1841; les Argoviens révoltés furent mis en déroute par les troupes gouvernementales et le soulèvement fut étouffé dès le principe. Sur la Bünz est sis l'industriel bourg de Wohlen, centre des ouvrages en paille qui y occupent les mains assidues de toute la population et un des chefs-lieux des „baillages francs“; plus en amont nous trouvons Boswyl et Bünzen et bientôt après le village et le couvent de Muri. A 1500 pieds au-dessus du niveau de la mer, et visible à une grande distance, plane l'abbaye des Bénédictins, fondée en 1018 par le comte Radbot d'Altenbourg et de Habsbourg, dont l'abbé Placide reçut en 1702 le titre de prince de l'empire allemand. Les anciens bâtiments et même la belle église sont cachés et entourés par les constructions nouvelles que le prince-abbé Gérold II. fit commencer en 1791; elles sont inachevées, ont 725 pieds de long et sont de quatre étages. Par suite des troubles de 1841 le couvent fut supprimé; les moines cherchèrent un refuge en Autriche où ils fondèrent une autre abbaye. Muri possédait d'excellents vitraux peints, des antiquités intéressantes, une grande bibliothèque, un cabinet de médailles et des archives riches en documents sur la famille de Habsbourg. Le tout se trouve actuellement à Aarau.

Près de Muri la vallée de Bünz cesse; un chemin carrossable conduit dans la vallée de la Reuss dont le district argovien, semblable à un coin monstrueux, se presse entre les cantons de Zug et de Lucerne. Le premier endroit important de la partie supérieure est Sins où, en 1712, les Bernois furent défaits par les cantons primitifs et où un beau pont enjambe la Reuss; dans le voisinage sont situés Meyenberg, petite ville

détruite dans la guerre de Sempach, et, près de Reusseck, les ruines de l'ancien manoir des seigneurs de Reusseck. La contrée tout à l'entour est aimable et les eaux claires et limpides de la Reuss sur les bords de laquelle s'élèvent quantité de villages, serpentent dans la vallée. Nous laissons Mühlau derrière nous et arrivons à Merischwanden, connu par les constructions romaines qu'on y a trouvées. D'Aristein la chaussée conduit au couvent des Bénédictins fondé au douzième siècle près du village du même nom et de là à la petite ville de Bremgarten. En un vaste circuit la rapide Reuss tourne autour d'une haute presque rocheuse sur laquelle est bâtie la ville qui couvre le penchant de la colline et qui descend jusqu'à la rivière. Dans la partie inférieure est située l'église; en outre il existe un maison-de-ville, un hôpital et un ancien couvent de capucins. Le tout présente, vu de différents points, un aspect pittoresque et attrayant. En 1793 Bremgarten fut le séjour du duc de Chartres, c'est-à-dire du roi Louis Philippe, de la princesse Adélaïde et de Madame de Genlis; lui-même demeurait sous le nom de Corbi chez le général Montesquiou, sa sœur sous celui de mademoiselle Stuart dans le couvent. De là le duc se rendit à Chur, sous le nom de Chabaud, pour entrer comme professeur de français et de mathématiques dans l'institution de Reichenau; en 1794 il revint cependant à Bremgarten.

Une autre petite ville sur la Reuss et où nous parvenons de Bremgarten, en moins de deux heures, est Mellingen. Cette localité se trouve dans une contrée saine et fertile; les rues sont étroites et parallèles à la rivière et elle n'offre de remarquable qu'un joli pont de bois. Dans la guerre des paysans de l'année 1652, des combats sanglants, funestes aux révoltés, eurent lieu dans les environs et en 1799, lors de l'invasion des Français, elle se vit menacée; on parvint cependant à préserver de la destruction le pont artistement travaillé. Vers le nord une route va à Baden, une autre se dirige au nord-ouest vers Brugg, sur l'Aar, dans laquelle se jette la Reuss non loin de l'embouchure de la Limmat et de l'emplacement de la vieille Vindonissa.

Et sur la place où s'élevait jadis le plus important endroit que le pays eût jamais connu, qui a vu un jour les aigles des fières légions romaines, nous terminons notre pérégrination à travers le canton d'Argovie. Quoique le touriste ne lui consacre généralement qu'un temps très-court, à peine quelques jours, il est cependant riche en lieux historiquement remarquables, tels que Vindonissa, Baden, Zurzach, Habsbourg; en bains, comme Schinznach, Baden, Wildegg et autres; en points de vue roman-

tiques, en villes agréables, en jolies vallées et en paysages, et il mérite au plus haut degré l'attention de ceux qui cherchent dans la Suisse autre chose que des jouissances passagères et superficielles, que l'Argovie n'offre pas en si grand nombre et sous des formes si variées que les cantons primitifs, le célèbre Oberland bernois et les rives heureuses du lac de Genève.

Le Canton de Bâle

Le Canton de Bâle est un des plus anciens de la Suisse. Il a été formé en 1831 par la fusion de deux cantons, Bâle-Ville et Bâle-Campagne. Sa capitale est Bâle-Ville, une ville importante et industrielle. Le territoire du canton est divisé en plusieurs districts, dont les plus importants sont Bâle-Ville, Bâle-Campagne, Sissach, Olten et Liestal. Le canton est connu pour ses vignes et ses champs de blé. Il a une population d'environ 400 000 habitants.

Le Canton de Bâle.

Le Rhin, jaillissant en sources nombreuses des montagnes rhétiques, roule vers le nord ses eaux grossies rapidement, traverse le lac de Constance, prend une direction occidentale, et paraît vouloir pénétrer dans l'ancien domaine gaulois; mais avant d'atteindre les frontières de la France, le fleuve capricieux se dirige de nouveau vers le nord et son large lit sépare le territoire français de la terre allemande. Et là où il fait un coude hardi, là s'élève, sur sa rive gauche, une ville importante, la vieille, honorable et fameuse Bâle.

Remarquable par sa position favorable, cet endroit, dès la plus haute antiquité, a dû être choisi pour l'établissement d'une colonie; cependant toutes les recherches historiques ne sauraient donner des éclaircissements ni sur l'origine ni sur le nom que cette ville portait avant l'invasion des Romains. Ce n'est que l'auteur romain Ammianus Marcellinus qui parle le premier d'une ville „Basilia“ près de laquelle l'empereur Valentinien fit ériger un fort auquel les habitants donnèrent le nom de Robur. Personne ne pourrait indiquer avec certitude l'endroit où se trouvait un jour ce fort; si maintenant on le cherche sur la place actuelle de la cathédrale, ce n'est qu'une supposition mais qui, vu la situation avantageuse du lieu et les antiquités romaines qu'on y a trouvées, ne manque pas de fondement.

Il se peut qu'à l'origine Bâle ait été dans un état florissant; toutefois, à mesure qu'avec la migration des peuples, des hordes sauvages de

conquérants se ruaient sur l'Europe, la ville perdait en importance. Après que les Allemands se furent établis au midi du Rhin, elle eut à souffrir considérablement et fut presque détruite, de même que d'autres villes suisses. De nombreux colons arrivèrent, les habitants d'Augusta se fixèrent à Bâle. Sous la domination des Francs on éleva à Bâle un château-fort et un baillage royal, en outre, on rétablit le siège épiscopal auquel la légende assigne une origine antique et vénérable. Toutes les autres traditions concernant la ville et remontant au commencement du moyen-âge sont incertaines. On prétend que Charlemagne a investi l'évêque Hatto de Bâle et du territoire avoisinant, que l'empereur Henri, connu pour avoir fondé de nombreuses villes, a favorisé le développement de Bâle et que ce fut à Bâle même que l'empereur Conradin signa avec le duc Rudolphe de Bourgogne le traité d'hérédité qui incorpora de nouveau la Bourgogne à l'Empire Germanique. L'influence et la puissance de l'évêque de Bâle allaient en augmentant avec le temps. Il obtint les Landgraviat du Sundgau, du Sigsau et du Ruchsgau, acquit des seigneuries importantes, en même temps que ses droits prirent une extension considérable.

Vers le commencement du onzième siècle, on construisit une nouvelle cathédrale, splendidement décorée. En 1061 il y fut tenu un grand congrès ecclésiastique et en 1080 la ville fut entourée d'un système de murs et de fossés. Ce fut ainsi que Bâle gagnait tous les jours en étendue et en population et se développa de plus en plus. La bourgeoisie et notamment les familles, exemptes de tout lieu de vasselage, furent les premières à gagner en importance, à côté d'elles s'élevèrent les corporations qui accueillirent les artisans, anciennement retenus en servage et occupant par conséquent un rang peu enviable. Après que ces artisans eurent fait des progrès, grâce à leur activité, leur persévérance et leur habileté et qu'ils eurent pris part aux combats si fréquents et si sanglants à cette époque, il n'était guère possible de les écarter totalement de l'administration municipale. Il fallut consulter leur avis, là où leur coopération était nécessaire. C'est à cette époque que remonte la fondation de la plupart des nombreux couvents et églises que Bâle possédait encore longtemps après.

Au treizième siècle éclata une guerre qui devait être fatale à Bâle mais qui tourna à son avantage, contrairement à toutes les prévisions. Une grande querelle s'éleva entre les deux partis dans lesquels se partagèrent les familles influentes d'alors, les „Sterners“ et les „Pfittichers“ (ainsi nommés d'après les enseignes de leurs lieux de réunion).

Les disputes allèrent en s'envenimant et en gagnant en importance. Par suite de plusieurs incidents, les choses en vinrent au point qu'il y eut guerre ouverte entre l'évêque de Bâle et le comte Rudolphe d'Habsbourg. Après un certain nombre de combats et de sorties, le comte parut en assiégeant devant les murs de la ville. Mais au bout de fort peu de jours la paix fut rétablie. Rudolphe n'était pas, au fond, disposé à continuer la lutte contre l'antique et vénérable ville qui était un des plus beaux fleurons de sa Couronne. De leur côté, les bourgeois lui ouvrirent volontairement les portes et après qu'il eût licencié son armée, il fit son entrée triomphale dans la ville, acclamé par le peuple. A partir de ce jour, Bâle resta fidèlement et sincèrement attachée au roi, mais il n'en fut pas de même pour son successeur, Albrecht. Celui-ci qui ne visait qu'à l'extension de l'influence de la maison d'Habsbourg, devenue d'ailleurs prépondérante, et qui ne connaissait pas de scrupules quand il s'agissait d'arriver à ses fins, s'attira bientôt l'hostilité de la bourgeoisie et de l'évêque. On en vint à des scènes sanglantes, dues en partie à l'arrogance des partisans du roi, mais qui n'eurent pas de conséquences sérieuses uniquement parce que le mort d'Albrecht ôta à ses partisans les moyens de nuire à ses adversaires.

De tristes événements surprirent Bâle au quatorzième siècle et entravèrent ses progrès. D'abord la ville fut mise au ban, pour avoir précipité dans le Rhin le légat du pape, chargé de proclamer l'excommunication prononcée contre l'empereur Louis-le-Bavarois. Elle ne rentra dans l'église que bien des années après. Puis une terrible maladie, la peste noire, surnommée la mort de Bâle, maladie terrible, venue d'Italie, qui avait dévasté toute la Suisse, ne fit pas moins de 14,000 victimes à Bâle seulement. D'après la légende la maladie n'aurait épargné que trois ménages le long de toute la grande rue qui s'étendait depuis la porte du Rhin jusqu'à celle d'Aeschen. Dès que la peste éclata, la population accusa les Juifs d'avoir empoisonné les puits et les persécuta cruellement. A cette époque il se forma des bandes de pénitents, surnommés les flagelleurs, qui traversaient le pays, en priant et en se flagellant, et parfois aussi en mendiant et en pillant. Ce ne fut pas tout. Le 18. Octobre 1356 un épouvantable tremblement de terre qui, rien que dans les environs de Bâle, renversa et mit en ruines 80 burgs et châteaux, désola le nord-ouest de la Suisse. Environ 300 maisons furent renversées à Bâle; pas une tour, pas une église ne fut épargnée; 300 personnes furent tuées. Les habitants se découragèrent si profondément qu'ils résolurent au premier abord de quitter à jamais la cité désolée.

Heureusement, on revint bientôt de cette première résolution insensée et le conseil municipal, secondé par la population, se mit avec ardeur à l'œuvre de la reconstruction. De toutes parts arrivèrent des secours abondants et des mains actives. Bien que, faute de moyens suffisants, quelques terrains où des maisons s'élevaient naguère encore, restassent vides, la plupart des maisons n'en furent pas moins reconstruites et dès 1363 on fut à même d'inaugurer de nouveau le cathédrale restaurée.

Le reste du 14^me siècle ne fut pas beaucoup moins désastreux à la ville. En 1365 les bandes, désignées sous le nom d'Anglais, sorte de lansquenets sans emploi et presque sans chefs, s'abattirent en nombre de 40,000 sur la ville qui alors était presque sans défense. La présence des troupes auxiliaires fédérales suffit pour tenir les brigands en respect. Quand ceux-ci revinrent dix ans après sous le commandement d'Ingelram de Coucy, ils furent battus et anéantis par les Bernois et d'autres Confédérés à Fraubrunnen, Buttisholz et Ins. Ils se virent arrêtés par les grands murs, les hautes tours, les portes fortifiées et les profonds fossés, dont Bâle était déjà entourée à l'époque.

A peine les dangers de l'extérieur furent-ils écartés que des querelles intestines éclatèrent. L'Autriche ayant fait l'acquisition de Petit-Bâle, chercha à mettre le siège épiscopal également sous sa domination. Cette politique donna lieu à des collisions et dans la nuit du mardi-gras de l'an 1376 il y eut des scènes sanglantes à la suite desquelles les gentilshommes, partisans de l'Autriche, furent tués, pour s'être portés à des insultes contre les bourgeois et leurs femmes, ou chassés de la ville. Treize bourgeois durent payer ces faits de leur vie, mais malgré la vengeance sanglante tirée par l'Autriche, Bâle fut mise au ban et n'en put sortir que par de grands sacrifices pécuniaires.

L'influence de la bourgeoisie allait toutefois en croissant. Les évêques qui d'abord avaient été riches et s'étaient rendus acquéreurs par suite d'achats et de donations de possessions et de privilèges importants, virent leur opulence diminuer de plus en plus et furent ainsi mis dans la nécessité de céder aux bourgeois les droits régaliens qui faisaient l'objet de leur convoitise, tels que les droits de battre monnaie, d'établir des droits d'entrée et de rendre justice. En 1392 la ville acheta la petite localité située de l'autre côté du Rhin et en 1400 elle acquit les petites seigneuries d'Hombourg, de Liestal et de Waldenbourg. Sous tous les autres rapports politiques, elle était devenue indépendante de l'évêque, non seulement de fait, mais encore de droit. Quant à la noblesse qui avait été si influente autrefois, sa position devint de plus en plus défavorable. Les

grandes familles disparaissaient graduellement et les autres qui avaient une importance beaucoup moindre étaient réduites à rechercher la protection de Bâle. En effet celle-ci était à même, grâce à des alliances avec les villes alsaciennes et les Confédérés, d'opposer des armées nombreuses et exercées à toute attaque venant du dehors.

Le premier événement marquant du 15^{me} siècle est la convocation à Bâle d'un concile tenu en 1431 et ayant pour but, de même que celui de Constance, la réforme de l'état intérieur de l'église. On remarquait à ce concile la présence de 11 cardinaux, 3 patriarches, 12 archevêques, 110 évêques, 90 prélats, un grand nombre d'ecclésiastiques de toutes les catégories et de toutes les nations et beaucoup de docteurs de droit canon. Y étaient en outre présents six princes temporels, des ambassadeurs de la plupart des grandes puissances européennes et un si grand nombre de seigneurs et les chevaliers qu'on ne pouvait en compter le nombre. Le concile ne siégea pas moins de 17 ans à Bâle et ce ne fut qu'en 1448 qu'il se transporta à Lausanne, pour y terminer son œuvre. En 1439 la peste éclata de nouveau à Bâle et y fit des ravages considérables dans la population et dans le sein même du concile. Un peu plus tard, en 1444, le Dauphin de France y fit son entrée avec 30,000 hommes indisciplinés, ne reconnaissant entr'eux aucun lieu. La ville s'était prudemment mise sur la défensive, toutefois elle n'était pas en état de résister à une attaque prolongée. Grâce à un coup de main hardi de la part des Confédérés, Bâle se vit bientôt hors de danger. Une poignée de Confédérés qui avaient assiégé Farnsbourg vinrent s'opposer à l'armée formidable du Dauphin sur les bords de la Birs et à St. Jacques. Il est vrai que finalement, après avoir repoussé dans l'espace de quelques heures seulement, trois assauts successifs, ces quelques braves furent obligés de succomber. Néanmoins, le Dauphin, redoutant, assure-t-on, le renouvellement de semblables combats héroïques, renonça à ses plans de conquête, se retira avec son armée et quitta Bâle, avec laquelle il conclut un traité de paix, sans l'attaquer davantage. Seize ans après, en 1460, fut fondée l'université.

Dix ans après éclata la guerre dite Bourguignonne, à laquelle Bâle prit part en sa qualité d'alliée des villes alsaciennes et des Confédérés. La ville eut en outre à souffrir en 1499 des effets de la guerre de Souabe que l'empereur Maximilien I. et la Confédération Souabe de St. George firent contre les Confédérés et dont les principaux combats furent livrés en partie dans le voisinage immédiat de la ville.

Bien que Bâle n'eût pas pris part à la guerre de Souabe et qu'elle eût su garder la neutralité pour laquelle elle s'était prononcée dès le premier abord, elle n'en eut pas moins à subir l'influence désastreuse que cette guerre a exercée sur ses destinées.

A peine la paix fut-elle conclue entre l'Autriche et les Confédérés victorieux dans les murs mêmes de Bâle, que la bourgeoisie se mit à réfléchir sérieusement aux devoirs de reconnaissance qu'elle avait contractés vis-à-vis de la Confédération qui l'avait fidèlement secourue pendant toute la guerre. Elle songea en même temps aux moyens propres d'assurer sa sécurité vis-à-vis des attaques de dehors. Ce fut dans ces conditions que le traité perpétuel fut conclu avec les Confédérés et que, le 13 Juillet 1501, les deux parties le signèrent sous foi de serment. A partir de cette époque, nous voyons Bâle partager les destinées de la Confédération, dont elle devint un des membres influents, grâce à son état de civilisation avancée, sa fortune et à sa puissance décisive sur le développement et la position de la Confédération vis-à-vis de l'étranger.

Nous pouvons glisser rapidement sur toute la partie de l'histoire qui est relative à la Confédération et nous nous bornerons à citer brièvement les principaux faits. Le premier événement remarquable est la réforme qui fut introduite dans le pays par le célèbre Oecolompadius, professeur à l'université de la ville. La réforme n'engendra pas seulement une transformation radicale dans la vie religieuse, mais encore dans la vie politique. L'évêque perdit bientôt toute influence et quitta même la ville, suivi de nombreux ecclésiastiques. Le gouvernement supprima les couvents et en confisqua les revenus à son profit. Les troubles que la réforme fit naître, et notamment ceux qui s'élevèrent entre la ville et ses sujets mécontents des campagnes, furent promptement comprimés. Bâle ne fut pas atteinte par la guerre de trente ans, bien qu'elle pût à peine maintenir sa neutralité et que les armées des belligérants eussent souvent passé près de son territoire qui était sans défense. Lors des négociations pour la paix de Westphalie, le bourgmestre Wellstein de Bâle représentait les cantons évangéliques. C'est à cet homme remarquable surtout que la Confédération doit d'avoir été reconnue par tous les gouvernements comme puissance autonome, ce qui lui valut une précieuse sécurité politique. La grande révolte des paysans qui éclata cinq ans après (en 1653) et qui s'était propagée également dans les cantons de Berne, Lucerne et de Soleure, fut vaincue par la force des armes et les auteurs en furent sévèrement punis. D'un autre côté, les efforts tentés vers cette époque par une partie de la bourgeoisie dans le but d'obtenir des réformes dans la constitution et l'administration dans le sens

de l'égalité des citoyens, tournèrent aux dépens de ceux qui avaient provoqué le mouvement. Ils furent condamnés et exécutés. A mesure que la canton poursuivait son développement, il se formait dans la ville, de même que dans les districts ruraux successivement acquis par Bâle, un parti nombreux qui cherchait à se débarrasser du joug odieux des familles patriciennes régnantes. Ce ne fut que bien long temps après, par suite de la révolution française qui renversa tout, que l'orage, menaçant depuis des siècles, éclata enfin. Les communes rurales plantèrent des arbres de liberté, les bourgeois de la ville eux-mêmes se prononcèrent contre le Conseil et celui-ci se vit bientôt dans la nécessité de céder son autorité à des conseillers librement élus par les suffrages populaires. Bâle fut désormais incorporée à la République Helvétique une et indivisible. Plus tard quand celle-ci fut dissoute, elle adopta la constitution de médiation qui cessa de fonctionner avec la fin du pouvoir de Napoléon. En 1814 l'ancienne constitution, telle qu'elle avait existé avant la révolution française, fut rétablie dans ses principales attributions, sauf que la représentation nationale fut modifiée à l'avantage du peuple, bien que d'une façon insuffisante. Toutefois, la constitution restaurée dut bientôt céder la place à une nouvelle organisation politique. La rivalité entre la population urbaine, profondément conservatrice et prépondérante comme influence, d'un côté, et la population rurale, plus libérale dans ses idées et tenue sous un régime de tutelle, d'un autre, ne tarda pas à éclater. En Janvier 1831 la population des campagnes s'insurgea, des batailles furent livrées à Liestal, Gelterkenden et Pratteln et des tentatives de conciliation ayant été faites en vain, la Confédération dut intervenir. Comme Bâle s'était déclarée avec les cantons primitifs et Neuchâtel contre tout lien fédéral, la décision des autorités fédérales, lesquelles avaient fait entrer dans le pays 10,000 hommes de troupes et occuper la ville, lui fut défavorable. En 1833 la campagne fut détachée et transformée en un canton indépendant. Celui-ci adopta aussitôt une constitution libre et choisit Liestal pour chef-lieu. Quelques démarches isolées, tentées depuis en vue de l'annexion des campagnes, échouèrent complètement. La haine entre les deux rivaux était trop profonde et d'ailleurs il était difficile de trouver, pour consommer la restauration, une forme politique, capable de concilier tous les intérêts. Aussi le canton de Bâle reste-t-il divisé en deux parties, complètement indépendantes l'une de l'autre, Bâle-Ville et Bâle-Campagne.

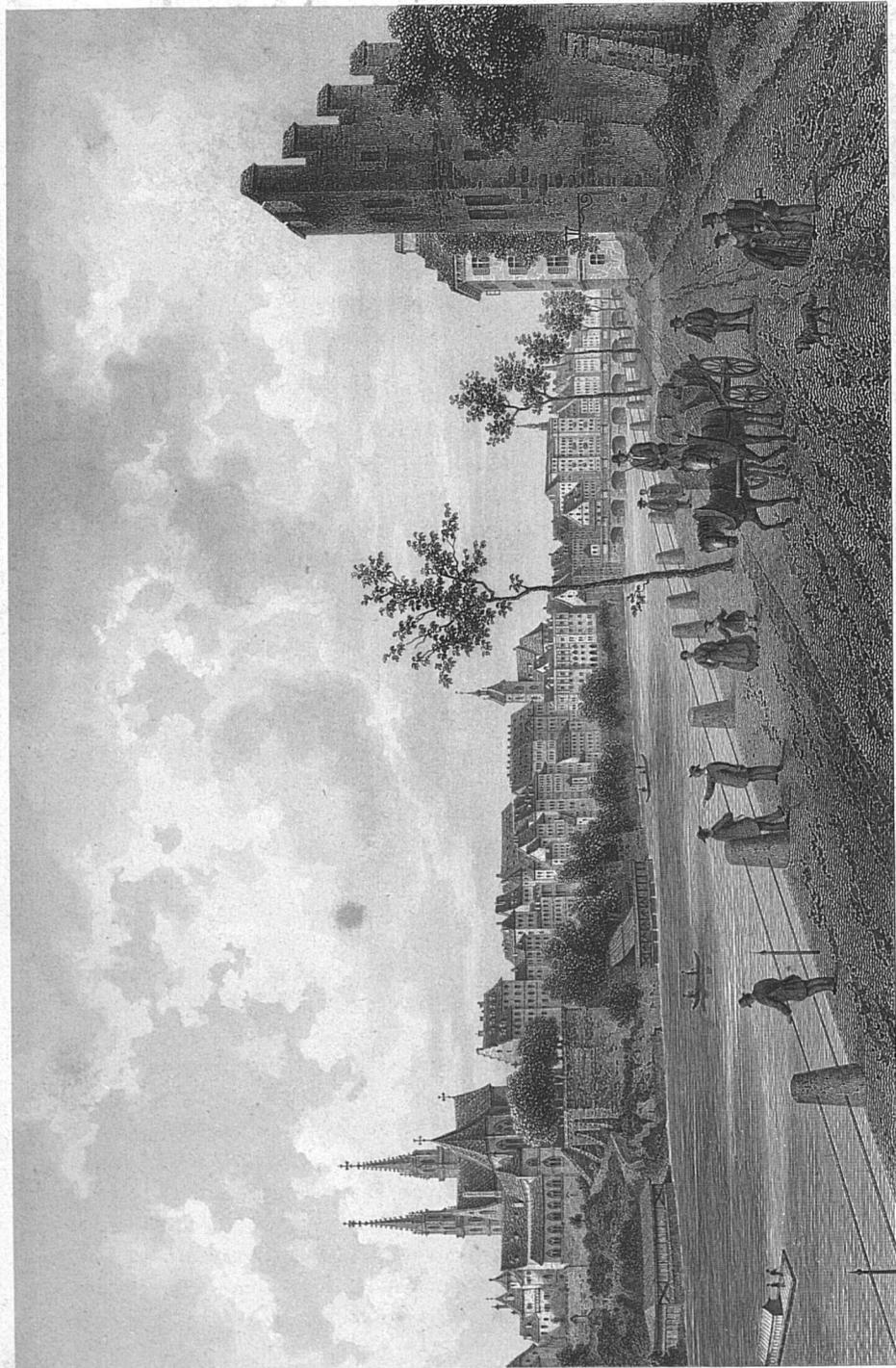
La première compte, en outre de la ville proprement dite, 4 villages, dont trois sont situés sur la rive droite du Rhin. Son territoire n'a qu'une étendue d'une lieue carrée et demie. Situé dans la grande plaine qui s'étend entre le Jura, la Forêt-Noire et les Vosges, sur les deux rives du Rhin, ce territoire se distingue par sa fertilité, des conditions climatiques favorables, la beauté et la grâce de ses sites. Il est également favorisé au point de vue de la position géographique sur les bords du Rhin et entre les montagnes environnantes. Tout le commerce des pays voisins est obligé de passer par Bâle. Les collines qui s'étendent aux environs immédiats de la ville sont très-basses. Outre le Rhin, la Birsig sauvage, la Birs poissonnante et la Wiese, dont les sources se trouvent sur le territoire allemand, arrosent ce petit pays.

Le chiffre de la population du canton est de 40,000, dont une très faible partie seulement habite la campagne. Les habitants qui sont en grande partie protestants sont pour la plupart d'origine allemande, malgré les nombreuses invasions de peuples étrangers dans le pays. Aussi l'idiome allemand prévaut-il. L'accent bâlois aux formes apures et aux sons discordants produit un effet désagréable, même dans la bouche des femmes. Toutefois, vu la propagation des écoles et le contact fréquent avec les étrangers, on peut à bon droit espérer que la connaissance de la langue allemande littéraire se répandra de plus en plus et fera disparaître le patois local, malgré la tenacité qu'onsemble mettre à le conserver.

D'après la tradition, la population de la ville de Bâle était autrefois plus considérable qu'actuellement et, en effet, à en juger par les indications, datant du 14^{me} siècle, il y a lieu d'admettre le chiffre de 40,000 habitants. A l'époque du Concile, la ville aurait compté 50,000 habitants. Qu'à ce moment on ait compris dans le chiffre les étrangers, de passage dans la ville, ou que l'estimation ait été précise, il est certain qu'après l'an 1000 la ville a fait de rapides progrès et que la population n'a diminué considérablement que bien après, par suite de pestes, guerres et émigrations. A un moment donné, elle n'était que de 15 à 16,000 âmes. Depuis, la population de la ville a fait de nouveaux progrès. Toutefois le chiffre n'en répond pas à la grande étendue de Bâle: on y trouve des rues entières, dont les grandes et spacieuses maisons ne sont habitées que par peu de personnes, quoiqu'on voie dans d'autres, plus rapprochées du centre, une population active fortement agglomérée. Le voyageur qui arrive à Bâle par le chemin de fer, croit facilement au premier abord se trouver dans une grande ville: l'animation qui règne dans les rues et

marchés, l'air affairé des habitants, les belles maisons et les hôtels immenses, les riches boutiques qui peuvent satisfaire aux goûts les plus exigeants de la mode et du luxe extravagant, rappellent les grandes cités du continent qui veulent se donner de faux airs de Paris. Mais quiconque a passé plusieurs jours seulement à Bâle, change aussitôt d'avis. Bâle n'est pas une grande ville et n'aspire même pas, quant à présent, à le devenir; d'ailleurs les conditions nécessaires à une grande cité y manquent en partie.

Quelque loin qu'on remonte dans l'histoire de Bâle, on y constate invariablement une grande austérité de mœurs. Même au moyen-âge, ni la Cour épiscopale, ni la présence d'un grand nombre d'étrangers qui déployaient un grand luxe, voire même les fréquentes relations avec les opulentes cités de l'étranger, n'ont exercé d'influence sensible sur la simplicité des mœurs bâloises. Ainsi, un état de choses moral, semblable à celui qui prédominait à Constance à l'époque du Concile et dont nous entretenons les chroniques du temps, n'a pu prévaloir à Bâle quand des conditions analogues se sont présentées. Aeneas Silvius Piccolomini, devenu plus tard pape Pie II., rapporte que les Bâlois vivaient simplement, ignoraient presque totalement le vice et que tout au plus ils s'adonnaient, comme les autres Allemands, à la boisson. Pourtant, à cette période de gaité bruyante, il ne manquait à Bâle ni fêtes ni amusements publics; mais ceux-ci conservaient toujours un certain air de dignité d'où les extravagances et les écarts blâmables étaient complètement bannis. Ce ne fut qu'au quinzième siècle et notamment par suite des guerres de Bourgogne qu'une certaine liberté s'introduisit dans les mœurs, mais ce relâchement fut bientôt arrêté par l'influence énergique de la réforme. Les ministres de la nouvelle doctrine lancèrent des mandats contre le luxe, les habillements somptueux, la prodigalité en général, l'ivrognerie, le jeu, etc. et réussirent à se faire écouter. C'est ainsi que le caractère bâlois s'est formé. Au point de vue religieux, les habitants tiennent à leur foi avec tenacité, ils sont orthodoxes et observent rigoureusement les pratiques. Les sectaires sont fréquents parmi eux. Les églises sont toujours pleines de monde, et l'on voit même souvent hommes et femmes se rendre aux missions et aux prières faites en public. Quant aux relations sociales des Bâlois, elles sont réservées dans les limites étroites des préjugés. Les vieilles et riches familles ne se marient qu'entre elles et excluent les autres. Seuls, les hommes des maisons patriciennes fréquentent quelquefois leurs concitoyens pour affaires, mais les femmes se tiennent complètement isolées. Ce n'est qu'exceptionnellement que les étrangers

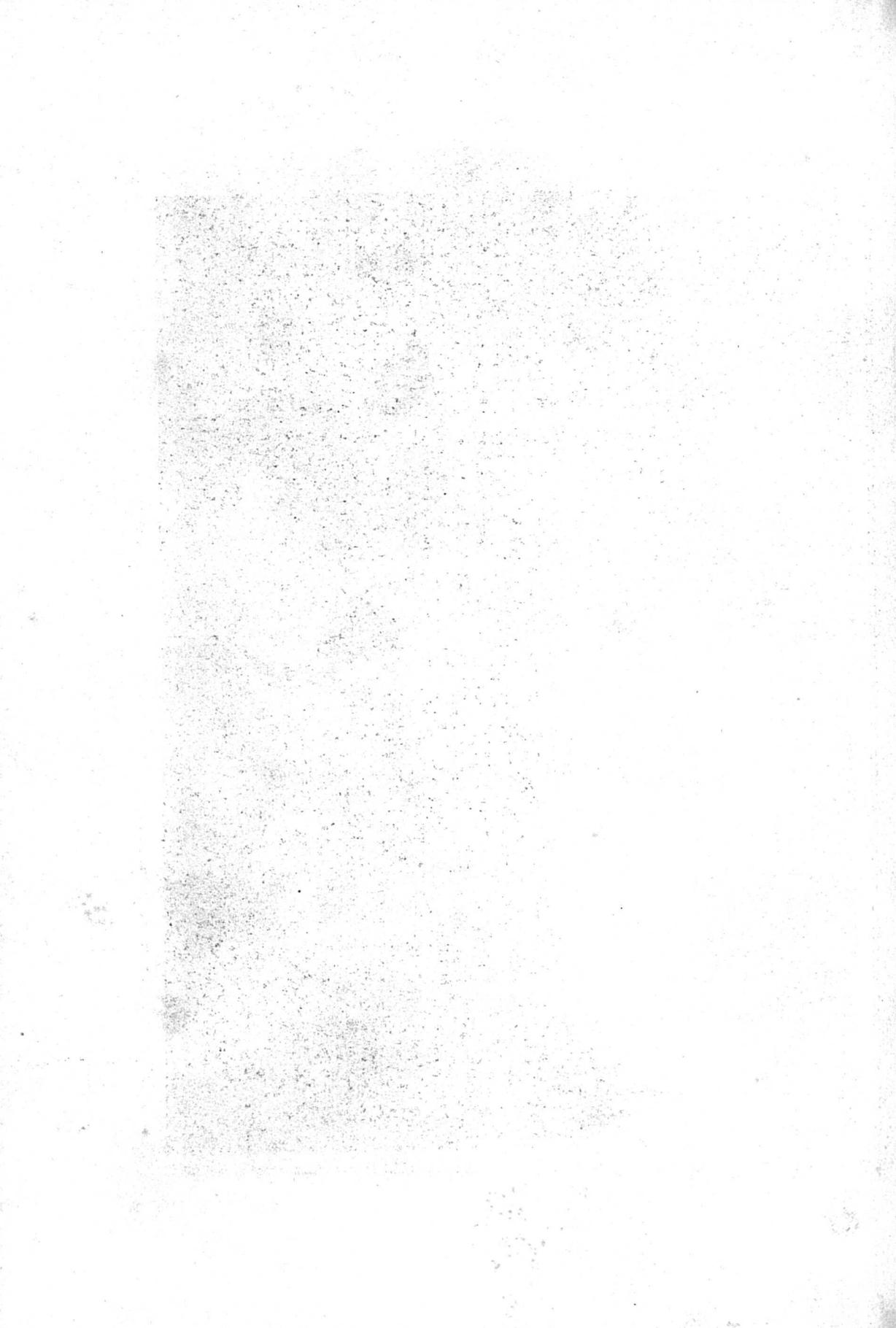


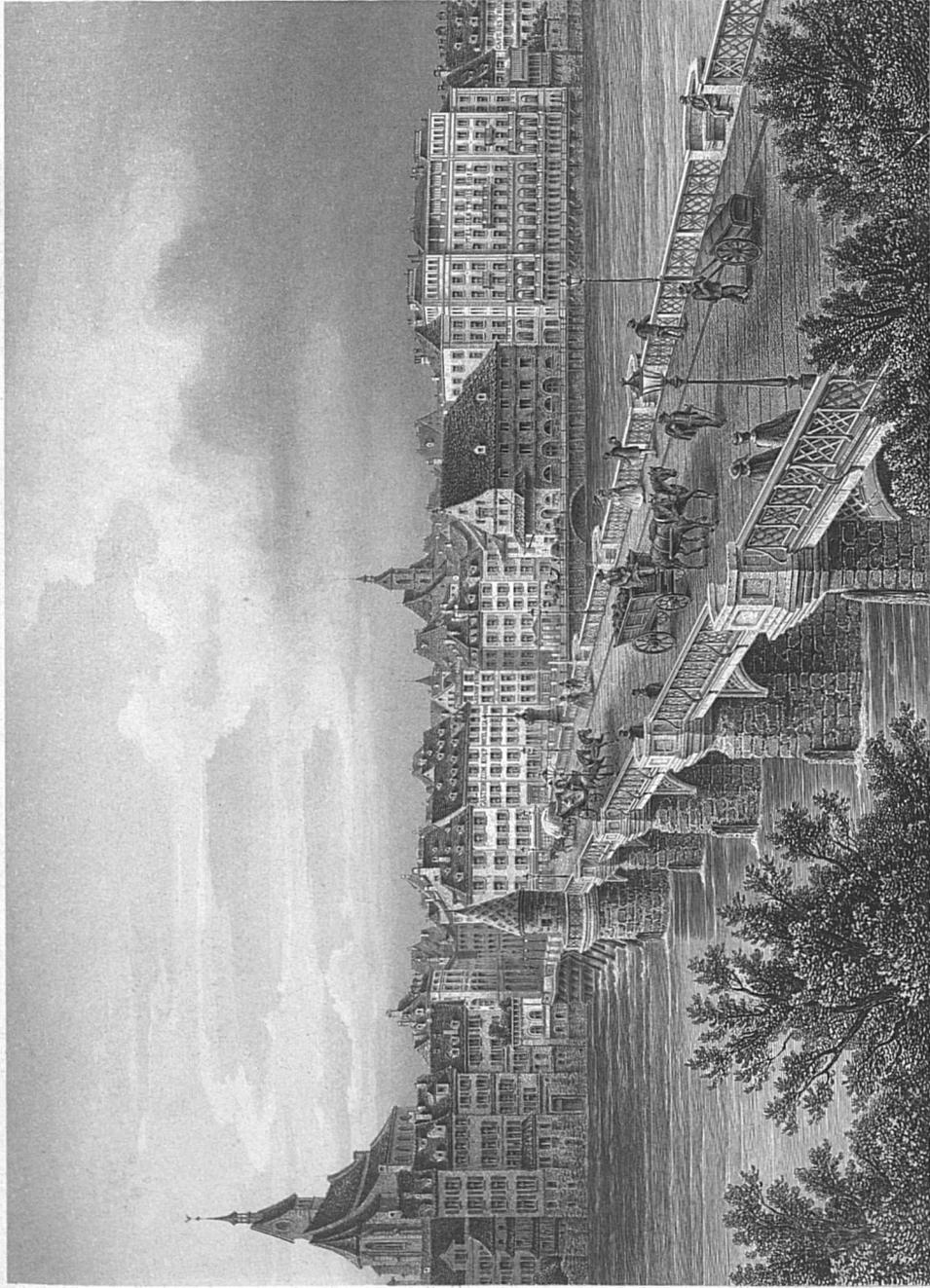
J. Rothbeck del.

J. M. Bach sculp.

BASEL.
(Basel)

Druck & Verlag, von G. Lange in Darmstadt.





J.M. Kolb sculp.

J. Rabbeok del.

*Basle.
avec le pont du Rhon.*

BASSEL MIT DER RHEINBRÜCKE.
(Basel)

*Basel.
mit der Rhon-Brücke.*

Druck & Verlag von G. Langbe in Darmstadt.

sont admis dans des sociétés; aussi considèrent-ils Bâle avec raison comme une ville inhospitalière, incapable de les attirer. L'esprit de caste y prédomine au point que l'on peut difficilement organiser des réunions où s'assemblent des hommes et des femmes de diverses conditions sociales. Les bals et les concerts sont généralement fréquentés par des personnes de la même classe, aussi une grande raideur y est-elle inévitable et n'y voit-on pas les hommes se rapprocher et se divertir.

Evidemment un semblable état de choses n'est pas de nature à favoriser la vie des grandes villes. Il est encore une circonstance qui s'oppose à un développement considérable de Bâle. Les habitants, sans excepter ceux qui appartiennent aux familles patriciennes, s'habituent dès leur jeunesse à une vie laborieuse économique. Ils entrent de bonne heure dans une maison de commerce et cherchent à économiser assez pour se rendre indépendants. Il arrive souvent que les fils des plus riches familles sont à peine aidés par leurs parents, aussi ne parviennent-ils à la fortune qu'à un âge relativement avancé. Une fois arrivés à l'aisance, ils continuent leurs habitudes d'économie; même quand ils sont en possession de sommes considérables, leur luxe ne va pas au-delà d'un équipage ou d'une villa dans les environs de la ville. Chez les millionnaires même on ne rencontre pas d'appareil somptueux, les grandes fêtes ou les dîners somptueux ne sont donnés que fort rarement par les riches familles. Pourtant, on a tort de prétendre que les Bâlois sont avarés; quand il s'agit d'établissements de bienfaisance ou d'institutions, qui sont de nature à rehausser la réputation de leur ville, on les trouve prêts à s'imposer des sacrifices considérables. Personne n'ignore que les établissements d'utilité publique ou de bienfaisance obtiennent à Bâle, sous forme de legs, des sommes véritablement énormes, quelques-uns d'entr'eux ont acquis avec le temps des richesses peut-être trop grandes. Il est vrai que souvent le motif de ces donations immenses se trouve dans la vanité des testateurs; toutefois, on ne saurait assigner le même motif à toutes les libéralités et puis, le véritable avare ne cesse pas de l'être, même après sa mort, quand il s'agit de sa fortune.

Le commerce et l'industrie se sont développés à Bâle dès la fondation de la ville. Ce furent notamment les étoffes tissées et brodées qui acquirent de bonne heure de l'importance. Au 14^{me} et au 15^{me} siècle la fabrication de la toile, des étoffes de laine et de demi-laine prirent une grande extension; en même temps florissait la fabrication d'une belle sorte de papier qui jouissait d'une réputation universelle et les imprimeries bâloises étaient avantagement connues. Mais la principale industrie

devint plus tard celle des rubans de soie qui, vers 1800, occupait déjà 3000 métiers et qui actuellement est à son apogée. On fabrique également des étoffes de soie et de demi-soie qui fournissent un article important d'exportation.

La ville de Bâle est un des points les plus importants pour le commerce; par les chemins et les voies ferrées qui y débouchent elle relie non seulement l'Allemagne avec la Suisse, mais aussi, par le St. Gothard, avec l'Italie; elle s'occupe principalement d'expédition de marchandises, d'étoffes de tout genre, de vins, de denrées, etc. Le négociant et le fabricant bâlois jouissent d'une grande estime, cependant on leur reproche souvent d'avoir trop en vue leurs propres intérêts.

Le beau, majestueux Rhin, qu'enjambe un large pont de 630 pieds de long, divise la ville en deux parties: la grande ville sur la rive droite et la petite ville sur le bord gauche. L'une et l'autre sont entourées de remparts, de profonds fossés et de hautes murailles que surmontent grand nombre de tours aux formes les plus variées; cependant la résistance opiniâtre des anciens conservatifs qui craignaient que la révolution n'entrât facilement dans une ville ouverte, ayant été brisée, les murs commencent à être rasés et sont convertis en jolis boulevards auxquels aboutissent de nouveaux quartiers aux constructions modernes. Petit-Bâle qui renferme la gare du chemin de fer badois a bien peu de chose à offrir aux étrangers. Les rues sont en général peu agréables, les tours, les églises et les anciens couvents peu remarquables et même des souvenirs historiques ne se rattachent principalement qu'à quelques hommes célèbres dont les tombeaux se retrouvent à la Chartreuse et à St. Théodore. Par contre, on a du Rheinweg, tout près du pont, et même de celui-ci, un coup d'œil intéressant sur Grand-Bâle, de St. Jean, en amont, jusqu'à St. Alban. De cet amas confus de maisons qui descendent tantôt jusque sur le bord de l'eau, tantôt sont clouées contre les hauteurs et du sein desquelles surgissent les aiguilles des clochers, s'élève fièrement, sûre de son triomphe, la Pfalz avec son dôme aux tours jumelles, la gloire, et en effet, l'ornement de l'ancienne ville épiscopale.

De Petit-Bâle nous traversons le pont du Rhin; arrivés au milieu nous voyons une espèce de chapelle, „le Käppelin Joch“, d'où le bourreau précipitait dans le fleuve, au moyen-âge, les sorciers et les suicides. Nous entrons dans la ville, nous nous tournons à droite en laissant derrière nous le vaste et bel hôtel des Trois-Rois et nous voici devant un édifice historiquement célèbre: c'est l'église des frères prêcheurs qui, construite en 1230, fut cédée plus tard à la commune française. Sur le mur du cimetière



L. Fischbeck delit

J. Poppel sculpit

DA S SPANILJEN THIOR IN BASIL.

(Basel)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



près de l'église se trouvait jusqu'en 1805 la „danse des morts“ souvent dessinée et décrite; elle est, d'après les uns, une imitation de l'ancienne toile du couvent de Klingenthal à Petit-Bâle et un souvenir de la peste qui régnait à l'époque du concile. Dans le voisinage se trouvent la maison des aliénés et l'hôpital, plus au nord, non loin de la porte de St. Jean, la nouvelle maison de correction.

Derrière l'hôpital s'étend la place de St. Pierre où les Bâlois du bon vieux temps donnaient leurs fêtes privées et publiques. Là se réunissaient les familles distinguées pour célébrer leurs mariages et pour égayer leurs hôtes par la danse et les jeux, là s'assemblaient les Confédérés de l'Alsace et des Alpes pour s'exercer à la lutte et au maniement des armes. Qu'il nous soit permis de citer ici un passage d'Aeneas Sylvius concernant la place de St. Pierre à l'époque du concile. „Dans la ville il y a beaucoup de frais gazons plantés d'arbres. Leur aimable verdure réjouit la vue. Des chênes et des ormes au feuillage touffu étendent leurs bras gigantesques, impénétrables aux rayons du soleil et offrent en été, quoique celui-ci ne soit pas de longue durée, un ombrage rafraîchissant. Les places sont encombrées de jeunes gens. Ici on s'exerce à la course, là à la lutte et au tir. Quelques-uns lancent la flèche, d'autres poussent la pierre ou montrent leur habileté dans le jeu de paume. Le reste chante des hymnes patriotiques et fait des guirlandes pour les combattants. Ces sortes de réunions ont lieu assez souvent. Sur plusieurs places les femmes et les filles dansent au son de la musique et font valoir leurs grâces.“ Pendant le séjour de l'empereur Sigismond à Bâle, le conseil le régala sous l'ombrage d'un des tilleuls de la place St. Pierre, et quarante ans plus tard parurent les danses publiques que les spectateurs accompagnaient de leurs chants.

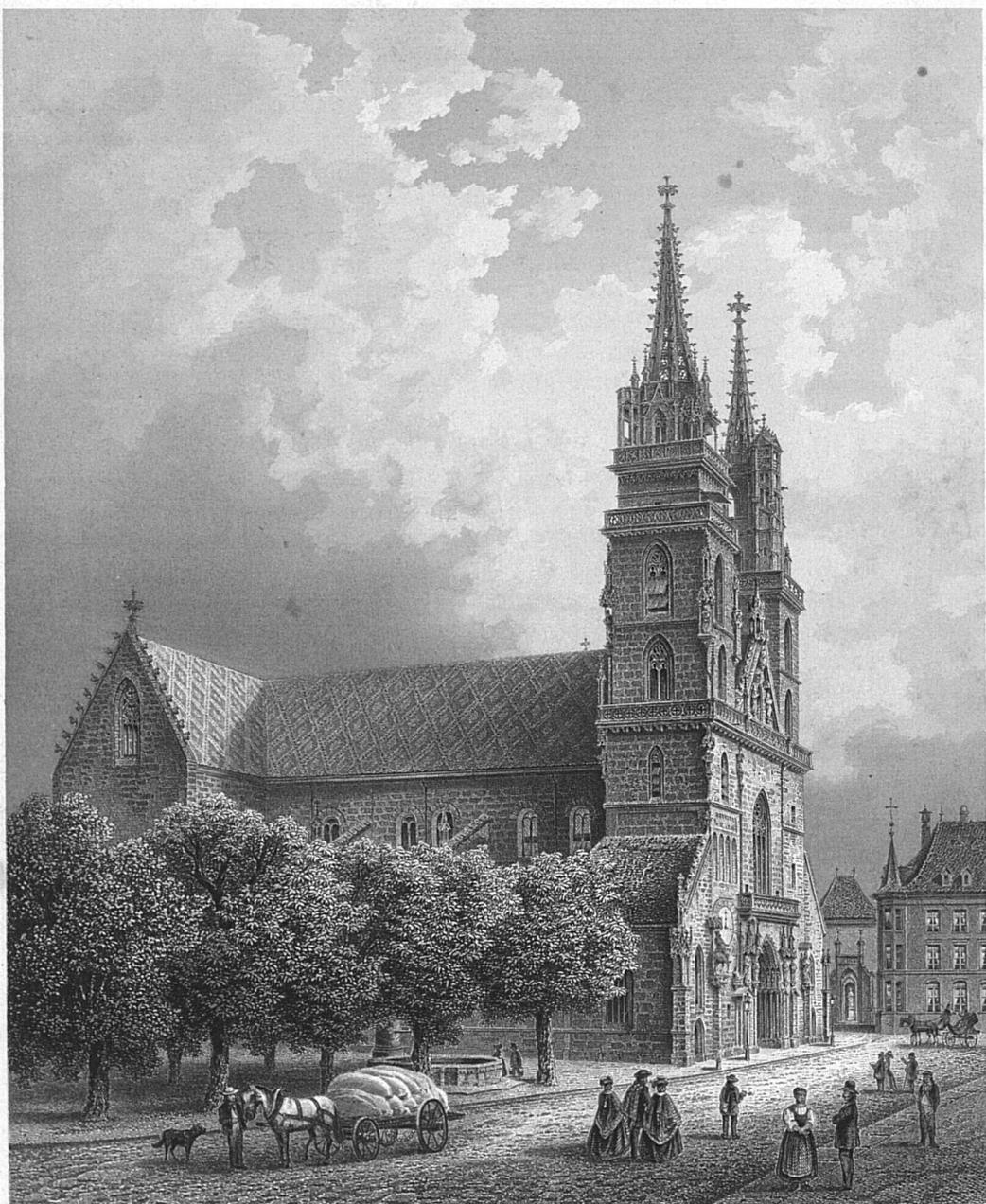
L'arsenal, près de la place de St. Pierre, était autrefois riche en curiosités; mais la majeure partie fut perdue lors du partage du bien de l'Etat entre la ville et le canton. On y voit encore la cotte de mailles dorée que Charles-le-Téméraire de Bourgogne portait à la bataille de Nancy ainsi que sa cotte d'armes richement ornée; en outre les armures de guerriers bourguignons et armagnacs que la petite peuplade suisse battit à St. Jacques, et le „Drach ungehir,“ (dragon monstrueux) joli petit canon en argent. Encore quelques pas et nous voici à la porte de Spahl. C'est une tour carrée assez élevée portant un toit pointu recouvert de tuiles multicolores et flanquée de deux tourelles; ces tourelles rondes à leur base et octogônes à leur partie supérieure, sont munies de meurtrières et datent ainsi que la tour elle-même du quatorzième siècle.

Dans le faubourg de Spahl il n'y a de remarquable que la fontaine de Holbein avec son joueur de cornemuse et sa danse de paysans, d'après le dessin de Holbein, suivant les uns, et d'Albert Durer, suivant les autres.

Retournons dans la ville et tournons-nous vers la fontaine du marché aux poissons; elle date de la première époque du style gothique et attire à juste titre l'attention. Les statues de St. Pierre, de St. Jean et de la S^{te}. Vierge en font l'ornement principal; aux quatre coins nous voyons les quatre vertus cardinales: l'amour de Dieu, et du prochain, la justice et la constance.

L'hôtel-de-ville, construit en 1508 dans le style bourguignon, porte sur la façade quelques mauvaises fresques représentant les armes de Bâle et des cantons primitifs, la crosse épiscopale appuyée sur un crochet de pêcheur et une scène de carnaval. Les parois de l'intérieur sont ornées de fresques peintes par Jean Bock et ses fils, vers 1609; près de l'escalier se trouve un jugement dernier sans aucune valeur; par contre on admire les jolies sculptures du plafond et des parois de la salle du conseil, surtout celles de la poutre du milieu qui représentent des lièvres se révoltant contre chasseur et chiens. Dans la cour se trouve une statue en bronze (1580) du Romain Munatius Plancus, fondateur d'Augusta Rauracorum, et par conséquent de Bâle.

Quittons maintenant la place du marché, traversons des ruelles étroites en nous dirigeant vers le Rhin, et nous arriverons sur la place où s'élève la cathédrale. Bâtie en 920 par Henri I, probablement sur l'emplacement du castel romain, le fort Robur, dont parle Ammianus Marcellinus, elle fut agrandie de 1010 à 1019 par l'empereur Henri II, dans le style byzantin. Le tremblement de terre de 1356 la détruisit en majeure partie, et elle fut reconstruite en style gothique. Les parties les plus anciennes sont la nef et le chœur, dont les frises, chapiteaux et autres détails d'architecture rappellent le style byzantin. Les chapelles latérales sont d'origine plus récente; en outre le courant des siècles a fait subir maint changement peu favorable. Le tout ne fait donc pas l'impression qu'on pourrait attendre d'un édifice de cette importance. Cependant il n'en appartient pas moins, par ses riches arabesques, aux intéressantes constructions de la Suisse et n'est pas sans valeur pour le connaisseur. Le frontispice, où se trouvent le grand portail et deux portes latérales du 14^e siècle, renferme de nombreux ornements gothiques, le Christ avec la vierge sage, Bélial avec la folle; tout en haut Marie avec l'enfant Jésus; plus bas Henri II, fondateur et bienfaiteur de l'église, avec l'impératrice Hélène; quatre rois francs et les mages; au-dessus des



L. Rohbock del.

J. M. Kolb sculp.

DIE DOMKIRCHE IN BASEL.

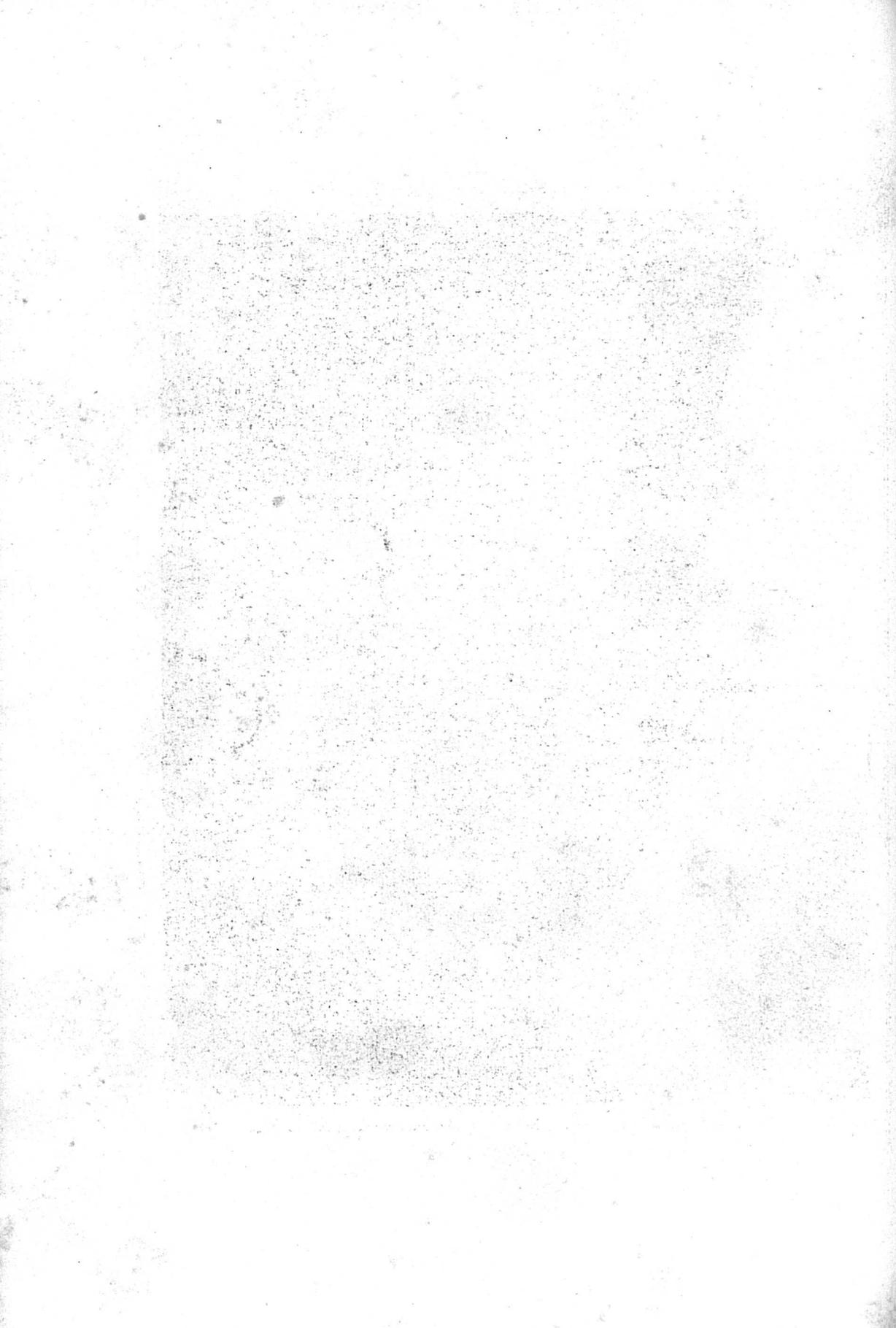
La Cathédrale à Bâle.

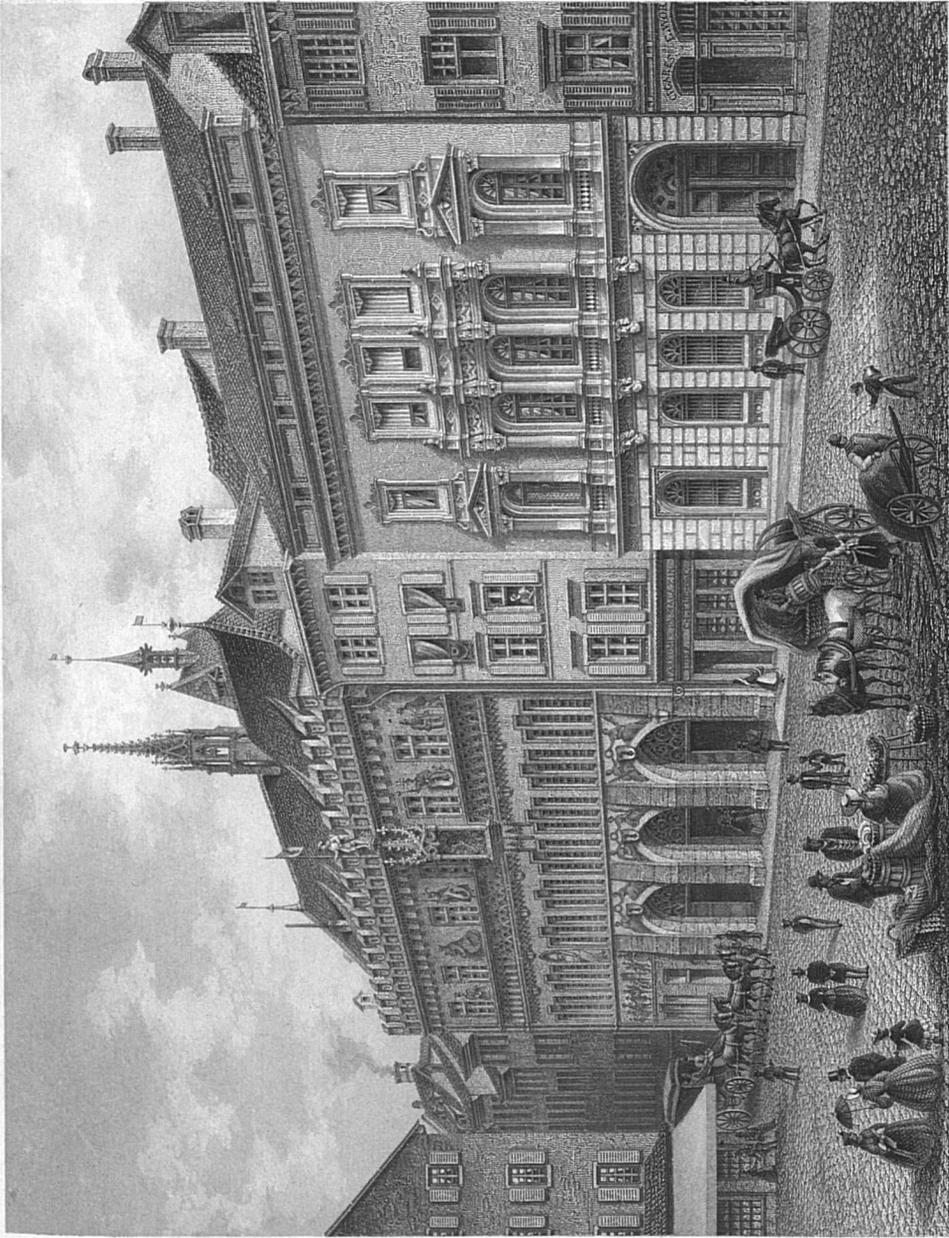
(Basel)

The Cathedral at Basil.

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

230





A.J. Erwen sculp.

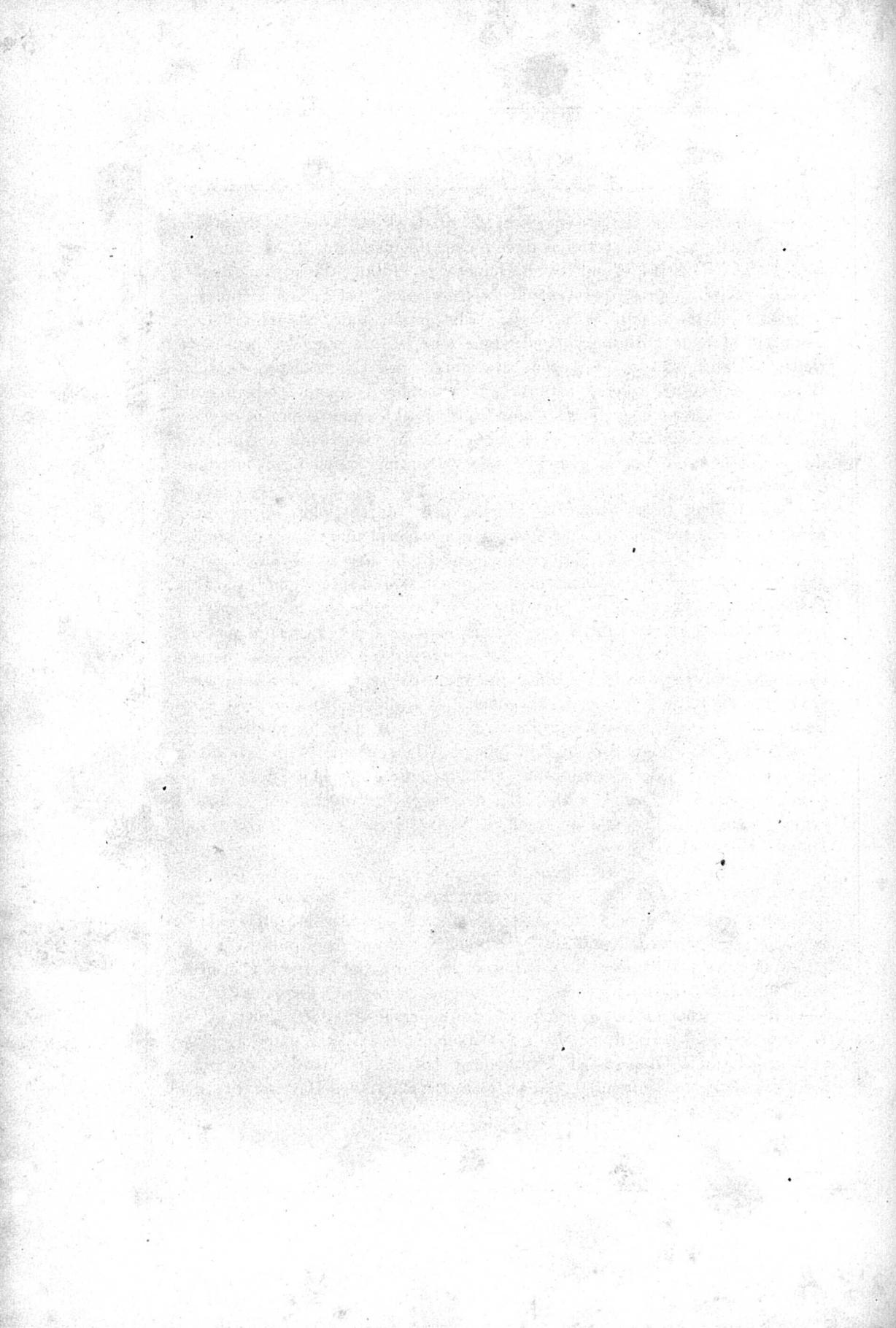
L. Honbock del.

DAS RATHHAUS IN BASEL.

The town-hall at Basel.

L'Hotel-de-ville à Bâle.

Druck & Verlag von G. Glange in Darmstadt.



portes latérales, les statues équestres de St. Georges avec le dragon et de St. Martin partageant son manteau avec le mendiant. Les tours ont 200 pieds d'élévation et ont été terminées en 1500. Plus remarquable, sous tous les rapports, que l'entrée du frontispice, est celle du côté septentrional, la porte dite de St. Gall. Elle paraît dater de Henri I. et avoir été alors le portail principal; dans tous les cas elle n'est pas antérieure à Henri II. Elle est ornée des statues des Evangélistes, de Jean-Baptiste et d'autres saints; la porte est surmontée d'un relief représentant le Christ sur son trône comme Juge suprême et les morts sortant de leurs tombeaux; au-dessous les six vierges sages et les six vierges folles. Au-dessus du portail nous voyons la grande rosace byzantine appelée par le peuple „la roue de la fortune.“

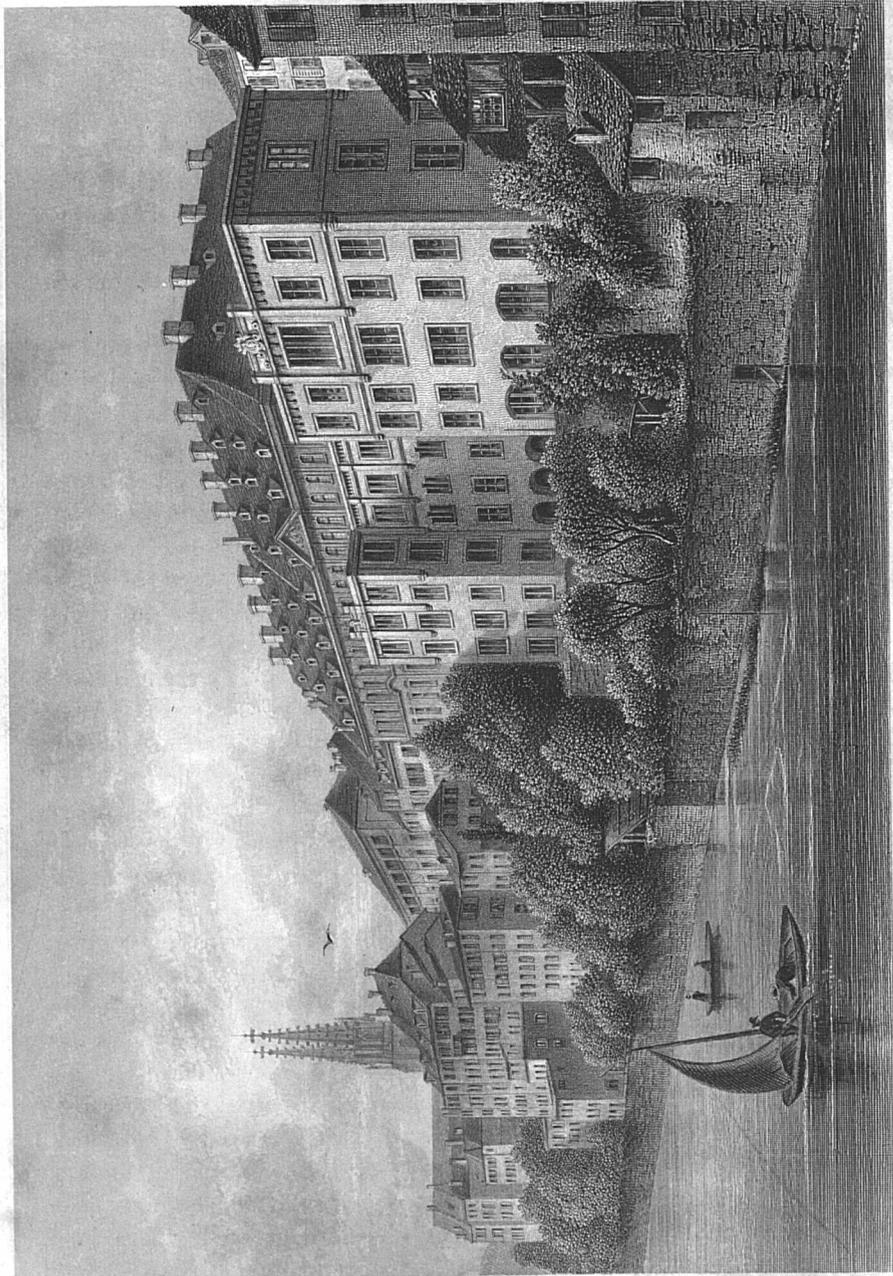
L'intérieur de ce vénérable édifice, privé de ses plus beaux ornements lors des troubles de la réformation, n'est cependant pas sans intérêt. Deux rangées de chapelles latérales s'étendent le long de la vaste nef et avant la réformation il y avait par conséquent tant d'autels que le nombre des chapelains était de 65. Le chœur, à l'exemple de la plupart des églises byzantines, est élevé; au-dessous se trouve la crypte avec des sculptures du 11^e et du 12^e siècle. Au nombre des curiosités nous devons ranger la chaire gothique, formée d'une seule pierre, et le baptistaire orné de reliefs datant tous deux du 15^e siècle; les stalles garnies de sculptures fantastiques; les sièges des bourgmestres et du conseil; les tombeaux de l'impératrice Anne, épouse de Rodolphe de Habsbourg, et de ses deux fils; celui de Georges d'Andlaw et d'Erasmus de Rotterdam adossé à un pilier à gauche de l'autel. Enfin nous devons encore mentionner le nouvel orgue et les vitraux peints de Gsell de St. Gall représentant Pierre, Paul, David, Moïse et les Evangélistes.

Du côté du sud s'étendent de vastes cloîtres construits dans les années 1362, 1400 et 1487. Ces constructions, dont le style est digne d'attention, établissaient autrefois la communication entre la cathédrale et le palais de l'évêque; depuis des siècles elles servent de sépulture à certaines familles privilégiées. Les dalles et les murs sont couverts d'inscriptions tumulaires, parmi lesquelles on distingue celles du réformateur Oecolompade, du théologien Grynœus et du bourgmestre Jac. Meier, dont Holbein à éternisé les traits. Le relief du monument d'une dame Forcart-Merian est dû à Ohmacht de Strasbourg. A chaque pas on rencontre les noms d'anciennes familles patriciennes de Bâle, des Burckhardt, des Bischoff, des Merian, etc.

Un escalier conduit du chœur dans la salle du concile où se tenaient, de 1431 à 1448, les séances de l'une des cinq congrégations de la sainte réunion dont les assemblées générales avaient lieu dans la cathédrale même. Vu sa simplicité elle n'a d'intérêt que par la collection d'antiquités qui s'y trouve. Les trésors antiques que possédaient Bâle et le dôme ayant été détournés ou vendus, une société d'historiens et d'antiquaires se réunirent il y a une dizaine d'années pour en sauver au moins quelques débris et pour établir un petit musée. Leurs efforts furent couronnés de succès. Sous la direction du professeur Wackernagel que secondèrent dignement ses collaborateurs, cette collection acquit bientôt quelque importance; on y trouve maintenant des tableaux, des ornements de sculpture, des reliefs, des ustensiles, des bijoux, des armes, des sceaux, etc.

Tout autour de la cathédrale étaient rangées autrefois les habitations des chanoines; elles sont maintenant en possession de particuliers; l'ancienne demeure de l'official épiscopal, restaurée en style gothique en l'année 1831, ouvre volontiers à tous les étrangers ses cabinets de lecture et leur offre un beau choix de journaux et une bibliothèque de plus de 80000 volumes. Dans la cour du dôme nous voyons la statue du réformateur Oecolompade (son véritable nom est Hausschein) lequel, par une activité et un zèle soutenus, a fait triompher la réformation à Bâle. Derrière la cathédrale s'élevait, dit-on, autrefois un castel romain et plus tard une de ces burgs impériales qu'on désignait au moyen-âge sous le nom de Pfalz. Maintenant la Pfalz est une plate-forme ombragée de beaux maronniers qui est à 75 pieds au-dessus du Rhin et offre une vue superbe sur le fleuve, le pont, la rive opposée et sur les sombres hauteurs de la Forêt-Noire.

Dans la rue étroite qui conduit de la place de la cathédrale au pont du Rhin se trouve le Musée. Ce grandiose édifice, bâti par Beri sur l'emplacement de l'ancien couvent des Augustins, dont la frise est ornée de beaux reliefs faisant allusion à l'art et à l'industrie, réunit toutes les collections de la ville. Au rez-de-chaussée il y a la bibliothèque qui compte près de 80000 volumes et 4000 manuscrits, entr'autres les délibérations du concile, l'Eloge de la folie, d'Erasmus, avec de précieux dessins en marche par Holbein, des manuscrits de Luther, Zwingli, Erasmus, etc. Le premier étage renferme l'Aula ornée des portraits des plus célèbres professeurs de Bâle et par le cabinet d'histoire naturelle; le second étage, par le musée ethnographique la collection d'antiquités et la galerie de tableaux. Des antiquités romaines, grecques, celtiques et ger-



L. Rothrock del.

L'UNIVERSITÉ DE BÂLE.

Das UNIVERSITÄTSGEBAUDE IN BASEL.

(Basel)

UNIVERSITY AT BASEL.

The. Heawood sculp.

Druck & Verlag von C. G. Lange in Darmstadt.

maniques, des constructions sur pilotis, des médailles et des objets du moyen-âge qui se trouvaient en partie dans le trésor de la cathédrale, sont rangés à côté d'antiquités mexicaines, de momies égyptiennes, de dieux païens, d'armes et d'ustensiles de tribus américaines. Le musée de peinture contient grand nombre de tableaux d'Holbein jeune. Nous indiquerons surtout la Passion, une enseigne de maître d'école de 1516, le portrait du bourgmestre J. Meier et de sa femme, St. Boniface, l'imprimeur Froben, la famille Holbein, le cadavre du Christ. Aux parois du vestibule nous voyons une série de dessins à la plume d'anciens maîtres, parmi lesquels 87 de Jean Holbein. Les tableaux de l'ancienne école allemande n'ont qu'une valeur historique. On y trouve aussi quelques fragments de la fresque de la célèbre Danse des morts, ainsi que des cartons de Schnorr, Cornelius, Calame, Koller etc.

Si le musée présente un coup d'œil agréable, l'université, par contre, est peu apparente; ce vieil édifice, ancienne résidence des évêques de Bâle, est peu favorablement situé et n'offre rien de remarquable. Mais les souvenirs historiques qui s'y rattachent en sont d'autant plus intéressants. A peine le concile de Bâle eut-il touché à sa fin, que déjà on conçut l'idée d'ouvrir dans la vieille ville rhénane dont les fils visitaient jusqu'alors les académies, un asile aux sciences; grâce à l'activité et à l'intercession des hommes placés à la tête de l'Etat, le projet devint réalité, et le savant Aeneas Sylvius Piccolomini, élu pape en 1459 (Pie II.) et qui était porté d'amitié pour la ville, donna volontiers son consentement. Déjà une année après sa fondation elle était visitée par plus de 200 étudiants. Avant la réformation elle a compté parmi ses professeurs Geiler de Kaisersberg, Erasme de Rotterdam, Sebastien Brand, Glareanus, Myconius, Reuchlin, Thomas Wyttenbach et autres. Plus tard nous trouvons les Capito, les Oecolompade, les Grynœus, les Plater, les deux Amerbach, les Bauhin, etc.

Les théologues, les juriconsultes, les médecins et les historiens jouissaient par toute la Suisse d'une haute réputation. Cependant l'université dépérit à vue d'œil; beaucoup de savants quittèrent la ville par suite de la réformation; la censure arrêta le libre développement des esprits, les étrangers furent éloignés, les professeurs furent écartés des fonctions publiques et on se livra plus au commerce auquel la jeunesse des classes aisées, qui jusqu'alors avait l'habitude de visiter, sans exception, l'université, se voua exclusivement. La suite compte, il est vrai, encore beaucoup d'hommes célèbres attachés à l'université et formés par elle, mais néanmoins elle déchut de plus en plus; les réformes projetées à

différentes reprises n'amènèrent aucun résultat. Ce n'est que dans les 50 dernières années qu'elle se releva un peu, surtout depuis la réorganisation de 1834. Si l'université de Bâle n'a pas réussi à se procurer une grande renommée à l'étranger, elle n'en a pas moins fourni d'heureux résultats et a su gagner quantité de fameux professeurs (Schonbein, Wackernagel, Merion, Hagenbach, de Wette, Rüttimeyer, Burckhard, etc.) Le nombre des étudiants n'est pas très-considérable, circonstance provenant de ce que Bâle, surtout depuis l'établissement de l'école polytechnique de Zurich, n'a qu'un district peu étendu.

Parmi les vieux édifices de la ville que nous n'avons pas encore cités jusqu'à présent, il y en a qui sont intéressants, soit par leur construction, soit par les souvenirs historiques qui s'y rattachent: l'église de St. Léonard, l'église et le couvent de St. Alban fondés déjà en 1083 par l'évêque Burckhard de Hasenbourg, la maison de Mucke où eut lieu le conclave de 1436 qui nomma le pape Félix V., le Seidenhof habité autrefois par Rodolphe de Habsbourg après son entrée à Bâle, la maison d'Ochs qui réunit en 1795 les plénipotentiaires de la Prusse et de la France; en outre d'autres bâtiments remarquables par les sculptures, les armoiries, les inscriptions ou les collections qui s'y trouvent. Le plus bel édifice moderne est sans contredit l'église de St. Elisabeth, dans le faubourg du même nom, belle construction gothique que le riche Bâlois Christophe Merian fit bâtir à ses propres frais. Actif et intelligent, Merian était parvenu à se créer une fortune si considérable qu'on ne l'appelait partout que le „riche Merian“ pour le distinguer du „pauvre Merian“, autre membre de la même famille mais dont la fortune ne s'élevait qu'à quelques millions. Peu d'années avant sa mort (1859) il résolut de fonder l'église; on mit main à l'œuvre et la construction avança rapidement. En outre il légua la plus grande partie de ses biens à des institutions de bienfaisance de sa ville natale et a acquis par là des droits à la reconnaissance publique.

Le pays autour de Bâle, quoique généralement plat, n'est nullement pauvre en belles promenades; de tous côtés s'étendent des chemins agréables qui conduisent à de jolies villas et à d'attrayants points de vue. Les plus visités sont St. Jacques, avec un simple monument en souvenir de la petite troupe suisse morte glorieusement en 1444, la hauteur St^e Marguerite avec sa belle perspective, le Bruderholz dont le plus haut point offre un panorama magnifique; sur la rive droite, l'église de St^e Chrichona près de Bettingen, souvent visitée autrefois comme lieu de pèlerinage, présente la vue du Jura, des Hautes-Alpes et des sommets du Grenzacher-Horn.

De plus grandes excursions nous conduisent dans les montagnes du Jura, la vallée de Birs, sur la Gempenfluh, dans les vallées de Beinweil et de Lümen, au Wiesenberg, et dans ces intéressants districts qu'acquiesça un jour la fière Bâle, qu'elle administre avec beaucoup d'énergie et qu'elle se vit arracher soudainement par l'esprit des temps nouveaux qu'elle s'était vainement efforcée de combattre.

Si l'histoire de la ville de Bâle est intéressante, on ne saurait, par contre, dire que bien peu du canton de Bâle-Campagne dont l'existence ne remonte pas à plus de 30 années. Les différentes parties appartenaient autrefois à plusieurs districts, plus tard à autant de souverainetés et devinrent dans le cours des siècles propriété de la ville de Bâle qui les partagea en baillages et les fit gouverner et administrer par des députés. Les dernières acquisitions n'eurent même lieu qu'après la chute de Napoléon I. La majeure partie de la Campagne partagea longtemps le sort de la ville sans exercer pourtant d'influence sur elle; car la révolte des paysans de 1653 fut promptement apaisée et ne valut pas de plus grands privilèges aux districts soumis. Ce n'est qu'en 1798 que cet état de choses changea; à l'exemple de Berne, Zurich, Lucerne, etc. la ville de Bâle dut admettre à l'assemblée les représentants de la Campagne. Mais la ville et la Campagne n'étaient pas faites pour marcher dans la même voie: la première, persistant dans ses idées aristocratiques-conservatives, s'opposa à toutes les rénovations et réformes même lorsque ses droits n'en souffraient pas; la dernière, ayant toujours devant les yeux l'époque de sa dépendance, se voyant, en imagination, dans une position subordonnée, était radicale et désirait voir le plus tôt possible l'exécution des changements projetés. Les journées de Juillet de 1830 amenèrent des querelles et ceux-ci de sérieux conflits; la Campagne courut aux armes, le sang fut versé et quelques communes militairement occupées. Des commissaires cherchèrent, il est vrai, à apaiser les différends et parvinrent à obtenir la révision de la constitution du canton et à donner plus de considération à la Campagne; néanmoins la révolte éclata de nouveau quelques semaines après et plus violente qu'auparavant; on proclama la séparation en deux cantons indépendants; Bâle se détacha de la diète, fut occupée par les troupes confédérées, le 11 Août 1831, et les deux demi-cantons reconnus

Depuis ce temps existe Bâle-Campagne, dont la capitale est Liestal, avec son administration et sa constitution particulières. Des événements politiques importants ne l'ont pas frappé, car les discussions concernant la constitution qui l'ont agité dans le cours de 34 années ne sont pas de conséquence. Sa tendance politique est restée la même; pendant le Sonderbund il était du côté libéral et eut par conséquent une part active à la réforme de la constitution. Ce demi-canton a près de 8 milles carrés d'étendue et possède 52000 habitants parlant allemand, dont 10000 catholiques et le reste protestant. Le canton entier est situé dans le Jura et s'étend du Rhin jusqu'au faite de la montagne; ses hauteurs sont boisées et ses vallées riches en belles prairies, en vergers et en champs cultivés. L'élevage du bétail et l'agriculture sont les occupations principales des habitants; cependant ils s'adonnent aussi à l'industrie et çà et là on voit s'élever des fabriques dont le nombre augmentera certainement avec les années. Malgré sa position il ne manque pas de belles chaussées. Ses hauteurs ne dépassent pas la région des montagnes et ses vallées, quoique peu étendues, sont très-agréables; deux de ses rivières ont seulement quelque signification: la Birs, avec sa source dans la charmante vallée de Munster (canton de Berne), qui débouche près de Bâle, et l'Ergolz qui, naissant à la Schafmatt, se jette dans le Rhin près d'Augst. La plus grande des localités de quelque étendue est la petite ville de Liestal, capitale du pays, avec 3400 âmes; quant aux autres 70 communes aucune dépasse le chiffre de 1800 âmes; toutes sont de construction simple mais bien situées. La plupart ne comptent que 4 à 800 habitants; il en est même dans les montagnes qui ne méritent que le nom de hameaux. Autrefois la Campagne possédait de nombreux châteaux-forts; détruits en partie par le fameux tremblement de terre de 1356, anéantis en partie par les guerres, minés lentement par la dent destructrice des siècles, ils ne présentent plus que des monceaux de ruines et çà et là seulement quelque vieille tour bien conservée mais recouverte de broussailles, domine la vallée.

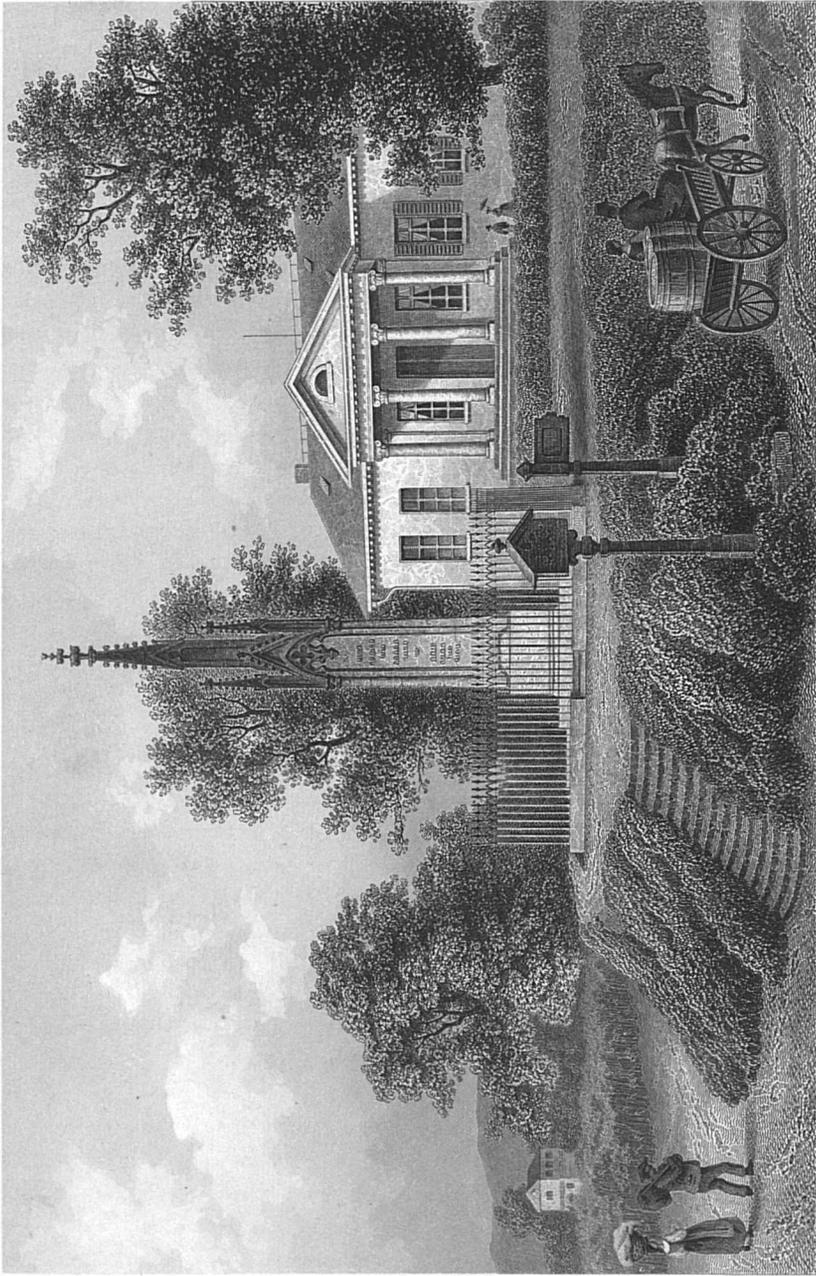
Immédiatement sur la frontière française, dans la partie occidentale de la Campagne, s'étend la petite vallée fertile de Leimen, qu'arrose la sauvage Birsig; ce coin de terre est riche en vignes productives, en champs fertiles et en beaux villages. Elle est souvent visitée par les

Bâlois; car dans sa partie supérieure qui, il est vrai, n'appartient plus au canton, s'élève, sur un embranchement du Blauen, l'intéressant château Landskorn et tout près, dans un vallon étroit et rocailleux, le romantique couvent de Bénédictins de Mariastein. Parmi ses villages il n'y a que Binningen qui soit remarquable par son château. Ce dernier, après avoir été démoli en 1375 par Ingelram de Coucy et sa horde indisciplinée, éprouva le même sort à différentes reprises et devint enfin, en 1545, propriété de David Joris, anabaptiste hollandais de Delft, connu sous le nom de Jean de Bruck. Bientôt après la mort d'Joris des bruits étranges se répandirent sur son compte; on prétendait qu'il s'était fait passer pour un autre Christ, qu'il avait promis le salut à tous ceux qui l'écouteraient, qu'il avait eu la faculté de se rendre invisible et de comprendre la langue des animaux, qu'il ressusciterait le troisième jour, etc. Ces récits gagnant de plus en plus du terrain, le gouvernement jugea à propos d'y mettre fin. Trois années s'étaient écoulées depuis l'enterrement solennel d'Joris que, sur l'ordre des autorités, on convoqua un conseil auquel on enjoignit de juger le défunt; l'accusé fut remplacé par un défenseur et fut finalement, sur la proposition de l'accusateur public, convaincu d'hérésie et condamné. Le corps embaumé qui s'était très bien conservé, fut sorti de son cercueil, traîné par le bourreau jusque sous la potence de la „porte de pierre“ de Bâle où il fut brûlé, couvert des malédictions de la populace. Les parents d'Joris durent faire pénitence, renoncer à leurs erreurs d'anabaptistes quoiqu'on ne pût leur reprocher le moindre mal. Ce n'est que deux siècles plus tard que l'on en agit autrement à l'égard des anabaptistes et, en 1783, on leur permit de s'établir dans la ville d'où ils en avaient été toujours bannis.

Plus importante, plus étendue et plus fréquentée que la vallée de Liemen, est la vallée de Birs, dont la partie supérieure, le pittoresque et romantique val de Moutiers (Munster), n'appartient plus à Bâle-Campagne, mais à Berne. Elle a quinze lieues de long et est arrosée par un cours d'eau qui a sa source à Pierre Pertuis et qui se jette dans le Rhin. En quittant Bâle, nous arrivons, en suivant la bonne chaussée de Bienne (Biel), d'abord à St. Jacques, où, le 26 Août 1444, une poignée de Confédérés des cantons primitifs osèrent s'opposer aux 60000 hommes du Dauphin de France. Des 1250 Suisses 10 seulement échappèrent à la mort, mais 7000 de leurs adversaires restèrent sur le champ de bataille et le Dauphin ordonna bientôt la retraite. Un simple monument gothique, érigé par les habitants de Bâle en 1824, désigne la place mémorable du combat, et un vin rouge „le sang suisse“ qui croît sur le

champ de bataille, rappelle le combat de St. Jacques. La St. Jacques est en outre célébrée dans beaucoup de cantons et des feux sont allumés sur les montagnes. Nous continuons notre route et la Birs coule à notre gauche. En-delà de la rivière s'élèvent, au-dessus du village de Mönchenstein qui était autrefois une petite ville, les ruines d'un vieux castel à deux tours appartenant jadis aux moines bâlois. Bien entretenu jusqu'en 1798 il fut rasé plus tard et il n'en resta qu'une tour qui tomba peu à peu en ruines. Du sommet du mont l'œil plane dans le lointain pour s'arrêter aux Vosges et domine la vallée de Birs et ses hauteurs couvertes çà et là de ruines entrecoupées de broussailles. Le premier village que nous saluons est la paroisse catholique de Reinach; vis-à-vis, sur une faible élévation et dans une contrée agréable, est sis le grand et beau bourg d'Arlesheim, ancienne résidence du chapitre épiscopal qui y avait son siège de 1678 à 1792. A l'entrée d'un vallon boisé, au-dessus du bourg, trônait le château de Birseck, propriété et lieu de refuge des évêques de Bâle. Devenu la proie des flammes en 1792, le baron d'Andlaw, ministre badois, le fit reconstruire en partie et le convertit en château de plaisance; outre une belle chapelle et une salle antique il fit ériger sur la vieille tour un belvédère qui présente un des plus agréables points de vue. De concert avec le chanoine de Liegerlz il fit planter le superbe jardin d'Arlesheim. On y trouvait des étangs, des ruisseaux, des filets d'eau se frayant un passage à travers les rochers, des chutes d'eau, des cavernes et des grottes, des ermitages et des chalets, des autels, des temples d'amour et des tours recouvertes de lierre; le tout présentait un pêle-mêle surprenant qui excitait l'admiration et attirait les étrangers. L'invasion française de 1798 a foulé aux pieds ce beau séjour et n'y a laissé que des débris, et ce n'est qu'en 1812 que les deux fondateurs purent de nouveau songer au rétablissement des promenades.

Le domaine d'Arlesheim touche à la frontière du canton de Soleure tandis que, sur la rive gauche de la Birs, Bâle-Campagne s'étend encore à une lieue vers le sud. En poursuivant la chaussée, nous atteignons la grande paroisse Aesch, située dans une belle contrée fertile, produisant du blé, des fruits et du vin. De l'autre côté de l'eau, vis-à-vis du village, trône, à la sortie d'une gorge étroite, et sur un rocher puissant, le château d'Angenstein, propriété des comtes de Thierstein qui l'avaient donné en fief à des familles bâloises. Encore en 1637 le château était bien fortifié; pendant la guerre de trente ans, le général protestant, l'aventurier Bernard de Weimar, l'assiégea, s'en empara et le garda deux années en son pouvoir. Il fut restauré il y a une trentaine d'années et est



J. Umbach sculp.

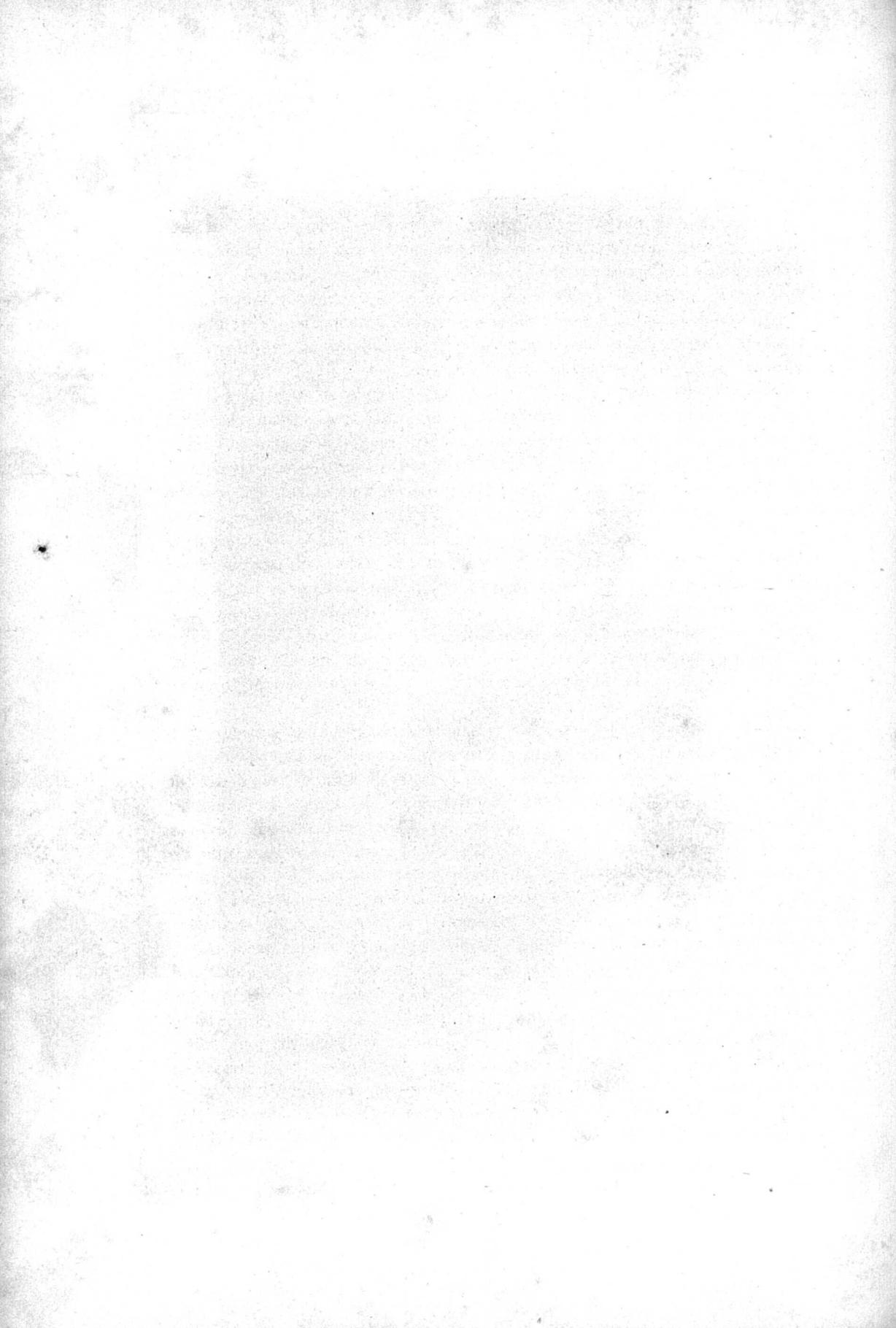
L. Rohbeck del.

DAS ST. JACOB-DENKMAL BEI BASEL.

LES MONUMENT DE ST. JACQUES. (Basel) THE MONUMENT OF ST. JACOB.

Druck & Verlag von C. Lonje in Darmstadt.

266



encore habité. Un sentier traversant de riantes prairies conduit aux ruines de Pfeffingen qui appartenait également aux riches comtes de Pfeffingen; des arbustes et des broussailles couvrent cet amas de pierres. Déjà derrière Aesch la vallée de la Birs se rétrécit; bientôt la rivière ne coule plus qu'entre des rochers escarpés; mais en même temps nous voilà aussi à la frontière du canton, et avant que la chaussée atteigne le village de Grellingen, elle a quitté le canton de Bâle.

Retournons encore une fois à Bâle, dirigeons-nous vers le bel embarcadère des chemins de fer français et suisse, et suivons la ligne d'Olten. En peu de minutes nous voici à Muttentz, village aisé dont l'église se distinguait par un mur d'enceinte et deux fortes tours. Semblable à d'autres églises sises sur des hauteurs, elle servait au moyen-âge de place fortifiée où les habitants cherchaient un abri contre les invasions. Vers l'est, sur la lisière du bois, nous voyons l'aimable Pratteln, connu par le combat du 3 Août 1833, où les Campagnards mirent en déroute 1300 Bâlois que soutenaient 10 pièces d'artillerie. Un chemin se dirige à la saline de Schweizerhall et à Basel-Augst. Depuis longtemps on supposait qu'il devait exister dans les environs du sel gemme, mais ce n'est qu'en 1834 qu'on parvint à le découvrir à une profondeur de 461 pieds. Et dès lors on exploite la célèbre saline dont les galeries descendent jusqu'au Rhin.

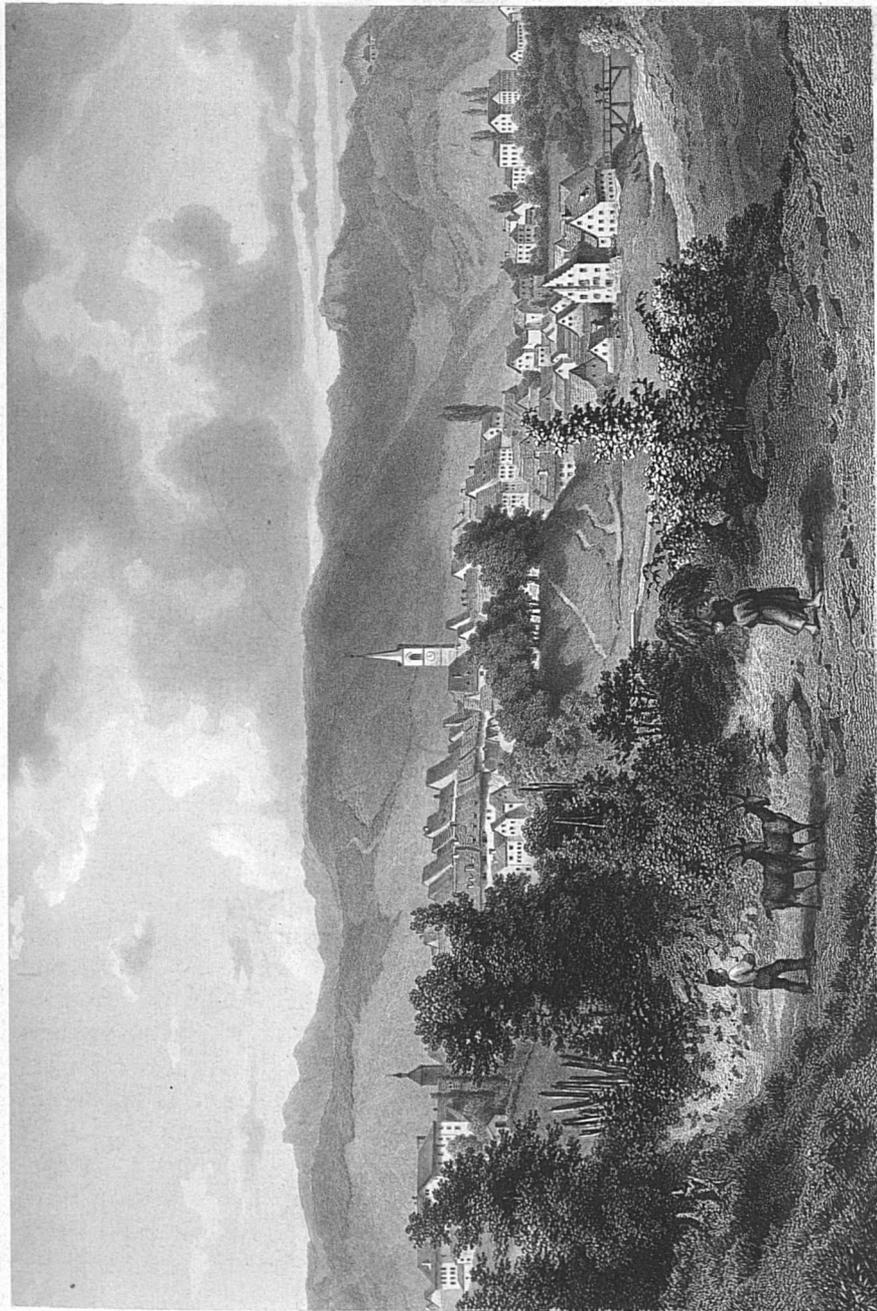
L'ancienne ville romaine, Augusta Rauracorum, ne présente que bien peu de restes; çà et là s'élève une colonne que l'on a consolidée sur sa base, plus loin ce sont des débris de tours et de temples; mais partout on trouve des fragments de tuiles ou des murs délabrés. Encore dans le siècle passé il y avait beaucoup plus de traces visibles qui faisaient juger de la grande étendue de la ville, de ses richesses ainsi que de l'importance du castel. L'amphithéâtre pouvait contenir plus de 12000 spectateurs. Les antiquités les plus importantes découvertes jusqu'à présent ont été soigneusement recueillies par M. Smidt de Kaiser-Augst, d'autres sont exposées au musée de Bâle. Le paisible village lui-même se trouve sur une colline de décombres et compte avec Kaiser-Augst voisin, environ 800 âmes, triste reste de la population nombreuse qui, fière de la beauté et de la puissance du siège des anciens Rauraques et de la colonie que les Romains y avaient établie, s'y était un jour fixée.

De Pratteln le chemin de fer se dirige vers le sud sur Liestal et traverse la vallée de l'Ergolz. A l'ouest s'élève, sur un mont de 900 pieds de haut, le vieux castel de Schauenbourg. Son belvédère ouvre une vue ravissante sur la fertile plaine jusqu'au fond de l'Alsace, sur les Vosges,

le Rhin majestueux, le beau et heureux pays de Bade, la sombre Forêt-Noire et la partie supérieure de Bâle-Campagne derrière lequel surgissent quelques sommets des Alpes. Près de Niederschönthal nous trouvons un haut-fourneau, une forge de tôle et une filerie, plus loin le grand et bel hôpital de la ville de Liestal. Cette capitale du canton, située dans une plaine luxuriante qui produit du fruit, des céréales et du vin, doit déjà avoir existé au dixième siècle; après avoir longtemps appartenu aux riches comtes de Frobourg, elle devint propriété de l'évêché de Bâle et enfin, en 1400, de la ville elle-même dont elle ne supporta qu'impatiemment le joug. Elle ne se souleva pas moins de cinq fois et, quoique sévèrement punie à différentes reprises, elle sut maintenir son esprit de liberté. Au moyen-âge elle possédait une métairie franche avec de grands privilèges, car quiconque y cherchait un refuge était à l'abri de toute poursuite pendant dix-huit mois. La ville eut beaucoup à endurer du tremblement de 1356 et, 25 années plus tard, de l'invasion du duc Léopold d'Autriche. En 1833, Liestal, l'âme de la dernière révolte contre la ville de Bâle, devint le siège du gouvernement du canton de Bâle-Campagne.

À l'hôtel-de-ville on trouve la coupe de Charles-le-Téméraire qu'un habitant de Liestal conquit à la bataille de Nancy: souvenir remarquable de l'époque glorieuse des guerres de Bourgogne; la chambre du conseil est ornée de vieilles peintures et de sentences. Non loin de la ville, l'Ergolz, descendue de la Schafmatte pour arroser une superbe vallée, forme une cataracte pittoresque. D'agréables excursions aux bains de Schauenbourg, à Arlesheim et à Gempenfluh, ainsi qu'en amont dans la montagne, engagent le touriste à faire un plus long séjour à Liestal.

Près de la ville, les routes venant des deux Hauenstein se joignent au chemin de la solitaire vallée de Reigoldswyl. Visitons d'abord cette dernière. Après avoir traversé les bains de Bubendorf et laissé derrière nous le château de Wildenstein, sis sur un rocher à pic dans un gorge étroite, nous arrivons au grand village de Zyten. La vallée se resserre et est parsemée de prairies et de sombres forêts couvrant les flancs des montagnes; plus en amont, près de Reigoldswyl, la contrée devient plus sauvage et plus solitaire; on n'entend que le sourd murmure des ruisseaux qui se fraient un passage à travers les rocailles. La chapelle de St. Hilaire, destinée encore aujourd'hui aux voyageurs, rappelle l'ancienne route fréquentée qui passait en cet endroit. D'épaisses broussailles cachent, sur une saillie de rochers, les derniers restes du castel de Reifenstein si riche en légendes. Un autre château, près de Bretzwyl, était le fort et célèbre Ramstein, siège des nobles de Ramstein dont la famille a fourni des



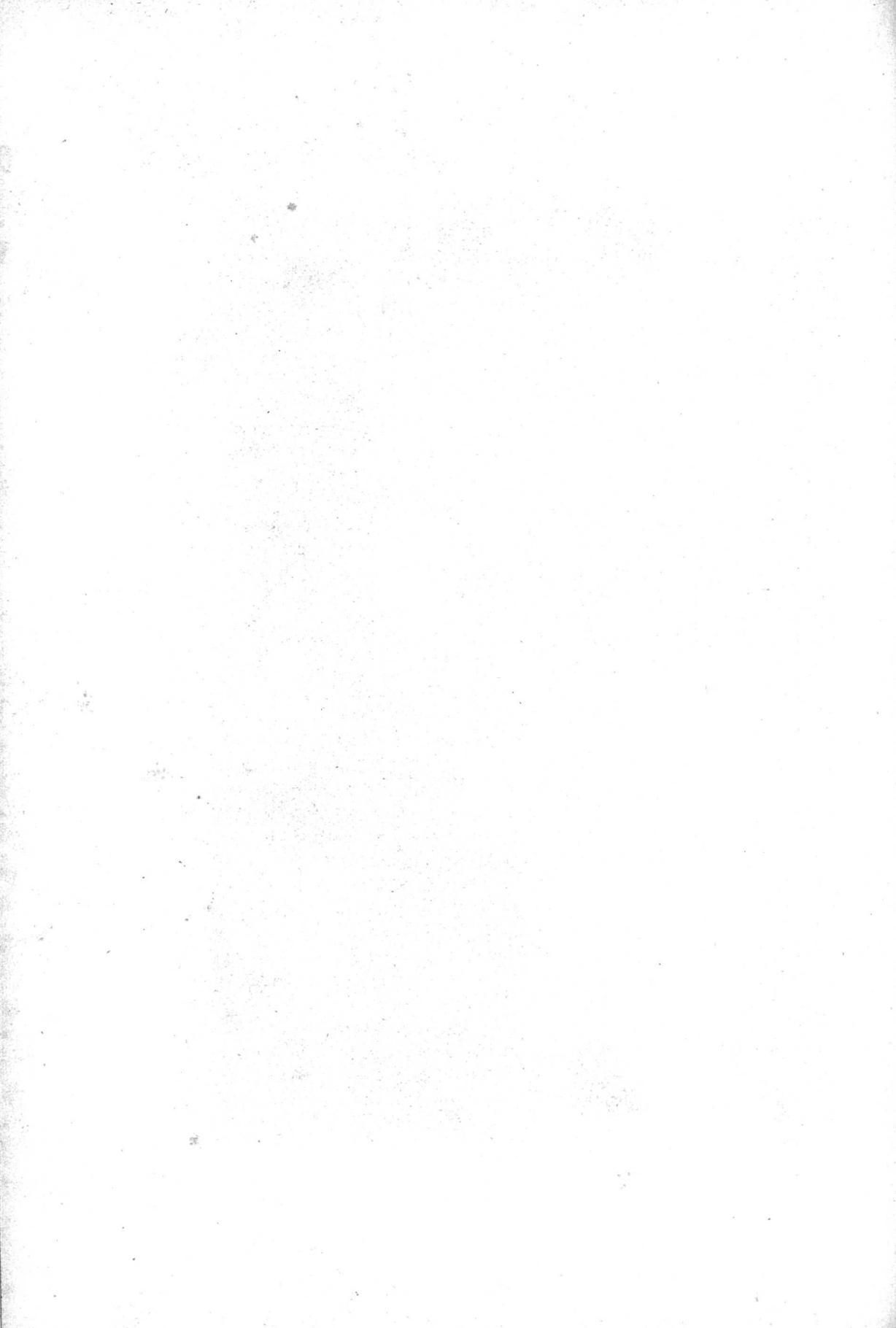
L. Rohbeck del.

A. Fesca sculp.

L. I. E. S. T. A. T. I.
(Basel-Landschaft)

Druck- & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

268



évêques et des bourgmestres à la ville de Bâle. Ce n'est que vers le commencement du 10^e siècle que le château tomba en ruines; ses maîtres, réduits à la misère, s'étaient déjà éteints au 16^e siècle. De la vallée de Reigoldswyl le chemin conduit à contre-mont dans la vallée de Mümmliswyl du canton de Soleure; jadis, avant que le Hauenstein supérieur eût été rendu accessible, ce chemin était bien fréquenté; maintenant il n'est que rarement visité. La hauteur du col est de 2800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Une chute d'eau qui, par la fonte des neiges ou les fortes pluies, prend des dimensions exorbitantes et se précipite en mugissant sur le chemin, a fait donner à ce col, le nom bien mérité de „Wasserfalle“.

Peu d'années se sont écoulées qu'une autre route, autrefois très animée, devient de plus en plus solitaire; avec chaque été les voyageurs qui se rendent de Bâle à Soleure par le Hauenstein supérieur deviennent plus rares. Car le chemin de fer conduit plus promptement et plus commodément que la lourde diligence, la foule des touristes, par le Jura, dans la riante vallée de l'Aar et au pied du Hochgebirg. Et cependant ce voyage offrait bien des charmes. A peine la route a-t-elle quitté l'aimable bain de Bubendorf, que les hauteurs boisées se rapprochent davantage; ici trône sur un rocher élevé le château de Wildenstein, là reposent, couvertes de broussailles, les ruines de Gutenfels dont les souterrains, habités par des revenants et de belles châtelaines, renferment des trésors immenses. Bientôt nous traversons Höllstein avec ses belles villas, ensuite Niederdorf et Oberdorf, enfin Waldenbourg, chef-lieu du district. La vallée s'est tellement rétrécie que la rivière et la route n'ont que la place suffisante et que l'étroite porte de la ville ferme complètement le col. C'est merveille de voir à 1600 pieds au-dessus de la mer, dans une contrée sauvage et pittoresque, ces maisons collées l'une contre l'autre. Déjà les Romains — les antiquités découvertes en font foi — paraissent y avoir résidé; plus tard le district devint propriété des rois bourguignons; mais déjà en 1041 l'empereur Henri III. en fit don à l'évêché de Bâle qui fieffa la seigneurie de Waldenbourg aux comtes de Frobourg. Plus tard elle devint propriété de la ville, et le château qui s'élève sur la longue crête Rehag, à 500 pieds au-dessus de la ville, servit durant quatre siècles de séjour aux sévères baillis de Bâle. Plus leur dureté était grande pour la campagne, plus leur sévérité frappait les mécontents, d'autant plus sûre devait être le châtimement; en 1798 le peuple se révolta, rasa le fort et n'en laissa, en souvenir de sa vengeance, qu'une tour qui fut convertie en magasin à poudre.

Derrière Waldenbourg la route continue à monter. Après avoir visité la belle cascade du „Münsterli“, nous arrivons à Langenbruck (2100) le village le plus élevé du canton et qui, entouré d'alpes et de prés, s'étend sur le dos du Hauenstein. Jusqu'en 1740 un mauvais sentier seul établissait la communication; ce n'est qu'alors qu'on songea à ouvrir un chemin plus convenable; il était cependant si raide et si peu commode qu'il dut être restauré à grands frais en 1830, avant de devenir la chaussée actuelle. La Wannenfluh voisine offre une vue étendue sur le Jura, sur toute la contrée en-deçà des Alpes et sur la gigantesque guirlande des montagnes élevées. Au nord s'ouvre le petit et riant Schönthal où Adalbero II, comte de Frobourg, fonda en 1130 un couvent de religieuses. Un chasseur, dit la légende, avait vu dans ce vallon désert la mère de Dieu portant dans ses bras son divin Fils. A son approche un char magnifique, traîné par un lion et un agneau, les avait portés au ciel. Pendant la réformation le couvent fut détruit, mais bien des années après de pieux pèlerins visitèrent encore l'église solitaire, à l'entrée de laquelle un lion et un agneau confirment le miracle et la tradition.

Près de Langenbruck la route quitte le canton; retournons encore une fois à Liesthal pour gravir le Hauenstein. Le premier endroit que touche la voie ferrée est Lausen, ancien séjour des Romains. Dans un vallon voisin, le frère Nicolas de Flue, historiquement célèbre comme médiateur pendant l'orageuse diète de Stans, doit avoir longtemps vécu en ermite. En-delà de Lausen, la chaussée longe Itingen, traverse un joli pays aux nombreuses villas et atteint le bourg Sissach, situé dans une grande vallée et chef-lieu du district qui porte son nom. Jadis cet endroit était le centre du Sissgau qui, avec ses champs fertiles, ses beaux jardins potagers, ses vergers et ses charmantes prairies, s'étendait de tous côtés. Le bourg même est bien bâti, entouré de terrains luxuriants, mais n'offre rien de remarquable. Au nord-ouest s'entasse la Fluh de Sissach (2180 pieds) avec de belles vues sur Bâle-Campagne. A ses pieds se retrouvent les restes de constructions romaines et d'un aqueduc qui conduisait les eaux fraîches d'une bonne source à Augusta Rauracorum. Trois vallées viennent se rencontrer près de Sissach: celles de Diëkten, de Hombourg et de Gelterkinden; les deux premières se dirigent vers le sud sur le Hauenstein inférieur, la dernière, plus à l'est, sur la Schafmatt. Dirigeons-nous d'abord vers la vallée de Diëkten.

Après avoir laissé derrière nous Zunggen et Teniken, nous avons devant nous de beaux pâturages qui entourent le village de Diëkten dont l'église s'élève sur une colline. A quelques pas de là reposent les faibles

restes de la burg Streichen; son dernier propriétaire, le chevalier Armin d'Eschenz, et ses deux fils périrent avec tant d'autres seigneurs à la bataille de Sempach. En-delà du village la route est resserré entre deux parois de rocher. La contrée devient plus abrupte, les sombres rochers plus ardu; dans un profond et étroit vallon est encaissé le village d'Eptingen, appelé aussi par sa position Rauh-Eptingen. Il y a grand nombre d'années qu'il se forma en cet endroit un bain employé principalement contre les rhumatismes. Quelque écartée que soit la contrée, elle ne possédait pas moins de trois châteaux: Haselbourg sur le Renkenberg, le vaste Witenheim sur une hauteur à pic, et Eptingen dans le village même. La seule famille des Eptingen était si nombreuse qu'elle comptait une vingtaine de branches et qu'à la bataille de Sempach six Eptingen moururent de la mort des braves. Quoiqu'ils fussent tous bourgeois de Bâle, ils portèrent à différentes reprises les armes contre la ville; dans leur aveuglement ils espéraient toujours que la noblesse parviendrait à humilier „les bourgeois arrogants“. Mais leurs manoirs furent pris et rasés les uns après les autres; enfin, portés au désespoir, ils vendirent à la ville qu'ils haïssaient avec tant fureur, leur dernière possession, secouèrent la poussière de leurs pieds, se retirèrent en Allemagne où du moins les charges qu'ils occupèrent aux cours des princes et dans les armées les indemnèrent en partie de leur indépendance perdue. A Witenheim et à Haselbourg d'autres familles avaient leur siège. — Des sentiers conduisent d'Eptingen au Hauenstein, par le Schönthal à Waldenbourg et au Bülchenfluh (3385 pieds) dont le sommet, peu accessible, offre une vue magnifique sur l'Allemagne et la chaîne des Alpes.

A l'exemple de la vallée de Diegter, celle de Gelterkinden est riche en points intéressants. En vue de la Fluh de Sissach, le chemin s'élève sur la rive gauche de l'Ergolz vers le village industriel de Gelterkinden, théâtre d'un sanglant combat livré le 6 avril 1832 entre les campagnards et les troupes soldées de Bâle. De belles villas entourent le village et sur une saillie de montagne apparaissent les rares débris du château de Bischofstein, construit probablement par un des évêques de Bâle. Un second castel plus important se trouvait au nord d'Ormalingen, autre village qu'arrose l'Ergolz: c'est Farnsbourg, sur le versant oriental du Farnsberg, autrefois propriété des comtes de Thierstein et plus tard des barons de Falkenstein. Ce castel était un jour un des plus vastes châteaux du district: cloués sur le roc, protégés par des pentes raides et de profonds fossés, les bâtiments étendus étaient flanqués de nombreuses tours et de bastions. Les murs avaient en certains endroits quinze pieds d'épaisseur et

le puits, taillé dans le roc, deux cents pieds de profondeur. La grande salle du château, richement ornée de blasons, et tout l'arrangement intérieur attestaient de la richesse des propriétaires. Thomas de Falkenstein, de concert avec Jean de Rechberg, ayant attaqué et pillé la ville de Brugg en Argovie (1444) et emmené comme prisonniers le bourgmestre et les plus notables bourgeois, les Bernois et les Soleurois s'avancèrent d'abord vers la burg Gösigen, ils s'en emparèrent et marchèrent ensuite sur Farnsbourg. Quoique 400 Lucernois se fussent joints à eux, leurs efforts furent impuissants et ils durent se retirer. Dix-sept années plus tard Thomas de Falkenstein vendit le château et la baronnie de Farnsbourg à la ville de Bâle qui en fit la résidence de ses baillis; en 1798 les campagnards la détruisirent de fond en comble.

Nous avons quitté Gelterkinden pour poursuivre le chemin qui se dirige vers la Schafmatt. Près de Tecknau s'élevait dans un lieu sauvage et vis-à-vis de Wenslingen le manoir presque inconnu d'Oedenbourg. L'un et l'autre ne sont plus qu'un monceau de ruines. Un intéressant vallon, l'Eythal, couvert d'un tapis de verdure, s'étend dans la montagne jusqu'à la chute Giessen dont le doux murmure interrompt la profonde tranquillité de l'endroit. Plusieurs cavernes que l'on voit dans le voisinage de Tecknau doivent avoir servi de demeures. Une autre grande grotte, le trou de l'ermite, se trouve plus en amont près d'Oltingen. La montée devient plus forte et bientôt nous avons atteint la hauteur où s'ouvre une perspective superbe sur la large vallée de l'Aar, les cantons de Bâle, d'Argovie et de Soleure avec leurs montagnes et riants côteaux, leurs vals et leurs romantiques villages.

La vallée de Gelterkinden, autrefois visitée par le plus grand nombre des touristes, a dû céder la place à la vallée de Hombourg que traverse le chemin de fer et où nous entrons à notre tour. Après avoir passé par Betten, Dürnen et Diepflingen, nous entrons à Rümelingen et à Buckten. Un beau pont de pierre à cinq arcs enjambe le cours d'eau qui arrose la vallée et conduit à Rümlingen. Plus en haut est sis la paroisse de Läuflingen. On s'y adonne encore à l'agriculture mais le sol est ingrat et ne récompense que faiblement les pénibles travaux. Une colline de 150 pieds d'élévation porte l'église qui domine la contrée. Sur une hauteur boisée du versant rocailleux du Wiesenberg gisent les restes du vieux Hombourg. Ce château, quoique petit et n'ayant que des murs de sept pieds d'épaisseur, passait pourtant, vu sa position favorable, pour très-fort et appartenait à la puissante famille des célèbres comtes de

Hombourg. Déjà de très-bonne heure ils exerçaient une grande influence tout à l'entour : préfets du chapitre et de la ville de Bâle, ils étaient en même temps défenseurs de beaucoup de couvents et quelques membres de leur famille parvinrent à de hautes dignités ecclésiastiques. Un comte de Homberg fonda l'église de Läuelfingen à l'endroit célèbre, suivant la légende, par l'apparition de la S^{te} Vierge. Verner de Hombourg jouissait de la faveur particulière du roi Henri de Lützelbourg. En 1320 il versa son sang pour l'Autriche et mourut à Gênes les armes à la main. Son fils étant mort aussi, le château devint propriété des évêques de Bâle qui le donnèrent en gage aux ducs d'Autriche et le vendirent plus tard avec Waldenbourg et Liestal à la ville de Bâle. A partir de 1400 le château devint la résidence des baillis de la ville ; mais leur système de gouvernement était si rude qu'ils s'attirèrent la haine générale de la population. Avec l'entrée des armées républicaines qui proclamaient partout la liberté et l'égalité, l'heure de la délivrance sonna pour les villes suisses et pour les habitants de la vallée de Hombourg. Ils s'emparèrent du castel et le livrèrent aux flammes.

En-delà de Läuelfingen la chaussée escarpée monte à la passe du Hauenstein. Cette passe servait déjà probablement aux Romains pour l'établissement de la voie de Zofingen à Augst. Au moyen-âge la voie était cependant en si mauvais état que, quoique grand nombre de rochers fussent percés, les marchandises ne pouvaient être transportées sur la hauteur que moyennant des engins. Améliorée en 1748, elle présentait pourtant encore de fortes montées et dut être recorrigée en 1827. Depuis ce temps elle est acceptable. De la hauteur, de même que du sommet du Wiesenberg, on a une belle vue vers le sud. A 770 pieds au-dessous du plus haut point a été percé le grand tunnel du chemin de fer. Pendant les travaux, cinquante-deux ouvriers furent engloutis en un seul jour. La traversée dure environ sept minutes et fait une impression peu commune. La locomotive roule en grinçant et en gémissant dans ces souterrains faiblement éclairés, les roues des vaggons sur lesquelles on fait agir le trein déchirent l'oreille par le frottement strident sur les rails, de temps en temps la machine fait entendre son sifflement aigu, et çà et là les eaux filtrent à travers les fentes de la voûte. Le voyageur, saisi d'une frayeur involontaire, n'ose pas prononcer une parole. Une lueur subite brille dans le lointain, un air plus frais se fait sentir, l'obscurité disparaît, une fraîche verdure enchante le regard, Bâle-Campagne est derrière nous, nous sommes dans le canton de Soleure.

Cependant nous ne prenons pas tout-à-fait congé du canton de Bâle; nous aurons occasion de retourner à ses frontières pour recommencer de nouvelles pérégrinations.

Le Canton de Soleure.

Le cours d'eau principal de la Suisse, la belle et limpide Aar, après avoir puisé ses eaux dans les glaciers du Finsteraarhorn, forme un puissant et vaste circuit pour alimenter son rival, le Rhin majestueux. Il suit d'abord une direction occidentale, se tourne ensuite vers le nord pour se diriger vers le nord-ouest. Là il quitte sa patrie pour arroser le canton de Soleure qui s'étend de son rivage jusque bien avant dans les montagnes du Jura. Aucun canton de la Suisse ne présente une forme si singulière: trois langues de terre, tantôt étroites, tantôt larges, çà et là dentelées et déchiquetées, s'allongent du centre vers le nord, le nord-est, et le sud-ouest, et ces langues sont partagées en de nouveaux morceaux par la chaîne de montagnes aux crêtes prononcées. D'autres parties, semblables à des îles, sont dispersées dans le canton de Berne qui paraît vouloir serrer dans ses bras gigantesques le canton plus faible de Soleure. Le hasard semble avoir mis en activité tous les ressorts du caprice en formant ce petit état auquel devaient manquer toutes les conditions nécessaires à une existence indépendante et au développement. Et cependant l'esprit qui anime le peuple suisse en entier et ses membres en particulier, a su se frayer un passage; il a brisé les liens qui l'enchaînaient et pendant de longs siècles le canton de Soleure s'est maintenu avec honneur; enfin sonna l'heure mémorable qui renversa les barrières et réunit en un Tout les différents cantons si dissemblables entre eux par leur langue, leurs mœurs, leur religion et leur constitution.

Le lien indissoluble, le seul lien qui longtemps rattachait les districts du canton de Soleure, était la ville. On fait remonter son origine à l'époque anti-romaine, car déjà avant l'expédition des Helvétiens dans la Gaule il doit y avoir existé une colonie en cet endroit, et si elle n'a pas été fondée, comme le prétendent les chroniqueurs de Soleure, du temps d'Abraham, elle n'en a pas moins un âge bien respectable. Lors de l'occupation de la Suisse par les Romains, ils s'établirent sur les rives de l'Aar; et ainsi se forma la ville importante de Salodurum, reliée par de bonnes routes aux principales villes romaines de la Suisse. La religion catholique s'y répandit probablement déjà vers la fin du 3^e siècle, surtout après le martyre de St. Ours et de St. Victor (deux capitaines de la légion thébaine massacrée pour sa foi à Agaunum dans le Valais) décapités en 288 par le gouverneur romain Hirtacus.

Lorsqu'au commencement du cinquième siècle les tribus germaniques traversèrent le Rhin, les Bourguignons, plus avancés en culture que les autres Alemans, s'établirent sur l'Aar et occupèrent aussi le domaine de Soleure; déjà dans le siècle suivant ils furent subjugués par les Francs qui étendirent leur domination sur la plus grande partie de la Suisse. L'histoire nous laisse dans l'ignorance sur cette époque; un des princes carlovingiens doit pourtant avoir fondé le couvent des Bénédictins dont on fait mention pour la première fois en 870. Sous la domination bourguignonne, Soleure paraît avoir gagné en importance; le roi Rodolphe I. de Nouvelle-Bourgogne y séjournait souvent avec son épouse, la sainte reine Berthe, dont le nom vit encore aujourd'hui dans la bouche des habitants, et le couvent fut converti en un chapitre dont les richesses furent considérablement augmentées par la munificence de Berthe. La ville était soumise au chapitre qui élisait le bourgmestre et qui exerçait le droit de péage. Ce n'est que sous les ducs de Zähringue, au 12^e siècle, qu'elle commença à fleurir, car les ducs, qui avaient aussi fondé Berne et Fribourg, favorisaient l'émancipation et le développement des villes. Les empereurs visitaient fréquemment la ville de l'Aar, et lorsque la vieille et honorée famille des Zähringue s'éteignit en 1218 avec Berchtold II, ils accordèrent de grands privilèges à Soleure qu'ils placèrent sous la protection immédiate de l'empire.

A partir de ce moment Soleure gagna en importance et en considération. Tout autour de la ville les terres appartenaient aux nobles seigneurs qui ne possédaient pas moins de trente castels et châteaux; plusieurs d'entre eux, les comtes de Buchegg, de Kybourg, de Strasberg, de Thierstein avaient des possessions étendues. Moins ils avaient à crain-

dre de cette époque orageuse de l'Empire, plus ils se sentaient indépendants et plus ils exerçaient de vexations sur le peuple. Ce n'est qu'avec dépit et jalousie qu'ils voyaient l'agrandissement de Soleure: ils prévoyaient déjà que le développement des villes minait leur puissance et finirait par la briser. De très-bonne heure Soleure s'était rapprochée de Berne qui se trouvait dans une situation analogue; en 1295 les deux villes firent une alliance défensive et offensive et, trois années plus tard, les Soleurois versèrent leur sang dans le combat glorieux de Donnerbühl contre les nobles du Valais et de Fribourg qui, de concert avec les comtes de Savoie et de Neuenbourg, avaient juré la ruine de Berne. Bientôt après Soleure elle-même se vit menacée. En 1318 elle fut assiégée par les guerriers du duc Léopold d'Autriche, parcequ'elle s'était déclarée en faveur de l'empereur Louis de Bavière contre Léopold d'Autriche. Trois cents Bernois vinrent à son secours; le commandement de la bourgeoisie fut mis entre les mains du comte Hugues de Buchegg. La tradition rapporte qu'un trait de générosité mit fin aux hostilités. Les Autrichiens, pour faciliter le siège de la ville, avaient jeté un pont sur l'Aar. Mais voilà que le courant brisa le pont au moment où un grand nombre de guerriers tentaient le passage. Les Soleurois, oubliant toute haine, se jetèrent dans leurs embarcations, sauvèrent leurs ennemis en grande partie et les renvoyèrent sans rançon à Léopold. Ce trait désarma le duc, il leva le siège, renvoya les prisonniers, fit don à la ville de sa bannière et alla rejoindre son frère, le contre-empereur Frédéric, qui réclamait son assistance.

Cependant la paix ne fut que de courte durée. De nouveaux démêlés eurent lieu, et Soleure, conjointement avec Berne, porta à différentes reprises les armes contre le duc de Kybourg et ses vassaux. En 1339 elle combattit aux côtés des cantons primitifs. Huit années plus tard, le duc Hugues de Buchegg donna à la ville le droit d'élire son propre bourgmestre; son indépendance fut donc assurée, car déjà avant elle avait acquis le droit de juridiction. Dans la suite Soleure resta fidèlement attachée à Berne et remporta avec elle en 1367 une victoire sur l'évêque de Bâle près de Pierre Pertuis. Lorsqu'en 1375 les hordes sauvages et sanguinaires des Gugler, sous la conduite du seigneur de Coucy, traversèrent le Jura et pénétrèrent dans le pays, incendiant les villages et dévastant les campagnes, les Soleurois marchèrent aussi contre eux et les battirent dans plusieurs rencontres. Plus que jamais la ville fut menacée en 1382. Le comte de Kybourg s'était allié au comte de Neuenbourg et à d'autres seigneurs pour surprendre la ville; l'habitation

du chanoine Jean de Steine qui touchait au mur d'enceinte, devait servir de passage aux mercenaires. Un habitant de Rumisberg, Jean Roth, ayant par hasard eu connaissance de cette circonstance, courut à Soleure, pénétra jusqu'au bourgmestre et l'avertit du danger auquel ils étaient tous exposés. Les ennemis s'approchèrent; mais déjà dans le lointain ils entendirent le tocsin qui attirait en foule les habitants armés sur les murs de la ville. Ils n'eurent plus qu'à se retirer honteusement, car il n'osèrent pas attaquer la ville à main ouverte. Jean de Steine parvint à s'échapper, mais par contre le chapitre dut en pâtir; quant à Jean Roth il fut généreusement récompensé et pendant plusieurs siècles l'aîné de sa famille recevait chaque année, par ordre du conseil, un présent en argent et un habit aux couleurs de la ville, rouge et blanc.

La guerre avec Kybourg dura encore deux ans et fut menée avec le plus grand acharnement; mais déjà en 1386 les Soleurois se remirent en campagne et quoiqu'ils ne prissent aucune part à la bataille de Sempach contre le duc Léopold d'Autriche, nous les voyons cependant toujours dans les rangs des Confédérés. En 1415 les Soleurois et les Bernois suivirent l'appel de l'empereur Sigismond et aidèrent à prendre l'Argovie, mais abandonnèrent le territoire conquis, moyennant la restitution des frais de guerre, à leur alliée, Berne, qui sut de tout temps s'assurer la part du lion. Quelque intrépides que fussent les Soleurois dans les combats, ils n'aimaient pourtant jamais les conquêtes et préféraient obtenir moyennant achat les possessions dont la propriété leur paraissait d'importance. C'est de cette manière qu'ils acquirent le beau et fertile Buchsgau. En 1444 ils marchèrent contre Thomas de Falkenstein qui leur avait causé du dommage, s'emparèrent du fort Gösigen et s'avancèrent ensuite vers l'imprenable Farnsborg; une partie des assiégants, dont 260 Soleurois, versèrent bientôt après leur sang à la bataille de St. Jacques près de Bâle avec les autres Confédérés. Trente années plus tard ils prirent également part aux batailles de Granson, de Murten et de Nancy qui brisèrent la puissance de Charles-le-Téméraire. Jusqu'à cette époque Soleure n'avait pas appartenu à la Confédération; le moment était venu, et en 1481 il fut solennellement reconnu membre de la Ligue helvétique.

Encore avant la fin du quinzième siècle, Soleure entra de nouveau en campagne et contribua puissamment aux victoires de Bruderholz et de Dornach. Les efforts de la maison Habsbourg-Autriche pour ramener la Confédération sous sa dépendance échoua de rechef. Des mercenaires soleurois combattirent aussi dans les guerres d'Italie et, en 1515, la ville reçut sa part des baillages italiens qui formèrent dans la suite le canton

du Tessin. Vinrent les révoltes des paysans et l'abolition du servage. — La réformation trouva, dès le principe, de nombreux partisans dans la ville et la majorité du conseil et des états se déclara en sa faveur. D'abord une assez douce harmonie semblait régner entre les „anciens et les nouveaux croyants“, mais lorsque les Zurichois réformés eurent été battus à Cappel par les cantons primitifs, la dissension éclata à Soleure. La guerre civile ne fut écartée qu'à grand'peine. On rapporte que le bourgmestre de Wengi empêcha le premier coup de feu en se plaçant devant la bouche du canon. Finalement les protestants, quelque nombreux qu'ils fussent, durent céder la place à leurs adversaires et le conseil fut uniquement composé de catholiques.

Nous passons rapidement sur les siècles suivants. L'année 1653 devint importante par la révolte des paysans à laquelle prirent également part beaucoup de communes soleuroises et qui fut promptement réprimée. L'état des campagnards, peu enviable auparavant, n'en devint que plus triste. — Lorsqu'en 1798 les Français pénétrèrent dans la Suisse et que le petit conseil déclara vouloir donner une constitution plus libérale, il était déjà trop tard. Avant tous les autres cantons Soleure dut reconnaître la constitution de la république helvétique, une et indivisible. Dans la suite cependant ses sympathies se montrèrent moins vives. Durant le court espace de la constitution de Médiation, Soleure florissait, malgré les circonstances peu favorables, et ses écoles, très-négligées auparavant, s'améliorèrent de jour en jour. Voilà venir l'année 1814. Napoléon était tombé et ses adversaires pénétrèrent dans la Suisse avec leurs armées. Aussitôt la vieille aristocratie se leva dans les villes et déjà le 9 Janvier 1814 elle renversa à Soleure la constitution libérale en faveur de laquelle le peuple intervint vainement. En peu d'années l'ancien état de choses fut complètement rétabli; le gouvernement pressura le peuple, entra en relation intime avec les jésuites et rétablit le service des mercenaires à l'étranger. Mais la réaction ne dura que peu d'années. Bientôt elle se vit forcée de suivre l'esprit de l'époque et avec la révolution de Juillet une nouvelle ère s'ouvrit pour la Suisse. Les assemblées populaires de Soleure, à la tête desquelles se trouvait Joseph Munzinger, plus tard conseiller, devenaient plus nombreuses et plus pressantes. La victoire fut remportée: peu de voix seulement se déclarèrent contre la nouvelle constitution libérale qui entra en vigueur dès le mois de mars 1831 et qui jusqu'à présent n'a subi que quelques faibles changements dans ses principes. Par Munzinger, Soleure exerça une grande influence sur la réorganisation de la Suisse; cependant il n'a pu marcher de front avec d'autres cantons sous le rapport du développement politique et moral et principale-

ment sa capitale, qui n'a jamais possédé l'esprit de l'initiative et de la véritable activité, est inférieure à d'autres villes de la Suisse et même à Olten, la deuxième ville du canton.

La superficie de ce canton si irrégulier par sa forme, est évaluée à 14 milles carrés et demi; plus des deux tiers sont situés dans le domaine du Jura tandis qu'un tiers environ appartient au bassin fertile et agréable de l'Aar. Large à peine d'une lieue en certains endroits, en d'autres de onze, sa plus grande longueur du sud au nord est de 13 lieues. Rarement les chaînes de montagnes et les cours d'eau forment ses frontières naturelles. La chaîne du Jura, après avoir quitté Grenchen, le district méridional, s'élève par la Hasenmatte à près de 4500 pieds au-dessus du niveau de la mer, s'abaisse vers le Weissenstein, se prolonge par le Röthi et la Schwengimatt où elle est interrompue par la Klus et s'avance jusqu'à Olten. D'autres chaînes renferment les deux Hauenstein, le Passwang, le Blauen et de nombreux sommets moins connus. Quoique le Jura ne puisse pas rivaliser avec les Hautes-Alpes, il offre cependant de magnifiques points de vue et une infinité de vallées romantiques. Des rochers amoncelés, des parois à pic, des crevasses et des gouffres sauvages, des terres éboulées, des antrons profonds et ténébreux contrastent singulièrement avec d'aimables vallées, des prairies verdoyantes, arrosées par de clairs ruisseaux, d'agréables forêts, de romantiques ruines, de beaux villages et des routes bien entretenues. Outre la fertile vallée de l'Aar qui s'étend au pied de la montagne, le canton possède la joyeuse et intéressante vallée de Balsthal, le profond vallon de Beinwyl si riche en formations romantiques, l'étroit Lützelthal et les vallées de Nunningen, de Hofstetten et de Limpach dont la première est solitaire et monotone, mais dont la deuxième attire par la variété de ses points de vue.

Quant aux cours d'eau, le plus important est l'Aar qui baigne deux fois le canton de Soleure. Cette rivière, au cours mesuré et majestueux, s'approche des murs de Soleure et partage la ville en deux parties inégales que relie plusieurs ponts et se tourne ensuite de nouveau vers le canton de Berne. Après l'avoir quitté près de Wolfswyl, son profond lit de grès forme la frontière du canton vers l'Argovie. En-delà d'Aarbourg les deux rives redeviennent soleuroises; la rivière se dirige vers le nord, ronge le rocher sur lequel est bâtie une partie d'Olten, pour s'enfuir, après de nombreux détours, dans l'Argovie. Un autre cours d'eau plus impétueux est la grande Emme riche en galets; la Sussel aussi entraîne souvent des morceaux de son rivage, tandis que la Dunnern, enchaînée dans de

solides et hautes digues, fertilise et arrose par des canaux latéraux les luxuriantes terres d'Oensingen.

Parmi les 70,000 habitants du canton, il n'y a pas même 10000 protestants; tous les autres professent la religion catholique-romaine. Les Soleurois peuvent être partagés en trois tribus: les forts, robustes tant soit peu flegmatiques Bucheggbergeois et Kriegstettois; les grands et joyeux Leberbergeois et Gauois; enfin les sveltes, habiles et vifs Schwarzbuben; les premiers se rapprochent, quant à leur dialecte, des Bernois, les autres des Bâlois et des Alsaciens. Leur manière de vivre est en général très-simple; autrefois leur nourriture principale se composait de pain, de fruits, de lait, de navets et de haricots, auxquels sont venus se joindre les pommes de terre, le café et l'eau-de-vie. Les campagnards n'ont de meilleurs mets et des gâteaux qu'aux noces, baptêmes, etc. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle le costume des Soleurois consistait en une blouse, en une culotte de berlinge blanc et en une veste rouge; pour les jeunes filles, en une jupe rouge avec tablier blanc. C'est ainsi que les couleurs du canton, le blanc et le rouge, étaient les couleurs favorites pour les vêtements. Les filles portent leurs cheveux en longues tresses et leur tête est couverte d'un petit chapeau de paille. Le costume actuel des jeunes filles est très-gracieux, à peu près le même que celui des Bernoises et n'en diffère que par les couleurs. Les jours de fête elles se parent d'une petite couronne d'argent, entrelacent les cheveux d'un ruban de soie rouge. Même durant le travail elles ont coutume de porter un chapeau de paille et des gants.

Outre les deux villes de Soleure et d'Olten, et les bourgs d'Oensingen et de Balsthal, il y a environ soixante-dix paroisses dont quelques-unes comptent plus de mille âmes. Non seulement les deux villes se sont considérablement embellies dans le courant des cinquante dernières années, mais aussi les villages ont subi de notables changements: la plupart des vieilles maisons au toit de chaume ont été remplacées par d'autres constructions plus confortables. Une telle maison est quelque chose de très curieux. Le toit est tellement saillant qu'il obscurcit la chambre quoique les fenêtres soient aussi larges que la façade de la maison. Au-dessus d'une table ronde plane une colombe en papier représentant le St. Esprit. Des images, des présents de capucins, un crucifix grossièrement travaillé et des tableaux aux couleurs les plus vives garnissent les murs. La porte est ornée d'une St^e Vierge ou du Chemin du Ciel.

A côté de la chambre, et séparée d'elle par une alcove, se trouve une chambrette; par-dessus le grand fourneau, près duquel l'horloge de la

Forêt-Noire ne manque jamais, on arrive dans une chambre noire et salie de suie. La cuisine qui conduit dans la chambre, est assez élevée et n'a pas de cheminée. Aussitôt qu'on fait du feu, la fumée se répand dans toute la maison pour chercher une issue. Un corridor sépare la maison de la grange; viennent ensuite l'écurie, l'aire, une remise et en dernier lieu la porcherie. A la porte de la maison on trouve çà et là une St^e Agathe comme protectrice contre l'épizootie. Les nouvelles maisons dans les villages ont maintenant deux étages, de belles écuries et de jolies granges; un aimable jardin de fleurs annonce que le bien-être et la culture sont en voie de progrès.

Dans la partie septentrionale du canton, non loin de la Birs, s'étend le plateau de la Schartenfluh. La cime la plus élevée est la Gempenfluh que l'on visite souvent de Bâle pour sa belle perspective. Entre les sombres montagnes de l'Argovie et de la Souabe, le Rhin coule du nord à l'ouest; dans un lointain nébuleux surgit le haut clocher de la cathédrale de Strasbourg, ici le dôme de Bâle domine les maisons de la ville; çà et là des villes, des villages, des villas et des châteaux reposent dans des vallées et sur les hauteurs. Nous apercevons Mulhouse, Huningue, les châteaux de Röteln, Landskrone, Rothberg, Mönchberg, Pfeffingen et autres, les champs de bataille de St. Jacques et tout près de Dornach, la vallée de Birs et les innombrables cimes du Jura; elles s'élèvent en terrasses et sont dominées par la Hasenmatte, la Röthi et le Wiesenberg derrière lesquels les sommets neigeux des Alpes brillent au soleil. Du Gempenfluh nous descendons à Dornach; dans une des contrées les plus ravissantes, entouré d'une forêt d'arbres fruitiers, est sis le riant village, et à un quart de lieue de distance, nous découvrons, sur un rocher, le château de Dornach dont les vastes ruines font reconnaître la grandeur primitive. Ce château existait déjà au onzième siècle et fut pris et rasé par les Français en 1798. Lorsque, pendant les guerres de Souabe en 1499, les troupes ennemies assiégèrent le château, elles furent attaquées et battues, le 22 Juin, par les Confédérés de Soleure, de Berne, de Zurich et de Lucerne; trois mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Les villages des environs et dont Gempen est le plus élevé, n'offrent rien de remarquable; des routes les relie à Liestal et à Bâle-Campagne. L'une d'elles traverse la solitaire et monotone vallée de Nunig

et conduit dans la vallée Reigoldswyl. Dans le village d'Oberkirch, sis sur une colline boisée au pied de la Porterfluh, gisent les puissantes ruines de l'ancienne burg de Gilgenberg; elle a conservé l'orgueil de ses propriétaires et domine fièrement la vallée. Après le fameux tremblement de terre de 1356 elle fut reconstruite à neuf; les murs étaient alors si épais que dix personnes pouvaient confortablement prendre leur repas dans les embrasures profondes des fenêtres. Elle fut longtemps le siège des baillis de Dornach; mais en 1798 les paysans se vengèrent sur elle des longues oppressions qu'on leur avait fait endurer.

Vers le sud-est la route de la Passwang sort de la pointe occidentale du canton pour se diriger vers Balsthal où elle se réunit à la chaussée de Hauenstein pour se tourner vers la capitale du canton. A peine a-t-elle quitté Zwingen et l'aimable vallée de Moutiers, qu'elle traverse la frontière pour pénétrer dans la vallée de Thierstein où bruit la sauvage Lüssel aux eaux souvent dévastatrices. Bientôt on a atteint, dans une contrée fertile, le village de Breitenbach; au pied d'une montagne, et entouré d'une véritable forêt d'arbres fruitiers, on découvre Büsserach, connu autrefois par la fontaine miraculeuse qui guérissait toutes les maladies des croyants et dont la source était cachée dans la cave du presbytère. La vallée se resserre et devient une gorge étroite; sur un rocher à pic dont la base est rongée par la Lüffel, s'élèvent les pittoresques débris de Thierstein, autrefois siège des riches comtes de Thierstein. A la journée de Murten, le comte Oswald de Thierstein, à la tête de la cavalerie, contribua puissamment au succès de la bataille remportée sur Charles-le-Téméraire. Le dernier comte étant mort en 1519, le château devint propriété de Soleure, et le bailli y résida jusqu'à l'entrée des Français dans la Suisse, époque où le château fut rasé sur l'ordre du Conseil. Plus en amont nous pénétrons dans la vallée d'Erschwyl encadrée de montagnes abruptes et que la rivière divise en deux parties. Au nord, se trouve dans un vallon, le village de Meltingen, avec des eaux minérales connues déjà il y a plus de quatre siècles. Un pont de 120 pieds de long conduit, au-dessus d'Erschwyl, par une crevasse de 10 pieds de large où la rivière a pu à peine se frayer un passage. A partir de là la vallée porte de nom de Beinwyl. Elle prend les formes les plus capricieuses suivant que des rochers et des saillies de montagnes l'arrêtent dans sa direction; tantôt elle se rétrécit, tantôt elle s'élargit et une fraîche verdure, des bosquets de hêtres et de sapins charment le regard du voyageur.

Au milieu de cette vallée couverte de fermes solitaires, reposent, sur une verdoyante colline, les modestes bâtiments et l'antique église du couvent de Beinwyl fondé, vers le onzième siècle, dans ce coin écarté par trois comtes dont la légende n'a pas conservé les noms. Quoiqu'il acquit en peu de temps des richesses importantes, il ne put cependant se maintenir; il eut beaucoup à souffrir des guerres du quinzième siècle et fut pillé à plusieurs reprises par les corps ennemis et les paysans révoltés. En 1648 les moines se retirèrent à Mariastein. Plus en amont nous trouvons l'auberge Neuhausli souvent visité pour la cure du petit-lait et offrant d'intéressants sentiers dans les vallées environnantes. Une demi-heure après nous atteignons la hauteur du Passwang aux versants ardu et boisés et qui sépare la partie septentrionale du canton de la partie méridionale, si différentes entre elles par le caractère, la langue et les costumes de leurs habitants. L'ingénieur, chargé en 1730 de la construction de la route, semble avoir pris à cœur de la rendre aussi escarpée et dangereuse que possible, en choisissant le point le plus élevé et les endroits les plus difficiles. Presque sur la crête de la montagne s'élève la Fluh polie, rocher à forme pyramidale que la légende n'a pas manqué d'envelopper dans son domaine. Les environs présentent des points de vue ravissants sur les Alpes dont les sommets dominant la chaîne moins élevée du Jura. La Winde surtout qu'on escalade en deux heures du couvent Beinwyl, offre un vaste panorama. En-delà de la passe la route monte vers la grande paroisse de Mümliswyl dans la vallée de Gùlden. La gorge, bordée de majestueux rochers, s'élargit, tourne bientôt autour d'une saillie et longe St. Wolfgang au-dessus duquel trône, sur un rocher nu, presque inaccessible, la ruine pittoresque de Neu-Falkenstein. En 1300 ce manoir appartenait au baron Rudolph de Wart qui dut payer de la vie sa participation au meurtre de l'empereur Albrecht; plus tard il tomba entre les mains des Seigneurs de Bechbourg, la terreur de tous les voyageurs. Les Bâlois, excités par des vols continuels, s'emparèrent du castel et le rasèrent; cependant les Soleurois le firent rebâtir par voie de corvée; dès lors il resta siège des baillis, jusqu'à ce que le mouvement général le détruisit en 1798.

A quelques minutes de St. Wolfgang, nous voyons Balsthal où débouche la belle chaussée de Bâle par le Hauenstein supérieur. Après avoir traversée la frontière du canton de Soleure près de Langenbruck, elle descend sur le côté gauche de la vallée et offre des perspectives charmantes. Bientôt nous atteignons Holderbank. Dans un sombre bois de sapins, à l'est du village, gisent les ruines de Vieux-Bechbourg, appelé

ordinairement par le peuple Vieux-château, vis-à-vis duquel s'élevait un second château. Domaine des comtes de Bechbourg, il échut plus tard en partage à Soleure et devint, vers le commencement du 18^e siècle, la proie des flammes. Lorsqu'en 1836 des ouvriers étaient occupés à détacher des pierres pour la construction d'une maison, ils découvrirent une cavité pratiquée dans l'épaisseur du mur et y trouvèrent les restes d'un squelette humain; probablement un prisonnier que les anciens seigneurs y avaient muré vivant. — La route s'abaisse de plus en plus et arrive enfin au fond de la belle vallée de Balsthal dont l'aimable plaine est entourée de sombres forêts, de vertes prairies et de rochers gris et déchiquetés.

La partie supérieure et la plus solitaire de la vallée qui s'étend du sud-ouest au nord-est, entre la première et la deuxième chaîne du Jura, appartient à Berne et se trouve non loin de Court dans la vallée de Moutiers; de là le chemin conduit, par une gorge sauvage et intéressante, à Gänsbrunnen où il y a des mines de fer pisiforme et des usines. Aussi Welchenrohr, dont le moulin est collé contre une paroi de rocher, se nourrit de l'exploitation des mines; car le sol est partout ferrugineux et ne produit par conséquent qu'une herbe bien maigre. Près d'Herbertswyl est sis, dans un vallon élevé, entouré d'une forêt de sombres sapins, le romantique ermitage de Horngraben, autrefois lieu de pèlerinage souvent visité. La vallée principale devient maintenant plus fertile et plus habitable; le voyageur qui vient des hauteurs a une vue ouverte devant lui, la rivière commence à couler plus tranquillement, encore quelques pas et nous nous trouvons de nouveau à la Dunnern au milieu de l'aimable campagne qui entoure le chef-lieu de la vallée de Balsthal.

Depuis bien des années déjà on exploite les mines de fer dans le canton de Soleure et il n'est pas invraisemblable que les Romains et les Helvétiens qui, dès leur apparition dans l'histoire, portaient des armes de fer, eussent déjà connu le fer pisiforme du Jura. Il existe encore des documents du moyen-âge, du baron de Falkenstein, où l'on parle de minières; mais ce n'est qu'au 16^e siècle, dit-on, que Soleure fit rouvrir des mines et établir une usine à Herbertswyl et à Erschwyl qu'on avait coutume d'appeler alors Erzswyl. On trouve fréquemment des vestiges de bures et de galeries et en plusieurs endroits des entassements de scories. Autrefois on procédait d'une manière extrêmement prodigue et peu systématique dans l'exploitation à fond, car quelques couches paraissaient en effet inépuisables; aujourd'hui on est plus économe, l'exploitation est plus régulière et fournit environ 40,000 quintaux de minerai. Quelques mines, p. e. celles d'Erzmatt près de Balsthal, sont de grand intérêt pour le con-

naisseur, le touriste se contente d'examiner les usines qu'il rencontre le long des routes.

Balsthal est un endroit assez considérable dont l'importance a cependant souffert depuis l'établissement de la ligne de Bâle à Soleure et à Berne par le Hauenstein inférieur et Olten. Les habitants sont industriels et se nourrissent principalement d'élevage de bétail et d'agriculture. L'église est bâtie au pied d'un rocher escarpé qui encadre la vallée au nord; derrière elle, le Steinenbach forme une cataracte remarquable en précipitant ses eaux écumantes du haut d'une crevasse de rocher sauvage. Tout près du village il y a de riches mines auxquelles on peut arriver en une heure de marche. Balsthal est souvent mentionné dans l'histoire; sa position favorable l'a fait choisir à mainte reprise comme point de réunion par les habitants des différentes parties du canton quand ils avaient à délibérer sur les intérêts communs. En 1514 les campagnards s'y rassemblèrent pour s'opposer aux seigneurs de la ville qui s'étaient laissé corrompre par l'or de l'étranger et auxquels ils avaient donné à cet effet le sobriquet de „mangeurs de couronnes“; le 22 décembre 1830 on convoqua à Balsthal une grande assemblée populaire où le conseiller Munzinger joua un rôle principal; la constitution libérale que l'on demandait à hauts cris dut finalement être accordée par le gouvernement aristocratique.

Une belle chaussée conduit en peu de minutes de Balsthal à Klus. Ce petit village était jadis un joli bourg à deux rangées de maisons, construit probablement par les seigneurs de Falkenstein. Au-dessus, sur un rocher à pic, trône le château de Vieux-Falkenstein, nommé aussi Blauenstein ou Kluserschloss, un jour un puissant castel, bâti au douzième siècle et donné plus tard en gage aux seigneurs de Blauenstein. Détruit d'abord par le fameux tremblement de 1356, ensuite par les hordes pillardes des Gugler, il fut rebâti une troisième fois, devint propriété de la ville de Soleure qui l'assigna comme résidence au greffier provincial, pour être rasé en 1801 par le peuple révolté. Les ruines peuvent être rangées au nombre des plus belles de la contrée et offrent une vue superbe sur la charmante vallée. Immédiatement près du village commence le remarquable défilé de Klus (l'écluse) où coule la Dunnern. La puissante chaîne du Jura est fendue jusqu'à sa base et à droite et à gauche s'élèvent de gigantesques rochers, tantôt perpendiculairement, tantôt surplombant et la route et la rivière. Les Romains doivent déjà avoir fortifié ce passage; au moyen-âge il était fermé par un mur avec une porte et une herse et défendu à l'extrémité nord par Alt-Falkenstein et au sud

par les châteaux d'Erlisberg et de Neu-Bechbourg, de sorte qu'il paraissait imprenable.

Une accident qui arriva dans la Klus en 1632, fournit un témoignage frappant de la haine que la différence de religion avait suscitée dans les deux cantons de Berne et de Soleure et en même temps de la cruelle arrogance des baillis. Deux baillis soleurois de la vallée de Dunnern, à la tête d'une foule de gens armés, tombèrent à l'improviste sur une petite troupe de paisibles Bernois qui voulaient se diriger sur Muhlhouse en Alsace, et massacrèrent sans pitié „les hérétiques.“ La ville de Berne s'appêtant à prendre les armes, les baillis durent payer une amende et furent bannis, et trois des complices décapités; mais ce ne fut qu'après bien des années que la bonne intelligence put être rétablie entre les deux villes confédérées. — Bientôt le défilé est traversé, les rochers cessent soudainement et une vue ravissante s'ouvre sur la large vallée de l'Aar et sur les neiges brillantes des Alpes. Devant nous repose le joli bourg d'Oensingen dont les maisons sont cachées dans des bosquets d'arbres fruitiers et l'ancien Rothbechbourg. Ce château, bâti au quatorzième siècle par les barons de Bechbourg sur un rocher de la chaîne du Jura, fut longtemps le séjour favori des baillis de Soleure et fut appelé à juste titre par le vieux chroniqueur Hafner „un petit paradis terrestre“. Le gouvernement libéral de 1834, ne partageant pas la prédilection de ses prédécesseurs pour les souvenirs du moyen-âge, vendit cette propriété à des particuliers; elle est encore maintenant souvent visitée pour la belle vue qu'on y a. Près d'Oensingen se trouve le petit bain de „Guillaume Tell“ au pied d'un rocher énorme qui semble vouloir à chaque instant ensevelir la modeste habitation.

D'Oensingen la chaussée longe le pied du Jura et se dirige vers le nord-est à Olten et vers le sud à Soleure. Nous poursuivons d'abord la chaussée d'Olten sur la rive gauche de la Dunnern, enchaînée dans son cours impétueux par des digues, pour arriver à Ober-Buchsiten d'où un sentier conduit au Hauenstein par une crevasse romantique. Ce village est historiquement célèbre. Lorsqu'en 1653 les paysans de plusieurs cantons se soulevèrent pour secouer les chaînes de l'oppression et de l'anarchie qui les accablaient, les campagnards de Soleure se réunirent à Ober-Buchsiten; à leur tête était le riche sous-bailli et meunier Adam Zeltner, bon patriote qui jouissait d'une haute considération auprès du gouvernement. Quoique le peuple restât dans les bornes de la modération, il encourut de fortes punitions après la défaite des paysans bernois, et, malgré l'intercession du gouvernement à Berne et à Zurich, malgré toutes les dé-

marches de la femme enceinte de Zeltner pour obtenir la grâce de son mari, il périt par la hache. Mais son nom a passé à la postérité. — La chaîne du Jura, raide et abrupte à Egerkingen, devient plus douce à Hägendorf où des antres obscurs s'avancent dans la montagne. Dans l'église paroissiale de Wangen, dernier village devant Olten, il y a le soi-disant tombeau de St. Gall qui doit tenir son nom de St. Gall, fondateur du couvent du même nom, quoique le saint ne soit pas enterré en cet endroit. A ce tombeau se rattache une coutume que des siècles n'ont pu abolir. De temps immémorial les mères de la contrée portent les vendredis du mois de mai, leurs enfants à l'église et les placent dans le tombeau; elles croient que c'est un moyen efficace pour faire grandir leurs enfants plus vite et pour les préserver de maladies mortelles.

Devant le Jura, entre Dunnern et Aar, s'allonge une remarquable chaîne de hauteurs appelée par le peuple „le Born“. Près de Kestenholz (Châtenois) commence une suite non interrompue de collines couvertes de forêts et de champs de blé qui prennent peu à peu des proportions plus importantes; elles s'aplatissent de nouveau à Härchingen, se relèvent à Cappel, montent de plus en plus et se terminent en un mont dont le sommet est à 800 pieds au-dessus de l'Aar. C'est là le véritable Born, appelé au moyen-âge Boron. Au sud il présente une pente ardue et rocailleuse vers l'Aar, au nord il s'abaisse plus mollement vers la Dunnern; jusque bien en haut le versant est couvert de champs de blé, et de belles forêts couronnent le sommet. Sur le point le plus élevé quatre tilleuls ombragent une croix érigée en souvenir des orages et des pluies qui, pendant sept années consécutives, désolèrent la contrée et détruisirent les moissons. La vue qu'on a du Born sur les sombres montagnes, la vallée de l'Aar est les Hautes-Alpes, et des plus aimables et des plus engageantes; mais les campagnards et des voyageurs isolés seuls ont coutume de visiter la place où nos ancêtres célébraient il y a des milliers d'années, des fêtes en l'honneur de leurs dieux. Entre Aarberg et Olten, la chaîne de montagnes est déchirée par l'Aar qui s'est creusé un lit étroit et sauvage et qui presse ses eaux écumantes et mugissantes à travers les écueils et les récifs; en-delà deux collines jumelles, couronnées de châteaux, continuent le Born sous l'aimable nom d'Engelberg (mont des Anges).

Olten, sur l'Aar, est principalement bâti sur les rochers qui forment la rive gauche de la rivière; presque tout autour de la ville se pressent les montagnes qui ne se séparent qu'à l'ouest, vers le Buchsgau. Quoique la ville soit encore resserrée dans des murs, elle s'est pourtant étendue vers le dehors et présente, vu son activité et sa vie, un aspect attrayant.

Un large pont couvert traverse le cours d'eau; l'ancien, jeté en 1657, et qui passait pour un chef-d'œuvre, fut brûlé en 1798 par les troupes bernoises et les campagnards. L'église paroissiale renferme un grand tableau de retable, représentant l'ascension; il est de Disterli, peintre d'un talent original, mort il y a quelques années. L'église des capucins a une belle madone de Deschwanden. Quelques autres bâtiments et la grande gare du chemin de fer sont dignes d'attention. Au Stalden, près du pont, se trouve de temps immémorial un tableau dont le sujet est tiré du moyen-âge.

Olten est une vieille ville qui, à l'époque romaine, portait le nom d'Ultinum. Sa position est extrêmement favorable pour le commerce, car dans toutes les directions, par le Jura, au sud, en aval et en amont, de bonnes routes la relie à des villes importantes. Dans les derniers temps elle est devenue en outre le point central du chemin de fer qui transporte chaque année des milliers de voyageurs à Bâle, Waldshut, Zurich, Lucerne, Soleure et Berne. Au moyen-âge elle fut vainement assiégée par les Bernois; elle eut plus tard à souffrir de forts incendies, mais ne s'en releva que davantage. Après avoir d'abord été donnée en otage à la ville de Soleure, elle passa bientôt en sa possession, mais eut beaucoup à endurer des seigneurs de la ville et participa par conséquent, quoique infructueusement, à la révolte des campagnards de 1653. Principalement au commencement du 19^e siècle elle se posa sur un pied très libéral vis-à-vis de la capitale, se déclara en 1814 contre la constitution imposée par l'aristocratie, et donna en 1830 la première impulsion décisive pour la réforme de la constitution. Elle acquit par là une haute influence et sa position dans le canton devint plus importante que celle de la capitale qu'elle a su dépasser par son industrie et son activité.

Dans le voisinage immédiat d'Olten, la voie ferrée monte péniblement vers le tunnel du Hauenstein en laissant de côté le village de Trimbach sur le cimetière duquel reposent les malheureux, ensevelis le 28 mai 1857 par l'éboulement d'une partie du tunnel. Sur un rocher perpendiculaire, au-dessus du village, trônent les faibles restes de l'ancien, puissant et vaste manoir des comtes de Frobourg qui gouvernaient autrefois le pays tout à l'entour. C'est à eux qu'appartenaient les villes d'Olten, de Zofingue, de Fridau, de Waldenbourg, etc; le couvent de Schönthal et d'autres monastères furent fondés et enrichis par eux, et souvent les comtes de Frobourg parvinrent aux dignités ecclésiastiques les plus élevées. Cette noble race s'éteignit en 1356. Non loin de la ruine il y a les bains

de Frobourg avec de jolies promenades et une perspective ravissante sur la vallée, les hauteurs du Jura et les Hautes-Alpes.

Outre Frobourg, Olten possède encore beaucoup d'autres endroits qui peuvent attirer le visiteur, soit par leur position favorable, soit par les souvenirs historiques; p. e. le Galgenhölzli (bois de la potence) avec sa belle vue sur Olten et les environs, la Burg, l'emplacement du castel Hugberg détruit par les Gugler, le petit château de Sâli et les bains de Lostorf. Le manoir de Sâli, appelé originairement Oberwartbourg, appartenait aux comtes de Frobourg qui l'avaient fait bâtir sur une colline coniforme près de Wyl. A l'époque de la conquête des Argoviens, il passa entre les mains des Soleurois qui y établirent un guet. L'un d'eux, un certain Sâli, connu au loin par sa soif surhumaine — il vidait chaque nuit un grand baquet d'eau — donna au château le nom qu'il porte maintenant. Il serait difficile de trouver dans la Suisse septentrionale un point qui présente un si joli panorama.

Aux pieds du visiteur s'étend la délicieuse vallée de Wiggern avec ses florissants villages et ses belles fabriques; vers le sud, sur le penchant de hauteurs boisées, se montre Zofingue; à l'ouest, au-dessus de la petite ville, sur un rocher abrupte, le vaste château d'Aarbourg; au nord, Olten, la riante vallée de l'Aar avec ses villages, ses bois et ses bosquets d'arbres fruitiers, les hauteurs du Hauenstein et de Frobourg, le château de Wartenfels, Gösigen, et dans le lointain; vers le nord-ouest, la capitale de l'Argovie se découvre derrière Schönenwerth. Le Jura avec ses sombres versants et ses cimes, s'étend comme un rempart le long de la rive gauche de l'Aar; mais quelque gigantesque qu'il paraisse, il est dominé par les cimes chenues et les croupes brillantes de la chaîne des Alpes qui surgit derrière les contreforts du canton de Lucerne.

Deux frères possédaient autrefois les châteaux qui couronnaient les collines de Wyl. Leur père, dit la légende, était un chevalier pieux et bon et qui aurait mérité un meilleur sort. Il perdit de bonne heure son épouse fidèle et ses deux enfants montrèrent de l'aversion et de la haine l'un pour l'autre dès leur plus tendre jeunesse. Le père chercha en vain à les réconcilier. Le chagrin blanchit ses cheveux et mina sa santé. Il les fit venir à son lit de mort, et les pria de s'aimer désormais en frères, ce qu'ils lui promirent. Mais bientôt après la mort du vieillard, le mauvais génie rentra dans leur cœur et la querelle éclata plus violente que jamais. L'aîné déclara à son frère cadet qu'il ne le souffrirait pas plus longtemps dans son château et l'en chassa ignominieusement. Celui-ci jura de se venger et de rester dans le voisinage en dépit de son frère.

Il fit donc bâtir le castel d'Oberwartbourg sur une colline vis-à-vis d'Altwartbourg.

Dès ce moment les frères se voyaient tous les jours sans se parler, ne cherchant qu'à se faire le plus de tort possible. Des menaces terribles faisaient pressentir une épouvantable castastrophe. Il ne sortaient jamais sans être armés jusqu'aux dents, ne se montraient jamais aux fenêtres ou sur le donjon sans observer la plus grande précaution. Un jour le cadet, se trouvant sur le créneau, vit son frère tendre son arbalète, il saisit à son tour son arme, les traits partent en même temps et les deux frères tombent morts sur le pavé. Personne n'a depuis lors voulu habiter les manoirs qu'a souillés le fratricide; ils tombèrent rapidement en ruines et ce n'est qu'un siècle plus tard que les nobles et les supérieurs de Soleure ont reconstruit Oberwartbourg. Le sort a voulu que ces châteaux, séparés par l'inimitié de deux frères, le restassent aussi dans la suite: l'ancien château appartient à Soleure, le nouveau à l'Argovie.

A partir d'Oltén la chaussée et le chemin de fer suivent la rive droite de l'Aar, vers le nord, tandis que d'autres chemins, moins fréquentés par les touristes, se tiennent sur le bord gauche. La première station est le petit Winznau; vis-à-vis, en-delà de la rivière, est sis Obergösgen et à l'est de ce village, sur le lit maintenant desséché de la sauvage Aar, les ruines du fort de Gösgen qu'habitait autrefois le redouté Georges de Falkenstein. Ce chevalier, après avoir longtemps incommodé et vexé les villes environnantes, les Soleurois et les Bernois s'emparèrent de son château et le forcèrent, le dernier noble du Buchsgau, à quitter la Suisse. — Une petite promenade conduit de Gösgen à Lostorf où nous voyons, sur une hauteur verdoyante, le bain de Lostorf même. Connu déjà en 1412 et fortement visité depuis, il vit s'élever de nouveaux bâtiments dans le courant de ce siècle et est employé avec succès contre la goutte, les rhumatismes et l'hypocondrie. La maison de bain, entourée de promenades ombragées de noyers et d'arbres fruitiers, présente une vue agréable; par le défilé, le regard erre sur les villages de Gösgen et de Lostorf, sur l'Aar jusqu'au Tödi, au Rigi, au Schneehorn, aux frontières de Glaris et d'Uri, à l'Urirothstock, au Pilate et au Titlis. Le point de vue de l'Alpe Burg, où l'on arrive en moins d'une heure par une jolie forêt de sapins, est encore plus riche. A droite du bain surgit, sur une crête de rochers, le château de Wartenfels encore habitable aujourd'hui et appartenant autrefois à Adrien de Bubenbergh, le célèbre vainqueur de la bataille de Murat.

De Winznau le chemin de fer nous conduit à la paroisse disséminée de Gretzenbach au milieu de laquelle se trouve Dänikon entouré d'arbres fruitiers. Un jour la contrée était sauvage et rude et des éboulis couvraient partout la terre; mais la main diligente et persévérante de l'homme l'a recouverte d'une terre fertile. Plus en avant est Schönenwerth avec son vieux monastère. Originellement l'endroit s'appelait Werth (île) et était probablement en majeure partie entouré d'eau; au huitième siècle on y bâtit un petit couvent qui fut incorporé au chapitre de Strasbourg.

Sur une haute colline de rochers qui s'avance vers l'Aar, se dessine l'église paroissiale avec sa belle tour. Bâtie au onzième siècle et rasée en partie par Berne et Soleure en 1388, elle porte l'empreinte de son origine. En 1428 la maison de Falkenstein y fit ériger un saint tombeau en style gothique qui existe encore aujourd'hui; en outre l'église possède une pierre tumulaire remarquable et une image miraculeuse de la St^e Vierge, autrefois le but de nombreux pèlerinages. La place devant l'église est plantée de tilleuls sous lesquels s'étendent des promenades; autour de l'édifice même se rangent les magnifiques demeures des chanoines et des chapelains. Le tout forme, avec les bâtiments du village situé plus bas, un ensemble pittoresque. Au pied du rocher, l'Aar précipite son cours sauvage et inconstant; vis-à-vis s'élève la haute et forte ruine de Gösgen, et à l'ouest s'étendant les fertiles campagnes fermées par les hauteurs du Hauenstein, du Born et de l'Engelberg.

Quiconque aime les souvenirs historiques se dirigera de Schönenwerth vers les intéressantes ruines de Gösgen. Sur l'ancien lit de l'Aar, maintenant mis à sec, encadré de vertes prairies et d'arbres fruitiers, se rangent les maisons de Bas-Gösgen, où la ville de Soleure bâtit sur un rocher un castel comme château-frontière et siège du bailli. Justement quatre cents ans après sa construction il fut démoli par les Français. La massive tour carrée échappa à la destruction, grâce à sa solidité, et sert, avec les ruines qui l'entourent, d'ornement à la contrée; sur les fondements du château on a érigé une école.

A Schönenwerth, où la voie ferrée traverse le tunnel de Wöschnau, nous sommes à la frontière de Soleure et nous retournons à Oensingen pour atteindre la partie méridionale du canton. Près d'Oensingen la route se dirige vers le sud-ouest et longe la pointe nord-est du canton de Berne. Nous touchons les villages bernois Dürmühle, Wiedlisbach et Attiswyl pour nous retrouver bientôt sur le sol soleurois. Le premier endroit de la frontière est Flumenthal, ancien chef-lieu de baillage.

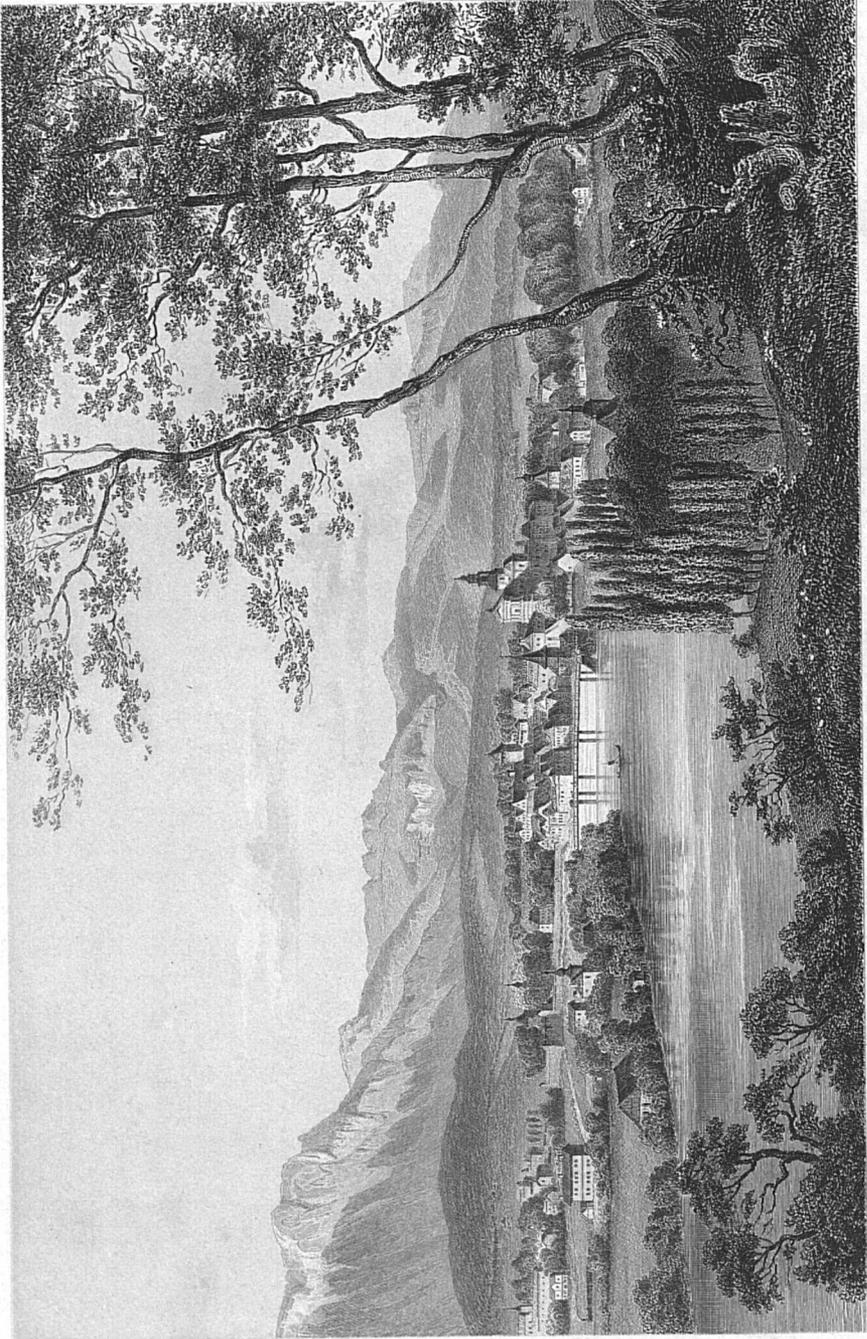


L. Kohnbeck del.

Fr. Hablitschek sculp.

KLÖSTER. SCHÖNENWERTH. BIELLAU.
(AACHEN).

Druck & Verlaß von O. G. Langé in Darmstadt.



F. Hahlstruck sculp.

J. Kobbek del.

SOLOTHURN.
TOTALANSICHT
(Solothurn)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

A travers une belle futaie nous arrivons au bain Attisholz, après avoir laissé derrière nous le hameau Weiher. Il paraît avoir été fréquenté de bonne heure, car on y trouve des restes d'aqueducs romains et déjà en 1395, dit la légende, on était à la recherche de sources thermales. Cependant le célèbre Thurmeisser est le premier qui en fasse mention. Il n'y a aucun doute que les Romains ne se fussent un jour établis en cet endroit, car en 1757 on y découvrit les ruines de vastes constructions romaines avec pavé en mosaïque. Ce bain agréable et modeste n'est qu'à une demi-lieue de Soleure.

Soleure, capitale du canton, s'élève des deux côtés de l'Aar; la ville proprement dite, la partie la plus considérable, s'étend sur la rive droite, tandis que le faubourg se trouve sur la rive gauche. Un pont principal et un pont plus petit pour piétons relient les deux parties inégales. La ville s'étend sur la douce pente d'une colline et est entourée d'un mur d'enceinte de pierre de taille qui fut commencé par des ingénieurs français en 1667, pour être terminé 60 années plus tard. Déjà en 1835 le grand Conseil décréta la démolition d'une partie des retranchements qui servent actuellement de promenades. Les rues sont larges et propres, les maisons en général bien bâties et spacieuses; mais on remarque un certain manque de vie et d'activité. Déjà le vieux chroniqueur Hafner fait remarquer que les Soleurois n'aimaient ni le commerce ni l'industrie; les jeunes gens préféraient entrer au service de l'Etat, les hommes d'un âge mûr vivaient de leurs rentes. Cet état de choses s'est longtemps conservé. Mais le mouvement général entraînera ce pays de plus en plus; l'esprit du siècle agite les jeunes têtes et les ressources nombreuses que possède le canton, venant à être exploitées, donneront au pays une impulsion inconnue jusqu'à présent.

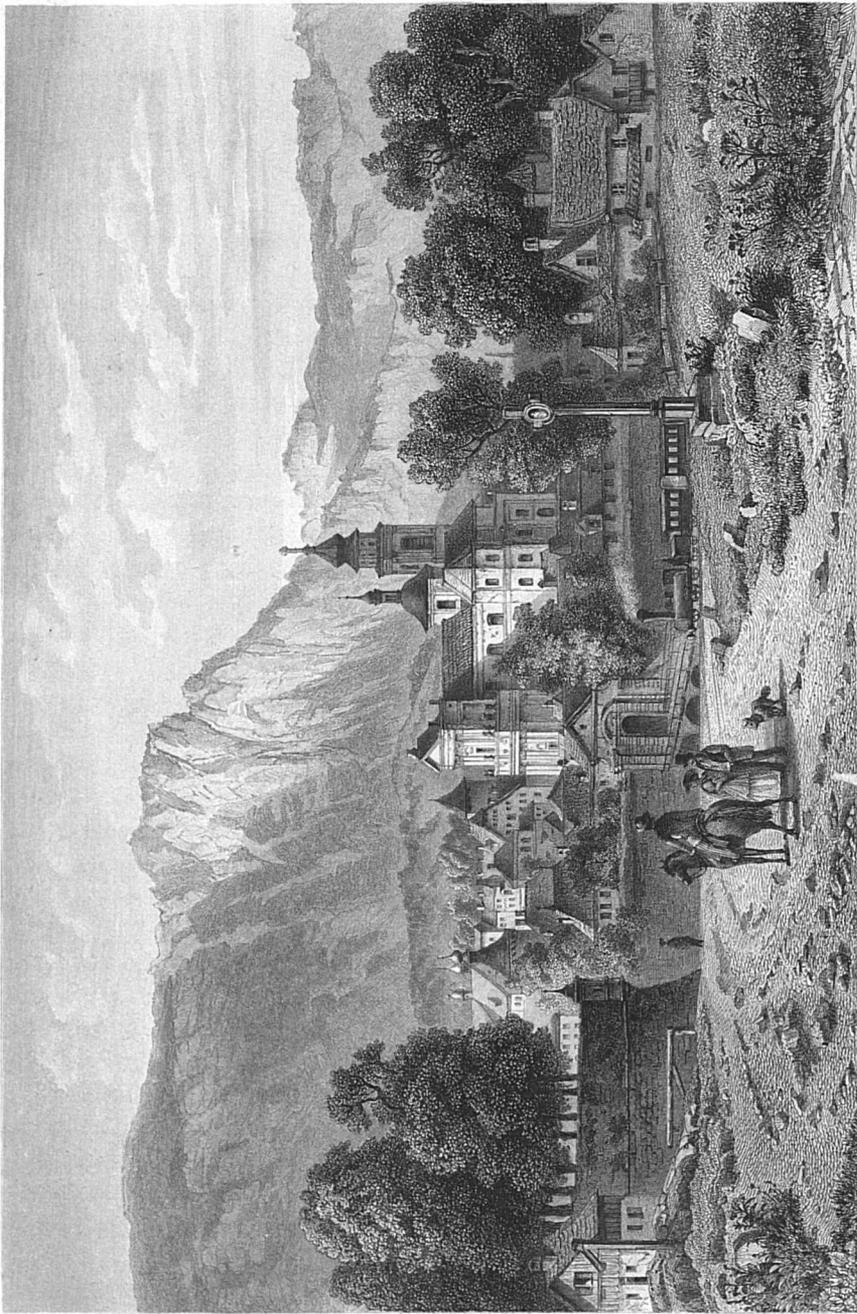
Parmi les édifices de la ville, la cathédrale mérite une mention particulière. On ne saurait dire à qui il faut attribuer la fondation du couvent des Bénédictins; on en parle déjà en 870, et la pieuse reine Anne de Bourgogne y fit construire une nouvelle église au onzième siècle. En 1762 la tour s'écroula; mais bientôt on posa la pierre fondamentale du nouvel édifice qui fut inauguré en 1773 et qui ne coûta pas moins de 800,000 francs. L'église s'élève sur une colline qui est à 65 pieds au-dessus de l'Aar; un bel escalier de 33 marches conduit à l'entrée principale; le tout est en marbre et dans le style florentin. La façade a 115 pieds de haut et est ornée par douze colonnes corinthiennes, par autant de statues, par une croix à rayons dorés, et une inscription qui voue la maison de Dieu aux Thébains St. Victor et St. Ours. L'intérieur de l'église, où conduisent cinq

entrées, a 200 pieds de long sur 140 de large et est éclairé par plusieurs fenêtres, deux coupoles et une demi-coupole. L'orgue repose sur 4 colonnes de 42 pieds de haut, dont deux monolithes. Parmi les tableaux qui ornent les 11 autels, on remarque la S^{te} Scène, l'Assomption, St. Thomas de Corvi, Jésus à la croix et la Résurrection. Au-dessus du maître-autel plane un cercueil renfermant les cendres des martyrs de la légion thébaine; un autre se trouve derrière l'autel. Au nombre des curiosités de la cathédrale il faut ranger la bannière du duc Léopold d'Autriche, la grille du chœur, l'escalier tournant de la chaire, plusieurs statues, un missel, une chape du temps de Charles-le-Téméraire et un ostensor garni de pierres précieuses. Contre l'église s'appuie la tour de 190 pieds de haut; une seconde tour n'a pas été achevée, le fondement ne paraissant pas assez solide.

Nous avons déjà dit que les patrons de Soleure et de son dôme, St. Ours et St. Victor, appartenaient à la légion thébaine. Il est en effet surprenant que beaucoup de vieux endroits, habités par les Romains, racontent des Thébains; dans la Suisse, p. e. Soleure, St. Maurice, Zurich, Bade, Zurzach. Suivant la légende, St. Victor et St. Ours se réfugièrent à Salodurum pour y prêcher la foi chrétienne, tandis que leurs compagnons furent décapités dans le Valais. Eux-mêmes furent condamnés à être brûlés vifs devant le temple de Mercure; mais un miracle les sauva. On les traîna ensuite sur le pont de l'Aar où ils furent décapités et jetés dans la rivière. Là un nouveau miracle s'opéra en leur faveur. Les martyrs se levèrent, portant d'une main leur tête détachée et allèrent se coucher sur le rivage où ils furent enterrés en secret par les fidèles. La reine Anne découvrit plus tard leurs tombeaux et leur accorda les honneurs qui leur étaient dus.

Les autres églises, dont il y a une dizaine en dedans et en dehors de la ville, sont moins intéressantes que la cathédrale. Dans l'ancienne église des jésuites se trouve une Assomption de Corvi et une autre toile, le Christ à la croix, par Holbein aîné. Ici reposait le corps du célèbre héros polonais Kosziusko, avant qu'il fût transporté dans sa patrie. La sombre église des Franciscains, où s'assemblait le peuple pour les élections avant la révolution française, possède un tableau d'autel qu'on attribue à tort à Raphaël, et des ornements sacerdotaux brodés d'or, riche présent de Louis XIV. qui savait gagner par de tels dons et par des pensions ses chers seigneurs de Soleure.

L'arsenal, plus encore que la cathédrale, est propre à attirer le visiteur; en effet aucun autre de la Suisse ne possède des armes et des



L. Rohbeck del.

J. Hirtzel sculp.

S O L O T H U R N .

(Solothurn)

DETAILANSICHT.

Druck & Verlag von G.C. Lange in Darmstadt.

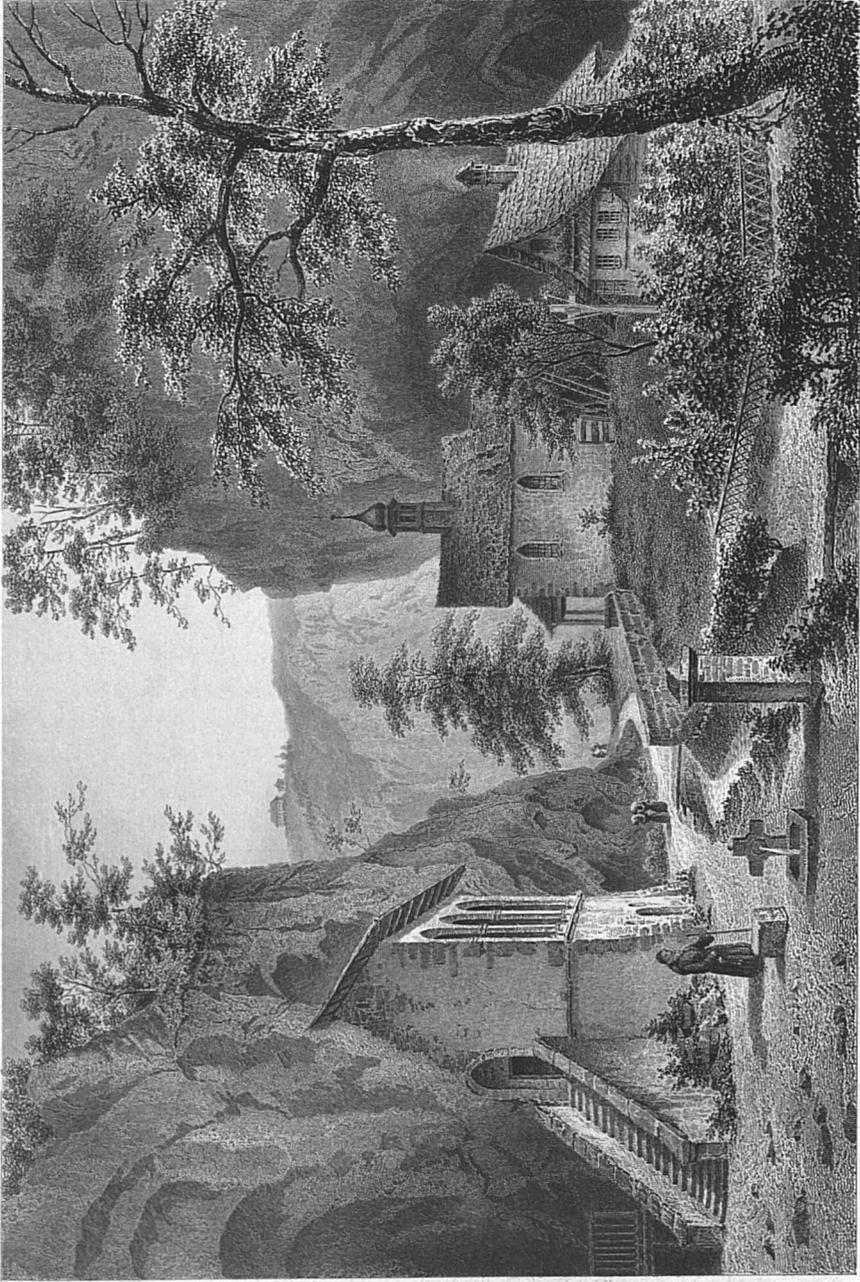
armures du moyen-âge si riches et si nombreuses. Autrefois la collection était encore plus grande, mais le gouvernement a fait vendre, pour gagner de la place, une partie des cuirasses qui n'étaient dignes d'attention ni par leur forme, ni par les souvenirs historiques. La plupart des armes proviennent des guerres contre Charles-le-Téméraire et la maison Habsbourg-Autriche; parmi les bannières deux furent conquises à Murat, deux à Bruderholz; deux autres étendards doivent avoir servi à l'époque des croisades. Malheureusement ce fait est-il aussi incroyable que la légende de la bannière de Léopold à Moutiers. L'ornement principal de l'arsenal est formé par le groupe du frère Claus à la diète de Stans; le pieux ermite se trouve devant les Confédérés excités, pour leur prêcher la concorde et leur recommander l'admission de Soleure et de Fribourg dans la Confédération. Les armures que portent les députés datent du 15^e siècle. Le groupe est arrangé d'après un dessin du peintre Soleurois Disteli, mort à la fleur de l'âge au grand regret de sa patrie.

Quittons l'arsenal et traversons la ville pour visiter encore d'autres curiosités. Un des plus intéressants restes de l'antiquité est la tour de l'horloge, bien qu'on ne puisse ajouter foi à l'inscription qui la fait remonter à quatre siècles avant J. C. Le style de cette construction permet bien plutôt d'admettre que cette tour, qui n'a ni fenêtres ni ouverture quelconque, date de l'époque bourguignonne, c. à. d. du 15^e siècle. Le mécanisme de l'horloge attire un moment l'attention; un homme cuirassé frappe sa poitrine à chaque quart-d'heure et la Mort tourne le clepsydre, etc. — L'hôtel de ville est une vieille construction irrégulière; sous le portique on remarque des inscriptions romaines trouvées dans la ville et dans le canton. — Dans la bibliothèque se trouvent des antiquités romaines ainsi que le relief du St. Gothard. — Le musée d'histoire naturelle, dans la maison des orphelins, est riche en minéraux et en pétrifications du Jura et des Alpes.

Avant de quitter la ville, jetons encore un regard furtif sur son passé et sur son administration qui, en réalité, ne différerait guère de celle des autres villes suisses. D'abord il y avait à la tête de la commune un conseil formé du bourgmestre et de onze membres qui, comme tribunal des échevins, avait droit de jugement dans toutes les causes criminelles. Convoqué originairement par le comte, il le fut plus tard par les bourgeois; mais lorsque ceux-ci, du consentement de l'empereur, purent élire leur propre bourgmestre et touchaient ainsi à l'indépendance complète, ils se divisèrent en onze corporations d'où ressortait le grand Conseil composé

de 100 membres. L'administration proprement dite était entre les mains du petit Conseil, composé des deux bourgmestres et de trente-trois conseillers. Chaque année, à la St. Jean, avait lieu, avec l'admission des nouveaux bourgeois, l'élection des magistrats. Une vie joyeuse agitait la ville. Entre cinq et six heures, les jeunes bourgeois s'assemblaient dans le jardin attenant à l'hôtel de ville et se faisaient inscrire dans le livre d'Etat, moyennant déposition d'une certaine somme. Cette formalité remplie, la cloche de la cathédrale de St. Ours faisaient entendre 36 puissants coups, et aussitôt les premiers magistrats se rendaient de l'hôtel de ville à l'église des Franciscains au son des tambours et des trompettes; les différentes corporations les suivaient les bannières déployées et les armes aux côtés. Dans l'église chaque bourgeois tenait à la main un bouquet de roses. Le prêtre lisait d'abord la messe, alors le lieutenant de police ordonnait aux serfs et à tous ceux qui ne faisaient partie d'aucune corporation de sortir. Dès lors l'assemblée se trouvait duement constituée et l'on pouvait procéder aux affaires. Le maire se levait dignement et, après avoir adressé quelques paroles à la commune, il lui remettait le sceptre, symbole du pouvoir, le sceau et déposait sa charge. Les autres magistrats suivaient son exemple, même l'orateur commandé par le peuple. Ensuite on élisait les anciens et les jeunes conseillers et l'orateur; en dernier lieu le maire. Pour donner son suffrage on levait la main; cependant dans les derniers temps ce n'était plus qu'une chose secondaire. Toute la solennité n'était qu'une comédie prescrite dans tous ses détails, qui donnait quelque apparence de souveraineté au peuple, mais qui, au fond, n'avait qu'une faible signification. Peu importait le nombre des mains levées, le candidat proposé était nommé. L'élection faite, les magistrats prêtaient serment, la commune était congédiée et le „Jardin de Roses“ (tel était le nom donné à ces assemblées) était terminé. Le cortège se rendait à l'hôtel de ville, les bourgeois allaient dans leurs abbayes, et de joyeux festins se prolongeaient bien avant dans la nuit. C'était le principal événement de l'année. D'autres fêtes n'étaient pas rares non plus; il faut surtout citer les spectacles religieux, parmi lesquels le jeu de St. Ours, exécuté pour la première fois en 1581, occupait le premier rang.

Soleure est riche en promenades agréables et nombreuses qui s'allongent jusque sur les hauteurs de la chaîne du Jura. Les endroits que l'on visite de préférence sont: le Hermesbühl (Herrmannbühl), couronné jadis d'un temple dédié par les Romains à Hermès, le Kreuzacker, Treibeinkreuz, l'ermitage de S^{te} Véréne et le Weissenstein. On se rend au Kreuzacker en traversant l'Aar que bordent de magnifiques allées. Près de



in Buchdruck

Alf. G. G. G.

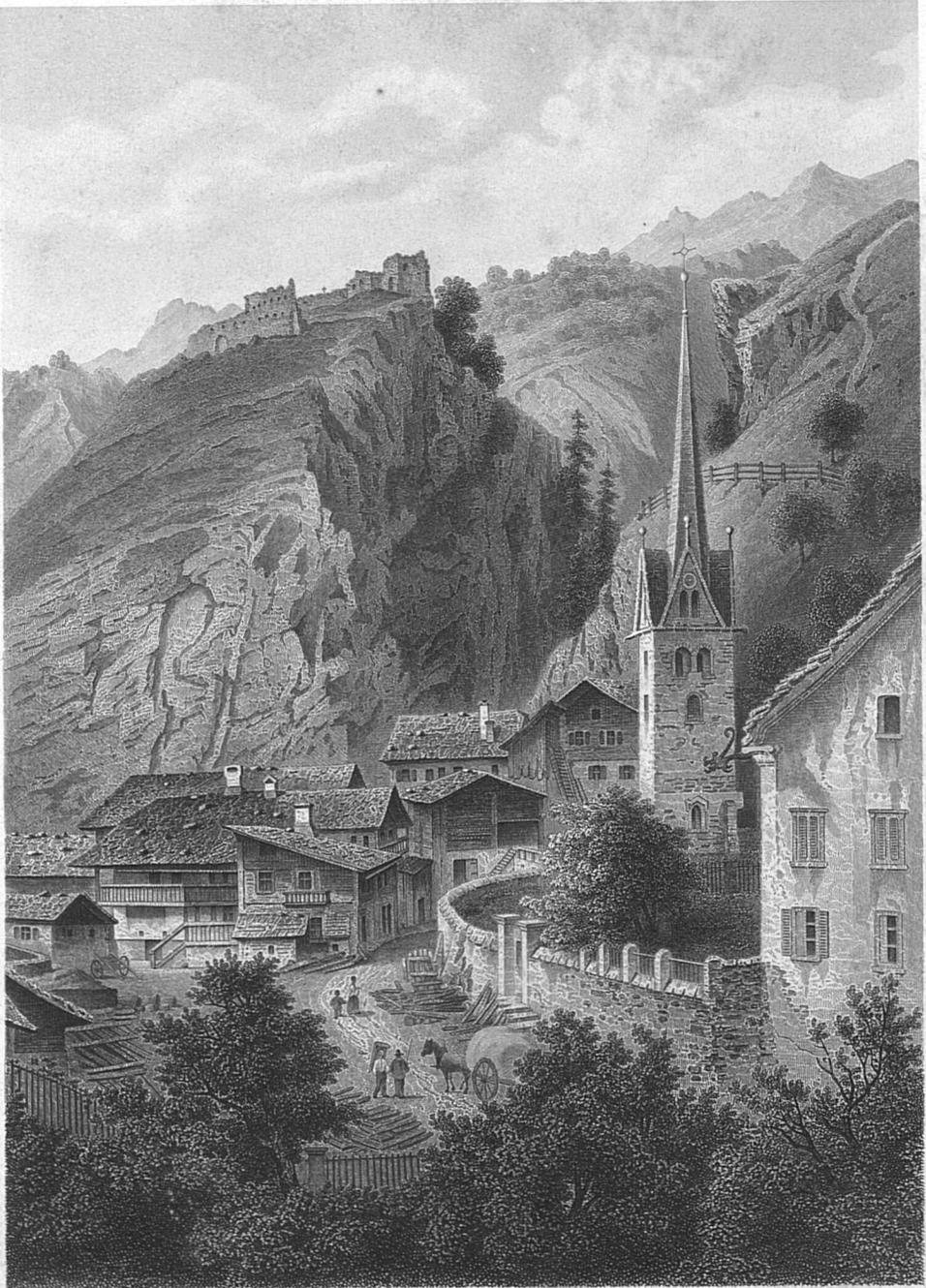
Die VIERENA-KLAUSE UND BAD WIESSENSTEIN BEI SOLOTHURN.

(Salzhurn)

L. Comitz de St. Verena.

The Hermitage of St. Verena.

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.



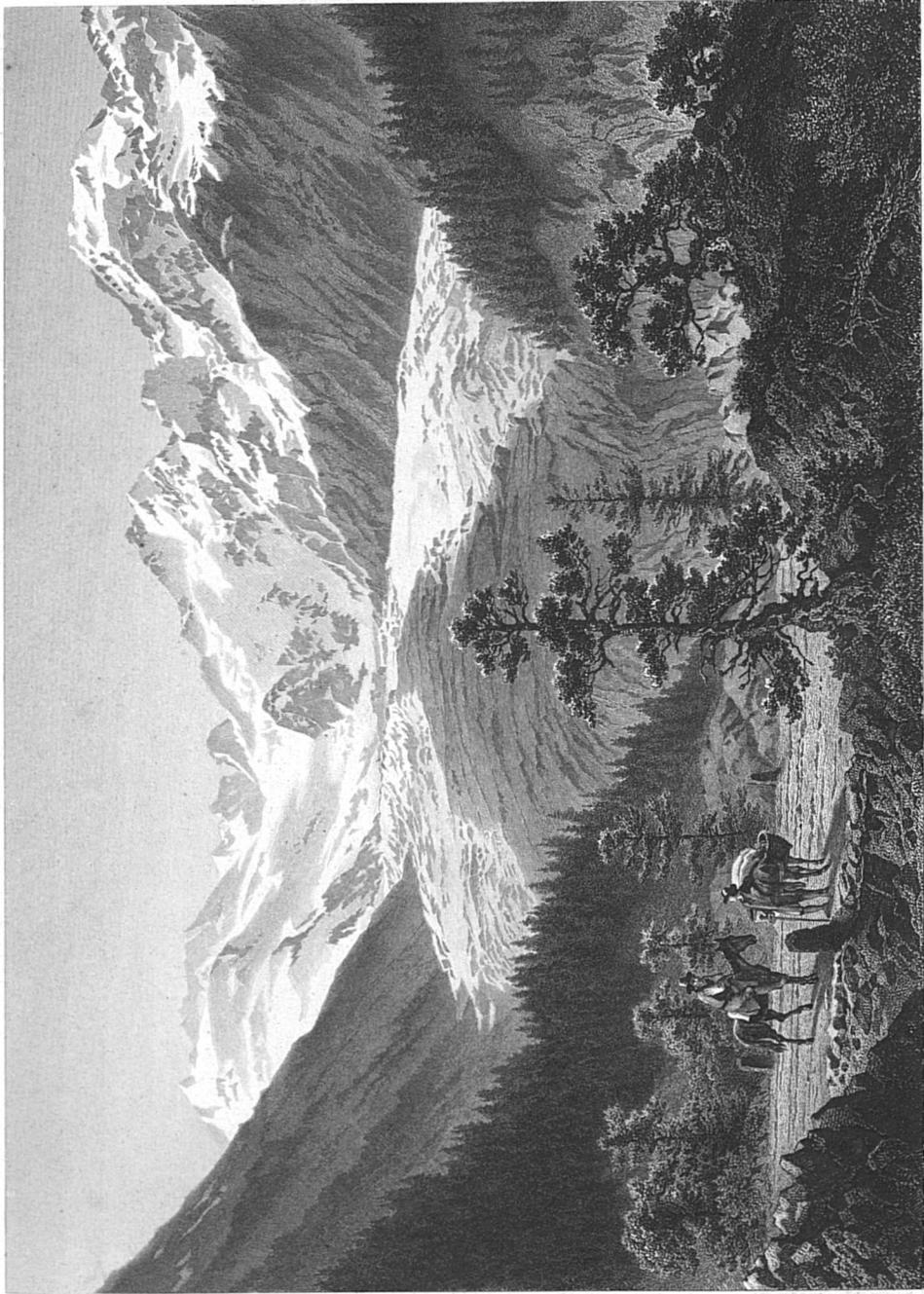
L. Richbeck del.

J. Umbach sculp.

GRÜSCH UND RUINE SOLAVERS.

(Bündten)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.



J. Rabholz del.

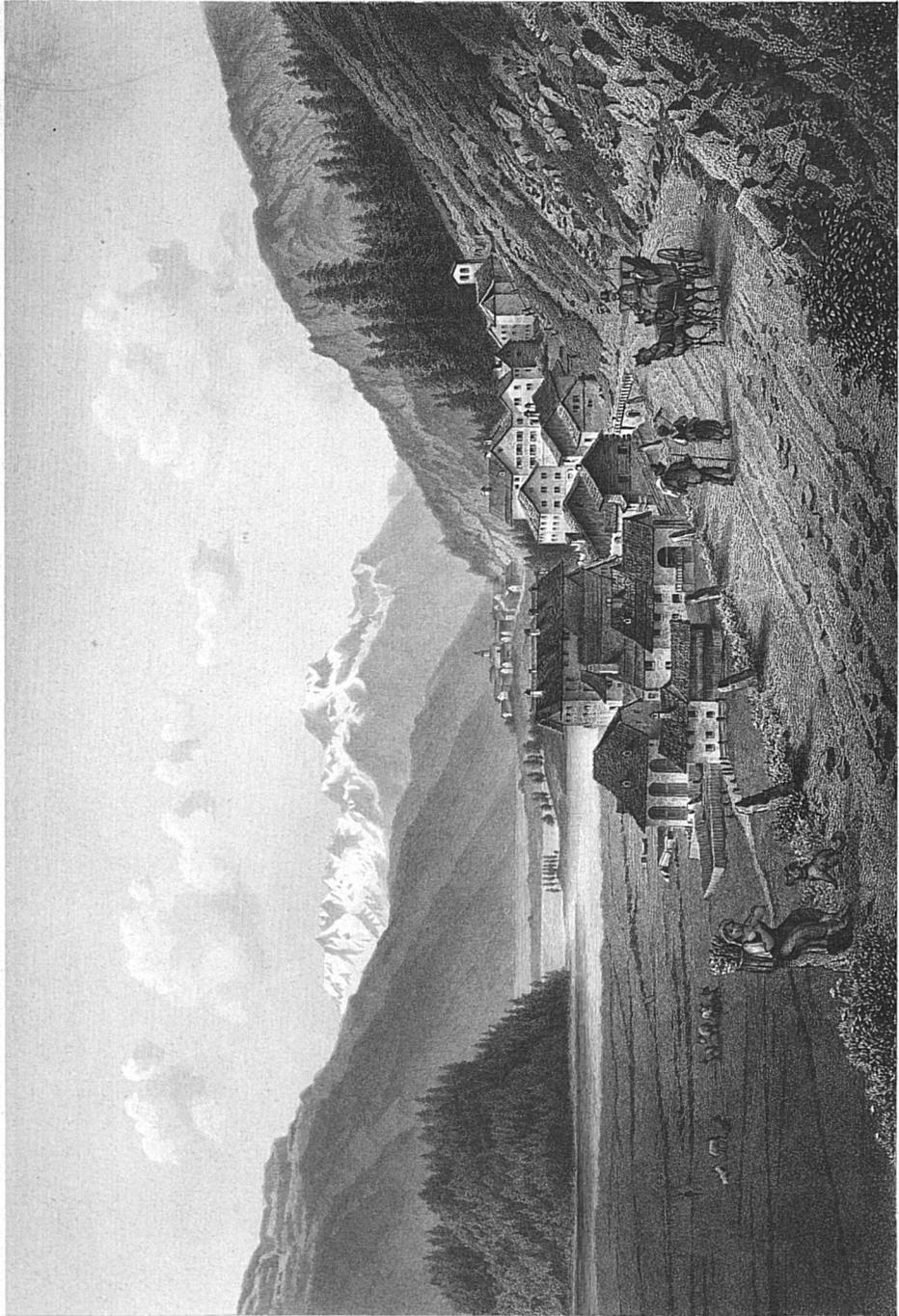
A. Ficca sculp.

Die BERNINA-Kette und die Morteratsch-Gletscher.

(Bünden)

Chainta du Bernina et Glacier de Morteratsch.

(Canton des Grisons)



A. Fesca. sculp.

L. Rohbock del.

CAMPFIER UND SILVAPIANA.
(Bündten)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.





J. Rohbock delt

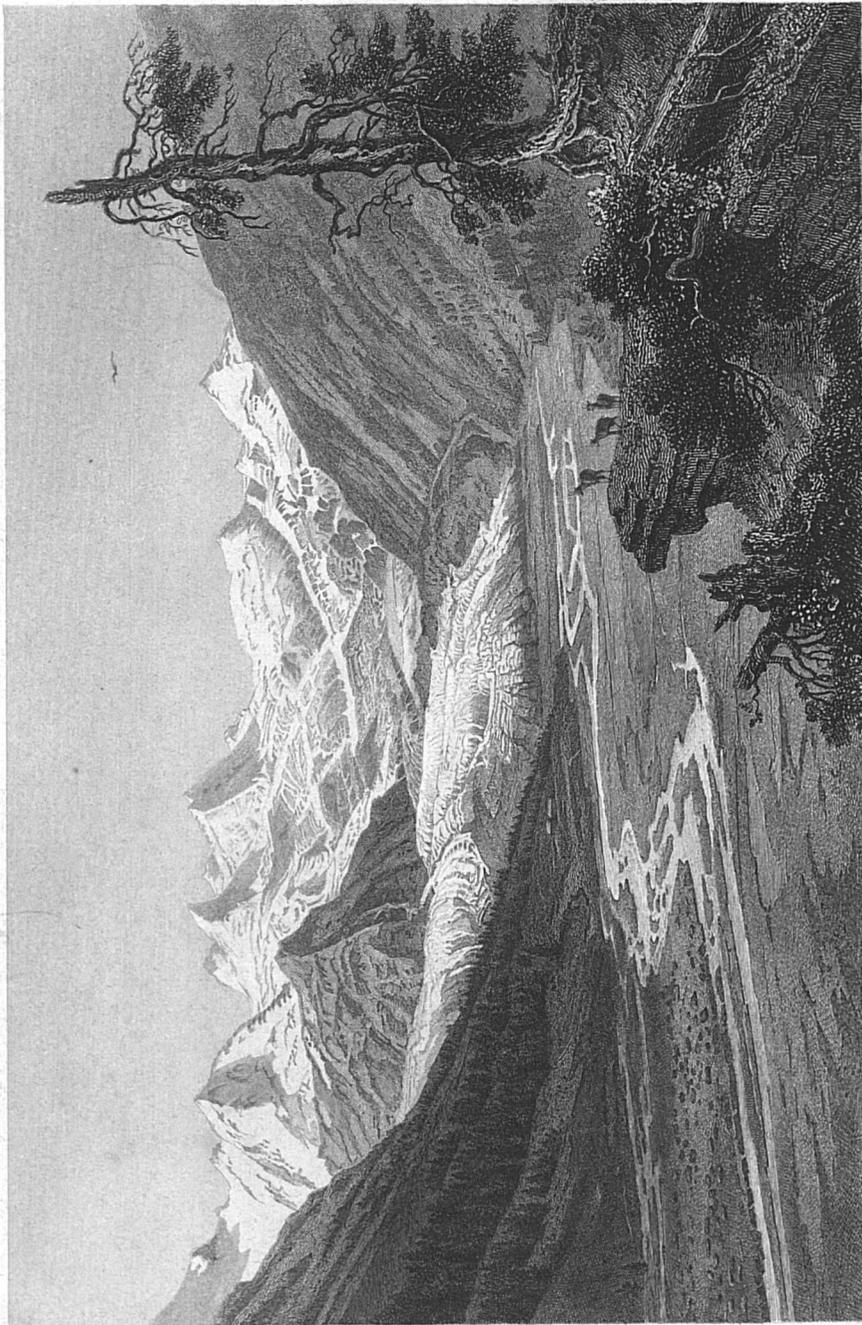
C. Gunkel sculp

VIA MALA, HOCHENREALT UND THUSIS.

(Bündten)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.





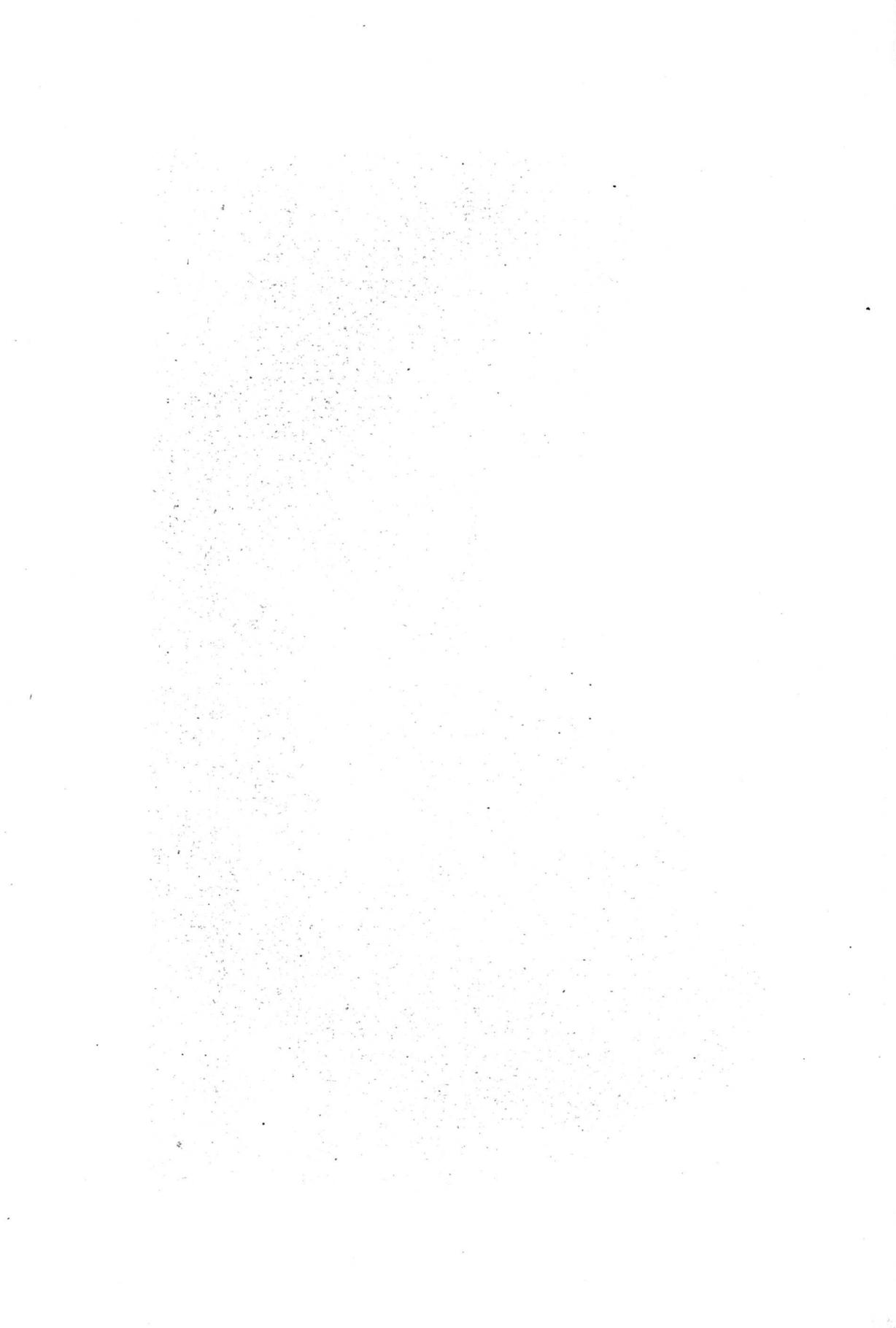
Lithbock del.

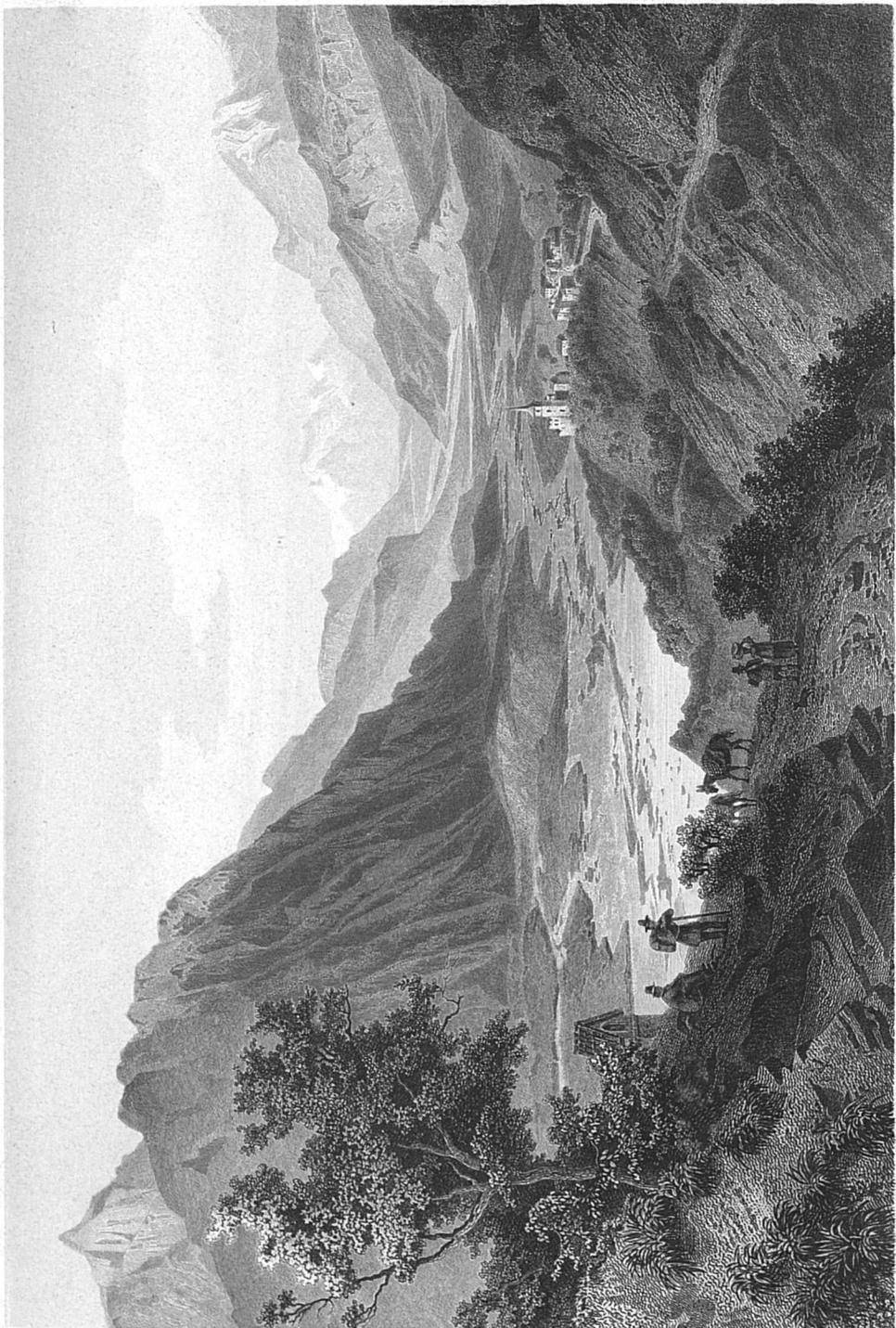
J. Kugel sculp.

DER ROSE-GLÜCKLICHE.

(Bündten)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.





L. Hochbeck del.

G. Kumbel sculp. J. M. Kolb lith.

VAREN UND DAS REONTEHALL. VAREN ET LA VALLEE DU REONTE.

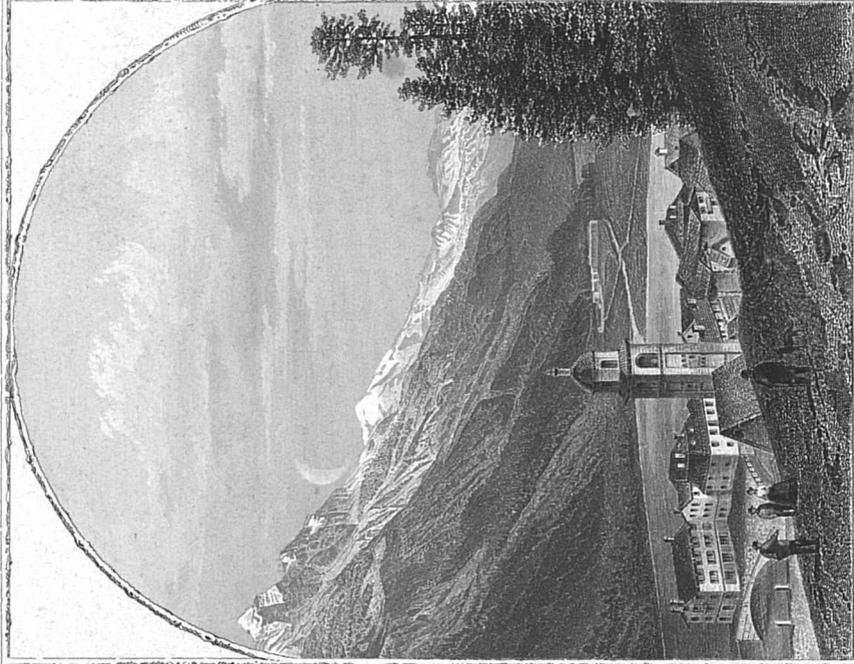
(Carton du Valais)

(Valais)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



WASSERFALL BEI ST. MORITZ.



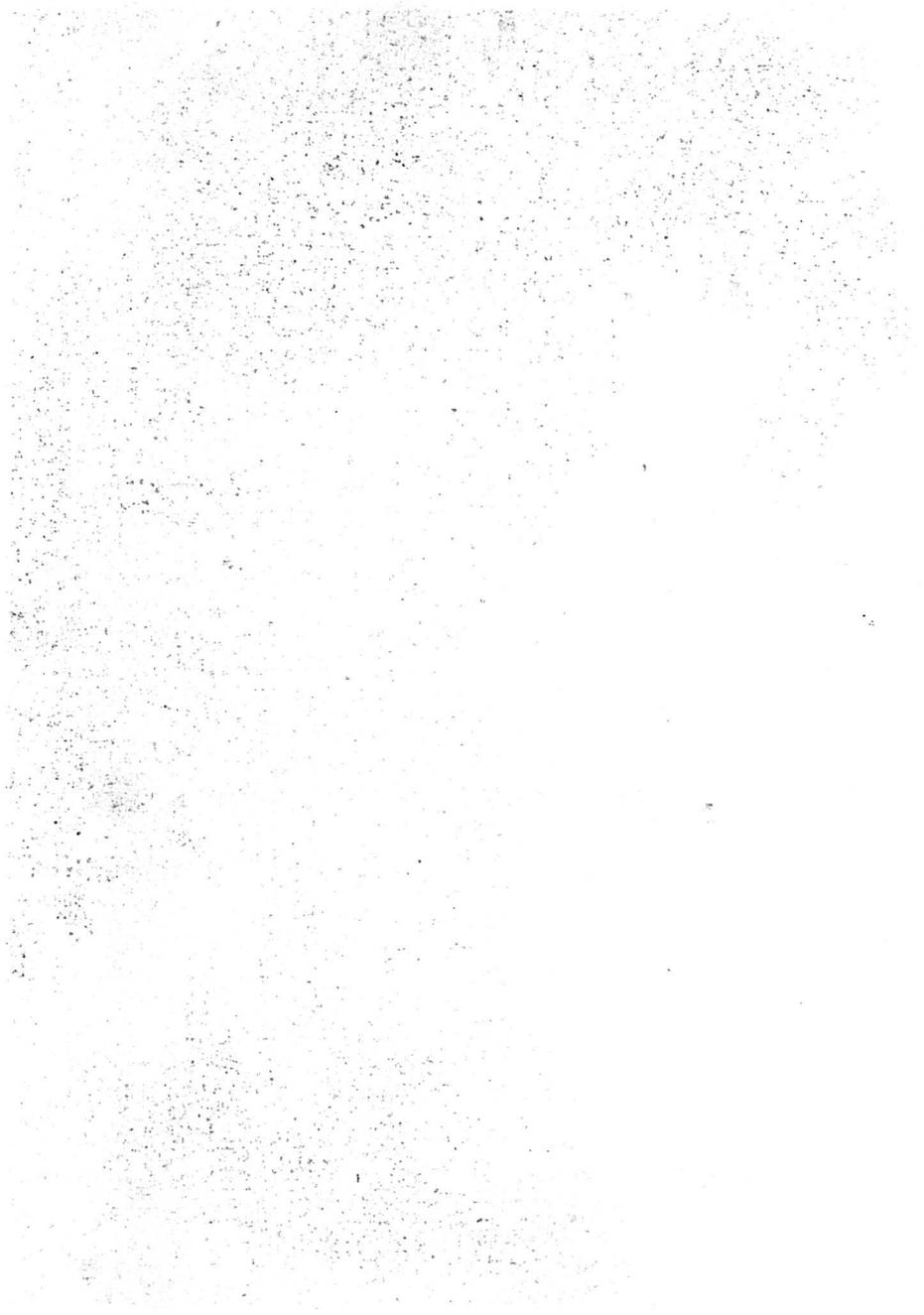
BAD ST. MORITZ.

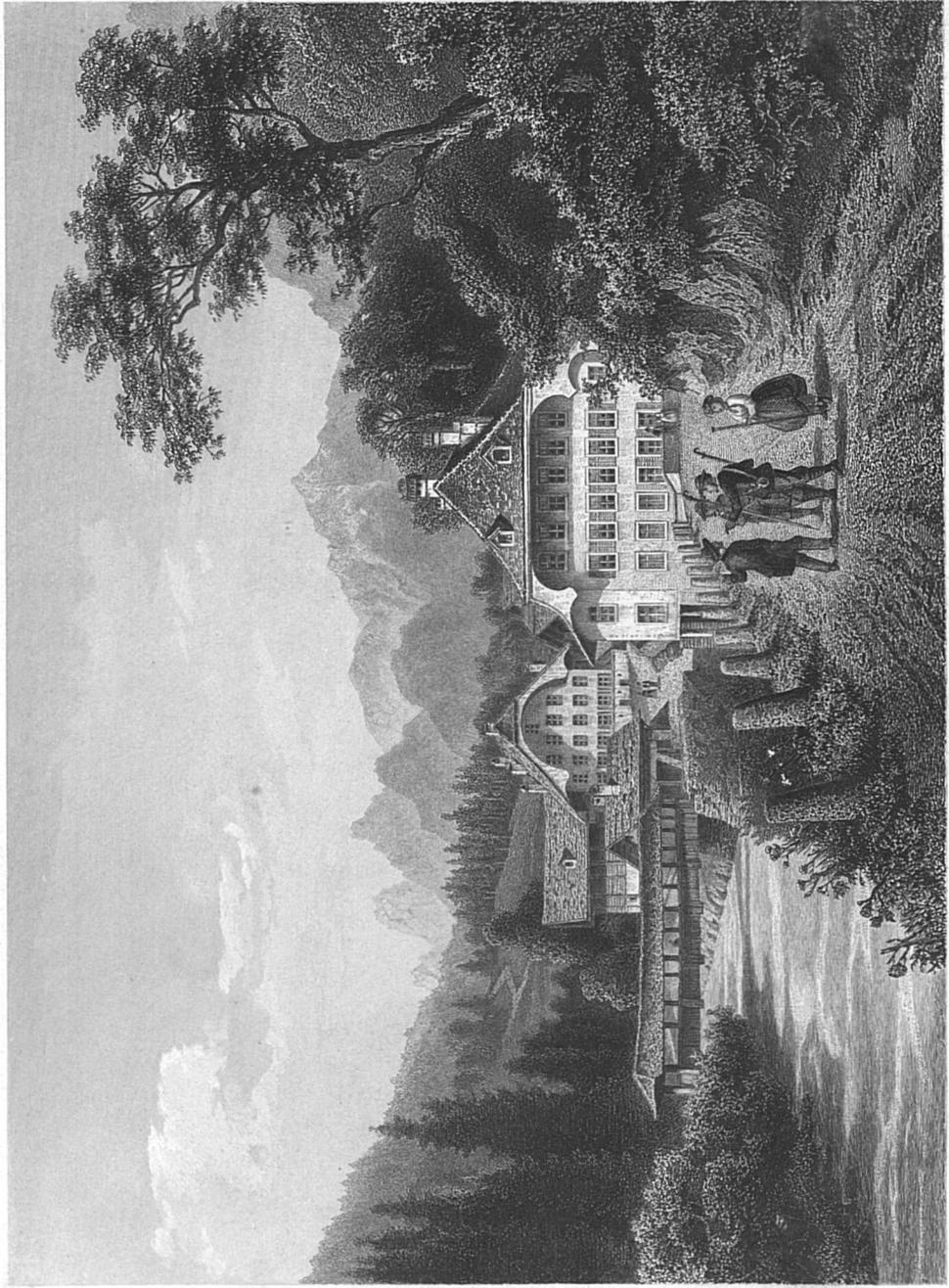
L. Rothrock del.

G.M. Kurz sculp.

ST. MORITZ.
(Bünden)

Druck & Verlag von G. J. Lange in Darmstadt.





L. Rohbeck delt

F. Hoffmann sculp.

BAD WEISSENBURG.

(Bern)

LES BAINS DE WEISSENBURG.

(Canton de Berne)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

Treibeinskreuz se trouve, suivant la légende, la place où furent mis à mort les martyrs de la légion thébaine, St. Victor et St. Ours; tout près aussi s'élevait le pont de Léopold d'Autriche, que le fleuve furieux brisa en entraînant tous les guerriers qui le couvraient. Une promenade encore plus agréable est celle de l'ermitage. En moins d'une demi-heure nous voilà à une croix qui désigne l'entrée d'une gorge boisée où murmure un petit ruisseau. A gauche, le chemin monte à Wengistein avec son monument du maire Wengi; tout droit, il traverse des groupes de rochers dans lesquels se montrent des grottes, des antres et des crevasses. A l'ombre d'un cyprès, un bloc de granit est dédié par une inscription à l'historien Glutz-Blotzheim. La gorge se rétrécit et devient plus sombre, de hauts sapins s'élancent vers le ciel, une chute d'eau écumante interrompt la tranquillité du lieu; tout-à-coup la gorge s'élargit; devant nous reposent, sur un plan verdoyant, les deux chapelles de S^{te} Véréne et de St. Martin, et au fond surgit le Jura rocailleux avec la belle alpe de Weissenstein et son Kurhaus. La grotte taillée dans le roc qu'on voit à droite, doit avoir été l'ex-demeure de l'ermite. Un petit pont de pierre conduit à la chapelle de S^{te} Véréne, derrière laquelle existe une caverne taillée dans le roc par St. Arsène. On y voit en marbre le St. Tombeau avec les trois gardes et les trois Marie. A droite de l'autel on découvre dans une niche la patronne du vallon, S^{te} Véréne elle-même, qui s'était réfugiée dans cette solitude pour ne pas subir le sort de la légion thébaine à laquelle elle appartenait.

Non loin de l'ermitage il y a les remarquables carrières qui fournissent le marbre aux Soleurois. Semblable aux pierres lithographiques il est seulement plus gros et plus dur en grains et en dexture. De ses 20 lits dix sont exploités; ils ont en général trois à quatre pieds d'épaisseur et donnent un marbre blanc, bleuâtre et jaunâtre qui prend un très beau poli. On en retire souvent des blocs de 60 à 100 pieds de longueur. Sous le rapport scientifique les carrières de Soleure ne manquent pas non plus d'intérêt; on y trouve de pétrifications, entre autres des tortues, des dents de sauriens, des strombites et des térébratulites qui ne paraissent que très rarement. Les exemplaires les plus intéressants se trouvent dans la collection de Hugi de la maison des Orphelins; d'autres sont allés enrichir les musées étrangers.

La sculpture en bois, la peinture et surtout la peinture sur verre florissaient un jour à Soleure. Au 16^e siècle, l'apogée de cet art, la peinture sur verre était tellement estimée à Soleure que beaucoup d'artistes étrangers, vu leurs travaux, obtenaient, comme don, le précieux

droit de bourgeoisie. Les siècles suivants offrent cependant le contraste le plus frappant, car en 1762 les vitraux de la cathédrale et ceux d'autres églises de la ville et du canton, furent vendus à un vil prix. Parmi les peintres célèbres il faut ranger le Soleurois Disteli (†1844). Quant aux sculpteurs, le plus connu est sans doute Egyenschwyler qui vivait à Paris et à Rome et qui créa pour l'hôtel de ville, outre le buste de Nicolas de Flue, ceux d'autres hommes d'Etat. D'autres de ses œuvres se trouvent à Fontainebleau et à Strasbourg. Il mourut en 1821; un de ses meilleurs élèves était Müller. Un autre travail des artistes Fröhlicher frères est la sculpture en bois des stalles de St. Urban, représentant des scènes de l'ancien et du nouveau testament.

Avant de quitter Soleure, faisons encore une tournée au plus beau point de vue du canton, au Weissenstein. Un chemin charretier y conduit en trois heures par Langendorf et Oberdorf. Ce dernier village est sis sur les bords d'un cours d'eau sauvage et souvent dévastateur. Son église était autrefois un lieu de pèlerinage fort visité par son image de la S^{te} Vierge. La route monte en zigzag et atteint le sommet en près de deux heures (3950 pieds au-dessus de la mer). Nous voyons dans un frais et vert pâturage le Kurhaus, lieu de réunion de milliers de touristes qui, dans leur excursion dans la Suisse, vouent un jour au moins à Soleure. La vue est plus étendue que celle de la Gislifluh près d'Aarau; quoique ce sommet ne puisse pas concourir avec le Rigi, parceque les Hautes-Alpes sont trop éloignées et que les lacs manquent, il n'en peut néanmoins se placer dignement à côté de lui. Car, en-delà de la vallée de l'Aar, s'allonge la chaîne des Alpes, depuis Appenzell jusqu'en Savoie. D'abord à l'est, le Sentis montre son piton chenu; à lui viennent se ranger les Kurfirsten dentelés, la Windgelle, l'Urirothstock, le Titlis et le Galenstock; au sud, vis-à-vis du Weissenstein, s'étagent les cimes neigeuses de l'Oberland Bernois, dominées par le glacier de la Jungfrau et le sommet prononcé du Finsteraarhorn; à l'ouest se rattachent la Blümlisalp, l'Altels, le Balmhorn, le Wildstrubel et l'Oldenhorn, et dans le lointain paraît la tête éblouissante du Montblanc. Devant les géants enveloppés de neige et de glace, dont un petit nombre seulement a pu être cité, se groupent les contreforts aux formes les plus variées, parmi lesquels le touriste se plaît surtout à reconnaître le Rigi, Pilate, Napf, Moléson; au sud-ouest s'étendent les hauteurs du Jura depuis le pays de Vaud jusqu'à Neuchâtel. Principalement par un beau coucher de soleil, quand les derniers rayons viennent incendier ces masses blanches et les convertissent en une fournaise ardente, elles offrent un aspect ravissant. Malgré la beauté du

spectacle, le regard aime aussi à errer sur les hauteurs moins élevées. Comme des filets d'argent l'Aar et l'Emme traversent un pays qui paraît presque uni; Soleure, avec ses tours et ses murs, contraste agréablement avec la verdure qui l'entoure; au loin brillent au soleil les lacs de Biemme, de Neuchâtel et de Morat; d'aimables bourgs et d'innombrables villages sont à demi-cachés dans des forêts d'arbres fruitiers, et au-dessus du tout se voûte, quand, après plusieurs jours de pluie, un vent frais a chassé les nuages, le beau ciel azuré.

Quoique la vue du Weissenstein soit déjà connue depuis bien des siècles, la montagne manquait cependant des arrangements nécessaires pour attirer les étrangers. Ce n'est qu'en 1820 que le chalet fut remplacé par une auberge ou Kurhaus acceptable, avec une trentaine de chambres, salle à manger, etc. Depuis ce temps, malgré la concurrence d'autres places du Jura, le Weissenstein réunit chaque été une société nombreuse, appartenant à la classe moyenne, qui y passe des semaines, des mois entiers, jouissant de l'aimable nature et ignorant les plaisirs bruyants.

Ce qui parle surtout en faveur du Weissenstein, ce sont les belles promenades qui s'ouvrent de tous côtés. Le point le plus attrayant, que l'on visite principalement le matin, est la Rôthe que l'on atteint en moins d'une demi-heure. Vers l'est et le nord, la vue y est encore plus libre et plus étendue que du Weissenstein; par un temps clair on doit même distinguer la cathédrale de Strasbourg. Le lever du soleil attire chaque jour des centaines d'amateurs sur cette hauteur. C'est en effet un spectacle indéfinissable que de voir le ciel grisâtre se teindre de rose, les montagnes du pays d'Appenzell et de Glarus se revêtir de pourpre, puis quelques minutes après, de remarquer les sommets des Alpes prendre eux-mêmes la couleur du feu, tandis que les vallées sont encore enveloppées dans l'obscurité; le disque ardent du soleil sort enfin de derrière les cimes les plus élevées et répand la vie et le jour. — Tout près de la Rôthe s'étendent des parcs émaillés de fleurs; plus abrités contre les vents rudes que le Weissenstein, ils sont le but de fréquentes visites.

Un sentier qui prend la direction opposée, conduit en une heure et demie au sommet le plus élevé du canton, à la Hasenmatt. Couverte autrefois d'une forêt épaisse, maintenant nue et solitaire, elle offre une vue ravissante. Le regard embrasse un vaste horizon pour s'arrêter aux hauteurs lointaines de la Souabe et de l'Alsace. Au sud, les géants des Alpes vont se perdre dans les nues et encadrent le tableau qui, avec ses

lacs et ses fleuves, ses villes et ses villages, ses prairies, ses rochers et ses forêts, s'étend à leurs pieds.

Tout près de la Hasenmatt existe une caverne mystérieuse qui s'avance à plusieurs centaines de pieds dans les roches calcaires, mais qui est difficilement accessible. Elle fut pour la première fois visitée par le naturaliste Hugi. Après y avoir pénétré à environ 1100 pieds, il arriva à un bassin et à une crevasse offrant une montée de près de 200 pieds; des blocs de rochers formaient le chemin qui se terminait enfin en deux couloirs sans issue. Nonobstant les difficultés, ce souterrain a été fouillé en maint endroit par des chercheurs de trésor; en une certaine place on trouva des instruments et des restes de livres de prières servant probablement aux adjurations.

Revenus à Soleure, nous prenons la route de Bienne par Grenchen. Elle traverse une terre bien cultivée, quitte l'Aar pour se diriger vers l'ouest et effleure d'abord le village de Selzach auquel appartient Altreu, berceau de la famille noble du même nom. Cet endroit, pauvre aujourd'hui, était une ville assez importante à l'époque romaine et au moyen-âge, et fut détruit en 1375 par Ingelram de Coucy. Les restes d'une voie romaine et d'un pont existent encore. Vient ensuite Bettlach avec un château en ruines dont le nom est inconnu. Ce château, habité autrefois par un seigneur cruel et injuste, était longtemps hanté par des spectres et des revenants. La légende des gnomes aux pattes d'oie, dont les mains assidues tissaient l'étoffe dont ils revêtaient les familles indigentes, est un aimable souvenir du bon, vieux temps.

La plus grande paroisse du canton, Grenchen, est située sur la frontière bernoise, dans un bas-fond, au point où la première chaîne du Jura pénètre dans le domaine de Soleure. On y cultive la vigne, mais les produits ne sont guère estimés. Sur une hauteur s'élève la belle église vouée à Dieu et à tous les Saints. Les pierres employées à sa construction furent prises d'une vieille prison, où, dit-on, les seigneurs soleurois enfermaient leurs paysans mécontents. Dans les environs on a trouvé, à différentes reprises, des antiquités romaines, et sur la faite de l'Isenberg il y a une caverne „le trou des chercheurs de trésor“ d'où s'échappe un fort courant d'air. A quinze minutes au-dessus du village, dans un aimable vallon, se trouve le petit bain de Grenchen ou de Tous-les-Saints qui, quoique petit, n'en est pas moins bien visité pour ses eaux ferrugineuses. Des parcs, des promenades, des jets d'eau et des allées ajoutent un nouveau charme à ce vallon. On a une vue magnifique sur la vallée,

de Murat à Buren et Soleure, sur le domaine de la vallée de l'Emme et ses hauteurs et sur les glaciers des Alpes.

Immédiatement derrière Grenchen, qui sert aussi de station de chemin de fer, commence le canton de Berne qui pénètre dans celui de Soleure en suivant le cours de l'Aar. Tous les endroits bâtis au sud de cette rivière appartiennent à l'ancien district de Bucheggberg- Kriegsstetten et n'offrent rien de remarquable. De quelque intérêt sont seulement Aetingen, avec les ruines du château de Buchegg, les restes de quelques autres manoirs, et Zuchwyl, séjour du célèbre Polonais Kosziusko. Un simple monument, ombragé de saules pleureurs, s'élève dans le cimetière et porte l'inscription: *Viscera Thaddaei Kosziusko*. Son corps repose dans la cathédrale de Cracovie. Maint Polonais qui pleure sur sa patrie, vient chercher quelque consolation au tombeau de celui que ses sentiments patriotiques avaient plongé dans l'exil. — A l'est du village coule l'Emme qui, malgré son prénom de Grande, est navigable seulement pour les radeaux. Après avoir pris sa source dans le canton de Berne, elle traverse la vallée qui porte son nom, entre dans le canton de Lucerne près d'Altisberg, précipite son cours près du village florissant Biberist, reçoit les eaux du Bucheggberg boisé, baigne les collines de grès de la Bromegg et du Ditiberg, et se jette enfin dans l'Aar. L'Emme est une rivière sauvage, souvent nuisible; dans son large lit couvert de galet, elle se précipite tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ne présente souvent qu'un mince filet, pour remplir quelques jours après tout le lit de ses eaux mugissantes qui, brisant quelquefois les bords pour chercher une issue, extraignent dans leurs flots écumants des arbres, des rochers et des amas de pierres.

Deux petites enclaves, *S^{te} Marie-aux-Pierres (Maria-Stein)* et *Petit-Lucelle*, sur les frontières de la France, dans le domaine de la Birs, appartiennent au canton de Soleure dont elles sont séparées par celui de Berne. La plus petite est *Petit-Lucelle* avec le village du même nom. Elle fait partie du district de Thierberg et est située dans une jolie contrée couverte en partie de forêts, sur les bords de la Lucelle qui débouche dans la Birs près de Laufen. Au point de jonction des frontières de Soleure, de Berne et de la France, existait autrefois un petit couvent de Cisterciens fondé par les comtes de Thierstein mais qui n'a pu se maintenir. Les moines étaient les plus pauvres de la Suisse, ce qui veut beaucoup dire, quoique leur monastère fût un des plus anciens de l'ordre. — Ce petit domaine possédait en outre un château-fort, le puissant *Blaenstein*; dans un coin écarté et solitaire, au nord du village, des broussailles

et des plantes parasites couvrent les restes du fort détruit par les Bâlois en 1412 et dont la tour lézardée tombe de plus en plus en ruines.

L'enclave de Maria-Stein avec les villages de Metzleren, Hochstetten et Fluh est plus importante et plus intéressante. Ces deux derniers endroits appartiennent à la vallée de Hochstett, si riche en belles vues sur les terres qu'arrose le Rhin et sur l'Alsace. Fluh, enfermé dans un vallon, possède des eaux qui sont employées avec succès contre les rhumatismes. Les ruines du petit château épiscopal Sternenbergr et le fort Landskron avec sa perspective étendue sur l'Alsace et le pays de Bade, sont faciles à atteindre. Mais ce qui attire surtout les étrangers, c'est le couvent de Mariastein. Bâti sur le bord d'un précipice, il a une position vraiment imposante; les groupes de rochers romantiques forment un contraste agréable avec les champs de blé fertiles, les vignobles et les prairies qui l'entourent. La légende désigne Mariastein comme un lieu où la S^{te} Vierge se montra particulièrement secourable. Longtemps avant le concile de Bâle, un enfant tomba de la hauteur du rocher dans l'abîme et fut merveilleusement sauvé par la mère de Dieu; pareil miracle arriva un siècle plus tard au chevalier Thuring Reich de Reichenstein. D'abord on construisit dans ce lieu sauvage une petite chapelle où vivait un ermite; plus tard il y vint des prêtres de Bâle et enfin, les pèlerinages devenant plus nombreux, on y transféra le couvent de Bénédictins de Beinwyl. Une église fut bâtie en 1648 et bientôt le couvent s'accrut en importance et en richesses. Plusieurs de ses abbés se distinguèrent par leur érudition. Avec l'entrée des Français dans la Suisse, en 1798, le couvent fut aboli pour être rétabli quelques années après. L'église actuelle n'offre rien de particulier. D'autant plus intéressante est la grotte visitée par tous les pèlerins. A gauche de l'église on entre dans une galerie souterraine de deux cents pas de long. Peu à peu la lumière du jour reparait et bientôt on arrive, après avoir gravi 150 marches taillées dans les pierres calcaires, à la caverne miraculeuse, convertie en chapelle. De vingt pieds de long sur autant de large, elle a quinze pieds de haut. L'autel, entouré d'une grille de fer, porte deux statues de la S^{te} Vierge; l'une, revêtue de soie, d'or et d'argent, est l'objet principal de la vénération; l'autre passe pour un chef-d'œuvre. Moins visité qu'Einsiedeln, Mariastein comptait cependant autrefois de 50 à 60,000 pèlerins venus principalement de l'Alsace et de la Forêt-Noire. L'abbaye elle-même est agréable et offre une belle vue qui cependant doit le céder à la chapelle de S^{te} Anne près de Landskron.

Ici, à l'extrême frontière de la Suisse, nous disons adieu à Soleure. Ce canton n'est remarquable ni par sa grandeur, sa population, son histoire, ses richesses, son industrie et n'occupe pas un des premiers rangs dans la Confédération; mais son peuple est énergique, intelligent et habile, et saura, par de rapides progrès, rattraper bientôt ceux qui l'ont devancé. Quoique notre canton ne se trouve que dans le domaine du Jura, quoique toutes les merveilles des montagnes élevées, les vallées encaissées, les larges torrents, les alpes odoriférantes, les magnifiques cataractes lui manquent, il possède néanmoins assez de beautés pour enchaîner au moins pour quelques jours le pas du touriste. Les vues qu'offrent ses montagnes peuvent même être rangées au nombre des plus intéressantes de la Suisse. Quant à nous, qui avons traversé à différentes reprises les aimables vallées et croisé les hauteurs du Jura, nous reverrons toujours avec plaisir l'ancien Salodurum.



Imprimerie de J. G. Schmitt à Darmstadt.